This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

3 3433 08172901 8

Digitized by Google

Presented by

John Bigelow

to the

Century Association

Presented by

to the

New York Public Library

Digitized by Google

*DM
Mem

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

MERCURE

DE

FRANCE,

DEPT. DE LA SEINE
5.
cen

JOURNAL LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

46

TOME QUARANTE-SIXIÈME.

A PARIS,

Chez ARTHUS-BERTRAND, Libraire, rue Hautefeuille, N° 23, acquéreur du fonds de M. *Buisson* et de celui de Mme Ve *Desaint*.

1811.

Digitized by Google

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
330400
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
1905

DE L'IMPRIMERIE DE D. COLAS, rue du Vieux-Colombier, N° 26, faubourg Saint-Germain.

Digitized by Google

MERCURE DE FRANCE.

N° CCCCXCIV. — *Samedi* 5 *Janvier* 1811.

POÉSIE.

TRADUCTION

LIBRE ET ABRÉGÉE DU DÉBUT DE LA PHARSALE.

Je chante les combats et les malheurs du Tibre,
Où tout un peuple roi, las d'être grand et libre,
Tourna sur lui la main qui vainquit l'univers,
Où l'on vit la victoire absoudre les pervers,
L'aigle combattre l'aigle, et l'intérêt d'un homme
Dans les champs de Pharsale opposer Rome à Rome.

Romains, où courez-vous? et par quelles fureurs
Offrez-vous aux vaincus les crimes des vainqueurs?
Eh! du nord au midi, du couchant à l'aurore,
Tout ce qui vous restait à conquérir encore,
Tout fléchissait; le Scythe allait courber son front;
L'Euphrate sous le joug expiait votre affront;
L'Araxe était soumis, et le Nil tributaire
De sa source ignorée eût trahi le mystère.
Pouvez-vous donc, hélas! contre vous employer
Le fer qui sous vos lois mettrait le monde entier?

Quelle cause a produit cette coupable guerre?
C'est le ciel envieux des grandeurs de la terre,

Digitized by Google

Qui veut que tout pouvoir qu'au faîte il a placé
Par son trop de hauteur soit bientôt renversé ;
C'est des faveurs du sort la mesure comblée ;
C'est Rome enfin tombant, sous son poids accablée.
Ainsi, lorsque le tems, sous ses puissans efforts,
De l'univers usé brisera les ressorts,
Tout sera confondu ; de sa course enflammée
Le soleil oublira la route accoutumée ;
Les cieux s'écrouleront ; l'un par l'autre heurtés,
Les astres dans les mers éteindront leurs clartés ;
L'océan de son lit rejettera ses ondes,
Et l'antique chaos ressaisira les mondes.
Ainsi de cent Etats sous sa chute affaissés
Rome étale en croulant les débris entassés.
L'excessive grandeur se dévore elle-même.
Oui, tels sont les humains ; l'autorité suprême
Ne veut point de partage, et les plus chers amis
Placés au même rang sont bientôt ennemis.
Il ne faut point ouvrir une histoire étrangère,
Rome en ses murs naissans vit le meurtre d'un frère.
Le prix de ce forfait qui souilla son berceau,
Etait-il l'univers ? non, c'était un hameau !

Un accord qui voila leur haine enveloppée
Parut joindre un moment César avec Pompée,
Tant que le fier Crassus, régnant au milieu d'eux,
De son pouvoir rival les contint tous les deux.
Comme d'un isthme étroit les rives opposées
Arrêtent de deux mers les fureurs divisées ;
S'il tombait, l'Archipel, sorti de ses canaux,
De la mer d'Ionie irait heurter les eaux ;
Tel Crassus, par sa mort détruisant l'équilibre,
Aux fureurs des partis ouvrit un champ plus libre.

Le rival de César voit ses anciens travaux
S'obscurcir éclipsés par des exploits nouveaux,
Et de la Gaule enfin la récente victoire
Des triomphes d'Asie effacer la mémoire.
Vieilli dans les succès et dans les dignités,
Il craindrait de sentir un autre à ses côtés.
Il ne veut point d'égal, et César point de maître.
Aux lois de son pays qui des deux fut un traître ?

Digitized by Google

D'illustres défenseurs pour eux ont combattu,
Les Dieux pour le vainqueur, Caton pour le vaincu.
Mais César sur Pompée avait quelqu'avantage.

Changé par les honneurs, flétri par un grand âge,
Pompée avait de Mars, dont il fuit les drapeaux,
Oublié la science au sein d'un long repos.
L'ivresse du pouvoir, les jeux de son théâtre,
Les applaudissemens d'une foule idolâtre,
De la gloire en son cœur ont étouffé la voix.
Fier, et se reposant sur ses premiers exploits,
Savourant mollement la faveur populaire,
Il ne veut plus combattre, il ne cherche qu'à plaire.
Il vit, mais il n'a plus que l'ombre d'un grand nom.
Tel un vieux chêne, honneur d'un fertile vallon,
Qui du peuple et des chefs, sur ses branches altières,
Porte les dons sacrés, les dépouilles guerrières,
Presque déraciné, sans rameaux, le front nu,
Par son poids sur la terre est encor soutenu.
Son tronc large et noueux, et non plus son feuillage,
Dans les lieux d'alentour jette un reste d'ombrage;
Mais quoiqu'au premier vent il craigne de céder,
Quoiqu'un bois jeune et verd prompt à lui succéder
S'élève autour de lui, c'est lui seul qu'on honore;
Et tout près de tomber il est illustre encore.

César joint au grand nom, aux exploits d'un héros,
Le besoin des combats et l'horreur du repos;
Pour lui vaincre est l'honneur, ne pas vaincre est la honte.
Terrible, et se créant les dangers qu'il affronte,
Il vole dans le sang qu'il craindrait d'épargner,
Où l'emporte la rage et l'espoir de régner.
Des triomphes tardifs la lenteur l'importune:
Il franchit tout obstacle, il force la fortune,
Arrache les succès, et du carnage épris,
N'aime à marcher vers eux qu'à travers des débris.
Tel, précédé des vents et suivi des orages,
Le tonnerre à grand bruit déchire les nuages;
Il fait pâlir le jour et trembler les mortels,
Renverse de son Dieu l'image et les autels,
Marque par cent malheurs sa course vagabonde,
Et remontant aux cieux, effraye encor le monde.

Digitized by Google

Tels étaient leurs esprits, leurs mœurs, leurs intérêts.
Il se joignait encore à leurs desseins secrets,
De discorde et de mort ces semences publiques
Qui perdirent toujours les grandes républiques.
Dès que de l'univers conquis par les Romains
La dépouille captive eut enrichi leurs mains,
Eut corrompu leurs mœurs, leurs vertus étouffées
Sous le poids des trésors et l'amas des trophées,
Des tables, des palais le luxe somptueux
Démentit la candeur de nos simples aïeux.
Tout changea : la beauté, moins modeste et moins pure,
Vit l'homme efféminé surpasser sa parure.
On dédaigna l'antique et sainte Pauvreté,
La mère des héros et de la liberté.
Le riche à l'indigent dérobait son domaine.
Ces champs étroits, qu'aux jours de la vertu romaine
Sillonna l'humble soc des plus grands citoyens,
Sous un seul maître alors formaient de vastes biens,
Et dans Rome, croulant vers sa chute profonde,
Le désordre accourut des limites du monde.
De la perte des mœurs ordinaires effets!
Le besoin sans scrupule ordonna les forfaits;
On ne respecta rien; on mit l'honneur suprême
A se rendre puissant plus que Rome elle-même,
Et le droit du plus fort fut le seul reconnu.
De là, le consulat par le meurtre obtenu,
Du peuple et du sénat la puissance flétrie,
Les tribuns, les guerriers déchirant la patrie,
Les Romains aux Romains se vendant sans pudeur,
Le fléau, qui sur-tout a sapé leur grandeur,
La brigue aux champs de Mars souillé de ces scandales
Prodiguant tous les ans les dignités vénales,
La dévorante usure et l'abus du pouvoir,
Le crime, qui du trouble a fait son seul espoir,
La foi, la vérité dans les cœurs étrangère,
Et la guerre au grand nombre à la fin nécessaire.

Déjà le cœur rempli de ses hardis projets,
César de l'Apennin a franchi les sommets.
Déjà du Rubicon il aborde la rive.
De la patrie en pleurs la grande ombre plaintive,
Comme un fantôme immense et tout brillant de feux,

Digitized by Google

Dans la profonde nuit apparait à ses yeux.
De funèbres habits elle est environnée.
De sa tête superbe et de tours couronnée
Descendent sur ses bras dépouillés et sanglans
Les lambeaux dispersés de ses longs cheveux blancs.
Immobile, et poussant des sanglots lamentables,
« Romains, où portez-vous ces enseignes coupables?
» Dit-elle; encore un pas, vous n'êtes plus à moi.
» Arrêtez. » A ces mots, plein d'un subit effroi,
César, comme enchaîné, sur la rive s'arrête;
Ses cheveux hérissés se dressent sur sa tête.
Mais, rappelant son cœur un moment égaré:
« O toi, dit-il, dans Albe autrefois adoré,
» Et qui de cette roche en héros si féconde
» Domines aujourd'hui sur la reine du monde,
» Jupiter, Dieux qu'Enée en ces lieux apporta,
» Vous, feux toujours ardens qui brulez pour Vesta,
» Romulus, habitant des champs de la lumière,
» Toi sur-tout, de mon cœur divinité première,
» Rome, sers mes projets; non, mon bras criminel
» Ne veut point se plonger dans ton flanc maternel;
» Vainqueur des nations, je suis ton fils encore:
» Je défendrai par-tout ce grand nom que j'adore.
» Si j'arbore à tes yeux un rebelle étendard,
» Le crime est à Pompée et non pas à César. »
Il dit, et le premier il s'élance dans l'onde.
Tel, aux déserts brûlans de l'Afrique inféconde,
Un fier lion s'arrête à l'aspect du chasseur.
Immobile, et dans lui renfermant sa fureur,
Il rassemble un moment sa force toute entière;
Mais dès que sur son front il dresse sa crinière,
Quand du fouet de sa queue il bat ses vastes flancs,
Et fait frémir les airs de longs rugissemens,
Si du chasseur hardi l'indiscrète vaillance
L'arrête en ses filets, ou l'atteint de sa lance,
Se jetant sur le fer que son sang a trempé,
Terrible, il fait trembler le bras qui l'a frappé.

LE GOUVÉ.

Digitized by Google

ENIGME.

Sous combien de métamorphoses
J'ai coutume de me montrer !
Je suis un tel nombre de choses,
Qu'on ne saurait les démontrer.
En dérouler la kyrielle,
Non, jamais je ne le pourrai.
Je vais me nommer tel et telle ;
Le reste je l'ajournerai.
Par exemple, je suis carrosse,
Cheval de selle, fruits, bonbons,
Polichinelle avec sa bosse,
Almanachs de toutes façons.
Je suis dentelle, mousseline,
Massepin, biscuit, liqueur fine ;
Sucre, chocolat de santé :
Café moka, pastilles, thé ;
Bourse, flacon, gants et mitaines,
Vases de fleurs en porcelaines,
Candelabres, glace, miroir,
Etui, ciseaux, joli bougeoir ;
Tabac du Brésil, tabatière ;
Montre, breloque, bonbonnière ;
Tableaux, bijoux, flambeaux dorés,
Portraits richement encadrés ;
Aigrettes, colliers, palatine,
Perle, diamans, cornaline,
Bagues, cachemire, éventail.....
Mais je finis tout ce détail
D'objets précieux et d'oranges,
Et cent contrastes plus étranges,
Tels qu'éléphans, souris, lions,
Rois et bergers, chiens et moutons,
Et tant de choses composées
De contradictoires idées,
Et dont le tout forme mon nom.

S.....

Digitized by Google

LOGOGRIPHE.

L'UNIVERSEL savoir en moi seul est inclu,
De le chercher ailleurs il serait superflu :
Je suis ce qu'on appelle un vrai puits de science;
Et mon invention fait honneur à la France.
On me voit renfermer en mon corps sans pareil,
Un cercle de la lune, un cercle du soleil;
Un monstrueux enfant du ciel et de la terre;
La fille de ta sœur, ou celle de ton frère;
Un grand fleuve sujet aux inondations,
Un lieu que l'on destine à diverses leçons :
Une ville française aux bords de l'Italie;
Un oiseau babillard, un pape, ce qui lie;
Ce par quoi l'on obtient le linge le plus fin;
Ce qui reste au tonneau quand on a bu le vin :
Trois choses dans un mot; une tenture antique,
La semelle d'un chien, une place gymnique.
Enfin que n'ai-je pas? oui, je le dis encor,
Je suis pour les lecteurs un immense trésor.

S.....

CHARADE.

MON premier ne se dit jamais qu'au singulier;
Mon second est un être opiniâtre, entier;
Et mon tout est une manière
D'agir ou de parler en telle ou telle affaire.

S.....

---

*Mots de l'*ENIGME, *du* LOGOGRIPHE *et de la* CHARADE *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme est *Ame*.
Celui du Logogriphe est *Sort*, dans lequel on trouve : *or*.
Celui de la Charade est *Bos-ton* (jeu).

Digitized by Google

SCIENCES ET ARTS.

ANNUAIRE PRÉSENTÉ A S. M. L'EMPEREUR ET ROI PAR LE BUREAU DES LONGITUDES, pour l'an 1811. — Prix, 1 fr., broché. — A Paris, chez *Courcier*, imprimeur-libraire, quai des Augustins, n° 57.

LES personnes que le goût de l'étude et un esprit naturel d'observation portent à réfléchir sur tout ce qui s'offre à leurs yeux, sont fréquemment étonnées, lorsqu'elles se trouvent dans le monde, du petit nombre d'idées justes qui sont généralement répandues parmi les hommes. Nous vantons, avec raison, les progrès de nos sciences et de nos arts qui nous donnent un avantage immense sur l'antiquité dans tout ce qui tient aux agrémens de la vie; nous estimons beaucoup le perfectionnement de notre civilisation, qui est aussi un effet de l'accroissement de nos connaissances; mais quelles sont les causes de ces progrès? ce sont les découvertes d'un petit nombre d'hommes de génie, qui, en reculant les bornes de l'esprit humain, ont attiré à eux et comme élevé tout le reste de la société. Le peuple, et sous cette dénomination il faut comprendre tous ceux dont la réflexion n'est occupée que d'intérêts personnels, le peuple jouit de ces bienfaits sans les apprécier, sans les estimer, même sans les connaître, comme il jouit de l'air et de la lumière du jour. Cette ignorance le rend indifférent sur le mérite absolu des inventions, il n'en voit que ce qui s'applique immédiatement à ses besoins. Elle le rend également insensible au plus ou moins de justesse des idées qu'on lui présente, et parmi tant de préjugés et d'erreurs dont on l'aveugle, il lui devient comme impossible de reconnaître la vérité. Ce défaut de justesse se fait même souvent sentir chez des hommes de beaucoup d'esprit, auxquels des études variées plutôt que méthodiques ont donné plus de notions superfi-

Digitized by Google

elles que d'idées profondes. Un de ces écrivains a publié dernièrement un livre sur *les erreurs et les préjugés* que l'on rencontre dans le monde. Ce livre a eu beaucoup de succès, parce qu'il est fort amusant. On l'a loué universellement dans tous les journaux. Malgré cela, je ne crains pas d'avancer que le nombre des erreurs qu'il renferme est presque aussi grand que celui des erreurs qu'il combat : seulement les unes sont plus subtiles, les autres plus grossières, voilà toute la différence. Mais, dira-t-on, pour n'avoir que des idées justes faut-il donc posséder à fond toutes les sciences ? non sans doute, car personne n'en aurait à ce prix. Un esprit juste n'est pas celui qui sait tout, c'est celui qui a le juste sentiment de sa science et de son ignorance, qui aimant la vérité et la cherchant, doute, observe, examine, et apprécie avec précision ce qui lui manque encore pour arriver à la certitude.

Si les idées justes sont si utiles et si rares, on ne doit dédaigner aucune occasion de les répandre. Il faut surtout donner une attention particulière aux livres usuels qui, se multipliant à cause de leur utilité, portent avec eux dans tous les rangs de la société, des vérités ou des mensonges, des faits ou des erreurs, des résultats certains ou d'absurdes préjugés. Le petit Annuaire publié par le Bureau des longitudes est du nombre de ces ouvrages. Si l'on avait voulu se borner à une simple annonce des phénomènes célestes qui peuvent intéresser le public, le travail eût été bien facile ; il aurait suffi d'extraire ces annonces de la connaissance des tems que le Bureau des longitudes, conformément à son institution, publie toujours plusieurs années d'avance pour l'usage des navigateurs. Mais on a voulu donner à ce précis un caractère d'utilité plus général ; on a voulu que sous un petit volume, et au prix le plus modique, ils renfermât tous les résultats de nombres dont l'application est la plus fréquente, et qu'il offrît aussi les idées les plus exactes sur ces diverses applications. Pour atteindre ce but on y a inséré des notices pleines de clarté et de justesse, sur la mesure du tems par les phénomènes célestes, sur le système général des poids et mesures,

Digitized by Google

sur les usages de l'or et de l'argent considérés comme monnaie, sur la nature de l'opération du change, sur la circulation du numéraire et des papiers, sur les probabilités considérées dans leurs applications aux lois des phénomènes naturels et aux institutions sociales, enfin sur les grandes lois du ciel et sur l'arrangement des corps célestes. Pour traiter chacun de ces divers objets, on s'est aidé des meilleurs ouvrages, on a sollicité le zèle et les lumières des écrivains les plus distingués parmi ceux qui en avaient fait le sujet de leurs travaux. Des personnes qui remplissent dans l'Etat des fonctions très-éminentes, n'ont pas dédaigné de concourir à cette œuvre d'utilité publique, et celle qui a mis le plus de soin pour perfectionner cet annuaire, n'est pas moins distinguée par son rang que par son génie. Aussi peut-on affirmer que ce petit volume sera d'une utilité générale pour toutes les classes de la société. L'administrateur, le magistrat, le commerçant, le simple particulier, y trouveront les renseignemens les plus sûrs et les données les plus exactes pour une infinité de calculs usuels. En un mot, on peut dire que c'est l'almanach des gens instruits.

Après avoir énoncé l'opinion que l'on doit se former, en général, de ce petit ouvrage, il nous reste à l'appuyer de quelques exemples. Nous commencerons par la notice qui concerne les poids et mesures. S'il y a quelque exemple propre à confirmer en grand et d'une manière frappante ce que nous avons dit au commencement de cet article sur le peu de lumières jusqu'à présent répandues dans nos sociétés les plus civilisées, ce serait sur-tout cette résistance opiniâtre, et quelquefois invincible, que la masse des hommes oppose toujours aux institutions nouvelles qui tendent à changer leurs habitudes, dût-il en résulter des améliorations importantes.

« On ne peut voir, dit l'auteur de cette notice, le nombre prodigieux de mesures en usage, non-seulement chez les différens peuples, mais dans la même nation, leurs divisions bizarres et incommodes pour les calculs, la difficulté de les connaître et de les comparer, enfin l'embarras et les fraudes qui en résultent dans le commerce, sans regar-

Digitized by Google

der comme l'un des plus grands services que les gouvernemens puissent rendre à la société, l'adoption d'un système de mesures dont les divisions uniformes se prêtent le plus facilement au calcul, et qui dérivent de la manière la moins arbitraire, d'une mesure fondamentale indiquée par la nature elle-même. Un peuple qui se donnerait un semblable système, réunirait à l'avantage d'en recueillir les premiers fruits, celui de voir son exemple suivi par les autres peuples dont il deviendrait ainsi le bienfaiteur; car l'empire lent, mais irrésistible, de la raison, l'emporte à la longue sur les jalousies nationales et sur tous les obstacles qui s'opposent au bien d'une utilité généralement sentie. Tels furent les motifs qui déterminèrent l'Assemblée constituante à charger de cet important objet l'Académie des Sciences. Le nouveau système des poids et mesures est le résultat du travail de ses commissaires, secondés par le zèle et les lumières de plusieurs membres de la représentation nationale. »

L'auteur de la notice fait ensuite connaître les motifs qui ont déterminé l'Académie à chercher l'unité fondamentale ou le MÈTRE dans la grandeur même de la terre et à déduire du mètre toutes les autres unités de mesure suivant l'ordre décimal. C'était le moyen de lier ensemble toutes les parties de ce système par les rapports les plus simples.

Après avoir fait connaître les avantages numériques de ce système, l'auteur termine sa notice par le passage suivant :

« Tel est le nouveau système des poids et mesures que les savans ont offert à la Convention nationale, qui s'est empressée de le sanctionner. Ce système, fondé sur la mesure des méridiens terrestres, convient également à tous les peuples. Il n'a de rapport avec la France que par l'arc du méridien qui la traverse. Mais la position de cet arc est si avantageuse, que les savans de toutes les nations, réunis pour fixer la mesure universelle, n'eussent point fait un autre choix. Pour multiplier les avantages de ce système, et pour le rendre utile au monde entier, le Gouvernement français a invité les puissances étrangères à prendre part à un objet d'un intérêt aussi général. Plusieurs ont envoyé à Paris des savans distingués, qui, réunis aux commissaires de l'Institut national, ont déterminé par la

Digitized by Google

discussion des observations et des expériences, les unités fondamentales de poids et de longueur; en sorte que la fixation de ces unités doit être regardée comme un ouvrage commun aux savans qui y ont concouru et aux peuples qu'ils ont représentés. Il est donc permis d'espérer qu'un jour, ce système qui réduit toutes les mesures et leurs calculs à l'échelle et aux opérations les plus simples de l'arithmétique décimale, sera aussi généralement adopté que le système de numération dont il est le complément, et qui, sans doute, eut à surmonter les mêmes obstacles que les préjugés et les habitudes opposent à l'introduction des nouvelles mesures.

» Quelle circonstance peut être plus favorable à leur adoption, que celle où Napoléon-le-Grand réunit la moitié de l'Europe sous son empire, et par l'ascendant de son exemple, exerce sur l'autre moitié la plus heureuse influence? Grâce à son génie, l'Europe entière formera bientôt une immense famille, unie par la même religion, le même code de lois et les mêmes mesures; et la postérité qui jouira pleinement de ces avantages, ne prononcera qu'avec admiration et reconnaissance le nom du héros son bienfaiteur. »

Les notices sur les monnaies viennent ensuite. Elles sont remplies de recherches curieuses sur la valeur de l'or et de l'argent dans les différens siècles, sur la circulation de ces métaux, sur leur influence dans l'état civilisé. Pour en faire apprécier le mérite et la justesse, il suffira de dire qu'elles sont extraites de l'*Abrégé des principes d'économie politique*, publié en 1796 par M. le sénateur Garnier, et l'extrait a été fait par l'auteur lui-même.

Je désirerais pouvoir donner une idée générale des résultats nombreux des vues neuves et profondes que renferme la notice suivante relative au calcul des probabilités; mais il me serait impossible de résumer les principes et les applications de ce calcul d'une manière plus nette et plus concise que ne l'a fait l'auteur: c'est pourquoi je me contenterai d'extraire de sa notice quelques fragmens qui en feront connaître l'objet et l'esprit, bien mieux que je ne le pourrais faire moi-même.

Digitized by Google

« Tous les événemens, dit l'auteur, ceux même qui, par leur petitesse, semblent ne pas tenir aux grandes lois de l'univers, en sont une suite aussi nécessaire que les révolutions du soleil. Dans l'ignorance des liens qui les unissent au système entier de la nature, on les a fait dépendre des causes finales ou du hasard, suivant qu'ils arrivaient et se succédaient avec régularité ou sans ordre apparent; mais ces causes imaginaires ont été successivement reculées avec les bornes de nos connaissances, et disparaissent entièrement devant la saine philosophie, qui ne voit en elles que l'expression de l'ignorance où nous sommes des véritables causes.

» On sera convaincu de ce résultat important du progrès des lumières, si l'on se rappelle qu'autrefois une pluie ou une sécheresse extrême, une comète traînant après elle une queue fort étendue, les éclipses, et généralement tous les phénomènes extraordinaires étaient regardés comme autant de signes de la colère céleste. On invoquait le ciel pour détourner leur funeste influence; on ne le priait point de suspendre le cours des planètes et du soleil : l'observation eût bientôt fait sentir l'inutilité de ces prières; mais parce que ces phénomènes arrivant et disparaissant à de longs intervalles et sans causes apparentes, semblaient contrarier l'ordre de la nature, on supposait que le ciel les faisait naître et les modifiait à son gré pour punir les crimes de la terre. Ainsi la longue queue de la comète de 1456 répandit la terreur dans l'Europe déjà consternée par les succès rapides des Turcs, qui venaient de renverser le Bas-Empire; et le pape Callixte ordonna des prières publiques, dans lesquelles on conjurait la comète et les Turcs. Cet astre, après quatre de ses révolutions, a excité parmi nous un intérêt bien différent. La connaissance des lois du système du monde, acquise dans cet intervalle, avait dissipé les craintes enfantées par l'ignorance des vrais rapports de l'homme avec l'univers; et Halley ayant reconnu l'identité de la comète avec celles des années 1531, 1607 et 1682, il annonça son prochain retour pour la fin de 1758 ou le commencement de 1759. Le monde savant attendit avec impatience ce retour qui devait confirmer l'une des plus grandes découvertes que l'on eût faites dans les sciences, et accomplir la prédiction de Sénèque, lorsqu'il a dit, en parlant de la révolution de ces astres qui descendent d'une énorme distance : « Le » jour viendra que par une étude suivie de plusieurs siè-

Digitized by Google

» clés, les choses actuellement cachées paraîtront avec » évidence, et la postérité s'étonnera que des vérités si » claires nous aient échappé. » Clairaut entreprit alors de soumettre à l'analyse les perturbations que la comète avait éprouvées par l'action des deux plus grosses planètes, Jupiter et Saturne. Après d'immenses calculs, il fixa son prochain passage au périhélie, vers le commencement d'avril 1759; ce que l'observation ne tarda pas à vérifier. La régularité que l'astronomie nous montre dans le mouvement des comètes, a lieu, sans aucun doute, dans tous les phénomènes : la courbe décrite par le plus léger atome, est réglée d'une manière aussi certaine que les orbites planétaires; il n'y a de différence entre elles, que celle qu'y met notre ignorance.

» La probabilité est relative, en partie à cette ignorance, et en partie à nos connaissances. Nous savons que sur trois ou un plus grand nombre d'événemens, un seul doit exister; mais rien ne porte à croire que l'un d'eux arrivera plutôt que les autres : dans cet état d'indécision, il nous est impossible de prononcer avec certitude sur leur existence. Il est cependant probable qu'un de ces événemens, pris à volonté, n'existera pas, parce que nous voyons plusieurs cas également possibles qui excluent son existence, tandis qu'un seul la favorise.

» La théorie des hasards consiste à réduire tous les événemens du même genre à un certain nombre de cas également possibles, c'est-à-dire, tels que nous soyons également indécis sur leur existence, et à déterminer le nombre des cas favorables à l'événement dont on cherche la probabilité. Le rapport de ce nombre à celui de tous les cas possibles, est la mesure de cette probabilité, qui n'est ainsi qu'une fraction dont le numérateur est le nombre des cas favorables, et dont le dénominateur est le nombre de tous les cas possibles. »

Après avoir ainsi expliqué la manière de calculer les probabilités des événemens simples, l'auteur passe aux événemens qui dépendent les uns des autres, c'est-à-dire, qui se supposent mutuellement, et il montre comment leur probabilité s'affaiblit par cette supposition même; car la probabilité de l'événement composé est le produit de toutes les fractions qu'expriment les probabilités des événemens simples dont il résulte, et la valeur

des

Digitized by Google

des fractions s'affaiblit en les multipliant les unes par les autres. Cette conséquence est applicable aux sciences morales comme aux sciences naturelles.

« Supposons, dit l'auteur, qu'un fait nous soit transmis par vingt témoins, de manière que le premier l'ait transmis au second, le second au troisième, et ainsi de suite; supposons encore que la probabilité de chaque témoignage soit égale à neuf dixièmes; celle du fait sera moindre qu'un huitième, c'est-à-dire qu'il y aura plus de sept à parier contre un qu'il est faux. On ne peut mieux comparer cette diminution de la probabilité, qu'à l'extinction de la clarté des objets par l'interposition de plusieurs morceaux de verre, une épaisseur peu considérable suffisant pour dérober la vue d'un objet qu'un seul morceau laisse apercevoir d'une manière distincte. Les historiens ne paraissent pas avoir fait assez d'attention à cette dégradation de la probabilité des faits, lorsqu'ils sont vus à travers un grand nombre de générations successives : plusieurs événemens historiques réputés comme certains, seraient au moins douteux, si on les soumettait à cette analyse.

» Dans les sciences purement mathématiques, les conséquences les plus éloignées participent de la certitude du principe dont elles dérivent. Dans les applications de l'analyse à la physique, les conséquences ont toute la certitude des faits ou des expériences. Mais dans les sciences morales, où chaque conséquence n'est déduite de ce qui la précède, que d'une manière vraisemblable, quelque probables que soient ces déductions, la chance de l'erreur croît avec leur nombre, et finit par surpasser la chance de la vérité, dans les conséquences très-éloignées du principe. »

Enfin l'auteur examine les cas dans lesquels les probabilités des événemens simples étant inconnues, on cherche à les calculer d'après la fréquence de leurs retours, déterminée par un très-grand nombre d'observations. Cette manière de chercher dans le passé les indices des causes dont les événemens dépendent est une des théories les plus curieuses du calcul des probabilités; et c'est aussi un de ses résultats les plus applicables.

« Les événemens qui dépendent du hasard, dit l'auteur, offrent dans leur ensemble une régularité qui paraît

Digitized by Google

tenir à un dessein, mais qui n'est au fond que le développement de leurs possibilités respectives. Le rapport des naissances annuelles des garçons à celles des filles, dans les grandes villes, telles que Paris et Londres, en est un exemple. Ce rapport est très-peu variable : on a cru voir dans cette constance une preuve de la Providence qui gouverne le monde; mais elle n'est qu'un résultat de la théorie, suivant laquelle ce rapport doit toujours coïncider à-peu-près avec celui des facilités de naissance des deux sexes. On peut même en conclure, comme loi générale, que les rapports des effets de la nature, tels que celui des naissances à la population, ou des mariages aux naissances, sont à fort peu près constans, quand ces effets sont considérés en très-grand nombre. Ainsi, malgré la grande variété des années, la somme des productions pendant un nombre d'années considérable, est sensiblement la même; ensorte que l'homme peut, par une utile prévoyance, se mettre à l'abri de l'irrégularité des saisons, en répandant également sur tous les tems les biens que la nature lui distribue d'une manière inégale. Je n'excepte pas même de la loi précédente les effets dus aux causes morales : à Paris, le nombre des naissances annuelles, depuis un grand nombre d'années, a peu différé de dix-neuf mille; et j'ai ouï-dire qu'à la poste, le nombre des lettres mises au rebut, par les défauts des adresses, était à-peu-près le même chaque année.

» Au milieu de l'inconstance des phénomènes qui semblent le plus dépendre du hasard, il existe donc des rapports fixes vers lesquels ils tendent sans cesse, mais qu'ils ne peuvent atteindre que dans l'infini. La recherche de ces rapports, et des lois suivant lesquelles les résultats des phénomènes s'en approchent, est un des points les plus intéressans de la théorie des probabilités.

« Chacune des causes auxquelles un événement observé » peut être attribué, est indiquée avec d'autant plus de » vraisemblance, qu'il est plus probable que cette cause » étant supposée exister, l'événement aura lieu; la pro- » babilité de l'existence d'une quelconque de ces causes, » est donc une fraction dont le numérateur est la proba- » bilité de l'événement, résultante de cette cause, et dont » le dénominateur est la somme des probabilités sembla- » bles relatives à toutes les causes. » C'est le principe fondamental de cette branche de l'analyse des hasards, qui consiste à remonter des événemens aux causes.

Digitized by Google

» Ce principe donne la raison pour laquelle on attribue les événemens réguliers, à une cause particulière. Quelques philosophes ont cru que ces événemens sont moins possibles que les autres, et qu'au jeu de croix et pile, par exemple, la combinaison dans laquelle croix arrive vingt fois de suite, est moins facile à la nature, que celle où croix et pile sont entremêlés d'une façon irrégulière. Mais cette opinion suppose que les événemens passés influent sur la possibilité des événemens futurs, ce qui n'est point admissible. Les combinaisons régulières n'arrivent plus rarement que parce qu'elles sont moins nombreuses. Si nous recherchons une cause là où nous apercevons de la symétrie, ce n'est pas que nous regardions un événement symétrique comme étant moins possible que les autres, mais cet événement devant être l'effet d'une cause régulière, ou celui du hasard, la première de ces suppositions est plus probable que la seconde. Nous voyons sur une table, des caractères d'imprimerie, disposés dans cet ordre, *Constantinople*; et nous jugeons que cet arrangement n'est pas l'effet du hasard, non parce qu'il est moins possible que les autres; puisque si ce mot n'était employé dans aucune langue, cet arrangement ne serait ni plus ni moins possible en lui-même; et cependant nous ne lui soupçonnerions alors aucune cause particulière; mais ce mot étant en usage parmi nous, il est incomparablement plus probable qu'une personne aura ainsi disposé les caractères précédens, qu'il ne l'est que cet arrangement est dû au hasard.

» De là nous devons généralement conclure que plus un fait est extraordinaire, plus il a besoin d'être appuyé de fortes preuves; car ceux qui l'attestent, pouvant ou tromper, ou avoir été trompés, ces deux causes sont d'autant plus probables, que la réalité du fait l'est moins en elle-même. Il y a des choses tellement extraordinaires, que rien ne peut, aux yeux des hommes éclairés, en balancer l'invraisemblance. Mais celle-ci, par l'effet d'une opinion dominante, peut être affaiblie au point de paraître inférieure à la probabilité des témoignages; et quand cette opinion vient à changer, un récit absurde, admis généralement dans le siècle qui lui a donné naissance, n'offre aux siècles suivans, qu'une nouvelle preuve de la grande influence de l'opinion sur les meilleurs esprits. »

L'Annuaire est terminé par une notice très-bien faite sur le système du monde. Cette notice est encore extraite

Digitized by Google

du bel ouvrage de M. Laplace sur cet objet. Je ne puis me refuser à transcrire ici quelques-unes des considérations générales qui s'y trouvent consignées.

« Arrêtons d'abord nos regards sur la disposition du système solaire, et sur ses rapports avec les étoiles. Le globe immense du soleil, foyer principal de ses mouvemens divers, tourne en vingt-cinq jours et demi sur lui-même : sa surface est recouverte d'un océan de matière lumineuse dont les vives effervescences forment des taches variables, souvent très-nombreuses, et quelquefois plus larges que la terre. Au-dessus de cet océan, s'élève une vaste atmosphère : c'est au-delà que les planètes avec leurs satellites, se meuvent dans des orbes presque circulaires, et sur des plans peu inclinés à l'équateur solaire. D'innombrables comètes, après s'être approchées du soleil, s'en éloignent à des distances qui prouvent que son empire s'étend beaucoup plus loin que les limites connues du système planétaire. Non-seulement cet astre agit par son attraction sur tous ces globes, en les forçant à se mouvoir autour de lui; mais il répand sur eux sa lumière et sa chaleur. Son action bienfaisante fait éclore les animaux et les plantes qui couvrent la terre, et l'analogie nous porte à croire qu'elle produit de semblables effets sur les planètes; car il n'est pas naturel de penser que la matière dont nous voyons la fécondité se développer en tant de façons, est stérile sur une aussi grosse planète que Jupiter qui, comme le globe terrestre, a ses jours, ses nuits et ses années, et sur lequel les observations indiquent des changemens qui supposent des forces très-actives. L'homme, fait pour la température dont il jouit sur la terre, ne pourrait pas, selon toute apparence, vivre sur les autres planètes; mais ne doit-il pas y avoir une infinité d'organisations relatives aux diverses températures des globes de cet univers? Si la seule différence des élémens et des climats met tant de variété dans les productions terrestres, combien plus doivent différer celles des diverses planètes et de leurs satellites? L'imagination la plus active ne peut s'en former aucune idée; mais leur existence est, au moins, fort vraisemblable. »

Le passage que l'on vient de citer renferme tout ce qu'il peut y avoir de vrai et de sensé dans le livre de Fontenelle sur les mondes. Celui qu'on va lire est

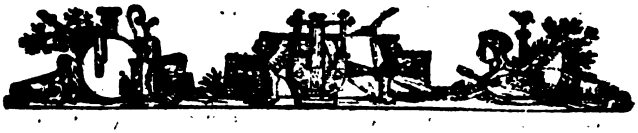
Digitized by Google

comme le résumé de toutes les découvertes que l'on doit à l'astronomie.

« L'astronomie, par la dignité de son objet et la perfection de ses théories, est le plus beau monument de l'esprit humain, le titre le plus noble de son intelligence. Séduit par les illusions des sens et de l'amour-propre, l'homme s'est regardé long-tems comme le centre du mouvement des astres, et son vain orgueil a été puni par les frayeurs qu'ils lui ont inspirées. Enfin, plusieurs siècles de travaux ont fait tomber le voile qui lui cachait le système du monde: alors il s'est vu sur une planète presque imperceptible dans le système solaire, dont la vaste étendue n'est elle-même qu'un point insensible dans l'immensité de l'espace. Les résultats sublimes auxquels cette découverte l'a conduit, sont bien propres à le consoler du rang qu'elle assigne à la terre, en lui montrant sa propre grandeur dans l'extrême petitesse de la base qui lui a servi pour mesurer les cieux. Conservons avec soin, augmentons le dépôt de ces hautes connaissances, les délices des êtres pensans. Elles on rendu d'importans services à la navigation et à la géographie; mais leur plus grand bienfait est d'avoir dissipé les craintes occasionnées par les phénomènes célestes, et détruit les erreurs nées de l'ignorance de nos vrais rapports avec la nature et son Auteur; erreurs et craintes qui renaîtraient promptement si le flambeau des sciences venait à s'éteindre. »

L'ingénieux auteur du *Spectateur* assure quelque part que le rang des écrivains, dans la république des lettres, doit se régler sur le volume de leurs productions, en sorte que l'auteur d'un livre in-4°, par exemple, doit légitimement passer avant tous les auteurs d'ouvrages in-12, comme ceux-ci doivent passer avant les auteurs qui n'ont fait que des in-18. Si, d'après cette manière de juger, quelques personnes me reprochaient d'avoir donné un extrait trop étendu de l'Annuaire, je les prierais de remarquer que la règle la plus sage peut souffrir des exceptions, et qu'un très-petit ouvrage rempli de vérités utiles, bien exprimées, offre plus de matière à la réflexion que vingt gros volumes qui ne disent rien. Biot.

Digitized by Google



LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

PRÉPARATION A L'ÉTUDE DE LA MYTHOLOGIE. — Un vol. in-8°. — A Paris, chez *Courcier*, libraire, quai des Augustins, n° 57.

L'AUTEUR de cet ouvrage, M. Edmond Cordier, est connu depuis un demi-siècle par son zèle pour les lettres, pour les réunions et les sociétés littéraires qui en propagent le goût et en étendent la gloire, pour l'éducation sur-tout qui la prépare. Les livres, les préceptes, l'exemple, rien n'est oublié par lui, tout est mis en usage pour être utile aux jeunes élèves et aux sages instituteurs. Instituteur lui-même, son tems n'est point absorbé, son zèle n'est point épuisé par les nombreux devoirs et les fonctions pénibles de son état; il veut encore, par les ouvrages qu'il publie, éclairer le zèle des autres. Parmi les ouvrages composés dans cette intention, on a distingué *l'Abeille française*; c'est un recueil, une compilation dont l'auteur met à contribution tous les âges et tous les peuples : copiant tantôt Platon, tantôt Cicéron, tantôt Saint-Augustin, souvent les écrivains du plus bel âge de notre littérature, quelquefois des auteurs plus modernes, et choisissant toujours les matériaux avec assez de discernement et de goût pour offrir à ses jeunes lecteurs une heureuse variété de fragmens utiles et agréables. Il a moins songé toutefois à plaire qu'à instruire. Tous les morceaux dont il a fait choix sont graves et sérieux, parce qu'en effet ces deux caractères doivent distinguer l'éducation de la jeunesse, quelles que soient les prétentions de ceux qui veulent l'instruire en l'amusant. Quelques histoires choisies viennent animer ce cours de préceptes et de morale. C'est-là le principal, et, pour ainsi dire, le seul ornement que M. Cordier ait voulu donner à son livre. On ne peut mieux le comparer qu'à un recueil

Digitized by Google

autrefois très-célèbre dans les écoles, et connu sous le titre de *Selectæ è Profanis*. L'auteur a fait plus particulièrement celui-ci en faveur des jeunes gens qui ne savent pas le latin, ou qui, pour parler plus poliment, aiment mieux lire du français. Il aurait pu beaucoup grossir sa compilation, et il faut lui savoir gré de sa modération; il a pensé que plus courte, elle serait plus utile. La multitude des livres, dit avec raison Sénèque, au lieu d'éclairer l'esprit ne sert le plus souvent qu'à y jeter du désordre et de la confusion : *Quò mihi innumerabiles libros et bibliothecas ? onerat dicentem turba, non instruit; multòque satius paucis te autoribus tradere, quàm errare per multos.*

Avec ce désir, je dirai mieux, avec ce besoin d'être utile à la jeunesse, les réflexions de M. Cordier ont dû se porter vers une partie des connaissances qu'il est indispensable de leur donner, et qu'il ne faut leur donner cependant dans cet âge tendre, où tant de respect est dû à leur innocence et à leur pudeur, qu'avec choix, discernement et précaution. On voit que je veux parler de la fable, dont une notion assez étendue entre nécessairement dans tout plan d'éducation. La mythologie doit être, en effet, considérée comme une partie de l'histoire. La connaissance de l'antiquité s'acquiert également par l'étude des fictions mythologiques, et par celle des vérités historiques; les mensonges ingénieux de la fable sont mêlés de beaucoup de vérités, comme les vérités de l'histoire sont mêlées de beaucoup de mensonges : lors même que les fictions de l'une et de l'autre sont rejettées au tribunal de la critique et de la raison, elles acquièrent encore une vérité de convention, et si l'histoire, selon l'expression sans doute exagérée de Fontenelle, est une fable convenue, on peut dire aussi que la fable est une histoire convenue.

C'est même, pour ainsi dire, la seule qui nous guide dans les époques antiques et reculées. Ce que nous appelons l'histoire ancienne est bien moderne : notre curiosité ne peut se borner dans cette période de vingt-six siècles ou environ, sur lesquels les historiens profanes nous disent ce qu'ils savent, et le plus souvent ce

Digitized by Google

qu'ils ne savent pas; elle veut parcourir tous les âges où elle suppose l'existence des hommes et de l'univers, et remonter ainsi jusqu'au premier anneau de la chaîne des êtres. Or, si vous exceptez les annales d'une nation dont l'origine, ainsi que celle des peuples avec lesquels elle eut des rapports anciens et habituels, est historiquement décrite, les commencemens obscurs des autres peuples sont enveloppés de nuages qui ne peuvent s'éclaircir un peu qu'à la faveur des lueurs faibles et incertaines de la mythologie. Ce n'est que dans ses traditions, défigurées, à la vérité, par l'imagination des poëtes, ou par la superstition des peuples, mais pour la plupart vraies, ou dans le fond, ou dans les circonstances, que l'on débrouillera l'origine confuse des peuples les plus célèbres, les commencemens incertains des plus puissans empires; que l'on démêlera les causes qui présidèrent à ces premiers établissemens de la société, le génie de ceux qui en furent les principaux fondateurs, les mœurs, les caractères, les opinions de ces anciens habitans de l'univers; que l'on retrouvera enfin le fil des événemens, souvent interrompu, il est vrai, jusqu'à l'ère des Olympiades, époque où commence véritablement l'histoire.

Ce n'est pas qu'à l'exemple de l'abbé Banier, je prétende ramener toute la mythologie à des explications historiques. Cette opinion n'est pas soutenable, et ce n'est point celle de l'auteur de la *Préparation à l'étude de la Mythologie*. Des allégories ingénieuses, pleines de graces, de raison et de philosophie furent souvent imaginées par les poëtes, et transformées en divinités par les peuples. M. Cordier reconnaît cette brillante origine d'une foule de dieux et de déesses. « Que de vérités utiles, dit-il en copiant un des traducteurs d'Ovide, (et peut-être eût-il bien fait d'en avertir le lecteur), que de vérités utiles enveloppées d'un voile tout-à-fait mystérieux et transparent, d'un emblême plein de grace et de poésie! La sagesse, sous le nom de Minerve, sort toute armée du cerveau du souverain des dieux; son égide la défend contre les passions, sa lance lui sert à combattre les vices. Tous les maux sont renfermés

Digitized by Google

dans la boîte de Pandore ; mais l'espérance y est aussi. La beauté n'est rien sans les graces, aussi elles sont les compagnes inséparables de Vénus. Plutus est aveugle comme l'Amour ; le caprice et la folie sont leurs guides ordinaires, mais quelquefois la raison les remplace. Si la Dureté, au cœur d'airain, accompagne toujours la Vertu guerrière, la Générosité tenant la Pitié par la main, marche aussi à la suite de la Victoire, etc. »

On voit ici que les poëtes représentent des êtres moraux comme des êtres physiques, et les peuples honorèrent comme des divinités ces créations de l'esprit et du génie ; mais une foule d'autres causes enfantèrent une foule d'autres divinités, et c'est ce qu'explique parfaitement M. Noël à la tête de son excellent *Dictionnaire de la Fable*. M. Cordier, qui a trouvé aussi ce morceau fort bon, a eu raison de le copier, mais peut-être il a eu tort encore de ne pas en avertir. « Tantôt, dit M. Noël, c'est la piété filiale qui déifie un père ravi à ses regrets ; tantôt la désolation maternelle qui fait un Dieu d'un fils auquel la nature n'a pas permis de devenir un homme. Ailleurs, c'est un père frappé dans sa jeune postérité qui invoque en elle, comme Quintilien, les Dieux de sa douleur : *Numina doloris. Plus loin l'Amour éploré prend pour objet de son culte l'être aimable et sensible qui fut celui de son idolâtrie ; ici la flatterie des cours décerne des honneurs qu'accueille l'ivresse du pouvoir suprême, et que sanctionne la politique d'un successeur ; là l'artifice mensonger des prêtres offre de nouveaux appâts à la crédulité des peuples pour fortifier l'ascendant de l'encensoir ou pour le reconquérir* (1). Les phénomènes de la nature tour-à-tour bienfaisans et terribles mènent à l'idolâtrie par la reconnaissance et la terreur. Le langage mystique lui-même perd insensiblement son sens pri-

(1) M. Cordier a omis dans sa citation tout ce que je mets ici en caractères italiques. Il a pensé, et avec raison, qu'on pouvait se dispenser de mettre sous les yeux des enfans, auxquels il s'adresse plus particuliérement, ces causes que M. Noël, qui s'adresse à tout le monde, a eu raison d'assigner aussi comme l'origine de plus d'une divinité.

Digitized by Google

mitif, et met des déités énigmatiques et malfaisantes à la place des symboles convenus et des emblèmes innocens. Une nation ingénieuse et sensible, d'une imagination vive et féconde, peuple les mers, les airs, les prairies et les bois d'êtres fantastiques, d'allégories charmantes, dont s'agrandit le domaine de la poésie; et les poëtes à leur tour créateurs d'un monde magique, dont les illusions brillantes animent la nature entière, sont entraînés par la foule aux pieds des autels qu'ils ont érigés eux-mêmes, finissent, comme les statuaires, par adorer l'ouvrage de leurs mains. Enfin, les conceptions d'Homère, les allégories des Apelles, les statues des Phidias, tout tourne au profit de la superstition, ame du merveilleux, et l'ignorance des idiomes, la confusion des langues, les calamités de la terre qui forcent l'homme à chercher dans le ciel la consolation qui le fuit, et l'espoir d'une vie meilleure, les conquêtes même, les révolutions des empires, en dispersant les hommes et les dieux, viennent chaque jour ajouter un anneau à la longue chaîne des erreurs de l'espèce humaine. »

C'est ainsi que M. Edmond Cordier, copiant presque toujours, mais ne copiant que de bons auteurs, a donné, sinon un cours très-méthodique et très-complet de mythologie, du moins de très-bons fragmens sur cette partie essentielle de l'instruction. On voit que si d'autres n'avaient pas écrit avant M. Cordier, M. Cordier n'écrirait guères; mais parmi tant de livres et d'auteurs il choisit bien, et c'est un mérite plus rare qu'on ne pense; de pareils travaux sont de plus fort utiles, puisque les enfans pour lesquels ils sont entrepris, seraient incapables de faire ces recherches dont on leur présente le résultat, et pourraient être égarés par des guides moins sûrs que M. Cordier. L'auteur, ou compilateur, a cru devoir terminer un livre sur les fausses divinités du paganisme par des réflexions sur le vrai Dieu, sur la vraie religion, sur l'immortalité de l'ame. Là, comme dans le reste de l'ouvrage, comme dans tous les ouvrages de M. Cordier, des vers de nos meilleurs poëtes, des fragmens de nos meilleurs écrivains en prose, ornent, embellissent, varient et remplissent toutes les pages. F.

Digitized by Google

SALON DE PEINTURE.

(QUATRIÈME ARTICLE.)

Histoire, Paysage.

M. GUÉRIN.

Si, comme le prétend Léonard de Vinci, dans son traité de la peinture (1), *former des compositions heureuses dans quelque sujet que ce puisse être, est la partie principale de l'art*, assurément M. Guérin doit s'applaudir de son partage; peu de ses rivaux possèdent au même degré que lui, cette partie de l'art placée au premier rang dans l'opinion d'un grand maître. Ses tableaux de *Marcus Sextus*, d'une *Famille implorant Esculape*, d'*Amyntas*, de l'*Empereur pardonnant aux révoltés du Caire*, tous ces ouvrages si divers sont plus ou moins remarquables par le sentiment, par la grâce, ou par l'énergie de la composition. Mais tous ont été surpassés en mérite comme en succès, ce qui n'est pas toujours la même chose, par un ouvrage où l'auteur a porté plus loin encore le talent d'inventer, de choisir et de rendre l'expression. On voit bien que je veux parler du tableau de Phèdre et Hippolyte, dont l'exposition eut tant d'éclat. Aussi, lorsqu'on a vu que M. Guérin avait encore traité un sujet donné par Racine, le souvenir de sa Phèdre est-il venu se placer dans l'imagination du spectateur à côté de son nouvel ouvrage : il n'est peut-être pas un seul ami de l'art qui ne se soit empressé de les comparer l'un à l'autre; et ce qu'il s'est agi de savoir, c'est comment l'auteur d'*Andromaque et Pyrrhus* (n° 395), avait soutenu cette concurrence, qui eût été redoutable pour beaucoup d'artistes, mais qui sur-tout était flatteuse et honorable pour lui, par cela même qu'elle était redoutable.

N'oubliant pas que, pour produire des effets du même genre, l'art du poëte et celui du peintre emploient des moyens différens, M. Guérin, dans son tableau de Pyrrhus, comme dans celui de Phèdre, a mis en présence et en action les divers personnages que Racine introduit successivement sur la scène, et y fait agir tour-à-tour. Oreste, debout à la droite du spectateur, est venu au nom des Grecs demander le fils

(1) Edit. de 1716, pag. 158.

Digitized by Google

d'Hector. Andromaque éplorée et tremblante s'est jetée à genoux sur les marches du trône où Pyrrhus est assis au centre de la composition : elle serre dans ses bras le jeune Astianax ; et

Cet enfant malheureux qui ne sait pas encor
Que Pyrrhus est son maître et qu'il est fils d'Hector,

regarde cependant Oreste avec un sentiment de crainte et de curiosité naïves. Pyrrhus étend sur Andromaque, en signe de protection, ses mains, dont l'une porte le sceptre que les ambassadeurs grecs quittaient rarement ; il a juré de défendre et le fils et la mère :

L'Epire sauvera ce que Troie a sauvé.

Oreste qui doit sentir en amant, et s'exprimer en ambassadeur, menace le roi d'Epire de la vengeance des Grecs ; mais, distrait par son amour, son œil se détourne, et suit Hermione qui, de l'autre côté du tableau, s'éloigne en laissant éclater, dans son geste et sur son front, une colère jalouse. Le fond, d'une simplicité peut-être un peu nue, n'a pour tout ornement que les noms des héros grecs qui s'étaient trouvés au siége de Troie : ces noms sont gravés sur les murs.

L'ordonnance de ce tableau est grande et pittoresque. Le groupe pyramidal que forment Andromaque, son fils et Pyrrhus, est d'un effet imposant et flatteur. On sait combien Michel-Ange, et en général l'École florentine, affectionnaient cette disposition des figures.

Celles de M. Guérin méritent aussi beaucoup d'éloges, quoiqu'elles n'en méritent pas toutes également. Son Oreste tout entier porte le caractère antique ; il en a la simplicité. S'il a, pour ainsi dire, une double expression, c'est qu'il y a dans lui deux personnages, et que les sentimens de l'un ne sont pas conformes au rôle de l'autre. L'ambassadeur des Grecs indique par son geste les dangers que Pyrrhus doit craindre s'il persiste dans son refus ; mais l'intérêt particulier, le vœu personnel de l'amant d'Hermione, amollit en quelque sorte ce geste, et donne à l'action un caractère indécis, ou plutôt partagé, qui exprime à-la-fois le langage public et la pensée secrète du personnage. — « On poursuit dans le fils d'Andromaque, » non pas les Troyens, mais Hector :

Oui, les Grecs sur le fils persécutent le père.
Il a par trop de sang acheté leur colère.

Digitized by Google

Ce n'est que dans le sien qu'elle peut expirer,
Et jusque dans l'Epire il les peut attirer.
Prévenez-les.

Voilà ce que dit Oreste à Pyrrhus en ce moment, on le sent bien ; mais voici ce qu'il disait tout-à-l'heure à Pylade, et ce qu'il pense toujours :

Heureux si je pouvais, dans l'ardeur qui me presse,
Au lieu d'Astianax, lui ravir la princesse !

Il fallait faire entendre aux yeux ce double langage, dans lequel la bouche contredit le cœur; ces contrastes, qui devaient ici n'être que des nuances, étaient difficiles à saisir; et la manière dont M. Guérin a su les indiquer ou les rendre, est une preuve non équivoque de sentiment et d'habileté. Quant à ce regard furtif que l'ambassadeur des Grecs détourne sur Hermione en s'adressant à Pyrrhus, il était encore, je crois, plus positivement indiqué par le poëte dont l'heureuse adresse ramène, jusque dans l'entretien politique d'Oreste avec son rival, le souvenir de ce qu'il aime :

Hermione, seigneur, arrêtera vos coups.

Le mouvement d'Andromaque et celui d'Astianax unissent au sentiment la noblesse. Celui de Pyrrhus annonce à-la-fois la nature et la force de sa résolution; il n'est pas dénué non plus d'une certaine majesté; mais on y sent l'apprêt, mais cette majesté est plus théâtrale que royale; et ce n'était pas ainsi que les peintres de la Grèce représentaient ses héros. La fureur d'Hermione aussi me semble avoir quelque chose de trop vulgaire; et sa pantomime un peu forcée, n'a pas toute la dignité que demandaient également le sujet et le personnage. Mais la réunion de ces diverses figures, plus ou moins bien inventées, explique très-nettement le sujet, et le représente avec grandeur, avec intérêt, avec élégance.

D'ailleurs, dans le dessin comme dans le coloris, dans tout ce qu'on est convenu de nommer exécution, mais où il entre beaucoup d'invention encore, ce tableau se fait remarquer par divers genres de mérite et différens degrés de beauté. Les nuds en général sont d'un style élevé. La tête d'Andromaque est noble de caractère et touchante d'expression. Les jambes de Pyrrhus et le bras qui porte le sceptre, sont aussi très-beaux de forme, bien modelés et largement peints. La tête du roi d'Epire est moins satis-

Digitized by Google

faisante à plusieurs égards; elle a quelque chose de trop moderne; et peut-être les favoris que le peintre lui a donnés achèvent-ils de lui ôter à nos yeux l'air et le caractère antiques. On pourrait aussi désirer plus de grâce et de style peut-être, dans le masque d'Hermione, de l'orgueilleuse fille d'Hélène et de Ménélas; et trouver des tons trop roussâtres dans les bras de Pyrrhus, dans les mains d'Andromaque, et dans la figure du jeune Astianax, dont les formes d'ailleurs sont, ou me paraissent être un peu grêles, un peu mesquines. Pour les draperies, sans exception, toutes me semblent jetées avec goût, avec art, et très-facilement peintes. Les brodequins de Pyrrhus méritent d'être remarqués comme un petit chef-d'œuvre d'exécution. La couleur est douce, naturelle; et l'ensemble a de l'harmonie. S'il manque un peu de vigueur, peut-être faut-il l'attribuer, au moins en grande partie, à la couleur de ce fond clair, dont un goût simple et sévère a écarté tout ornement. Quoi qu'il en soit, si cet ouvrage du genre le plus élevé et d'un mérite peu vulgaire, n'a pas fait la même sensation que le tableau de Phèdre et Hippolyte, c'est sans doute que le sujet, quoique heureux, quoique favorable à la peinture, était cependant moins susceptible de produire, et de faire partager à un grand nombre de spectateurs, des émotions vives et profondes. Il ne faudrait donc pas en accuser le peintre qui, déjà très-habile, me paraît avoir fait, depuis quelque tems, de nouveaux progrès encore dans le dessin et dans la couleur.

Il a exposé, sous le titre de *Céphale et l'Aurore* (N° 396), un autre tableau qui doit faire pendant à l'allégorie de M. Meynier, dont on a vu l'analyse dans un des articles précédens. Ces deux ouvrages ont été commandés par M. de Sommariva.

Voici l'explication que le peintre lui-même a donnée de son sujet: « Escortée de l'Amour et du Zéphyre, l'Aurore » soulève le voile étoilé de la nuit, et répand des fleurs sur » la terre. Dans sa course rapide, elle a vu Céphale endor- » mi: elle en devient éprise; et ravit le jeune chasseur à » la tendresse de son épouse. » Ce sujet, comme celui d'*Andromaque et Pyrrhus*, avait été traité, c'est-à-dire, embelli par un de nos poëtes les plus habiles. C'est celui de la huitième cantate de J. B. Rousseau.

La nuit d'un voile obscur couvrait encor les airs,
Et la seule Diane éclairait l'Univers,

Digitized by Google

Quand, de la rive orientale,
L'Aurore dont l'amour avance le réveil,
Vint trouver le jeune Céphale,
Qui reposait encor dans le sein du sommeil.
Elle approche, elle hésite, elle craint, elle admire, etc.

Telles sont les peintures poétiques que le pinceau de M. Guérin devait traduire ou imiter. Le peintre a dû s'attendre à la comparaison : et ce qu'on peut lui dire de plus flatteur, c'est qu'il n'a guère plus à craindre cette nouvelle concurrence que celle où nous l'avons vu tantôt ne lutter qu'avec lui-même.

En effet, toute la fraîcheur, tout le charme poétique du sujet flattent également les yeux et l'imagination dans cette aimable peinture. Au devant du tableau, Céphale repose sur un nuage; une draperie verte s'aperçoit autour de sa tête et de ses épaules, mais ne cache pas ses contours. Derrière lui, l'Aurore élevant les bras pour soulever le voile des nuits,

Laissant tomber des fleurs, et ne les semant pas (2),

regarde le jeune chasseur avec une tendresse voluptueuse; tandis que l'Amour, dont une main s'appuye sur la déesse, prend de l'autre la main de Céphale, et va sans doute le réveiller. Ainsi le peintre a su traduire dans le mouvement de sa figure de l'Amour, ces paroles que le poëte avait mises dans la bouche de l'Aurore elle-même :

Il en est tems encore,
Céphale ouvre les yeux :
Le jour plus radieux
Va commencer d'éclore,
Et le flambeau des cieux
Va faire fuir l'Aurore.

Au-dessous de ce groupe, on aperçoit la terre, couverte encore d'épaisses nuées; mais déjà le soleil fait craindre

(2) En citant ce vers plein de grâce, je n'ajouterais pas qu'il est de La Fontaine, j'aurais même cru ce petit trait d'érudition un peu vulgaire, si je n'avais pas vu, dans je ne sais quelle feuille publique, ce vers et celui qui précède, cités comme faisant partie d'un poëme nouveau, où je souhaite sincèrement qu'il s'en trouve quelques autres de ce style, pourvu que leur nouveauté soit d'un peu moins vieille date.

Digitized by Google

son retour, par la légère teinte de pourpre dont il colore l'Orient.

La pose très-naturelle de Céphale endormi a fourni au crayon de l'artiste d'heureux développemens, qui donnent aux contours plus de beauté, et plus de style à la figure. L'Aurore a le sein et les bras nus : une draperie légère et transparente, voile, mais ne cache pas, le reste d'un corps souple et voluptueux. Ses formes ont cette fraîcheur, cette pureté de la première jeunesse, éternel et précieux apanage de la déesse du matin. La figure de l'Amour, dont le mouvement est d'ailleurs bien senti, me paraît d'un moins bon goût de dessin. On pourrait y désirer plus de cette force qui, dans les enfans de Raphaël et du Poussin, n'ôte rien à la grâce et à la finesse. Du reste, cette imperfection qu'il ne faut pas appeler une faute, ne nous empêchera point de regarder ce tableau comme un des plus agréables et des plus distingués de l'exposition. On y reconnaît le goût délicat et sûr qui guide toujours le pinceau de M. Guérin. Il offre des beautés supérieures; et l'ensemble, l'effet, sont, comme on l'a déjà pu voir, pleins d'agrément et de grâce.

J'insisterais particuliérement sur le mérite de la composition poétique, si je ne savais pas que quelques artistes regardent un tel éloge comme assez peu flatteur. Cependant j'ai peine à croire que l'auteur de *Céphale et l'Aurore* partage cette opinion; il y aurait pour lui trop à perdre. Du moins est-il bien sûr que ce ne fut jamais celle des grands maîtres d'Italie. On voit par leur correspondance, et par le témoignage de leurs biographes, que plusieurs d'entre eux n'étaient pas fâchés de causer quelquefois avec les gens de lettres, et principalement avec les poëtes, sur l'ordonnance poétique de leurs tableaux. Georges Vasari, qui lui-même cultiva la poésie, demandait au célèbre traducteur de Virgile, Hannibal Caro, de lui envoyer ses remarques sur le choix et sur la composition d'un sujet. Caro lui proposa *une mort d'Adonis*, et lui en fournit le plan. Le Titien (et c'est encore ce sujet qui me le rappelle), dans deux lettres qu'il écrivit, l'une au prince d'Espagne, l'autre à dom Juan Benevidès, parle de mettre la dernière main à la *fable poétique* de Vénus et Adonis, qui doit, dit-il, faire pendant à *celle* de Danaë (1); il dit ailleurs

(3) *Io attendo a finire la favola di Venere et Adone.*

en

en propres termes : Je vous envoie maintenant le poëme de Vénus et Adonis (4) : mais il est bien remarquable qu'il n'emploie jamais seuls les mots *quadro* ou *tavola* (tableau), pour désigner ses compositions, comme s'il avait craint de les avilir en les confondant par ces expressions avec des ouvrages vulgaires, dont tout le mérite est dans l'exécution. A ces autorités que je n'ai point cherchées, mais qui se sont présentées les premières à mon souvenir, je pourrais en ajouter de plus positives encore, et de beaucoup plus nombreuses. Je pourrais aussi les appuyer d'interminables argumens. Mais il faut savoir se borner :

Le secret d'ennuyer est celui de tout dire.

M. Turpin de Crissé.

Horace à Tivoli, lisant à Mécène la première ode qui lui est adressée. (N° 786.)

Sur la gauche du spectateur s'élève la maison de campagne du favori d'Auguste. Deux fontaines sont placées aux deux côtés de la porte ; et au-devant, sur une espèce de cour étroite et pavée, quatre colonnes soutiennent une treille épaisse et verdoyante. Sous ses rameaux chargés de pampre et courbés en voûte, se passe la petite scène qu'annonce le titre du tableau. Auprès d'une table antique sont assis, d'un côté, Mécène ; de l'autre, Horace qui lit, et derrière lui deux autres figures romaines qui l'écoutent avec attention. Ces quatre personnages, bien inventés, bien ajustés, et qui ne manquent point de caractère, pourraient seuls former un joli tableau ; et c'est sans doute un mérite qui doit être remarqué dans un peintre de paysages. L'on aperçoit sur la droite une colline peu élevée ; une autre se dessine derrière les personnages ; l'Anio s'en échappe en cascades ; et le soleil vient éclairer la partie supérieure de ses eaux bondissantes, tandis que la partie inférieure de leur chute est dans l'ombre. Sur divers plans fuient et se développent de beaux lointains.

Ce paysage rappelle, il fait éprouver quelque chose des sensations délicieuses que donne une riche campagne sous un climat favorisé du ciel. Il faut convenir que jamais site ne fut mieux choisi pour flatter la vue et séduire l'imagination. C'est-là ce Tibur plein de si doux, de si poétiques,

(4) *Mando ora la poesia di Venere e Adone.*

Digitized by Google

de si voluptueux souvenirs; ce Tibur encore embelli par les noms harmonieux de Lesbie, de Cynthie, de Lalagé, dont l'écho de ces montagnes a tant de fois mêlé le son au murmure de ces eaux bruyantes; et c'est-là cet Anio dont les cascades résonnent encore, et résonneront toujours si mélodieusement dans les vers de Properce et d'Horace. Mais il faut convenir aussi que jamais scène de paysage ne fut mieux adaptée au site, n'en fit mieux sentir le charme, et n'ajouta davantage au mérite de l'exécution. Rien de plus agréable que la disposition de ce tableau, et en même tems rien de mieux exécuté. Les arbres, les plantes, les édifices, tout est d'une couleur vigoureuse et fraîche, d'une touche aimable et savante. La lumière, habilement distribuée, est rendue avec une admirable vérité. Le ciel est léger et transparent. La dégradation des teintes marque la distance des lointains, sans cependant les trop effacer. On sent que, s'ils étaient vus de près, ils auraient la même vigueur que les objets retracés sur le devant de la toile.

L'auteur a exposé trois autres ouvrages, une *vue de la villa d'Est à Tivoli* (n° 788), une *vue de Suisse, dans le Valais* (n° 789); enfin (n° 787) *Daphnis et Chloé demandant à un vieux chevrier ce que c'est que l'amour*; sujet tiré de Longus, et non pas de Longin, comme porte la *notice*; méprise trop singulière pour n'être pas de l'imprimeur. Je m'arrêterai de préférence sur ce dernier tableau, non-seulement parce qu'il est de plus grande dimension que les deux autres, mais parce qu'il pourra, je crois, fournir matière à quelques réflexions un peu plus intéressantes. Quoiqu'il présente à-peu-près les mêmes beautés d'exécution que l'*Horace à Tivoli*, quoique les arbres y soient rendus avec une vérité, une vigueur, dignes de beaucoup d'éloges, quoique les eaux, les ciels y soient peints avec une habileté rare, il est loin cependant de produire le même plaisir et le même effet; moins encore peut-être parce que le site n'a pas autant d'agrément, que parce que le sujet des figures, assez heureusement choisi, n'est pas aussi bien rendu. Je ne nierai point que dans les tableaux de ce genre, ces figures et ces sujets ne soient purement accessoires; mais sans doute on ne me niera pas non plus que ces accessoires n'aient quelque importance. Salvator Rosa, le plus original de tous les peintres, ou du moins l'on veut confondre le caprice avec l'originalité,

Digitized by Google

ce Salvator qui, se livrant toujours à la fougue et aux débauches du talent, disait si bien de lui-même, *Io sono tutto bile, tutto spirito, tutto fuoco*, a peint de beaux paysages sans figures, sans animaux, absolument arides et déserts. Mais alors il se proposait un but particulier; il voulait inspirer la terreur en offrant des sites horribles qui ne montraient la trace d'aucun être animé, et où le souffle de la vie semblait n'avoir pénétré jamais. C'étaient des gouffres, des ravins, des rochers, des précipices, des troncs brisés par l'orage; c'était ce qu'il nommait lui-même de l'étrange et du bizarre en peinture, *singulare e stravagante per la pittura*.

Mais dans des campagnes fertiles dont l'aspect nous montre par-tout la main et l'industrie des hommes, notre œil se plait à rencontrer des êtres sensibles, et sur-tout des figures humaines, soit qu'elles jouissent en paix des agrémens de cette nature fraîche et riante, soient qu'elles éprouvent des douleurs, des agitations violentes qui forment un touchant contraste avec le calme, l'air de fête et la gaieté de ces lieux. Plutôt que d'approfondir, de développer ces préceptes dans une prose dont la lecture ne laisserait point de souvenirs, il vaudra mieux les donner en bons vers. La mesure, la rime, l'image poétique, tout concourt, dans les vers, à rendre le précepte saillant, et à le graver dans la mémoire. Quoique j'aie déjà fait trop de citations peut-être dans cet article, j'en ai assez rejeté encore, pour qu'on puisse me pardonner celle-ci.

Souvent dans vos tableaux placez des spectateurs,
Sur la scène des champs amenez des acteurs:
Cet art de l'intérêt est la source féconde.
Oui, l'homme aux yeux de l'homme est l'ornement du monde.
Les lieux les plus rians sans lui nous touchent peu;
C'est un temple désert qui demande son dieu.
Avec lui mouvement, plaisir, gaité, culture,
Tout renaît, tout revit: ainsi qu'à la nature
La présence de l'homme est nécessaire aux arts;
C'est lui dans vos tableaux que cherchent nos regards.
Peuples-donc ces coteaux de jeunes vendangeuses,
Ces vallons de bergers, et ces eaux de baigneuses,
Qui timides, à peine osant aux flots discrets
Confier le trésor de leurs charmes secrets,

Digitized by Google

Semblent en tressaillant, dans leurs frayeurs extrêmes,
Craindre leurs propres yeux, et rougir d'elles-mêmes,
Tandis que, les suivant sous le cristal de l'eau,
Un faune du feuillage entr'ouvre le rideau (5).

Ces préceptes sont forts bons et fort bien exprimés. Je désirerais cependant que le poëte eût proposé et que le peintre choisît des scènes un peu plus neuves, car encore faut-il que ses personnages apportent quelque idée à notre esprit ou quelque émotion à notre ame. Les faunes sur-tout sont bien usés ! Au reste, je dois dire en finissant, que si M. Turpin de Crissé me semble n'avoir pas pleinement réussi dans l'épisode dont il a orné le second de ses grands paysages, c'est son Horace à Tivoli qui m'a rendu si difficile ; car d'ailleurs les petites figures de son tableau de Daphnis et Chloé sont encore très-préférables à celles que beaucoup de paysagistes placent dans leurs compositions.

VICTORIN-FABRE.

(5) L'homme des Champs, de M. Delille; chant quatrième.

Digitized by Google

POLITIQUE.

Le gouvernement russe a reçu des nouvelles favorables de la guerre contre les Perses; quelques affaires brillantes de cavalerie ont eu lieu en Grusinie; les Persans ont été obligés de renoncer à leurs attaques réitérées, et se sont retirés en laissant beaucoup de monde sur le champ de bataille.

Les dernières nouvelles de Hongrie confirment la nouvelle que le général russe a déclaré au négociateur turc qu'il n'était point autorisé à conclure un armistice; en conséquence le siége de Widdin a été repris avec activité : on se prépare à celui de Warne; le grand-visir occupe toujours son camp de Schumla. Le bruit s'est répandu que le gouvernement turc s'était décidé à demander dans cette guerre l'intervention de la France auprès de la Russie.

La diète de Suède ne sera convoquée que vers la fin de février. Depuis la déclaration de guerre à l'Angleterre, on a commencé dans toutes les églises les prières d'usage. La princesse royale de Suède, arrivée à Copenhague, a été reçue à la cour avec toutes les marques d'une extrême bienveillance : il y a eu grand couvert à la cour et concert le jour de sa présentation. La princesse est partie le mercredi 19 décembre.

On attend tous les jours à Vienne un nouvel édit sur les finances. Des mesures de salubrité générale ont été prises sur le cordon de la Turquie. La vente des biens ecclésiastiques se poursuit; on commence à lever le séquestre sur les biens des personnes établies dans la confédération du Rhin. Le cours se bonifie, mais lentement. Une disposition de S. M. accorde une pension à tous les Français, Piémontais et Vénitiens qui, ayant été à son service, sont obligés de le quitter en vertu du dernier traité. On parle à Vienne d'arrangemens de finance et de commerce entre la Bavière et l'Autriche.

Dans la Baltique, sur les côtes de la mer d'Allemagne et sur l'Océan, les Anglais ont essuyé des tempêtes et des naufrages qui leur ont fait éprouver des pertes très-considérables. Voici quelques détails très-authentiques sur une partie essentielle des relations commerciales de ce pays.

Digitized by Google

Les magasins de Malte regorgent de marchandises qui n'ont qu'un prix nominal, c'est-à-dire, que les vendeurs seuls soutiennent. La cherté y est extrême. On n'y fait aucune affaire. Une bonne partie des négocians retourne à Londres ; ils maudissent la guerre encore plus que les négocians des ports de mer européens. Les seules ventes qui avaient lieu se faisaient ou par nécessité de se procurer de l'argent, ou par suite de faillite, ou par suite de départ. Les faillites multipliées d'Angleterre et de Malte avaient jeté un tel discrédit dans le commerce, que le papier des particuliers sur Londres ne s'escomptait à aucun prix. Quant aux traites du gouvernement, la piastre forte d'Espagne, dont la valeur positive est de 54 deniers sterling, et qui, le 27 octobre dernier, valait déjà de 69 à 70 deniers contre des traites sur Londres, ne s'échangeait plus qu'à 74 et même 75 ; ce qui faisait une perte pour le change anglais d'environ 37 pour cent. L'escompte du papier local était de 3 à 5 pour cent par mois, selon les besoins. Quant aux lettres-de-change sur le Continent, on ne pouvait s'en procurer à aucun prix. Cependant on ne connaissait pas encore à Malte les dernières grandes mesures prises sur le Continent, et l'on n'y présumait pas la déclaration de guerre de la Suède. En général, les affaires d'Espagne et de Portugal étaient regardées comme désespérées. Les seuls convois maritimes qui se montraient étaient des transports chargés de munitions ou de vivres pour les armées et pour les flottes, accompagnés de quelques bâtimens marchands vides, venant chercher des noles de retour.

L'attention publique est en ce moment particulièrement fixée sur la marche des événemens qui vont résulter, en Angleterre, de l'état du roi, et des dispositions du parlement pour suppléer au défaut d'exercice de l'autorité royale. Personne ne s'abuse dans ce pays sur la maladie du monarque ; les réponses ambiguës du docteur Willis ont prouvé par leur réserve même, et par l'obscurité dans laquelle elles s'enveloppent, qu'on ne pouvait espérer, du moins de long-tems, que S. M. reprît l'entier exercice de ses fonctions : il faut donc penser à les attribuer à l'héritier présomptif du trône. Mais les lui offrira-t-on par une adresse, comme quelques interprètes de la constitution le croyent convenable ? un bill les lui déférera-t-il avec des restrictions et des limitations, ainsi que le ministre anglais

Digitized by Google

paraît le prétendre ? le prince de Galles acceptera-t-il un pouvoir limité déféré par le parlement ? attendra-t-il qu'on lui demande de l'accepter dans son plein et entier exercice constitutionnel ? enfin, les mesures adoptées en 1788, dans une circonstance pareille, seront-elles renouvelées, ou l'héritier du trône recevra-t-il de la nation une marque plus entière de confiance ? Telle est la question intéressante dans son objet, plus importante encore dans ses résultats, qui divise le parlement britannique et la nation ; question dans laquelle, par un renversement apparent de principes et d'idées, le ministère semble prendre à tâche de diminuer la prérogative royale et les droits du trône, tandis que le parti accusé de servir les idées populaires et les systèmes démocratiques, revendique, au nom de la constitution, les droits du trône attaqués par le ministère.

Il est essentiel de retracer ici ce qui s'est passé avant que le parlement ne s'occupât de cette grave affaire ; c'est un préliminaire indispensable pour l'intelligence des débats.

Le 18 décembre, le chancelier de l'échiquier a sollicité l'honneur d'une entrevue avec S. A. R. le prince de Galles, par une lettre respectueuse, accompagnée d'un plan de régence avec certaines modifications soumises à S. A. R. : plan devant être soumis au parlement. Le ministre annonçait en même tems le désir que S. A. R. voulût bien faire connaître quand il pourrait avoir l'honneur d'aller s'informer de son opinion sur le plan proposé.

Le prince de Galles a répondu à M. Perceval qu'aucune mesure n'ayant encore été prise à cet égard dans les deux chambres du parlement, il croyait qu'il serait peu conforme au respect qu'il portait aux deux chambres, d'émettre son opinion sur le plan qui lui avait été soumis. S. A. R. a ajouté que, dans une occasion précédente (en 1788), le projet de la délibération ne lui avait été communiqué qu'après l'adoption de la résolution par les deux chambres, qu'alors il avait cru de son devoir d'exprimer positivement son opinion sur cet objet, opinion dans laquelle il avait toujours depuis invariablement persisté. S. A. R. termine sa réponse en exprimant ses vœux les plus ardens pour que le prompt rétablissement de la santé de S. M. rende inutile toute mesure de cette espèce.

Cette réponse a été envoyée à M. Perceval le mercredi soir.

Le prince de Galles a communiqué à tous les membres des différentes branches de son auguste famille le plan de

Digitized by Google

régence qui lui avait été transmis ; et après en avoir pris connaissance, tous les princes de la maison royale ont, d'un commun accord, adressé une déclaration, en forme de protestation, qu'ils ont tous signée, et qui porte en substance :

« Qu'ayant appris par S. A. R. le prince de Galles, que le projet est de remplacer l'autorité royale par une régence limitée par certaines modifications et restrictions énoncées dans le plan, ils croient de leur devoir de déclarer que l'opinion unanime de tous les princes de la famille de S. M., est qu'ils ne peuvent envisager sans inquiétude la nature du plan proposé, une régence limitée de la sorte étant contraire aux prérogatives qui sont départies à l'autorité royale, tant pour la sûreté et le plus grand avantage du peuple, que pour la puissance et la dignité de la couronne ; et qu'en conséquence ils protestent de la manière la plus solennelle contre ces restrictions attentatoires aux principes qui ont placé leur famille sur le trône. »

Les princes ont reçu le lendemain du chancelier de l'échiquier une réponse à cette protestation, dans laquelle, après l'exposé d'usage du contenu de la déclaration des princes de la maison royale, le ministre dit :

« Qu'il a soumis l'affaire à l'examen des ministres de S. M. ; que, quoiqu'ils aient infiniment à regretter que les mesures adoptées dans la triste circonstance de la maladie de S. M. n'aient pas le bonheur d'être approuvées des illustres personnages qui composent les branches mâles de la famille royale, ils ne peuvent cependant cesser de les considérer comme les seules légales et constitutionnelles, et les seules justifiées par des exemples antérieurs ; que cette marche est celle qui fut suivie en 1788 et 89, où le même plan, non-seulement fut adopté après de longues et pénibles discussions par les deux chambres, mais encore reçut l'approbation universelle de la nation en Angleterre ; et qu'enfin ils sont heureux en pensant qu'à l'époque du rétablissement de S. M., les mesures adoptées par le parlement dans cette occasion, non-seulement obtinrent la flatteuse approbation de S. M., mais encore que S. M. daigna exprimer à ce sujet sa reconnaissance particulière. »

C'est dans cet état des choses que la question constitutionnelle du mode de former la régence a été soumise au parlement.

C'est dans la séance de la chambre des communes du 20 que le chancelier de l'échiquier a présenté les propositions du ministère, en rappelant qu'elles sont les mêmes

Digitized by Google

que celles que M. Pitt fit adopter en 1788 dans une circonstance absolument semblable ; seulement, a dit M. Parceval, on a lieu de se féliciter de ce qu'aujourd'hui il n'existe plus rien de cet esprit de parti, de cette acrimonie de discussions qui signalèrent les débats de 1788. M. Parceval s'est aussi félicité, ce qui est bien plus remarquable, de ce que personne, ni dans l'une ni dans l'autre chambre, n'a reproduit la proposition erronée soutenue en 1788, consistant à établir que l'héritier présomptif a, par sa naissance, seul droit à la régence.

M. le chancelier de l'échiquier coneluant sans doute de ce rapprochement, que le parlement a le droit de déférer la régence, de la déférer à qui il le juge convenable, et dans le mode qu'il lui plaît d'adopter, a présenté à la chambre les trois résolutions suivantes, comme devant servir de base aux procédés ultérieurs du parlement :

« 1°. Que S. M. est empêchée, par une indisposition, de venir en personne au parlement, et de s'occuper des affaires publiques ; qu'il résulte de cet état de choses que l'exercice personnel des fonctions royales est suspendu.

» 2°. Qu'aux lords spirituels et temporels et aux communes de la Grande-Bretagne actuellement assemblés et représentant complétement, librement et légalement tous les ordres et états du peuple de ce royaume, appartient le droit de suppléer à la suspension de l'exercice personnel des fonctions royales résultante de ladite indisposition de S. M., de telle manière qu'ils le jugeront convenable, suivant l'exigence du cas.

» 3°. Qu'à cet effet, et pour maintenir pleine et entière l'autorité constitutionnelle du roi, il est nécessaire que les lords spirituels et temporels et les communes de la Grande-Bretagne déterminent de quelle manière l'assentiment royal devra être donné, en parlement, à tel bill que les deux chambres du parlement pourront juger convenable de rendre pour régler l'exercice de l'autorité royale, au nom et à la place du roi, pendant la durée de la présente indisposition de S. M. »

Le ministre, en proposant ces résolutions, pensait bien qu'il n'y aurait pas de division sur les deux premières ; mais il en prévoyait pour la troisième, et elle a été de sa part l'objet d'une discussion sérieuse et d'explications nécessaires. Il a soutenu d'abord que le mode du bill devait être préféré à celui de l'adresse, et s'est à cet égard étayé de l'exemple du passé. *Le trône n'est pas vacant*, a-t-il

Digitized by Google

dit, nous n'avons point un *Roi à faire* : notre premier devoir est de maintenir celui qui existe, tout en prévoyant l'interruption momentanée de l'exercice de ses fonctions. Le parlement de 1788 a déféré la régence par un bill et non par une adresse, qui a jamais argué de nullité les actes de ce parlement? Le grand sceau a été apposé aux bills du parlement par ordre exprès des deux chambres, ces bills sont-ils pour cela nuls et illégaux? S. M., en reprenant l'exercice de ses fonctions après le rétablissement de sa santé, approuva tout ce qui avait été fait, comme conforme aux droits du parlement et à la dignité royale.

L'orateur expose ensuite quelles sont les restrictions que le ministère croit devoir apporter à l'autorité du régent; elles consisteraient à lui interdire la faculté de nommer des pairs, à l'exception de quelques cas particuliers que l'on déterminerait, de statuer que les places et pensions accordées par le régent n'auraient d'effet et de durée que pendant la régence, à moins qu'elles ne soient ensuite approuvées par S. M.; enfin que S. M. la reine demeurant chargée du soin de la personne du roi, ait seule le droit de nommer à toutes les places qui font partie de la maison du roi.

Toutefois le ministre a senti la nécessité de sauver la rigueur de ces propositions par une profession de foi sur la personne même du prince appelé à la régence, et il s'est exprimé ainsi :

« Personne ne révère plus que moi les vertus de l'illustre personnage à qui la régence doit être accordée; mais je ne saurais approuver ceux qui dans cette discussion s'appuient sur la considération de ses vertus. C'est, je crois, un exemple dangereux, lorsqu'il s'agit de déterminer les fonctions d'une place, d'insister sur les vertus de celui qui doit la remplir. Si une semblable manière d'argumenter était admise, ne pourrait-on pas craindre que par la suite, dans une circonstance semblable, des malveillans et des envieux ne s'en autorisassent pour faire mettre de dangereuses restrictions au pouvoir, en arguant de l'incapacité de celui qui doit l'exercer? Aujourd'hui, la chambre a à se défendre d'une disposition toute contraire; mais elle se gardera de céder à une propension naturelle et bienveillante, et la raison seule dictera ses résolutions. »

Sir Francis Burdett, reparaissant sur la scène parlementaire avec les mêmes principes dont l'exposition trop hardie l'a envoyé à la tour de Londres, a presque borné les motifs

Digitized by Google

de son opposition à répéter que le parlement actuel n'offre pas la représentation entière, légale et libre de la nation; qu'au sein de cette représentation, l'influence ministérielle s'est établie au moyen d'une nombreuse promotion de pairs; que le parlement a tout fait pour perdre la confiance de la nation, et qu'enfin il croit interpréter dignement le vœu public en protestant contre les propositions du ministère. L'orateur a appuyé ces reproches de ceux personnels au chancelier de l'échiquier, relativement à quelques nominations au parlement, à l'éloignement de quelques membres peu favorables au ministère, sur-tout à la manière ingénieuse avec laquelle lord Melleville a trouvé le secret de rendre compte de l'emploi des fonds publics.

Désigner ainsi le ministère, sa conduite, ses partisans, a paru insuffisant à l'orateur; le parlement lui-même obéissant à l'influence de ce ministère, a été l'objet d'un sarcasme sanglant de la libéralité de M. Burdett, le titre de *parlement de Walcheren*, ainsi que l'on a compté un *long parlement*, *le rump parlement*.

Citant ensuite Blackstone et Coke, sir Francis a puisé son opposition dans les lois constitutionnelles de la monarchie, et dans les décisions du profond commentateur de ces lois. La constitution repose sur l'équilibre des pouvoirs; que devient cet équilibre, si, le pouvoir exécutif suspendu, la chambre des Communes s'arroge plus de pouvoirs qu'il ne lui en appartient; si nommant un régent dont elle limite l'autorité, elle devient elle-même une portion de la puissance exécutive? Si le roi possède un pouvoir trop étendu, il faut le restreindre; mais le régent doit avoir tout le pouvoir du roi, et quant au caractère personnel du prince de Galles, ne devait-il pas être cité comme un motif plausible pour lui décerner avec confiance l'autorité dont il a besoin? Sans cette disposition, le gouvernement est vacillant entre la couronne et les ministres; toute restriction est dangereuse, injurieuse pour le prince, offensante pour sa maison; toute restriction à part ne tendra, dit sir Francis en terminant, qu'à l'établissement d'une oligarchie, en la revêtissant de formes qui ne la feraient pas échapper au mépris.

Les orateurs qui se sont succédés, sont MM. Ponsomby, Canning, lord Temple, Jocelyn, Adam et Whitbread.

M. Whitbread, à l'exemple de M. Burdett, discute moins qu'il n'accuse. M. Burdett avait accusé les ministres d'avoir trompé la nation sur l'état du roi. M. Whitbread leur reproche d'avoir plus fait encore, d'avoir exercé

Digitized by Google

les fonctions royales. Je respecte le roi, a dit l'orateur; mais je ne puis perdre de vue qu'il n'est que le souverain d'un Etat qui m'a nommé l'un de ses représentans; ce souverain, dont on ne peut approcher même en parfaite santé, a éprouvé des accidens, et des rechutes successives en 1788, en 1801, en 1804, et aujourd'hui à qui persuadera-t-on qu'en cet état, le roi ait pu s'occuper des affaires publiques sérieusement et utilement? Il est donc démontré que les ministres ont gouverné sous son nom, et usurpé les fonctions de la royauté.

Examinant la question proposée, l'orateur rappelle qu'il a attaqué la couronne quand elle jouissait de toute la force de ses prérogatives, mais qu'il la défend au moment où il voit son éclat obscurci. Pourquoi prétendrait-on enchaîner la puissance exécutive? Pourquoi vouloir ternir la splendeur du trône? Qu'est-ce qu'un régent soumis aux caprices parlementaires? Créé par l'apposition du grand sceau, ne peut-il pas être détruit de même? Peut-on cependant remettre l'autorité en de meilleures mains que celles du prince qui, en prenant soin de son roi, prend aussi soin de son père? Réfléchissons que le roi n'est plus accessible que par un sens: réfléchissons que, même en santé, il ne lui arrive aucune information que par ses ministres. Pensons à ce qui arriva en Suède, après la mort de Charles XII, pour avoir voulu restreindre la puissance de ses successeurs; et s'il est parmi nous quelque sagesse, gardons-nous de donner à l'Angleterre l'exemple d'un pareil avilissement de l'autorité royale.

Lord Castlereagh a parlé ensuite, et les journalistes anglais lui font l'honnêteté de dire qu'il a prononcé un discours, pendant lequel sa patience a été plus remarquable que celle de son auditoire. Enfin on est allé aux voix, et une majorité de 112 voix a adopté l'avis du ministère.

Un écrivain politique qui paraît bien posséder la matière qu'il traite, et s'étayer sur des documens certains, a saisi cette occasion par publier les réflexions qu'on va lire; elles trouvent naturellement leur place après les débats du parlement anglais sur la question importante qui l'occupe.

« Le gouvernement anglais persistera-t-il dans le système d'une guerre perpétuelle? La régence suivra-t-elle les maximes d'un conseil dont la fortune a confondu l'opiniâtreté et dévoilé l'imprévoyance? Voici un moment de ré-

Digitized by Google

flexion pour l'Angleterre. Elle peut dire comme Hamlet dans le fameux manologue.

To be or not to be, it is the question.
« Etre ou n'être pas, c'est-là la question. »

» Les maux dont elle est frappée coup sur coup depuis deux mois lui révèlent l'avenir. Elle a transporté toute son existence dans son commerce; et ce commerce, qui suit en tombant une progression beaucoup plus rapide que dans son élévation, ne peut plus déjà répondre à des entreprises gigantesques, et bientôt ne pourra plus lui prêter un souffle de vie. La réunion à l'Empire français de la Hollande, bientôt suivie de la réunion des villes anséatiques, déconcerte pour jamais une fraude savamment organisée. Le grand convoi de la Baltique éprouve le sort de l'Armada du roi Philippe II. L'île d'Héligoland devient un stérile dépôt de marchandises encombrées, avariées. La Suède, en se déclarant contre l'Angleterre, resserre et complète la chaîne continentale. Des tempêtes qui souffleraient à-la-fois sur toutes les mers que l'Angleterre couvre de ses innombrables vaisseaux, ne porteraient pas plus de ruine et de désolation dans ses ports, que les légitimes et rigoureuses représailles des mesures par lesquelles elle livrait aux flammes les produits de l'industrie française. Les différends élevés entre la France et les Etats-Unis d'Amérique, deux gouvernemens qui ont de nobles et de touchans souvenirs pour garans de leur amitié; ces différends sont éclaircis : l'Amérique septentrionale n'a jamais repoussé avec tant d'aversion le commerce anglais, même lorsqu'elle combattait pour son indépendance. Depuis plusieurs années, les vaisseaux américains lui disputent et vont lui ravir entièrement le commerce fructueux de la Chine.

» Quel contre-tems pour l'Angleterre, pour les vues de sa politique et pour celles de sa cupidité, que les discordes et les guerres civiles qui déchirent aujourd'hui l'Amérique méridionale! Quel en sera l'événement, si ce n'est une longue et sanglante anarchie? Ce sera une imitation complète du système de ces Etats-Unis qui n'ont pas trouvé de meilleur moyen d'assurer leur prospérité que de se rendre toujours plus étrangers à l'Angleterre. L'effet de tant de choses désastreuses se prononce au milieu des trois royaumes. Tout périclite, tout s'ébranle; on doute de la solidité des établissemens sur lesquels repose la fortune publique.

Digitized by Google

L'alarme est partout, et dans ce moment le pouvoir n'est nulle part.

» L'Espagne et le Portugal offrent-ils aux Anglais quelques points consolans? Quand se lasseront-ils de voir les défaites ignobles de ces bandes fanatiques qui portent encore le nom de leurs alliés, mais qu'ils ne reconnaissent point comme tels quand il s'agit d'un échange de prisonniers? Deux expéditions anglaises, l'une tentée sur Malaga, l'autre sur les côtes de la Biscaye, ont été aussi complétement désastreuses que les entreprises désespérées d'un don Juan ou d'un Marguesillos. Quel sera l'effet du piége tendu à la circonspection du général anglais qui couvre Lisbonne? Nous l'apprendrons bientôt.

» Il est un événement moins vaste dans ses conséquences momentanées, mais plus fait encore pour choquer l'orgueil des Anglais. Je veux parler de ces immortels combats des deux frégates françaises qui ont vaincu, pris ou brûlé quatre frégates de cette nation qui règne sur les mers. Gloire à vous, intrépides marins, qui avez honoré de ce beau fait d'armes la marine des Duquesne, des Tourville, des Duguai-Trouin et des Suffren!

» Si le combat de *la Belle Poule* fut regardé, il y a trente-quatre ans, comme un heureux augure d'une guerre qui, en effet, ne fut pas sans honneur pour la marine française, quel présage éclatant viennent offrir les combats de l'Ile-de-France, au moment où se prépare et se développe un mouvement maritime digne de toutes les forces de l'Empire Français, et digne de celui qui lui donne sur tous les points une impulsion victorieuse! Nos marins sont prêts. Les premiers combats qu'ils auront à livrer ressembleront à ceux des frégates *la Bellone*, *la Vénus*, *la Minerve*, et au combat plus ancien et non moins mémorable du *Guillaume-Tell*. L'Angleterre peut-elle observer sans alarmes l'activité qui règne dans nos rades et dans nos chantiers? Elle y reconnaît le génie et la constance immuable de celui qui l'a expulsée de l'Europe. » S.

PARIS.

Le 1er janvier S. M. l'Empereur et Roi a reçu à son lever les hommages de la famille impériale. A dix heures et demie S. M. l'Impératrice a reçu les félicitations des princes et princesses. Toutes les personnes attachées à

Digitized by Google

LL. MM. ont également été admises à leur présenter leurs respects.

A midi, l'Empereur s'est rendu dans la salle du trône, et a reçu les grands dignitaires de l'Empire, les grands officiers de l'Empire et de la couronne, les ministres, les grands aigles de la Légion d'honneur, et le corps diplomatique.

Après la messe, S. M. a reçu tous les corps constitués, les autorités civiles et militaires; tout le monde était en grand costume complet.

Le soir il y a eu cercle et jeu dans les grands appartemens.

— Le *Moniteur* a publié divers décrets impériaux qui complètent l'organisation administrative et judiciaire des nouveaux départemens.

— Parmi les décrets qui signalent la justice du gouvernement, on remarquera celui qui porte que, dans aucun cas, la présomption de la vie des émigrés, pendant cinquante années, établie en faveur de l'État, ne pourra plus être opposée à ceux qui rapporteront la preuve de leur décès.

— Toutes les chambres de commerce de l'Empire ont voté des adresses à S. M. pour la remercier des décrets salutaires qui, anéantissant les produits de l'industrie anglaise, seront un véhicule puissant et un encouragement efficace pour nos manufactures. Le *Moniteur* a consigné ces adresses, au bas desquelles on trouve dans tous les genres les noms de nos premiers manufacturiers des places du premier et du second ordre.

— Le 2 janvier, S. Ex. le ministre grand-juge a solennellement installé la Cour impériale de Paris. S. Ex. le grand-juge, M. le premier président Séguier et M. le procureur-général Legoux ont prononcé des discours analogues à cette importante cérémonie, qui avait été précédée d'une messe en robes rouges, célébrée par S. Em. M. le cardinal archevêque de Paris.

— M. le général de division Songis, inspecteur-général de l'artillerie, est mort à la suite d'une longue maladie. L'Université vient aussi de perdre l'un de ses professeurs les plus anciens et les plus distingués, M. Crouzet, aujourd'hui proviseur du Lycée Charlemagne.

— La première Classe de l'Institut tiendra sa séance annuelle lundi 7 janvier.

Digitized by Google

ANNONCES.

Le Bon Jardinier, almanach pour l'année 1811, dédié et présenté à Sa Majesté l'impératrice Joséphine, par M. Mordant de Launay, l'un des bibliothécaires au Jardin des Plantes; contenant des préceptes généraux de culture; l'indication, mois par mois, des travaux à faire dans les jardins; la description, l'histoire et la culture particulière de toutes les plantes utiles, soit potagères ou propres aux fourrages, soit arbres fruitiers de toutes espèces, avec la manière de les bien conduire et l'indication des meilleurs fruits, etc., etc. Edition corrigée et augmentée, formant un volume in-12 de 900 pages, grande justification, caractère petit-texte. Prix, 6 fr., broché, et 8 fr. franc de port. Chez Audot et comp^e, libraires, successeurs de feu M. Onfroy, rue Saint-Jacques, n° 51.

La Corbeille de Fleurs, ou Complimens pour les fêtes, anniversaires, jour de l'an, et autres circonstances, à l'usage de la jeunesse. Un vol. in-18, fig. et titre gravé. Prix, 1 fr. 25 c., et 1 fr. 5 fait franc de port. A Paris, chez Pierre Blanchard et compagnie, libraires, rue Mazarine, n° 30, et Palais-Royal, galerie de bois, n° 249.

Calendrier historique, politique, civil et commercial de l'Empire Français, présenté la première année, en MDCCCX, à M. le comte Jaubert, conseiller-d'état, l'un des commandans de la Légion-d'honneur, gouverneur de la banque de France. Chez M^me Tombe, vieille rue du Temple, n° 28; et chez Pierre Blanchard et compagnie, libraires, rue Mazarine, n° 30, et Palais-Royal, galerie de bois, n° 249.

La Lyre d'Anacréon, pour l'an 1811, avec cinquante-deux airs gravés. Un vol. in-18, orné du portrait de M^me Gavaudan, dans le rôle de Margot du *Diable à Quatre*. Prix, 2 fr., et 2 fr. 50 c. franc de port. Chez Favre, libraire, Palais-Royal, galerie de bois, côté du jardin, n° 263, *aux Filles de Mémoire*.

Nota. On trouve à la même adresse et pour le même prix, le recueil qui a paru pour 1810.

La Nouvelle Abeille du Parnasse, ou Choix de Morceaux tirés de nos meilleurs poëtes, à l'usage des maisons d'éducation. *Troisième édition*, revue, corrigée et augmentée de 36 pages. Un vol. in-12 de 250 pages, caractère petit-texte. Prix, 1 fr., et 1 fr. 50 c. franc de port. Chez Le Prieur, libraire, rue des Noyers, n° 45.

Digitized by Google

MERCURE DE FRANCE.

N° CCCCXCV. — *Samedi* 12 *Janvier* 1811.

DEPOT DE LA SEINE. 5. cen

POÉSIE.

ÉPISODE tiré d'une traduction en vers du poëme de VALÉRIUS FLACCUS, *par M.* A. DUREAU DE LA MALLE.

M. DUREAU DE LA MALLE *aux Rédacteurs du Mercure.*

Serez-vous assez bons, messieurs, pour accorder une place dans votre Journal à un épisode traduit de Valérius Flaccus, et à quelques réflexions sur le sort de cet auteur que Quintilien, Martial, Juvénal et Stace citent avec tant d'éloges, que l'Italie et l'Allemagne, dans la classe des poëtes épiques latins, placent immédiatement après Virgile, et qui, presque ignoré aujourd'hui dans la France, justifie complètement cet adage si connu : « Il est une destinée pour les » livres ainsi que pour les hommes. » *Habent et sua fata libelli.*

Il me serait facile d'établir, par de bonnes raisons, que ce dédain ou cet oubli des Français envers le contemporain et l'ami de Tacite, n'est pas exempt d'injustice ni de prévention, que Juvénal, en plaçant l'Argonautique après l'Enéide, et nommant son auteur un grand poëte (1), que Martial (2), en le rappelant comme un des titres de

(1) *Summus poeta*, sat. 1, v. 14, 164.

(2) Lib. 1, epig. 62, v. 3.

Censetur Apona Livio suo tellus
Stellâque, nec Flacco minus.

Digitized by Google

gloire de cette Padoue qui a produit Tite-Live, que Quintilien (3), en déplorant sa perte avec tant d'amertume, n'ont pu s'abuser entièrement sur le mérite d'un écrivain de leur nation, et que le jugement de ces hommes si éclairés doit un peu infirmer l'arrêt méprisant que Laharpe a porté sur Valérius sans l'avoir lu, ni sans le connaître. Mais il m'a paru plus convenable, au moment où la traduction de cet auteur va voir le jour, de mettre le public à même de prononcer sur son mérite, et j'ai choisi, pour donner une idée du talent de Valérius, non l'un des morceaux les plus brillans de son poëme, mais l'épisode le plus court, le récit des aventures d'Io, sujet dans lequel il avait été devancé par Ovide. Peut-être la comparaison de deux écrivains d'un caractère aussi différent, traitant un sujet semblable, ne sera-t-elle pas sans agrément pour les littérateurs. On verra, du moins, qu'en mettant Valérius aux prises avec l'un des poëtes les plus célèbres de l'antiquité, je n'ai pas cherché à lui donner l'avantage du terrain; s'il sort victorieux de cette lutte, il aura eu, à coup sûr, un digne rival à combattre, et j'espère qu'alors on ne lui refusera pas un peu de gloire, si l'on trouve qu'il a réussi dans une entreprise qui paraissait au-dessus de ses forces.

La composition de la fable est à peu près la même dans les deux poëtes. C'est toujours une nymphe aimée de Jupiter, qui, changée en génisse, devient l'objet de la haine de Junon, et qui, confiée à la garde du sévère Argus, et poursuivie par les furies dans toute la Grèce, traverse les mers, passe le Bosphore de Thrace, et arrive enfin dans l'Egypte, où elle reprend sa première forme, et où elle reçoit, sous le nom d'Isis, les honneurs divins. Il me semble, en général, que dans la peinture de ces aventures touchantes, Ovide a mis plus d'esprit, Valérius plus de sentiment. Le premier se plaît à décrire; le second raconte avec intérêt. L'un badine avec la muse héroïque, l'autre lui conserve sa noblesse et sa gravité. Ovide, du moment qu'Io est transformée, s'appesantit sur les détails de la bestialité, nous montre sans cesse la vache, et nous cache la nymphe. Valérius, au contraire, dans la génisse, fait toujours voir l'amante malheureuse, et trouve le secret de nous intéresser pour elle. La même différence peut se remarquer dans l'exécution de ces deux morceaux. Ovide s'abandonne à sa facilité, abuse quelquefois de l'esprit, et ne soutient pas toujours le ton du style héroïque. Ce n'est pas moi, c'est Quintilien qui lui fait ce

(3) *Multum in Valerio Flacco nuper amisimus*, lib. 10, cap. 1, pag. 747. Leyde, 1665.

Digitized by Google

reproche (4). En veut-on des exemples, en voici deux à propos du seul Argus :

Constiterat quocumque modo, spectabat ad Io :
Ante oculos Io, quamvis aversus, habebat.

Ainsi toujours sa vue était en sentinelle (5) :
Même en tournant le dos, Argus a l'œil sur elle.

Arge, jaces : quodque in tot lumina lumen habebas
Exstinctum est : centumque oculos nox occupat una.

Ce dernier trait même, est de si mauvais goût, que le fidèle traducteur d'Ovide a cru devoir le supprimer ; mais celui-ci, peut-être, n'est pas moins blâmable, car il est placé dans un morceau de sentiment. C'est Inachus retrouvant sa fille changée en vache, qui s'amuse à lui faire ce jeu de mots : *Tu non inventa reperta.*

Plus bas, il s'appesantit sur des images d'une bestialité vraiment révoltante :

At tibi ignarus thalamos tædasque parabam :
Spesque fuit generi mihi prima, secunda nepotum.
De grege nunc tibi vir, nunc de grege natus habendus.

Je préparais pour toi les flambeaux d'hyménée :
Un gendre était pour toi le premier de mes vœux,
Et j'attendais de toi des fils et des neveux.
Mais il faut qu'un troupeau devienne ma famille !
Un troupeau doit donner un époux à ma fille (6)!

Valérius est loin de donner dans ces écarts qui déparent un peu le beau talent d'Ovide, et, chose assez singulière, le poëte du siècle de Vespasien montre un goût plus pur que celui du siècle d'Auguste. Sa muse s'élève, il me semble, à toute la hauteur de l'épopée, et dans ces hautes régions soutient son vol avec assurance : mais il est tems d'offrir l'exemple que j'ai annoncé. Je demande pourtant qu'on ne juge pas définitivement Valérius d'après ma traduction ; car, à coup sûr, il serait injuste de lui attribuer des fautes qui ne seraient pas les siennes, ou de juger de la portée de son talent d'après la faible mesure du mien. Ce morceau est tiré du quatrième livre, vers 344.

(4) *Instit. Orat.* lib. 10, cap. 1, pag. 746. *Lascivus quidem in heroicis quoque* Ovidius, *et nimium amator ingenii sui : laudandus tamen in partibus.*

(5) *Trad. de Saint-Ange.* Edition in-12, Paris, 1803.

(6) *Idem.*

Digitized by Google

Les Argonautes se rembarquent après avoir vaincu le géant Amycus, et entrent dans le Bosphore de Thrace. Orphée, pour charmer les ennuis du voyage, leur apprend l'origine de ce nom, qui est formé de deux mots grecs, *bos*, *poros*, et qui signifie *le passage de la génisse*.

. . . . . .

Pour Jupiter vainqueur des flots de vin ruisselant.

Cependant et le jour et le vent les appellent.
Le Bosphore bientôt dans son sein les reçoit.
Belle Io, tu franchis cet orageux détroit
Durant tes longs malheurs, lorsque, génisse encore,
Tu n'étais point l'Isis qu'à Péluse on adore;
Et depuis ton passage il en garde le nom.
Par sa mère inspiré, le chantre du Strymon
Prend sa lyre, et raconte à la troupe attentive
De la nymphe d'Argos la course fugitive,
Son exil, ses amours, sa fuite sur la mer.

« Le monde en ses beaux jours vit souvent Jupiter,
» Pour chercher dans Argos une amante adorée
» Fuir l'éclat importun du brillant Empyrée.
» Junon l'a su; soudain, pleine d'un feu jaloux,
» Elle accourt : à l'aspect de sa reine en courroux,
» L'Argolide, ses bois, la grotte officieuse
» Prêtant alors son ombre à leur flamme amoureuse,
» De l'altière Junon redoutaient la fureur;
» Lorsqu'en une génisse éclatant de blancheur
» Le dieu qu'on vient surprendre a changé sa maîtresse.
» Junon dissimulant la flatte et la caresse.
» Un sourire contraint voile ses déplaisirs.
» — Pourriez-vous refuser, dit-elle, à mes désirs
» Cette belle génisse, à la corne indomptée,
» Que ma fertile Argos a soudain enfantée,
» Et qui d'un double dard armant son front naissant,
» De la jeune Diane imite le croissant?
» J'attends ce don d'un frère et d'un époux qui m'aime.
» Que j'aurai de plaisir à lui choisir moi-même
» Et les plus clairs ruisseaux et le plus frais gazon! »
« Quel moyen pour le dieu de refuser Junon,
» Et comment soupçonner son horrible vengeance?
» Quand sa haine une fois la tient en sa puissance,
» Elle met ce dépôt sous la garde d'Argus,

Digitized by Google

» Qui jamais du sommeil ne vit ses yeux vaincus.
» Cent yeux toujours ouverts éclatent sur sa tête,
» Comme en ces beaux tissus que la Lydie apprête
» Luit la pourpre de Tyr, éparse en mille fleurs
» Dont la neige du lin rehausse les couleurs.
» Argus, justifiant le choix de la déesse,
» Veut d'abord, loin des lieux témoins de sa tendresse,
» Reléguer la captive en des déserts affreux,
» Des monstres dévorans repaires ténébreux.
» Que pouvait-elle alors? résister? on l'entraîne;
» Prier? sa bouche, hélas! n'exprime plus sa peine.
» Elle l'essaye en vain; sa plainte et sa douleur,
» Ne pouvant s'exhaler, retombent sur son cœur.
» L'infortunée au moins dans ses peines cruelles
» Donne un dernier baiser aux rives paternelles.
» Qui ne s'attendrit point à ses touchans adieux?
» Amymone (7), des pleurs coulèrent de tes yeux.
» Tu pleuras, Messéis; tu pleuras, Hypérie:
» Toutes redemandaient leur compagne chérie.
» O nymphe, que de fois, quand tes membres lassés
» Succombaient et tremblaient de fatigue affaissés,
» Ou quand l'obscur Vesper aiguisait la froidure,
» Le rocher fut ton lit! De quelle fange impure
» Il fallut étancher dans les déserts brûlans
» La dévorante soif qui consumait tes flancs;
» Et que de fois tu vis dans ta marche trop lente
» Ton dos cicatrisé par la verge sanglante!
» Elle voulut un jour, lasse de tant souffrir,
» De la cime d'un roc s'élancer et mourir;
» Depuis ce jour Argus aux frais vallons la mène.
» Sa pitié de Junon servait encor la haine.

» Tout-à-coup l'on entend sur des tons inégaux
» D'un chantre arcadien résonner les pipeaux.
» Mercure, fils docile aux ordres de son père,
» Arrive, balancé sur son aile légère,

(7) Amymone, fontaine près d'Argos. Messéis et Hypérie sont des fontaines bien connues de la Thessalie; mais comme ici la scène se passe dans la Péloponèse, près d'Argos, ce sont deux fontaines du même nom situées dans l'Argolide que cite ici Valérius.

Digitized by Google

» Et sur un chalumeau modulait ses doux sons.
» — Pasteur, où vas-tu donc? Ecoute mes chansons. »
» D'un chant assoupissant la langueur inconnue
» Dans les sens du pasteur par degrés s'insinue.
» Bientôt un lourd sommeil pèse sur tous ses yeux.
» Le dieu le voit, saisit cet instant précieux,
» Le frappe, et de son sang a rougi la poussière.
» La belle Io, rendue à sa forme première,
» Triomphant de Junon, espérant le repos,
» Sans crainte, retournait aux campagnes d'Argos,
» Quand secouant sa torche et ses serpens horribles,
» Mégère, avec ses fouets et ses clameurs terribles,
» Offre à ses yeux glacés tout l'effroi des enfers.
» A peine respirant des maux qu'elle a soufferts,
» La voilà de nouveau génisse infortunée,
» Et Junon en sa haine encor plus acharnée.
» Errante dans les bois, errante sur les monts,
» De rochers en rochers, de vallons en vallons,
» Enfin elle adressa ses courses vagabondes
» Aux champs que l'Inachus arrose de ses ondes.
» Quel moment douloureux! Son horrible maigreur
» De cet objet charmant fait un objet d'horreur.
» Ses compagnes, son père évitent ses approches.
» Alors dans les forêts, sur les monts, sur les roches
» Elle fuit de nouveau; comme le Styx cruel,
» Elle fuit maintenant le fleuve paternel.
» Dans la Grèce partout elle erre fugitive;
» Des torrens escarpés elle franchit la rive.
» De la mer à la fin elle a touché les flots,
» Et d'abord, hésitant, s'y plonge; mais les eaux
» Refusent d'engloutir la nymphe malheureuse.
» Connaissant l'avenir, Téthys respectueuse
» Applanit sous ses pas le liquide élément.
» Ses cornes sur la mer s'élèvent fièrement,
» Et son fanon flottant est caressé par l'onde.
» Io jusques au Nil suivit la mer profonde:
» Erinnys la prévient en traversant les airs.
» La nymphe arrive, et voit la fille des enfers
» Qui veut la repousser des rivages du Phare.
» Mais le Nil la protége, au combat se prépare,
» Et roulant en grondant ses torrens orageux,

Digitized by Google

» Entraîne Tisiphone en ses gouffres fangeux,
» Et sur ses rocs aigus la brise et la déchire.
» Le monstre implore en vain les dieux du sombre empire,
» Proserpine, Pluton, l'Érèbe, le Chaos;
» On voit au loin fumans des débris de flambeaux,
» Et tous ses fouets épars, et les rives jonchées
» Des touffes de serpens de sa tête arrachées.
» Io pour elle encore a vu le roi des dieux.
» Le Tout-Puissant, debout au haut des vastes cieux,
» Fait en éclats bruyans retentir son tonnerre.
» Il déclare sa flamme; et craignant sa colère,
» Junon même a fléchi sous son vaste pouvoir.
» Les hauts destins d'Io surpassent son espoir.
» De la cime du Phare elle a vu sa victoire;
» Elle est déjà déesse, et jouit de sa gloire:
» L'aspic sacré s'enlace à son front immortel,
» Et le sistre à toute heure invoque son autel.

» Le nom seul du Bosphore à la race présente,
» Atteste encore, Isis, ton infortune errante.
» Nous errons comme toi, daigne nous protéger;
» Que la voile, s'enflant d'un zéphyre léger,
» Guide l'heureuse Argo sur ton liquide empire. »
Il dit: la voile s'enfle au souffle du zéphyre.

ENIGME.

Je suis une étroite prison
Dont le plancher touche au plafond;
Les murailles en sont dorées,
Peut-être elles seraient sucrées,
Comme elles l'étaient autrefois,
Sans la grande cherté du sucre,
Et la modicité du lucre:
On s'en lèche un peu moins les doigts.
Quoi qu'il en puisse être, j'enserre
Dans mes flancs une prisonnière
Qui, sitôt qu'elle en sortira,
Ira de sa propre personne
Gratifier d'une couronne
Celle ou celui qu'elle visitera.

S.....

LOGOGRIPHE.

Du grand NAPOLÉON la fidèle compagne,
On me voit avec lui, dans les camps, en campagne;
J'ai chez l'Anglais fait place à la terreur,
Et du Français je fais le triomphe et l'honneur.
Faut-il, lecteur, que je me décompose?
Suis alors ma métamorphose;
Tu trouveras d'abord un titre de grandeur
Illustré par notre empereur;
Un fleuve qui souvent fait d'horribles ravages,
Met la terreur aux villes et villages;
Ce que tout magistrat doit connaître le mieux;
Ce qu'on doit apprendre en tous lieux;
En gloire, le rival du défenseur de Rome,
De ce Numa qui fut un si grand homme!
Ce qu'on voudrait avoir au théâtre à Paris;
Cet animal qui par ses cris
Fut le salut du Capitole;
L'objet qu'entraîne en son cours le Pactole,
Proscrit du Lacédémonien;
Un ton connu du musicien;
Une nymphe adorée autrefois sur la terre,
Du dieu qui lance le tonnerre;
Un délire dont les accès,
De notre cœur parfois troublent la paix;
Ce que trouve un navigateur,
Et que l'Anglais possède en vil usurpateur;
Un saint, un article, un prophète,
Et pour finir ce casse-tête,
Ce que doit savoir un acteur
Qui cherche à plaire au spectateur.
Si tout ceci te paraît apocryphe
Prends-moi, lecteur, dans *logogriphe*.

DE MORTEMARD, *lieutenant-colonel, abonné.*

Digitized by Google

CHARADE.

Quand je perdis mon amante fidelle,
Mon second dans les airs en porta la nouvelle,
Et chaque jour je songe avec horreur,
Que mon premier fait sa pâture
Des restes de l'être enchanteur
Qui fit de mes beaux ans la félicité pure.
Lorsque l'on voit mon tout sur les coteaux,
L'amour a quitté la campagne
Et les fêtes qu'il accompagne
Ne se donnent plus aux hameaux.
Si sur moi la beauté chancelle
Galans, allez offrir votre bras à la belle.

Par le même.

---

*Mots de l'*ENIGME, *du* LOGOGRIPHE *et de la* CHARADE *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme est *Etrennes*.

Celui du Logogriphe est *Encyclopédie*, dans lequel on trouve : *cycle*, *cyclope*, *nièce*, *Nil*, *lycée*, *Nive*, *pie* (oiseau), *Pie* (le pape), *lien*, *lin*, *lie*, *lice* (tenture), *lice* (la femelle du chien), et *lice* (lieu propre à la course).

Celui de la Charade est *Formule*.

Digitized by Google

SCIENCES ET ARTS.

FLORE D'OWARE ET BENIN EN AFRIQUE; par A. M. F. J. PALISOT DE BEAUVOIS, membre de l'Institut, etc. — Premier volume in-folio, avec 60 planches, et les deux premières livraisons du second volume (de 1804 à 1810). — A Paris, de l'imprimerie de *Fain* jeune et Compagnie.

LORSQUE revenu au sein de sa patrie le voyageur se repose des fatigues et des dangers qu'il a courus, une de ses plus douces satisfactions est de se rappeler ce qu'il a fait, ce qu'il a vu pendant la durée de ses courses laborieuses. Le négociant calcule les résultats avantageux du commerce dirigé vers telle ou telle région qu'il a examinée avec soin; le géomètre, le géographe, l'astronome, disposent par ordre leurs observations; le naturaliste parcourt avec une sorte de volupté les nombreuses collections qu'il a faites dans les diverses branches de l'histoire naturelle. C'est alors que les uns et les autres, après avoir étudié, comparé, s'aperçoivent qu'ils possèdent des matériaux propres à étendre les bornes de la science dont ils s'occupent, s'ils les livrent à la publicité.

C'est ainsi que M. Palisot de Beauvois, après avoir parcouru une partie des côtes de l'Afrique occidentale, la belle et malheureuse colonie de Saint-Domingue et la Nouvelle-Angleterre, nous fait jouir maintenant de ses nombreuses recherches. Parti de Paris en 1786, ayant fait preuve depuis long-tems de connaissances étendues dans l'histoire naturelle par plusieurs mémoires lus à l'Académie des sciences, il fit route pour l'Afrique ayant entr'autres compagnons de voyage le fils du roi d'Oware (1), qu'un vaisseau qui l'avait conduit en

(1) La manière d'écrire le nom de ce royaume, situé dans le golfe de Guinée à la côte occidentale de l'Afrique, varie beaucoup, tantôt *Oere*, et tantôt *Owere* et *Owere*.

Digitized by Google

Europe ramenait dans sa patrie après quelque tems de séjour parmi les Européens. L'affection que le jeune Africain marqua à notre voyageur, le rang que le père occupait, lui fit espérer que ce serait autant de moyens propres à lui faciliter l'accès d'un pays jusqu'alors inconnu aux naturalistes. M. de Beauvois fut trompé dans son attente, et ne trouva point toutes les facilités qu'il aurait désirées de la part des habitans et du roi en particulier. Il eut également peu à se louer du climat sous lequel il se trouvait. Quelque tems après son arrivée dans le royaume d'Oware il fut atteint, ainsi que presque tous ses compagnons d'infortune, d'une maladie occasionnée par le changement de climat, l'insalubrité du pays, augmentée par les exhalaisons des marais et des eaux stagnantes; et peu s'en fallut qu'il ne devînt victime de son zèle pour les sciences. Plusieurs rechutes lui laissèrent peu d'espérance de pouvoir y demeurer plus long-tems. Après un séjour de quinze mois, pendant lesquels il parcourut le royaume d'Oware, une partie du Galbar et Benin, dans les intervalles que lui laissèrent les diverses rechutes de la maladie qu'il avait contractée sous ce climat insalubre, il quitta cette contrée, de laquelle il emportait la dépouille d'un grand nombre d'animaux, une belle collection d'insectes, et un herbier nombreux en genres et espèces nouvelles. Je ne parlerai point de la suite du voyage de M. de Beauvois pendant cinq années qu'il passa à Saint-Domingue, ni de son séjour dans les Etats-Unis d'Amérique. Le résultat de ses travaux à Saint-Domingue est devenu la proie des flammes. Trop heureux d'échapper lui-même à la mort, il alla faire des herborisations dans les lieux que Walter, Catesbei, avaient déjà commencé à explorer. Il revint en France lorsque le calme politique put lui permettre de revoir sa patrie, ses amis, et de recouvrer une partie de sa fortune qui était encore séquestrée, parce qu'alors tout voyageur passait pour avoir renoncé à sa patrie, à ses amis, à ses douces habitudes. C'est à son retour, et lorsqu'un horizon moins nébuleux se découvrit à la France, que M. de Beauvois résolut de faire part de ses découvertes au monde savant. Il com-

Digitized by Google

mença deux ouvrages, sa *Flore d'Oware et Benin*, et ses *Insectes d'Afrique et d'Amérique*.

C'est du premier de ces ouvrages que je vais parler; et pour que l'on soit dans le cas de l'apprécier, je le considérerai soit sous le rapport de la science, soit sous le rapport des usages économiques; la bienveillance que l'auteur veut bien m'accorder m'interdisant tout autre moyen d'éloge.

Si en ouvrant la *Flore d'Oware et Benin* on voit qu'elle commence par faire connaître des plantes cryptogames (*œtheogames*, J. Beaur.), ce n'est point par suite du goût de l'auteur pour cette partie de la science dans laquelle ses connaissances sont très-étendues; mais il s'est proposé, dans chaque livraison, de placer les espèces qu'il publierait dans l'ordre établi pour les familles naturelles. Voilà donc pourquoi la première plante décrite se trouve être un champignon; mais ce champignon intéresse les naturalistes parce qu'il forme un genre nouveau (*favolus hirtus*, vol. I^er^, pl. 1^re^), remarquable par sa surface inférieure dont l'apparence est à peu près celle d'un rayon d'abeille. La seconde plante est une fougère remarquable par sa forme et ses caractères (*acrosticum stemaria*, pl. 2).

Le singulier genre omphalocarpe (*omphalocarpon procerum*, pl. 5 et 6), mérite de fixer particuliérement notre attention; en même tems qu'il enrichit la famille des *sapotiliers*, il en étend les caractères; c'est un arbre très-élevé, dont les fleurs sont placées sur le tronc seulement qui est dépourvu de branches dans sa plus grande étendue; le fruit est ligneux, ce qu'aucun autre genre de la famille n'avait encore offert; sa grosseur approche de celle de la tête d'un enfant de quelques mois; il est ombiliqué au sommet; un de ces fruits a été déposé par l'auteur dans le Muséum d'Histoire naturelle de Paris.

La septième plante figurée dans la Flore d'Oware et Benin (*stachygynandrum scandens*, pl. 7), me fait naître cette réflexion qui n'a point le mérite de la nouveauté, c'est que la vérité a beaucoup de peine à étouffer le préjugé. Déjà plusieurs années se sont écoulées depuis que le travail de M. de Beauvois sur les

Digitized by Google

mousses et les lycopodes a paru ; il est même cité pour les espèces nouvelles, mais on a négligé les observations qui établissaient plusieurs genres dans la famille des lycopodes ; on n'a point contredit formellement l'auteur, et cependant on se laisse aller au torrent d'une aveugle routine. Swartz, en convenant qu'ils ont deux sortes d'organes différens dans les espèces, n'adopte point ces genres. Willdenow vient de publier quatre-vingt-douze espèces : je puis en ajouter encore plusieurs ; et cependant il n'a pas cherché à se servir d'un travail fait, mais qu'il eût fallu étudier pour en faire l'application sur ce qui est nouvellement décrit comme appartenant à cette famille de plantes, et ce travail est toujours moins agréable que de suivre la route que l'on connaît.

. . . . . (2)

Le pandang lustre (*pandanus candelabrum*, pl. 21 et 22), déjà connu des anciens auteurs, n'avait point encore été décrit avec autant de soin, même aucune espèce de ce genre ; mais nous ne pensons pas, comme l'auteur de la Flore d'Oware, que ce genre puisse appartenir à la famille des palmiers ; il n'y a aucun doute qu'il ne doive se placer avec le ruban d'eau (*sparganium*), qui lui-même est presqu'un pandang en miniature ; ils ont aussi ensemble les plus grands rapports par la similitude de leurs caractères botaniques.

D'après les rapprochemens qu'a faits M. de Beauvois, le fruit de la plante qu'il publie sous le nom de sterculie acuminée (*sterculia acuminata*, pl. 24), a été connu par nos anciens botanistes sous le nom de kola ou cola ; on lui attribuait des propriétés merveilleuses, et ses fruits avaient, prétendait-on, une très-grande valeur chez les nègres. Ces fruits ne sont employés qu'en mastication ; avant de boire de l'eau d'une saveur désagréable, on peut en mâcher, et l'on ne s'apercevra pas de ce goût ; mais c'est une propriété commune à tout corps portant une

(2) Nous avons pris la liberté de supprimer, dans cet article, un grand nombre de détails qui n'auraient pu intéresser qu'une seule classe de lecteurs, les botanistes.

(*Note des Rédacteurs.*)

Digitized by Google

vive excitation sur la membrane qui tapisse la cavité de la bouche.

Le bry blanchâtre (*bryum albidum*, pl. 37, fig. 1), fournit à l'auteur l'occasion d'émettre une opinion remarquable; c'est que les mousses doivent être placées près des palmiers dans les monocotylédons, d'après des considérations sur leur manière de croître et leur organisation intérieure, étant composées de faisceaux de fibres disposés sans ordre. Dans la même planche est figurée une fougère d'une forme très-remarquable, (*pteris cornuta*, pl. 37, fig. 2.)

Le genre de légumineuse représentés, planche 42, (*anthonota macrophylla*), se réunit à un groupe formé des vonapa, ontea, parivoa et eperna. Leur examen fournit aussi une remarque très-judicieuse à l'auteur de la Flore d'Oware, et l'on est surpris qu'elle ait échappé jusqu'à ce jour à la simple réflexion: c'est que malgré l'autorité des botanistes qui ont regardé comme des bractées les deux lobes à la base de chaque fleur de ces différens genres, on ne peut les considérer autrement que comme un calice bilobé; alors le calice de quatre ou cinq parties redevient naturellement une corolle un peu irrégulière. D'ailleurs, ces divisions sont de la nature des corolles. Après avoir discuté la valeur des caractères des cinq genres composant ce groupe, M. de Beauvois conclut qu'ils doivent être conservés, et que Schreber les a réunis à tort sous deux noms *macrolobium* et *dimorpha*.

Le précieux genre raphia (*raphia vinifera*, pl. 44, fig. 1, 45, 46, et *R. pedunculata*, pl. 44, fig. 2, et pl. 46, fig. 2) observé très-exactement, présente une série de caractères qui prouve la nécessité de le distinguer. « C'est » une des productions, dit M. de Beauvois, les plus » communes et en même tems les plus utiles de ces con- » trées; le tronc sert à former la carcasse des habita- » tions; les feuilles disposées artistement en plusieurs » faisceaux, après avoir tourné les folioles d'un seul » côté, sont placées alternativement et en tuilets, comme » les bottes dont se servent les couvreurs en chaume en » Europe, composent les côtés et la couverture qui

Digitized by Google

» devient très-solide par la précaution qu'ont les natu-
» rels d'attacher les folioles avec des lianes pour que le
» vent ne les soulève pas. Ces sortes de cases sont très-
» solides, et forment de bons abris contre les pluies et
» l'ardeur du soleil.

» Avant que d'employer le tronc des raphies, les nè-
» gres en retirent pendant plusieurs jours une liqueur
» blanchâtre, tirant un peu sur le gris de lin, espèce de
» vin de palme qu'ils nomment *bourdon*: cette boisson
» n'est pas tout-à-fait aussi douce que le vin de palme
» ordinaire, mais elle est plus vineuse, et m'a paru
» contenir une plus grande quantité d'alcohol. Les nègres
» la préfèrent d'abord par cette raison, et aussi par la
» plus grande facilité qu'ils ont de la recueillir sans
» danger, depuis que plusieurs d'entr'eux ont été préci-
» pités du haut des palmiers à vin par la rupture des
» lianes qui les soutenaient.

» Les fruits de cet arbre précieux servent encore à
» faire une pareille boisson d'une seconde qualité : on
» ramasse chaque mois de l'année de grandes quantités
» de ces fruits, après les avoir dépouillés de leur enve-
» loppe écailleuse ; on laisse fermenter les amandes qui
» donnent une liqueur plus colorée, plus savoureuse,
» qui se garde plus long-tems et avec laquelle ils s'eni-
» vrent comme avec l'eau-de-vie. »

Nous avons omis à dessein de parler de l'oplismène (*oplismenus africanus*, pl. 68, fig. 1), parce que nous nous réservions d'en parler en particulier, la nature des observations qui l'accompagnent méritant une attention particulière. On ne peut juger le nouveau genre oplismène d'après les principes précédemment adoptés pour la formation des genres dans la famille des graminées ; c'est ce qui a nécessité l'exposé de ceux qu'a suivis M. de Beauvois, et qui sont extraits d'un travail beaucoup plus étendu destiné à voir le jour lorsqu'il aura complété ses observations sur tous les genres de cette famille, travail qui est déjà très-avancé.

On trouve dans les graminées, dit-il, sept parties distinctes. 1° La *spathe*, aspect de la feuille, mais point de gaîne. 2° L'*involucre*, foliacé ou membraneux, ap-

Digitized by Google

parence, quelquefois, de glumes, mais insertion distincte; il est monophylle, les *cynosurus*, diphylle, les *secule triticum*, polyphylle, les *saccharum permisetum*, etc. 3° Le fulcre (*fulcrum*) (3) (calice L) composé ordinairement de deux parties inégales, l'*inférieure toujours plus petite*, lorsqu'elles ne sont pas égales. 4° La stragule (*stragula*), (corolle L, calice Juss.) composée d'une et le plus souvent deux paillettes; l'*inférieure étant toujours plus grande* lorsqu'elles ne sont pas égales. 5° La lodicule (*lodicula*), (corolle Michel, nectaire Schreb, écaille Juss.) 6° Les étamines. 7° Le pistil, la stragule, la lodicule. Les étamines et le pistil sont les seuls organes communs à toutes les graminées.

Ce premier travail était nécessaire pour commencer la distribution de cet ordre de plantes, qui a été exécutée de la manière suivante par M. de Beauvois.

Toutes les graminées se divisent en deux familles: les *monothalamées*, fleurs hermaphrodites ou unisexuelles renfermées dans un tegmen ou stragule commun; les *polythalamées*, sexes séparés dans un tegmen ou stragule particulier. La première famille forme cinq tribus, 1° les *paléacées*, avec une stragule seulement; 2° les *glumacées*, avec tegmen et stragule; 3° les *involucracées*; 4° les *spathacées*, pourvues de spathe.

Maintenant les caractères des genres sont pris du fulcre et de la stragule qui sont aristés, mutiqués ou tronqués; l'arête est terminale, sous-apiculaire (au-dessous du sommet) ou dorsale, du tegmen et de la stragule à une ou deux parties, du nombre des étamines, de celui des styles et des stigmates, de la nature des fleurs hermaphrodites ou unisexuelles.

Ces principes posés et connus, on ne peut trouver étrange l'établissement de certains genres dans la famille des graminées. Au reste, il serait impossible de juger ce travail avant d'en connaître l'ensemble dans ses détails,

(3) Pendant que la livraison qui contient l'aperçu était à l'impression, l'auteur a fait un changement dont il est important de donner connaissance; il a substitué le mot *tegmen* à celui de *fulcrum* qui avait déjà une application reconnue.

et

Digitized by Google

et d'en pouvoir apprécier toutes les parties ; aussi, quand bien même notre jugement pourrait être d'un certain poids, nous nous garderions bien de l'exposer en ce moment ; mais quel que soit le résultat de cet important travail, il ne peut être qu'avantageux à la science, les graminées n'ayant été examinées jusqu'à ce jour que très-superficiellement, les genres ayant des caractères incertains et qui ne se rencontrent pas même dans la plupart des espèces que l'on y avait rapportées.

En nous résumant sur l'ouvrage dont nous venons de présenter une esquisse très-succincte et très-rapide, on a la conviction parfaite de tout l'intérêt dont il est pour la science de la botanique ; il doit être classé au nombre de ceux qui sont faits pour honorer l'histoire de nos travaux dans cette branche intéressante de l'histoire naturelle. Le nombre et la nouveauté des observations qu'il renferme, sont un garant suffisant de ce que nous venons de dire en sa faveur. Il nous reste à solliciter l'auteur pour l'engager à faire part de ses observations dans un autre genre, et qui doivent composer son voyage sur les côtes de Guinée, désiré depuis très-long-tems.

N. A. Desvaux.

Digitized by Google

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

CONTES A MA FILLE ; par J. N. BOUILLY, membre de la Société philotechnique, de la Société académique des enfans d'Apollon, et de celle des sciences et arts de Tours. *Troisième édition*, revue et corrigée, à l'usage des Elèves de la maison impériale Napoléon d'Ecouen. — A Paris, chez *Ch. Barrois*, libraire, place du Carrousel, n° 26.

IL n'y a pas encore un an que ces contes ont paru, et les voici déjà à leur troisième édition, quoique les deux premières eussent été tirées à un nombre d'exemplaires fort supérieur à celui des ouvrages dont on espère le mieux. Cette preuve d'un succès extraordinaire est matérielle et incontestable : il n'est sûrement point nécessaire d'en expliquer les causes à la foule de personnes de tout sexe et de tout âge qui connaissent cette nouvelle production de M. Bouilly. Elles y ont recherché ces émotions touchantes ou ces surprises agréables que l'auteur leur avait fait tant de fois éprouver au théâtre, et la plupart des *Contes à ma Fille* ont dû remplir leur attente.

M. Bouilly avait éprouvé peu de critiques relativement à la fable ou partie dramatique de ses nouvelles : celles qui lui furent adressées lors de la première publication, concernaient particulièrement le style de ses intéressans récits dont quelques termes, quelques locutions parurent offrir matière à une discussion grammaticale. L'un des rédacteurs de ce journal, connu par la pureté de son goût et la sagacité de ses jugemens littéraires, fut un des écrivains qui, après avoir loué dans son ensemble l'ouvrage de M. Bouilly, crut devoir lui soumettre diverses observations sur des formes ou constructions de langage qui lui semblèrent hasardées. L'auteur, doué d'un trop bon esprit pour négliger les objec-

Digitized by Google

tions qui lui ont été faites, et pour repousser les avis qui lui ont été donnés, a mis en tête de cette nouvelle édition une note dont nous transcrirons les passages suivans :

« En annonçant que le principal but de cet ouvrage » était de réunir sous le prestige d'une narration variée » les difficultés de la langue française, pour y habituer » les adolescentes qui daigneraient parcourir ces contes, » j'ai dû m'attendre aux nombreuses observations des » critiques et des grammairiens qui jouissent d'une répu- » tation méritée.

» Telle règle, avouée par les uns, est rejettée par les » autres; tel mot créé par des modernes, dont l'opinion » fait autorité, est réprouvé par les anciens : ce qui » n'est que d'usage, d'exception, ou de caprice de la » langue, est tantôt suivi, tantôt dédaigné, tantôt con- » damné.

» Que faire dans un pareil choc de systèmes et d'opi- » nions? Le parti le plus sûr, en pareil cas, est de s'atta- » cher obstinément aux principes établis par un gram- » mairien qui joigne au savoir la plus grande clarté. » C'est donc d'après M. de Wailly, qui m'a paru réunir » ce double avantage, que j'ai posé les difficultés de la » langue française disséminées dans ces contes : et c'est » à lui que je renvoie toutes les objections qu'on pour- » rait me faire encore. . . . .

» Je me suis néanmoins fait un devoir de corriger » quelques fautes qui m'étaient échappées, et dont m'ont » averti des amis éclairés et des censeurs austères à qui » j'offre ici le gage de ma sincère gratitude.

» J'ai cherché en même tems à donner plus de préci- » sion et de clarté à certaines phrases que telle difficulté » cachée rendait obscures ou contournées; j'ais pris soin » de retrancher toute expression recherchée qui sem- » blait contraster avec la simplicité de style qui doit être » la base de ces contes; en un mot, j'ai cherché à les » rendre, autant qu'il m'a été possible, dignes de l'ho- » norable distinction qu'a bien voulu leur accorder un » ministre aussi célèbre par son érudition que respec-

Digitized by Google

» table par le rang qu'il occupe, en les déclarant à l'usage » de la Maison impériale Napoléon d'Ecouen. »

Ce n'est point seulement dans son propre pays que M. Bouilly a obtenu une récompense aussi flatteuse des travaux qu'il a consacrés à l'éducation de la jeunesse : les papiers anglais ont annoncé que les *Contes à ma Fille* ont reçu l'approbation de la duchesse douairière de Clifford, gouvernante de S. A. R. la princesse Charlotte de Galles. En conséquence, cet ouvrage a été admis au nombre des livres destinés à la jeune princesse que sa naissance appelle au trône d'Angleterre; il a été également adopté par les premières maisons d'éducation de Londres.

Les deux éditions précédentes avaient été faites avec un grand luxe typographique ; elles étaient enrichies d'un certain nombre de jolies gravures. M. Barrois a voulu que cette troisième édition réunît tous les genres d'avantages, et il a multiplié les gravures jusqu'à en placer une en tête de chaque conte. La plupart se distinguent par une heureuse composition et la netteté du burin. Des ornemens d'un aussi bon goût achèvent de rendre cet ouvrage singulièrement propre à être offert aux jeunes personnes, comme l'un des plus aimables présens qu'on puisse leur faire dans le moment actuel.

L. S.

Histoire des Campagnes de Maria, *ou* Episode de la Vie d'une jolie Femme; Ouvrage posthume de Rétif de la Bretonne, avec la *Vie de Rétif*. — Trois vol. in-12. — Paris, chez *Guillaume*, imprimeur-libraire, place Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 41.

Nous n'avions, jusqu'à présent, que deux cents volumes de Rétif de la Bretonne; c'était bien peu. Pour accroître nos jouissances, voici que M. Cubières de Palmezeaux nous donne trois volumes d'œuvres posthumes, précédées d'un éloge historique qui ne contient qu'un volume; c'est encore bien peu. M. de Palmezeaux a composé beaucoup d'éloges; nous possédons déjà ceux

Digitized by Google

de Fontenelle, de Dorat, de Collardeau, de Rivarol, de Flints-des-Oliviers, etc. Mais M. de Palmezeaux nous annonce que son porte-feuille en recèle bien davantage, et s'il est un jour assez généreux pour l'ouvrir, quels éloges ne méritera-t-il pas lui-même! M. de Palmezeaux avoue néanmoins que le genre est facile et vulgaire. On a composé quinze cents oraisons funèbres pour Louis XIV; et M. de Palmezeaux, dont la bibliothèque n'est pas bien considérable, possède un volume qui renferme huit oraisons funèbres du bon Henri IV, toutes composées par le même auteur. Quel est l'homme de lettres qui dans le cours de sa vie n'a pas eu l'occasion de consacrer quelques pages à la mémoire de ses amis, ou à la gloire de quelques hommes célèbres? Mais ce n'est pas assez de louer, il faut louer avec talent: il faut sur-tout savoir intéresser le lecteur, l'amuser ou l'attendrir. M. de Palmezeaux a fait une étude particulière de ce genre d'éloquence; il a même médité jusqu'aux notices des dictionnaires historiques.

Il est content de Fontenelle; il trouve Chaussepied et Bayle exacts et instructifs; mais il leur reproche de n'avoir pas la forme dramatique; de n'avoir composé que des articles froids et secs, qui ne font ni pleurer ni rire. L'ingénieux d'Alembert vaut mieux, car il a fait rire et pleurer M. de Palmezeaux; De Boze l'a endormi; Saverien lui plaît assez; Bailly, Condorcet et Vicq-d'Azyr ont de la sagesse et de l'éloquence; La harpe sait orner une phrase. Mais le seul orateur qui possède les formes dramatiques, le seul écrivain qui connaisse le secret de toucher et d'émouvoir, c'est Thomas; Thomas qui s'élève et ne rampe pas dans les nues; car M. de Palmezeaux nous avertit qu'on peut bien ramper jusque dans les nues. C'est Thomas qui a inspiré à M. de Palmezeaux le goût des éloges; c'est à l'impression qu'a faite sur lui l'éloge de Marc-Aurèle, que nous devons l'éloge de Rétif de la Bretonne. Que d'attentions, de soins, de recherches, cet ouvrage n'a-t-il pas demandés! M. de Palmezeaux déclare que, de tous les éloges qu'il a composés, aucun ne lui a donné autant de peine que celui de *Nicolas-Edme Rétif de la Bretonne*.

Digitized by Google

Il a fallu rassembler les deux cents volumes de cet auteur fécond; passer six mois entiers à les lire, à les méditer, à les extraire; et comme ces deux cents volumes sont imprimés sur du papier gris et avec des têtes de clous, c'est-à-dire, avec des caractères indéchiffrables, M. de Palmezeaux a failli perdre la vue; pendant six mois ses yeux sexagénaires ont éprouvé des souffrances inouies. Quelle constance héroïque! et quel dévouement! Il est vrai que M. de Palmezeaux lisait des chefs-d'œuvre; mais ce plaisir était pour son esprit; son corps n'en souffrait pas moins.

S'il n'eût été question que d'un homme ordinaire, M. de Palmezeaux aurait pu se contenter de suivre humblement les sentiers battus, et de renfermer ses éloges dans l'étendue de quelques pages, mais il s'agit ici d'un homme extraordinaire, d'un grand homme auquel la postérité *doit des autels*. Ainsi l'éloge que M. de Palmezeaux consacre à la gloire de son immortel ami Rétif de la Bretonne, ne ressemblera à aucun de ceux que nous connaissons, et pour remplir cette grande tâche, M. de Palmezeaux s'est créé une poétique neuve et extraordinaire, comme le héros dont il est question. Savez-vous pourquoi la plupart des éloges historiques sont fades, ennuyeux, soporifiques? C'est que ceux qui les composent ne savent point *se saisir du lecteur, le conduire pas à pas, à travers les ornières et les précipices;* c'est qu'ils ne savent pas s'identifier avec l'homme de génie qu'ils entreprennent de faire connaître, et se revêtir successivement de ses qualités et de ses défauts. M. de Palmezeaux procède tout différemment, et ne craint point de se *traîner dans les ornières* pour peindre son héros. Que dis-je? son style s'accommode à toutes les vicissitudes de la vie de Rétif, à toutes les inégalités de son caractère; il est beau de l'entendre lui-même :

« La vie d'un auteur célèbre est, pour l'ordinaire, » très-orageuse; pour le peindre comme il faut, c'est-» à-dire, avec vérité, il faut nécessairement s'environner » d'orages. Voilà ce que j'ai fait dans ma notice histo-» rique et critique sur la vie et les ouvrages de Rétif de » la Bretonne. Rétif de la Bretonne a été persécuté,

Digitized by Google

» parce qu'il avait du génie; et mon style marche par » soubresauts, c'est-à-dire, sans méthode; car Rétif de » la Bretonne se faisant de nombreux ennemis, par ses » sorties quelquefois violentes contre les individus de » sa connaissance, et même contre ceux qui n'en étaient » pas, j'ai dû n'avoir dans mon éloge de Rétif de la Bre- » tonne ni mesure, ni méthode. Cet éloge ou plutôt » cette notice est remplie de paradoxes qu'on me par- » donnera, sans doute, lorsqu'on saura que j'avais à » peindre un homme vraiment sublime, mais en même » tems très-paradoxal. »

Voilà des principes de littérature neufs et tout-à-fait inconnus avant M. de Palmezeaux; voyons maintenant ce qu'ils vont produire. M. de Palmezeaux commence par nous apprendre que Rétif de la Bretonne était fils d'un pauvre paysan du département de l'Yonne, qui cultivait la terre en tout bien et en tout honneur. Rétif ne rougissait point de sa naissance, il se disait fils de berger et berger lui-même : mais quand il rencontrait quelques-uns de ces esprits faux et hautains qui n'estiment que les titres et n'accordent rien à la personne, alors *il se soulevait de toute la hauteur de son ame*, et se faisait descendre fièrement de l'empereur *Pertinax*, dont le nom latin signifie *Rétif*.

La vie du Pertinax moderne n'offre rien de bien remarquable sous le rapport civil et politique. Elle ressemble, dit son historien, à celle d'un bon bourgeois de Paris, lequel mange, digère, dort tranquillement sans s'inquiéter de ce qui se passe autour de lui : mais elle fut extraordinaire et remarquable sous le rapport littéraire. Ici vous croyez que M. de Palmezeaux va rendre compte de l'éducation, des études, des goûts, des productions de son héros. Cette méthode serait celle d'un esprit vulgaire, *ce serait commencer par le commencement*, suivre servilement les routes battues : M. de Palmezeaux ne s'abaissera pas à ces formes usées et triviales; tout doit être extraordinaire dans la vie d'un écrivain extraordinaire. N'attendez point une analyse claire, fidèle et intéressante des ouvrages de Rétif; ce serait encore une erreur; M. de Palmezeaux vous promenera au gré de

Digitized by Google

son caprice à travers les deux cents volumes sortis de la plume féconde de son héros ; mais en homme habile il entremêlera son récit de détails piquans et curieux sur sa vie privée. Vous saurez d'abord que ses premières amours furent pour Jeannette Rousseau, que Jeannette Rousseau était charmante ; mais que le premier dimanche qui suivit le premier septembre d'une année qui n'est pas désignée, le hasard voulut que Rétif allât à la foire de Saint-Loup, et qu'il y vît Edmée Servigné. Or, Edmée Servigné était presqu'aussi jolie que Jeannette Rousseau, mais elle était plus *colorée*. Rétif se mêla donc à la danse, prit la main d'Edmée, et sentit au tact qu'elle méritait d'être adorée ; il voulait l'adorer lorsque le sort lui présenta Manon Bacon et Madelon Prudor encore plus colorées. Ces deux beautés changèrent toutes ses dispositions et le tinrent enchaîné à leur char, jusqu'au jour où Toinette Baron et Madeleine Tangis vinrent rompre ses fers. Rétif était né capricieux et volage ; il se détacha encore de Madeleine Tangis et de Toinette Baron, pour voler successivement dans les bras de Rose Lambolin, de la belle Colombe et de la séduisante Zéphire. Zéphire n'était qu'une fille publique, mais une fille adorable, un modèle d'innocence, de pudeur et de vertu. Rétif se disposait à l'épouser lorsque la mort la lui enleva, et pour combler ses maux, il apprit qu'elle était sa fille.

Tout cela n'est-il pas d'un intérêt vif, entraînant ? N'êtes-vous pas heureux de connaître les noms de Manon Bacon et de Rose Lambolin ? Voudriez-vous ignorer les autres aventures de Rétif de la Bretonne ? M. de Palmezeaux n'en oublie aucune. Tantôt c'est l'incomparable Parangon, tantôt la belle Amélie, tantôt Henriette l'anglaise et Barbe la Franc-Comtoise qui occupent ses pinceaux. Barbe la Franc-Comtoise mérite sur-tout une mention honorable ; elle fit naître à Rétif une idée neuve, singulière, profonde, une idée qui ne pouvait germer que dans la tête d'un homme supérieur, celle de se faire curé, et d'adoucir les rigueurs du célibat en prenant Barbe pour sa gouvernante. Quel dommage que Barbe n'ait pas mieux répondu aux vues de l'immortel Rétif,

Digitized by Google

que ses infidélités aient troublé une si belle vocation! Peut-être au lieu de deux cents volumes de romans, aurions-nous aujourd'hui deux cents volumes de prônes et d'homélies. Quelle perte pour le salut des ames et l'édification des fidèles!

Séparé de Barbe la Franc-Comtoise, Rétif reprit tous ses goûts profanes; Manette Teinturier, Françoise Sellier, Jacqueline Tulout, devinrent successivement l'objet de ses adorations. Enfin le jour arriva où l'hymen devait aussi obtenir son triomphe, et le volage Rétif s'enchaîna sous les lois d'*Agnès le Bègue*. Ici commence un nouvel ordre de choses. Le héros tombe dans la misère; pendant cinq ans, il traîne dans l'abjection une vie triste, obscure et malheureuse; enfin sa douleur était extrême lorsque la fortune lui fait connaître *Rose Bourgeois*, fille d'une ame noble, d'un cœur élevé. Il sent alors son génie s'enflammer, l'amour de la gloire le saisit puissamment; il commence son premier ouvrage, c'était *la Famille Vertueuse*. Cette famille eut peu de succès dans le monde; mais ce léger revers ne découragea point le grand homme; il publia successivement *Lucile*, *la Confidence nécessaire*, *le Pied de Fanchette*, et *la Fille naturelle*. Rétif de la Bretonne était accommodant sur le prix de ses ouvrages. Il donna le premier pour trois louis, et ne retira presque rien des autres. Le jour de sa gloire n'était pas encore arrivé, ce fut la publication du *Paysan Perverti* qui fixa ses destinées. Dès ce moment ses ouvrages eurent une vogue prodigieuse, et dans l'espace de dix ans il gagna cinquante-six mille francs. Il serait difficile de suivre M. de Palmezeaux dans la nomenclature de toutes les productions de Rétif. Il suffit de dire qu'elles lui paraissent, presque toutes, des chefs-d'œuvre, et que *les Contemporaines* excitent sur-tout son enthousiasme et son admiration. Voici de quelle manière il en parle :

« Disparaissez, contes moraux de Marmontel, tant » vantés, vous n'êtes rien auprès des *Contemporaines*. » Vous, M. Marmontel, vous étiez rédacteur du *Mer»cure de France*, et en cette qualité, bien pensionné » par Louis XV lorsque vous avez fait vos contes mo-

Digitized by Google

» raux. Rétif de la Bretonne était un pauvre prote d'imprimerie qui, peut-être, avait la bonhommie de corriger les fautes d'orthographe de vos manuscrits : mais le prote d'imprimerie l'emportait bien sur vous, M. l'académicien. Vous avez peint, M. l'académicien, ce qui se passe dans les maisons riches, dans les salons dorés, et quelquefois aussi dans les campagnes; mais vos paysannes sont maniérées, enjolivées, M. l'académicien; vous leur donnez tout votre esprit, toutes vos grâces factices; mais Rétif de la Bretonne ne vous ressemble pas. Il peint à grands traits, et souvent avec finesse, la jolie Epicière, la belle Limonadière, et tout ce qu'il a vu de beau et de joli dans la Confiseuse, la Polisseuse, la Tonnellière, la Brocheuse, la Blanchisseuse, et jusque dans la fille du savetier du coin.... La prétendue bonne compagnie dira : il n'a peint que les femmes du peuple. Eh! pourquoi mépriser les femmes du peuple sur-tout lorsqu'elles sont jolies? la véritable noblesse pour les femmes est bien plus dans les grâces de la figure que dans les armoiries de leur mari. »

C'est avec cette chaleur, ce ton d'admiration et d'enthousiasme, que M. de Palmezeaux analyse successivement les principaux ouvrages de son ami. Voyons-le maintenant s'élancer dans une route nouvelle et tenir les promesses qu'il nous a faites; car il s'est engagé à donner à cet éloge des formes dramatiques, et jusqu'à présent tout est encore historique : mais n'en doutez point, les paroles de M. de Palmezeaux s'accompliront; il se reprochera le premier d'avoir retardé vos jouissances, et confus de son oubli, il s'écriera :

« Je suis las de toujours parler en mon nom. Dans un » ouvrage aussi long que celui-ci, il faut de la variété, » des formes dramatiques et animées; il faut du mouvement, en un mot, sans quoi on endort le lecteur, et » l'on ne fait connaître qu'à demi le héros qu'on célèbre. » A moi donc, Bonneville, à moi! voilà Bonneville qui » se présente; je n'ai eu besoin que d'un coup de baguette » pour le faire venir. « Bon jour, mon cher Bonneville, » comment vous portez-vous aujourd'hui? — Pas trop

Digitized by Google

» bien, mon cher Palmezeaux; un libraire vient de me » faire banqueroute d'environ trente mille francs, et » j'avoue que cet événement m'a rendu un peu malade. » — Je le crois; mais quittons cette matière; je veux » vous parler d'un homme qui s'appelait Nicolas comme » vous, de Nicolas Rétif de la Bretonne, et comme j'ai » le projet de faire de lui une espèce d'éloge historique, » ou une notice un peu détaillée sur sa vie et ses écrits, » allons, mon cher Nicolas Bonneville, dites-moi » ce que vous pensez des ouvrages de Nicolas Rétif de » la Bretonne. Vous le connaissiez, vous alliez chez lui » souvent, il venait souvent chez vous, il vous sera » facile de me satisfaire. » Bonneville, à ces mots, s'essuie » le visage avec son mouchoir, il tousse, il crache plus » d'une fois, et figurez-vous, lecteur, qu'il m'adresse la » parole en ces termes. »

Avouons qu'il serait difficile de trouver un tour plus ingénieux, plus délicat, plus noble, une forme plus neuve, plus piquante, plus dramatique: que de naturel et d'intérêt dans cette image de Bonneville qui tousse et qui crache plus d'une fois! Quelle naïve familiarité dans ces mots: *comment vous portez-vous?* Et quel plaisir encore d'entendre Nicolas Bonneville disserter sur Nicolas Rétif, qu'il appelle son *Homonyme?* Il parle pendant une heure; il décrit de nouveau les ouvrages de Rétif; il raconte ses querelles avec les censeurs, ses différens avec les libraires, ses aventures avec les filles. Il le compare à Milton, à M^me^ Riccoboni, à Jean-Jacques Rousseau, à l'abbé Prevost, à Florian, à Rembrandt, à Téniers; il le place beaucoup au-dessus de ces grands hommes, et puis il s'en va. M. de Palmezeaux reprend alors la plume, et nous trace à grands traits les droits que son ami s'est acquis à l'immortalité par ses œuvres dramatiques. Si le *théâtre de Rétif* est peu connu, c'est le sort de tous les ouvrages de ce genre qui n'ont point été représentés. M. de Palmezeaux n'a-t-il pas composé lui-même des tragédies dont personne ne parle, parce que jamais elles n'ont osé se produire en public, semblables à ces beautés modestes dont le mérite est d'autant plus pur qu'il craint davantage de s'exposer au grand

Digitized by Google

jour? Les œuvres dramatiques de Rétif sont en prose; mais elles n'en sont pas moins dignes des suffrages du public. Celles que M. de Palmezeaux admire davantage, sont *la Cigale et la Fourmi*, *le Jugement de Pâris*, *la Mère impérieuse*, *le Bon Fils*, *les Fautes personnelles*, *la Prévention nationale*, *le Drame de la Vie*, *le Libertin fixé*, et *les Deux Réveils d'Epiménide*. M. de Palmezeaux accuse plusieurs de nos auteurs dramatiques de s'être approprié les richesses de Rétif de la Bretonne; et cite entre autres Flints-des-Oliviers et Desforges. L'imagination de Rétif était si féconde et si vive, qu'une semaine lui suffisait pour composer un volume. Souvent même il ne l'écrivait pas et le composait debout à *la casse*, comme s'il eût eu le manuscrit devant les yeux. Avec tant de ressources, il mourut dans la pauvreté, et ses dernières années eussent été flétries par la misère, si de généreux amis ne fussent venus à son secours. Le nom de Rétif de la Bretonne jette peu d'éclat dans sa patrie; mais sa gloire est immense dans toute l'Allemagne. Voici de quelle manière s'explique à son sujet l'auteur du roman de *Maurice*:

« Rétif, ce génie vraiment extraordinaire, cette appa-
» rition inconcevable dans le siècle où nous vivons, ne
» me semble pas assez apprécié. Jamais écrivain n'a
» possédé plus d'imagination, plus d'originalité, un
» style plus à soi, une manière plus neuve et plus atta-
» chante. On reconnaît l'esprit et le cœur des *Contem-*
» *porains* dans chaque page qui sort de sa plume: ce
» cœur qui brûle de l'amour sacré du bien public, cet
» esprit qui connaît les travers de sa nation, le jeu des
» passions et le labyrinthe de notre constitution morale
» devraient faire l'étude et l'admiration de nos jeunes
» romanciers. »

Quand M. Mercier voyagea en Allemagne, on l'arrêtait par-tout pour le questionner sur Rétif de la Bretonne: « Est-il grand? est-il petit? blanc ou noir? brun ou
» blond? gras ou maigre? est-il marié ou garçon? mange-
» t-il peu ou beaucoup? fait-il de l'exercice? ou reste-t-il
» sur sa chaise, etc.? »

M. de Palmezeaux se fait aujourd'hui un devoir de

Digitized by Google

répondre à ces questions, et si son livre arrive en Allemagne, les curieux seront satisfaits; ils apprendront que Rétif n'était ni grand, ni petit, ni blanc, ni noir; que ses traits étaient fortement dessinés, et que la forme de ses sourcils lui donnait quelque chose de l'aigle et du hibou. Il aimait peu la toilette, se contentait souvent d'un habit sale et déguenillé, faisait rarement sa barbe, ne lavait guères ses mains, et négligeait tous ces petits soins efféminés que dédaigne l'homme de génie. Il préférait la société des couturières à celle des grandes dames; cependant il ne négligeait pas la société des grandes dames, et s'honorait d'y être reçu. Quelques esprits détracteurs l'ont nommé le *Voltaire des antichambres*, le *Rousseau des halles*. M. de Palmezeaux le justifie sur l'indécence de ces dénominations : mais il avoue néanmoins qu'il n'a pas toujours respecté la décence et les mœurs, et que son style se ressent trop souvent des lieux qu'il fréquentait. « Oh ! combien, s'écrie-t-il, les » ouvrages de Rétif de la Bretonne seraient plus intéressans, plus utiles, plus amusans, plus sublimes, s'ils étaient dépouillés de tout ce fatras d'expressions » basses, triviales et crapuleuses qui les déparent ! »

Malgré cette exclamation, M. de Palmezeaux n'est pas moins pénétré d'admiration et de respect pour le héros qu'il célèbre; il déclare nettement qu'il le regarde comme un des plus grands hommes que la nature ait produits; il le place au-dessus de nos plus célèbres écrivains, et ne voit dans Jean-Jacques Rousseau qu'un déclamateur fort inférieur à Rétif de la Bretonne. Enfin, pour louer son héros de toutes les manières, il propose à ses lecteurs trois quatrains pour être mis sous le portrait ou la statue de son immortel ami. Le suivant pourra donner une idée des autres.

Jeté dans l'univers, comme un enfant novice,
Il adora l'humanité,
Et quoique par le sort en tout tems maltraité
Fut le flagellateur et le peintre du vice.

Voilà ce qu'on apprend dans l'éloge historique de Rétif par M. de Palmezeaux. L'auteur avoue qu'il n'a

Digitized by Google

point composé un chef-d'œuvre ; mais il se flatte au moins d'avoir rendu un service essentiel à l'humanité et aux lettres, en lui faisant connaître un homme aussi prodigieux par la force de son caractère, que par la hauteur de son génie et l'étendue de ses talens.

Nous ferons connaître dans un autre article l'*Histoire des Compagnes de Maria*. SALGUES.

FRAGMENT DE CALÉDONIA,

OU

VOYAGE EN ÉCOSSE, PAR MADAME DE BERLEPS.

Traduit de l'allemand.

A M. HERDEZ.

Oban, dans le milieu de Juin 1810.

MON digne ami, mon maître révéré et chéri, vous apprendrez sans doute avec plaisir que notre voyage est heureux et agréable ; que nous parcourons, Macdonald et moi, avec un vif intérêt, une des plus belles parties des montagnes d'Ecosse, que nous pensons souvent à vous, et que vous êtes l'objet de la plupart de nos entretiens. Mais ce n'est pas encore assez pour les amis qui vous regrettent : il faut, pour que notre jouissance soit complète, vous y associer au moins en idée ; puisque nous n'avons pu vous avoir pour compagnon de notre pélérinage, il faut que vous partagiez également nos plaisirs, et que vous sachiez tout ce que nous avons éprouvé en visitant ces contrées intéressantes. Nous vous communiquerons tout ce que nous avons vu, pensé, senti, rêvé même ; car vous savez que votre amie est un peu rêveuse de son naturel, que son imagination aime à s'égarer, et vous lui pardonnerez ces écarts d'autant plus qu'ils ne porteront que sur ses réflexions, et que la plus scrupuleuse vérité guidera sa plume dans la partie descriptive. Je suis chargée de remplir ce soin précieux à mon cœur : je reste seule ici pendant quelques semaines, et c'est vous, mon ami, que je choisis pour animer ma solitude. Macdonald m'a quittée pour aller conduire sa sœur à South-Uist, son île natale, où elle va rejoindre ses parens, après avoir

Digitized by Google

passé près d'une année avec son frère à Anstruther, ou près de moi à Edimbourg.

C'est sur les bords de la Clyde que je veux d'abord vous conduire. Dans une autre lettre je vous parlerai de mes observations sur Edimbourg, sur sa situation, sur le pays qui l'environne. Laissez-moi commencer par mes chères montagnes ; vous savez que je leur donnerai toujours la préférence. Le chemin de quarante milles anglais (treize lieues environ de France) d'Edimbourg à Lanark, ne m'a rien offert de remarquable. On parcourt plusieurs lieues de bruyères sauvages qui rappellent celles du pays de Lunebourg. J'ai été d'autant plus agréablement surprise en arrivant sur les bords de la Clyde de trouver un pays romantique, des rochers couronnés d'arbres et des bosquets touffus.

Au sortir de l'un des détours de la route sur laquelle je cheminais, j'aperçus tout-à-coup, dans un petit valon entre la colline et la rivière, une quantité de nouveaux édifices dont quelques-uns me parurent assez considérables. Les autres, plus bas et plus petits, formaient une assez longue rue. Ce sont les célèbres moulins à filer le coton de New-Lanark.

Cet établissement intéressant, qui date de quinze ans, doit son existence à l'industrie et à l'activité d'un honnête homme nommé David Dale, simple tisserand à Glascow. Il eut l'idée aussi téméraire qu'heureuse d'affermer ce terrain marécageux, qui paraissait ne pouvoir être de nul rapport. En resserrant le cours de la Clyde par un canal creusé dans le roc, il a pu l'employer à faire tourner les rouages nécessaires à ses moulins. Des difficultés sans nombre, des accidens fâcheux, tels que l'incendie de son premier moulin, ne rebutèrent point cet homme actif et courageux. Il continua à bâtir, et ses établissemens actuels ont une étendue et une perfection difficiles à concevoir, sur-tout pour ceux qui connaissent l'état précédent de cette contrée. Quatre moulins, grands, réguliers, bien éclairés et solidement bâtis, contiennent chacun cinq à six mille rouets. La partie des machines qu'il n'a pas voulu me montrer en entier, dont je ne serais pas d'ailleurs un juge compétent, est, dit-on, établie avec beaucoup d'intelligence et de soins. Des enfans de six à douze ans sont employés à surveiller les rouets et à nouer les fils qui se cassent. Tous ces enfans, et il y en a beaucoup occupés à ce travail facile, ont un air de santé et de bien-être qui

Digitized by Google

fait plaisir. Ils sont habillés proprement et chaudement. Combien l'industrie guidée par une bonté éclairée peut être utile à l'humanité ! Deux mille individus existent à l'abri du besoin et des vices qui si souvent en sont la suite, sur ce petit coin de terre où personne n'existait il y a quinze ans ; et ce n'est pas seulement à ce coin de terre que se bornent les bienfaits de ce bel établissement ; les villages et les habitations environnantes y trouvent pour leurs denrées un débit sûr et facile. Le nombre des enfans qui y sont élevés et entretenus est de six à sept cents. Une circonstance difficile à croire, mais qui m'a été affirmée de manière à ne laisser aucun doute, est la preuve la plus sûre que ces enfans y sont bien soignés.

Pendant sept années, sur trois mille enfans occupés successivement à l'établissement, il n'en est mort que quatorze, et il n'y a point d'exemple encore que dans le nombre considérable d'individus employés depuis l'existence de cette manufacture, il s'y soit commis aucun délit qui ait donné lieu à des poursuites juridiques. Le plus grand nombre des enfans est habillé et logé par M. Dale. Il règne dans leur demeure un ordre et une propreté parfaite ; ils changent fréquemment de linge ; leurs vêtemens de cotonnade sont lavés tous les quinze jours. Leur nourriture consiste principalement en bœuf, harengs, gruaux et fromage. Ils sont astreints chaque jour à onze heures d'un travail peu fatigant. Depuis sept heures du soir jusques à neuf, ils fréquentent une école surveillée par M. Dale, et établie à ses frais. La partie morale y est sur-tout extrêmement soignée. Le grand nombre d'artisans et de tisserands qu'exige la fabrique, demeure dans de jolies habitations peu distantes des moulins. La maison hospitalière du maître, entourée de vergers et de jardins, est un peu plus étendue, mais ne se distingue pas des autres par une apparence de faste et d'opulence. Il est difficile de déterminer à combien se monte le produit net de cette manufacture. On m'a dit que le coton brut qui se travaille ici peut aller à huit mille livres. La plupart des ouvriers sont des montagnards Ecossais qui voulaient quitter leur patrie pour chercher dans les pays lointains une subsistance que leur refusait leur sol natal. Leur vaisseau fit naufrage, et M. Dale offrit un asyle à plusieurs centaines de ces malheureux aventuriers qui voulaient passer en Amérique ; il prévint ainsi une émigration si nuisible et si peu naturelle : bientôt ceux-ci en attirèrent d'autres, et principalement des veuves et des enfans. C'est pour cette classe de

Digitized by Google

de malheureux qu'un établissement de ce genre est surtout utile. Plus une mère y amène d'enfans et plus elle est riche.

Il m'est arrivé ici ce qui m'arrive rarement, d'oublier la nature pour admirer les productions de l'art ; du moins je n'eus pas autant d'empressement que j'en aurais eu dans toute autre circonstance à visiter les cascades de la Clyde, où je vais vous conduire à présent. On chemine pendant quelque tems à l'ombre des plus beaux arbres, avant que d'arriver à l'entrée d'un bosquet appartenant à une belle maison de campagne, appelée Bonnyton-House. Le bruit du Corralin se fait entendre long-tems avant qu'on puisse jouir de la vue de cette chute majestueuse ; je n'entreprendrai pas d'en faire la description, il faut avoir déjà vu des scènes de ce genre pour monter son imagination au point de s'en faire une idée qui approche de la réalité. Elle diffère dans ses effets des chutes du Rhin, du Reichenbach, du Staubbach : ces cascades peuvent cependant donner une idée du Corralin, particulièrement la chute du Rhin à Schaffouse ; il faut convenir même que l'effet de cette dernière est plus grand. Le Rhin est plus large que la Clyde, il tombe de plus haut, et les rochers entre lesquels il se brise, sont plus considérables ; de plus, le lieu d'où l'on observe le Rhin, est disposé de manière à en augmenter l'effet : cette galerie placée dans la chute même ; ces rocs immenses suspendus sur votre tête ; l'écume qui vous environne, ce tonnerre qui remplit l'oreille, tout contribue à frapper les sens et l'imagination, et cette scène étonnante reste à jamais gravée dans l'âme de celui qui en a joui une fois.

Sous un autre aspect les chutes de la Clyde ont peut-être un avantage sur celles du Rhin ; trois chutes répétées, mais variées dans leurs effets, des rochers pittoresques, des arbres magnifiques, des lieux de repos délicieux, où tout est attrayant ; tout autour de vous forme un ensemble intéressant au possible et que l'on quitte à regret ; je ne connais aucun site où l'on puisse mieux se livrer à ce que les Anglais appellent *the joy of grief*, et les Français le charme de la mélancolie. A présent représentez-vous que la personne qui possède ce paradis terrestre vit dans l'atmosphère enfumé de Londres depuis trois ans, sans avoir senti le besoin de rafraîchir ses poumons par l'air frais et embaumé de ce joli vallon.

Les deux chutes du Corralin et du Bonnyton peuvent

Digitized by Google

être vues du bosquet ; un pavillon bâti sur un joli monticule, réunit les vues des différentes beautés de ce site : en y entrant, en même tems que l'oreille est frappée du bruit de la chute, on croit voir les eaux se précipiter au-dessus de sa tête ; cet effet d'optique est produit par une grande glace adaptée au plafond. De l'une des fenêtres on voit le Cortalin et son entourage romantique, Carra-House, la tour de Wallace, et un moulin.

De l'autre côté, New-Lanark avec tous ses édifices, et à gauche un bois touffu. Carra-House est une maison de campagne sur l'autre bord de la Clyde, habitée par trois vieilles demoiselles. La tour ruinée dont j'ai parlé et qui fait l'effet le plus pittoresque, placée droit au-dessus de la chute, doit avoir, dit-on, servi de retraite au fameux Wallace, lorsque, trahi par des amis ingrats, il cherchait à éviter la fureur des Anglais, auxquels on voulait le livrer.

Les Ecossais ainsi que les Suisses consacrent volontiers dans les lieux qu'ils habitent les noms de leurs héros. Il faudrait plus de tems et d'érudition que je n'en ai pour me livrer à la recherche de pareilles traditions, et de ce qu'elles peuvent avoir de vrai ou de faux ; d'ailleurs ce que je pourrais recueillir par ces recherches ne me dédommagerait vraisemblablement pas de ce que je perdrais du côté des jouissances poétiques ; j'aime mieux croire à ce qui me fait plaisir, et m'élève l'ame, que d'être désenchantée par le triste doute ou par la vérité quelquefois plus triste encore. Que l'on me prouve mathématiquement que Guillaume Tell et le barde Ossian n'ont jamais existé, et les montagnes de la Suisse et celles de l'Ecosse perdront pour moi la moitié de leurs charmes ; j'aime à y chercher la trace de ce héros valeureux, de ce chantre sublime ; j'aime à me représenter leurs ombres errant dans ces contrées dont ils ont fait la gloire, et d'où l'orgueilleux scepticisme veut les bannir après tant de siècles. Je me suis quelquefois demandé : pourquoi l'homme est-il attiré, et souvent avec la même ardeur, tantôt par la vérité, tantôt par les illusions ? pourquoi la poursuite de deux choses si incompatibles lui donne-t-elle également du plaisir, et pourquoi cependant les détruisons-nous l'une par l'autre, lorsque nous en trouvons l'occasion ? Il y a dans cette disposition un but difficile à découvrir ; est-ce peut-être que dans l'état futur de notre ame la vérité aura cette beauté, ce charme et cette grandeur que nous trouvons si souvent ici-bas dans l'illusion ? et faut-il cette double tendance vers des choses en apparence si

Digitized by Google

opposées pour conserver notre sens moral dans une disposition qui le rende capable d'enthousiasme pour la vérité lorsqu'elle s'offrira à nous dans toute sa pureté, sans être altérée par aucun doute ? Pardonnez-moi ce petit écart métaphysique ; vous aurez plus d'une occasion, dans ce voyage que vous faites avec moi, d'observer que les erreurs et les contes populaires ont donné à mon imagination des jouissances que je voyais détruire à regret par une froide critique. Je vous laisse sur mes réflexions, demain je reprendrai ma course sans préambule.

Sur la route de Lanark à Hamilton on rencontre la troisième chute de la Clyde, que je regarde comme la plus belle : elle porte le nom de Stone-byre ; les rochers sont plus grands et la rivière tombe dans une direction plus pittoresque. On quitte le chemin à une petite barrière ; un sentier dans le bois conduit à un joli banc ombragé, d'où l'on a la cascade en face.

Le pays entre Lanark et Hamilton est ravissant, je doute que l'Angleterre tant vantée, offre des sites aussi riches et aussi gracieux. Le chemin suit les bords de la Clyde, qui serpente tantôt à travers des rochers et des bois romantiques, tantôt entre des prairies et de belles fermes. La campagne est fertile et bien cultivée ; à l'exception du froment, on y voit toutes les autres espèces de céréales. Les prairies paraissent meilleures qu'aux environs d'Edimbourg, où je les ai vues infectées de la renoncule des prés. Il y a dans le comté de Lanark plusieurs arbres fruitiers, qui sont d'ailleurs assez rares dans le reste de l'Ecosse. Le grand nombre de belles maisons de campagne que l'on rencontre bâties et disposées d'une manière différente, donne à cette contrée un caractère de richesse et de dignité qui trompe le voyageur. Dans plusieurs parties de l'Allemagne, la même étendue de pays serait d'un produit plus considérable, nourrirait un plus grand nombre d'individus, mettrait plus d'argent en circulation, mais elle paraîtrait plus pauvre. Au lieu de maisons ornées, élégantes, on n'y rencontre que beaucoup de maisons de paysans chétives et mal bâties. On ne voit point ici de village, comme en Suisse ou en Allemagne ; dès qu'un certain nombre de maisons se trouvent réunies, elles prennent le nom de ville ; et en effet des rues alignées leur donnent plutôt l'air d'un bourg que d'un village. Mais il ne faut pas y chercher ces réunions joyeuses que l'on trouve dans nos campagnes ; ces places

Digitized by Google

ombragées d'arbres au milieu d'un hameau ; ces cours spacieuses au devant des maisons si souvent animées par des danses ou par des jeux champêtres ; les scènes de cette espèce qui m'ont bien des fois intéressée, sur-tout dans le midi de l'Allemagne, ne se rencontrent point ici. Mon cœur se serre au triste aspect de ces cabanes de pierres obscures et basses, rangées à côté les unes des autres ; sur le mur de face de presque chacune d'elles est une enseigne ; et six pour une de ces enseignes annoncent qu'on y vend des liqueurs fortes. La consommation de cette boisson dangereuse est ici très-considérable. Cette classe d'hommes, moitié paysans, moitié citadin, ne cultive guères que des pommes-de-terre. On voit aussi fort peu de granges, même dans les grandes campagnes ou près des fermes ; le foin et le blé sont ordinairement en meules. J'avais peine à concilier cet usage avec la nature d'un climat aussi humide qui paraît exiger que ces récoltes soient recueillies et conservées dans des endroits secs : mais sans doute que l'agriculture en Ecosse est encore dans son enfance ; elle n'est devenue que depuis peu l'objet de l'activité, de l'intérêt et des lumières de ses habitans. Jusqu'à présent ils ne tirent que peu de profit de leurs terres en comparaison des domaines en Allemagne, et c'est pourquoi ils n'ont pas besoin de granges.

Dans le nombre des campagnes que j'ai vues sur cette route, celle qui m'a plu davantage est Mauldly-Castle, la demeure du comte de Hyndfort ; elle est neuve, mais bâtie dans toute l'élégance du style gothique, avec des angles arrondis en forme de tour : elle est située au-dessus d'une prairie qui descend en pente douce jusqu'à la rivière ; plusieurs groupes d'arbres, jetés d'une manière pittoresque, lui donnent un aspect enchanteur ; autour de la prairie la rivière serpente doucement ; derrière le château s'élèvent des collines plantées de bosquets ; puis de hautes et majestueuses montagnes ferment la scène sur un horizon du plus beau bleu.

Le château du duc de Hamilton, près de la petite ville du même nom, a une forme peu agréable, et sa position n'est pas riante ; mais on y voit une collection de tableaux, et en particulier un Daniel dans la fosse aux lions, de Rubens, qui vaudrait seul la peine de visiter ce château. J'ai vu ce tableau superbe avec le plus grand intérêt : sur la physionomie du prophète on observe un mélange très-remarquable de crainte humaine et de confiance en Dieu ; les lions sont effrayans, de même que leur antre ; les osse-

Digitized by Google

mens humains épars autour d'eux augmentent encore l'effroi qu'ils inspirent. Et cependant la magie du peintre est telle qu'on éprouve bientôt un sentiment rassurant produit par l'effet d'une puissance invisible qui en impose à ces animaux, et dompte leur instinct féroce. Rubens me paraît avoir choisi dans ce tableau le sujet qui convenait le mieux à son talent et à sa manière. Un tableau m'a encore frappé dans cette belle collection, c'est le portrait de Marie Stuart, fait dans sa prison en Angleterre; elle n'est représentée ni jeune, ni gracieuse, et en général il n'existe point dans ce pays de beaux portraits d'elle. J'ai lu dans un voyage anglais, que l'auteur avait vu dans la grande Chartreuse en Dauphiné un portrait de cette princesse d'une beauté merveilleuse, qui faisait la joie de ces bons religieux.

On voit encore dans cette collection de tableaux, le portrait de Morton, ce malheureux régent d'Ecosse, l'ennemi irréconciliable de la reine, bien plus malheureuse encore. On y trouve aussi celui de son amant Rizzio: sa figure insignifiante ne donne pas l'idée du favori d'une reine qui ne manquait pas de goût. On y voit aussi Hobbes, John Knox, de fanatique mémoire, ma bête d'aversion, Philippe II, roi d'Espagne, que je n'aime pas davantage; la malheureuse Anne de Boulen qui m'a fort intéressé (1),

(1) L'infortunée Anne de Boulen, adorée du féroce Henri VIII, roi d'Angleterre, qui lui sacrifia sa femme, Catherine d'Arragon, sa religion et presque sa couronne, et qui la sacrifia ensuite, elle-même, à Jeanne Seymour, et lui fit trancher la tête. Pour excuser cette inconcevable barbarie, il l'accusa d'infidélité. Hume et les meilleurs historiens prouvent que c'était une calomnie: mais faire périr sur l'échafaud la femme qu'on a récemment adorée, la mère d'une fille qu'on chérit, est un excès de cruauté dont Henri VIII a donné l'exemple, et qui révolterait lors même qu'elle eût été coupable.

Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en plaçant ici la lettre qu'elle écrivit en roi, de sa prison, mise en vers par une femme que ses vertus et ses talens rendaient très-intéressante; elle se nommait M^me^ B....., fille du célèbre historien Rapin Toiras, et vivait à Lausanne en Suisse. Mère chérie et respectée d'une nombreuse famille, elle n'existe plus que dans le souvenir de tous ceux qui l'ont connue. Sa modestie égalait ses talens, et ses nombreuses productions en prose et en vers n'étaient que pour ses amis; s'ils ont

enfin, une foule de guerriers, d'hommes d'états.... Tout cela forme une étrange réunion que je ne voudrais avoir autour de moi qu'en peinture.

Le petit château de Chatellerault est bâti sur le modèle du vieux château de ce nom, que la famille Hamilton a possédé pendant plusieurs siècles en France; c'est une espèce de pavillon à l'extrémité des allées assez peu gracieuses qui entourent Hamilton-House.

---

elle en fit part au public. Je n'en ai que plus de plaisir à sauver, au moins de l'oubli, la touchante complainte de la malheureuse Anne de Boulen.

ÉPITRE D'ANNE DE BOULEN A SON ÉPOUX.

Eteinte par l'horreur d'une prison obscure,
Ma voix jusques à vous pourra-t-elle percer?
Daignerez-vous, Seigneur, écouter la nature,
Quand votre cœur trompé s'obstine à l'offenser?

Qui m'eût dit dans ces jours où cent fois votre bouche
M'assurait que vos feux ne s'éteindraient jamais,
Qu'infidèle aujourd'hui, votre haine farouche
Sur votre épouse en pleurs épuiserait ses traits?

Non, ce n'est pas, Seigneur, la mort qui m'épouvante;
Elle n'a point le droit de m'inspirer l'effroi:
Le crime seul la craint, et je meurs innocente;
Mais faut-il qu'un époux m'en impose la loi?

D'aussi cruels revers est-il d'autres exemples?
J'ai vu de mon bonheur s'occuper l'univers,
Mon roi pour m'obtenir ébranla jusqu'aux temples,
Je portai la couronne, et je suis dans les fers.

Qui jamais plus que moi d'un époux fut aimée?
J'ai vu plus d'une fois mon maître à mes genoux;
Et moi de mon amant plus que du roi charmée,
J'oubliai jusqu'au trône en des momens si doux.

Oui, je vous ai, Seigneur, toujours été fidèle;
J'en atteste le ciel, mon amour, votre honneur.
Vous allez retrouver une épouse plus belle,
Mais pour mieux vous aimer, Seymour n'a pas mon cœur.

Tu jouis de mes maux, rivale trop barbare,
Tu crois que le bonheur suivra toujours tes pas.

Digitized by Google

D'Hamilton à Glascow le pays est encore riche et riant, quoique moins pittoresque que celui qu'on a quitté; on y voit Bothwell-Castle, une ruine remarquable qui offre des traces de grandeur et de magnificence, telles qu'on en voit peu parmi celles qui appartiennent au tems de barbarie où il a subsisté; il était bâti en entier d'une pierre rougeâtre et polie: les murs et l'escalier d'une tour qui est encore debout témoignent de la grandeur et de la solidité

Crains; ton amant, ton maître.... hélas! il se prépare,
Ainsi qu'à moi, peut-être, un odieux trépas.

Je n'ai point de regret à l'éclat de ma vie;
J'ai perdu votre cœur, puis-je chérir le jour?
Mais peut-être, ô douleur! ma mort sera suivie
De celle de ma fille, objet de notre amour.

Ah! quand d'Elisabeth vous proscrivez la mère,
Quand votre main l'arrache à mes tendres secours,
Daignez vous rappeler les momens où son père
Lui-même m'exhortait à veiller sur ses jours.

Oui, mes yeux vous ont vu touché de sa tendresse,
Quand elle vous serrait dans ses bras innocens;
Votre cœur lui rendait tendresse pour tendresse,
Paraissait pénétré de ses jeunes accens.

Ne la haïssez pas, c'est la dernière grâce
Pour laquelle mon cœur ose vous implorer;
Malheureux reste, hélas! de l'orgueilleuse audace
Que l'amour de mon maître avait su m'inspirer.

Si mon sort est fixé, si ma mort est certaine,
Puisse le juste ciel oublier vos rigueurs!
Ah! puissiez-vous jamais n'éprouver d'autre peine
Que celle des remords, et qu'ils soient mes vengeurs!

Mais écoutez, Seigneur, mon ardente prière,
Et quand au ciel pour vous j'offre mes derniers vœux
Sauvez des innocens; que mon malheureux frère,
Victime d'une erreur, trouve grâce à vos yeux.

De vivre plus long-tems je n'ai plus l'espérance,
Il faut vous délivrer d'un objet odieux.
Je pourrais réclamer ici mon innocence,
Mais vous aimez, Seigneur!... mon crime est dans ses yeux.

Digitized by Google

de cet édifice. Il paraît avoir été augmenté et embelli à différentes époques par les différens maîtres qui l'ont possédé. Bothwell, qui fut le dernier, le perdit lorsqu'il fut poursuivi pour le meurtre de Henri d'Arnley; il avoit été le séducteur de l'infortunée Marie Stuart. On ne prononce pas ce nom sans éprouver un sentiment involontaire de tendre pitié; et on ne voyage point en Ecosse, où se trouvent tant de souvenirs de cette princesse et de ses malheurs, sans en être profondément occupé. Comment ne pas regretter qu'une souveraine aussi aimable, mais aussi faible, ait été poursuivie par le destin de toute sa race, et n'ait pu sauver ni sa vertu, ni sa couronne, ni sa vie, du naufrage où l'ont entraînée les circonstances où elle s'est trouvée, entre les mains de gens méchans ou égarés, vivant dans un siècle et dans un pays où les plus précieux dons de la nature, sa beauté, ses grâces, ses talens, la noblesse de son ame, et la bonté de son cœur ont tourné en piége contr'elle; elle a succombé, victime de l'envie, de la séduction, d'une basse politique et de sa propre faiblesse. Le tendre souvenir que conservent d'elle les Ecossais n'est pas seulement fondé sur une partialité nationale, mais sur un sentiment vrai, avoué par la justice et l'humanité. Bothwell-House, la belle habitation du comte de Douglas, est à peu de distance du vieux château; son architecture, quoique simple, ses alentours agréables forment un contraste piquant avec les traces de chevalerie barbare qui restent de l'ancienne construction.

M^me^ DE MONTOLIEU.

(La suite à un prochain Numéro.)

Digitized by Google

POLITIQUE.

Suivant les dernières nouvelles de Constantinople, le reïs-effendi n'ayant pas réussi dans sa mission, l'empereur ottoman a donné au grand visir les pouvoirs les plus étendus pour négocier avec le général en chef russe; on espère en conséquence que la paix ne tardera pas à se conclure. L'empereur de Russie a reçu un rapport sur l'état du cours du change; S. M. en a paru très-satisfaite, et le cours s'est amélioré. S. M. doit faire incessamment un voyage à Twer.

La princesse de Suède est arrivée à Cosroër, malgré la présence des bâtimens anglais; elle a quitté Elseneur le 22 décembre, et est arrivée le même jour très-heureusement à Helsemborg, escortée par la marine danoise qui continue à faire éprouver à celle des Anglais des pertes immenses, tandis que sur différentes côtes les coups de vent ont fait périr un grand nombre de leurs bâtimens en expédition, ou en croisière; que la flotte devant Toulon, assaillie et maltraitée par la tempête, a été obligée de se réfugier à Minorque pour se radouber, et que celle de Sicile paraît aussi avoir éprouvé des pertes notables. Son commandant revient en Angleterre.

Le congrès américain s'est assemblé le 5 décembre; il était important de connaître dans quelles dispositions ce sénat du peuple uni trouverait son président à l'égard de l'Angleterre, après les derniers actes qui ont hautement attesté le désir de maintenir l'indépendance commerciale du pays, et la volonté de faire respecter son pavillon. Cette volonté y est fortement empreinte, et les Anglais trouvent que ce discours, animé par le sentiment de la dignité nationale, respire des sentimens très-hostiles; car, avec les Anglais, on est hostile aussitôt qu'on ne veut pas être esclave; vouloir exister, c'est déclarer la guerre; se croire une nation, c'est se dire un ennemi. Si au 2 février l'Angleterre n'a pas révoqué les ordres du conseil qui établissent sur les mers sa domination, la dépendance des neutres, le blocus des ports qu'elle ne bloque pas, l'acte de *non-intercourse*, suivi par les Américains, restera en vigueur. Les réponses faites à cet égard par M. Gallatin, secrétaire de la trésorerie des Etats-Unis, ne laissent au-

Digitized by Google

cun doute. Les Anglais demandaient comme explication, à ce ministre :

1°. Si les marchandises embarquées en Angleterre avant le 2 février prochain, mais arrivant subséquemment à cette époque, seront admises ou sujettes à la saisie?

2°. Si un navire portant une cargaison de marchandises anglaises aura la faculté de relâcher dans les ports des Etats-Unis pour recevoir des ordres, ou prendre connaissance de la continuation de l'acte de *non-intercourse*?

En réponse à la première, M. Gallatin a déclaré que toutes marchandises importées des possessions de la Grande-Bretagne et arrivant dans les Etats-Unis postérieurement au 2 février, seront confisquées, si, à cette époque, la Grande-Bretagne n'a pas révoqué ses ordres. Il s'ensuit que si la connaissance de cette révocation n'est point parvenue ici le 2 de février, les marchandises importées, comme il est dit ci-dessus, seront soumises à la saisie.

Quant à la seconde question, savoir : si les navires auront la faculté de relâcher, etc., M. Gallatin ne s'est pas expliqué d'une manière aussi claire; mais il a dit que ce seraient les tribunaux qui en décideraient. Ici la loi est bien connue, et les négocians savent qu'il serait dangereux de hasarder quelques marchandises; et toutes les cargaisons venant d'Angleterre courront de grands risques, à moins que cette puissance n'ait révoqué ses ordres d'une manière franche et complètement satisfaisante. M. Gallatin est aussi d'avis que les ordres du conseil du mois de novembre sont abrogés de fait par l'ordre de blocus du mois d'avril, ensorte que la révocation du blocus sur le papier (*paper blockade*), est la demande sur laquelle on insiste principalement. Le président, en faisant de la lettre du ministre de France la base de sa proclamation, l'a prise avec les conditions qui sont annexées à ladite lettre, l'une desquelles porte spécialement que l'Angleterre révoquera tous ses *ordres de blocus*. On infère de tout cela qu'une révocation formelle des ordres du conseil du mois de novembre, ne serait pas regardée par le gouvernement américain comme une mesure suffisante pour empêcher les effets de l'acte de *non-intercourse*.

Aussitôt que l'on a eu connaissance à Londres des explications ci-dessus données par M. Gallatin, une députation des négocians qui commercent avec les Etats-Unis, s'est rendue samedi chez le marquis Wellesley, mais n'a point obtenu d'audience. Leur intention était d'informer sa seigneurie que, d'après la sévérité des mesures qui vont être adoptées en Amérique, ils se voient dans la nécessité de

Digitized by Google

contremander tous les ordres donnés aux manufacturiers, et de faire décharger les navires qui ont reçu des cargaisons, plutôt que de courir des risques dont ils sont aussi explicitement prévenus, à moins qu'il ne soit donné aux négocians quelques assurances qui leur garantissent que l'intention du gouvernement est de protéger les propriétés anglaises; en apportant quelques modifications dans les ordres du conseil et le système du blocus.

Le 2 février est ainsi une époque sur laquelle l'Europe va avoir les yeux fixés. A ce jour les Anglais auront prouvé pour la première fois, qu'ils n'ont que des prétentions justes et modérées, ou, pour la millième, qu'ils ne mesurent ces prétentions que sur le degré de leurs forces, et celles présumées de leurs ennemis. Les destinées du commerce, sa liberté, sa prospérité sont entre les mains d'un peuple essentiellement commerçant; on verra si c'est ce peuple qui persiste à vouloir usurper le commerce du monde, au risque même d'anéantir avec le sien tous les produits de son industrie manufacturière; on verra si un peuple qui ne peut exister que par la liberté du commerce et l'ouverture de tous les ports, persistera à vouloir que le commerce ne soit pas même libre pour lui, que tous les ports lui soient fermés, que ses tributs soient rejettés de toutes parts, et comme offerts en sacrifice expiatoire de tous les malheurs qu'a dû entraîner le système désastreux auquel la France a dû chercher enfin un moyen de représailles et de compensation.

De tels intérêts occuperaient l'Angleterre exclusivement, et seraient dans son sein l'objet de l'agitation la plus vive; mais l'attention générale est partagée entre les affaires du commerce et la situation du pays, sous le rapport de la constitution et du gouvernement. Le roi est dans le même état. Dans l'affaire de la régence, les ministres n'ont eu qu'une très-faible majorité, et dans la question des attributions à donner à la reine, une majorité de 13 voix s'est élevée contr'eux. Le soin de la personne royale de S. M. est sans doute confié à la reine, mais elle n'aura que la direction des choses et des personnes qui conviennent et sont nécessaires pour le moment; elle ne pourra révoquer ni nommer les grands officiers du palais. Cette défaite du parti ministériel a réveillé les espérances de l'opposition, et on s'attendait à voir les chambres revenir sur les délibérations prises à l'égard de la régence. Voici sur ces délibérations le texte de la protestation :

« M. le prince de Galles ayant rassemblé toutes les bran-

chez de la famille royale, et leur ayant communiqué le plan que les serviteurs intimes de S. M. avaient dessein de proposer à la chambre des communes et à celle des pairs pour l'établissement d'une régence limitée si la continuation de l'indisposition de S. M. l'exigeait, nous croyons remplir un devoir sacré envers le roi, la patrie et nous-mêmes, en protestant de la manière la plus solennelle contre des mesures que nous regardons comme absolument inconstitutionnelles, et comme attentatoires à nos droits, et subversives des principes qui ont établi notre famille sur le trône du royaume. »

Suivent les signatures des ducs royaux.

Le *Morning-Chronicle* qui, dans cette importante discussion a rompu de nombreuses lances en faveur des princes contre les journaux ministériels, et particulièrement contre le *Courier*, antagoniste intrépide des prérogatives royales, contenait, à la date du 31 décembre, l'article suivant qui ne sera pas lu sans intérêt.

« Dans le cas où le prince accepterait la régence limitée qui lui est offerte, les ministres paraissent disposés à surmonter une cabale contre les mesures que son A. R. pourrait prendre, à élever contre sa cour une autre cour où l'intérêt d'une cotterie prévaudrait contre celui de la nation, où la pruderie dans tous les genres serait opposée à l'esprit de libéralité et de conciliation, et à tout autre moyen de réforme que le régent pourrait paraître disposé à employer. Si un tel état de choses devait durer et obtenir tout le succès que ses auteurs en espèrent, le prince n'aurait pas lieu définitivement d'en être affecté; car sa puissance future, aussi bien que sa réputation, dépendent *de lui-même*. Ses droits à l'affection du peuple sont tous en lui; et si son altesse royale profitant de l'expérience des événemens passés, et sensible à l'affection dont elle a été l'objet, prend les moyens nécessaires pour rassurer les cœurs qui lui sont dévoués, elle peut compter qu'il n'est point d'obstacle, point de misérable rival, point de puissance artificielle et inconstitutionnelle qui puisse tenir devant elle. »

Ces discussions ne laissent pas que de faire diversion à celles qui ont lieu sur la position de l'armée anglaise en Portugal. A la date des dernières nouvelles, les deux armées occupaient les mêmes positions, le tems s'opposait à toute opération active, les pluies n'avaient pas cessé, et les routes étaient impraticables pour la grosse artillerie. Les Français étaient retranchés à Santarem, d'une manière inattaquable; lord Wellington, inébranlable à Cartaxo, in-

Digitized by Google

certain sur les mouvemens du général Drouet du côté d'Abrantès, et sur ceux du corps qui s'est avancé sur Coimbre.

A la même époque, Blake avait été de nouveau battu avec perte de 1500 hommes, et il allait échanger ses fonctions de général contre celles de membre de la régence de Cadix; en Catalogne le général Baraguay-d'Hilliers avait jeté dans la mer 1000 Anglais imprudemment descendus. On parlait d'une attaque des Français contre l'île de Léon, sans en préciser la date et les résultats; les préparatifs contre Cadix étaient suivis par le maréchal Soult avec autant d'activité que de persévérance; Séville fournissait en abondance tous les matériaux de construction nécessaires; la flottille de Trocadero rendait les plus grands services.

M. le colonel Czernitcheff, colonel aide-de-camp au service de Russie, est arrivé à Paris le 5 janvier; il a eu l'honneur de remettre à S. M. l'Empereur, à l'issue du conseil d'état, des lettres de l'empereur Alexandre. S. M. l'a entretenu pendant une heure. Le *Moniteur*, qui nous instruit de ce fait, saisit cette occasion de relever les bruits qui se sont élevés dans quelques parties de l'Allemagne, et particulièrement à Augsbourg. On y prétend que la guerre est imminente entre la France et la Russie; et voilà de ces bruits qui ne naissent point en Allemagne plus qu'en France, mais qui ont leur source dans les journaux et les correspondances de l'Angleterre. Le but de ces fausses rumeurs, dit *le Moniteur*, est d'exciter les Turcs, afin de retarder la conclusion de leur paix avec la Russie, et de soutenir l'opinion publique à Londres, par l'espoir d'une nouvelle guerre allumée sur le continent.

En attendant que les bruits anglais deviennent des nouvelles, ce continent qu'ils veulent à tout prix agiter, persiste dans l'exécution du système qui seul peut le garantir des maux qu'on veut attirer sur lui. C'est en Prusse surtout que les Anglais ont fait des pertes dont la note suivante fera connaître l'importance. Elle est écrite de Kœnigsberg:

«Nous avons ici et dans le port de Memel, confisqués et en notre pouvoir, 210 bâtimens du convoi de la Baltique. Sur ces 210 bâtimens, 61 sont sur leur lest, et 150 bâtimens chargés, dont la cargaison est estimée, l'une portant l'autre, 150,000 fr.; ce qui fait une valeur d'environ 30 millions.

»Il y a à Colberg, à Stettin, à Swinemunde, des bâtimens pour une valeur presqu'aussi considérable. Voilà donc 60 millions de denrées coloniales envoyées par les Anglais, confisquées dans les ports de Prusse: on assure que ces marchandises sont remises à la France en déduction des

contributions que doit notre cour, hormis les marchandises anglaises, estimées un sixième, c'est-à-dire 10 millions, qui seront brûlées; le reste sera envoyé en France par transit, pour être vendu et consommé dans l'intérieur de l'Empire. »

Pendant que le gouvernement suit ainsi au-dehors et au-dedans le plan vaste et hardi qu'il a conçu pour forcer ses ennemis à la paix, ses ordres pour tout ce qui intéresse la prospérité de l'Empire s'exécutent avec un ensemble et une rapidité qui annonceraient le repos et les moyens qui sont les fruits d'une longue paix. Les arsenaux d'Anvers et de Toulon dans la plus grande activité, les bassins ouverts aux constructions et au commerce, les possessions lointaines garanties et ravitaillées, les réparations des écluses, des digues, des ports, des grands chemins, les nouvelles voies ouvertes au commerce du Levant, les magnifiques débouchés qu'un art prodigieux et une constance surhumaine ont établis comme des routes commodes sur les sommets glacés qui séparent la France de l'Italie, les institutions protectrices des sciences et des arts rétablies dans leur antique patrie, les monumens anciens conservés à Rome, tandis qu'ils sont achevés ou restaurés à Paris, des encouragemens nouveaux, des primes certaines données au commerce de France par des décrets qui règlent le cérémonial conformément aux intérêts de nos manufactures, les secours donnés à l'indigence dans cette saison rigoureuse, les travaux qui lui sont offerts, tel est l'aperçu sommaire et incomplet des mouvemens qu'un œil prévoyant et une active sagesse dirigent des bouches de l'Elbe aux extrémités de l'Adriatique. Ainsi s'accomplit ce vaste plan que les Anglais, dans leur haine jalouse, nomment l'usurpation la plus monstrueuse et la tyrannie la plus violente, plan qu'ils honorent d'un bel éloge en peu de mots, lorsqu'en croyant insulter à son auteur, ils disent que rien de semblable à ce qu'il fait, ne s'est vu depuis Charlemagne.

Ce grand prince, en effet, étendit les bornes et la gloire de l'Empire, honora la morale, la religion, protégea les sciences et les lettres. Les mêmes honneurs sont rendus aujourd'hui à ces soutiens des Etats, à ces causes de leur prospérité, avec cette différence que doivent établir entre deux époques tant de siècles qui les séparent. Ainsi la religion qui ne reçut jamais de l'autorité des secours plus nécessaires, qui a dû se féliciter de trouver dans la sagesse du prince un frein contre le débordement de la licence et

Digitized by Google

les progrès de l'impiété, la religion qui a dû le nommer son restaurateur et son appui, rend elle-même aujourd'hui, par l'organe de ministres fidèles, un hommage solennel aux bienfaits que ce prince a répandus sur elle, et aux principes dont l'austère conservation peut seule empêcher que ces bienfaits mêmes ne tournent contre leur généreux auteur.

Dimanche dernier, S. Em. le cardinal archevêque de Paris a présenté à S. M. le Chapitre de la métropole. S. M. l'a reçu dans le salon de ses appartemens ordinaires. S. Em. le cardinal grand-aumônier et le ministre des cultes étaient présens. M. Jalabert, vicaire-général, a présenté une adresse que nous regrettons vivement d'être obligés d'extraire.

Le Chapitre exprime son profond regret de ce qu'au moment où il était venu déposer aux pieds du trône l'hommage de son respect et de sa fidélité, S. M. a eu des reproches à adresser à l'un des membres du Chapitre, dont les pouvoirs spirituels ont aussitôt été révoqués. Le Chapitre saisit cette occasion pour faire la profession de foi des ecclésiastiques qui le composent.

« Nous déclarons unanimement, dit-il, à V. M. que nous sommes tous réunis par une adhésion pleine et entière à la doctrine ainsi qu'à l'exercice des libertés de l'Eglise gallicane, dont l'Université de Paris, l'une des plus belles restaurations de votre génie, a toujours été la plus zélée dépositaire, et dont l'immortel évêque de Meaux, notre oracle, sera toujours regardé comme le plus sage et le plus invincible défenseur; qu'invariablement fidèles à notre éducation et à nos engagemens, nous adoptons et nous soutiendrons jusqu'à la mort les quatre propositions du clergé de France, proclamées dans l'assemblée à jamais mémorable de 1682, telles que le grand Bossuet, suffragant de cette métropole, les a rédigées, développées et justifiées, en prouvant que, depuis plusieurs siècles, elles avaient été librement enseignées dans l'Eglise catholique. Nous avons l'honneur de former le Chapitre métropolitain d'une église qui a toujours mérité de servir de modèle et de guide à toutes les autres églises de France. Nous ne dégénérerons jamais, par la moindre infidélité, de cette ancienne constance dans l'un des sentiers de l'honneur national, que nous voulons transmettre à nos successeurs. Nous ne nous séparerons dans aucun tems de ce noble enseignement héréditaire dans l'Eglise de France, dont la doctrine canonique n'est autre chose, selon le langage de saint Louis dans sa pragmatique sanction, langage consacré par le même Bossuet à l'ouverture des séances de 1682, que *l'ancien droit commun et la*

Digitized by Google

puissance des ordinaires suivant les conciles généraux et les institutions des saints pères.»

Le Chapitre termine en rappelant que dans le dix-septième siècle, lequel sera toujours, en tout genre, d'une si imposante autorité, depuis l'année 1681 jusqu'à l'année 1693, intervalle durant lequel toutes les institutions canoniques furent suspendues en France, ce fut par le sage conseil de Bossuet à Louis XIV, que tous les archevêques et évêques nommés en grand nombre pendant ces douze années, allèrent gouverner paisiblement, en vertu des pouvoirs qui leur furent donnés par les Chapitres, les églises métropolitaines ou cathédrales dont ils étaient destinés à remplir les siéges vacans, sans qu'on leur opposât ni le moindre empêchement, ni la moindre réclamation; ce moyen canonique conserva l'unité, l'ordre et la paix pendant ce long orage politique. Un exemple si récent et si solennel décide absolument toutes les questions relatives à l'administration des églises privées de leurs premiers pasteurs. Enfin, le chapitre déclare à S. M. que ce droit public étant resté clair, intact, et usité jusqu'à nos jours, il a rempli son devoir en y conformant toutes ses délibérations avec autant d'empressement que de fidélité depuis la mort du cardinal de Belloy. — S. M. s'est entretenu pendant plus d'une heure avec les membres du Chapitre.

PARIS.

Un décret impérial met en régie la fabrication et la vente du tabac. L'administration des droits réunis est chargée de cette direction; cette branche de revenu est évaluée à 80,000,000, qui permettront de diminuer de pareille somme les contributions personnelle et foncière. Le *considérant* du décret offre ce passage particuliérement remarquable.

«Nos besoins ne sont que de 600,000,000 de fr. en tems de paix, ils sont de 900,000,000 en tems de guerre maritime; ils seraient de 1,100,000,000 dans des circonstances critiques et extraordinaires où nos peuples auraient à soutenir l'intégrité de l'Empire et l'honneur de notre couronne. Pour parvenir à ce but, nous n'avons besoin ni d'emprunts, ni d'aucune aliénation, ni de l'établissement de contributions nouvelles. La simple augmentation ou diminution du tarif des contributions suffira pour produire ce grand résultat.»

— L'Académie française, qui doit incessamment nommer à la place vacante par M. de Saint-ange, a une nouvelle perte à regretter. M. Chénier est mort jeudi à la suite de la longue et douloureuse maladie qu'il avait supportée avec tant de force et de courage. Ses obsèques ont eu lieu hier.

Digitized by Google

DE LA SEINE
5 cen

MERCURE
DE FRANCE.

N° CCCCXCVI. — *Samedi* 19 *Janvier* 1811.

POÉSIE.

Extrait du troisième chant de L'ENFANT PRODIGUE, *Poëme* (*), *par M.* CAMPENON.

(*Arrivée de l'Enfant prodigue à Memphis.*)

L'HÔTE des airs qu'un importun grillage
A retenu dans un long esclavage,
S'il peut franchir, dans son vol assuré,
Le fer jaloux dont il est entouré,
Reprend soudain sa liberté sauvage,
Au sein des bois cherche un nouvel abri,
Et dédaigneux des mains qui l'ont nourri,
Va, tout le jour, dans sa fuite imprudente,
Battre les airs d'une aile indépendante.

Tel Azaël, aux bords du Nil, errant,
Vers sa famille à la douleur en proie

(*) Cet ouvrage vient d'être mis en vente chez Delaunay, libraire, Palais-Royal, galeries de bois, n° 243; et Lenormant, rue de Seine, n° 8. Un vol. in-8°, de 300 pages. Prix, 5 fr., et 6 fr. franc de port; pap. vélin, 10 fr., et 11 fr. franc de port. Il en sera rendu compte dans ce journal.

G

Digitized by Google

Jette de loin un œil indifférent;
Sur le rivage où Memphis se déploie,
Sur les granits, les jaspes, les métaux,
De toutes parts taillés en chapiteaux,
Dressés en mur, allongés en portique,
Sur ces beaux lieux, d'un beau ciel couronnés,
Fixe long-tems des regards étonnés,
Et, s'enivrant d'un bonheur fantastique,
Voudrait avoir, dans ses fougueux désirs,
De nouveaux sens pour de nouveaux plaisirs.

Il touche enfin cette terre chérie,
De tous les arts primitive patrie.
Voilà ces bords où, par un flux constant,
Loin de son lit le fleuve qui s'étend,
Court épancher son onde tributaire,
Et la rappelle, en léguant à la terre
Ces sels nitreux, ces féconds sédimens,
Heureux produit de ses débordemens.
A tous ces dons de la riche nature
Se joint des arts la magique imposture :
Les chars roulans dans la vaste cité;
Les longs tissus éclatans de dorures;
Les jeux, les chants, les fêtes, les parures,
Pour les regards d'Azaël enchanté
Tout est prestige; et la mort elle-même
Cache son deuil sous un utile emblême.

Vers cette plaine, asyle du trépas,
Où se dépose, avec un soin fidèle,
Des fils d'Isis la dépouille mortelle,
Le jeune Hébreu porte bientôt ses pas.
Il voit ce champ, leur funèbre héritage,
Ce lac qui s'ouvre à leur dernier passage,
Et cette barque où le dur nautonnier,
La rame en main, pour le fatal voyage,
Vient de la mort réclamer le denier;
Tableaux touchans, coutume ingénieuse
Dont s'empara la Grèce fabuleuse.
Et si plus loin, dans ses vœux indiscrets,
Il veut errer sous ces temples secrets,
Sous ces caveaux, dont la voûte solide

Digitized by Google

Jusques aux cieux se dresse en pyramide,
Là, dans les sucs dont l'heureux appareil
Garde à la mort tous les traits du sommeil,
Sous les bandeaux dont l'adroit assemblage
Du corps détruit conserve encor l'image,
Les Pharaons que la mort a frappés,
S'offrent à lui, dans leur noble attitude,
Du lin royal encore enveloppés;
Et lui contemple avec inquiétude,
Dans tous ces rangs par la pourpre occupés,
Ces rois muets dont la froide assemblée
Impose encore à son ame troublée.

Mais, rappelé dans la ville des arts,
Il va soudain reposer ses regards
Sur ces palais, sur ces vastes asyles,
Des rois vivans somptueux domiciles;
Sur ces jardins où dans d'étroits canaux
Le large fleuve, emprisonnant ses flots,
Court arroser d'une onde passagère
Le papyrus, dont l'écorce légère
Se tresse en natte, en voile, en vêtement,
Et dont la cime, orgueilleux ornement,
Sur les autels déposée en offrande,
Sert d'holocauste, ou, pieuse guirlande,
Pare le front du sacrificateur;
Et le lotos, dont la pudique fleur
Ouvre en tremblant son calice bleuâtre
Au dieu du jour dont elle est idolâtre,
Le pleure absent, aussitôt qu'il a lui
Du fond des eaux lève sa tête humide,
Et jusqu'au soir prenant l'astre pour guide,
Au sein des flots se replonge avec lui.

Pourquoi faut-il que l'art et ses miracles,
Que ce beau sol et ses rians spectacles
Au jeune Hébreu n'offrent qu'un vain attrait,
Bientôt détruit, aisément satisfait,
D'une nature à ses yeux étrangère
Effet rapide, impression légère! etc.

Digitized by Google

LE VOYAGEUR ET JENNY.

Je voyageais, j'étais pensif et sombre :
Je ne sais quoi me fesait soupirer ;
Je ne cherchais que le silence, l'ombre ;
Et j'éprouvais le besoin de pleurer.

Dans cet instant une voix gémissante,
Porte à mon cœur la douleur et l'effroi ;
Que vois-je ! ô ciel ! une femme expirante
Qui s'écriait : ô mort ! viens donc à moi.

Elle est couchée au pied d'une masure,
Que l'incendie a détruite à moitié ;
Ses longs cheveux sont toute sa parure :
De cet objet qui n'aurait eu pitié ?

Je m'approchai d'un air triste et timide ;
A mon aspect ses pleurs coulent plus fort.
Croyez, lui dis-je, au motif qui me guide,
C'est le désir d'adoucir votre sort.

Vous ignorez, répond l'infortunée,
Que je suis folle, ou du moins qu'on le dit ?
Ah ! demeurez ; et de ma destinée
Vous entendrez le douloureux récit.

« Je suis Jenny, ce hameau m'a vu naître :
» Ses habitans m'accablent de rigueurs ;
» Mais sous leurs yeux je ne veux plus paraître ;
» Sur ces débris Jenny vit de ses pleurs.

» Avez-vous vu le tems si déplorable
» Où nos moissons n'étaient plus notre bien ?
» A nos travaux la terre favorable,
» Nous donnait tout, mais nous ne cueillions rien.

» Quand des soldats désolaient la contrée,
» Plus de cent fois j'embrassai leurs genoux ;
» Autant de fois ils m'ont l'ame navrée,
» En me disant : tous vos grains sont à nous.

» Déjà la faim, le chagrin, la misère,
» Le désespoir, le sombre abattement,

Digitized by Google

» M'avaient ravi mon bon père et ma mère,
» Je n'avais plus qu'Alexis mon amant.

» On dit bien vrai que l'amour nous console ;
» Je pleurais moins en voyant Alexis :
» Je souriais à sa douce parole
» Quand il disait : nous allons être unis.

» Il le pensait, je l'espérais de même ;
» Mon ame alors pouvait croire au bonheur.
» La pauvreté n'empêche point qu'on aime,
» Tendre union adoucit le labeur.

» La veille au soir satisfaite et tranquille,
» Je me livrais aux charmes du sommeil....
» Le feu du ciel embrâse mon asyle,
» Sans Alexis pour moi plus de réveil.

» Il voit la flamme, et son amour extrême
» Le fait voler au danger, à la mort !
» Après m'avoir portée en ce lieu même,
» Serrer ma main fut son dernier effort.

» A quoi sert-il qu'il m'ait sauvé la vie,
» Mon Alexis ? il ne vit plus pour moi.
» Et ma douleur, on l'appelle folie !
» Souffrir, gémir ne fait de mal qu'à soi.

» Ecoutez bien : .. sous cette noire cendre
» Que nuit et jour j'arrose de mes pleurs,
» Mon Alexis m'invite de descendre
» Pour nous unir et finir nos malheurs. »

Après ces mots succède un long silence,
J'entends à peine échapper un soupir...
C'est vainement qu'on parle bienfaisance,
On ne peut rien pour qui cherche à mourir.

Gardez votre or, dit cet être sensible,
Jenny.. bientôt.. n'aura plus de besoins..
Voyez... je meurs.. ah ! s'il vous est possible,
Ouvrez ma tombe et je bénis vos soins.

De ce devoir je ne pus me défendre ;
Jenny fut mise auprès de son amant.

Digitized by Google

Jeunes beautés, vous dont le cœur est tendre,
Prenez-le mien, si vous aimez autant.

Par Mme DE MONTANCLOS.

LE CHÊNE ET LA VIOLETTE.

FABLE.

Un chêne ami des Dieux régnait dans la forêt;
Une humble violette à ses pieds respirait,
Et du parfum de son haleine
Embaumait le canton et toujours se cachait.
« A te cacher tu perds ta peine,
» Lui dit le chêne un jour; par mes soins bienfaisans,
» Je prétends payer ton encens:
» De l'auguste faveur dont Jupiter m'honore
» Je me rendrai plus digne encore
» Si je m'en sers pour faire des heureux.
» Trop souvent j'ai comblé de ma munificence
» L'ingrat et le présomptueux;
» Il est tems de venger avec magnificence
» L'être modeste et vertueux:
» Sois à l'abri, sous mon ombrage,
» Des feux du jour et des coups de l'orage;
» Pour toi de mon bras protecteur
» Va se répandre une douce rosée
» Qui doit sur ta tige arrosée
» Féconder tes parfums et nourrir ta fraîcheur. »
A ces mots, l'humble violette
Frémit de plaisir et d'amour;
Par modestie elle resta muette;
Mais elle osa montrer à l'œil du jour
Le velours empourpré dont se pare sa tête,
Et, de ses sentimens éloquent interprète,
Un soupir s'exhala de son sein enflammé,
Parfum délicieux dont l'air fut embaumé.

Heureux le souverain qui, jaloux de sa gloire,
Par ses soins généreux assure la victoire
Aux modestes talents! s'il en est parmi nous,
Leur encens toujours pur est toujours le plus doux.

L. VALMALÈTE.

Digitized by Google

ENIGME.

J'ai toujours le pouvoir d'effacer un grand crime,
Et dans le coupable abandon,
J'ai de plus la vertu sublime
De rendre un dieu clément, d'obtenir un pardon.
O contraste étonnant de ce monde où nous sommes!
L'attentat qui rend criminel,
Et que je fais absoudre au ciel,
Est puni justement au tribunal des hommes.

DE MORTEMARD, *lieutenant-colonel, abonné.*

LOGOGRIPHE.

Au physique j'impose un frein à l'animal;
Aux passions du cœur je l'impose au moral.
Sans tête, je préviens les mortels de leur âge,
Et je les avertis qu'il est tems d'être sage.

S.....

CHARADE.

AIR : *Avec les jeux dans le village.*

Plus d'un mari d'humeur jalouse
Sous mon premier tient au secret
Quelquefois une chaste épouse;
Mon second est dans l'alphabet.
En gardant les troupeaux d'Admète
Apollon était mon dernier.
Plus d'un vainqueur fut la conquête
Des yeux charmans de mon entier.

Par FÉLIX MERCIER DE ROUGEMONT. (Doubs.)

---

*Mots de l'*ENIGME, *du* LOGOGRIPHE *et de la* CHARADE *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme est *le Gâteau* (feuilleté) *des Rois.*

Celui du Logogriphe est *Gloire*, dans lequel on trouve : *roi, Loire, loi, lira, leo, loge, aie, or, ré, Io, ire, île, Eloi, le, Elie, rôle.*

Celui de la Charade est *Ver-glas.*

Digitized by Google

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

HISTOIRE DE L'ART PAR LES MONUMENS, depuis sa décadence au quatrième siècle jusqu'à son renouvellement au seizième, pour servir de suite à l'*Histoire de l'art chez les anciens*, par M. SEROUX D'AGINCOURT. — Six volumes format in-folio avec 325 planches, publiés en 24 livraisons (1). — A Paris, chez *Treuttel* et *Wurtz*, libraires-éditeurs, rue de Lille, n° 17; et à la même maison de commerce à Strasbourg. — 1^re^ et 2^me^ livraisons.

Nous n'avons point encore parlé de cette belle et utile entreprise : les amateurs des arts ont droit de nous en demander compte. Son auteur, qui dans un âge avancé jouit du bonheur bien rare d'aimer encore ce qu'il aima dans sa jeunesse, et de voir publier sous ses yeux, avec le suffrage des gens de goût, le fruit des recherches, des travaux, des dépenses de toute sa vie; enfin la maison de librairie qui, dans des circonstances difficiles, et déjà chargée d'autres entreprises dispendieuses, en ajoute une de cette importance pour les arts et pour le commerce français, tout exige que nous attirions sur cet objet l'attention de nos lecteurs, et que nous leur donnions au moins quelque idée d'un ouvrage conçu dans d'aussi bonnes vues et dans d'aussi grandes proportions.

Ce qui y frappe d'abord est la netteté de la conception et la régularité du plan. On sent, dès qu'on y a jeté les

(1) Le prix de chaque livraison est fixé, pour Paris, à 30 fr. sur papier ordinaire, et à 60 fr. sur papier vélin. Les souscripteurs ne paieront la livraison que 25 fr. sur papier ordinaire, et 50 fr. sur papier vélin. On ne s'engage, en souscrivant, qu'à prendre les 24 livraisons et à les payer à mesure qu'elles paraîtront. La souscription sera fermée à la septième livraison, et la liste des souscripteurs sera imprimée.

Digitized by Google

yeux, que ce que l'auteur s'est proposé de faire manquait à l'histoire de l'art, et que son ouvrage une fois achevé, cette histoire peut désormais être complète. En effet, comme il l'expose très-clairement dans son discours préliminaire, l'histoire de l'art se divise naturellement en trois grandes périodes. La première, depuis l'invention de l'art jusqu'à sa décadence; la seconde, depuis sa décadence jusqu'à son renouvellement; et la troisième, depuis son renouvellement jusqu'à nos jours. Le travail est facile et la moisson abondante pour la première période et pour chacune des trois branches de l'art. Les monumens de l'architecture antique, en Egypte, en Grèce, en Asie, en Italie, et dans le reste de l'Europe, ont été publiés par les Italiens, les Français, les Anglais, dans des ouvrages intéressans et généralement connus. On doit à l'Italie la conservation d'une grande partie des chefs-d'œuvre de la sculpture antique que les Romains avaient conquis sur la Grèce, et de ceux que Rome vit naître dans son sein sous le ciseau des Grecs, et des élèves qu'ils y formèrent. Des gravures, accompagnées d'explications, nous ont transmis ce que l'Italie en possédait et ce qu'elle en possède encore. Ce sont de riches matériaux qu'il ne s'agit plus que de choisir et de ranger chronologiquement sous la division des quatre nations célèbres dans l'histoire de l'art antique, pour en former l'histoire de cette première période. La peinture enfin, doit aussi aux Italiens la conservation du petit nombre de ses productions que le tems a respectées, et à leur burin l'image de celles qu'on a retrouvées dans les Thermes, dans les tombeaux et dans les ruines de quelques villes. Cette partie est la plus imparfaite, sans doute, c'est celle qui peut le moins donner une idée complète de ce que fut chez les anciens cette branche de l'art; mais enfin c'est tout ce qui nous en reste, et l'historien de l'art qui voudra se renfermer dans les limites de l'histoire, y trouvera facilement encore les seuls matériaux qu'il puisse employer. Il est donc vrai de dire que la composition de l'histoire de l'art par les monumens, pour la première période, n'éprouve que peu de difficultés.

Digitized by Google

Il est encore plus aisé de former la collection des monumens nécessaires pour l'histoire de la troisième, c'est-à-dire, depuis le renouvellement de l'art jusqu'à nos jours. La gravure et née presqu'au même tems où l'art a été renouvelé dans ses trois branches, et leurs productions doivent à cette invention merveilleuse une sûre immortalité. Ainsi, en rangeant par ordre chronologique, et si l'on veut par celui des nations et des genres, les estampes des meilleurs ouvrages d'architecture, de sculpture et de peinture, depuis le quinzième siècle jusqu'à nos jours, on possède d'une manière incontestable et complète, pour cette troisième période, l'histoire de l'art par les monumens.

Mais pour la seconde période, qui comprend ce qu'on nomme *le Bas-Empire*, *le moyen âge*, *les siècles de décadence*, on n'a rien ou presque rien. « Parvenu à ce point, dit M. d'Agincourt, on se trouve comme dans un désert immense, où l'on n'aperçoit que des objets défigurés, des lambeaux épars. Il semble que, honteux de ce que l'art produisit depuis ce long intervalle, le Tems prenne chaque jour le soin d'en effacer les images : leur difformité devrait même condamner à un éternel oubli le petit nombre de celles qu'il a conservées, si l'histoire de l'esprit humain n'en avait besoin ; si, pour préserver désormais l'art d'une pareille dégradation, il n'était utile d'en raconter les causes et d'en faire voir l'origine ; s'il n'était nécessaire enfin d'attacher à la chaîne historique de l'art cet anneau essentiel qui manque encore à son complément. »

La recherche des monumens propres à former cet anneau était rebutante, pénible, hérissée de difficultés, mais urgente, puisqu'ils se détruisent journellement. Ces obstacles ont plutôt animé que découragé l'auteur. Déterminé sur-tout par la crainte qu'en différant davantage il ne devînt impossible de remplir cette lacune de l'histoire, il s'est occupé sans relâche de la recherche des productions des trois arts, depuis leur décadence auxquatrième siècle, jusqu'à leur parfait renouvellement au quinzième et seizième ; et il a fixé par la gravure ce qu'il en a pu rassembler. Ainsi, en ajoutant aux richesses

Digitized by Google

que nous possédons sur l'histoire de la première et de la troisième période ce que son ouvrage contient pour la seconde, on pourra former une histoire complète des trois branches de l'art du dessin dans tous les âges, et lui élever un monument qui manque encore.

En se livrant avec courage à cette noble et difficile entreprise, M. d'Agincourt ne peut se dispenser d'envier le sort du célèbre Winckelmann, heureux historien de la première époque, « qui, ne trouvant que dans la Grèce une suite de monumens assez nombreux et assez nettement caractérisés d'origine ou d'imitation, s'est contenté d'indiquer quel fut à peu près le style de l'art chez les Egyptiens et les Etrusques, parmi lesquels il ne parvint pas à la maturité, puis chez les Romains entre les mains de qui il trouva sa décadence, n'en approfondit l'histoire que chez les Grecs, ce peuple privilégié auquel, à juste titre, il en attribue exclusivement la perfection. » L'historien de la deuxième époque, moins heureux que Winckelmann, annonce qu'il s'est autorisé de son exemple, en traitant du renouvellement de l'art, pour ne s'occuper guère que des Italiens, auxquels la nature et les circonstances ont donné sur l'art moderne la même influence qu'aux Grecs sur l'art antique. C'est jusqu'en Italie que Winckelmann a suivi les traces de l'art, et qu'il en a terminé l'histoire au moment de sa chute sous Constantin; c'est là que M. d'Agincourt en reprend le fil. Le premier joignit aux motifs qui le décidèrent pour la Grèce le désir de présenter aux artistes, dans l'histoire de l'art des anciens, les principes de l'art même; pour les rendre sensibles et certains, il fallut qu'il en indiquât l'esprit et l'application dans les monumens de cette contrée qui en fut la véritable patrie. Le second, conduit par le même désir, espère être aussi de quelque utilité à ceux qui professent les arts, mais par une route opposée et sans doute moins agréable. « Winckelmann, dit-il, leur a montré ce qu'ils doivent imiter; je leur montrerai ce qu'ils doivent fuir. »

L'histoire des arts, comme celle des lettres, les montre inévitablement soumis à l'influence des événe-

Digitized by Google

mens publics, des révolutions, des formes de gouvernement, et du caractère de ceux qui gouvernent. En faisant voir comment ces différentes causes ont agi sur la décadence absolue et sur le renouvellement de l'art, M. d'Agincourt convient que les faits et les circonstances doivent être d'une vérité historique incontestable, et que le choix des monumens qui doivent servir de règles et de pièces de comparaison est aussi de la plus haute importance. Pour mettre ses lecteurs à portée de juger de ce qu'il a fait pour remplir ces conditions, il a commencé par dessiner un tableau, non de l'univers entier, mais du monde des sciences et des arts, c'est-à-dire, de la Grèce moderne et de l'Italie pendant douze siècles, depuis le commencement du quatrième jusqu'à celui du seizième, espace de tems pendant lequel il entreprend de montrer quel fut le sort des arts du dessin. « Obligé, dit-il, de les suivre péniblement de l'une à l'autre de ces contrées, je les ferai voir abandonnés et repris tour à tour, troublés, dégénérés, presque anéantis dans le bouleversement des deux grands empires au sort desquels ils furent successivement attachés; puis, enfin, renaissans, étudiés, et cultivés avec succès. »

Ce *Tableau de l'état civil, politique et littéraire de l'Empire Grec et de l'Italie* pendant cette longue période, est, dans le plan de l'auteur, immédiatement après son Discours préliminaire : il y doit indiquer les causes générales qui, dans l'une et l'autre de ces deux contrées, ont influé sur le sort des beaux-arts. Les planches gravées qui représentent les monumens sont le fond et la base de son travail. Elles forment une suite de trois cent vingt-cinq, dont soixante-treize sont consacrées à l'architecture, quarante-huit à la sculpture et deux cent quatre à la peinture. Nous disons qu'elles *forment* dès à présent cette suite, et, en effet, elles ont toutes été gravées à Rome sous les yeux de l'auteur; elles sont toutes entre les mains des éditeurs avec le texte entier du manuscrit; c'est pour les souscripteurs une garantie et un motif de sécurité de plus.

Les planches sont accompagnées d'une *Table*, destinée à en faciliter l'étude, en indiquant sommairement leur

Digitized by Google

objet, et les divers monumens qu'elles présentent. Elles seront suivies d'une *Explication historique et raisonnée* dans laquelle, après avoir fait connaître l'usage, l'époque et le style des monumens, l'auteur démontre comment ces monumens et ceux qui les élevèrent ont contribué à hâter la décadence ou l'amélioration de l'art. Enfin des *notes* serviront d'éclaircissemens aux différentes parties du texte, c'est-à-dire au *Discours préliminaire*, au *Tableau*, et à l'*Explication historique et raisonnée*.

Tel est le plan très-simple et très-bien conçu de ce grand ouvrage. Les deux livraisons que nous annonçons suffisent pour prouver que l'exécution y répondra. La première contient, avec le discours préliminaire, dix-huit planches d'*architecture* précédées de leur table indicative. Elles marquent le commencement et les divers degrés de la décadence de ce premier des trois arts, depuis son état de perfection chez les Grecs et les Romains, jusqu'au sixième siècle de notre ère. Les exemples de son état de perfection sont pris dans la première planche, du temple de Minerve à Athènes; de la Basilique d'Antonin à Rome; du Temple antique vulgairement nommé le Temple de Diane, près des bains de Nîmes; du Temple de *Caius* et de *Lucius* à Nîmes, connu sous le nom de Maison carrée; du Temple de la Fortune virile, à Rome, aujourd'hui l'église de sainte Marie égyptienne; enfin du Panthéon de Rome, aujourd'hui la Rotonde. Les quatorze compartimens de cette planche retracent, dans les élévations, dans les plans de ces monumens, et dans les détails des ordres dont ils sont ornés, l'idée du plus grand et du plus beau style.

On voit cette pureté s'altérer dès la deuxième planche dans les monumens des règnes de Septime Sévère, de Dioclétien et de Constantin aux deuxième, troisième et quatrième siècles, qui en remplissent les vingt-trois compartimens. L'altération et la décadence continuent et augmentent progressivement dans les planches suivantes, jusqu'aux dix-septième et dix-huitième planches, où l'on voit l'art corrompu et déchu, tel qu'il le fut aux cinquième et sixième siècles, dans les monumens du règne de Théodoric.

Digitized by Google

La deuxième livraison est consacrée à la sculpture. Les seize planches et leur table, qui la composent, offrent, depuis l'époque de la perfection jusqu'au onzième siècle, une dégradation encore plus sensible et plus affligeante de cet art. Il y a loin de l'Apollon du Belvédère, de la Vénus du Capitole, du groupe de Laocoon, de la tête en hermès d'Alexandre-le-Grand, de la tête d'Auguste ceinte d'un diadême, des bas-reliefs de Prométhée, de Pâris et Hélène, de Zethus et Amphion, il y a loin, en un mot, des trente-deux chefs-d'œuvre de la sculpture antique que la première planche réunit en très-petite forme, et seulement pour en rappeler le souvenir, jusqu'aux figures sculptées sur les sarcophages des catacombes, aux bas-reliefs des diptyques grecs et latins, et aux sujets gravés sur les paneaux de la principale porte de Saint-Paul, hors des murs de Rome, ouvrages du onzième siècle, tels qu'on les voit dessinés dans les dernières planches de cette livraison.

Certainement, lorsqu'on aura sous les yeux les trois parties distinctes et complètes de cette collection, avec leur tables indicatives, avec l'explication historique et raisonnée où seront assignées et développées les causes de toutes ces vicissitudes, avec les notes qui éclairciront encore ce que le texte n'aurait pas suffisamment expliqué, on possédera l'histoire de cette deuxième époque de l'art, plus parfaitement et plus sûrement peut-être qu'on ne possède jusqu'à présent celle de la première, y ayant nécessairement dans celle-ci quelques parties hypothétiques et conjecturales, tandis que dans l'autre tout est positif et consiste en faits.

L'auteur, que l'on dit plus qu'octogénaire, et qui a consacré sa longue et honorable carrière à l'amour des arts, est donc sûr d'emporter en la terminant l'idée la plus consolante et la plus douce que puisse désirer tout homme sage et sensible, celle d'avoir été vraiment utile à ce qu'il a le plus aimé.

La troisième livraison a paru, la quatrième ne tardera point à paraître : nous rendrons compte de toutes les deux en même tems. GINGUENÉ.

Digitized by Google

DE L'ÉTAT DES BEAUX-ARTS EN FRANCE ET DU SALON DE 1810, par F. GUIZOT. Un vol. in-8°. A Paris, chez *Maradan*, libraire, rue des Grands-Augustins.

SI, comme on le répète souvent, l'admiration publique est l'encouragement le plus efficace des beaux-arts et leur plus digne récompense; si, comme on l'a dit aussi, toute production de l'art dont les beautés ne peuvent frapper que les artistes a, par cela seul, manqué son but principal, les artistes ne peuvent ni ne doivent être indifférens aux diverses impressions que font leurs ouvrages sur le public, ni aux divers jugemens qu'il en porte. Mais il faudrait, je crois, reconnaître aussi que les artistes, en général, et plus particuliérement peut-être les peintres et les sculpteurs, auraient, chez nous, le droit d'exiger de la plupart de ceux qui font profession de juger leurs ouvrages plus de connaissances ou plus de réserve : il leur serait sur-tout permis de regretter que cette autre partie du public qui se borne à jouir des productions de leur art n'en ait pas un sentiment plus vif et plus exercé. Notre éducation sur ce point me paraît bien avoir fait, depuis quelques années, des progrès remarquables; mais je crains qu'elle ne soit encore assez loin d'être achevée, et que nos artistes ne soient réduits pour long-tems à des critiques dont ils ne pourront guère profiter, et à des éloges dont la plupart ne devront que peu les flatter.

Le goût du public et le talent des artistes sont deux choses qui réagissent nécessairement et constamment l'une sur l'autre. L'histoire de l'art chez les Grecs et chez les Italiens du siècle que l'on est convenu d'appeler le siècle de Léon X, nous montre d'une manière frappante comment, dans la marche naturelle des choses, le génie qui crée les chefs-d'œuvre et le goût qui les apprécie s'élèvent graduellement et réciproquement à une sorte de niveau; et cette histoire si glorieuse dans celle de l'espèce humaine, présente une période où il était devenu comme impossible qu'une grande beauté fût pro-

Digitized by Google

duite ; qu'une conception sublime fût heureusement exécutée, sans que l'artiste fût, en quelque sorte, assuré d'avance qu'elles seraient généralement senties et justement appréciées. Espérons que nous en viendrons là, mais il me semble, en attendant, que, pour être juste envers nos peintres, il faudrait convenir qu'ils ont fait jusqu'à présent plus d'heureux efforts pour ranimer et perfectionner chez nous le sentiment des beautés de leur art, qu'ils n'ont reçu du goût public d'utiles leçons ou d'éloges glorieux, je veux dire vivement sentis.

Mais plus sont rares les critiques dont nos artistes puissent en même tems et se glorifier et profiter, et plus sans doute il leur importe de remarquer et de méditer celles dont ils peuvent retirer cette récompense et cet avantage. A ces titres, la brochure ici annoncée a droit à leur attention. Ils y reconnaîtront facilement l'ouvrage d'un homme doué d'un sentiment délicat et très-exercé des beautés de leur art, qui en a médité les principes et l'objet, qui en sait bien l'histoire, et à qui enfin ses propres études ont donné le droit d'énoncer une opinion sur celle des autres. Au ton et à la plénitude des éloges, à la franchise des critiques, ils ne pourront douter ni de la sincérité de l'admiration de l'auteur pour leurs talens, ni de son amour pour l'art lui-même.

Au reste, l'objet que s'est proposé M. Guizot n'est nullement l'examen détaillé de tous les tableaux de l'exposition actuelle qui ont obtenu des éloges, ou en méritent : ce n'est même l'examen complet d'aucun de ces tableaux en particulier. Il s'est imposé une tâche à quelques égards plus bornée, mais aussi plus utile, et surtout plus difficile. Il a voulu démêler dans les productions de peinture exposées en 1810 les traits caractéristiques qui indiquent l'état présent de l'art en France, et la tendance particulière de l'école actuelle : il s'est proposé de déterminer en quoi cette tendance contrarie, en quoi elle favorise le développement de l'art, et sa marche vers le perfectionnement.

Le résultat le plus remarquable des réflexions et des rapprochemens que M. Guizot a faits dans cette vue, c'est que l'étude presque exclusive des statues antiques,

étude

Digitized by Google

étude à laquelle les peintres de la nouvelle école se sont livrés, non moins que les sculpteurs, a fini par introduire dans leurs ouvrages une certaine imitation des beautés et des effets propres à la sculpture, une certaine habitude d'envisager la nature sous les mêmes points de vue sous lesquels la considère ce dernier art, et dans la même intention. Cette remarque n'était pas difficile à faire : elle a même été faite souvent, mais plus souvent, si je ne me trompe, comme éloge que comme critique. Ce que M. Guizot a entrepris de neuf et d'intéressant, c'est d'examiner si cette influence trop absolue et trop directe de la sculpture antique sur la peinture moderne est fondée en principe; c'est de chercher s'il n'existe point entre les domaines respectifs de ces deux arts des limites naturelles que l'un ni l'autre ne puissent franchir sans manquer plus ou moins leur but spécial, sans tomber dans quelques défauts, sans perdre quelques avantages. Telle est l'intention principale à laquelle se rattachent la plupart de ses observations, et dont elles reçoivent ce qu'elles ont de plus original et de plus piquant.

M. Guizot reconnaît à plusieurs caractères, et dans diverses parties des ouvrages de nos peintres les plus distingués, l'influence plus ou moins directe d'une étude trop exclusive des chefs-d'œuvre de la sculpture antique. Il cite d'abord quelques tableaux, et des plus célèbres, de la nouvelle école, en observant ingénieusement et avec justesse combien peu un grand sculpteur aurait à changer à ces tableaux, pour en transformer soit l'ensemble, soit des parties, en beaux groupes de sculpture ou en belles statues. Ce rapprochement m'a sur-tout paru frappant par rapport à l'admirable tableau de Bélisaire de M. Gérard. Parmi les traits caractéristiques de la nouvelle école de peinture, que M. Guizot attribue à un goût formé sur l'étude des statues antiques, il remarque principalement la prédilection de la plupart de nos artistes pour les sujets grecs; le penchant de plusieurs d'entr'eux à surcharger leurs figures de détails anatomiques, à inventer des poses qui semblent commander ces détails; le goût pour le *nu*; la distraction

Digitized by Google

fréquente, en exécutant chaque figure, dans une composition où il en entre beaucoup, de s'attacher plutôt à dessiner cette figure avec correction, et à-peu-près comme si elle devait être vue isolée, qu'à la rapporter convenablement à un tout qui occupe plus ou moins d'étendue et de profondeur dans l'espace. Enfin il note au nombre des inconvéniens introduits dans la peinture par le désir de reproduire des effets de sculpture, une certaine tendance à subordonner l'action et le mouvement des personnages au projet, pour ainsi dire, formé d'avance, de leur donner de *belles poses*. C'est dans la vue de rectifier cette espèce d'imitation d'un art par un autre, que M. Guizot explique (autant du moins que le comportent les bornes assez étroites qu'il s'est prescrites), en quoi le but et les moyens, les convenances et les effets de la peinture et de la sculpture diffèrent essentiellement entr'eux, et constituent deux domaines indépendans et très-distincts l'un de l'autre, bien que très-voisins, ou même ayant des points essentiels de contact.

Dans une exposition de tableaux aussi riche que celle de 1810, M. Guizot ne pouvait guère manquer d'exemples pour expliquer ses idées. Heureusement pour lui et pour les lecteurs, les tableaux qui, par eux-mêmes et indépendamment de toute vue particulière sur l'état de l'art, méritent le plus d'attention et font le plus d'honneur à l'école, sont, en même tems, ceux qui lui ont fourni les applications les plus heureuses de ses idées. Par exemple, c'est le tableau où M. Guérin a représenté Oreste venant, au nom des Grecs, demander à Pyrrhus que le fils d'Hector lui soit livré, qui a donné lieu à M. Guizot d'expliquer en quoi les moyens et le but de la peinture et de la sculpture diffèrent relativement au choix des poses. Après avoir dignement loué les beautés de ce tableau, il y revient : « et c'est, dit-il, pour lui reprocher un léger » défaut qui a peut-être bien aussi sa source dans cette » étude de l'antique, source de tant de beautés. Oreste » lève le bras droit, et fait du pouce un geste qui semble » indiquer quelque chose derrière lui. L'artiste n'a-t-il » voulu que donner à ce bras et à cette main une belle

Digitized by Google

» pose, ou la leur a-t-il donnée pour les faire servir à » un geste d'indication? Dans le premier cas, ce serait » un tort que d'avoir mis dans la pose d'un des person- » nages du tableau quelque chose de non-motivé, d'étran- » ger à l'action : le sculpteur, ne représentant ordinaire- » ment qu'une figure, choisit la pose où elle se déploie » de la manière la plus complète et la plus avantageuse; » il prend dans l'action le moment qui lui fournit les » plus beaux développemens, et subordonne ainsi, si » l'on peut le dire, l'action à la pose. Le peintre repré- » sente une action, une scène, et doit subordonner » toutes ses poses à cette action; il est enchaîné par cette » condition nécessaire; et tandis que, dans une statue, » c'est d'après la pose que le spectateur devine l'action, » dans un tableau l'action connue dans son ensemble » règle pour lui d'avance chaque pose particulière, et » rend choquant à ses yeux ce qui ne s'y rapporte pas. » La pose n'est ici que l'expression d'une action connue » dans un moment donné; elle est, en sculpture, la » forme sous laquelle l'artiste présente une action isolée, » dans un moment choisi à volonté : on sent qu'il a, dans » ce dernier cas, une liberté bien plus grande.....

» Si M. Guérin a eu, au contraire, en plaçant ainsi le » doigt d'Oreste, une intention relative à l'action géné- » rale, je ne puis m'empêcher de trouver que cette in- » tention n'est pas clairement exprimée; la raison en est » facile à découvrir. Dans un tableau, les personnages » ne sont liés, soit entre eux, soit au sujet, que par » leurs actions, leurs mouvemens, et non par leurs » paroles. Ainsi, c'est en se jetant aux genoux de » Pyrrhus qu'Andromaque se rattache à l'action; c'est » en étendant ses bras et son sceptre vers elle que Pyr- » rhus y tient, et c'est par des regards et un geste de » colère qu'Hermione ne s'en sépare pas, même en » s'éloignant. Si le geste d'Oreste se rapporte à quelque » chose, il se rapporte aux paroles qu'il vient de pro- » noncer, et sans doute ces paroles sont ces vers de » Racine :

« Oui, les Grecs sur le fils persécutent le père, etc. »

Digitized by Google

» Ce geste, en effet, semble indiquer les Grecs placés » derrière leur ambassadeur, et prêts à fondre sur » l'Epire. On sent que le spectateur qui ne sait point ce » qu'Oreste vient de dire, ne peut comprendre ce qu'il » fait; sans doute tous les accessoires doivent être signi- » ficatifs, et les Grecs avaient eu grandement raison » d'établir cette règle, source féconde de beautés poé- » tiques : mais cette signification doit être naturelle, » sortir du sujet et y rentrer sans peine, etc. »

Ce sont quelques tableaux de M. Giraudet, tableaux remplis d'ailleurs de si grandes beautés, qui ont fourni à M. Guizot l'occasion la plus saillante de faire entendre en quoi le travail du statuaire et celui du peintre diffèrent par rapport à la faculté d'exprimer dans leurs productions respectives beaucoup de détails d'anatomie. Divers autres tableaux l'ont amené à développer les raisons pour lesquelles le *nu* n'offre point dans l'œuvre du sculpteur la même inconvenance que dans celle du peintre, ni à celui-ci les mêmes avantages qu'au premier. Je regrette de ne pouvoir citer ces passages pleins d'aperçus aussi justes que délicats; mais je ne pourrais les faire entrer dans le cadre d'un extrait, à moins de les abréger beaucoup, et d'exposer ainsi le lecteur à les mal saisir ou à les mal juger.

L'attention et les développemens variés que M. Guizot a donnés à ce point principal de sa brochure, ne lui en ont pas fait perdre de vue un autre qui n'est guère moins essentiel. Il lui semble que plusieurs de nos artistes, entre lesquels figurent quelques-uns des plus distingués, ne se sont pas fait une idée complète et assez profonde de l'importance de la beauté dans les créations de leur art, ou, ce qui revient au même, qu'ils se sont fait une idée exagérée du mérite, de l'énergie et de la force de l'expression.

Cette autre tendance à sacrifier ainsi la beauté à l'expression, ou, si l'on veut, à choisir gratuitement dans le sujet des compositions pittoresques l'instant où ce sacrifice devient, en quelque sorte, forcé de la part de l'artiste, constitue l'inconvénient opposé à l'imitation trop servile et trop étendue de l'antique, imitation qui,

Digitized by Google

plus ou moins, se fait toujours aux dépens de la chaleur et de la vérité. M. Guizot semble, de la sorte, avoir voulu signaler les deux extrêmes au-delà desquels le génie de nos artistes tend presqu'également à s'égarer: mais ce dernier est peut-être le plus dangereux, en raison de ce qu'il est moins senti, et, pour ainsi dire, mieux voilé par les grands talens de l'école dont il forme un des caractères.

Il eût été à désirer que M. Guizot donnât à ses idées un développement plus étendu et plus méthodique; qu'il posât ou indiquât avec plus de précision encore les limites qu'il reconnaît, et qui existent réellement entre le domaine de la peinture et celui de la sculpture: il eût sur-tout rendu un éminent service à la théorie de ces deux arts, en déterminant la différence d'étendue et peut-être même de signification que les idées de *beau* et d'*idéal* ont et doivent avoir relativement au peintre et relativement au sculpteur; et c'est précisément ce qu'il a dit qui porte à regretter qu'il n'ait pu dire davantage. Toutefois ses réflexions sont assez étendues pour provoquer celles des artistes, et, si je ne me trompe, assez justes pour leur servir de base: et si c'est là, comme il le semble, le but essentiel qu'il se soit proposé, on trouvera sans doute qu'il l'a rempli.

La conséquence générale qui découle naturellement des principales observations de M. Guizot, c'est que pour assurer la marche et la direction de l'art vers le perfectionnement, il faudrait prendre une voie qui conciliât les deux tendances opposées dont il vient d'être question, une voie dans laquelle l'artiste se trouvât, pour ainsi dire, naturellement à portée d'unir le charme du *vrai* à celui de l'*idéal*, le mérite de l'originalité au sentiment du beau. M. Guizot ne voit et n'indique qu'un moyen de donner à l'art cette heureuse direction, et de l'y maintenir. C'est, dit-il, que nos artistes étudient avec soin par quelle route les anciens sont parvenus à la perfection qui les distingue, les principes qu'ils suivaient; et qu'ils appliquent ces principes et ces études à des sujets pris dans le monde moderne: il veut dire à des sujets dont l'intérêt tienne immédiatement à nos mœurs, à nos opi-

Digitized by Google

nions, à nos sentimens habituels, à des souvenirs vivans dans notre ame. La partie de l'ouvrage consacrée à cette idée en est une des plus riches en détails intéressans.

On se tromperait, si, d'après ce qui vient d'être dit de cet ouvrage, on allait se figurer qu'il ne renferme que des vues générales et abstraites sur la théorie métaphysique des arts de dessin. Le parti, auquel l'auteur a été amené par les bornes mêmes de son plan, de faire sortir ses idées de l'examen particulier de diverses productions plus ou moins distinguées, donne à ces idées à-la-fois plus de clarté et un intérêt plus piquant que s'il les eût exposées d'une manière directe et absolue. D'ailleurs les points de vue principaux auxquels il a rattaché ses observations, outre qu'ils n'excluaient point les considérations accessoires, sont par eux-mêmes assez féconds et assez importans pour avoir donné lieu à des critiques et à des éloges suffisamment détaillés. Je regrette particuliérement de ne pouvoir citer au moins quelques traits de son examen du tableau de l'*Enlèvement de Céphale*, par M. Guérin, de *la bataille d'Austerlitz*, par M. Gérard; de *la reddition de Madrid*, par M. Gros; de *la révolte du Caire*, par M. Girodet, de *Stella en prison*, par M. Granet, et des petites compositions de M^lle^ Lescot; compositions qui respirent un charme si original. Mais on trouvera, si je ne me trompe, en lisant ces morceaux à leur place, qu'il est difficile de louer avec plus de finesse, de justesse et de plaisir.

L'étendue que j'ai donnée à cet extrait m'interdit de parler de la partie de la brochure de M. Guizot qui concerne les statues. Il me suffira de dire que cette partie, qui a aussi son intérêt, est cependant, ainsi que cela devait être, et beaucoup moins étendue, et moins importante que celle consacrée aux productions de peinture. Quant au style de l'ouvrage, il est franc, correct et animé; et ceux même qui, dans cet ouvrage, ne chercheraient ni de l'instruction, ni des idées sur les principes des arts, y trouveront encore une lecture fort agréable.

D.

Digitized by Google

PRÉCIS HISTORIQUE DES GUERRES DES SARRASINS DANS LES GAULES; par M. B...N C....F. — Brochure in-8°. — Prix, 1 fr., et 1 fr. 25 c. franc de port. — A Paris, chez *Moreaux*, imprimeur, rue S^t^-Honoré, n° 315, et chez les marchands de nouveautés.

MONTRER que le séjour des Sarrasins dans les Gaules a été plus long qu'on ne le croit communément; éclaircir quelques faits de cette époque reculée, en leur assignant une date plus précise, et prouver l'incertitude ou même la fausseté de quelques autres, tel était le but de l'auteur de cette brochure. Il n'a négligé ni peines ni soins pour le remplir. La lecture que supposent les citations qui couvrent le bas de ses pages, est immense, et elle était de nature à lasser tout écrivain qui ne se serait pas armé de la patience la plus opiniâtre et du zèle le plus ardent. Des livres que M. B...n C....f a dû consulter, les moins fastidieux sont ces histoires de villes et de provinces qui n'ont d'intérêt que pour leurs habitans, mais qui du moins sont écrites d'une manière supportable et peuvent offrir quelques détails curieux, au lieu qu'il n'a dû trouver aucune espèce de dédommagement dans les sources premières, dans les écrivains contemporains de l'époque qu'il voulait éclaircir. La plupart, dit-il, étaient des moines qui, accoutumés à la vie paisible du cloître et peu au fait des affaires publiques, se sont contentés de rapporter les événemens dénués de tous les détails qui les éclaircissent, et se sont encore moins inquiétés d'en développer les causes que, sans doute, ils ne connaissaient pas. Ajoutez à ce manque de lumières dans les écrivains, tout le dégoût qu'inspire leur latin barbare, et vous aurez une idée du courage qu'il fallait avoir pour les analyser. Il paraît cependant que M. B...n C....f a mis à contribution tous ceux qui pouvaient lui être utiles; car, si nous faisions seulement la liste des autorités qu'il allègue, nous craindrions d'effrayer nos lecteurs.

Mais ce qui, sans les effrayer, les surprendra peut-

Digitized by Google

être davantage, c'est que M. B...n C....f ait été assez modeste pour ne tirer qu'une brochure de 50 pages de la lecture de tant d'*infolios*. Cette conduite est bien opposée à celles des compilateurs et des érudits vulgaires, et sous certains rapports nous ne pouvons que l'en féliciter. Nous craignons seulement que pour éviter un excès il n'ait donné dans l'excès contraire, et qu'il n'en résulte le même mal. On ne lit point les faiseurs d'*infolios*, parce qu'on n'a pas le tems de les lire : et cette raison n'empêchera sûrement personne de lire la brochure de M. B...n C....f ; mais qu'en retiendra-t-on après l'avoir lue ? ce que l'on retient des abrégés ; beaucoup moins qu'il n'en faut savoir, parce qu'il faudrait retenir en entier les ouvrages de ce genre, et qu'un livre ne se grave jamais en entier dans la mémoire, fût-il écrit par Voltaire ou par Montesquieu. C'est une grande erreur que de croire qu'il suffise de rapporter un fait pour en fixer le souvenir dans l'esprit de ses lecteurs. Non-seulement les détails *éclaircissent*, comme dit M. B...n C....f ; ce sont eux aussi qui peignent, qui intéressent, et la mémoire a trop à faire lorsqu'elle n'est aidée ni par l'imagination ni par le cœur.

Notre auteur nous dira peut-être que c'est moins à lui qu'à tout autre qu'un pareil avis doit s'adresser, et que, s'il a été si bref, c'est que la disette de matériaux l'a forcé de l'être. Nous accepterons volontiers son excuse, et nous conviendrons même qu'il a pu se mêler un peu d'humeur à notre reproche. Son ouvrage eût été beaucoup plus long s'il avait discuté les opinions de ses auteurs, et par-là il nous eût fourni en même tems quelques moyens d'apprécier la sienne ; il s'est contenté de les citer, et par-là en abrégeant sa brochure, il nous a réduits à ne pouvoir le juger sans avoir feuilleté à notre tour toutes les annales monastiques où il a puisé son érudition. Est-ce vengeance de sa part ? a-t-il voulu jouer un tour à la critique, en la condamnant à ne pouvoir prononcer avec connaissance de cause qu'après s'être soumise à tout l'ennui que lui-même a dévoré ? En ce cas il trouvera bon que nous échappions à sa vengeance ; nous aimerons mieux, comme dit le proverbe, le croire sur sa parole

Digitized by Google

que d'y aller voir; et nous osons même nous flatter qu'il ne pourra nous désapprouver entiérement de ne pas faire, pour un simple article de journal, ce qu'il a entrepris pour sa brochure de 50 pages.

Mais c'est assez nous occuper de M. B...n C....f; songeons à nos lecteurs qui peut-être sont étonnés de ne pas avoir encore appris de nous ce qu'ils doivent attendre de sa brochure. Nous croyons que la plupart y trouveront des faits tout-à-fait nouveaux pour eux. Tout le monde connait la grande expédition d'Abdérame détruite par Charles-Martel entre Tours et Poitiers. On sait assez généralement que les Sarrasins ont possédé pendant quelque tems cette partie du Languedoc qui portait le nom de Septimanie. Ce qui est moins connu, c'est que le séjour de ces peuples dans le midi de la France a duré environ cinquante ans; c'est que, deux siècles après en avoir été chassés, ils revinrent s'établir en Provence, et qu'ils s'y maintinrent jusqu'en l'année 970, d'abord alliés de quelques seigneurs du pays et ensuite redoutables par eux-mêmes. Un fait plus curieux encore et que notre auteur tire des Annales de Muratori, c'est qu'un roi des Lombards, ligué pour les détruire avec le duc de Provence, et au moment d'y parvenir, aima mieux traiter avec eux et les établit dans les Alpes qui séparent la Suisse de l'Italie pour en défendre le passage contre son rival Bérenger.

Nous pourrions citer encore quelques traits remarquable de cette époque, si nous ne devions craindre d'épuiser les alimens que peut offrir cette brochure à la curiosité des lecteurs, tandis que nous ne songeons qu'à l'exciter, et si, d'un autre côté, il n'était de notre devoir de régler autant que cela se peut la longueur de l'article sur celle de l'ouvrage. Obligés par cette considération de nous arrêter, nous ne dirons plus qu'un mot sur le style de M. B...n C....f. Il a senti lui-même que ce pouvait être sa partie faible, et il a réclamé l'indulgence de ses lecteurs. Nous croyons qu'il n'en aurait pas eu besoin, s'il n'avait pas confondu le style historique et le style poétique. C'est lorsqu'il veut s'élever qu'il bronche; quand il se borne à raconter, il est en général clair et

Digitized by Google

correct. Nous finirons en le félicitant de son zèle pour notre ancienne histoire, et en l'exhortant à donner une autre fois plus d'étendue et de masse au résultat de ses travaux. Le bagage de Pégase doit être léger, disait Voltaire; mais il faut plus de consistance aux recherches de Clio.

LITTÉRATURE ITALIENNE.

A sua Altezza imperiale il Principe EUGENIO-NAPOLEONE, *vicerè d'Italia, nascendogli il primo maschio.* — A son Altesse impériale le Prince EUGÈNE-NAPOLÉON, sur la naissance de son premier fils; Ode D'ANTOINE BUTTURA.

M. Buttura, fixé depuis long-tems en France, n'y perd point de vue ce qui intéresse sa patrie : il s'est empressé de célébrer un événement aussi heureux que l'était la naissance d'un fils pour le jeune prince qui la gouverne au nom de S. M. l'Empereur et Roi. L'Ode dans laquelle il a chanté cette naissance, se distingue non-seulement par l'élégance et l'élévation du style, mais par le cadre ingénieux et nouveau dans lequel il a su présenter des félicitations sur un sujet qui paraîtrait devoir être épuisé en Italie, où les pièces de vers pour la naissance d'un fils, pour un mariage, ou pour une prise de voile, sont innombrables.

Une disposition géographique très-remarquable, et que cependant personne ne paraît avoir observée, est la circonstance qu'il a saisie. La patrie du plus grand poëte de l'Italie antique est placée entre celles des deux plus grands poëtes de l'Italie moderne. Mantoue, près de laquelle naquit Virgile, tient à-peu-près le milieu entre Ferrare où naquit l'Arioste, et Bergame où était né le père du Tasse, et que le Tasse lui-même regarda toujours comme sa ville natale. M. Buttura est transporté sur les ailes de sa pensée, des rives de la Seine, cette impératrice des fleuves, dans les heureux champs de l'Italie. Il la voit; il voit le Dieu des vers tendre son arc et diriger ses traits vers un but glorieux : un cri de joie s'élève; les Alpes et l'Apennin, l'Adriatique et la mer Thyrrénienne le répètent : il voit frémir le beau lac *Benaco* ou le lac de Garda, voisin de Vérone sa patrie. C'est ce lac qui fournit au Mincio

Digitized by Google

les eaux dont il entoure la cité de Virgile (Mantoue); tout auprès (à Ferrare), est né le divin Arioste, et de l'autre côté s'élève la belle patrie du Tasse (Bergame), qui paraît contempler les riches campagnes de l'Insubrie. De doux chants s'élèvent à l'entour, les nymphes au pied d'argent entrelacent leurs pas sur l'humble rivage d'Olona, séjour modeste mais chéri d'Eugène. Prince fortuné, heureux époux, heureux père, etc.... Et voilà le poëte arrivé à son sujet à la manière de Pindare, mais par de moins longs détours, puisqu'il a fait tout ce chemin en deux strophes dont chacune n'a que dix vers.

Après les louanges du père, viennent les vœux pour le fils. Quel don le poëte déposera-t-il sur son berceau? Celui d'une lyre d'ivoire sur laquelle il a peint les deux augustes époux dont cet enfant reçoit la vie. La noble épouse y est assise entre Junon et Cythérée, qu'elle égale toutes deux en beauté; Junon détache de son sein la ceinture qui ne lui appartient pas; et Vénus lui indique d'un signe de main qu'elle en fait don à la princesse. Le prince y est représenté, semblable à son père adoptif, à un Dieu : la Gloire et la Vertu sont à ses côtés. L'une fixe sur sa tête un diadême éclatant comme la flamme, l'autre la décore d'un voile qui en tempère la splendeur. L'art du poëte y a retracé l'histoire de ses nobles entreprises : on y voit briller la victoire de Rabb, *fille illustre de l'immortelle Marengo*.

Qu'au son de cette lyre suspendue par Apollon sur le berceau du royal enfant, les muses l'entretiennent un jour de ces hauts faits; qu'il imite son père; qu'il ait toujours devant les yeux la gloire de son auguste aïeul; qu'il s'élève au plus haut sommet de la vertu; sur-tout qu'il aime les muses, qui seules dispensent des lauriers durables aux plus nobles travaux. « Le tems ne se détourne et ne se repose jamais; il entraîne avec lui les plus vils et les plus puissans; la mort parcourt d'un pied invincible l'humble village, l'ample cité, les palais; une nuit ténébreuse presse et couvre d'oubli les princes et les peuples; mais le chœur des enfans d'Apollon élève sur le Pinde une haute colonne de diamant, et y grave les noms chers à la vertu, qu'admireront nos neveux et leurs descendans. »

L'idée de cette colonne amène ingénieusement un éloge, sans lequel on sent que cette ode ne pouvait finir, et le poëte en a tiré une comparaison frappante de vérité et de nouveauté. « Je lis dans les destins, grand prince, et

Digitized by Google

je vois sur cette colonne, gravés autour de votre nom, les noms d'une race innombrable; je vois à son sommet LE GRAND EMPEREUR, au milieu de tant de héros, comme le soleil au milieu des planètes, briller éternellement au-dessus des ans et de l'oubli, tel que je le vois dans Paris au haut de la noble colonne, qui porte son nom, contempler debout cette nouvelle Rome, qui s'embellit sous ses regards. »

Ceux de nos lecteurs qui entendent la langue et sont en état de sentir les beautés de la poésie italienne verront ici avec plaisir le texte de ces deux belles strophes.

Mai non si volge o posa
Il tempo, e seco trae vili e potenti :
Il borgo umil, l'ampia città, la reggia
Con invincibil fiè morte passeggia :
Notte caliginosa
Preme e copre d'obblio principi e genti.
Ma sovra Pindo l'apollineo coro
D'adamante colonna erge sublime,
E i nomi cari a la Virtù n'imprime,
Specchio a' nepoti e a chi verrà da loro.

Per entro ai fati io leggo,
E là scolti, gran prence, i nomi scerno,
Al vostro intorno, d'infinita prole :
E in cima il Magno Imperator già veggo,
Fra tanti eroi, qual fra pianeti il sole,
Sovra gli anni e l'obblio splendere eterno;
Come il veggo in Parigi alto su quella
Colonna illustre, che da lui si noma,
Star vagheggiando questa nuova Roma
Che sotto il guardo suo si fa più bella.

Ce sont là sans doute de fort beaux vers, des images et des idées grandes et nouvelles. Toutes les fois qu'au lieu de lire des vers de versificateurs on en lit des véritables poëtes, on reconnaît que les trésors de l'invention poétique sont réellement inépuisables, et l'on est tenté de croire qu'il n'appartient qu'à ceux qui n'ont rien à dire de prétendre que tout est dit.

GINGUENÉ.

Digitized by Google

VARIÉTÉS.

CHRONIQUE DE PARIS.

TRÈS-EXACTS jusqu'ici à nous trouver à l'espèce de rendez-vous littéraire que nous donnons tous les quinze jours à nos lecteurs, nous y avons manqué samedi dernier, et comme il serait possible que quelques-uns d'entr'eux se fussent aperçus de notre absence, nous leur en dirons naïvement la cause. L'auteur de cet article, obligé quelquefois, si non *d'écrire sur la borne*, du moins de *penser dans la rue* (comme Rivarol le disait, autant qu'il nous en souvient, du volumineux Rétif de la Bretonne), a éprouvé dans une de ses courses un accident assez commun dans un tems de verglas, et dont les circonstances peuvent trouver place ici. Notre chroniqueur, dans une de ses courses, avait été conduit à la place des Victoires où il s'était arrêté pour visiter un établissement nouveau, dont il se proposait de rendre compte; en sortant de là, il descendait tout rêvassant la rue du Petit-Reposoir, pour se rendre à l'hôtel des Postes : quelque préoccupé qu'il fût, il ne tarda pas à s'apercevoir que, pendant le tems qu'avait duré sa visite, le froid avait ressaisi le dégel commencé, de manière à rendre très-difficile, pour tout bipède, la progression verticale sur le pavé des rues. La pente rapide de celle qu'il parcourait de haut en bas ajoutait encore à la difficulté, contre laquelle il ne lutta pas long-tems; après quelques efforts infructueux pour conserver le centre de gravité, il le perdit tout-à-fait, et serait tombé suivant toutes les lois de la pesanteur, s'il n'eût pas rencontré sur son chemin un autre corps poussé en sens contraire, et qu'il entraîna dans sa chute. C'était celui d'un petit homme gros et colère, qui ne se vit pas plutôt renversé, qu'il essaya de se relever brusquement, pour aller demander raison de sa mésaventure à celui qui l'avait causée; mais les deux pieds lui manquant à-la-fois, il retomba de nouveau, en faisant deux ou trois tours sur lui-même; exercice que facilitait singulièrement la forme de boule sur laquelle il avait été moulé. Notre collègue gissant lui-même à quelques pas de là, et riant de ce burlesque couroux, n'avait pas moins de peine à se remettre en pied : nouveaux efforts

Digitized by Google

de la part du petit homme, nouvelle chute, nouveaux éclats de rire, auxquels s'associaient ceux d'un petit nombre de spectateurs que cette scène comique avait attirés; elle finit quand chacun eut repris son à-plomb et son sang froid; ce fut alors seulement que notre collègue s'aperçut qu'il s'était assez grièvement blessé dans sa chute pour se voir forcé de s'interdire pendant quelque tems toute espèce de travail.

—Les jours de neige et de glace qui ont terminé le mois de décembre, et commencé celui où nous sommes, ont été pour nos jeunes gens de l'un et l'autre sexe l'occasion de nouveaux plaisirs, dont le bassin de la Villette était le principal théâtre; c'est là qu'on a pu voir réunie pendant quelques matinées cette population brillante qu'on ne trouve ordinairement rassemblée, du moins dans cette saison, que le soir, dans les grands cercles ou au spectacle. Ce magnifique canal était couvert d'une foule innombrable de jeunes gens, et même de quelques jeunes dames sillonnant avec une agilité que l'œil avait peine à suivre cet immense parquet de glace; mais, au milieu de ce tourbillon de patineurs, il en est un qui se distingue entre les plus remarquables :

Quantum lenta solent inter viburna cupressi.

Ce coryphée du patin est M. Ciceri, connu dans les arts par des talens d'une plus grande importance. Son apparition au canal de l'Ourcq était marquée par la foule d'admirateurs qu'il entraînait, non sur ses pas, mais sur son vol, et qu'il émerveillait par ses pirouettes à droite et à gauche, par ses voltes en dedans et en dehors, par la grace, l'adresse et la légéreté qu'il déploie dans cet exercice. En déclarant que M. Ciceri l'emporte sur tous ses rivaux, nous ne nous dissimulons pas que nous aurons à combattre les partisans de M. Walker, qui cherchent à établir la supériorité de ce dernier; mais nous persistons d'autant plus hardiment dans notre opinion que nous avons assisté à un conseil d'amateurs, dans lequel il a été décidé que M. Walker patinait plus vite sur la ligne droite, mais que M. Ciceri lui était évidemment supérieur dans toutes les finesses, dans toutes les difficultés de l'art, et qu'en un mot M. Ciceri était un patineur de *meilleur goût*.

Quelques étrangers, qui ne manquent jamais d'imitateurs à Paris, ont voulu mettre, cette année, les *traîneaux* à la mode; avant de faire la dépense de cet équi-

Digitized by Google

page, s'ils avaient réfléchi qu'il ne tombe presque jamais assez de neige dans cette capitale pour couvrir entiérement l'épaisseur du pavé des rues, que le passage continuel des voitures creuse, dans tous les sens, de profondes ornières, ils se seraient épargné la petite honte de se donner en spectacle sur des traîneaux, dont la marche contrariée à chaque pas par les monceaux de neige qui se ramassaient sous le train de devant, n'avait pas un avantage bien décidé sur les fiacres, tout fiers de soutenir la concurrence.

— Il est une classe d'hommes, à Paris, dont les habitudes, les goûts et les plaisirs sont presqu'aussi invariables que les mœurs des habitans du Gange ou du fleuve Jaune; nous voulons parler des artisans de la classe inférieure. De tems immémorial, le dimanche est par eux consacré à dépenser le superflu qu'ils ont pris sur le nécessaire du reste de la semaine. Leur prévoyance ne s'étend pas au-delà de huit jours, et ils ne connaissent d'autre avenir que le dimanche. Les spectacles, dont le goût est si généralement répandu dans toutes les autres classes du peuple, n'ont aucun attrait pour eux. La Courtille, les Porcherons, un coin de table au Grand-Salon ou chez Desnoyers, voilà leurs cercles, leurs théâtres, leurs promenades, leurs athénées. On aurait tort de croire que ces réunions soient aussi étrangères aux bonnes mœurs qu'elles le sont au bon ton et au bon goût. Les habitudes de ces gens-là sont basses, mais leur conduite n'a rien d'essentiellement répréhensible, et l'on trouverait, sans aucun doute, plus à reprendre dans les cabinets du *Cadran-Bleu*, de la *Galiotte*, que dans les tavernes de *l'Arc-en-Ciel* ou de *l'Ile-d'Amour*. Ces réunions d'artisans sont le plus ordinairement des fêtes de familles : tout y est public; le père, la mère et les enfans se rassemblent pour manger une matelotte ou un civet de lapins (dont on se garde bien de leur montrer la peau), au milieu de vingt autres familles que les mêmes plaisirs attirent dans les mêmes lieux. Le vin de Brie et de Suronne coule à grands flots; on boit, on rit, on chante, on s'enivre, et la femme qui s'arrête ordinairement tout juste au degré de raison dont elle a besoin pour ramener son mari, ne le force pourtant à quitter la table que lorsque la bourse est tout-à-fait épuisée. Tous les comptes soldés, la famille se remet en marche, et bras dessus, bras dessous, détonnant un pont-neuf, redescend vers minuit le faubourg du Temple,

Digitized by Google

et rentre au logis où elle ne trouvera, le lendemain, que le pain qu'elle aura gagné dans la journée, sans regretter l'argent si follement employé la veille.

— On doit vendre dans quelques jours la belle collection des tableaux de M. Radix de Sainte-Croix. Le catalogue en a été dressé par M. Lebrun, et les ouvrages les plus douteux y ont été reconnus par lui avec cette rectitude de jugement que trente ans d'études et d'expérience lui ont acquise. Puisque l'occasion se présente de dire un mot sur ces ventes journalières de tableaux qui se font à l'hôtel de Bullion, nous avancerons hardiment qu'elles sont également préjudiciables à l'art et aux artistes. Les plus belles collections s'y trouvant confondues avec les plus mauvaises, les riches amateurs qui peuvent seuls mettre un prix aux grandes productions de l'art, ne sont plus stimulés par l'annonce d'un beau cabinet, et il résulte de là que ces sortes d'encans deviennent le patrimoine de quelques brocanteurs habiles à s'enrichir des dépouilles des artistes en discréditant leurs travaux. Il serait à souhaiter qu'il existât un établissement dont le directeur, homme de talent et de goût, fût autorisé à retirer des ventes publiques les morceaux dignes de fixer l'attention du gouvernement et des connaisseurs, et remédiât ainsi à l'inconvénient de voir vendre une esquisse de Raphaël, un tableau du Poussin ou une marine de Vernet, à côté d'un portrait de Vanloo ou d'un dessus de porte de Boucher.

— Le mois de janvier, si fertile en Almanachs, en a vu éclore cette année une quantité prodigieuse; et si les lecteurs s'avisent d'observer qu'ils n'ont jamais été moins bons, on leur répondra qu'ils n'ont jamais été plus beaux, et l'un va pour l'autre. En effet, on ne saurait trop faire l'éloge de la beauté des reliures, des gravures, des caractères, du papier et du titre de la plupart de ces Almanachs. Parmi les quarante-trois chansonniers que nous avons comptés sur l'étalage d'un libraire du Palais-Royal, comment ne pas être séduit par les titres suivans : *La Lyre d'Anacréon, l'Élève d'Epicure, le Bouquet de Famille, le Chansonnier des Grâces, Bacchus en Goguette, le Colombet du Vaudeville, le Bouquet de Roses*, etc. etc.; en réduisant à cent cinquante le nombre de chansons contenues dans chacun de ces recueils annuels, on obtiendra de bon compte 6450 chansons inédites, dont les auteurs pourraient fournir un volumineux supplément aux *Dits ingénus* de Rivarol.

Digitized by Google

— Un nouvel instrument, nommé *organo-lyricon*, occupe en ce moment toutes les oreilles savantes de la capitale; les rapports extrêmement favorables des sociétés harmoniques au jugement desquelles cet instrument a été soumis, ont déterminé un M. Allais, tapissier, à en faire l'acquisition, et à transformer son arrière-magasin en une salle de concert, dont il fait très-agréablement les honneurs au public pour la modique somme de 2 francs par tête d'amateur. M. Allais trouvera peut-être plus de profit, et sans doute moins de fatigue, à faire jouer son *organo-lyricon*, qu'à rembourrer des fauteuils et des couchettes, mais nous ne nous en élèverons pas moins contre ces spéculateurs d'objets d'art, qui ne voient dans les inventions du génie que le produit net, et s'embarrassent peu d'enterrer un chef-d'œuvre de l'art au fond d'un garde-meuble, quand ils en ont retiré l'intérêt de leur argent.

— Il n'est pas encore tout-à-fait du bon ton, pour les gens de la plus haute société, de courir le matin les rues, en mangeant de petits gâteaux, comme cela se voit communément à Londres, mais un usage qui prend quelque faveur, pourrait bien enrichir nos mœurs de cette coutume tant soit peu britannique; et ce ne serait pas le premier présent de cette nature que nous auraient fait nos voisins d'outre-mer. Quelques jeunes gens nous ont témoigné leur surprise de ne plus trouver le matin chez elles la plupart de nos élégantes; nous leur dirons en confidence qu'ils les trouveront tous les jours, entre deux et trois heures, dans la boutique d'un de ces trois pâtissiers; mangeant des darioles chez M. Félix au passage du Panorama, des talmouses chez M. Offroy au Palais-Royal, ou des brioches chez M. Carême, boulevard des Capucines. On trouvera peut-être que ces dames pourraient se faire apporter chez elles les gâteaux dont elles paraissent si friandes, mais il est toujours bon d'avoir un prétexte pour sortir.

NOUVELLES DES COULISSES. Mlle Candeille, retenue chez elle depuis un an, par une maladie chronique dont on ne peut encore prévoir la fin, et privée par-là de la ressource de ses talens, va, dit-on, recevoir de ses anciens camarades, les comédiens français, un témoignage de bienveillance d'autant plus honorable pour elle et pour eux, qu'il n'a point été sollicité. Le comité de la comédie a décidé de reprendre la *Belle Fermière*, avec tous les soins nécessaires

Digitized by Google

pour pouvoir en multiplier les représentations. Ce n'est pas la première fois que les sociétaires de ce théâtre ont fait preuve de cette noblesse de procédés. En 1760, ils donnèrent au bénéfice d'un petit neveu de Corneille une représentation de *Rodogune:* ce n'était-là, il est vrai, qu'une bien faible restitution; mais, si elle était due, elle n'était pas exigible. A la mort de Crébillon, en 1762, les sociétaires du Théâtre-Français, lui firent célébrer à leurs frais un superbe service à Saint-Jean-de-Latran. En 1777, Mlle Dumesnil, dans une situation de fortune très-pénible, obtint de la générosité de ses camarades une représentation à son bénéfice, dont le produit surpassa ses espérances. En opposition à cette conduite noble et délicate des comédiens français, on pourrait citer quelques traits des annales du théâtre de l'Opéra-Comique, où l'on verrait, par exemple, que ce n'est qu'après l'expiration bien vérifiée des DIX ANNÉES qui ont suivi la mort de Sedaine, arrivée en 1797, que les sociétaires de ce théâtre ont repris, (avec un succès presqu'égal à celui que ces ouvrages obtinrent dans la nouveauté) *Richard, le Roi et le Fermier, le Diable à Quatre, les Femmes vengées,* et *Raoul Barbe-Bleue:* on y verrait que le petit-fils de Favart, fils d'un de leurs anciens camarades, dont les études et les travaux ont pour objet la carrière dramatique, n'a pu obtenir d'eux ses entrées à un théâtre dont son grand-père est en quelque sorte le créateur, et auquel il a donné son nom.

On attend toujours *Sophocle* à l'Opéra, et *Mahomet II* aux Français.

Les débuts de Mlle Paulin à l'Opéra-Comique, quelque brillans qu'ils soient, pourront bien finir par convaincre le public que cette jeune actrice n'est pas appelée à chanter la musique de Grétry et de Monsigny.

Les écuyers Franconi se sont refugiés aux Jeux Gymniques.

MODES. L'article *Modes* est pour nos belles provinciales la partie curieuse des journaux: elles croyent y prendre une idée exacte de la toilette des femmes de Paris les plus élégantes, elles ne doutent pas que la petite gravure qu'elles ont sous les yeux n'en soit la représentation la plus générale et la plus fidèle; nous devons pourtant, à l'acquit de notre conscience, de les prévenir qu'il n'y a le plus souvent rien, sinon de vrai, du moins de positif, dans toutes ces descrip-

Digitized by Google

tions ; que le plus haut degré de la mode à Paris, est de n'en point reconnaître, de n'en point adopter, et que c'est particulièrement cette espèce de dédain, pour les choses convenues, qui distingue ici les femmes du meilleur ton. Au surplus, nous continuerons, pour la satisfaction de celles de nos aimables abonnées qui tiennent à savoir comment se mettent quelques femmes de Paris, à recueillir les notions les moins vagues qu'il nous sera possible de nous procurer. Pour aujourd'hui nous nous contenterons de les prévenir que les schalls de M. Terneaux jouissent en ce moment de la plus grande faveur, et que nos femmes les plus élégantes n'ont plus d'autre reproche à leur faire que la modicité de leur prix : le tissu, la légèreté, le dessin, les couleurs, tout est imité à s'y méprendre ; mais comment se décider à porter un schall de vingt louis fabriqué en France, quand on est exposé à se trouver avec une femme qui parlera sans cesse du cachemire qu'elle a payé mille écus ? Y.

SPECTACLES. — *Théâtre français.* — *Un lendemain de fortune*, ou *Les embarras du bonheur* ; Comédie en un acte et en prose de M. Picard.

M. Dorsange est un homme de lettres fort estimable, qui du revenu de son petit patrimoine, et du produit de ses travaux littéraires, vivait fort honnêtement avec une femme qu'il aimait, et une fille, nommée Claire, qui annonçait les plus aimables qualités. Cependant il n'était pas heureux : ses écrits tenaient autant de la politique que de la littérature, et il aurait mieux aimé devenir un homme en place que de rester un modeste auteur ; bien entendu pourtant que ce n'était pas pour lui, mais pour sa femme et sa fille qu'il désirait de voir une carrière brillante s'ouvrir à son ambition. Ce moment si désiré arrive. Le duc de *** est nommé à un ministère ; Frémont, beau-père de Dorsange, est l'ami du nouveau ministre, et il fait donner à son gendre une place de quarante à cinquante mille francs. Toute la famille est dans la joie. Dorsange va se faire connaître, il pourra prétendre à tout ; sa femme va éclipser par son élégance toutes ses anciennes amies et tenir une bonne maison ; Claire peut maintenant espérer d'épouser l'aimable Jules qui l'adore, mais dont les parens s'opposaient à leur union parce qu'ils ne trouvaient pas Claire assez riche. Il n'y a pas jusqu'au pauvre Fran-

Digitized by Google

cois, seul domestique de Dorsange, qui voyant le poste de valet-de-chambre prêt à lui échoir, n'ait été au cabaret se réjouir de la bonne fortune de son maître.

En effet, dès le lendemain de cette fortune, tout semble rire à l'heureux du jour. Il ne suffit pas à recevoir les cartes de visite, les lettres de félicitation. Le beau-père, Frémont est le seul que ce déluge de complimens n'enivre pas, et qui conserve assez de sang-froid pour conseiller la modération à son gendre. Cependant les épines se mêlent bientôt aux roses que celui-ci avait cru follement pouvoir cueillir sans se piquer. Parmi les lettres qu'il reçoit il s'en trouve une anonyme et qui contient tout autre chose que des félicitations. Sa femme en décachete une seconde écrite sur papier rose, et qui contient la demande d'un rendez-vous de la part d'une jolie femme à qui Dorsange peut rendre un service important. Cela jette déjà un peu de mésintelligence dans le ménage ; et cette mésintelligence augmente encore, lorsque madame Dorsange venant de vider le porte-feuille de son mari pour faire toutes les emplettes que commande leur nouvel état, retrouve Dorsange tout occupé de la lettre d'un créancier qui se croit en droit de lui redemander, à présent qu'il est heureux, dix mille francs qu'il lui a prêtés dans le tems de sa plus grande gêne.

Claire n'est pas plus chanceuse que ses parens. Son ami Jules, majeur depuis quelques mois, était accouru à Paris pour l'épouser, malgré l'inégalité de leurs fortunes ; mais à peine introduit dans la maison, il apprend de François le bonheur imprévu de Dorsange ; un excès de délicatesse lui fait craindre de demander en mariage la fille d'un homme devenu plus riche que lui. Pour comble de malheur, Jules a un cousin nommé Lachenaye que la famille avait envoyé à Paris pour l'empêcher d'épouser Claire et qui n'est pas plutôt informé de la fortune de Dorsange, qu'il forme le projet de se substituer à son cousin. Il confirme donc le pauvre Jules dans ses scrupules, le décide à se retirer, et achève de le ruiner auprès des Dorsanges, en leur disant qu'il va épouser en province une jeune personne dont il est amoureux depuis quelque tems.

Telle est la dose de bonheur domestique que l'élévation de Dorsange ajoute à celui dont ils jouissait déjà. Ce qui lui arrive du dehors est bien plus heureux encore. Il a pour amie une certaine madame Saint-Elme, intrigante très-industrieuse, et qui prétend même avoir décidé sa nomi-

Digitized by Google

nation. D'après cela on se doute bien qu'elle est la première à vouloir en recueillir les fruits. En effet, elle se présente avec un M. Dorsival, qui salue Dorsange du nom de son cher ami, quoique Dorsange n'ait fait que l'entrevoir dans la société et ne sache même pas comment il s'appelle. Madame Saint-Elme expose clairement ses prétentions ; il lui faut, dans l'administration confiée à Dorsange, une place de chef, une d'expéditionnaire, une de garçon de bureau. Celle de chef est pour Dorsival, qui la sollicite d'une manière très-impérieuse. Dorsange qui ne peut en disposer, attendu qu'elle est occupée, la refuse avec la franchise d'un homme qui ne sait pas encore donner de l'eau-bénite de cour. Dorsival s'en offense et sort en menaçant Dorsange de la colère de tous ses protecteurs. L'heureux du jour s'aperçoit bientôt que ces menaces ne sont pas tout-à-fait vaines ; il va porter un travail au ministre : il le trouve distrait et préoccupé ; il lui demande une grace pour Montfort son ami d'enfance, et le ministre lui répond vaguement. Dorsange se rend ensuite à ses bureaux ; il ne trouve que des figures froides ; il voit les commis chuchoter, et se persuade que les calomnies de Dorsival ont prévenu tous ses subordonnés contre lui. Il rentre enfin chez lui la mort dans le cœur ; il craint de ne pas conserver sa place, et sa femme a déjà fait des dépenses qui en ont absorbé les premiers revenus. Il se plaint d'elle, elle se plaint de lui, et Claire se plaint de tout le monde.

Nos lecteurs trouveront sans doute, comme nous, que le tableau que nous venons de leur mettre sous les yeux est très-piquant et très-comique. Il est d'ailleurs de la plus grande vérité ; et que serait-ce si nous l'avions enrichi de tous les mots ingénieux et naturels, de tous ces aperçus si vrais de nos mœurs actuelles qui distinguent le talent de M. Picard ? Aussi, malgré quelques longueurs, malgré quelques détails trop familiers, la pièce a-t-elle été jusqu'à ce moment écoutée avec beaucoup d'intérêt et très-vivement applaudie. On commençait seulement à concevoir quelque inquiétude sur le dénouement que rien n'annonçait, quoique la pièce dût être fort avancée. Elle l'était en effet, et le dénouement est venu ; mais d'une manière qui n'a contenté personne. Pendant l'absence de Dorsange, son beau-père avait questionné toute la famille ; il avait vu tout le monde regretter son ancien état. Il sort à son tour, et lorsqu'il revient, il trouve Dorsange exprimant le même

Digitized by Google

vœu que sa femme et sa fille. Alors il s'approche d'eux et leur déclare que tout est réparé, qu'il vient de chez le ministre, qu'il lui a offert la démission de Dorsange, que le ministre l'a acceptée, et que par conséquent il se retrouve au même point qu'avant son élévation. Cette déclaration subite de Frémont, cette manière de disposer, sans consulter Dorange, de la place qu'il lui avait procurée, n'ont plu que fort médiocrement à la famille, et ont encore plus mécontenté le public. Les sifflets ont commencé à se faire entendre, et Dorsange, après avoir affecté une résignation philosophique, s'est échauffé peu-à-peu contre son beau-père, et a fini par exiger de lui de l'accompagner chez le ministre pour retirer sa démission.

Quoique fort naturelle, cette conduite n'a pas non plus édifié le parterre, et l'édification est devenue encore moins grande lorsque Frémont a appris à son gendre qu'il venait de se moquer de lui, que sa démission n'était point donnée et qu'il avait seulement voulu lui montrer qu'il ne faut pas se rebuter pour quelques dégoûts, lorsqu'on a le bonheur d'occuper une grance place. Il est inutile d'ajouter que le même Frémont a ramené Jules, que Jules épouse Claire, que le ministre accorde à Dorsange la place qu'il a demandée pour Montfort, tout cela se devine : mais ce qu'il faut dire parce qu'on ne le devinerait pas, c'est qu'au moment où tout le monde est d'accord, Mme Saint-Elme reparaît avec un prétendu qu'elle amène à Claire ; on sent bien que ce nouveau personnage ne pouvait être qu'une carricature et que présentée si mal-à-propos elle ne pouvait obtenir un fort bon accueil. Aussi les sifflets ont-ils redoublé à son arrivée, et il a fallu tout le zèle des amis et tout le courage des acteurs, pour demander et faire entendre après la chute de la toile le nom de M. Picard.

Malgré cette espèce de succès, nous ne croyons pas que l'ouvrage se soutienne. Le sujet, qui eût fourni un conte très-agréable, n'était point propre à être mis au théâtre, parce qu'en suivant la règle des vingt-quatre heures, il était impossible d'y trouver un dénouement. Ce n'est pas la première fois que l'auteur s'est trompé de cette manière, et l'on conçoit, d'après la nature de son talent, qu'il se laisse séduire au plaisir de faire des tableaux de mœurs. On pouvait même lui passer les défauts du cadre lorsqu'il était obligé d'en produire un grand nombre à son exposition de la rue de Louvois : mais il doit bien se persuader qu'il n'a pas la même excuse au Théâtre-Français, et que les juges

Digitized by Google

y sont plus difficiles. S'il veut y obtenir des succès véritables, il faut qu'il médite ses plans avec plus de soin, qu'il ouvre à son talent une carrière plus neuve, et ne donne plus des pièces qui semblent toutes jetées dans le même moule et ne reproduisent que des personnages semblables sous des noms différens. Il faut enfin qu'il donne plus de fermeté à son style, qu'il choisisse plus sévérement ses détails, et qu'il renonce à ce comique familier qui ne pouvait réussir que dans la *petite maison de Thalie*. M.

INSTITUT DE FRANCE. — La classe des sciences mathématiques et physiques a tenu, le 7 janvier, sa séance publique annuelle, sous la présidence de M. le comte de Lacépède.

Voici l'ordre des lectures qui ont eu lieu.

Après la proclamation d'un prix, et l'annonce des sujets proposés au concours pour les années 1813 et 1816, M. Cuvier, secrétaire perpétuel, a lu *l'éloge historique de M. le comte Fourcroy*.

M. de Mirbel a présenté un Résumé des découvertes les plus récentes sur la germination.

M. Delambre, secrétaire-perpétuel, a prononcé *l'Eloge historique de M. Montgolfier*.

(Nous donnerons dans le N° prochain les programmes des prix proposés par la première classe.)

NÉCROLOGIE. — Les obsèques de M. de Chénier, membre de la deuxième classe de l'Institut impérial, ont eu lieu le 14 de ce mois.

L'Institut, conformément à son usage, s'est réuni pour lui rendre les derniers devoirs. M. Arnault, membre de la classe de la langue française, a porté la parole dans cette triste cérémonie.

« Entre les pertes nombreuses que nous avons à déplorer depuis quelque tems, il n'en est pas de plus difficile à réparer, dit l'orateur en s'adressant à l'Institut, que celle qui nous rappelle en ce lieu funèbre. La mort ne saurait frapper au milieu de vous sans que les lettres n'aient à gémir; sans que nous n'ayons à regretter un orateur, un philosophe ou un poëte. Combien ses coups ne sont-ils pas cruels, quand ces douleurs successives se renouvellent par la chute d'une seule tête! »

Rappelant ensuite les premiers succès dramatiques de M. de Chénier, succès obtenus à l'époque même où commença la révolution, et regret-

Digitized by Google

tant que les intérêts politiques soient venus distraire de ses premiers travaux un homme si évidemment né pour la poésie, l'orateur retrace avec une égale franchise les opinions, les animosités, les fautes, les services, les reproches fondés, les calomnies dont fut agitée la vie de son collégue, et atteint enfin l'époque où, rendu à lui-même, M. de Chénier fut rendu aux lettres.

C'est d'elles seules que, désabusé de ses illusions, ce poëte attendait une gloire durable; malgré le dépérissement de sa santé, il avait entrepris et presque terminé plusieurs ouvrages d'une grande importance, lorsque la mort vint le saisir dans sa 46e année.

» Regrettons-le, Messieurs, s'écrie son confrère, regrettons-le pour notre gloire, plus encore que pour la sienne! Il avait fait assez pour lui; mais il pouvait faire encore plus pour nous. Regrettons-le particulièrement, nous qui sommes entrés dans l'une des carrières que cet homme, dont tant d'aptitudes diverses ont multiplié l'existence, a parcourue si glorieusement. Regrettons-le parce qu'il s'y montra supérieur à nous, regrettons-le parce qu'il pouvait s'y montrer supérieur à lui-même.

» Après une vie orageuse, qu'il dorme en paix dans cette enceinte, que notre choix a indiqué pour notre dernière réunion! Que la terre lui soit légère! Que nos adieux, que nos regrets lui portent la consolation jusque dans le froid asyle où toutes les passions viennent s'éteindre, jusque sous la pierre funèbre contre laquelle toutes les haines doivent se briser! Que les calomniateurs sur-tout s'en écartent, et respectent le sommeil de leur victime! que dis-je? eh! que lui importent désormais la calomnie et ses clameurs? La voix de la calomnie peut-elle s'élever au-dessus de la grossière atmosphère qui environne cette terre de douleur? le peut-elle atteindre jusque dans ces régions célestes, où dans le sein du dieu de Fénélon, notre collégue oublie les injustices des hommes entre la mère qu'il a tant chérie et le frère qu'il a tant pleuré? »

De pareils regrets sont également honorables pour l'homme qui les inspire et pour celui qui les exprime. L'émotion profonde qu'ils ont excitée dans le cœur des assistans, prouve que l'opinion de l'orateur était l'opinion générale.

Digitized by Google

POLITIQUE.

Les nouvelles de Hongrie font connaître que le théâtre de la guerre entre les Russes et les Turcs a cessé d'être ensanglanté, que les deux armées ont pris des quartiers d'hiver, qu'on a l'espoir de continuer les négociations. On connaît les cessions demandées par la Russie. Elle insiste, dit-on, sur la cession de la Moldavie, de la Valachie, de la Bessarabie qu'elle occupe, sur l'indépendance de la Servie qu'elle a favorisée et soutenue. C'est à ces conditions rigoureuses que la Porte peut obtenir la paix. Les hostilités ont aussi cessé entre les Turcs et les Serviens. Les renforts arrivés à l'armée turque s'élèvent à 12,000 hommes.

Le Prince royal de Suède est aujourd'hui réuni à son épouse et à son fils : tous deux ont heureusement traversé les Belts et sont arrivés à Gothenbourg. Déjà le jeune prince Oscar, dont le nom emprunté à la mythologie du nord, doit plaire à des guerriers descendans des Scandinaves, a paru aux yeux des régimens suédois formés pour lui rendre les honneurs dûs à son rang. Le 31 décembre la princesse est partie pour Stockholm. On ressentira bientôt, dans ce pays, les heureux effets de la bienveillance et de l'amitié de l'Empereur des Français. Le vice-consul de France à Stralsund, a donné connaissance à la régence suédoise de la Poméranie de la disposition suivante : « En conséquence de la déclaration de guerre de la Suède à l'Angleterre, S. M. l'Empereur a daigné ordonner qu'il ne fût plus mis aucun empêchement à l'exportation des grains de la Poméranie et de l'île de Rugen en Suède. S. M. I. et R. permet également l'introduction des produits de la Suède dans l'Empire français. » On ne niera pas que ce soit à de tels actes que les cabinets doivent reconnaître de quel côté l'alliance est utile, la loyauté certaine, et la foi gardée, ou de l'Angleterre qui compromet et perd ceux qu'elle abuse, ou de la France qui sert franchement les intérêts de ceux qui se montrent fidèlement et sincèrement attachés à sa cause.

Le Gouvernement bavarois a déterminé l'organisation

Digitized by Google

de son état-major général. L'armée bavaroise comptera désormais trois grades supérieurs sous la dénomination de généraux d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie. Le duc Guillaume, le prince Royal, le lieutenant-général Deroi, sont généraux d'infanterie; le baron de Wrede est général de cavalerie; le baron de Triva, général d'artillerie. Il y a six lieutenans-généraux. Le duc Auguste de Bavière est général-major. Les mesures de finances et d'administration continuent à occuper les cabinets de Vienne et de Berlin. L'ouverture des Etats de Saxe a eu lieu avec la plus grande solennité.

En Russie, le séquestre et la vente des marchandises confisquées continuent. Dix-sept bâtimens arrivés en dernier lieu, à la date du 26 décembre, ont été saisis, et vont avoir le sort des autres. A Kœnigsberg, les marchandises anglaises brûlées se sont élevées à 200,000 florins. Aucune secousse ne s'est fait sentir, en Prusse par suite des confiscations. On parle à Berlin d'un nouveau mode de conscription. Le grand duc de Francfort vient d'établir dans ses Etats le mode de recrutement.

C'est ainsi qu'on répond sur le Continent aux lettres fabriquées à Londres, et qu'on prétend venir de la Baltique. Ces lettres peignent le ministre français, à Pétersbourg, demandant des passeports, la guerre imminente, le cabinet prussien ébranlé, de grands préparatifs militaires en Pologne. L'écho de ces nouvelles anglaises retourne du Continent en Angleterre, et y fait une sensation agréable aux ministres, et utile à leur système; nous ne répondrons qu'un mot, dit *le Moniteur*, c'est que LES RELATIONS ENTRE LA FRANCE ET LES PUISSANCES DU CONTINENT N'ONT JAMAIS ÉTÉ PLUS INTIMES.

A la date du 12 janvier, S. M. Britannique était moins bien que les jours précédens. Le prince de Galles a répondu au comité qui lui a présenté les résolutions des deux chambres, en acceptant la charge qui lui est imposée par elles, malgré les restrictions; je conserve à cet égard, a dit le prince, l'opinion que j'ai émise dans une circonstance précédente également malheureuse. Les vœux du fils pour le rétablissement de son auguste père ont terminé la réponse du prince. La reine a également répondu à la même députation qu'aujourd'hui, comme en 1789, elle manquerait à tous ses devoirs si elle hésitait d'accepter le fardeau sacré qui lui est imposé. On pense que sous peu de jours, l'ouverture du parlement aura lieu

Digitized by Google

par la commission du grand sceau ; après quoi on passera sur-le-champ le bill de la régence, qui sera, dit-on, constitutionnellement en activité.

Les journaux anglais, après nous avoir donné comme probable que les armées en Portugal seraient encore quelque tems en présence sans un engagement général et sérieux, repassent en revue les événemens de cette campagne, et suivant l'esprit qui les anime, avec plus ou moins d'exactitude dans les notions qu'ils ont reçues, ils blâment ou justifient la conduite du général anglais.

Parmi les écrits divers que cette polémique fait naître entre les écrivains de l'opposition et ceux du ministère, on a dû remarquer celui d'un militaire qui ne dit pas sous quel général il a appris l'art de la guerre, mais qui paraît bien au fait de la manière dont lord Wellington pratique cet art difficile, et dont le ministère en dirige l'application. Il presse le général de questions dont nous rapporterons les principales. Est-il vrai, dit-il, que le maréchal Massena n'eût que 12 mille hommes, lorsqu'il fut chargé de former des magasins pour l'armée destinée à envahir le Portugal, tandis que lord Wellington se trouvait à trois jours de marche de Salamanque, avec une force disponible de 40,000 hommes ;

Que le maréchal Ney resta un mois entier à Salamanque, ainsi exposé ;

Que ce fut avec 14,000 hommes seulement que Ney investit et bombarda Ciudad-Rodrigo, et pendant dix jours tint tête à lord Wellington, qui avait à cette époque une force de 50,000 hommes sous ses ordres ;

Que, pendant ou après l'affaire de Busaco, Massena tourna la position de lord Wellington par un mouvement de flanc, mouvement militaire toujours périlleux, et qui l'était encore davantage dans la circonstance, la route que Massena avait à suivre se trouvant dominée par des hauteurs, sur lesquelles lord Wellington pouvait, en marchant par sa gauche, former son armée en colonne régulière d'attaque ;

Que la position prise à Busaco, pour couvrir Coimbre, était imparfaite, à moins qu'on ne fît occuper en même tems les environs de Sardao ;

Que Massena n'avait que 50,000 hommes effectifs lorsqu'il traversa le Mondego ;

Que Massena a, pendant un mois, bloqué avec 35,000 hommes l'armée combinée, composée de 36,000 Anglais

Digitized by Google

effectifs, 35,000 Portugais de troupes régulières, 9000 Espagnols et 11,000 hommes de milice, tandis qu'avec le reste de ses forces il occupait Thomar, fortifiait Santarem, jettait deux ponts sur le Zezere, bloquait la garnison d'Abrantès, occupait les riches vallées qui entourent cette place, tenait des postes à Sobreira, Formosa, et envoyait des patrouilles jusqu'à Villa-Velha, occupant ainsi une ligne extérieure de plus de 130 milles, à partir du point où était appuyée sa droite en face de Mafra;

Que Massena est resté en présence de lord Wellington avec une faible portion de son artillerie et de sa cavalerie, le reste ayant été envoyé à Santarem pour s'y rafraîchir;

Que Massena resta dans cette position audacieuse jusqu'à ce qu'il eût rempli son objet, après quoi il se retira pour attendre ses renforts, une ligne aussi périlleuse n'étant plus tenable, suivant tous les principes de l'art militaire;

Que la Romana, en quittant, avec 10,000 hommes, l'Estramadure, pour aller renforcer les lignes de Mafra, a permis à Mortier de quitter l'Andalousie, ce qui a empêché les Espagnols de pouvoir profiter de l'occasion pour menacer Séville;

Que lord Wellington, ayant toujours eu sous ses ordres *des forces supérieures*, a évacué 400 milles de pays, où de nombreuses positions lui fournissaient le moyen d'arrêter l'ennemi, même avec une faible portion des forces sous ses ordres;

Qu'on a permis à Massena de s'établir dans la meilleure position militaire qu'il pût choisir pour l'exécution de ses projets ultérieurs;

Que, vers la fin de novembre, Massena a reçu un renfort de 30,000 hommes, ainsi que des munitions de tout genre dont il avait le plus grand besoin;

Que Massena peut prendre Abrantès, et que, sous la protection de son artillerie, il peut effectuer le passage du Tage sur le point qui lui conviendra le mieux, entre Santarem et Villa-Velha;

Que lord Wellington, tandis que Lisbonne sera bombardée de ces hauteurs, sera à résister jour et nuit, dans des lignes de 30 milles d'étendue, aux entreprises d'une armée égale en nombre, plus concentrée et mieux organisée;

Qu'outre les 25 ou 30,000 hommes sous les ordres de Bessières, qui ont déjà opéré leur jonction avec l'armée de

Massena, des renforts considérables sont en marche pour venir la joindre?

L'auteur termine cette série de questions par demander, dans le cas où on serait forcé de leur répondre par l'affirmative, quelle idée John Bull doit avoir de son ministre de la guerre.

Un vétéran a répondu, dans *le Times*, au militaire correspondant du *Morning-Chronicle*. Nous ne doutons pas que le *vétéran* n'ait été militaire, mais nous oserions affirmer que ce n'est pas en Portugal qu'il a servi, et qu'il est mal instruit sur tout ce qui regarde l'armée française. Son compagnon d'armes a reçu, à cet égard, des notions plus certaines, et des détails plus vraisemblables. Comment, par exemple, le vétéran peut-il compter, à Busaco, 8000 Français tués ou blessés, quand les deux armées sont témoins que le fait est faux des quatre cinquièmes? Comment peut-il parler des dégâts commis en Portugal par les Français, lorsque la destruction du pays qu'il défend a été le principal moyen militaire employé par lord Wellington? Comment peut-il dire que si lord Wellington eût été plus fort, il eût marché de Talaveyra sur Madrid? Ignore-t-il que les 2°, 5° et 6° corps français qui manœuvraient sur sa gauche et sur ses derrières, l'eussent alors coupé du Tage et rendu sa retraite impossible. Le même écrivain termine en faisant une foule de suppositions, au moyen desquelles il y a long-tems que les Français auraient évacué la Péninsule; mais ce ne sont que des suppositions, et en tenant pour certains des événemens contraires à ceux dont le vétéran a besoin pour bâtir son système, on est fondé à conclure autrement que lui.

Et, en effet, au lieu d'une retraite des Français, les Anglais apprennent que plusieurs régimens ennemis ont passé devant Coimbre, que Mortier s'approche du centre des opérations, qu'un grand rassemblement de troupes se forme à Madrid, que la flotte de Toulon est sortie, et qu'on présume à Cadix qu'elle vient favoriser les opérations du siége qui continue avec vigueur.

On jugera de l'activité qui y règne en apprenant que la flottille destinée à protéger le Trocadero a été transportée par terre sur des rouleaux aux yeux et aux applaudissemens de l'armée. Le 11 décembre, le feu des batteries et de la flottille a commencé: les bombes et les boulets rouges ont été lancés à une distance énorme. Une vive agitation règne à Cadix. En Andalousie, à Grenade, à

Murcie, tout est tranquille; on y voyage comme en France. La tranquillité se rétablit en Castille et dans les provinces voisines; les généraux Lorge et La Houssaye y maintiennent l'ordre. Le duc d'Istrie est arrivé dans l'arrondissement du Nord, il y a pris le commandement d'un corps d'armée; le souvenir qu'il y a laissé de sa conduite en 1808 y vaut des forces considérables. En Catalogne le général Baraguay-d'Hilliers a nettoyé tous les environs de Gironne, et tué, pris ou noyé mille Anglais descendus sur la côte voisine. Le duc de Tarente a fait sa jonction avec l'armée d'Aragon, dont le chef, le général Suchet, vient de joindre la conquête de Tortose à celle de Lérida. La place allait être emportée d'assaut lorsqu'elle a capitulé; on y a pris 9500 hommes et d'immenses magasins de vivres et de munitions. On va assiéger Tarragone, dernière place qui reste aux insurgés dans cette partie. En Aragon les bandes se dissipent; il en est de même au nord, au centre et au midi. L'influence anglaise est détruite; tous les symptômes annoncent que la fièvre est calmée. Les habitans, dit *le Moniteur* en terminant ce tableau, demandent à grands cris d'être réunis à l'Empire.

Si ces renseignemens sur les opérations militaires ne présentent aux Anglais aucun côté qui leur soit favorable, les nouvelles qu'ils reçoivent du Nord doivent leur faire envisager leur situation commerciale sous un rapport non moins affligeant. Les dernières lettres, non pas celles qu'on fabrique à Londres, mais celles écrites de Pétersbourg, en date du 7 décembre, apprennent que le comité de négocians anglais, qui était chargé de communiquer avec l'Empereur en personne, n'a pas été reçu, et a été dissous; que la Russie accède pleinement au système continental; qu'on attend dans les ports de Russie les ordres de confiscation; que les ordres s'exécutent dans les différens ports de la Baltique; et qu'enfin tout annonce que les Etats-Unis soutiendront avec fermeté l'indépendance de leur commerce et l'honneur de leur pavillon.

Ainsi se resserre de jour en jour le vaste cercle dans lequel l'Angleterre se trouvera comme bloquée et véritablement prisonnière; seule avec ses mille vaisseaux errans sans trouver un asyle, avec ses innombrables cargaisons voyageant d'un hémisphère à l'autre sans trouver un port et des consommateurs, offrant l'application juste, entière et trop funeste pour elle, de ce vers du poëte latin, qui pour la désigner décrit une terre presque séparée du mon-

Digitized by Google

de : encore quelque tems de son obstination aveugle, et elle le sera tout-à-fait de l'Europe, et ne connaîtra plus dès lors que des voyages stériles, des navigations sans fruit vers des possessions lointaines devenues ruineuses. Que lui serviront alors les riches produits des Deux-Indes tributaires de son pavillon, si ce pavillon n'a plus de commerce, si ces produits sont ou rejetés de l'Europe, ou anéantis sur notre sol par des mesures sévères, ou suppléés par l'industrie continentale, ou bannis par la force de l'exemple et l'empire d'une étiquète nationale ? Les monopoleurs des deux mondes verront alors périr entre leurs mains des produits dont la valeur est relative, et n'existe en quelque sorte que par convention ; alors, peut-être, l'Angleterre ouvrira les yeux et appréciera la politique de celui qui tant de fois leur a offert la paix qu'ils ont indignement violée, et celle des ministres qui ont osé offrir une guerre éternelle pour moyen de salut à un peuple dont la prospérité ne peut être que le résultat d'une paix longue et universelle. S....

PARIS.

Il y a eu, dimanche dernier, à la cour, audience diplomatique ; le soir, cercle et spectacle sur le théâtre de la cour. L'Empereur a chassé, le 15 de ce mois, dans la forêt de Vincennes. L'Impératrice, dont la grossesse avance heureusement, a suivi la chasse en calèche.

— M. le conseiller-d'état Pommereuil est nommé directeur général de l'imprimerie et de la librairie.

— Par décrets impériaux, plusieurs auditeurs sont nommés sous-préfets : d'autres sont désignés pour être attachés à diverses préfectures départementales.

— Par d'autres décrets MM. Helvoët, Delaborde, Bruyer et Maillard, maîtres des requêtes, ont été chargés d'attributions diverses ; le premier, dans la direction de la régie des tabacs ; le second, dans celle des ponts et chaussées du département de la Seine ; le troisième, dans celle des travaux publics du même département. M. Maillard est directeur des polders.

— L'Académie française a élu, mercredi dernier, M. Perceval Grandmaison à la place de M. de Saintange.

— L'installation du tribunal de première instance du département de la Seine, a eu lieu jeudi 16 de ce mois.

— M. Lemaire, ancien professeur à l'Université de Paris,

Digitized by Google

est nommé professeur de poésie latine à la faculté des lettres de l'Académie de Paris.

ANNONCES.

Iolanda Fitzalton, ou les Malheurs d'une jeune irlandaise; par l'auteur de *Ladouski et Floriska*. Trois vol. in-12. Prix, 6 fr., et 7 fr. 50 c. franc de port. Chez H. Nicolle, libraire, rue de Seine, n° 12.

Les Savans de quinze ans, ou Entretiens d'une jeune famille, sur la géographie, l'astronomie, l'histoire naturelle en général, l'histoire des insectes, la botanique, la physique, la chimie, les beaux-arts, etc.; mêlés de contes moraux à la portée de tous les âges, par M. Breton. Ornés de 36 planches, représentant plus de 150 sujets. Deux vol. in-12. Prix, 8 fr., et 9 fr. 50 c. franc de port. Chez la Ve Lepetit, libraire, rue Pavée-Saint-André-des-Arcs, n° 2; et chez P. Blanchard et compagnie, libraires, rue Mazarine, n° 30, et Palais-Royal, galerie de bois, n° 249.

Traité de la Prosodie française; par l'abbé d'Olivet. *Nouvelle édition*, augmentée des notes de Du Marsais, et suivie du *Traité de la Ponctuation*, par Beauzée. Prix, 1 fr. 50 c., et 2 fr. 50 c. franc de port. Chez Brunot-Labbe, libraire de l'Université impériale, quai des Augustins, n° 33; et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

On en a tiré quelques exemplaires sur papier vélin; prix, 2 fr. 50 c., et 3 fr. franc de port.

Notices sur Corelli, Tartini, Gaviniès, Gugnani et Viotti; par F. Fayolle, avec leurs portraits supérieurement gravés par Lambert, d'après les desseins originaux. Prix, 9 fr., et 9 fr. 50 c. franc de port. A Paris, à l'imprimerie littéraire et musicale, rue Croix-des-Petits-Champs, n° 33.

De la littérature française pendant le dix-huitième siècle. Seconde édition. Un vol. in-8°. Prix, 4 fr., et 5 fr. franc de port. Chez H. Nicolle, rue de Seine, n° 12; et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Eugène de Rothelin, par l'auteur d'*Adèle de Senange*. *Seconde édition*. Deux vol. in-12. Prix, 4 fr., et 5 fr. 50 c. franc de port. Chez H. Nicolle, libraire, rue de Seine, n° 12; et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Digitized by Google

SEINE
5. cent.

MERCURE DE FRANCE.

N° CCCCXCVII. — *Samedi 26 Janvier* 1811.

POÉSIE.

L'AMOUR PRISONNIER.

IMITATION DE MÉTASTASE.

DIANE ET L'AMOUR.

DIANE.

AMOUR, en vain tu te débats,
D'embarras cette fois tu ne sortiras pas.

L'AMOUR.

Hélas!

DIANE.

Venez vous mêler à ma joie,
Vous mes compagnes accourez,
Et dans ce filet vous verrez
Celui qui s'est rendu ma proie.
L'Amour est pris. Quel triomphe pareil?
On n'en voit point. Plongé dans le sommeil
Je trouvai l'imprudent. De ces nœuds je le serre,
Et puis je hâte son réveil.

Digitized by Google

L'AMOUR.

Vous n'aurez point pitié de ma misère ?

DIANE.

Tu peux être assuré de rencontrer chez moi
La pitié qu'on trouve chez toi.
O nymphes qu'on trahit ! ô beautés qu'on néglige !
Amans qu'on afflige,
Consolez-vous des maux que vous avez soufferts,
Votre tyran est dans les fers.
Plus d'une fois on l'a vu rire
De vos malheurs.
Maintenant c'est à vous à dire
Le châtiment qu'on doit à ses erreurs.

L'AMOUR.

Ah ! belles chasseresses,
Occupez-vous un peu de moi,
Vous en aurez le prix. J'en jure sur ma foi,
Ne craignez rien de mes promesses,
Celle qui me rendra la liberté.
N'éprouvera jamais de jalousie.

DIANE.

Ah ! ne l'écoutez pas. Malheur à qui s'y fie !
Il tromperait bientôt votre crédulité.
Nymphes, si vous voulez vivre
Dans cette heureuse paix dont votre cœur jouit,
Ce n'est pas l'Amour qu'il faut suivre ;
Quand il vous flatte, il vous trahit.
Sa parole n'est point sacrée :
Il vous promet son amitié ;
Mais quand la chaîne est une fois serrée
De vous il n'a point de pitié.

L'AMOUR.

Si des forêts la déesse rebelle,
Ne prend nul souci de mes pleurs,
Je trouve de ses serviteurs
Qui ne sont pas aussi barbares qu'elle.
Pour les jeux d'un enfant c'est trop de cruauté !
Hélas ! voyez sur mon côté
La trace des liens barbares
Dans lesquels je suis arrêté.
Relâchez-en les nœuds, ne soyez point avares

D'un tant soit peu de liberté.
De votre bienfaiteur je puis porter le titre,
Si de tous les mortels vous recevez l'encens ;
De leur culte assidu, c'est moi qui suis l'arbitre ;
Ne souffrez pas l'Amour prisonnier plus long-tems.
Si vous voulez dépeupler votre empire,
Inquiéter l'Amour est le plus sûr moyen ;
Tout le monde bientôt loin de moi se retire,
Et la beauté ne servira de rien.
Mais qui pourra vous dire encore,
Je vous aime, je vous adore?
Qui vous appellera son espoir, son doux bien ?

DIANE.

A tes plus fières ennemies,
Insensé, tu voudrais devoir ta liberté ?

L'AMOUR.

Qui sait ? peut-être êtes-vous mes amies.

DIANE.

L'entendez-vous ? montrez votre sévérité,
En punissant ses offenses cruelles ;
Brisez ses traits, coupez ses ailes,
Et que par-tout il soit cité
Comme exemple frappant de la témérité.
Commencez à l'instant. Eh bien ! qui vous arrête ?
Allez, à me venger que chacune soit prête,
A mon courroux je ne mets plus de frein.

L'AMOUR.

Ah ! comme elles sont empressées !

DIANE.

Vous paraissez embarrassées,
Votre visage annonce le chagrin.
Pourquoi ces paupières baissées ?

L'AMOUR.

Elles ont toutes des amans.

DIANE.

Serait-il vrai ? parlez. De ce silence
On peut tirer des éclaircissemens.

L'AMOUR.

Qui rougit et se tait se montre sans défense.

Digitized by Google

DIANE.

Dans la jeune Cloris le soin de se parer
Est un crime aux yeux de Sylvie.

L'AMOUR.

C'est par un mouvement d'envie,
Du cœur de son amant elle veut s'emparer.

DIANE.

Et les soins empressés de la modeste Irène
A fuir tous les regards, comme si le venin
Plaçait dans tous les yeux son pouvoir souverain?

L'AMOUR.

Je le crois bien, ainsi le commande Silène.

DIANE.

Qu'entends-je? Parmi vous je n'en trouverai pas
Qui puisse se vanter de marcher sur mes pas?

L'AMOUR.

Non, car il n'est pas une d'elles
Qui n'obéisse à mon pouvoir.

DIANE.

Nymphes parjures et rebelles,
Ah! je saurai punir un trait si noir.

L'AMOUR.

Consolez-vous, si l'amour est un crime,
Aucun mortel n'est innocent:
Hommes et Dieux, tout le ressent;
Et l'arbre et le rocher cède au feu qui l'anime.
Si la divinité qui voudrait en ce jour,
Que ma mort fût soumise à son orgueil farouche,
Brûlait elle même d'amour?

DIANE.

Téméraire, quel mot est sorti de ta bouche?

L'AMOUR.

Hé bien! j'ai dit la vérité.

DIANE.

Tais-toi.

L'AMOUR.

Je ne le puis, tu m'as trop irrité.

DIANE.

Tais-toi, tais-toi, je te délie.

L'AMOUR.

Je ne veux pas me taire.

Digitized by Google

DIANE.

Ah! que je suis punie!

L'AMOUR.

Tes amours confiés aux rochers de Latmos,
Vont éveiller tous les échos.
Chacun saura qu'Endymion t'enflamme.
La fierté des discours n'est pas celle de l'ame.
Devant tout l'univers je veux m'en faire honneur.

DIANE.

Arrête-toi, je cède à mon vainqueur,
J'ai mérité cette colère,
Aussi je sens un repentir sincère,
Se glisser au fond de mon cœur.
Accorde-moi la paix: cette faveur si chère,
Elle sera pour moi le présent le plus beau.
A tes flèches, à ton flambeau,
Diane dès ce jour cesse d'être contraire,
Et quand tout l'univers obéit à l'Amour,
Je dois bien sous ses lois me ranger à mon tour.

L'AMOUR.

De tous les Dieux l'Amour est-il le plus aimable?
Je t'en fais juge. Un rien apaise mon chagrin.
Et la rigueur du plus affreux destin
De m'endurcir ne fut jamais capable.
Tu veux la paix, je t'offre l'amitié;
Et pour rendre ta gloire encore plus complète,
Je te fais dès ce jour ma première sujette:
Avec l'Amour te voilà de moitié.

DIANE.

Oui, mais comment oserai-je paraître
Parmi ceux que tu fais obéir à tes lois?
Accoutumée à vivre dans les bois,
De ma simplicité chacun rira peut-être?

L'AMOUR.

Va, ne crains rien l'Amour sera ton maître,
De lui tu sauras l'art de conserver un cœur,
S'il est timide, il faut le nourrir d'espérance,
Et s'il a trop de confiance
Il faut savoir montrer de la rigueur.

DIANE.

Dès-à-présent, sois notre précepteur:
De mes nymphes tu vois quelle est l'impatience.

Digitized by Google

L'AMOUR.

Je reviendrai dans un autre moment.

DIANE.

Tu ne partiras pas que... Dis-moi donc.

L'AMOUR.

Comment?

Vous voudriez, audacieuses,
Dans ces forêts me garder malgré moi?
Mes heures sont trop précieuses,
A tout le monde je me dois.

DIANE.

Non, non, je ne veux rien exiger davantage.
Arrête, para, demeure près de nous.
Mais ne te mets pas en courroux.
Que tu me plais par ce langage!
C'est ainsi que je te voulais,
Je ferai tout pour l'amour de la paix.

Belles nymphes amoureuses,
Si de calmer l'Amour vous êtes curieuses,
Vous pouvez l'apprendre de moi.

L'AMOUR.

Belles nymphes amoureuses,
Vous me rendez cruel quand vous bravez ma loi.
L'Amour ne peut souffrir de résistance,
Elle ne sert qu'à l'enflammer:
Aussi jamais on ne l'a vu s'armer
Contre celui qui cède à sa puissance.

Par Mlle SOPHIE DE C*******

A M. DE SAINT-VICTOR,

Sur son élégante traduction des ODES D'ANACRÉON.

FIER de se voir traduit en vers frais et charmans,
Anacréon disait, sur les sombres rivages:
« La France enfin connaîtra mes ouvrages.
» Défigurés par de tristes pédans,
» Ils n'étaient vus qu'à travers des nuages;
» Saint-Victor les dissipe; et ses heureux talens,
» Redonnant la vie à mes chants,
» Leur assurent tous les suffrages.

Digitized by Google

» Mais le grec va souffrir de ces brillans succès;
» On l'apprenait souvent pour me lire et m'entendre :
» Et l'aimable enchanteur a si bien su me rendre,
» Que l'on ne voudra plus me lire qu'en français. »

PHILIPPON DE LA MADELAINE.

ENIGME.

Plus petite est notre mesure,
Plus nous sommes d'un bon augure;
Je dis nous, puisque sans ma sœur,
Je ne puis aisément complaire à l'amateur.
Pour ma maîtresse inconnue,
Plus d'une fois l'on m'a vue
Inspirer un sentiment
D'amour le plus violent.
Aujourd'hui je joue un rôle
Au théâtre, et, pour le rendre plus drôle,
Pour récréer d'autant les spectateurs,
On joint à moi cinq de mes sœurs.
En conversation quelquefois l'on me cite,
Après avoir tout dit, et même *et cætera*,
L'orateur m'introduit de suite
Et sa harangue finit là.

S.....

LOGOGRIPHE.

Je proclame partout ce héros et ce père
Qu'adorent ses sujets, que la France révère;
Je dis à l'univers tous ses faits étonnans;
J'irai les dire encore à nos derniers enfans.
Aux siècles à venir je porterai sa gloire,
Et déjà je l'inscris au temple de Mémoire.

On a trouvé le mot..... Assez, me dira-t-on :
Mais voyons les effets de ma combinaison.
Je présente d'abord une célèbre ville;
Le fils d'une immortelle, un héros de Virgile;
La force d'Albion, l'ame de ses forfaits;
Ce qui peut tout corrompre, excepté des Français.

Digitized by Google

J'offre encore au lecteur une grande presqu'île ;
Un arbre de nos bois au charronnage utile ;
Ce que nous portons tous ; un ami du Seigneur,
Qui but avec excès la bachique liqueur ;
Un terme qu'on a pris dans la chronologie ;
Puis ce qu'il faut passer pour aller à Candie ;
Ce que par caractère on peut être, je crois,
Et que par le malheur on devient quelquefois ;
Un pronom possessif, une note en musique ;
Ce qu'est un éléphant dans sa forme physique.
Enfin, pour terminer, je peux offrir encor
Ce qu'un jour vous serez, charmante Eléonor.

Par FÉLIX MERCIER DE ROUGEMONT. (Doubs.)

CHARADE.

SE montrer en tout tems mon premier, mon dernier,
C'est le moyen de faire honorer sa personne :
Lorsque, dessous mon oreiller,
Vers onze heures du soir je touche mon entier,
Je dis : ce meuble-là vaut bien une couronne.
Pourtant montrer qu'on a la tête près de moi
N'est pas un procédé fort estimable en soi.

S.....

---

*Mots de l'*ENIGME, *du* LOGOGRIPHE *et de la* CHARADE *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme est *Repentir*.
Celui du Logogriphe est *Brûle*, dans lequel on trouve : *ride*.
Celui de la Charade est *Cléopâtre*.

Digitized by Google

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

HISTOIRE DES CAMPAGNES DE MARIA, *ou* Episodes de la Vie d'une jolie Femme ; Ouvrage posthume de RÉTIF DE LA BRETONNE, avec la *Vie de Rétif.* — Trois vol. in-12. — Paris, chez *Guillaume*, imprimeur-libraire, place Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 41.

(DEUXIÈME ARTICLE.)

POURQUOI faut-il que la mort soit venue nous enlever si promptement Rétif de la Bretonne ? Nous n'avons de lui que deux cents volumes ; quelques années de plus auraient peut-être doublé nos richesses. L'auteur de sa vie nous assure qu'il avait publiquement annoncé : *Les Mille et une métamorphoses, les Mille et une résolutions d'une jeune fille à marier, les Mille et une ingénuités, Claire d'Orbe, l'Enclos des oiseaux, le Livre des sots* ou *les Tours de passe-passe des dames de Paris.* Or, en supposant que chacune de ces métamorphoses, de ces faveurs, de ces ingénuités et de ces résolutions n'eût produit que dix pages, il est évident que les quatre premiers ouvrages, seulement, nous eussent donné quarante mille pages, chefs-d'œuvre d'imagination, de goût et de génie.

« Mais, hélas ! s'écrie M. de Cubières, Virgile est » mort avant d'avoir terminé l'*Enéide*, et Rétif est mort » avant d'avoir terminé plusieurs ouvrages qui auraient » mieux valu que l'*Enéide.* »

A quelles injustices la vie des hommes célèbres n'est-elle pas exposée ! ce Rétif de la Bretonne, cet homme d'un génie supérieur que M. de Cubières place fort au-dessus de Virgile, n'a-t-il pas été appelé, de son vivant, *le Voltaire des couturières et des femmes-de-chambre*, *le Rousseau des halles* ? Et ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que son panégyriste convient franchement qu'il

Digitized by Google

mérite ces titres et qu'il les gardera : mais il ajoute, en même tems, que les couturières et les femmes-de-chambre ont leur prix, qu'elles sont presque toujours plus jolies et plus aimables que les *dames insolentes* qu'elles habillent, que pour son compte il les préfère aux plus augustes beautés ; et si l'on ose lui reprocher ses goûts roturiers et son penchant pour la mauvaise compagnie, il répondra : « La mauvaise compagnie » vaut souvent mille fois mieux que ce qu'on appelle la » bonne, et certaines duchesses d'autrefois auraient » été bien plus estimées si elles eussent eu les vertus de » certaines couturières. J'écris sur un homme qui a » pensé tout haut, et je dois penser tout haut à mon » tour. »

Heureusement ce n'est pas pour la mauvaise compagnie que Rétif de la Bretonne a composé *les Episodes de la vie d'une jolie femme*. M. de Cubières nous apprend que cet ouvrage avait été destiné à l'amusement d'une dame de distinction que Rétif regardait comme sa divinité, et que son historien ne nomme pas, pour laisser au public le plaisir de la deviner. Son but avait été de peindre les aventures enfantines des compagnes de couvent de cette dame. Ce n'est donc qu'un recueil de nouvelles, qu'une galerie d'anecdotes qui ne peuvent avoir de mérite que par le charme du style et la grace de la narration.

La première nouvelle est intitulée *Hou*. M. de Cubières avoue que ce mot n'est pas harmonieux, qu'il a même quelque chose de désagréable : mais admirons les miracles du génie jusque dans les moindres choses ! L'héroïne de cette anecdote est fille d'un humble *employé au nettoiement le plus fétide*. (Je demande pardon au lecteur de citer le texte aussi fidèlement.) Or, quel nom s'offrait plus naturellement que celui de *Hou ?* Ne fallait-il pas un sentiment profond des convenances pour imaginer ce mot expressif ? On trouvera peut-être étrange que la fille d'un employé d'une classe aussi obscure se soit trouvée au couvent avec une dame d'une naissance distinguée ; mais les combinaisons de

Digitized by Google

la fortune sont quelquefois si extraordinaires qu'elles mettent en défaut toutes les règles de la vraisemblance.

Deux femmes d'une naissance, d'un rang et d'une fortune fort différens demeuraient dans la même rue; l'une était M^me^ de Dombelles, beauté fière et hautaine qui croyait que rien d'imparfait ne pouvait provenir d'elle; l'autre était femme d'un pauvre et misérable journalier. Elles accouchèrent en même tems; la petite de Dombelles, nommée Vicentine, fut confiée à une nourrice d'une santé parfaite et d'une classe aisée; l'autre n'eut que le sein de sa mère. Un mouvement de frayeur vint tarir cette unique ressource, et comme cette pauvre femme demeurait auprès de la nourrice, celle-ci dont les mamelles étaient gonflées d'un lait pur et abondant, offrit de prendre chez elle et de nourrir la petite infortunée.

Pendant six mois M^me^ de Dombelles resta malade et languissante; pendant six mois elle ne vit point sa fille. La mère de la petite Hou, toujours malheureuse, ne se montra plus chez la nourrice. Vicentine était fort laide, Hou très-jolie. M^me^ de Dombelles ayant demandé sa fille, la nourrice apporta les deux enfans, mais laissa Hou dans l'antichambre : « Quel monstre, s'écria M^me^ » de Dombelles à la vue de sa fille! » Et en même tems elle entendit un autre enfant crier, elle vole à l'antichambre, elle aperçoit une petite créature d'une figure céleste. « Voilà ma fille, il est évident que la » nourrice a voulu m'éprouver. » On appelle l'accoucheur, le parrain, la marraine, tous les gens de la maison, et tout le monde reconnaît Vicentine. La nourrice cherche inutilement à dissiper cette erreur, la petite Hou est déclarée fille de M^me^ la comtesse de Dombelles. Dès ce moment la riche layette de Vicentine passe à Hou, et les langes modestes de Hou passent à Vicentine.

Les deux enfans continuèrent d'être élevées ensemble. La nourrice fit secrétement constater leur naissance réciproque, et laissa au tems à éclaircir cette étonnante méprise. Qu'arriva-t-il? Vicentine de laide redevint jolie, Hou continua d'être belle. Elle fut mariée la pre-

Digitized by Google

mière sous le nom de M^lle de Dombelles. Quelques soupçons s'élevèrent après son mariage; la ressemblance frappante de Vicentine avec une brillante chanoinesse sa tante, décidèrent sa famille à examiner sa naissance avec plus d'attention; les préventions se dissipèrent; elle reprit son nom, fut mariée à son tour, et vécut dans la plus douce intimité avec sa compagne Hou, dont les vertus égalaient la beauté.

Telle est, en abrégé, l'anecdote par laquelle Rétif a commencé son recueil d'épisodes. Le sujet n'est point sans intérêt: sous la plume d'un homme de goût il aurait pu offrir un récit agréable et touchant; sous celle de Rétif de la Bretonne, il est dénué de toute espèce de charmes. Ecrivain brut et sauvage (comme l'appelle M. de Cubières), il dédaigne le choix de l'expression, et le respect des bienséances; son style est étranger à la grace, à la délicatesse, à ce ton d'urbanité qui distingue un homme du monde. Son panégyriste a raison quand il dit que l'épigraphe de toutes ses œuvres devrait être ces deux vers de Boileau:

Heureux si ses écrits, craints du chaste lecteur,
Ne se sentaient des lieux que fréquentait l'auteur!

La seconde nouvelle a pour titre: *Madon* ou *la Mignone*, et commence ainsi: « Dans une maison où tout » *était* joli, la mère et les filles, *était* une jeune personne » de onze ans qui réunissait toutes les graces et tous » les talens. Elle *était* la seconde de trois filles; l'aînée » *était* une beauté, etc. »

Il faut être étrangement réprouvé des Graces pour écrire de cette manière. Le reste de l'anecdote est d'un style plus négligé encore: « O ma jolie compagne! qui » peut exprimer la valeur *dont* est pour un époux celle » *dont un* sourire, *dont un* mot, etc..... Et cette coiffure » qui est un des sujets de l'admiration de mon époux, » comme je la soignerai! comme je veux la rendre » *seyante, provoquante!* etc. » Dans quels lieux écrit-on de cette manière? A quelle classe de lecteurs est destiné ce langage bas et trivial? Dans quelques ouvrages de Rétif, l'abondance et l'originalité des idées rachètent ces

Digitized by Google

défauts ; mais ici rien ne nous dédommage ; l'anecdote de Madon est aussi pauvre d'invention que misérable de style.

Celle qui vient à la suite n'aurait eu besoin que d'un écrivain délicat pour offrir un attrait puissant. C'est l'histoire d'une jeune orpheline dépouillée de ses biens, abandonnée et livrée aux femmes les plus viles par un tuteur avare : mais la fortune veille sur elle ; elle trouve un bienfaiteur généreux ; elle reçoit de sa libéralité une éducation brillante ; elle répond à ses soins par toutes les qualités de l'esprit et du cœur ; elle retrouve ses parens ; elle épouse le fils de son persécuteur ; et par un acte sublime de grandeur d'ame, elle lui pardonne son crime. Que de tableaux touchans, que de scènes attendrissantes et pathétiques ce sujet n'aurait-il pas offerts au pinceau d'un Marmontel, d'un Florian, d'un Bernardin de Saint-Pierre ! Quelles douces larmes ils auraient fait couler de nos yeux ! Rétif de la Bretonne se contente de raconter le fait dans son langage froid, trivial et cynique. Pas un mot, pas une image qui annonce un cœur ému. Des détails communs, des expressions barbares, des phrases que ne se permettrait pas l'homme le plus étranger aux lettres. « Ce procureur » avait une nièce, seule héritière qu'il avait *ex-familiée* » en la livrant secrétement à la Picarde de la rue du » Pélican qui l'avait prostituée. » — « Cette dernière était » de l'âge de mon épouse, et aussi belle en brune, que » l'orpheline l'était en blonde. »

Que M. de Cubières gémisse tant qu'il voudra des jugemens rigoureux portés contre Rétif par ses contemporains, qu'il en appelle, s'il lui plaît, à la postérité, qu'il élève, s'il le juge à propos, des statues à Rétif de la Bretonne, qu'il se plaigne amèrement qu'un si grand homme n'ait point été admis à l'Institut, quelle académie, quelle société littéraire, quel cercle un peu choisi aurait pu admettre dans son sein un écrivain aussi agreste, aussi étranger à toutes les convenances du sentiment, du langage et de la société !

On trouve, parmi les épisodes du premier volume, une anecdote relative à la Beaumenard et au comédien

Belcourt son mari. J'ignore ce que la Beaumenard peut avoir de commun avec les compagnes de couvent d'une dame distinguée par son esprit et son rang ; mais est-il permis de mettre sous les yeux d'une femme bien élevée le tableau des querelles de ménage du comédien Belcourt et de ses privautés avec sa belle-sœur? Quelle image à présenter que la Beaumenard écoutant aux portes, s'armant d'un fouet, et tombant avec la rage d'une furie sur sa sœur qu'elle surprend dans le déshabillé le moins édifiant !

Plaignons l'écrivain né dans les derniers rangs de la société. Si son éducation ne rachète pas les torts de sa naissance, si ses études et ses relations sociales ne rendent point à son ame des sentimens nobles et élevés, que pourra-t-on attendre de lui? Les images les plus basses, les expressions les plus abjectes, se trouveront sous sa plume sans qu'il s'en aperçoive. Rien ne le choquera, parce que le cercle dans lequel il vit sera tout son univers, et ses amis les uniques modèles à copier.

Il est impossible de nier que Rétif de la Bretonne ne fût né avec des talens, que son imagination ne fût vive et féconde, que ses idées n'eussent souvent une teinte d'originalité remarquable ; mais la nature de ses habitudes, le peu d'élévation de ses goûts se trouvent tellement empreints dans ses écrits, que malgré les éloges de M. de Cubières il faudra bien ne voir en lui que *le Rousseau des Halles* et *le Voltaire des antichambres*.

SALGUES.

L'ENFANT PRODIGUE, poëme en quatre chants ; par M. CAMPENON. — A Paris, chez *Delaunay*, libraire, Palais-Royal, galerie de bois, n° 243 ; *Lenormand*, libraire, rue de Seine, n° 8.

Ce poëme est encore un de ceux auxquels il est plus facile d'assigner un rang, qu'une classe et une dénomination particulières ; l'auteur pense, et donne son avis, à cet égard, avec une modestie qui laisse à son opinion

Digitized by Google

toute sa force, que son ouvrage appartient au genre de l'épopée. « On sait, ajoute-t-il, que dans le langage de la critique littéraire il n'y a que ce mot pour désigner tout poëme qui contient le récit d'une action divisée en livres ou chants. » Cette définition nous paraît d'autant moins exacte qu'en l'adoptant, il s'ensuivrait que les poëmes de *Daphnis*, de la *Guerre civile de Genève*, de *la Pipe cassée*, appartiennent au genre de l'épopée, puisqu'ils contiennent le récit d'une action divisée en livres ou chants : mais sans recommencer une vaine dispute de mots qu'Adisson a tranchée d'une manière si spirituelle dans son examen critique du *Puradis perdu*, nous allons essayer de faire connaître le nouveau poëme dont M. Campenon vient d'enrichir notre littérature, en le considérant tour-à-tour sous le rapport du sujet, de l'ordonnance et de l'exécution.

La parabole de l'*Enfant prodigue*, ainsi que celles de la brebis égarée, de la drachme perdue, du maître de la vigne et des ouvriers, a pour but d'établir cette vérité religieuse ; que le repentir est plus agréable à Dieu que l'innocence même. Cette idée si consolante, si parfaitement appropriée à la fragilité de notre nature, ne nous semble pas aussi conforme aux principes de la morale qu'à ceux de la religion. Nous ne pensons pas, quoi qu'on en puisse dire, que le retour d'un fils au sein d'une famille déshonorée et désespérée par ses égaremens, soit un événement tellement heureux, qu'il faille, dans tous les cas, le célébrer par des jeux et des festins ; et s'il faut tout dire, nous craindrions, en suivant à la lettre l'exemple du père de l'Enfant prodigue, en signalant par une fête le pardon que nous nous empresserions d'accorder à un fils coupable et repentant, que nos autres enfans et celui-là même ne nous préparassent, dans le cours de leur jeunesse, beaucoup de jours de fêtes semblables. Mais cet excès d'indulgence, auquel une morale sévère donne le nom de faiblesse, a sa source dans les plus tendres affections du cœur humain ; il se développe au milieu des émotions les plus vives, et mis en action par une main habile, ne peut manquer de produire cet intérêt puissant et général qui se trouve

Digitized by Google

bien plus sûrement dans les passions que dans les vertus humaines.

Ce n'est donc pas parce qu'un tel sujet est essentiellement moral, mais, au contraire, parce qu'il est essentiellement passionné, qu'il faut féliciter l'auteur d'en avoir fait choix : il faut le féliciter sur-tout d'y avoir introduit un personnage nouveau ; celui d'une mère tendre, faible, partiale même, d'une de ces mères dont Terence a dit un peu durement :

Matres omnes filiis
In peccato adjutrices et auxilio in paterna injuria
Solent esse.

On conçoit déjà tout ce que l'admission de ce personnage a pu ajouter de mouvement et d'intérêt à l'action principale, quel charme il a dû répandre sur les incidens, et quelles ressources a pu y trouver un poëte chez qui l'abandon, la grâce et la sensibilité sont les caractères distinctifs du talent.

Ce sujet a déjà été traité plusieurs fois en différens genres de compositions littéraires. Massillon l'a pris pour texte d'un de ses sermons ; un poëte anglais (Armstrong, autant qu'il nous en souvient) l'a défiguré dans une longue et fade Idylle : après quelques essais infructueux pour le transporter sur la scène, Voltaire parvint à l'y fixer ; et plus récemment, en 1785, un M. d'Aillant-de-Latouche a publié un poëme en huit chants, sous ce même titre de l'*Enfant Prodigue*. Comme on aurait pu supposer que M. Campenon, dans son travail, s'était aidé de celui de son prédécesseur, il a cru devoir prévenir ce reproche en mettant sous les yeux de ses lecteurs un fragment du poëme de M. d'Aillant, assez étendu pour détruire toute espèce de soupçon, et pour, ôter même à la malignité, l'envie d'établir une comparaison gratuitement injurieuse entre ces deux ouvrages.

La simplicité du plan était, sans aucun doute, la condition la plus indispensable d'un sujet tiré des Saintes Ecritures, et que l'auteur se proposait, avec autan de goût que de raison, de traiter dans toute la vérité, dans toute

Digitized by Google

toute la naïveté des mœurs locales. Le choix des circonstances, des incidens et des personnages qui restaient à créer pour donner à l'action de son poëme l'étendue et les proportions convenables, demandait le goût le plus sévère et le plus délicat; une analyse exacte et rapide va mettre le lecteur à portée de juger avec quel bonheur cette double condition est remplie dans l'ouvrage dont l'examen nous occupe.

Ruben et Nephtale habitaient en Egypte le riche pays de Gessen, que Pharaon avait jadis donné à la postérité de Jacob. Rien ne manquait alors au bonheur de ces deux époux israélites, à qui le ciel avait accordé, avec de grands biens, deux fils l'orgueil et l'espoir de leur vieillesse. Le plus jeune, Azaël, était pour sa mère l'objet de la plus tendre prédilection; mais tourmenté par un caractère inquiet et passionné, il ne répondait que faiblement à tant d'amour, et n'aspirait qu'au moment de quitter la maison paternelle. Ce désir devint bientôt un sentiment si vif que les représentations de son père, les larmes et le désespoir de sa mère ne purent y mettre obstacle. Après avoir reçu la part de l'héritage considérable sur lequel il n'avait point encore de droit, il partit pour Memphis, enivré de toutes les illusions dont l'avenir flattait sa bouillante et présomptueuse jeunesse. Tel est à-peu-près la matière du premier chant.

Le second présente un tableau déchirant du désespoir de la malheureuse Nephtale, dont les douleurs étaient encore aigries par la cruelle indifférence de Pharan, son fils aîné, et par la fermeté sévère avec laquelle son époux supportait un malheur dont elle ne voyait le terme qu'au-delà du tombeau. Penser à son fils, revoir les objets qu'il avait aimés, les lieux qu'il avait parcourus, était pour cette mère désolée un besoin de tous les momens. Un jour, qu'en suivant ses traces, elle avait pénétré jusqu'au désert qui sépare la terre de Gessen de la ville des Pharaons, elle y fut surprise par un de ces vents terribles qui laissent après eux le ravage et la mort; l'épouse de Ruben allait périr lorsqu'elle fut secourue par une jeune Israélite éprise en secret du fugitif Azaël. Cette dernière circonstance, qui ajoutait,

Digitized by Google

aux yeux de Néphtale, un si grand prix à un si grand service, ne lui permit plus de se séparer de sa jeune libératrice. Jephtèle (c'est ainsi qu'elle se nomme), était orpheline, et la mère d'Azaël, en l'adoptant pour sa fille, acquittait une dette de l'amitié, que l'amour devait un jour reconnaître.

Les tendres soins de Jephtèle, les précautions prises par Ruben pour être informé du sort de son fils, commençaient à apporter quelques consolations au cœur de Néphtale; on annonce un étranger arrivant de Memphis; il est introduit sous la tente hospitalière de Ruben, et lui raconte ses malheurs. « Il pleure sa fille unique, victime de la plus odieuse séduction, abandonnée par son complice et réduite enfin à se donner la mort. L'auteur de tous ses maux, ce fléau des familles, est un vil Hébreu.... C'est Azaël. » Cet incident inattendu, très-propre à éveiller la curiosité, mais auquel on pourra reprocher de déplacer l'intérêt, termine le second chant et prépare les événemens du troisième.

Dans ce troisième chant, le lecteur transporté à Memphis sur les pas d'Azaël, s'associe à son étonnement, à son admiration et à ses premiers plaisirs, à la vue des merveilles sans nombre que renferme cette reine des cités. Mais déjà ces douces impressions, ces riants spectacles ne suffisent plus à l'avidité des désirs de notre jeune voyageur : dans une fête, ou plutôt dans une orgie publique que l'on célébrait en l'honneur du Dieu Apis, il a vu Lia, jeune Moabite, dont les premiers regards ont allumé dans son sein la passion la plus violente; il la suit en tout lieu, et profitant de l'extrême liberté qu'autorisait une pareille fête, il hasarde l'aveu de son amour. La tendre Moabite égarée par son cœur, séduite par l'exemple, se livre à tous les sentimens qu'elle inspire et que déjà même elle partage; bientôt son égarement ne connaît plus de bornes; elle quitte son père pour suivre un amant dont l'abandon cruel ne tarde pas à venger la nature et la pudeur outragées dans leurs droits les plus saints. Azaël, après avoir trahi l'amour, se livre à tous les désordres et s'abandonne au torrent des voluptés; il y trouve, à son tour,

Digitized by Google

sa ruine et sa punition. La famine commençait à se faire sentir à Memphis ; pour en arrêter les progrès, un édit du Pharaon ordonne l'expulsion des étrangers et rappelle l'usage antique qui veut qu'en pareil cas une femme soit précipitée dans le Nil. L'infortunée Lia, qui gémissait dans l'abandon et dans l'opprobre, ne balança point à sacrifier à l'espérance du bonheur des autres une vie désormais à charge à elle-même ; elle s'offrit pour victime et consomma son sacrifice en présence du peuple de Memphis, et presque sous les yeux de son indigne amant, que le hazard amenait en ce moment sur le rivage. Cette image horrible et les malédictions d'une ville entière accompagnent le coupable Azaël jusques dans le désert où il va cacher sa honte, sa misère et son repentir.

Le quatrième et dernier chant commence par la peinture effrayante de l'état de malheur et d'abjection où se trouve réduit Azaël. Errant dans le désert, accablé de fatigue, de besoin et de remords, ses forces l'abandonnent, sa raison s'altère, il succombe, il est prêt à périr. Secouru par une caravane d'étrangers bannis, comme lui, de Memphis, il est reconnu par quelques-uns d'entr'eux, et la pitié qu'il avait d'abord inspirée fait place aux plus durs traitemens. On le force, sous des haillons d'esclave, à garder *un vil troupeau des Hébreux abhorrés*. C'est à ce dernier degré d'infortune que l'attendait la providence. Un ange lui apparaît en songe, et soudain il recouvre et sa raison et sa vertu ; sur l'ordre et sous la conduite de cet envoyé céleste, il prend sa route vers Gessen, où il arrive le septième jour.

Le reste de ce chant est employé à peindre des couleurs les plus aimables le tableau consolant et délicieux du retour de cet enfant prodigue, reçu par sa mère avec tout le délire de l'amour maternel, et par son père avec une indulgence qui contraste peut-être un peu trop fortement avec la sévérité de caractère qu'il déploie dans la première partie du poëme. La réconciliation des deux frères et les noces d'Azaël et de Jephtèle mettent le comble au bonheur de cette famille, et deviennent l'occasion d'un banquet, où Nephtale et sa fille adoptive

Digitized by Google

contemplent avec une joie égale, un fils, un époux adoré, autrefois le transfuge et maintenant l'espoir d'Israël.

Cette analyse, toute rapide qu'elle est, suffit (nous le croyons du moins) pour motiver les éloges que nous semblent mériter la sagesse du plan, la contexture de la fable, et la marche d'un poëme dont les caractères sont fermes et bien tracés, les situations attachantes et naturelles, l'ensemble plein de charme et d'intérêt. Nous nous permettrons cependant, avant de passer à l'examen du style, de soumettre à l'auteur lui-même quelques observations, ou plutôt quelques doutes que nous a suggérés une lecture attentive de son ouvrage. Gesner s'excuse, dans la préface de son poëme de *la Mort d'Abel*, d'avoir fait Caïn moins méchant qu'il ne l'est dans la Bible, pour intéresser la pitié en sa faveur. M. Campenon, en suivant une marche contraire, en rendant Azaël plus coupable qu'il ne l'est dans le texte évangélique, en faisant peser sur sa vie entière une faute pour ne pas dire un crime irréparable, n'a-t-il pas affaibli l'intérêt qu'il cherche à inspirer pour son héros? n'est-il pas quelquefois parvenu à le faire haïr, lorsqu'il fallait peut-être se borner à le faire plaindre? Il nous semble aussi que la marche progressive de l'action aurait voulu que la jeune Israélite destinée à devenir l'épouse d'Azaël fût annoncée dès le premier chant, et qu'un premier regard jetté sur elle à la fête des Sacrifices, laissât au cœur d'Azaël le germe d'un sentiment, gage du bonheur de leur hymen futur. S'il arrivait que ces observations ne parussent pas à l'auteur tout-à-fait dénuées de fondement, quelques vers ajoutés suffiraient pour en faire disparaître le motif dans les éditions subséquentes qu'un ouvrage aussi distingué ne peut manquer d'avoir.

Il nous reste à examiner ce poëme sous le rapport de l'exécution. Son auteur s'est déjà fait un nom dans un genre de poésie moins difficile par lui-même, que par l'inconvénient de s'y trouver sans cesse en présence d'un de ces écrivains dont l'éclat absorbe tout ce qui l'environne. M. Campenon a soutenu cette dangereuse concurrence; mais quelque talent dont il ait fait preuve dans son poëme de *la Maison des Champs*, quelque charme

Digitized by Google

qu'il y ait répandu, on pouvait encore n'y pas trouver un garant assuré du succès de ses efforts dans un genre qui ne suppose pas seulement le talent de faire des vers agréables, mais l'art bien plus difficile de combiner un plan, de tracer, de soutenir des caractères, de développer des sentimens conformes à la condition, à la situation des personnages, et de peindre des mœurs vraies et locales. L'auteur du poëme de l'*Enfant Prodigue*, a prouvé qu'il pouvait lutter avec avantage contre toutes ces difficultés. Quelques citations suffiront du moins pour faire naître chez nos lecteurs le désir de s'en convaincre.

Rien de plus noble et de plus hébraïque (s'il est permis de s'exprimer ainsi) que l'invocation du premier chant :

Fille du ciel, Muse aux chastes attraits,
Au sistre d'or, aux accens toujours vrais,
Qui dédaignant les routes fabuleuses
Du frais Ménale et du riant Tempé,
Du roc fécond par Moïse frappé
Rus à longs traits les eaux miraculeuses,
Et du Très-Haut chantant les saintes lois
Fis raisonner, au bruit de tes cantiques,
De Sinaï les cimes prophétiques ;
Vierge céleste, encourage ma voix!
Viens, je confie à ta lyre fidèle
Du Dieu vivant la parole immortelle.

Azaël a formé le projet de quitter la maison paternelle ; il vient révéler à ses parens son coupable projet.

. . . . . .
Je cède enfin au pouvoir qui m'entraîne ;
Mais jugez-moi, suis-je digne de haine ?
Dans cet asyle où je fus tant aimé,
Vous le voyez, soit destin, soit faiblesse,
D'un poison lent je m'éteins consumé.
Tout sert ici mon oisive mollesse.
Nul avenir ne rit à ma jeunesse,
De mes tourmens votre malheur s'accroît.
Sous d'autres cieux je ne sais quel présage,
Dans un lointain que mon œil entrevoit,

Digitized by Google

D'un bonheur pur m'offre une vague image.
Voyez Joseph à Sichem ignoré!
Sur d'autres bords il vécut honoré.
Ah! comme lui dans mes destins prospères,
Dans l'avenir qui s'ouvre à mes projets,
Plus d'une fois aux rives étrangères,
Mes souvenirs, mes vœux et mes regrets
Se tourneront vers cette solitude;
Je me dirai qu'aux tentes de Gessen,
Le cœur en paix vous goûtez dans l'hymen
Ce bonheur simple exempt d'inquiétude,
Et qui toujours, hôte des mêmes lieux,
Loin de s'user, s'accroit par l'habitude;
Et moi je pars, je fuis loin de vos yeux.
Terre natale où dorment mes aïeux,
Réduit paisible où je laisse ma mère,
Champs paternels, recevez mes adieux!
Je vais partir, bénissez-moi, mon père.

Combien cette poésie simple d'expression et forte de pensées et de sentimens est au-dessus de ces vers vides et boursouflés dont on fatigue depuis si long-tems nos oreilles!

Nephtale répond :

Partir! mon fils! est-il vrai, dit Nephtale?
C'est donc ainsi, cruel, que tu m'apprends
De ce départ la nouvelle fatale!
Ah! malheureux, diffère encore, attends
Qu'à ton absence, à ces jours d'amertume
Mon cœur du moins par degrés s'accoutume.
A ce bonheur, où je ne suis pour rien,
Oui, s'il le faut, j'immole tout le mien;
Mais si tu pars, aujourd'hui, dans une heure,
O mon enfant, tu veux donc que je meure?
. . . . . .
. . . . . .
— Je reviendrai. — Vous reviendrez mon fils?
Le jeune oiseau qui désertant nos plaines
S'échappe et fuit aux régions lointaines,
Revient aussi, quand ses goûts sont lassés,
Se reposer sur la rive natale;

Digitized by Google

Mais au retour de sa course fatale
Retrouve-t-il tous ceux qu'il a laissés?

Le cœur d'une mère ne respire-t-il pas tout entier dans cette réponse, dont les premiers vers ont quelque analogie avec un passage de la fable des *Deux Pigeons* de La Fontaine?

Après le départ de son fils, cette tendre mère adopte pour fille une jeune orpheline qui lui a sauvé la vie, et qui lui fait confidence de son amour pour le fugitif Azaël.

Des pleurs alors s'échappent de ses yeux,
Soudain Nephtale: « O ma fille, dit-elle,
Serait-ce un songe? Est-ce une voix mortelle?
Ou, sous tes traits, est-ce un ange des cieux?
Nul être encore, ô ma chère Jephtèle,
De mots plus doux, de plus tendres accens
Jusqu'à ce jour n'avait frappé mes sens.
Je me ranime à ta voix consolante;
A mon oreille elle est plus douce encor
Que ne peut l'être à ma bouche brûlante
Le miel si pur des plaines de Ségor.
A ton malheur, oui, j'unis ma misère.
Tes maux sont grands, si tu n'as plus de mère;
Mais dès ce jour, tu trouveras en moi
Les tendres soins d'une amitié fervente.
Mon fils, hélas! plus à plaindre que toi,
Est orphelin quand sa mère est vivante.
Laissons ses torts et plaignons ses malheurs.....

Nous croirions faire injure à nos lecteurs en leur faisant remarquer, dans ce morceau, où nous ne pensons pas qu'il y ait un mot à reprendre, des vers tels que ceux-ci:

Mon fils, hélas! plus à plaindre que toi
Est orphelin quand sa mère est vivante.

Les beautés de sentiment s'emparent à-la-fois de tous les esprits.

Le début du troisième chant, si remarquable par la richesse et l'élégance de la poésie, a été cité dans le

Digitized by Google

dernier numéro de ce Journal. Nous choisirons dans le quatrième un morceau qui se distingue par des beautés d'un autre genre.

L'auteur peint les désordres où se plonge Azaël.

Tandis qu'en proie au chagrin qui la tue,
Lia gémit sous ses maux abattue ;
De tout devoir, de tout soin dégagé,
Dans les plaisirs son amant est plongé.
Memphis le voit, prodigue de largesses,
Sur ses excès attirant tous les yeux,
De vingt beautés opprobre de ces lieux
Solliciter les vénales tendresses.
Déjà son bien, follement dispersé,
Suffit à peine à son luxe insensé.
Le jour, la nuit, sous une vaste tente,
Où l'or se mêle à la pourpre éclatante ;
Dans les banquets où les mets somptueux,
Les flots de vin, les chants voluptueux,
De tous les sens vont allumer l'audace,
A ses côtés effrontément il place,
Et l'Adultère au regard alarmé,
Et la Débauche au visage enflammé,
Un vil ramas de femmes impudiques,
Dihommes flétris, honte et fléau des mœurs,
A tous ses goûts, à toutes ses fureurs
Viennent offrir des voluptés cyniques.

En faisant un éloge bien mérité du style de cet ouvrage, où nous nous plaisons à reconnaître un véritable talent et des beautés du premier ordre, nous ne prétendons pas qu'on ne puisse y découvrir quelques taches, y reprendre quelques fautes échappées au goût et à l'attention de l'auteur ; nous croyons même avoir remarqué les plus essentielles.

Je vous l'ai dit, mon destin est d'*errer*.

Le verbe *errer* a deux acceptions, mais employé de cette manière, le sens figuré est le premier qui se présente à l'esprit.

Et sur Ruben prompt à la secourir
Tombe expirante et *ne pouvant* mourir.

Digitized by Google

Ce participe appesantit le vers et ne finit pas la phrase : il est plus mal placé que par-tout ailleurs à la fin d'un vers qui termine un chant.

Tout, excepté ton amoureuse ivresse.

Non dirons à l'auteur, en lui répétant son vers :

Tout, excepté ton amoureuse ivresse,

En parlant d'une vierge timide dont le penchant modeste est si loin d'être un *ivresse amoureuse*, qu'elle ose à peine en faire l'aveu à la mère de celui qu'elle aime.

Elle est livrée à son amour brutal
Et dans ce lit à la pudeur fatal,
Entre innocente et s'éveille adultère.

Lemierre avait dit, en parlant de St.-Paul,

Tombe persécuteur et se relève apôtre.

Le caractère particulier du style de M. Campenon est la clarté et l'élégance, aussi ne trouverait-on pas, après celui que nous allons citer, un autre exemple, dans tout son poëme, d'une phrase tourmentée, louche et incorrecte.

Triste départ ! ô combien il diffère
De ce voyage *où* le même Azaël,
Vers ce climat, ce fleuve, ce beau ciel,
D'où maintenant s'éloigne sa misère,
A l'avenir *confiant* tous ses vœux,
Courait, volait, *dévorant* la distance,
De son chameau *pressant* les flancs poudreux,
Fier de sa fuite et *brillant* d'espérance.

Nous hasardons ces critiques avec d'autant plus de confiance, qu'il est reconnu depuis long-tems que personne ne les supporte plus volontiers que ceux qui ont le plus de droit aux éloges. Jouy.

Digitized by Google

FRAGMENT DE CALÉDONIA,

OU

VOYAGE EN ÉCOSSE, PAR MADAME DE BERLEPS.

Traduit de l'allemand.

(SUITE ET FIN DE L'ARTICLE.)

Glascow, ville de manufactures et de commerce, est dans l'état le plus florissant; j'aurais beaucoup de choses à en dire, si je n'avais une espèce de répugnance pour les villes de cette espèce; leur prospérité m'attriste, parce qu'il me semble qu'elle existe toujours aux dépens de l'agriculture et de la population des campagnes : ceux qui ont connu Edimbourg et Glascow, il y a trente ans, à l'époque de la réunion des parlemens, ne voient pas sans étonnement leur population, leur grandeur et le nombre infini de beaux édifices rassemblés à présent dans ces deux villes; on a peine à croire que jusqu'alors Glascow n'avait eu d'autre industrie que la pêche du saumon.

On m'assure que lors de la réunion avec l'Angleterre, Glascow ne comptait que douze mille ames : il y en a à présent plus de quatre-vingt mille; et de tous côtés s'élèvent de nouveaux bâtimens, où de nouveaux habitans arrivent en foule; les maisons sont souvent vendues ou louées avant que d'être à moitié finies. L'architecture en est d'un style simple et noble; les rues sont longues, larges, bien alignées; les maisons solides, élégantes, bien éclairées; tous les plains-pieds sont consacrés à de beaux magasins.

J'ai passé quelques jours à voir les différentes manufactures et les machines qui y sont employées. La pompe à feu m'a particulièrement intéressée; c'est à mon gré une des inventions les plus remarquables des tems modernes, ainsi que le cylindre brûlant sur lequel on fait passer les mousselines avec une rapidité surprenante pour en enlever les nœuds et les inégalités. Près de la ville est aussi un moulin à filer le coton, mais il ne peut être comparé à ceux de Lanark. J'ai vu tout cela en ignorante, et je laisse aux connaisseurs le soin de décrire et de juger les objets

Digitized by Google

relatifs au commerce et aux manufactures qui se voient à Glascow.

Malgré l'aversion naturelle que j'ai pour le *baal* de notre siècle qui règne sur-tout dans cette île, l'*esprit de commerce*, je n'ai pas vu sans intérêt la navigation du nouveau canal qui réunit les deux golfes du Forth et de la Clyde : il a trente-cinq milles de longueur, quatre-vingt de profondeur, cinquante-six de largeur au-dessus, et vingt-sept au fond : il porte des vaisseaux de huit cents tonneaux; dans plusieurs endroits il les porte d'une colline à l'autre par des aqueducs immenses sous lesquels passe la grande route. Un de ces aqueducs dans le voisinage de Glascow a trente-huit pieds de haut. Qu'elle doit être riche la nation qui offre de tels établissemens entrepris aux frais des particuliers sans le secours du gouvernement! et aussi quelle source de richesses pour Glascow, qui se trouve par-là le centre du commerce entre la côte occidentale et la côte orientale de la Grande-Bretagne! Près de la ville et sur le canal est un petit port appellé le port Dundas, qui présente déjà le spectacle d'une grande activité industrieuse; des magasins, des douanes, viennent d'y être établis, et bientôt il deviendra une nouvelle ville.

J'ai été plus frappée ici qu'à Edimbourg de ne point voir de promenades publiques, ni dans la ville ni au dehors; point de ces guinguettes agréables que l'on trouve ailleurs, où le peuple vient s'amuser dans la belle saison. Cette espèce de jouissance qui tient au luxe ou à la mode, me paraît devoir convenir à une ville de commerce aussi riche que Glascow. Les négocians n'ont point la facilité de passer tous leurs étés dans des maisons de campagne éloignées, ainsi que le font les habitans des classes supérieures à Edimbourg et à Londres. Il y a bien ici une promenade qui serait agréable par sa situation, si elle était plus fréquentée et mieux entretenue; c'est une grande place gazonnée avec quelques allées de beaux arbres, entre la rivière et la ville, terminée par deux grands ponts; mais jamais on n'y voit que quelques centaines de blanchisseuses; cette vue offre peu d'intérêt au penseur et au poëte.

On voit encore à Glascow une belle cathédrale d'un style noble, la seule, je crois, qu'ait épargnée le fanatique Knox dans son zèle de réformation; on y fait le service divin, et les bancs et les stalles dont elle est encombrée, lui donnent une obscurité tout-à-fait orthodoxe. Dans

Digitized by Google

son voisinage est une église neuve très-jolie, j'ai eu du plaisir à retrouver un lieu d'assemblée de dévotion agréable et commode. La simplicité outrée, pour ne pas dire la négligence rebutante avec laquelle on entretient les églises presbytériennes d'Ecosse, choque d'autant plus, qu'elle contraste avec le goût et la magnificence qui règnent dans les autres édifices; on peut, je crois, l'attribuer au zèle inconsidéré de ce même Knox, qui s'est démené d'une manière très-matérielle en faveur d'un culte purement spirituel. Il est étonnant qu'une seule tête exaltée ait pu dénaturer à ce point les idées naturelles de beauté, d'ordre et de décence chez une nation cultivée, et que cette influence et ses suites fâcheuses se soient perpétuées pendant des siècles entiers. On m'a raconté qu'une dame se plaignait un jour à la femme du pasteur de son village de la saleté de l'église, et lui disait qu'elle ferait volontiers ses dévotions tous les dimanches si on lui permettait de faire nétoyer son banc. Bon Dieu! répondit la femme du pasteur, nétoyer votre banc! gardez-vous de le faire, mon mari vous prendrait pour une catholique.

Knox avait détruit toutes les orgues, ce n'est que depuis peu qu'on a recommencé à en placer dans quelques églises, au grand scandale des presbytériens de l'ancienne roche : Dieu me pardonne, disait une dame qui entendait l'orgue pour la première fois! j'ai trouvé cette musique très-belle.

J'ai vu encore à Glascow, avec grand plaisir, un hôpital nouvellement établi. Je ne sais pourquoi ni comment il arrive que dans tous les lieux que je visite, on me mène toujours voir les salles académiques et les bibliothèques publiques. Le ciel sait cependant, et vous aussi, mon cher Herdez, combien je déteste toute espèce d'appareil scientifique; j'aime infiniment mieux la sagesse et l'esprit des vivans que la poussière des in-folios. J'y ai remarqué une bible arrangée ou plutôt travestie en petits vers tout-à-fait plaisans : l'honnête Boyd, qui a entrepris cet ouvrage immense, n'a pas eu l'intention de faire un ouvrage ridicule : il était de très-bonne foi, très-religieux; mais il est impossible de s'empêcher de rire du discours rimé qu'il fait tenir à Jonas dans le ventre de la baleine. Je n'ai vu aucun des savans célèbres de cette université que le professeur Millar, auteur d'un excellent ouvrage sur la différence des conditions.

Porter un jugement sur les mœurs et le génie des habi-

Digitized by Google

tans d'un lieu où l'on ne s'arrête que quelques jours, convient peu, ce me semble, à tout voyageur impartial et véridique; donner à cet égard quelques aperçus, est tout ce qu'on peut se permettre, en ajoutant même à ses observations le point d'interrogation. J'ai donc cru remarquer à Glascow de la bonhomie, un sens droit et circonspect, peu de penchant aux plaisirs bruyans et publics, peu de disposition à la sociabilité. L'esprit du commerce exerce ici son influence comme dans toutes les villes où il domine; cependant, un étranger y trouve plus de ressource, d'hospitalité et même de conversation qu'à Edimbourg où la gêne et l'ennuyeuse étiquette ont établi leur empire.

Voici ma dernière lettre sur cette ville, nous la quittons pour aller retrouver la toujours belle et bonne nature : lors même qu'elle s'offre à nous sous une forme sévère et sauvage, elle dispose également notre ame aux sentimens doux et tendres, et son harmonie pure et touchante raffraîchit long-tems la pensée et satisfait le cœur.

Notre première station fut à Dunbarton. Macdonal regrettait que la soirée ne fût pas plus sereine, et ne nous permit pas de voir les rochers de Dunbarton dans toute leur beauté; mais dans quelle occasion l'homme ne sent-il pas les bornes de ses forces et le néant de ses espérances? Le ciel était couvert de nuages, et la belle scène dont je m'étais réjouie d'avance était (comme un grand nombre de celles de ma vie) obscurcie au moment d'en jouir; ce n'est donc qu'avec le secours de la description et de l'imagination que j'ai pu me faire une idée de la majesté et de l'intérêt que doit offrir cette vue. Dans un moment plus lucide, cependant, le brouillard se dissipa, le rocher de Dunbarton fut quelques minutes entièrement découvert, et je ne pouvais en détacher mes regards. Il s'élève d'une manière pittoresque au-dessus de la Clyde; sa base est fixée sur un point assez étroit de la rive, et son sommet majestueux est entièrement suspendu sur la rivière; son aspect est menaçant et frappe d'autant plus que les bois et le pays qui l'environnent sont absolument plats. Son sommet se divise en deux pointes; sur l'une est une antique forteresse au pied de laquelle on voit la maison du commandant et quelques autres édifices. La petite ville de Dunbarton est à quelque distance entre la Clyde et la

Digitized by Google

Leven. Toute cette vue est extrêmement pittoresque, et doit l'être bien plus encore lorsqu'un tems serein permet de suivre le cours de la Clyde jusqu'à sa grande embouchure; on y voit des vaisseaux à la voile, et sur les bords du golfe les villes de Gréenok, Port-Glascow et plusieurs autres : des montagnes dessinées sur un fond d'azur terminent l'horizon.

On conjecture avec assez de probabilité que Dunbarton était l'ancienne Bàlclutha d'Ossian, et la rivière de la Clyde celle que le célèbre Barde nomme Clutha. La vue du local m'a conduite à donner la préférence à cette opinion sur celle de M. Laing, dont j'aurai occasion de vous parler dans la suite. Je me crus déjà dans la terre classiques des poésies d'Ossian. Sera-ce Helvétius au moyen de son amour propre, sera-ce Buffon au moyen de son organisation matérielle, qui m'expliqueront ce frémissement involontaire, cette extase dans laquelle nous croyons entendre des sons, voir des ombres ou des images qui appartiennent au passé et qui pénètrent absolument tout notre être? Nous avons éprouvé ce frémissement, nous avons entendu ces sons étouffés et lointains, nous avons vu ces apparitions fantastiques; sans doute, ce sont des erreurs, des illusions de ce ciel nébuleux sous lequel vivait Ossian, et qui lui inspirait ces chants si magiques, qui après tant de siècles ont encore un si puissant effet sur mon imagination, et je n'en rougis pas.

Buchanan a découvert, et le professeur Anderson de Glascow a prouvé par plusieurs expériences, que le rocher de Dunbarton est magnétique en plusieurs endroits, il influe assez fortement sur l'aiguille aimantée; cette propriété, qui lui est commune avec les rochers basaltiques de Staffa et avec la chaussée des Géants en Irlande, s'explique vraisemblablement par la même cause que le magnétisme des barres de fer placées en plein air dans une position verticale. Pour payer aussi mon tribut à un poète anglais moderne, je m'assis sur une place où Smollet s'est souvent livré à l'enthousiasme poétique : c'est le pied d'un vieux arc en pierres, qui paraît avoir appartenu à une chapelle tout près de la Leven; c'est là que ce poète a passé plusieurs des belles heures de sa jeunesse à chanter les scènes intéressantes qui l'entouraient. Son Ode à la rivière de Leven est une peinture charmante et vraie de la contrée.

Digitized by Google

A un mille environ de Dunbarton, nous vîmes la maison où cet agréable poëte est né, et où il a passé son enfance. Près de la route est un monument assez élevé, sur lequel est gravée une inscription latine, écrite avec noblesse et sentiment, mais un peu trop longue. C'est l'ouvrage d'un autre Smollet, parent et ami du poëte.

Je rendis aussi mon hommage aux mânes de Georges Buchanan, que je ne connais cependant qu'historiquement. Cet homme rare a fait honneur à son siècle, quoiqu'il en ait été calomnié et persécuté. Il fut instituteur de deux hommes bien différens; l'un était le pédant, le sombre, le borné Jacques VI, et l'autre le plus aimable des philosophes, Montaigne. Buchanan mérite, en effet, par les services qu'il a rendus à la littérature de sa patrie, l'obélisque qu'on a érigé à sa mémoire à Killéarn, lieu de sa naissance. Placé de cette manière, un monument fait beaucoup plus d'effet, à mon gré, que lorsqu'on le trouve confondu avec une foule d'autres, réunis avec ostentation dans un lieu apparent d'une grande ville. On avait proposé de placer ce monument dans une rue de Glascow qui porte, d'après lui, le nom de Buchanan; mais la place qui lui a été assignée dans le lieu de sa naissance, me paraît mieux remplir le but qu'on s'est proposé, celui d'honorer sa mémoire.

La vue du lac Lomond me causa un vif transport de joie que j'attribue, en partie, au souvenir des lacs de Suisse, et des heures de bonheur que j'ai passées dans leur voisinage. Le lac Lomond est le plus grand des lacs d'Angleterre; il a trente milles de longueur, dix de largeur, et vingt mille âcres de surface. Ce lac a un caractère qui lui est propre et qui le distingue de tous les lacs que je connais, c'est la quantité de ses îles: il y en a, je crois, trente-deux, toutes de différentes grandeurs; quelques-unes de quatre à cinq milles de circuit; d'autres dont on peut faire quatre fois le tour en huit minutes. De jolis bosquets, des langues de terre prolongées, un magnifique entourage de forêts; d'un côté, de belles prairies, de l'autre le majestueux Ben-Lomond (*ben* signifie en gaëlois une haute montagne), qui s'élève en pyramide dans le fond. Voilà seulement quelques traits d'un tableau qui a de beaucoup surpassé mon attente; si j'avais pu y joindre pour quelques instans les glaciers des Alpes et le soleil d'Italie avec les effets magiques de lumière, je me

Digitized by Google

serais cru transportée sur les bords du lac Majeur, ou de celui de Come ; mais peut-être aussi que le repos mélancolique de ce ciel sévère, dont l'azur est interrompu par les nuages, a quelque chose de plus sublime et qui convient mieux à l'ame humaine destinée à souffrir plus qu'à jouir. Elle a plus besoin d'un spectacle qui ranime ses forces, que d'émotions qui l'amollissent ; ce ciel, dis-je, lui convient mieux que les scènes brillantes et enchanteresses du climat d'Italie. Ce que l'on peut regretter, c'est que les belles rives de ce lac soient aussi solitaires ; l'ame du penseur philosophique est affligée de ce que personne ne jouit des beautés de cette sublime nature. Comme aux environs de Londres ce lac serait peuplé et animé ! Comme il le serait même en Helvétie ! Pourquoi ne l'est-il pas ici ? Pourquoi ne voit-on sur ces bords romantiques qu'un très-petit nombre de belles maisons de riches propriétaires, et un ou deux petits villages ? Cette contrée n'est sûrement pas infertile ; les belles prairies, les arbres vigoureux que j'y vois annoncent un sol productif ; mais elle est la propriété de quelques riches *lairds* qui, contens de leurs revenus, ne sentent pas, comme moi, ne voient pas combien leurs demeures seraient embellies, s'ils savaient les entourer de bras laborieux et de cœurs contens. Quelle douce solitude que celle de ces îles ! Quelle demeure pour un penseur, pour un poëte, pour deux amans ou pour une famille de gens vertueux et paisibles, qui viendraient ici jouir d'eux-mêmes et de la nature ! Je place, en idée, sur une douzaine des plus grandes îles de ce lac, des maisons petites, simples, mais commodes, habitées par des gens paisibles, bons, instruits, qui s'aimeraient et se soigneraient réciproquement, se communiqueraient livres, papiers-nouvelles, etc., etc., s'aideraient, se faciliteraient mutuellement les jouissances de cette vie, se visiteraient fréquemment dans de jolis bateaux, se réuniraient quelquefois tous ensemble dans quelques-uns de ces beaux sites si fréquens sur les bords de ce lac, ou sur le sommet du Ben-Lomond. Quelle vie ! quel rêve ! quel Elysée ! Au lieu de cela, ces îles charmantes sont désertes ; on voit sur quelques-unes d'entr'elles de vieilles tours ruinées, des restes de couvens qui embellissent le paysage et donnent une impression mélancolique ; mais point de maisons.

Une de ces îles, on ne sait plus laquelle, était, assure-t-on,

Digitized by Google

l-on, flottante autrefois et changeait souvent de place. Mon poète favori, Delille, a tiré parti de ce sujet intéressant de poésie. Pline, je crois, parle aussi d'une île flottante. Il y a, à cet égard, diverses versions dans le pays; les uns traitent cette tradition de conte; d'autres pensent que dans les tems barbares où il y avait des guerres internes, les habitans du bord du lac s'enfuyaient sur des radeaux à l'approche de l'ennemi, et se cachaient dans ces îles; lorsque le danger était passé, ils revenaient sur leurs radeaux, et c'est là ce qui a donné l'idée des îles flottantes. Je croirais plutôt que quelques morceaux de terrain détachés des bords par la tempête ou par quelqu'autre cause, flottaient quelque tems sur les eaux, soutenus par les racines des arbres et des plantes entrelacées, jusqu'à ce que le vent les eût poussés de nouveau vers le bord ou contre quelque île à laquelle ils se fixaient. Des voyageurs dignes de foi, assurent que ce phénomène se voit assez souvent dans le cours du fleuve Obi en Sibérie. Je ne sais si vous vous rappelez d'avoir lu que le jour du tremblement de terre de Lisbonne, le lac Lomond fut dans une grande agitation, l'eau monta subitement de quelques pieds, se retira de même, et tomba de plusieurs pieds au-dessous de son niveau; pendant quelques heures ce fut comme un flux et un reflux. Un bateau fut trouvé sur le rivage à plus de quatre-vingts pieds de l'endroit où il avait été attaché.

Nous nous reposâmes quelques heures à Luss, village au bord du lac, dans une charmante position. Je trouvais là réunis tous les objets qui peuvent rendre un paysage intéressant. Si je devais choisir une demeure en Ecosse, ce serait sûrement auprès du lac Lomond; et si j'étais susceptible d'envie, j'aurais éprouvé ce sentiment au sujet d'une belle campagne très-près de ce lac, qui appartient à une famille Colquhouns (prononcé Coluhn), que j'ai connue à Edimbourg. Le nom de leur charmante propriété est Rosedoé; la signification, en gallois, de ce nom harmonieux, n'est rien moins que poétique. Rosedoé est agréablement situé sur une langue de terre qui s'avance dans le lac entre des arbres et des prairies en face du majestueux Ben-Lomond. Je ne suis point historienne, et je vous épargnerai les histoires tragiques dont cette belle contrée n'a été que trop souvent le sanglant théâtre. Les Ecossais nombreux, braves, turbulens, qui l'ont habitée

Digitized by Google

pendant plusieurs siècles et la regardaient comme leur propriété, ne connaissaient d'autres lois que les préjugés héréditaires d'une gloire féroce, d'autre science que celle des armes, d'autre plaisir que celui de combattre et de vaincre un ennemi puissant ou par la force, ou par la ruse. Ils se traitaient réciproquement comme les bêtes féroces de différentes espèces; tantôt ils employaient la valeur généreuse du lion, tantôt la ruse sanguinaire du tigre, ou la rage des loups et des hiennes. Ce n'était plus cette noble valeur adoucie par l'amour, la compassion, la justice et la générosité qui respirent dans les chants sublimes du barde Ossian. Il est remarquable que l'on trouve encore, de nos jours, tant de traces des mœurs et des caractères chantés par Ossian chez les peuples de cette contrée, par exemple dans des lieux et des choses, dans certains traits marqués au coin d'une imagination poétique et mélancolique, dans la manière d'observer la nature, etc., tandis qu'il ne se trouve plus rien du tout qui puisse en donner la moindre idée chez ceux qui ont succédé immédiatement à ce poëte, ni de ce qu'il désignait comme le caractère national de ses contemporains, de leur conduite à-la-fois vaillante et toujours noble dans la guerre, de leur générosité envers leurs ennemis. Les tableaux qu'il nous trace des mœurs de son tems sont si frappans qu'on ne se permet pas de douter de leur vérité, et le siècle qui a suivi offre des tableaux absolument contraires. Les poésies du Barde auraient-elles été perdues dans cet intervalle? Il serait difficile de comprendre comment des hommes accoutumés dès leur enfance à entendre les sons harmonieux de ce chantre sensible, célébrant les vertus de leurs ancêtres, eussent pu se livrer à des actes de cruauté et de fureur tels que ceux qu'on raconte du Clan des Mac-Grégor ou Mac-Grégoire, à cette même place où s'élève à présent le paisible Rosedoé. L'an 1594, un nombre considérable de Colquhouns fut pris en trahison et entièrement égorgés par les Mac-Grégor; tous furent la victime d'une rage féroce, non-seulement les hommes armés, mais les femmes, les enfans et les vieillards qui s'étaient réfugiés dans une tour après le combat où les Colquhouns avaient succombé. C'est vraisemblablement la même tour dont les ruines embellissent à présent le paysage de cette élégante demeure; mais ce souvenir l'obscurcissait souvent à mes yeux. Oh! mon ami, pourquoi l'histoire des hommes

Digitized by Google

est-elle presque toujours celle des passions les plus hideuses, de cruautés qui révoltent la nature ? Je m'arrête ; ce *pourquoi* me mènerait trop loin, mais voilà la cause du peu de goût que j'ai pour cette étude. Cet acte barbare, et d'autres encore que commirent les Mac-Grégor, firent mettre tout ce Clan sous le ban par Jacques VI; ils furent obligés de quitter leur nom. Ce ban est levé à présent, les Mac-Gregor sont rentrés dans leurs droits, et quelques-uns d'entr'eux se sont distingués par les services qu'ils ont rendus à l'Etat.

A mon très-grand regret je n'ai pu monter le Ben-Lomond : il a plus de trois mille pieds d'élévation, et le chemin pour y parvenir n'était pas praticable pour moi ; on dit que la vue de son sommet est de la plus grande beauté. Nous avons observé sous divers aspects cette belle montagne et ce lac romantique. Après les avoir perdus de vue tous les deux, nous aperçûmes le loch Loung (le lac des vaisseaux); nous en tournâmes l'extrémité et nous entrâmes dans Argyle-Shire. Ici commence ce qu'on appelle les montagnes d'Ecosse. En Ecosse tous les lacs portent le nom de loch; loch Lomond, loch Loung, etc., etc., tandis que le vrai mot anglais est lake. Le mot gallois, *loch*, signifie proprement une anse de la mer qui s'avance dans les terres et convient mieux au lac Loung qu'au lac Lomond. Loch Loung est un bras de la mer qui a un flux et un reflux, de l'eau salée et des poissons de mer. Dans le treizième siècle un roi de Norwège envoya une flotte de soixante bâtimens, jusque dans ce golfe ; les troupes débarquèrent et dévastèrent au loin la contrée.

Nous descendîmes dans une excellente auberge, appelée Arroquhar (lieu de la montagne), dont la situation est ravissante ; elle me fit éprouver un sentiment de plaisir et de bien-être, tel que je n'en avais pas connu depuis la Suisse. Arroquhar est à quelque distance du loch Loung, dans un charmant vallon ombragé de grands arbres plantés en ligne devant la maison ; le lac paraît de-là comme un grand bassin ; sur le bord opposé s'élèvent des montagnes vertes et rapides, et à leur sommet des rochers escarpés et de forme bizarre. La figure grotesque d'une de ces montagnes attira particulièrement mon attention : elle a positivement la forme d'un homme assis, qui travaille de ses bras ; aussi l'appelle-t-on *le savetier*. L'aspect de ces cimes menaçans et sourcilleux, vus d'une maison agréable et

commode ou d'une allée de beaux arbres hospitaliers, à quelque chose de très-piquant : sans avoir lu Ossian, sans savoir que lui-même ou ses héros ont autrefois parcouru ces rochers, on croirait volontiers, comme le Barde, *voir les ames des héros environnées de nuages fumans, monter de sommet en sommet.*

Ces belles images occupaient notre imagination, et nous ne les repoussions pas ; nous relûmes au contraire le poëme de Carthon, et nous nous abandonnâmes au charme de la mélancolie, *douce comme l'arc-en-ciel après la pluie du printems ;* nous oubliions la critique, les remarques des insensés et des méchans, nous ne pensions qu'aux hommes bienveillans et bons ; nous pensions à vous, mon cher Herdez, nous bénissions cette faculté de l'ame humaine qui lui permet quelquefois de s'élever à la contemplation du beau, de ramener à cette idée les choses qu'elle voit, et celles qu'elle ne voit pas, les choses passées et les choses présentes, d'en former un ensemble vivant qui la réjouissent et la réchauffent.

Cette auberge d'Arroquhar est excellente : on croit y avoir été transporté par les fées, et y être servi par elles ; elle porte les traces d'une destination plus relevée. C'était la demeure du laird Macfarlane ; elle fut vendue à un Fergusson : c'est de lui que le duc d'Argyle l'a affermée, et comme elle est sur la route d'Inveravi à Edimbourg, il l'a fait arranger telle qu'elle est maintenant. On ne parle que gallois dans l'endroit, mais les gens de la maison parlent anglais. Bon soir, mon cher Herdez, demain je vous ferai voyager dans mes chères montagnes.

M^me^ DE MONTOLIEU.

VARIÉTÉS.

INSTITUT DE FRANCE.

Programme des Prix proposés par la première Classe.

PRIX DE MATHÉMATIQUES. — La classe des sciences avait proposé pour sujet d'un prix double qu'elle devait distribuer dans sa séance du 7 janvier 1811, « la théorie des planètes dont l'excentricité et l'in» clinaison sont trop considérables pour qu'on en puisse calculer les » perturbations assez exactement par les méthodes connues. » La classe

Digitized by Google

ne demandait aucune application numérique; elle n'exigeait que des formules analytiques, mais disposées de manière qu'un calculateur intelligent pût les appliquer sûrement et sans s'égarer, soit à la planète Pallas, soit à toute autre déjà découverte, ou qu'on pourrait découvrir par la suite.

La classe a reçu deux mémoires seulement.

L'auteur du premier n'a pas même entrepris de traiter le sujet proposé.

En le traitant d'une manière qui prouve de grandes connaissances dans l'analyse, l'auteur du second Mémoire ne s'est pas assez conformé aux intentions exprimées dans le programme; il a laissé trop de développemens analytiques à exécuter par les géomètres qui voudraient se mettre en état de bien comprendre et de juger la solution qu'il donne du problème; il a sur-tout trop négligé de se mettre à la portée du calculateur qui voudrait former des tables de Pallas ou de toute autre planète. Un supplément qu'il a depuis envoyé est loin encore d'aplanir toutes les difficultés.

La classe, considérant que le tems a pu manquer à l'auteur pour entrer dans tous les détails nécessaires, et que la même cause a pu écarter du concours d'autres géomètres qui auraient eu la force et la volonté de traiter une question si difficile et si importante, a cru devoir proroger de cinq ans le terme fixé pour le concours, et elle annonce à tous les géomètres qu'elle va tenir en réserve jusqu'au 1er janvier 1816, s'il est nécessaire, le prix qu'elle avait proposé pour la théorie générale des perturbations planétaires, et qu'elle adjugera ce prix à la première pièce qui, dans cet intervalle de cinq ans, ou plus tard, lui sera envoyée et satisfera pleinement aux conditions ci-dessus énoncées.

Le prix sera double, c'est-à-dire une médaille de la valeur de 6000 francs.

PRIX FONDÉ PAR M. DE LALANDE. — La médaille fondée par M. de Lalande pour l'observation la plus intéressante ou le Mémoire le plus utile à l'astronomie qui aura paru dans l'année, a été décernée à M. Poisson, instituteur de mécanique et d'analyse à l'Ecole impériale polytechnique, auteur de trois beaux mémoires publiés dans le quinzième et dernier cahier de l'Ecole polytechnique, et qui ont pour objet les inégalités séculaires des moyens mouvemens des planètes, la stabilité du système planétaire, le mouvement de rotation de la terre, le déplacement des pôles à sa surface et les équations dont dépendent les mouvemens de son axe.

Ces ouvrages, qui assurent à leur auteur un rang si distingué parmi

Digitized by Google

les analystes, lui ont également mérité la reconnaissance des astronomes auxquels il a démontré d'une manière plus complète qu'on n'avait fait avant lui, plusieurs points fondamentaux du système du Monde, et qui sont la base de tous les calculs astronomiques.

PRIX PROPOSÉ AU CONCOURS POUR L'ANNÉE 1813. — Depuis que Blake a reconnu que tous les corps ne demandent pas la même quantité de chaleur pour acquérir une même élévation de température, on a fait un grand nombre d'expériences pour déterminer les différences que présentent sous ce rapport les diverses substances, et l'on est parvenu, par différentes méthodes, à des résultats satisfaisans pour les solides et les liquides; mais les tentatives que l'on a faites jusqu'à présent sur le rapport des chaleurs spécifiques des substances gazeuses entr'elles ou avec l'eau, terme ordinaire de comparaison, ont conduit à des résultats si éloignés les uns des autres, qu'on ne peut leur donner aucune confiance. On se contentera de citer ceux de Crawfort et de Lavoisier, sur l'air atmosphérique. Selon le premier, la chaleur spécifique de l'air, en comparant les poids, est à celle de l'eau comme 1.790 est à 1.000; et selon le dernier, elle n'est que de 0.300.

La classe des sciences physiques et mathématiques de l'Institut rappelle l'attention des physiciens sur cet objet, dont il est facile de faire sentir l'importance. En effet, tant que la chaleur spécifique des gaz sera indéterminée, on ne pourra faire aucune recherche exacte sur la chaleur dégagée dans diverses combinaisons, ni sur celle que produisent les animaux. On peut espérer que la détermination de la chaleur spécifique des gaz conduira à la solution de la question indécise, s'il existe dans les corps du calorique à l'état de combinaison, ou si toute la chaleur dégagée dans les combinaisons est due au changement de la chaleur spécifique des corps qui se combinent.

La classe des sciences mathématiques et physiques propose pour sujet du prix de physique qu'elle adjugera dans la séance publique du premier lundi de janvier 1813, la question suivante :

« Déterminer la chaleur spécifique des gaz, et particulièrement » celle de l'oxigène, de l'hydrogène, de l'azote et de quelques gaz » composés, en la comparant à la chaleur spécifique de l'eau; déter- » miner, au moins par approximation, la différence de chaleur spéci- » fique qui est produite par la dilatation de ces gaz. Les concurrens » sont invités à indiquer les principales conséquences de ces nouvelles » déterminations dans les théories physiques. »

Le prix sera de la valeur de 3000 fr.

Le terme du concours est fixé au 1er octobre 1812.

Le résultat en sera publié le premier lundi de janvier 1813.

Digitized by Google

Les Mémoires devront être adressés, francs de port, au secrétariat de l'Institut, avant le terme prescrit, et porter chacun une épigraphe ou devise qui sera répétée, avec le nom de l'auteur, dans un billet cacheté joint au Mémoire.

PRIX PROPOSÉ AU CONCOURS POUR L'ANNÉE 1813. — La classe avait publié, le 2 janvier 1809, le programme suivant :

« L'histoire naturelle des animaux a reçu dans ces derniers tems, de l'anatomie comparée, des lumières précieuses qui ont singulièrement perfectionné les méthodes zoologiques, sur-tout depuis que l'on est parvenu à reconnaître et à décrire les principaux organes dans plusieurs familles dont l'économie était presqu'entièrement ignorée au milieu du dernier siècle. La classe croit donc rendre service à la science, en indiquant aux anatomistes les ordres ou les genres sur lesquels il importerait d'avoir des renseignemens ultérieurs, et elle choisit la question suivante pour le sujet d'un prix de physique.

» Rechercher s'il existe une circulation dans les animaux connus sous les noms d'*astéries* ou étoiles de mer; d'*échinus*, oursins ou hérissons de mer; et d'*holothuries* ou priapes de mer, et dans le cas où elle existerait, en décrire la marche et les organes. »

« Cette description devra être accompagnée d'observations faites sur des animaux vivans, et embrasser les vaisseaux des organes respiratoires, s'il y en a de particuliers, aussi bien que ceux de la circulation.

» Il sera bon aussi d'examiner l'effet chimique de la respiration sur l'eau et sur l'air; mais cette dernière condition n'est pas de rigueur.

» On ne demande que l'examen d'une espèce dans chacune des trois familles; mais on exige qu'il soit approfondi et accompagné de dessins tels que la classe puisse en faire vérifier facilement les principaux détails. »

Aucun mémoire n'étant parvenu dans le terme prescrit, la classe propose le même sujet pour la seconde fois.

Le prix sera de la valeur de 3000 francs.

Le terme du concours est fixé au 1er octobre 1812.

Le résultat en sera publié le premier lundi de janvier 1813.

Les Mémoires devront être adressés, francs de port, au secrétariat de l'Institut, avant le terme prescrit, et porter chacun une épigraphe ou devise qui sera répétée, avec le nom de l'auteur, dans un billet cacheté joint au Mémoire.

Digitized by Google

POLITIQUE.

Les nouvelles de Hongrie continuent à présenter les armées russe et turque dans l'inactivité ; enfin, dit une lettre du 27 décembre, les Russes et les Turcs, après une longue et meurtrière campagne, semblent se reposer par besoin. Au moins les grandes opérations sont suspendues, l'on n'entend plus parler que de légères escarmouches. Si la paix ne se fait pas cet hiver entre les deux puissances, pas de doute que les Russes ne débutent, au printems prochain, par les siéges des deux forteresses de Warna et de Widdin, l'une sur la Mer-Noire, et l'autre sur le Danube. Depuis long-tems les Turcs ne sont occupés qu'à fortifier ces deux places et à les mettre en état de résistance. En effet, ce sont leurs dernières murailles ; et si elles viennent à tomber, alors les Russes n'ayant plus rien qui puisse les inquiéter à dos, seront maîtres d'attaquer, avec toutes leurs forces, le grand-visir dans son camp de Schumla. Le général en chef, comte de Kamenskoi, attend cet hiver des secours nombreux de l'intérieur de la Russie. Les succès de la dernière campagne semblent lui en présager de nouveaux.

Les Serviens, qui s'étaient levés en masse aux mois d'août et de septembre, pour s'opposer aux Turcs, sont presque tous rentrés dans leurs foyers. Ils n'ont laissé des troupes que dans les places frontières et dans leur camp retranché.

Le gouvernement turc continue à garder le silence sur les événemens de cette guerre ; les bruits de paix et de négociations semblent tous les jours y perdre de leur consistance. On continue les préparatifs ; des firmans ont été expédiés dans toute la Romélie pour des levées considérables. La flotte turque hiverne à l'Arsenal ; une seule frégate d'observation est restée dans la baie. La nouvelle répandue d'un combat entre cette flotte et celle des Russes, paraît manquer jusqu'à présent d'authenticité.

A Vienne le cours du change et la situation des finances occupent seuls tous les esprits ; le cours sur Augsbourg était, le 10 janvier, à 998 ; ce qui paraît inexplicable. Quelques personnes attribuent cette baisse et les variations

Digitized by Google

qu'éprouve successivement le cours aux manœuvres de l'agiotage; d'autres ont accueilli avec trop de complaisance les insinuations des politiques amis de l'Angleterre, et attribuent la baisse à la crainte d'une guerre prochaine avec la Russie : mais ceux qui se bornent à observer les faits, et à les rapprocher sans se livrer à de vains systèmes, savent très-bien que le cours a progressivement baissé par des causes étrangères à la politique générale, et que, si la paix ou la guerre eussent déterminé ces variations, cent fois la paix ou la guerre eussent été déclarées.

A Berlin, il règne un silence profond et une sorte d'isolement qui ne permet plus de reconnaître cette capitale. Il n'y a, depuis la mort de la reine, ni opéra, ni fête de la cour; quelques jeunes gens qui avaient troublé l'ordre public au théâtre, ont été sévérement réprimés. Quant à cette partie si essentielle de l'administration des Etats, dont s'occupent sans relâche tous les gouvernemens qui s'étaient imprudemment laissé entraîner à faire la guerre à la France, c'est-à-dire l'état des finances, un journal prussien donne des détails qui paraissent émaner d'une source officielle : il justifie la mesure que le gouvernement a prise à l'égard des dettes publiques, en les divisant en deux classes; les dettes contractées par les provinces, et celles de l'Etat entier. Les créanciers de la première classe n'ont pas, selon l'auteur, des droits aussi sacrés à un prompt remboursement que les autres; ils n'ont pas réellement fourni la totalité des sommes qu'ils réclament. La petite baisse qu'ont éprouvée les effets publics, s'explique par la nécessité où se trouve le gouvernement de mettre d'abord en circulation des bons sur le trésor pour payer l'arriéré des pensions et des intérêts. L'impôt sur les marchandises coloniales est fortement approuvé dans cet article, non-seulement comme étant l'impôt le moins onéreux pour la grande masse de la nation, mais encore comme moyen de ramener dans de justes bornes l'influence de l'esprit commercial, esprit qui, selon l'auteur, est très-dangereux lorsqu'il domine exclusivement dans un Etat.

La princesse royale de Suède est arrivée à Orebro, le prince son époux a été au-devant d'elle : le roi vient de lui donner le commandement de sa garde. Des fêtes se préparent pour la réception de la princesse héréditaire. Dans ces circonstances, on a vu avec étonnement quelques extraits de correspondance, qui, insérés dans *le Moniteur*, prouvent que la déclaration de guerre de la Suède à l'An-

gleterre n'a pas eu encore le résultat que l'on est en droit d'en attendre. On écrit de Hambourg et de Lubeck que les communications sont les mêmes, que les paquebots arrivent régulièrement à Gothenbourg, que ce port est l'entrepôt d'un commerce avec l'Angleterre très-actif, qu'il existe toujours sous la direction de l'ancien consul anglais M. Smith, que les bâtimens anglais reçoivent de Gothenbourg les provisions dont ils ont besoin, et donnent en échange des denrées coloniales qui sont bientôt introduites par Gothenbourg dans l'intérieur du pays. Le 15 décembre on a vu partir de Gothenbourg, pour l'intérieur du pays, soixante charriots chargés d'indigo; le 19, cinq cents charrettes chargées de sucre et de café ont aussi passé. De leur côte les croisières anglaises laissent passer librement tous les navires destinés pour la Suède, favorisent le cabotage, et ne mettent aucun obstacle à la pêche; les Anglais affluent à Gothenbourg, y ont repris leur ton habituel d'arrogance et d'ironie; rien ne paraît les y inquiéter; ils affectent de croire à la meilleure intelligence entre les deux gouvernemens. On sait d'autre part que des émissaires anglais se sont introduits en Norwège pour y porter obstacle au recrutement de marins qui se fait par ordre de la cour de Danemarck; mais la fidélité des Norwégiens est connue, et les manœuvres seront sans effet. Quant au commerce de Gothenbourg, le problême qu'il présente sera bientôt sans doute résolu par un acte solennel qui ne rendra pas illusoire et vaine la déclaration solennelle de la Suède.

Jusqu'à ce moment on ne peut voir dans cette apparente infraction à la déclaration de guerre, que l'effet tant de fois éprouvé des manœuvres que sait employer *per fas et nefas* la politique commerciale anglaise, pour faire valoir son industrie, pour anéantir celle des pays avec lesquels elle commerce; manœuvres dont la Saxe, l'Allemagne, la Hollande, l'Espagne, la France même ont constamment éprouvé les effets, et dont enfin doit les délivrer un système fortement conçu, et suivi avec la constance et l'ensemble qui doivent en assurer le succès.

Le parlement a été ouvert le 15 par une commission. Aussitôt après, le chancelier de l'échiquier a présenté le bill pour la régence, rédigé conformément aux résolutions prises. Le bill a été lu et définitivement adopté. Les Etats-Unis ont rappelé leur ministre à Londres. A l'égard des relations de l'Angleterre avec ce pays et avec le nord, voici

les termes curieux dans lesquels s'exprime l'*indépendant Whig*.

« La difficulté des communications avec l'étranger fait que nous n'avons que peu de choses à ajouter à ce que nous avons dit dans notre dernier numéro, à l'article *Politique extérieure*. Il est certain que la Russie a accédé à ce qu'on appelle le système continental ; deux cent cinquante bâtimens chargés ont été saisis, et l'on doit s'attendre à recevoir, par les premières nouvelles de la Baltique, une proclamation du gouvernement russe pour prohiber l'introduction des marchandises coloniales.

» Quant à notre situation à l'égard des Etats-Unis, situation dans laquelle nous avons été entraînés par nos monstrueux ordres du conseil, qui sont reconnus aujourd'hui avoir pris naissance dans le cerveau étroit et superstitieux de M. George Rose, elle a enfin attiré l'attention de lord Wellesley, et il a fait partir pour l'Amérique un cutter, fin voilier, avec des dépêches dont le contenu jusqu'à ce jour n'a pas transpiré. Il reste à savoir si lord Wellesley a l'intention de se réconcilier, par sa conduite, avec l'administration que l'on s'attend à voir succéder à l'administration actuelle ; autrement il serait difficile de se rendre compte de l'aveuglement de sa seigneurie sur les conséquences que peuvent avoir les ordres du conseil, jusqu'au moment même où sa seigneurie peut s'attendre à quitter le poste élevé qu'elle occupe. »

Le *Morning-Chronicle* ajoute des considérations plus pressantes ; après avoir parlé du projet d'unir, par un canal, les eaux de la mer Baltique à celles de la Seine, et s'être étonné, avec quelque chagrin, de ce que le gouvernement français ne demande pas un sou pour continuer une guerre qui étend par-tout sa domination, et pour exécuter le plus vaste dessein qui ait jamais été tenté depuis Tamarlan, il ajoute :

« Peu de personnes auraient pu croire que Napoléon aurait eu les moyens de réussir à nuire à notre commerce au point qu'il l'a fait ; cependant les ministres, ainsi que tous ceux qui sont à la tête des affaires de l'État, auraient dû sentir qu'il en avait la possibilité. Celui qui veut casser les vitres des fenêtres de son ennemi, ne doit pas oublier que les siennes sont de verre. Il a été dit, par plus d'un journaliste, que les malheurs occasionnés sur le continent par les restrictions que Napoléon a mises au commerce, le

forceront à les lever. Rien n'annonce cependant qu'on revienne sur ces mesures.

» La perte du commerce est grande, sans doute, et les regrets des négocians y sont proportionnés; mais il ne faut pas négliger de remarquer, avant de s'attacher à l'espérance de voir quelque adoucissement aux restrictions commerciales, que les basses classes de la société n'en souffrent pas d'inconvéniens qui méritent même qu'on en parle. Le marchand d'articles prohibés perd son gain accoutumé, et les hautes classes de la société renoncent à certains objets de luxe. Le continent n'éprouve d'autre effet que celui qui se manifesterait ici, si l'importation du thé était prohibée; nous serions pendant quelque tems contrariés et vexés, mais nous garderions chez nous l'argent que nous coûte dans l'Inde cet objet de luxe, et nous nous en tiendrions bientôt à la bière qui se fait chez nous, comme si nous n'avions pas d'autre boisson; nous ferions enfin comme nous fesions avant que cette plante ne fût connue en Angleterre, et qu'elle ne fût devenue d'un usage général.

» N'attendons pas que notre implacable et puissant ennemi revienne sur aucune des mesures qu'il remarque pouvoir être funestes à nos intérêts ou à notre sûreté. Formons-nous à la frugalité, et préparons-nous, ainsi qu'une place qui s'attend à être assiégée, à fournir autant que possible, de notre propre sein, à tous nos besoins de quelque nature qu'ils puissent être; car le blocus dont nous avons menacé les autres est devenu réel et positif pour nous. »

A la date du 14 janvier, Londres était de nouveau replongée dans l'affliction par le dernier bulletin de Windsor, le roi avait eu une rechute grave, et les espérances de son rétablissement étaient anéanties. Quant aux nouvelles de Portugal, voici ce que présentent les papiers anglais à la date du 16:

« La gazette d'hier au soir, dit l'*Alfred*, donne la copie d'une dépêche de lord Wellington, datée du 22 décembre, et l'extrait d'une lettre en date du 27 du même mois. La première de ces pièces n'offre aucun intérêt; mais la dernière sera regardée comme très-importante par la confirmation officielle qu'elle contient, de la jonction opérée par les renforts qu'on annonçait depuis long-tems être partis de l'Espagne avec l'armée de Massena. On verra par cet extrait que la marche de ce corps, de 16 à 17 mille hommes, n'a point éprouvé d'opposition, ni de la part de la division du général Silveira, ni de celle d'aucun corps de la milice

Digitized by Google

portugaise, « qui se préparait cependant à agir au travers » du Mondégo sur les flancs et les derrières des troupes » ennemies, dont la totalité marchait, à ce qu'il paraît, » sur la rive gauche de cette rivière. » La première nouvelle qui arriva dans cette capitale de la retraite de Massena, avait fait concevoir généralement l'espérance de la prochaine délivrance du Portugal; mais malheureusement cet événement paraît aujourd'hui plus éloigné qu'il ne l'a été à aucune époque de la campagne. L'impuissance où Massena s'est trouvé de risquer d'attaquer lord Wellington, paraît avoir été la véritable cause de sa retraite sur Santarem, dont la position était plus convenable et plus avantageuse pour faire attendre à son armée l'arrivée des renforts, que celle qu'elle avait devant Torres-Vedras. Il ne peut être douteux que les renforts, qui lui sont arrivés, ne soient suivis d'autres encore, et il est actuellement bien évident que le projet de conquête du Portugal ne sera abandonné qu'après une bataille plus sanglante peut-être qu'aucune de celles qui ont été livrées pendant le cours si fécond en événemens de la guerre actuelle.

Le nombre des troupes françaises doit être en ce moment à-peu-près égal à celui des troupes réglées sous les ordres de lord Wellington, que l'on ne peut se flatter de voir soutenir avec succès l'attaque dont il est menacé prochainement, sans qu'on lui ait envoyé des renforts considérables. On dit généralement et l'on croit que sa seigneurie a représenté de la manière la plus pressante l'urgence de ces secours.

Quant aux dernières nouvelles particulières, elles s'accordent à représenter la situation des troupes françaises à Santarem et dans les environs, sous un point de vue infiniment plus favorable qu'à l'époque de leur marche sur cette place. La cessation momentanée des hostilités leur a aussi permis de se livrer à différens amusemens, parmi lesquels on peut compter *l'établissement d'un Opéra dans la ville de Santarem*. Bientôt, peut-être, on comptera dans cette ville un nouveau trait de l'esprit français. Les habitans s'attendent à voir annoncer: *Relâche à cause de la bataille*, en indiquant la représentation qui devra suivre le jour de la victoire.

S....

PARIS.

Lundi dernier S. M. a chassé dans la forêt de Saint-Germain; le prince de Schwarzenberg et M. le comte de Narbonne ont eu l'honneur de tirer avec S. M.

S. M. l'Impératrice a suivi la chasse ; la princesse de Neufchâtel, les comtesses de Montaigu et de Beaumont, ont eu l'honneur d'accompagner S. M.

— S. E. M. le cardinal archevêque de Paris habite le palais archiépiscopal depuis plusieurs jours.

— M. Poirier, l'un de nos plus célèbres avocats consultans, vient de mourir à Paris. M. Chalgrin, architecte du sénat, et sous la direction duquel s'avançaient les travaux du magnifique arc-de-triomphe de l'Etoile, vient aussi de terminer sa carrière : il laisse une place vacante à la quatrième classe de l'Institut.

— L'opéra de Pyrrhus de Paësiello a été donné, hier jeudi, au théâtre de la cour. On y a entendu M. Crevelli, tenor d'un très-grand talent, et Mme Festa. Cet ouvrage va être donné à l'Odéon très-incessamment.

— La saison des concerts est arrivée : plusieurs professeurs célèbres s'annoncent comme se proposant de se faire entendre.

— Le parterre du Théâtre-Français demande très-souvent des nouvelles de la santé de Fleury : tout annonce que cet acteur si précieux sera incessamment rendu à l'exercice d'un art dans lequel les modèles sont devenus si rares.

— On attend toujours *Sophocle* à l'Opéra; *Mahomet II* aux Français; *le Poëte et le Musicien* à l'Opéra-Comique; et au bénéfice de Mme Simon Candeille, une représentation de sa *Belle Fermière* à la comédie française.

ANNONCES.

Voyage aux Indes Orientales; pendant les années 1802, 1803, 1804, 1805 *et* 1806, contenant la description du cap de Bonne-Espérance, des îles de France, Bonaparte, Java, Banca et de la ville de Batavia; des observations sur le commerce et les productions de leurs pays, sur les mœurs et les usages de leurs habitans; la campagne du contre-amiral de Linois dans les mers de l'Inde et à la côte de Sumatra; des remarques sur l'attaque et la défense de Colombo dans l'île

Digitized by Google

de Ceylan, lors de sa reddition aux Anglais; enfin un Vocabulaire des langues française et malaise; avec un atlas composé de cartes marines et militaires, dressées par l'auteur, des planches représentant les costumes et l'armure des habitans de ces contrées, et différentes vues; dédié à son altesse impériale et royale le prince Eugène-Napoléon de France, archichancelier d'état de l'Empire, prince de Venise, vice-roi d'Italie. Par C. F. Tombe, ancien capitaine-adjoint du génie employé près de la haute régence à Batavia, actuellement chef de bataillon, officier supérieur de l'état-major général de l'armée d'Italie. Revu et augmenté de plusieurs notes et éclaircissemens, par M. Sonnini. Deux vol. in-8°, avec l'atlas. Prix, 18 fr., et 21 fr. franc de port. Chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Ouvrages qui se trouvent chez le même libraire.

Voyage aux îles de Ténériffe, la Trinité, Saint-Thomas, Sainte-Croix et Porto-Ricco, exécuté par ordre du gouvernement français, depuis le 30 septembre 1796 jusqu'au 7 juin 1798, sous la direction du capitaine Baudin, pour faire des recherches et des collections relatives à l'histoire naturelle; avec des observations sur le climat, le sol, la population, l'agriculture, les productions de ces îles, le caractère, les mœurs et le commerce de leurs habitans; par André-Pierre Ledru, l'un des naturalistes de l'expédition. Ouvrage accompagné de notes et d'additions, par M. Sonnini. Deux vol. in-8°, avec une très-grande carte, d'après Lopez, gravée par J. B. Tardieu. Prix, 10 fr., et 13 fr. franc de port.

Voyage des capitaines Lewis et Clarke, depuis l'embouchure du Missouri jusqu'à l'entrée de la Colombia dans l'Océan Pacifique; fait dans les années 1804, 1805 et 1806, par ordre du gouvernement des Etats-Unis; contenant le journal authentique des événemens les plus remarquables du voyage, ainsi que la description des habitans, du sol, du climat, et des productions animales et végétales des pays situés à l'ouest de l'Amérique septentrionale; rédigé en anglais par Patrice Gass, employé dans l'expédition; et traduit en français par A. J. N. Lallemant, l'un des secrétaires de la marine; avec des notes, deux lettres du capitaine Clarke, et une carte gravée par J. B. Tardieu. Un vol. in-8° de 450 pages. Prix, 5 fr., et 6 fr. 50 c. franc de port.

Le Quadrille des Enfans, ou Système nouveau de lecture, avec lequel tout enfant de 4 à 5 ans peut, par le moyen de 84 figures coloriées, être mis en état de lire dans toute sorte de livres en 3 ou 4 mois; par Berthaud. Un vol. in-8°, 84 fig.; édition originale acquise

des héritiers de l'auteur; avec les 84 fiches. Prix, 15 fr., et 16 fr. franc de port. Chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille.

L'auteur a joint à cet intéressant ouvrage l'usage des fiches de différentes couleurs, sur lesquelles sont collés d'un côté la figure, de l'autre le son qui y a rapport. Le livre est plus pour le maître, les fiches plus pour l'enfant; elles deviennent entre ses mains des joujoux instructifs qui l'attachent par des images immobiles.

Les Ciodrons français, apologie; par Dur....y, avocat, membre de plusieurs sociétés littéraires, Prix, 60 cent., et 65 cent. franc de port. A Paris, chez les marchands de Nouveautés.

Le Paradis perdu, de Jean Milton, traduit de l'anglais par J. Mosneron. *Quatrième édition*, revue et corrigée avec le plus grand soin, précédée de la Vie de Milton, et ornée de son portrait. In-12, papier fin, de 496 pages, belle impression, beaux caractères. Prix, broché, 3 fr., et 4 fr. franc de port. Chez F. Louis, libraire, rue de Savoie, n° 6.

Il en a été tiré quelques exemplaires en papier vélin. Prix, 5 fr., et 6 fr. franc de port.

La tenue des livres théorique et pratique, ou Nouvelle méthode d'enseignement, appliquée aux opérations de commerce relatives aux marchandises, à la banque et aux armemens; par J. Rodrigues. Un vol. in-8°. Prix, 4 fr. 50 c., et 5 fr. 50 c. franc de port. A Paris, chez J. J. Paschoud, libraire, rue des Petits-Augustins, n° 3, et à Genève, chez le même libraire.

Principes d'hygiène, extraits du *Code de Santé et de longue vie de sir John Sinclair*, par L. Odier, professeur de l'Académie impériale de Genève, etc. Un vol. in-8° de 584 pages. Prix, 7 fr., et 8 fr. 50 c. franc de port. Chez le même libraire.

Lettres sur la Grèce, l'Hellespont et Constantinople, faisant suite aux *Lettres sur la Morée*, par A. L. Castellan. Deux parties en un vol. in-8° de plus de 400 pages, avec vingt dessins de l'auteur, gravés par lui-même, et deux plans. Prix, broché, 6 fr., et 7 fr. 25 c. franc de port. Chez H. Agasse, imprimeur-libraire, rue des Poitevins, n° 6.

Contes militaires, suivis du XIX^e^ siècle, poëme par Lombard (de Langres). Un vol. in-8°, fig. Prix, petit papier, 4 fr.; papier fin, 5 fr.; papier vélin, 7 fr.; sur grand papier, 5 fr.; et sur grand papier vélin, 9 fr.; l'envoi franc de port est de 1 fr. de plus. Chez Patris et comp°, quai Napoléon, n° 2.

Digitized by Google

DE LA SEINE
5.

MERCURE
DE FRANCE.

N° CCCCXCVIII. — *Samedi* 2 *Février* 1811.

POÉSIE.

L'ESPÉRANCE DES FRANÇAIS.

ODE.

Semblable à l'aigle qui s'élance
D'un seul vol au séjour des Dieux,
Le génie en sa course immense
Sonde la profondeur des cieux.
Pour lui la nature est sans voiles;
Il lit sur le front des étoiles
Ses mystères les plus obscurs;
Et déjà son heureuse audace
Des soleils qui peuplent l'espace
A prédit les destins futurs.

Ainsi la lyre pindarique
Leur asservissant l'univers,
Produit l'ivresse prophétique
Des favoris du dieu des vers.
Amants des filles de Mémoire,
Les faits échappés à l'histoire
Renaissent dans leur souvenir;
Et fuyant la route tracée,

Digitized by Google

Sur les ailes de la pensée
Ils s'élèvent dans l'avenir.

Muse, qui dresses les trophées
Promis à leurs nobles efforts,
Toi qui ramènes les Orphées
Vivans de l'empire des morts,
Embrase des feux de Pindare
Mon esprit qui du sort d'Icare
Ne sera jamais effrayé;
En le ravissant à la terre,
Fais qu'il plane sur le tonnerre
Dont Phaéton fut foudroyé.

Où suis-je ? un nouveau jour m'éclaire.
Mes vœux seraient-ils entendus ?
Dieux ! quel océan de lumière
Inonde mes sens éperdus !
L'avenir sous moi se déroule,
Et, tel qu'un fleuve qui s'écoule,
Me révèle son cours certain.
Mortels, respectez mon délire,
Les mâles accords de ma lyre
Seront les arrêts du Destin.

Lucine accomplit la promesse
Que fit un hymen glorieux.
J'entends en accens d'allégresse
Eclater l'airain belliqueux.
O des cités illustre reine !
Heureuse fille de la Seine,
C'est dans ton sein que voit le jour
Cet enfant l'espoir de la France,
Et qu'elle entoure à sa naissance
De ses vœux et de son amour.

C'est un fils ; le dieu qui m'inspire
Ose le jurer par ma voix.
Ce fils assure à cet Empire
Une longue suite de rois.
Des faveurs du ciel assurée,
Une souveraine adorée
Calme les craintes des Français ;

Digitized by Google

Et les soutiens qu'elle lui donne
Affermissent cette couronne
Qu'elle embellit par ses attraits.

Je vois celui qui vient de naître
Recueilli sous des étendards.
Un simple bouclier doit être
Le berceau du fils des Césars.
De l'Alcide aux vastes pensées
J'aperçois les mains abaissées
Sur ce rejeton des héros;
Il le voue au bonheur du monde;
Et sur lui son espoir se fonde
Pour éterniser ses travaux.

Vierges savantes du Permesse,
Portez-lui vos dons précieux;
Et du nectar de la sagesse
Nourrissez un enfant des Dieux.
Doué d'une vertu rigide,
De gloire, de savoir avide,
Il doit s'indigner du repos.
Tel le fils de Thétis dévore
Les sages leçons du Centaure,
Et la Grèce attend un héros.

Est-ce loin des coups de l'orage
Que l'arbre des forêts du Nord
Apprend à sauver du naufrage
La nef qu'il doit conduire au port?
Sur les monts balançant sa tête,
Il lutte contre la tempête
Et croît malgré les vents jaloux;
Des mers s'il tente la fortune,
Il peut d'Eole et de Neptune
Maîtriser l'impuissant courroux.

Les camps seront l'illustre école
Du prince né sous les lauriers.
Impatient de vaincre, il vole
A la tête de nos guerriers.
Il leur montre dès son jeune âge,
Et la prudence et le courage

De l'heureux vainqueur de Zama ;
Et brille, nouveau roi de Rome,
Des mêmes vertus qu'on renomme
Dans Romulus et dans Numa.

Mais de l'époque reculée
Où doit éclater sa valeur,
Ma vue incertaine et troublée
Ne découvre point la splendeur.
Ma voix s'éteint ; mon vol s'abaisse.
Je cherche la terre, et je laisse
Ma lyre aux plus audacieux.
Ravis d'un sujet si sublime,
Que mon exemple les anime
A tenter la voûte des cieux.

A. J. LAFONT.

LA CHAMBRE DU POËTE.

O burlesque réduit, aérien séjour,
Où je traite en voisin le dieu brillant du jour
Et, quand la nuit obscure a déplié ses voiles,
Je semble le berger du troupeau des étoiles ;
Où, sans bois, sans foyer, au plus fort des hivers,
Je n'ai pour me chauffer que le feu de mes vers ;
Enfin où tous les soirs au défaut de chandelle
J'oppose en vain l'éclat de ma gloire immortelle :
Soit mansarde ou grenier d'un étroit pavillon,
Soit même l'humble asyle où languit *Cendrillon*,
Salut!.... Nouveau *Teniers*, armé de ma palette,
Puisque c'est aujourd'hui ton grand jour de toilette,
Et qu'un balai sans crin, à l'aide de mon bras,
A du moins essayé ce qu'il ne pouvait pas,
J'entreprends de te peindre, afin qu'un jour on sache
Dans quel espace étroit un grand talent se cache ;
Sous quel chaume indigent l'abeille, à gouttes d'or,
Distille de son miel le liquide trésor.

D'abord, en mon taudis, soit qu'on entre ou qu'on sorte,
Le soleil en rayons brille à travers ma porte,
Car le tems est du bois un cruel ennemi ;
Le tems sépare, hélas ! et le bois et l'ami :

Digitized by Google

Et, de plus, à l'endroit où fut une serrure,
L'œil ne rencontre plus qu'une large ouverture :
Ainsi de son bonheur à bon droit pénétré,
Qui me cherche me voit avant qu'il soit entré.
On frappe cependant, j'ouvre, et tout hors d'haleine,
Mon homme à s'exprimer perd son tems et sa peine ;
Je me trompe : son geste, un air particulier,
Quand sa bouche se tait, maudit mon escalier.

Il faut en convenir : il n'est si roide roche,
Il n'est mont escarpé qui de loin en approche :
Comptez sur cent degrés de gothique façon,
Au tour d'un gros pilier, tournant en limaçon.
Dans ce dédale obscur, ce tartare de pierre,
Le pied cherche un appui, l'œil cherche la lumière,
La main tâte, et qui monte a droit assurément,
Pour ce trait de bravoure, au plus beau compliment.
Heureux alors, heureux, si cherchant aventure,
Un chat aux yeux luisans ne saute à sa figure !
Heureux si quelque chien à sa porte arrêté,
N'empreint sur lui la dent de la fidélité !
Si mon lourd porteur d'eau qui monte et n'y voit goutte,
D'un déluge imprévu n'inonde au loin sa route ;
Ou si la corde enfin dont il serre l'appui,
Ne se rompt tout-à-coup et ne tombe avec lui !

C'est parmi ces périls qu'on atteint mon olympe ;
C'est par ce noir chemin que tous les jours j'y grimpe.
Entrons-y maintenant, il faut vous le montrer ;
Mais baissez-vous, pour cause, avant d'y pénétrer.

Vous souvient-il, lecteur, de l'antique Sibylle ?
Ses oracles écrits sur la feuille mobile,
Volaient au moindre souffle ; un peu d'air déplacé,
Soudain le sort des rois dans l'air était lancé,
Puis retombant bientôt, errait sur la poussière.
Tels mes vers dispersés sur ma table grossière,
Sur le pavé poudreux et jusque sur le lit,
En autant de lambeaux qu'en montre mon habit,
Pour aller jusqu'aux cieux, sans prôneurs et sans peine,
N'attendent qu'un zéphyr ou qu'une heureuse haleine.

Quel est cet autre objet ? Fière de ses couleurs,
C'est, comme un lis superbe en un vase de fleurs,

Digitized by Google

Ma plume qui s'élève, ou fidèle à mes veilles,
Fixe sur le papier leurs brillantes merveilles.
Oh ! que de madrigaux, d'énigmes, de chansons,
D'idylles à grands mots sur *les petits moutons ;*
Que de vers innocens où *la vermeille rose*,
Tout près de son *bouton*, rime avec *fraîche éclose*,
Doucement épanchés de son canal étroit,
A l'immortalité vont se rendre tout droit !
Eh bien ! le croirez-vous ? cette plume fertile
N'a, pour se reposer, qu'un vil cornet d'argile.

Non loin d'elle, au hasard l'un sur l'autre entassés,
Ou montrant, tout ouverts, leurs feuillets engraissés,
Des livres excellens, quoique sans couverture,
A mes sobres repas mêlent leur nourriture :
C'est *Cotin* en lambeaux, un demi *Pelletier*
Déroulé des cornets qu'en fit un épicier ;
C'est *Perrault* le conteur, où ce qui manque aux pages
Appelle à son secours ce qui reste aux images.
Enfin il n'en est qu'un intact et tout entier :
C'est celui qui des vers a gâté le métier,
Qui veut que la raison s'accorde avec la rime,
Blâme tout froid bon mot, comme le plus grand crime,
Et, prodiguant les fers, dans le sacré vallon,
Fait autant de forçats des sujets d'Apollon.

Pour lire, il est bien doux de se mettre à son aise :
Aussi, contre le mur voyez-vous une chaise :
Une seule, observez ; car, quand j'en aurais trois,
Je ne pourrais m'asseoir que sur une à la fois,
Et j'ai toujours blâmé l'abondance stérile
Qui prodigue, à grands frais, ce qui n'est pas utile.
Ma chaise me suffit : nous nous prêtons tous deux,
Dans un faux équilibre, un secours généreux.
Bref, j'en serais content, si ce siége de paille,
Qui va, qui vient, se tient sur pied vaille que vaille,
Sans cesse à mon esprit n'imprimait la terreur
De ce mot que craint tant l'oreille d'un auteur.

Ainsi le sort injuste, en mon sixième étage,
De lambeaux, de débris, offre par-tout l'image ;
Tout se fend et tout craque : écoutez mon grabat,
Le soir, quand, pour dormir, je lui livre combat :

Digitized by Google

Le malheureux cédant au fardeau qui l'accable,
Accuse, par cent cris, son maître impitoyable.
Hélas ! à quoi lui sert qu'un mince matelas
Ajoute à peine au poids de mes deux méchans draps,
Et que de vingt souris la secrète morsure
Ait, presque à la moitié, réduit ma couverture ?
Ses appuis de sapin tout usés, vermoulus,
Jusqu'ici chancelans, bientôt ne tiendront plus,
Et, quelque triste nuit, j'irai chercher la terre.
Là repose en un coin ma cassette légère ;
Désirez-vous la voir ? je vous l'ouvrirai bien ;
Mais de grâce à quoi bon, puisqu'on n'y trouve rien ?

Pour le reste, voyez, sur une longue planche,
Mon couteau tout honteux d'avoir perdu son manche,
Un pot-à-l'eau tronqué, deux assiettes d'étain,
Un torchon qui trahit la moitié d'un gros pain.
Voyez dans tous les coins cette toile perfide
Qu'à l'insecte étourdi tend un insecte avide ;
Voyez.... Mais comment voir ? sur chaque étroit carreau,
La poussière en grains noirs vient tirer le rideau.

Je le tire à mon tour et passe à la morale :
Grâce aux soins paternels, à la main libérale
D'un souverain puissant, modèle des guerriers,
Qui cultive, féconde, aime tous les lauriers,
Moins pauvre est maintenant la chambre d'un poëte ;
Monsieur loge au second ; il a pelle et pincette ;
La flamme en pétillant anime son foyer ;
Sa commode luisante est de bois de noyer ;
On voit à son fauteuil que sa fortune est faite :
Ainsi puisse changer ma burlesque retraite !

Par M. L. D. P.

ENIGME.

Envoyé par détachement,
Sans observer ordre ni rang,
J'arrive en voltigeur d'une troupe légère ;
Vêtu d'un uniforme blanc,
Je suis un être éblouissant.
Prétend-on me former en masse ?

Digitized by Google

Il faut d'abord que l'on m'entasse,
Qu'on me comprime ; mais pas tant,
De crainte qu'au lieu de me faire,
On ne fasse plus que ma mère.

S.....

LOGOGRIPHE.

Je suis, lecteur, du genre féminin,
Et cependant, chose souvent très-rare,
De me montrer je suis toujours avare ;
Tu m'y forces, pourtant, lorsque tu le veux bien.
Je suis fille de la nature,
Et d'une drôle de structure ;
Comme les grands, j'habite les palais,
Je m'y trouve si bien, que je n'en sors jamais.
En me décomposant, dans mes six pieds on trouve,
Un pronom personnel qu'à la cour on réprouve ;
Certain enduit chimique ; et ce combat fameux,
Renommé chez les Grecs ; de plus, le bienheureux
Que le Très-Haut destine à la gloire éternelle ;
De la musique, enfin, je t'offre une parcelle.

Le C. D. R. (Var.)

CHARADE.

J'enferme en mon premier de matière un amas
Que l'on rassemble en même tas ;
J'enferme en mon second la nourriture saine
Que presque en tout pays mange l'espèce humaine ;
J'enferme en mon entier ce que dans un repas
Digèrent aisément les dévots estomacs.

S.....

---

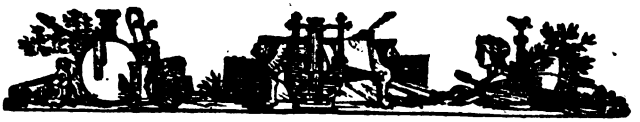
*Mots de l'*Enigme, *du* Logogriphe *et de la* Charade *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme est *Pantoufle.*

Celui du Logogriphe est *Renommée*, dans lequel on trouve : *Rome, Enée, or, Morée, orme, nom, Noé, ère, mer, morne, mon, ré, énorme* et *mère.*

Celui de la Charade est *Bonnet.*

Digitized by Google



LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

*Sur l'*Hiéron *des Grecs, mot qui, bien compris, résoudra de nombreuses difficultés en grammaire, en histoire, en antiquité; par* J. B. Gail, *membre de l'Institut.*

Les jeux olympiques, et la topographie d'Olympie, cette ville qui offre tant de souvenirs à l'imagination enchantée, sont, depuis quelque tems, l'objet de mes recherches. Avant de composer mon mémoire sur cette matière, j'ai cru devoir lire les écrivains qui en ont traité, prendre des notes, rassembler des matériaux, m'appliquer à déterminer le sens de passages et de mots ou mal interprêtés, ou corrigés à tort par les commentateurs. Le mot *Hiéron* est un de ceux qui m'ont paru mériter le plus d'attention; qu'il me soit permis d'interroger l'opinion des savans sur ce mot qui, bien compris, résoudra, je le crois, de nombreuses difficultés en grammaire, en histoire, en antiquité.

Xénophon (Πορ., 5, 9 et 10), Thucydide (5, 6, 4; 5, 49, 1; 5, 50, 1; 5, 53, 1), Pausanias (p. 388), Strabon (l. 8, p. 548), Théocrite (*id.* 25, v. 22), et autres auteurs emploient fréquemment le mot Ἱερὸν (*Hiéron*). Les interprètes le traduisent, tantôt par *templum*, temple; tantôt par *fanum*, lieu consacré pour la construction d'un temple; tantôt par *sacellum*, petit temple, ou lieu consacré et environné seulement d'un mur sans toit; mais aucun n'adopte l'idée que je crois la seule véritable.

Si l'on en croit un savant allemand, M. Sturz (1), l'*Hiéron de Delphes* est synonyme de *temple de Delphes*: son opinion est celle des Léunclave, Estienne, Ducker, et des illustres Barthélemy et Sainte-Croix: mais, d'après l'examen de plusieurs passages remarquables, il m'a semblé que l'*Hiéron de Delphes* comprenait non-seulement le temple, mais encore le bois sacré, l'oracle et tous les édifices sacrés dont les fêtes religieuses avaient nécessité la construction.

(1) Dans son *Lexic. Xenoph.*, au mot Ἑλλανοδίκαι.

Digitized by Google

Dans le passage cité par M. Sturz, Xénophon exhorte les Athéniens à s'efforcer de rendre *autonome* (c'est-à-dire, *indépendant*) l'Hiéron de Delphes; mais ce n'est assurément pas au temple seul, ni aux seuls ministres qui le desservaient, ni à la seule Pythie, qu'il désirait qu'on accordât l'indépendance. Tout ce qui habitait l'Hiéron, et tout ce qui s'y trouvait de précieux, était également compris dans le vœu. Le mot *Hiéron*, ainsi que nous allons le démontrer par des passages positifs, ne signifie donc pas uniquement *temple*.

En exprimant son vœu, Xénophon songeait non-seulement à l'honneur du temple de Delphes, mais sur-tout au bonheur de la Grèce toute entière.

L'objet principal des Amphictyons était de veiller aux intérêts de l'*Hiéron* d'Apollon, de punir les attentats commis contre le temple, contre son oracle, et sur-tout contre le droit des gens dont on les avait constitués défenseurs. Malheureusement les motifs de philanthropie qui avaient fait établir la plus utile des institutions, cédaient trop souvent aux passions de ceux qui gouvernaient les peuples, témoin ce Philomèle chef des Phocéens, qui devenu maître de l'*Hiéron*, du temple et de l'oracle, arracha des colonnes sacrées les décrets lancés par les Amphictyons. De tels actes de violence décréditaient l'oracle de Delphes et troublaient le repos de la Grèce. Xénophon, si-non témoin de ces malheurs, du moins les prévoyant, désirait donc par religion, autant que par politique, qu'on rendît libres non-seulement le temple de Delphes et ses ministres, mais encore l'oracle dont on cherchait à ébranler la croyance, et dont les décisions faisaient respecter les Amphictyons. Ce vœu si digne d'un grand homme d'état, (vœu consigné dans son *Rep.*, V, 9.) Xénophon le vit s'accomplir la dixième année de la guerre du Péloponnèse (89 olymp.), époque où Athènes conclut avec Lacédémone un traité dont la clause suivante mérite attention.

Thucydide s'exprime ainsi: *l'Hiéron de Delphes, et le temple de Delphes et la ville, seront autonomes* (2); (c'est-à-dire, *libres*). A la suite de l'*Hiéron*, Thucydide, écrivain concis, nomme le *temple*. Il distingue donc l'*Hiéron*, terme générique, de *temple*, qui ne faisait qu'une partie de l'*Hiéron*.

(2) *Voyez* Thucydide, V, 18.

Digitized by Google

Pausanias (p. 388) fait mention d'un *Hiéron*. Comme il est suivi du mot *temple*, Sylburge propose de le corriger, parce qu'apparemment il le croit synonyme de temple. Kuhn, qui vient après Sylburge, s'écrie que le texte est corrompu; mais l'*Hiéron* et le *temple* ne sont pas plus synonymes dans Pausanias que dans Thucydide, 5, 18, 2. Le texte de l'un n'est pas plus altéré que celui de l'autre. Dans tous deux, les deux mots sont donc à conserver.

Strabon (liv. 8, p. 548) raconte que l'intendance de l'*Hiéron* d'Olympie fut confiée aux Epéens; et liv. 11, p. 780, fait mention d'une fête obscène qu'on célébrait dans l'*Hiéron*. L'Hiéron, dans ce passage, désigne évidemment non *le temple* où des jeux obscènes ne pouvaient être permis, mais l'*Hiéron*, terme générique qui désigne et le temple et le bois sacré, et ses réduits obscurs et mystérieux.

Cette remarque, sous le rapport moral, peut servir à justifier les anciens de calomnieuses imputations des modernes qui, d'après des textes mal interprêtés, supposent que mille obscénités se sont pratiquées au pied des autels et devant les simulacres des Dieux.

On n'a pas d'idée du nombre d'erreurs commises par suite d'une fausse interprétation de l'*Hiéron* des Grecs. Citons-en trois exemples entre mille.

Un savant connu raconte le prodige suivant d'après Diodore de Sicile (liv. 16), dont il a travesti le texte. *Il arriva un prodige dans le temple d'Apollon. Un aigle volant sur le toit du temple, et de-là fondant tout auprès de terre, se mit à poursuivre les colombes que l'on nourrissait dans le temple, et en saisit une sur l'autel même; ceux qui se mêlaient d'interpréter les signes, conclurent de celui-là que Philomèle réduirait en son pouvoir la ville de Delphes et son oracle.*

Que l'on admire, tant qu'on voudra, l'aigle fondant sur les colombes; pour moi, je suis bien plus frappé de voir la scène se passer tout-à-la-fois dans le temple et hors du temple, voilà le prodige. Mais, j'ose l'assurer, ce prodige n'existe pas plus dans le texte de Diodore que la circonstance du colombier placé dans le temple de Delphes. Voici la phrase: *Il arriva un prodige dans l'Hiéron. Un aigle volant au-dessus du temple du Dieu et s'abattant vers la terre, se mit à poursuivre des colombes nourries dans l'Hiéron et en saisit quelques-unes sur les autels*, (qui étaient, non dans le temple, mais en plein air.)

Digitized by Google

Diodore, dans cette phrase, nomme d'abord l'*Hiéron* et ensuite le *temple* : le *temple* et l'*Hiéron* ne sont donc pas une seule et même chose. Qu'est-ce donc que l'*Hiéron* ? Un lieu vaste, contenant et le temple et l'oracle, et le bois sacré dans lequel des colombes pouvaient s'élever beaucoup mieux que dans un temple. Convenait-il que dans un temple décoré de peintures et de bas-reliefs, tout brillant d'or, d'ivoire, d'ébène, de pierres précieuses, offrandes des républiques et des rois, on allât placer un colombier, élever des animaux, symbole de candeur, il est vrai, mais qui, avec leur candeur, auraient quelquefois, trop peu respectueuses, souillé et les offrandes et les images des Dieux et le visage des prêtres? La place de ces colombes n'était-elle pas naturellement dans le bois sacré qui faisait partie de l'Hiéron?

M. l'abbé Barthélemy (t. 5, p. 94) parlant de Philomèle d'après le même historien (liv. 15, ch. 25, p. 100) dit qu'il *s'empara du temple et l'entoura d'un mur*. A la vérité l'interprète latin traduit : *Philomelus templum muro circumdat*. Mais j'ose déclarer infidèle cette version adoptée par Terrasson (t. 4, p. 486) et par Olivier qui voit que le temple servit de forteresse à Philomèle. Cette erreur sur l'Hiéron a été également commise vingt fois et par l'éloquent et judicieux Rollin, et par M. de Sainte-Croix critique si justement célèbre. Ce dernier dans ses gouvernemens fédératifs, (p. 61, édit. de Jansen, an 7) nomme les Phocéens comme ayant recouvré (à une certaine époque) la possession du temple d'Apollon : mais Thucydide, qu'il cite (1,112), parle évidemment, non du temple, mais de l'*Hiéron* d'Apollon, dont l'intendance procurait à ceux qui en jouissaient tant d'illustration, de gloire et de prospérité. (Voy. le discours de Démosthène *pro corona*, et la harangue du même sur les *prévarications de l'ambassade*; le mot *Hiéron* y a été mal expliqué.)

L'*Hiéron* renfermait le temple. Affirmons qu'il renfermait aussi le *manteion* (*oracle*). Philomèle, maître de l'Hiéron et de l'oracle, allait commander à la Pythie, des oracles favorables à son ambition : les Béotiens en sont à peine informés qu'ils décrètent qu'on ira porter des secours à l'oracle. Quel parti prend aussitôt Philomèle? Il fait environner l'*Hiéron* d'un mur. Pourquoi? pour empêcher qu'on ne rende à l'oracle une liberté qui eût mal servi son ambition. Le *manteion* ou oracle était donc dans l'*Hiéron*.

Dans cet Hiéron qui renfermait le temple et l'oracle, on

Digitized by Google

sacrifiait et de plus on célébrait les jeux. Le vers 30 de la 3e olympique de Pindare, et ce vers de Virgile,

Et Jovis in luco currus agitare volantes,

et sur-tout les chap. 49 et 50 du 5e livre de Thucydide en offrent la preuve invincible. Au chap. 49, je lis : *Cet été se célébrèrent les jeux olympiques. Les Lacédémoniens, pour n'avoir pas payé l'amende, furent repoussés de l'Hiéron par les Eléens, en sorte qu'ils ne purent* NI SACRIFIER NI PARTICIPER AUX JEUX SACRÉS. On sacrifiait donc dans l'*Hiéron*. On célébrait donc les jeux publics dans l'Hiéron.

A cette version d'aujourd'hui, si l'on m'oppose celle que j'ai publiée il y a deux ans, j'avouerai qu'à cette époque je me suis trompé avec Casaubon, avec MM. Barthélemy, Sainte-Croix, etc. Alors j'avais des doutes, mais je les repoussais sur la foi des grands noms. Alors je n'avais considéré le mot *Hiéron* qu'isolément et sans comparer entre eux les différens passages où se trouve le même mot, seule manière de remplir dignement la fonction de grammairien, et de faire que la critique devienne le flambeau de l'histoire.

1°. L'*Hiéron* des Grecs est mal interprêté par *fanum*, *sacellum*, *templum*, mot dont la signification est très-étendue et très-vague; 2° l'Hiéron de Delphes contenait le bois sacré, le temple et l'oracle; 3° dans l'Hiéron on sacrifiait et l'on célébrait les jeux publics; 4° la définition de l'*Hiéron* de Delphes donne l'idée des *Hiéra* publics de la Grèce.

Nota. Le cours élémentaire *gratuit* de grec, donné au Collége de France par l'auteur de cet article, attire un grand nombre d'auditeurs. Les jours fixés sont les mardi, jeudi et samedi à midi. Les mêmes jours, de dix heures et demie à midi, M. Gail donne le cours de littérature grecque.

Digitized by Google

Decimi Junii Juvenalis Satiræ ad Codices Parisinos recensitæ, lectionum varietate et commentario perpetuo illustratæ à Nic. Lud. Achaintre. *Accedunt Hadr. et C. Valesiorum notæ adhuc ineditæ. Parisiis, sumptibus et typis* Firmini Didot. MDCCCX. Deux volumes in-8°. (Prix, 18 fr.)

L'invention de ce genre de poésie didactique, connu sous le nom de *satire*, est incontestablement due aux Romains; Horace et Quintilien, qui devaient être parfaitement instruits de ce fait, l'attestent de la manière la plus positive. On a prétendu que les petits poëmes appelés *silles* chez les Grecs, genre dans lequel se distingua particulièrement Timon, de Phliunte, avaient été de véritables satires; mais, à en juger par les fragmens peu nombreux qui nous en restent, ce n'étaient que des *parodies* (1) de divers passages des poëmes anciens, dont on faisait des applications plus ou moins piquantes et malignes à quelque personnage ou à quelque événement connu, comme l'a fait Boileau pour une des premières scènes du *Cid*. On sait qu'Ennius et Lucilius furent les premiers poëtes latins qui se distinguèrent dans le genre satirique, et qu'ensuite Horace, Perse et Juvénal furent les plus illustres.

Voltaire, dans ses épîtres, dans ses discours et dans quelques-unes de ses poésies satiriques, est peut-être celui de nos poëtes qui a le plus approché de la manière d'Horace; c'est souvent la même grâce, le même enjouement, le même art de présenter d'une manière vive et piquante les vérités les plus utiles, de combattre nos préjugés et nos passions avec l'arme du ridicule, et si le poëte moderne l'emporte sur son modèle par l'importance et l'abondance des idées, quelquefois même par l'éclat et la vivacité du style, de son côté Horace a plus généralement ce ton calme et cette dignité soutenue qui aident à la persuasion; il est plus exempt de ces personnalités

(1) Voyez *Brunck. Anal. Gr.* tom. II, p. 67, et *Diog. Laer. in Tim.*, l. IX, etc.

Digitized by Google

dures, et quelquefois injustes, qu'on a reprochées à Voltaire.

La satire de Juvénal est devenue, pour ainsi dire, une espèce particulière dans ce genre d'écrire; elle a un caractère qui lui est propre, et qui est dû au moins autant à l'influence des circonstances dans lesquelles vécut l'auteur, qu'à la nature de son talent. Né vers l'an de Rome 795, au commencement du règne de Claude, il entrait dans sa cinquante-cinquième année, lorsque Rome et l'Empire commencèrent à respirer, après une période d'environ quatre-vingts ans que dura, presque sans interruption, le despotisme le plus féroce dont on ait jamais entendu parler. Elevé par le philosophe Comatus dans les principes sévères de la philosophie stoïcienne, son ame contracta de bonne heure une sorte de roideur inflexible, que le spectacle des vices et des crimes, qui avait si long-tems fatigué ses regards et affligé son cœur, pouvait facilement faire dégénérer en une sorte de misanthropie.

A cette même époque, la décadence du goût avait, comme il arrive toujours, suivi celle des mœurs. Les écoles de littérature retentissaient incessamment de déclamations ampoulées, dans lesquelles on croyait suppléer au vide des idées par l'emphase ridicule et la recherche bizarre des expressions: c'en est assez pour faire sentir comment la satire de Juvénal a dû être différente de celle d'Horace, et l'on conçoit que quand même ces deux poëtes auraient été doués d'un égal génie, et d'un talent également flexible, la supériorité aurait encore dû demeurer à Horace, que les circonstances de tout genre avaient beaucoup plus favorisé. Mais on doit savoir gré à Juvénal d'avoir assez rarement sacrifié au mauvais goût de son siècle: l'indignation fut sa Muse, comme il le dit lui-même, *facit indignatio versum*; et si un pareil sentiment a dû le rendre presque toujours étranger aux grâces et à l'aimable enjouement qui caractérisent les satires d'Horace, au moins élevait-il assez son ame et sa pensée pour lui faire dédaigner cette affectation puérile qui défigurait le style de ses contemporains, et souvent il l'aida à revêtir ses idées généreuses et ses sentimens

Digitized by Google

énergiques des expressions les plus nobles et les plus pittoresques (2).

Juvénal est un des classiques latins qui ont le plus besoin d'être éclaircis par un bon commentaire, moins encore à cause de l'érudition qu'il affecte quelquefois, qu'à raison des allusions continuelles qu'il fait aux usages et aux mœurs de son tems, en sorte qu'il ne fallait pas moins que les travaux successifs d'un grand nombre d'érudits, qui, depuis la renaissance des lettres, ont consacré leurs veilles à cet auteur, pour le rendre accessible à ceux qui n'ont qu'une connaissance ordinaire de la langue latine. Grâce au zèle de M. Firmin Didot pour cette littérature ancienne, qu'il cultive avec autant de gloire que de succès, nous avons enfin une édition de Juvénal infiniment recommandable, non-seulement par le choix et l'érudition des notes, mais aussi par tout ce que l'art de la typographie, porté au plus haut degré de perfection, peut donner de beauté et d'élégance à un texte aussi correct qu'il est possible de l'espérer.

Il suffit, en effet, de jeter les yeux sur ces deux volumes, pour reconnaître qu'ils sont dignes de la réputation du célèbre typographe à qui nous les devons, et c'est en faire le plus grand éloge. Une très-jolie gravure orne le frontispice du premier tome : le sujet en est pris de la satire quatorzième, celle où le poëte, comme l'a dit Boileau, fait

Au conseil courir les sénateurs,
D'un tyran soupçonneux pâles adulateurs.

Elle représente Domitien présidant le sénat, qu'il a

(2) Dans le *Discours sur les satiriques latins* que Dussaulx a mis à la tête de son estimable traduction de Juvénal, il a développé avec beaucoup de justesse, et souvent avec une éloquence entraînante, les qualités réelles de l'auteur qu'il traduisait. C'est un très-bon morceau de littérature que les jeunes gens liront avec autant de plaisir que d'utilité : mais il convient d'y joindre la lecture des réflexions que Laharpe a faites sur ce même discours dans le tome II de son *Cours de Littérature*. Il y réfute quelques exagérations et quelques paradoxes du traducteur de Juvénal, avec un ton de décence et de franchise noble dont il serait à souhaiter qu'il ne se fût pas trop souvent écarté.

convoqué

Digitized by Google

convoqué en hâte au milieu de la nuit, pour assister à la réception d'un turbot monstrueux qu'un pêcheur vient lui présenter. Le crayon élégant de M. Lafitte a rendu cette scène avec beaucoup d'esprit et de noblesse.

L'éditeur est M. Achaintre, qui a déjà fait preuve d'un savoir peu commun et d'une critique judicieuse en soignant l'édition d'*Horace avec les notes de J. Bond* sortie des mêmes presses en 1806. Ici, il a pris pour base de son travail le Juvénal publié à Leipsic, il y a environ dix ans, par M. Ruperti, recteur du Gymnase de Stade (3), et l'un des plus habiles philologues de l'Allemagne. Faire connaître ce qu'avait déjà fait ce savant célèbre pour la correction du texte de Juvénal, et pour en rendre l'intelligence plus facile, c'est donner une idée plus exacte et plus positive du mérite de l'édition qui nous occupe.

Pour donner à son texte toute l'exactitude qu'il était possible d'obtenir, M. Ruperti a conféré celui de l'édition de Deux-Ponts avec quatre-vingts manuscrits et un grand nombre d'éditions, dont il a donné le catalogue raisonné; et après avoir choisi dans cet immense amas de matériaux ce qu'il avait jugé le plus propre à constituer la véritable leçon, il a rejeté dans des notes les variantes qui lui ont paru cependant mériter d'être conservées. Son commentaire est également extrait des écrits de tous les savans qui avaient travaillé sur Juvénal avant lui, de plusieurs dissertations manuscrites qui lui ont été communiquées, et il y a joint le résultat de ses propres recherches. Une attention scrupuleuse à renvoyer aux auteurs originaux qui peuvent servir à l'interprétation des divers passages, et à marquer exactement les endroits où il puise ses autorités, et ceux où l'on pourra trouver de plus amples renseignemens,

(3) *D. Junii Juvenalis Aquinatis Satiræ XVI, ad optimorum exemplarium fidem recensitæ, varietate lectionum perpetuoque commentario illustratæ, et indice uberrimo instructæ, à Ge. Alex. Ruperti. — Vol. I, continens prolegomena, satiras, varietatem lectionis, et indicem verborum. — Vol. II, commentarius in Juvenalis satiras. Lipsiæ, sumptibus Caspari Fritsch.* MDCCCI.

Digitized by Google

ajoute un nouveau degré d'utilité et d'intérêt à cet excellent travail du savant Allemand. Sans doute, bien loin de faire un crime à M. Achaintre d'avoir mis à contribution un fonds si riche d'observations et de lumières précieuses pour l'objet qu'il avait en vue, on aurait pu, au contraire, lui faire un reproche très-légitime s'il avait négligé d'en profiter.

Au reste, il est aisé de deviner que dans un aussi grand luxe d'érudition il doit y avoir beaucoup de superflu; et quoique le nouvel éditeur paraisse très-disposé à regarder le superflu en ce genre comme chose très-nécessaire, il a cru devoir supprimer une grande partie de celui qu'avait réuni son devancier; mais ses propres travaux et une circonstance heureuse l'ont mis à même de dédommager à cet égard les amateurs qui se feraient une peine de cette perte, quelle qu'elle soit. D'abord il a collationné lui-même avec le plus grand soin trente-six manuscrits de la Bibliothèque impériale, qui n'avaient pas pu être employés par M. Ruperti, et les variantes qu'il en donne dans un grand nombre d'endroits peuvent entrer en compensation pour celles de l'édition allemande qu'il a jugé convenable de passer sous silence. De plus, il a fait imprimer pour la première fois les notes d'Adrien et Charles de Valois, dont M. Chardon de la Rochette (4) possédait le manuscrit, et que ce savant, également recommandable par sa profonde érudition et par son zèle pour tout ce qui est utile aux lettres, a bien voulu céder à M. Didot. Ce Commentaire, élégamment écrit de la main de Charles de Valois, est muni de l'approbation de Fontenelle (5); une pareille addition ne peut que donner plus de prix encore à ce livre,

(4) Il a donné une excellente notice de cette édition de Juvénal dans le *Magasin Encyclopédique*, numéro d'octobre 1810, p. 432 et suiv.

(5) Elle est ainsi conçue: *J'ai lu, par ordre de Monseigneur le chancelier, les notes sur Juvénal, et j'ai cru que l'utilité dont elles peuvent être pour l'intelligence de ce poëte, et le nom de leurs auteurs, les rendraient recommandables au public. Paris, ce 1er fév.* 1705. (On a eu soin de faire graver la signature de Fontenelle.)

Digitized by Google

qui se recommande par tant de titres à l'estime des gens de lettres et des amateurs de la saine littérature.

Il ne me reste plus, pour en donner une idée complète au lecteur, qu'à exposer en détail l'ordre et la distribution des matériaux dont se compose l'édition de M. Achaintre, et c'est ce que je vais faire. Dans une préface latine, généralement bien écrite, l'éditeur expose le plan qu'il a suivi dans son travail, rend justice à celui de M. Ruperti, et témoigne sa reconnaissance aux personnes qui ont bien voulu l'aider de leurs conseils : particulièrement à M. F. Didot, qui lui a fourni plusieurs notes pleines de goût et de sagacité, et qui sont indiquées par les lettres initiales F. D. Un de ses anciens condisciples, ajoute-t-il, lui a obligeamment communiqué des remarques et des conjectures extrêmement précieuses. Nommer M. Boissonade, c'est en effet donner une idée très-avantageuse des ressources que l'éditeur a dû trouver dans l'érudition également sûre et variée de son ami. Je ne parlerai point de quelques opinions un peu exagérées, et de quelques erreurs littéraires de M. Achaintre, dont on a fait justice peut-être un peu sévèrement dans un autre journal. Le texte entier de Juvénal, avec le Commentaire perpétuel de l'éditeur, et des notes critiques au bas des pages, et enfin six tables des mesures linéaires, itinéraires, géodésiques, etc. des Romains, rapportées à notre système métrique, voilà ce qui compose le premier volume.

Le second comprend la vie de Juvénal, le Catalogue raisonné des manuscrits, éditions et traductions de ce poëte, une notice sur les divers savans qui ont successivement commenté ses satires. Ici, comme dans le volume précédent, M. Achaintre a profité de l'édition allemande, en modifiant, quelquefois en réfutant les opinions de M. Ruperti, et presque toujours avec une saine critique et une louable impartialité. Viennent ensuite les notes jusqu'alors inédites dont j'ai parlé tout-à-l'heure, puis les Commentaires des anciens scholiastes de Juvénal, recueillis par le célèbre Pierre Pithou, et les corrections de ce savant jurisconsulte sur ces scholiastes. Le volume est terminé par un index général de tous les mots qui se trouvent dans le poëte latin.

Digitized by Google

Il est bien difficile que dans un ouvrage aussi considérable, il ne se glisse pas quelques erreurs ; il est même impossible que dans l'explication de tous les mots d'un auteur, comme celle que donne le Commentaire de M. Achaintre, on ait toujours rencontré le sens exact et incontestable de chaque mot. Pour que le mérite de l'éditeur soit bien constaté, et pour que son travail ait de justes droits à l'estime et à la reconnaissance du public, il suffit que la très-grande partie soit à l'abri de tout reproche, et c'est ce qui a lieu ici. D'ailleurs il arrive plus d'une fois que les critiques se trompent dans leurs jugemens, que ce qui leur paraît une faute n'est réellement pas répréhensible ; que telle manière de voir ne leur semble préférable que parce qu'elle est la leur ; et quant à moi, ce n'est qu'avec une défiance très-fondée de mes propres lumières que je hasarderai les observations suivantes.

Sat. I^re^, v. 85.

Quidquid agunt homines, votum, timor, ira, voluptas,
Gaudia, discursus, nostri est farrago libelli.

Il me semble que le nouvel éditeur, d'après M. Ruperti, a mal expliqué le mot *discursus* par *perturbationes animi* (désordres de l'esprit ou des idées) ; il signifie *démarches*, *intrigues* ; c'est dans ce sens que l'ont employé Pline le jeune (6), Martial (7), etc. ; la traduction de Dussaulx est donc exacte, en rendant ainsi ces deux vers : « Colère, volupté, joie, chagrins, projets, » *intrigues*, tout ce qui meut les humains sera la matière » de mon livre. »

Dans cette même satire, v. 155 et suiv.

Pone Tigellinum ; tædâ lucebis in illâ,
Quâ stantes ardent qui fixo gutture fumant,
Et latum mediâ sulcum deducit arenâ.

Tous les interprètes ont été fort embarrassés pour expliquer le dernier vers ; la plupart y ont vu l'expression

(6) Epist. 23, lib. VIII.
(7) Epigr. 39, lib. VII.

Digitized by Google

d'une autre espèce de supplice que celui qui est exprimé dans les deux vers précédens, et c'est en ce sens que Dussaulx l'a traduit : « Soit ; mais nomme Tigellinus... » Que quelqu'un s'en avise ; son cadavre empalé servira » de fanal, et traîné sur l'arène, il y tracera un large » sillon. » Ce sens serait plus probable en admettant l'ingénieuse conjecture proposée par M. F. Didot, *quâ stans ex ardet*, etc. Mais comment l'expression *latum sulcum diduxit* pourrait-elle convenir à celui ou à ceux qui sont représentés dans le vers précédent, *stantes fixo gutture?* Je crois qu'il faut l'entendre de l'effet de la lumière de cet affreux bûcher, *qui*, dit le poëte, *ouvre un vaste sillon* au milieu des ténèbres dont l'arène est couverte.

Qu'il me soit permis de hasarder encore mon sentiment sur un passage de la cinquième satire, qui a moins embarrassé les commentateurs, mais où je crois voir une difficulté réelle : c'est au vers 88 et suivans. Le poëte décrit tous les genres d'humiliations, toutes les avanies auxquelles était exposé alors un parasite à la table des riches. Le maître de la maison, dit-il, arrosera son poisson avec l'huile d'olive la plus exquise, et celle qu'on te donnera sentira la lampe ; « car, pour- » suit-il, on ne remplit vos burettes que de cette mau- » vaise huile qui nous est apportée par les petites barques » des Africains. »

> ..... *Illud enim vestris datur alveolis quod*
> *Canna Micipsarum prorâ subvexit acutâ.*

Puis il ajoute :

> *Propter quod Romæ cum Bocchare nemo lavatur,*
> *Quod tutos etiam facit à serpentibus atris.* »

On veut que le mot *Bocchare* soit ici un nom propre et commun en Afrique, pour désigner, en général, un homme de cette contrée, et l'on traduit : « Voilà pour- » quoi personne à Rome ne veut se baigner avec ceux » qui ont coutume de se frotter de cette huile, dont » l'odeur suffit pour vous garantir de l'approche des ser- » pens. » Je conçois bien comment le poëte a pu ex-

Digitized by Google

primer les barques africaines par *canna Micipsarum* ; le nom de Micipsa avait été celui de plusieurs rois numides : mais j'ai peine à croire qu'il ait employé le nom propre *Bocchar* dans le vers suivant pour désigner aussi un Africain, et de plus la construction de la phrase deviendrait alors extrêmement irrégulière, le relatif *quod* du quatrième vers se trouvant beaucoup trop loin du mot auquel il se rapporte. Je serais donc porté à croire qu'il faut lire *Bacchare* au lieu de *Bocchare*, et qu'ici Juvénal s'est servi, comme il lui arrive si souvent, d'une expression plus grecque que latine, pour désigner une huile, une essence en général. En effet, on voit dans Pline (8) que la plante appelée *Bacchar* servait à composer une espèce d'huile ou d'essence, et Athénée (9) nous apprend que cette huile servait chez les Grecs à oindre les pieds, etc. ; alors le sens des deux vers qui nous occupent serait : « Voilà pourquoi personne à Rome ne veut » faire usage, même pour le bain, de cette huile dont » l'odeur est si pénétrante, qu'elle suffirait pour vous » garantir de l'approche des serpens. »

Je ferai une dernière observation sur le vers 31 de la onzième satire, et je citerai le passage tout entier, parce qu'il est d'une excellente philosophie, et qu'il mérite d'être remarqué.

> ..... *E cœlo descendit γνῶθι σεαυτὸν*
> *Figendum, et memori tractandum pectore, sive*
> *Conjugium quæras, vel sacri in parte senatûs*
> *Esse velis ; nec enim loricam posuit Achillis*
> *Thersites, in qua se traducebat Ulysses.*
> *Ancipitem seu tu magno discrimine causam*
> *Protegere affectas, te consule*, etc.

« C'est du ciel qu'est descendue cette maxime qui doit » être gravée en caractères ineffaçables dans nos cœurs, » *connais-toi toi-même*. Ne l'oubliez jamais, soit que vous » songiez à serrer les nœuds de l'hymen, ou que vous » aspiriez à prendre place dans l'enceinte sacrée du

(8) L. XXI, c. 16.
(9) L. XII, p. 553. Voy. aussi l. XV, p. 690.

Digitized by Google

» sénat; car enfin Thersite ne réclame point les armes » d'Achille, sous lesquelles Ulysse lui-même s'exposait » à paraître ridicule. Voulez-vous braver les dangers » qu'entraîne la défense d'une cause épineuse, consultez » vos moyens, etc. » Ici, M. Achaintre veut qu'on joigne le mot *ancipitem* à *traducebat se*, et qu'on entende par là qu'Ulysse, revêtu des armes d'Achille, faisait douter s'il n'était pas lui-même le héros dont il portait l'armure; c'est aussi le sens que Dussaulx a suivi, mais j'avoue que je ne saurais adopter cette opinion. D'abord ce dernier sens me semble un peu forcé; ensuite les idées *ancipitem causam* et *magno discrimine* s'appellent si naturellement l'une l'autre, qu'on ne peut guère les séparer; enfin, *se traducere ancipitem* me semblerait une locution tout-à-fait vicieuse dans le sens qu'on veut lui donner ici. Mais ces différentes observations et quelques objections, plus ou moins importantes, qu'ont pourrait faire encore, n'empêchent point que le travail de M. Achaintre ne soit infiniment recommandable; et le public accueillera sûrement avec la même faveur le nouvel ouvrage qu'il nous promet, les *Satires de Perse*, qui sont en ce moment sous presse. THUROT.

LA PHILOSOPHIE DU CŒUR, par M. DUVIQUET D'ORDRE, fils. Avec cette épigraphe :

Miseris succurrere disco. VIRG.

Un vol. in-16. A Paris, chez *Pichard*, libraire, quai Voltaire, n° 21.

LA *philosophie du cœur* ! C'est la vraie : elle vaut mieux que celle de l'esprit qui brille sur le papier, au coin du feu, à table ronde, et qui, s'évaporant ensuite au moindre choc, laisse sans défense le prétendu philosophe.

Tour-à-tour honoré ou conspué, et tout-à-la-fois l'objet de tant de louanges et de tant de mépris, ce mot *philosophe* est un exemple frappant de l'empire des mots. Rien n'est si commode, pour l'esprit de parti, qu'un

Digitized by Google

mot de convention dont on qualifie son adversaire. C'est alors un vrai bonheur que de trouver une dénomination et de l'appliquer avec une heureuse habileté : mais ce n'est point encore assez pour la mauvaise foi. Si le mot est connu, il faut en changer le sens, en dénaturer l'acception, enfin y substituer une autre idée qui le rende odieux. C'est d'après cette tactique que la philosophie, (ou *l'amour de la sagesse*, ainsi que l'exprime le mot) est devenue, pour tant de monde, un épouvantail, un fantôme vêtu d'une robe ensanglantée, ennemi du trône et de l'autel; et si l'on n'a pas fait, dans ces derniers tems, un anthropophage d'un philosophe, c'est qu'on a peut-être craint d'être taxé *d'un peu* d'exagération. Il semblerait qu'il n'y eût de voleurs, d'assassins, d'empoisonneurs, que parce qu'il y avait de la philosophie. *Bone Deus!* Les vrais philosophes, avec moins de démonstration peut-être que leurs ennemis, connaissent et remplissent mieux leurs devoirs, ont un respect plus profond pour l'autel et le trône; pour le souverain, un dévouement d'autant plus étendu, qu'étant fondé sur la raison, il est plus sincère et mieux senti, et qu'ils l'honorent sans grimace: ils répondent aux outrages par le silence : ils ne lisent ni bref, ni fausses décrétales, ni déclamations mystérieusement colportées; ils en font encore moins qu'ils n'en lisent; et, soumis aux lois, pratiquant d'obscures vertus, ils attendent patiemment que le tems dissipe les nuages dont les enveloppe la calomnie, ce qui ne manque jamais d'arriver... Telles sont les réflexions que nous a suggérées la *philosophie du cœur*. Elles ne sont excusables que parce qu'elles ont un rapport direct avec le titre du livre dont nous allons parler. Voyons maintenant s'il en existe entre ce titre et l'ouvrage. Quand cette liaison n'aurait pas lieu, ce ne serait pas une affaire majeure, puisque *c'est presque* l'usage. L'essentiel est qu'un livre offre de l'intérêt, et la *philosophie du cœur* n'en manque pas. Venons à la preuve.

Au retour de ses voyages, le héros du livre, que je suppose être l'auteur, en fait le récit à *Sophie*. Il les commence par visiter un lieu de sépulture situé dans la

Digitized by Google

vallée de Fricden. Chaque tombe est ombragée par des plantes ou couverte de fleurs; l'une, plus soignée que les autres, fixe son attention, et l'épitaphe qu'il y lit fait naître sa curiosité. Il apprend que tous les soirs une femme, jeune et belle, venait prier sur ce tombeau. Il l'épie; elle arrive, il paraît; elle fuit et laisse tomber un portefeuille. Le voyageur le ramasse, l'ouvre après avoir hésité quelques momens, et c'est à cette indiscrétion que nous devons l'épisode d'*Adolphe et* d'*Athénaïs*. [illegible]nier, trahi et dénoncé par un ami, est accusé d'[illegible]eurtre dont il est innocent. Cet ami entraîne dans son parti ces hommes *qui, pour avoir une opinion, attendent toujours qu'elle soit devenue celle du plus grand nombre.* Adolphe allait subir le dernier supplice, lorsqu'Athénaïs parvient à le sauver; mais il ne peut supporter le poids de la honte, il meurt, et sa femme vient tous les jours répandre des larmes et des fleurs sur sa tombe. Au retour d'une de ses courses, le voyageur veut revoir le tombeau d'Adolphe. Il le trouve couvert de ronces et d'orties; il apprend qu'Athénaïs n'a pu survivre à sa douleur. Il s'indigne contre les héritiers, qu'il accuse d'ingratitude, et reçoit cette réponse : *Est-ce que vous êtes d'un pays où les hommes sont reconnaissans ?*

Si l'histoire du baron d'Ehrlich n'était pas trop longue, nous la mettrions sous les yeux du lecteur. Retiré dans un château gothique où il a remis en vigueur les usages du treizième siècle, esclave, victime de l'opinion et toujours malheureux par elle, ce baron parvient enfin à maîtriser cette reine du Monde, et vit heureux à sa manière en faisant du bien autour de son manoir. Il ne s'était pas flatté de trouver le bonheur; *il avait appris trop bien, par l'expérience, que, semblable à l'horizon, on le voit toujours devant soi, sans pouvoir jamais l'atteindre.*

Du château d'Ehrlich passons au *bois de l'amour filial*: il est planté par les enfans et les petits-enfans du vieillard Palémon qui, pendant cent hivers, donna l'exemple de toutes les vertus. Chaque arbre porte une inscription: l'auteur en rappelle quelques-unes, mais la plupart se

Digitized by Google

ressemblaient : *il est difficile de donner toujours une expression différente aux mêmes sentimens ; le cœur n'est pas comme l'esprit, il aime à se répéter.* Voici les dernières instructions de ce vieillard : « Sois juste pour être » estimé des hommes, sois bon pour en être aimé ; sois » l'un et l'autre pour être béni du ciel. Ne forme point » de vœux ambitieux pour sortir de l'état dans lequel » tu es né ; abaisse tes regards sur l'humble genêt qui » rampe dans la plaine, au lieu de lever la tête vers la » cîme des mélèses. Il est dangereux de se fier aux » hommes, mais il est pénible de les haïr ; rends leur » service toutes les fois que tu pourras, et n'attends pas » qu'ils t'en rendent. Ne blâme rien dans la conduite » des autres, mais fais en sorte que la tienne soit à l'abri » du reproche. La reconnaissance est une dette trop » douce à payer pour que je t'en fasse un devoir. »

Ces maximes sont peut-être communes, mais leur pratique est rare. Ce motif nous a fait croire qu'il n'était pas inutile de les rappeler.

Si nous avançons avec le voyageur, nous trouverons une jeune fille morte la veille du jour où tous ses vœux devaient être comblés. « Son père, avare et dur, lui avait » dit : Je me suis rendu à tes désirs, Bastien sera ton » époux ; mais il faut que ce champ, couvert d'épis, » soit moissonné : l'horizon se couvre, je crains l'orage » et l'intérêt doit aller avant l'amour. La jeune Rosalie, » armée de sa faucille, brave seule les feux de l'astre du » jour dans son plus haut degré de chaleur ; elle ne » pense plus qu'à l'instant qui doit l'unir à celui qu'elle » aime depuis l'enfance : il lui tarde d'avancer cet instant » désiré si long-tems. Elle sent la faucille échapper de » sa main ; ses bras fatigués se refusent au travail ; une » eau brûlante découle de son front virginal qu'a bruni » le soleil ; ses membres délicats se roidissent, mais elle » songe à Bastien. Son courage se ranime, ses forces » renaissent, et l'espoir d'un prochain hyménée appelle » le sourire sur ses lèvres desséchées. Une soif ardente » la dévore ; elle se traîne auprès d'une source ; elle y » plonge sa main arrondie en coupe et porte à sa bouche » une eau glacée. Bientôt un froid mortel la saisit, ses

Digitized by Google

» jambes tremblantes se dérobent sous elle ; ses yeux » éteints se ferment ; un cri perçant lui échappe : elle » tombe sans connaissance. »

Sans être trop fatigués de la route, nous laisserons cependant le voyageur pénétrer tout seul dans une mâsure ; entrer dans une chaumière, y trouver un homme que le souvenir d'une faute grave rend inconsolable, et qui s'écrie avec amertume *que la douleur peut compter les années, mais que le remords ne les compte pas ;* rencontrer un enfant, *envier le sort d'un âge où la triste prévoyance n'avance pas encore l'instant marqué pour le travail ;* et près d'arriver au port, nous allons nous arrêter un moment dans une caverne de voleurs. Errant au milieu des neiges, notre voyageur arrive dans une cabane occupée par des bandits qui, tout en lui donnant l'hospitalité, le dépouillent d'une partie de ses effets. Dans cette circonstance il fait cette réflexion : « Je pensais à » Sancho-Pança qui, au milieu des bandouliers, s'écriait : » il faut que la justice soit une bien belle chose, puis- » qu'elle se pratique même parmi les voleurs ; et moi » je me disais qu'il fallait que l'hospitalité fût un senti- » ment inné dans le cœur de l'homme, puisqu'on le » retrouvait parmi les bandits. »

Enfin, de retour auprès de Sophie, il termine son récit par ces mots : *Sachons embellir le présent des souvenirs du passé et des illusions de l'avenir.* Voilà ce que nous enseigne *la philosophie du cœur.* Si l'on cherchait une autre liaison entre le titre et le voyage, on ne la trouverait pas.

Telle est l'idée que l'on peut se faire de cet opuscule. C'est au lecteur à prononcer sur son mérite, puisqu'en lui retraçant les principaux faits, nous avons rapporté les propres expressions de l'auteur ; méthode impartiale qui met à même de juger, et fournit les preuves d'après lesquelles on peut former son opinion.

On est prévenu contre le genre sentimental imaginé par *Sterne*, et les imitations aussi mauvaises que nombreuses qu'on a faites de cet auteur, justifient assez cette prévention. Elle est d'autant mieux fondée que l'inventeur, le genre même (si toutefois c'en est un) ne sont

Digitized by Google

point à l'abri de la critique, sous le rapport du goût. Tout écrivain que l'on n'aime que pendant une époque de la vie, ne mérite pas d'être classé parmi les écrivains supérieurs qui ont droit aux suffrages de tous les âges, et le modèle dont nous parlons, et qui fait naître cette remarque, n'est point un modèle à suivre.

Nous reprocherons donc à l'auteur de la *Philosophie du cœur*, d'avoir eu quelquefois l'intention d'imiter Sterne : mais le voyageur sentimental offre une grande variété, tandis que son imitateur, toujours mélancolique, répand sur tous les objets qui s'offrent à sa vue, une teinte sombre, ne raconte que de tristes aventures, et passe sans cesse d'une description à l'autre ; ce qui rend un peu monotone la lecture de son voyage. En quittant un genre où l'écueil est facile, et le succès peu flatteur, il en obtiendra probablement un qu'il ne devra qu'à son talent. V. D. M.

VARIÉTÉS.

CHRONIQUE DE PARIS.

Nous commencerons cette fois par mettre sous les yeux de nos lecteurs les lettres de quelques-uns de nos correspondans.

Aux Rédacteurs du Mercure de France.

« Messieurs, vous vous êtes élevés, il y a quelques mois, avec autant de raison que de gaieté, contre cette folie endémique qui s'est tout-à-coup emparé du cerveau de nos dames, et a remis en crédit, chez le peuple le plus éclairé, dans la première ville du monde, les sorcières et les diseuses de bonne aventure ; mais votre joyeuse critique n'a eu d'autre succès que de discréditer la pythonisse du faubourg Saint-Germain, sans désabuser sur son art nos belles et crédules concitoyennes. Cette maladie, comme toutes les autres, a ses paroxysmes ; nous voilà dans la crise. Ce n'est plus seulement à l'avenir dévoilé par les cartes, que nos dames ajoutent foi, mais aux spectres, aux revenans, aux vampires, et sur-tout aux songes. Une femme, d'ail-

Digitized by Google

leurs de beaucoup d'esprit, achève en ce moment un livre où elle *prouve* par des faits et des autorités incontestables, que les songes ne sont autre chose que le pressentiment de l'avenir, et que l'art de les expliquer est un art tout aussi positif que la médecine. Cette dame avoue cependant qu'il y a songes et songes, et qu'ils ne méritent pas tous une égale confiance. Son livre a pour épigraphe ces vers du sixième livre de l'*Enéide* :

Sunt geminæ Somni portæ; quarum altera fertur
Cornea, quâ veris facilis datur exitus umbris :
Altera, candenti perfecta nitens elephanto.

« Il y a aux enfers deux portes appelées *les portes du* » *sommeil;* l'une de *corne*, et c'est par-là que sortent les » songes véritables; l'autre, d'*ivoire*, donne passage aux » illusions trompeuses. »

Le mari de cette dame ayant rêvé qu'elle était infidèle, lui demanda plaisamment par quelle porte était sorti son rêve.

Deux femmes qui se rencontrent le matin ne se demandent plus, comment vous portez-vous? mais *qu'avez-vous rêvé cette nuit?* Cette espèce de superstition a réveillé tous ces vieux préjugés ridicules dont le bon sens avait fait justice. Le sel qui tombe sur la table, le couteau et la fourchette en croix sur l'assiette, la treizième personne qui survient à dîner, font pâlir de nouveau plus d'une maîtresse de maison, et je connais une très-riche et très-belle dame qui ne se mettrait pas en route un vendredi, quand il s'agirait de sauver la vie à son époux. Je vous préviens, Messieurs, des progrès du mal; c'est à vous d'y apporter le remède, et je n'en connais pas d'autre que le ridicule.

» J'ai l'honneur d'être, etc. »

Nous achevions la lecture de cette lettre lorsqu'on nous en a remis une autre à peu près sur le même sujet :

« Messieurs, quoique né sur les rives du Tage, je suis, presqu'aussi gai que si j'avais vu le jour sur les bords de la Seine, et je suis tout-à-fait de l'avis du philosophe abdéritain, qui définit l'homme *un animal riant* : cette disposition d'esprit si peu naturelle à mes compatriotes, m'a déterminé de bonne heure à quitter mon pays et à venir me fixer chez un peuple dont quelqu'un a dit : « Le jour même de la fin du monde, les Français mettront cet événement en vaudeville, et danseront sur les ruines de la

Digitized by Google

terre, aussi long-tems qu'il s'en trouvera un morceau assez grand pour y former une contredanse. » Il y a dix ans que je suis à Paris, et que je m'apperçois qu'on a fort exagéré, si non la gaîté des Français en général, du moins celle des Parisiens. Cette observation n'est pas nouvelle pour vous, Messieurs, puisque, dans un de vos derniers Numéros, vous la faites remonter à Julien le philosophe (que d'aucuns s'obstinent à surnommer l'*apostat*) : mais vous n'avez point assez dit que cette gravité, disons mieux, que cette mélancolie du caractère parisien faisait chaque jour des progrès remarquables, et qu'ils étaient sur-tout sensibles dans la classe plus élevée. Vous n'avez point dit que la plupart des conversations ne roulaient aujourd'hui que sur les apparitions nocturnes, sur les revenans, ou tout au moins sur les voleurs; que dans la société les grands succès n'étaient plus réservés à l'esprit, au talent, à la figure, à la naissance, mais à l'art de conter ce qu'on appelle des *histoires*, et cet art se borne à raconter les choses les plus invraisemblables avec toute l'apparence de la conviction, en fermant d'avance la bouche aux gens incrédules, mais honnêtes, par cette préparation oratoire : ce que je vais vous raconter, *je l'ai vu*. On ne se borne plus à ces vieilles histoires qui se ressemblent toutes, et dont la transition bannale est toujours : *c'est comme*, etc..... Maintenant c'est un événement de la veille, du jour, du moment même, que l'on débite, et que l'on fait circuler dans Paris avec la rapidité de la matière électrique; tantôt c'est un général dont six hommes enveloppés de manteaux noirs ont arrêté la voiture au milieu de la nuit, pour avoir le plaisir de se colleter avec ses gens; tantôt c'est une main invisible qui abat, toutes les nuits, sur le Pont-Neuf, la boutique d'une marchande d'oranges quand, par hasard, le fond de l'aventure est véritable, on y ajoute une foule de détails, de circonstances romanesques qui la dénaturent entièrement, et font révoquer en doute la vérité elle-même.

» Ne pourriez-vous donc pas, Messieurs, quand l'occasion s'en trouvera, attaquer une manie destructive de toute gaieté, de toute conversation, et dont le plus grave inconvénient n'est peut-être pas de fausser le jugement et l'imagination de la jeunesse, si attentive à ces sortes de récits.

» J'ai l'honneur d'être, etc. »

Nous croyons pouvoir rassurer nos correspondans sur les

Digitized by Google

craintes qu'ils manifestent ; les caprices de la société n'en sont pas les habitudes, et ce qu'ils prennent pour une déviation du caractère national n'en est que la conséquence. La crédulité superstitieuse de nos dames est chez elles un goût comme un autre, qui n'a de racine ni dans leur cœur ni dans leur esprit, et qui par conséquent ne peut être de longue durée. Il en est de la conversation comme de la mode, dans cette grande capitale ; les accessoires, les formes diffèrent, mais il y a un fonds que l'on exploite pendant quelque tems, en commun. Depuis quelques jours, on n'entend parler que de voleurs, de filous ; et comme chacun veut mettre du sien dans la conversation, que la loi des progressions doit sur-tout y être observée, c'est à qui renchérira sur l'aventure qui vient d'être racontée, jusqu'à ce qu'on arrive à l'absurde où l'on est tout honteux de se rencontrer. La seule chose digne de remarque au milieu de tout ce commérage de bonnes femmes du 14e siècle, c'est que les trois quarts des hommes qui viennent de débiter tant d'aventures tragiques, dont ils ont été la veille les acteurs ou les témoins, s'en retournent tranquillement chez eux, seuls, à pied, sans armes, à deux ou trois heures du matin, sans craindre aucun des accidens dont ils ont effrayé leur auditoire, et contre lesquels les rassure la vigilance infatigable de la police.

— Le dégel contrarie depuis quelques jours le goût de nos jeunes gens pour l'exercice du patin, et ferme à nos belles la promenade qu'elles avaient nouvellement adoptée. Il faut s'en tenir aux plaisirs du soir, aux concerts et aux bals qui seront très-billans cette année, si l'on en juge par l'éclat de ceux qui ont eu lieu dans cette dernière quinzaine. Les bals masqués de l'Opéra sont les seuls qui ne jouissent pas encore d'une grande faveur ; on est tacitement convenu d'abandonner les trois premiers aux grisettes et aux provinciaux qui se croient obligés de n'en manquer aucun. Un homme de bon ton peut s'y montrer à partir du cinquième, mais une femme comme il faut, ne doit avouer que les trois derniers : en cherchant bien, on en trouverait la raison.

— La grand'-chambre du Palais de justice vient d'être décorée de nouveau avec la magnificence sévère qui convient au premier tribunal de l'Empire. Cette salle qui servait aux grandes solemnités du parlement et où se tenaient les lits de justice, avait été restaurée en 1506 par les soins de Louis XII, qui voulut que les ornemens en or et

Digitized by Google

en azur fussent enrichis de bas-reliefs et d'inscriptions tirés des saintes écritures. En 1618, cette salle faillit à être consumée par l'incendie qui détruisit la plus grande partie du Palais de justice ; c'est à ce sujet et à cette époque que fut faite l'épigramme suivante, où les calembourgs ne sont pas épargnés.

Certes on vit un triste jeu,
Quand à Paris dame Justice,
Pour avoir trop mangé d'épice,
Se mit tout le palais en feu.

—De tous les ridicules, la vieillesse est ici le plus grand; aussi n'est-il pas de moyen qu'on n'emploie pour y échapper. Il y a des gens à qui l'on ne peut dire *pis* que leur nom, mais il y en a beaucoup d'autres à qui l'on ne peut dire *pis* que leur âge; et ces gens-là ne sont pas toujours des femmes. On sait trop combien de motifs ont celles-ci pour encourir le reproche que leur a fait un bon plaisant de compter leurs années, comme on compte les points au piquet, dans certains coups, c'est-à-dire de passer subitement de 29 à 60; mais on aurait de la peine à excuser cette même faiblesse chez les hommes si l'on n'avait pas aussi souvent l'occasion d'observer, à la honte des mœurs actuelles, le peu de respect qu'obtient aujourd'hui la vieillesse; nous ne prêchons pas encore dans notre intérêt, et pourtant nous nous rappelons un tems où la société aurait fait une égale justice d'une insulte faite à une femme ou à un vieillard, où nos jeunes gens, Athéniens pour tout le reste, étaient de vrais Spartiates à cet égard. Ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que non-seulement la vieillesse ne paraît plus avoir de droit à nos respects, mais qu'elle n'en aura bientôt plus à la pitié. Dans toutes les conditions, l'obstacle le plus grand que l'on puisse rencontrer pour vivre, c'est d'avoir vécu, et nous avons vu dernièrement, entre mille exemples, une grande dame, refuser pour concierge d'un de ses châteaux un homme également recommandable par sa probité, ses talens et ses vertus, sur le seul motif qu'il avait au moins *cinquante ans*.

Ce que nous voyons de plus malheureux dans cette espèce de discrédit où tombe la vieillesse, c'est l'atteinte portée au premier des liens, au plus saint des devoirs, au respect filial; aussi nous empressons-nous de recueillir un

Digitized by Google

un fait que l'on peut regarder comme une honorable exception; ce n'est pas notre faute, si nous l'allons chercher à la Courtille.

Belleville a été témoin, il y a quelques jours, d'une cérémonie d'un nouveau genre. Un des plus célèbres cabaretiers de la Courtille, dont la fortune n'a pas gâté le cœur, s'est rappelé au milieu de son opulence que son père, mort depuis quelques années, avait été enterré d'une manière peu convenable à l'état actuel de sa fortune. En conséquence, après avoir obtenu les permissions exigées par les lois sur l'exhumation, il a fait élever sur un terrain qu'il a acheté dans l'enceinte du cimetière de Belleville, un monument d'assez bon goût, où il a fait transporter les restes de son père. Ce n'est là qu'un exemple assez rare, mais très-simple de piété filiale; le reste est plus original. Au retour de la cérémonie funèbre, les quatre cents personnes qui s'y trouvaient invitées ont été réunies dans les salons de la guinguette à un festin superbe qu'avait fait préparer le cabaretier magnifique. Le repas s'est d'abord ressenti des dispositions mélancoliques qu'on y avait apportées, mais le vin qui coulait en abondance a dissipé peu-à-peu ce nuage de tristesse, et la fête a fini beaucoup plus gaiement qu'elle n'avait commencé.

— Une fantaisie qui se propage parmi les jeunes gens, est celle de décorer leur chambre à coucher, et particulièrement le chevet de leur lit, d'armes de toutes les espèces; on se croirait dans le cabinet de Don-Quichotte. Quelques-uns poussent la recherche jusqu'à grouper sur tous les panneaux des casques et des armures. Les armes offensives et défensives de tous les pays figurent dans ce grotesque ameublement, où l'on voit des poignards maures, des sabres turcs, des *gaujars* arabes, des carabines cosaques, des *chryts* malais, des *sagayes* de Madagascar, et jusqu'à des casse-têtes des sauvages de la Floride. Ce goût, moins ridicule que beaucoup d'autres, a fait la fortune de quelques marchands d'antiquailles, tout surpris de vendre cinq ou six louis tel objet qu'ils auraient donné pour six francs la veille.

— Chaque semaine voit éclore une trentaine de volumes qui se distribuent dans les différentes classes de la société. Les romans vont garnir les tablettes des cabinets de lecture et les comptoirs des marchandes de modes. La plupart des petites brochures ne sont lues par personne, pas même par les journalistes qui se chargent d'en rendre

Digitized by Google

compte, et de loin en loin quelques bons ouvrages méritent de trouver place dans la bibliothèque d'un homme de goût. Cependant parmi les livres qui ont paru dans le courant de ce mois, on a dû remarquer la suite de la *Traduction de Tite-Live*, par M. Dureau de la Malle; un *Choix des élégies de Tibulle*, par St.-Ange; une belle édition de la *Vie des anciens philosophes*, de Fénélon; un savant ouvrage de M. Lambinet sur l'*Origine de l'imprimerie*; un excellent traité d'*Astronomie physique*, par M. Biot; enfin, une *Nouvelle édition des Sermons de Massillon*, qui n'aura pas, aux yeux des dévots et des hypocrites, le tort d'avoir en tête, comme celle de M. Rénouard, l'excellent éloge de cet orateur, par le philosophe d'Alembert.

— On vient d'ouvrir dans une des galeries du Palais-Royal un salon qui fixe tous les regards, par l'éclat des lustres, le nombre des glaces, la fraîcheur des draperies, la beauté des tableaux, l'élégance des meubles et la tournure de la dame qui siége au comptoir; nous y entrions hier en même tems qu'un étranger qui ne devinait pas où sa curiosité l'avait conduit. Il était aisé de voir à sa contenance qu'il se croyait tantôt dans une salle préparée pour un bal, pour un concert, tantôt dans un café magnifique. Qu'on juge de sa surprise, lorsqu'à l'action d'un jeune homme qui tombe à ses pieds une brosse à la main, il s'aperçoit qu'il est dans le salon.... d'un décroteur.

Nouvelles des coulisses. Fleury reçoit presque tous les jours les preuves de l'intérêt que le public lui porte. Rarement le spectacle commence sans que plusieurs voix ne s'élèvent du parterre pour demander le bulletin de sa santé. Au reste, les premiers talens de la scène française ont en tout tems reçu dans les mêmes circonstances des marques d'intérêt semblables.

Feydau n'est pas heureux en nouveautés; ce théâtre a payé le succès prodigieux de *Cendrillon*, par la chute de tous les ouvrages qu'on a donnés depuis. En tout il faut des compensations.

L'*Odéon* s'est enrichi ou plutôt s'est appauvri de l'*Opéra Seria*. La troupe française a donné jeudi une petite pièce en un acte intitulée, *Confidence pour confidence*; un acte c'est bien peu pour décider les amateurs à passer les ponts.

Digitized by Google

Après ou avant *La belle au bois dormant*, le Vaudeville donnera *La lettre de Carnaval*.

Quoique le théâtre des Variétés soit toujours le plus suivi (au grand scandale de la raison et du goût), il en est pourtant aux *Expédiens* : c'est le titre de la première pièce qu'on doit y jouer.

L'*Ambigu* prépare *Les barons de Felsheim*, tandis que *la Gaîté* fait un nouvel emprunt à Pérault dont le génie alimente depuis un an tous nos théâtres, et qui ne croyait pas avoir travaillé pour de si grands enfans.

Nous n'avons rien à dire du théâtre des *Jeux Forains*, où tout est cependant *merveilles* sur l'affiche ; et quant au théâtre des *Fabulistes*, il a disparu comme une ombre : c'est la phantasmagorie de M. Olivier qui occupe maintenant cette place meurtrière.

Modes. On nous a donné des dictionnaires de toute espèce, voire même un dictionnaire d'*amour* (où par parenthèse les mots les plus importans ne se trouvent pas) ; nos infatigables lexicographes devraient bien nous donner un dictionnaire des *modes*, imprimé en caractères *effaçables* pour la commodité des changemens. Ne serait-il pas très-essentiel en effet de fixer ses idées sur ce qu'il faut entendre par velours *cannelés*, *ciselés*, *épinglés*, *à côtes*, *à fleurs*, *à dessins* ; de savoir au juste ce que c'est que des *levantines*, des *virginies*, des *brillantines*, des *tullines* et des *lustrines* ; de ne pas être exposé chaque jour, (au risque de passer pour un sot aux yeux de sa femme), à confondre un *canezou* avec un *spencer*, une *pellerine* avec une *palatine*, une *Médicis* avec une *chérusque*, une *capotte* avec une *calèche* ? Un pareil ouvrage désarmerait la critique par son extrême utilité. Y.

Spectacles. — *Théâtre de l'Opéra-Comique*. — Ce théâtre nous a donné, pendant le mois qui vient de finir, deux nouveautés presque nouvelles. Toutes deux sont en un acte. La première n'a obtenu qu'une seule représentation ; la seconde est arrivée jusqu'à trois d'une manière un peu traînante, et nous croyons arriver encore à tems pour en dire deux mots à nos lecteurs.

Jeune et vieille est la première en date. Le fonds en est assez léger ; les détails, au milieu de beaucoup de plaisanteries usées, offrent quelques mots piquans, et l'exposi-

tion, quoique un peu lente, annonçait des intentions comiques. Ernest, jeune homme fort aimable et fort mauvais sujet, au moment d'épouser sa cousine Caroline, veuve très-riche et très-jolie, l'a quittée pour venir à Paris recueillir une succession. Il hérite en effet: mais le jeu, comme il le dit lui-même, hérite presqu'aussitôt de lui, et après avoir fait cet aveu, il va risquer encore au jeu les cent derniers louis qui lui restent. La scène se passe dans l'appartement qu'il occupe à l'hôtel garni de la Providence. A peine est-il sorti qu'une jeune et jolie femme (on se doute bien que c'est Caroline) se présente pour y loger. Toutes les chambres sont pleines; il ne reste pas même un cabinet: mais Caroline qui sait qu'Ernest loge dans l'hôtel, offre de payer une chambre un mois pour l'occuper une seule nuit, et l'hôte de la Providence ne veut pas manquer une si bonne aubaine. Il réfléchit qu'Ernest, qui ne s'est pas couché depuis quinze jours, vient de retourner à la banque, d'où il ne rentre pour l'ordinaire qu'à six heures du matin, et se décide à louer son appartement à Caroline. Voilà donc la cousine établie dans la chambre du cousin, et l'on sent combien cet arrangement singulier aurait pu faire naître de combinaisons heureuses, si l'auteur s'était donné le tems d'en imaginer; mais il paraît, et c'est dommage, qu'à l'exemple de tant d'autres, il avait plus à cœur de faire vite que de faire bien. Il a rempli son petit acte d'une aventure de portrait copiée assez exactement du *Joueur* de Regnard, et du déguisement de Caroline en vieille, déguisement qui ne mène à rien. Elle n'en est pas moins reconnue d'Ernest dès qu'il la voit, et (notez bien ceci) cette bonne Caroline bien plus humaine que l'Angélique du *Joueur*, loin de congédier l'amant qui a mis son portrait en gage, le lui rend elle-même avec une grace charmante, et finit la pièce en lui donnant la main. Qu'on vienne après cela nous soutenir que la morale se relâche!

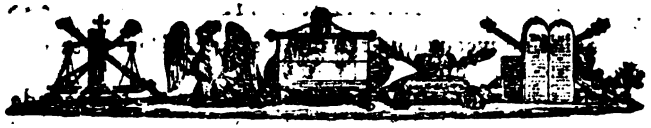
L'auteur de cette pièce a eu le bon esprit de ne pas vouloir être nommé. Nous voudrions pouvoir faire le même compliment au compositeur, et nous devons même dire que nous n'avons point entendu son nom. Malheureusement nous avons lu dans les journaux celui de M. Louis Pradher, professeur de piano au Conservatoire. D'après ce titre, on était en droit d'attendre de lui quelque chose de mieux qu'une ouverture dont la mélodie tourmentée est presqu'impossible à suivre, et de petits airs dont les mo-

Digitized by Google

tifs, moins nouveaux que renouvelés, se répètent avec une monotonie fatigante.

Nous nous arrêterons moins long-tems à la seconde nouveauté qui n'était réellement que la reprise du petit opéra de *la Romance*, revu et corrigé sous le nom du *charme de la voix*. Les corrections qu'il a subies sont assez heureuses, au changement de titre près, qu'on a déjà justement critiqué. Tout l'intérêt porte sur la romance que chante une amante abandonnée pour ramener un infidèle prêt à serrer de nouveaux nœuds : mais c'est moins au charme de sa voix qu'elle doit le retour du volage, qu'aux souvenirs que la romance lui rappelle, et qui sont ceux de ses premières amours. Autant vaudrait donner le nom du charme de la voix au second acte de Richard, où la romance de Blondel produit aussi une reconnaissance. La musique de cet opéra a été fort goûtée ; le duo en écho a été sur-tout vivement applaudi ; on y a reconnu le talent distingué de M. Berton. L'auteur des paroles a gardé l'anonyme.

Digitized by Google



POLITIQUE.

Les Anglais n'avaient pas tort de redouter que le gouvernement russe adoptât un système favorable à l'industrie du pays, et cherchât à s'affranchir du tribut trop longtems payé par toute l'Europe à l'industrie britannique. Les motifs de l'ukase important qui vient de paraître prouvent que ce gouvernement, éclairé sur ses véritables intérêts, est loin de vouloir remettre la balance de son commerce aux mains de l'Angleterre, et qu'il veut sérieusement la faire pencher de son côté. « Nous avons examiné, y est-il dit, l'état actuel de notre commerce, et nous nous sommes convaincus que l'introduction des marchandises étrangères nuit évidemment à l'industrie nationale, et que la valeur des importations, à cause de la baisse du cours, surpasse infiniment celle des exportations ; nous avons, d'après l'avis du conseil d'Etat, jugé à propos de prendre des mesures qui tendent à rétablir l'équilibre commercial, à encourager le commerce d'exportation, à arrêter les progrès alarmans du luxe, et à exciter la diligence et l'industrie des indigènes. Nous espérons que nos fidèles sujets, en se livrant à de mûres réflexions, appuieront nos mesures pour le bien public, en réduisant les dépenses superflues, et en employant leurs capitaux plutôt à encourager les fabriques nationales qu'à soutenir le luxe de l'étranger; nous nous attendons à voir nos sujets se soumettre avec plaisir à quelques privations momentanées qui tourneront au profit des indigènes laborieux. Nous avons aussi trop bonne opinion de l'estimable corporation des négocians russes, pour croire qu'elle se livrera à des spéculations sur l'accaparement des marchandises et sur la hausse des prix; spéculations qui sont contraires à notre système d'économie politique, et qui tourneront à la honte de ceux qui pourraient s'y livrer. Au contraire, les négocians nous fourniront sans doute les renseignemens nécessaires pour découvrir et empêcher de semblables abus. »

Ainsi le nouveau tarif donne au commerce de la Russie une direction tout-à-fait différente, et a pour but principalement de faire prospérer l'industrie intérieure. Désormais

Digitized by Google

ne seront ouverts à l'importation des marchandises étrangères que les ports suivans : dans la mer Blanche, Archangel ; dans la Baltique, Saint-Pétersbourg, Revel, Riga et Liebau ; dans la mer Noire et d'Asoff, Odessa, Teodosia, et Tangarock ; et par terre, les bureaux de douanes des villes de Polangen, Radziwilow et du Bossar : tous les autres ports et places frontières sont fermés à l'importation.

Il n'est permis d'importer que des objets de première nécessité ; les denrées coloniales, l'indigo et les bois de teinture, ne peuvent être importés que dans les ports ci-dessus désignés, et jamais par terre. Il est défendu d'importer en Russie des draps et marchandises de laine de toute espèce, des sucres raffinés, des étoffes de coton, à l'exception des kalicots blancs ; en outre, tous les vins en bouteilles, et en général tous les vins de grands prix : il n'est permis d'importer que des vins de France, d'Allemagne et de Madère, et seulement en barriques : chaque barrique paiera 80 roubles. Le sucre brut qui sera importé dans les ports ci-dessus désignés, paiera à l'entrée 7 roubles par pud (le pud pèse quarante livres), et le café paiera 20 roub. par pud. Des droits d'exportation sur le lin, le chanvre et autres produits du territoire russe, sont augmentés. Ce nouveau tarif a commencé à s'exécuter le 1er janvier 1811.

Les bruits d'une pacification entre les Russes et les Turcs ne se soutiennent pas ; on a appris en Allemagne la prise récente par le général Saas de la forteresse turque de Gourgoussowa. La perte des Turcs a été considérable.

A Vienne, l'Empereur continue de s'occuper de finances et de travailler avec M. le comte Wallis. Le cours est à-peu-près dans le même état. Le département de la guerre a peu d'occupation. Il n'est pas encore question de la dislocation dont on avait parlé. Les réformes ordonnées sont exécutées. Les réglemens ultérieurs proposés par le comte de Bellegarde fixent l'attention du cabinet. M. le comte de Metternich a été nommé curateur de l'académie des arts.

En Saxe, les affaires de la diète se traitent à huis clos. On sait cependant qu'elle est occupée des indemnités à accorder à ceux qui ont fait des pertes dans la dernière guerre, de l'entretien de l'armée, du traitement des fonctionnaires publics, du soulagement des pauvres, et de l'instruction publique. L'assemblée des Etats rend le séjour de Dresde très-brillant.

En Bavière, le commerce avec les provinces turques

Digitized by Google

par la voie de la Bosnie et de l'Illyrie devient chaque jour plus actif, ses relations s'étendent; les billets de la banque de Vienne disparaissent successivement de la Bavière et de l'Illyrie. Dans le Nord, la rigueur de la saison intercepte à-peu-près les passages, et met obstacle à la navigation.

Voici les derniers détails connus à Londres sur l'état de l'Amérique méridionale. Les Anglais comptaient sur la coopération de ces antiques possessions espagnoles pour la cause de l'insurrection qu'ils fomentent en Espagne, et ils comptaient bien rembourser en piastres du Mexique les sommes immenses que leur coûtent leur expédition du Portugal, la défense de Cadix, et l'entretien des bandes qu'ils soulèvent; mais cet espoir est déçu : ce n'est pas vers l'Angleterre que l'Amérique tourne ses regards; elle ne paraît pas vouloir se prononcer dans la lutte actuelle qui a l'Espagne pour théâtre, et les idées d'indépendance ont dirigé la conduite de presque toutes les provinces.

Un manifeste de la junte de Buenos-Ayres, qui a seize pages in-4°, et un autre du Chili, plus concis, rendent compte des progrès de l'insurrection qui a éclaté à l'extrémité occidentale du continent. Le fait le plus important est, que le pays que l'on croyait le plus attaché à l'ancienne Espagne, et dont on attendait une contribution de vingt millions de piastres, a fini par arborer l'étendard de la révolution. Ainsi, le Mexique ayant suivi l'exemple des Caraccas, de Buenos-Ayres et du Chili, il est à présumer que toute l'Amérique espagnole est comme détachée de la métropole, et que les faibles secours que la junte recevra par *le Bulwark* seront les derniers qu'elle retirera de l'occident. On a reçu les dernières nouvelles de Lima; elles étaient datées du 23 juillet, époque à laquelle tout était tranquille; mais toute l'étendue du pays de Santa-Fé à Mexico était représentée comme le théâtre de scènes sanglantes. Les nouvelles de la Vera-Cruz, du 31 octobre, rapportaient qu'une insurrection terrible avait éclaté à Mexico, où les natifs s'étaient soulevés contre les Espagnols d'Europe, et que la sédition n'était point encore apaisée au départ de la dépêche.

Les mêmes lettres disent qu'une fermentation violente a éclaté à Cuba, que le gouvernement de cette île et les juges ont été arrêtés, mis en prison, et menacés de la mort; l'archevêque de l'île est à la tête du parti insurrectionnel; il a publié une sorte de manifeste contenant les griefs du

Digitized by Google

parti insurgé contre l'ancienne autorité. Par suite de cet événement, une junte a été installée. La déclaration de cette junte est dirigée contre l'administration qui a pesé sur les habitans depuis que l'Espagne n'a pu jeter les yeux sur ces contrées éloignées : la junte réunira les fonctions du gouverneur, de l'audience royale, du cabildo, dans le Port del Principe, capitale de cette île.

Pendant ce tems, les Etats-Unis poursuivent l'opération de l'occupation de la Floride; ils n'ont plus qu'un fort à prendre, et un corps de troupes bien commandé marche à cet effet. On sait que les Etats-Unis ont rappelé leur ministre de Londres. « La lettre de rappel de ce ministre, dit l'*Alfred*, n'est fondée que sur le faible prétexte que le gouvernement britannique a négligé jusqu'ici d'envoyer auprès des Etats-Unis un agent diplomatique du même rang. Est-ce donc le moment de discuter un simple point d'étiquette? Le style de cet ordre n'a pas, il est vrai, la rudesse ordinaire qui caractérise la correspondance du gouvernement des Etats-Unis; mais il n'est que trop évident que ce gouvernement penche en faveur de la France. On ne se persuadera pas sans doute que la Floride occidentale ait été annexée aux Etats-Unis sans la participation de la France, qui leur aura accordé cette faveur par suite de cette politique prévoyante qui profite toujours si habilement des circonstances favorables. »

« D'après quelquelques articles des journaux des Etats-Unis, il paraît que le véritable but de ce gouvernement est de nous forcer à abandonner ce qu'on peut appeler le blocus *sur papier*, imaginé par les ministres de la Grande-Bretagne. Il ne faut, pour l'apaiser, rien moins que la renonciation de l'Angleterre à cette partie de son système maritime : sous ce point de vue, il est de l'intérêt de la France que l'Angleterre persiste à le suivre, car c'est le seul moyen qu'elle puisse mettre en usage *pour agiter la brandon de la discorde entre l'Angleterre et les Etats-Unis.* »

Voilà du moins qui est clair : en lisant ce dernier paragraphe, on est forcé de convenir que les écrivains ministériels anglais ont au moins le mérite de l'ingénuité.

Les dernières nouvelles d'Espagne reçues à Londres, parlent de l'effet terrible qu'a produit sur Cadix l'effet des batteries françaises. Des bombes sont tombées au milieu même de la ville, et l'effroi a été général. La garnison espagnole a montré peu d'énergie; les Anglais l'ont très-

Digitized by Google

bien remarqué, et ils regardent la défense de la place comme impossible si les Français parvenaient à se poster entre la ville et l'île de Léon, chose que les alliés regardent comme très-difficile d'empêcher. Les membres de l'ancienne régence de Cadix ont reçu l'ordre de quitter le territoire de la ville et celui de l'île de Léon.

Il est souvent question, dans les papiers ministériels, dit le *Morning Chronicle*, des renforts qui doivent être envoyés en Portugal. Lord Wellington demande ces renforts dans les termes les plus pressans; on doute que les ministres puissent lui envoyer des forces telles que celles dont il a besoin; il faut beaucoup de troupes en Irlande, où de nouveaux symptômes d'agitations se sont tellement manifestés, qu'on a cru nécessaire de donner à quelques soldats catholiques la permission de paraître avec leurs officiers aux exercices de leur culte (ainsi la tolérance vient forcément de la terreur du ministère, et de l'imminence du danger). Nos troupes ainsi disséminées en Irlande, en Portugal, en Espagne, aux deux Indes, avec un ennemi tel que Napoléon, qui peut prévoir qu'il n'en faudra pas bientôt en Angleterre? Nous espérons qu'il sera fait bientôt une enquête sur l'état de cette armée, et nous craignons qu'elle ne consiste alors *dans un grand état-major militaire*.

Voici au surplus un des exemples les plus frappans de l'esprit qui anime les Anglais lorsqu'ils se font les alliés d'une nation, et qu'ils se disent ses défenseurs; on va voir à quel point le génie commercial l'emporte toujours chez eux sur le génie politique. La régence espagnole a proposé au gouvernement anglais de l'admettre à jouir de la liberté du commerce avec les colonies espagnoles de l'Amérique méridionale, à condition qu'elle lui paiera pour cette permission une somme de 50 milions de piastres, à peu près 250 millions de francs: croirait-on qu'en refusant cette proposition de l'autorité dont ils fomentent la rébellion, ils lui ont donné pour raison que la régence n'exerçait plus de pouvoir sur ces établissemens lointains? certes, on ne peut plus positivement ajouter l'outrage à la déloyauté. Qui ne voit ici l'avarice des Anglais en opposition avec leur politique? qui ne reconnaît le triomphe facile que remporte la première? L'Amérique est indépendante, pourquoi? parce qu'elle a refusé de connaître les pouvoirs de la régence insurrectionnelle, et qu'elle veut échapper à une domination dont les actes ne lui prouvent pas la légitimité. La régence fait la guerre à la France, au Roi légitime reconnu,

Digitized by Google

garanti par les puissances, par des traités solennels; or, qui fomente cette guerre? l'Angleterre sans doute : et quand cette autorité, qui reconnaît apparemment son impuissance à ses besoins, cherche à trouver des ressources, et demande aux Anglais de se placer entr'elle et ses anciennes colonies, l'Angleterre répond dérisoirement que ces colonies ne lui appartiennent plus! La question de cette possession pour l'Espagne réside dans l'avenir; mais dès à présent l'Espagne peut voir quel degré réel d'intérêt l'Angleterre porte à son existence, à son indépendance et à sa prospérité : un trait de cette nature ne doit-il pas suffire pour lui faire connaître de quel côté sont ses amis et ses ennemis?

Voici les derniers rapports officiels sur la situation des armées dans ce pays.

« Le général Sébastiani s'est porté, le 6, devant le fort de Marbellar. Après trois jours de tranchée ouverte, il s'en est emparé.

» L'adjudant-commandant Berton s'est porté, pendant ce tems, devant Gibraltar, a chassé les Anglais du fort Saint-Roch, et a fait raser le fort de Stepona.

» Le royaume de Murcie appelle à grands cris les Français; les chefs de l'insurrection y sont détestés. Depuis la dernière catastrophe de Blacke, l'armée qu'il avait essayé de réunir s'est entièrement dispersée.

» Le général Sébastiani avait le projet de se porter devant Carthagène pour faire le siége de cette place.

» Devant Cadix, les opérations du siége avançaient. Le 14, 40 chaloupes canonnières et 60 felouques avaient traversé l'Isthme, large de 500 toises, sur rouleaux, et étaient remises à flot dans le canal du Trocadero. Une nouvelle batterie, construite à 200 toises en avant du fort Napoléon, jetait des bombes sur tous les points de l'enceinte de Cadix. On était parvenu, avec 15 mortiers-obusiers, à jeter des projectiles de 80 livres pesant à 2600 toises des batteries. Les bombes dépassaient Cadix. Ainsi le bombardement avait commencé; il ira toujours en augmentant. Le mécontentement devenait extrême dans cette malheureuse ville; on s'y plaignait de ce que les Anglais, au lieu de secourir Cadix, dégarnissaient les frontières de l'Andalousie, et appelaient, pour la défense de leur propre armée, celle de la Romana.

» Le duc de Bellune, qui est spécialement chargé du

Digitized by Google

siége de Cadix, a de quoi embarquer et transporter sur l'autre rive 12,000 hommes à-la-fois.

» Le 29, l'escadre ennemie s'est avancée sur le fort Sainte-Catherine et sur la batterie Napoléon. L'engagement a commencé ; le feu a été très-vif. Plusieurs chaloupes canonnières ennemies ont été coulées. Nous avons tiré de nos différentes batteries plus de 3000 coups de canon. Nos bombes ont fait sauter le fort de Puntalès. Les chaloupes ennemies se sont éloignées après trois heures de combat, et ont gagné la pointe de Cadix, pour se mettre à l'abri de nos formidables batteries de 36 et de 24.

» Le duc de Dalmatie s'est mis en marche de Séville avec un équipage de siége, pour se porter devant Badajos, assiéger cette place et communiquer avec le prince d'Essling. Badajos doit à cette heure être pris. L'équipage de siége est de soixante bouches à feu de gros calibre.

» L'armée d'Aragon prépare son attaque sur Valence.

» L'armée de Catalogne investit Tarragone.

» Une division de frégates françaises vient de conduire sous son convoi 95,000 quintaux de blé, farine, riz et biscuit, et de la poudre dans Barcelonne. Cette importante place se trouve ainsi approvisionnée pour deux ans. »

S....

PARIS.

Le *Moniteur* contient une adresse du chapitre métropolitain de Florence, qui adopte, relativement aux libertés de l'Eglise gallicane, et déclare tous les principes du chapitre métropolitain de Paris.

La même feuille a publié le décret suivant :

Au palais des Tuileries, le 23 janvier 1811.

NAPOLÉON, PAR LA GRACE DE DIEU ET LES CONSTITUTIONS, EMPEREUR DES FRANÇAIS, ROI D'ITALIE, PROTECTEUR DE LA CONFÉDÉRATION DU RHIN, MÉDIATEUR DE LA CONFÉDÉRATION SUISSE, à tous présens et à venir, Salut.

Sur le rapport de notre ministre des cultes, notre conseil d'Etat entendu, nous avons décrété et décrétons ce qui suit :

Art. 1er. Le bref du pape, donné à Savone le 30 novembre 1810, et adressé au vicaire capitulaire et au chapitre de l'église métropolitaine de Florence, commençant par ces mots : *Dilecte fili, salutem*, et finissant par ceux-ci : *Benedictionem permanenter impertimur*, est

Digitized by Google

rejeté comme contraire aux lois de l'Empire et à la discipline ecclésiastique.

Nous défendons en conséquence de le publier, et de lui donner directement ou indirectement aucune exécution.

2. Ceux qui seront prévenus d'avoir, par des voies clandestines, provoqué, transmis ou communiqué ledit bref, seront poursuivis devant les tribunaux, et punis comme de crime tendant à troubler l'Etat par la guerre civile, aux termes de l'article 91 du Code des délits et des peines, titre Ier, chap. Ier, section II, §. II, et article 103 du même Code, même chapitre, section III.

3. Nos ministres de la justice, de la police, et des cultes, sont chargés, chacun en ce qui le concerne, de l'exécution du présent décret, lequel sera inséré au Bulletin des Lois.

Signé, NAPOLÉON.

Par l'Empereur,

Le ministre secrétaire d'Etat.

Signé, H. B. DUC DE BASSANO.

— Un autre décret porte que le garde-meuble de la couronne n'achètera ni n'emploiera désormais aucune toile, ni objet quelconque, où le coton entrerait comme matière première.

— Par un autre décret, le nombre des présidens de la cour de cassation est porté à trois.

— Le capitaine Desaix, neveu de l'illustre général de ce nom, a été présenté, le 29, après le lever, à l'Empereur, par S. A. S. le prince vice-connétable, major-général des armées d'Espagne, et a présenté à S. M. le drapeau dont le roi d'Angleterre avait fait présent à la ville de Tortose, et qui a été pris dans cette place par le comte Suchet, général en chef de l'armée d'Arragon. Le capitaine Desaix a aussi apporté la nouvelle de la prise du fort Balaguer, situé sur un col entre Tortose et Tarragone.

— S. Ex. le ministre de l'intérieur a arrêté la liste des soixante imprimeurs qui, aux termes du décret sur l'imprimerie et la librairie, doivent être seuls autorisés à exercer leur profession.

— M. de Marescalchi a donné, ces jours derniers, une fête très-brillante. M. le duc de Rovigo en doit donner une le 6 février.

— Parmi les candidats à la place vacante par la mort de M. Chénier, on cite MM. Charles Lacretelle, Noël, Aignan, traducteur de l'Iliade, etc.

— La tentative de l'établissement d'un opéra *Seria* réuni

Digitized by Google

à l'*Opéra-Buffa* à l'Odéon, aura un grand succès, s'il est permis d'en juger par la première représentation de *Pyrrhus*. Cet opéra de Paësiello a été exécuté avec ensemble et d'une manière très-satisfaisante. Crivelli est un tenore d'un grand talent : sa voix est franche, l'organe est superbe, et la méthode excellente. M^me^ Festa et Guglielmi ont très-bien secondé le débutant. Tous trois, après la représentation, ont été redemandés à grands cris, et ont été couverts d'applaudissemens.

ANNONCES.

Traité des arbres et arbustes que l'on cultive en France, en pleine terre ; par Duhamel. *Nouvelle édition*, augmentée de plus de moitié pour le nombre des espèces, distribuée d'après un ordre méthodique, suivant l'état actuel de la botanique et de l'agriculture ; où l'on trouve la description des arbres, l'exposé des caractères, du genre, des espèces, des variétés ; leur culture ; les moyens à prendre pour les naturaliser ; le tems de la floraison et de la maturité de leurs fruits ; les usages économiques et médicinaux ; le lieu natal ; l'époque où ils ont été apportés en Europe, et des remarques historiques sur leurs noms anciens et modernes ; avec des figures imprimées en couleur, d'après les dessins peints sur la nature, par P. J. Redouté, et M. Bessa. Publié par Etienne Michel et Arthus-Bertrand. Avec cette épigraphe :

Nobis placeant antè omnia sylvæ.

47, 48, 49, 50 et 51^res^ livraisons, par cahier de six planches, en noir ou en couleur, et le texte de format in-folio.

Un ouvrage qui se distingue par une utilité reconnue, par une exécution recherchée, et qui, à ce titre, est regardé, même par les étrangers, comme un ouvrage national par la réunion des connaissances, par la pureté du dessin, la vérité du coloris, le mérite typographique, ne saurait être trop annoncé.

C'est une justice qui est due aux auteurs, qui poursuivent avec autant de persévérance que de zèle cette grande entreprise ; c'est un vrai service à rendre à ceux qui ne le connaissent pas, et sur-tout aux établissemens publics, auxquels il est indispensable.

Souvent des entreprises de cette nature se ressentent à la longue de la lassitude ou de l'épuisement des avances qu'ils exigent. C'est ici tout le contraire, l'ouvrage a acquis plus de perfection, offre plus d'intérêt à proportion qu'il s'éloigne de son début, et il ne peut que

Digitized by Google

devenir plus intéressant par les nouveaux arrangemens que M. Michel a pris avec M. Arthus-Bertrand. Ce dernier s'est adjoint des artistes très-distingués qui veillent avec une rigoureuse exactitude non-seulement à ce qu'il ne soit offert rien de médiocre, mais même afin qu'on s'aperçoive des améliorations qu'il a provoquées. En facilitant une avance de fonds indispensable, cette association aussi aura l'avantage de prévenir les retards des livraisons.

Cinquante livraisons ont fait connaître le mérite de cet ouvrage. Les lumières, le zèle de M. de Longchamps et autres collaborateurs en garantissent la bonté. On n'y trouvera point de ces compilations indigestes ou de ces répétitions des ouvrages du même auteur déjà imprimées dans un autre livre.

Cet ouvrage, utile à tous les particuliers qui ont les moyens de se le procurer, est indispensable dans toutes les bibliothèques de grandes villes, parce qu'il doit être considéré comme un ouvrage classique, fait pour répandre l'instruction, favoriser une émulation qui est assez généralement répandue et qui ne demande que les moyens de s'éclairer. L'ouvrage parle aux yeux et à l'esprit par la ressemblance exacte des figures avec leur type. Les descriptions les plus détaillées sont froides et insuffisantes; l'imagination leur ajoute ou leur ravit quelque chose. Une copie vraie la fixe; cet ouvrage fera nécessairement époque dans l'histoire des sciences, comme un monument érigé à la mémoire de Duhamel, qui ne peut qu'honorer la librairie française et rivaliser avec ce que l'étranger peut nous offrir de plus beau et de meilleur en ce genre.

Conditions de la souscription.

1°. On ne demande aucune avance à MM. les souscripteurs, ils ne paieront qu'en faisant retirer leurs livraisons chez les éditeurs. (Il y en a jusqu'à présent 51 à jour.) Si la dépense pour la totalité des livraisons paraît trop considérable, on prendra des arrangemens qui faciliteront cette acquisition.

2°. Les frais de port et d'emballage sont à la charge des souscripteurs.

3°. Pour que toutes les personnes puissent atteindre à l'acquisition de cet ouvrage, aussi utile qu'agréable, on l'a imprimé sur trois papiers différens.

Le premier, sur beau carré, avec les planches en noir, dont le prix est de 9 fr. par livraison.

Le second, sur carré vélin, avec les planches imprimées en couleur, dont le prix est de 25 fr.

Digitized by Google

Et enfin le troisième sur nom-de-jésus, figures imprimées en couleur, 40 fr. par livraison.

La partie typographique, en caractères neufs, est extrêmement soignée, et sort des presses de Ballard.

4°. Les lettres de demande et l'envoi de l'argent doivent être affranchis.

MM. les Souscripteurs sont invités à faire connaître, à Paris, les personnes qu'ils chargeront de retirer leurs livraisons, afin de n'éprouver aucun retard.

On souscrit à Paris, chez MM. Etienne Michel, rue des Francs-Bourgeois, au Marais; et Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Ier, IIe et IIIe cahiers de la quatrième souscription, ou XXXVIIe, XXXVIIIe et XXXIXe de la collection des *Annales des Voyages, de la Géographie et de l'Histoire*, publiées par M. Malte-Brun. Ces cahiers contiennent deux planches des antiquités de Beaune, et la carte géographique pour la dissertation sur la bataille de Fontenay, avec les articles suivans : Notice des antiquités de la ville de Beaune, par M. Pasumot; — Mélanges relatifs à l'histoire des mœurs, des arts et de la civilisation; — Notice sur la vie et les ouvrages de Rauwolf; — Essai sur les iles Comores, présenté à la Société d'émulation de l'Ile-de-France, par MM. Capmartin et E. Collin; — Dissertation sur le lieu où s'est donnée la bataille de Fontenay, en 841, par M. Pasumot; — Tableau de la Cantabrie, par M. Depping; — Tableau de l'Italie avant la domination des Romains, par M. Micali; traduit de l'italien; — Extrait du voyage de lord Valentia; — Nouvelles d'Afrique et de l'Ile-de-France; et les articles des Bulletins. Chaque mois, depuis le 1er septembre 1807, il paraît un cahier de cet ouvrage, de 128 ou 144 pages in-8°, accompagné d'une estampe ou d'une Carte géographique, quelquefois coloriée. Les première, deuxième et troisième souscriptions (formant 12 volumes in-8° avec 36 cartes ou gravures) sont complètes, et coûtent chacune 27 fr. pour Paris, et 33 fr. franc de port. Les personnes qui souscrivent en même tems pour les quatre souscriptions, payent les trois premières 3 fr. de moins chacune. Le prix de l'abonnement pour la quatrième souscription est de 27 fr. pour Paris, pour 12 cahiers. Pour les départemens, le prix est de 33 fr. pour 12 cahiers, rendus francs de port par la poste. L'argent et la lettre d'avis doivent être affranchis et adressés à Fr. Buisson, libraire-éditeur, rue Gilles-Cœur, n° 10, à Paris.

Digitized by Google

DÉPOT DE LA SEINE.

MERCURE DE FRANCE.

N° CCCCXCIX. — *Samedi 9 Février* 1811.

POÉSIE.

GLOSE REDOUBLÉE *.

On le peut, je l'essaye, un plus savant le fasse.
LA FONTAINE.

1 . . TOUT s'écoule rapidement;
2 . . La vie, hélas! n'est qu'un passage :
3 . . Mais, en profitant du moment,
4 . . On trouve le bonheur du sage.

* Anciennement on faisait beaucoup de gloses. On sait que ces gloses étaient composées de cinq stances de quatre vers, et que les quatre dernières prenaient chacune pour leur terminaison un des vers de la première; de sorte que les derniers vers réunis de ces quatre stances en formaient une semblable à la première. La glose redoublée est composée de dix-huit quatrains; les cinq premiers forment une glose, les quatre suivans en forment une autre, en prenant les mêmes vers pour leurs pénultièmes; les quatre qui viennent après en forment encore une, en prenant les mêmes vers pour leurs seconds; et, enfin, les quatre derniers en forment encore une, en prenant les mêmes vers pour leurs premiers; ensuite le premier quatrain est ramené à la

Digitized by Google

Chagrin, désir, contentement,
Bien et mal, loisir, avantage;
Ainsi que le printems de l'âge,
1 . . Tout s'écoule rapidement.

Sachons tous supporter l'orage;
Livrons-nous au contentement,
Sans répéter en soupirant:
2 . . La vie, hélas! n'est qu'un passage.

On peut être heureux en aimant,
On peut fixer une volage,
Et devenir savant et sage,
3 . . Mais en profitant du moment!....

Dans un palais, sous un bocage,
Soit en hiver, soit au printems,
Quand on sait bien prendre le tems,
4 . . On trouve le bonheur du sage.

Quand je vois l'eau fuir le rivage,
Je me fais ce raisonnement:
1 . . Tout s'écoule rapidement!
Voudrais-je rester davantage?

Si je vois un objet charmant,
Je lui dis: Jouis du bel âge;
2 . . La vie, hélas! n'est qu'un passage;
Tout disparaît dans un moment.

On n'est point heureux en servage
Quand on est langoureux amant;
3 . . Mais, en profitant du moment,
On a parfois cet avantage.

---

fin par le sens, comme le sont ordinairement les refrains des rondes d'opéras. Toutes les stances sont sur deux rimes, ce qui augmente encore la difficulté; car, outre qu'il est plus difficile de faire soixante-douze vers sur la même rime, il l'est bien plus encore d'éviter la monotonie, et de ne point faire sentir le travail. Ces difficultés sont presqu'insurmontables, aussi je ne me flatte point d'en avoir entièrement triomphé. J'ai seulement voulu faire voir que, peut-être, avec plus de talent et de patience, on pourrait parvenir à faire une assez bonne glose. (*Note de l'Auteur.*)

Digitized by Google

J'aurai toujours le cœur content,
Malgré la fortune volage :
4 . . On trouve le bonheur du sage,
Par ce moyen-là seulement.

Lecteur, ne perds jamais courage ;
1 . . Tout s'écoule rapidement ;
Le bonheur succède au tourment,
Comme le beau tems à l'orage.

C'est mal d'accroître son tourment ;
2 . . La vie, hélas ! n'est qu'un passage ;
Fais-en, lecteur, un bon usage,
Nargue le mécontentement !

Un vieillard souvent n'est pas sage ;
3 . . Mais, en profitant du moment,
Un homme l'est parfaitement
Au printems même de son âge.

Dans la patience souvent,
4 . . On trouve le bonheur du sage :
On n'avance pas davantage,
Cher lecteur, en se désolant !....

1 . . Tout s'écoule rapidement ;
Mais celui qui sait être sage,
Peut, en tout lieu comme à tout âge,
Se livrer au contentement.

2 . . La vie, hélas ! n'est qu'un passage :
Mais, en vivant honnêtement,
On peut, sans le moindre tourment,
Voir son terme avec avantage.

3 . . Mais en profitant du moment,
Pour faire le mal et l'outrage,
On doit trembler que ce passage
Soit terminé si promptement.

4 . . On trouve le bonheur du sage,
Etant juste et compatissant ;
Mais qui fait tort à l'innocent,
Ne connaît pas cet avantage.

Digitized by Google

1 . . Tout s'écoule rapidement ;
2 . . La vie, hélas ! n'est qu'un passage :
3 . . Mais, en profitant du moment,
4 . . On trouve le bonheur du sage.

J. M. Mossé.

MORT DU JEUNE MONTPENSIER.

Episode tiré d'un poëme sur les guerres des Français en Italie.

Sous les ordres d'un roi favori de la gloire
Les Français rassemblés volaient à la victoire.
Digne d'être leur chef, partageant leur ardeur,
Louis (1) par son exemple enflammait leur valeur,
Et joignant au courage une rage prudence
Modérait des Français la bouillante vaillance.

Dans les rangs glorieux de ces braves guerriers
Qui brûlaient du désir de cueillir des lauriers,
Le jeune Montpensier, d'un sang cher à la France,
Fidèle à sa patrie, armé pour sa défense,
Accourait plein d'ardeur pour venger à-la-fois
Et la mort de son père et l'honneur de ses rois ;
Soutenant vaillamment les droits de sa patrie,
Entouré d'ennemis, aux champs de l'Italie,
Ce père infortuné digne d'un meilleur sort
Dans le sein de la gloire avait trouvé la mort (2).

Sur le point d'affronter les périls de la guerre,
Le fils veut honorer les cendres de son père ;
Il accourt à Pouzols, il arrive en ces lieux
Où le marbre enfermait ces restes précieux.
A peine du héros la dépouille chérie
Du jeune Montpensier frappe l'ame attendrie,
Il se jette à genoux, il arrose de pleurs
Ce triste monument objet de ses douleurs,
Il s'écrie : « O mon père, appui de ma jeunesse,
» Je me flattais en vain qu'une heureuse vieillesse

(1) Louis XII.
(2) Sous Charles VIII, en 1495.

Digitized by Google

» Te permettrait un jour, vainqueur des ennemis,
» De goûter le repos dans les bras de ton fils!
» Le ciel l'a donc permis! la perfide Italie
» A vu trancher le cours d'une aussi belle vie.
» Père trop malheureux! je cours, vole au danger,
» Je vais à l'ennemi périr ou vous venger.
» Mais non, vous l'emportez, dépouille triste et chère,
» Je ne saurais quitter les restes de mon père!
» La France vient d'armer d'intrépides vengeurs,
» Ils sont en Italie, ils combattent, je meurs. »

Il expire à ces mots : sa mort prématurée
Coûta bien des regrets à la France éplorée;
On loua sa tendresse, et le père et le fils
Dans le même tombeau furent ensevelis.

Digne fils d'un tel père! une gloire immortelle
Consacre pour jamais ton amour et ton zèle;
Tu vivras dans l'histoire, et nos derniers neveux
Sans cesse admireront ton trépas généreux.

TALAIRAT.

VERS *faits chez* M^me^ DE VILLETTE, *dans le fauteuil de Voltaire.*

Assis dans ce fauteuil du dieu brillant des vers,
Tout rayonnant encor de gloire et d'harmonie,
J'ai cru de l'Hélicon entendre les concerts,
Et rêver sous un ciel parfumé de génie.

WA...

ENIGME.

J'AI quatre pieds : je suis composé de barreaux,
Parallèles, horizontaux.
On peut me mettre au rang des échafauds,
De ceux pourtant qui ne sont pas trop hauts :
On peut aussi compter au nombre des bourreaux
Le maître à qui je sers; car combien d'animaux
Il jugule par jour, armé de ses couteaux,
Et sur moi les étend entiers ou par lambeaux!

Digitized by Google

Bêtes à poil, lapereaux et levrauts;
Bêtes à plume, ortolans, pigeonneaux;
Bêtes à cornes, faons, chevreaux;
Bêtes à laine, doux agneaux;
Poissons de mer, harengs frais, maquereaux;
Poissons d'eau douce, anguilles et barbeaux,
Dieu vous garde à jamais des maux
Que font à vos pareils ces artistes fléaux,
Et dont le dernier est d'être à nud sur mon dos!

S.....

LOGOGRIPHE.

Souvent je nais du luxe et de l'extravagance.
Je suis d'humeur légère et chéris l'inconstance;
Aussi chez le Français j'établis mon pouvoir:
C'est à Paris sur-tout, c'est là qu'il me faut voir.
A la cour, au théâtre, au bal, aux Tuileries,
Je promène avec bruit mes superbes folies.
Mainte femme, maint sot, dépourvus d'agrémens,
N'empruntent d'autre éclat que de mes ornemens;
Le caprice ou le goût règle ma destinée;
Je vis, meurs et renais vingt fois dans une année,
Qu'on retranche mon chef, par un destin nouveau,
J'immortalise alors et Pindare et Rousseau.

Par Félix Mercier de Rougemont. (Double.)

CHARADE.

Mon premier a la forme d'une quille,
Mon second a la forme d'une bille:
Mon tout fut une jeune fille
Que Jupiter trouva gentille.

S.....

Mots de l'Enigme, du Logogriphe et de la Charade trouvés dans le dernier Numéro.

Le mot de l'Enigme est *la Neige*.

Celui du Logogriphe est *Lustre*, dans lequel on trouve: *tu, lut, lutte, élu*, et *ut*.

Celui de la Charade est *Masstpain*.

Digitized by Google

SCIENCES ET ARTS.

MÉMOIRE qui a obtenu la mention honorable au jugement de la Société de Médecine de Bruxelles, sur la question proposée en ces termes : 1° *Quels sont les effets que produisent les orages sur l'homme et sur les animaux ?* 2° *De quelle manière ces effets ont-ils lieu ?* 3° *Quels sont les moyens de s'en garantir et de remédier aux désordres qu'ils occasionnent ?* Par M. R. DE LA PRADE, docteur en médecine de l'Ecole de Montpellier, médecin des hôpitaux civils de Montbrison, membre des Académies de Lyon et de Dijon, des Sociétés de médecine de Bruxelles et de Montpellier, etc. — A Paris, chez *Brunot-Labbe*, libraire, quai des Augustins, n° 33.

AVANT que Franklin eût arraché la foudre à Jupiter et le sceptre aux tyrans, on n'avait que des notions fort imparfaites sur le phénomène des orages ; on le regardait comme un des plus étonnans prodiges de la nature ; le peuple le considérait avec effroi, et n'y voyait que le bras d'un Dieu vengeur prêt à s'appesantir sur la tête des faibles mortels. Les idées des gens du monde n'étaient guères plus profondes, et Boileau s'applaudissait, comme d'une excellente pensée, quand il disait :

Pour moi, qu'en santé même, un autre monde étonne,
Qui croit l'ame immortelle et que c'est Dieu qui tonne, etc.

On se serait alors regardé comme coupable d'une horrible impiété, si l'on eût osé douter que le tonnerre ne fût pas l'arme réservée au maître de l'univers. Cependant comme la foudre causait habituellement plus de crainte que de mal, dès le tems d'Aristote on commençait à discuter assez librement ses titres de noblesse, et Cicéron embarrassait singulièrement les dévots de son siècle en leur demandant pourquoi, lorsque Jupiter tonnait, ses carreaux allaient si souvent se perdre sur

Digitized by Google

des rochers, dans des déserts, au milieu des forêts; pourquoi il n'épargnait pas même ses propres temples. Ces considérations engagèrent les physiciens à rechercher les causes naturelles de ce terrible météore. Quelques-uns l'attribuèrent à l'impétuosité des vents et au choc des nuages. L'école de Zénon se rapprocha davantage de la vérité, en enseignant que l'air était capable de produire, de ses propres élémens, le feu et l'eau. Mais quand le moine Roger Bacon eut découvert la poudre à canon, toutes les idées changèrent et l'on ne douta plus que le tonnerre ne fût réellement l'artillerie du ciel. On supposa que l'air se chargeait de matières sulphureuses et inflammables, qui s'embrâssient ou par l'effet de leur propre combinaison, ou par un mouvement brusque et rapide. Descartes dit formellement : « Si les exhalaisons qui produisent la foudre et les éclairs » s'enflamment, c'est quelles sont renfermées entre deux » nues dont l'une tombe sur l'autre. Cette cause est » évidente. »

Il faut souvent prendre garde de s'énoncer d'une manière trop affirmative. Cette prétendue évidence dont le beau génie de Descartes était frappé, n'est plus aujourd'hui qu'un rêve démenti par des expériences qu'on regarde comme évidentes; et si la théorie des orages n'est pas encore complète, l'analogie de la foudre avec le fluide électrique est au moins démontrée.

Mais d'où viennent ces angoisses subites, cet état d'anxiété, d'alarme et de mal-aise dont les êtres animés paraissent saisis à l'approche des orages? Est-ce l'imagination seule qui les produit? sont-ils l'effet d'une cause physique agissant sur l'économie animale? On ne saurait nier que les tems orageux ne soient en quelque sorte prédits par les animaux, qu'ils n'éprouvent des sensations singulières et inusitées. Virgile les a décrites en fort beaux vers :

Aëria fugère grues; aut bucula, cœlum
Suspiciens, patulis captavit naribus auras;
Aut arguta lacus circum volitavit hirundo,
Et veterem in limo ranæ cecinêre querelam.

Digitized by Google

Sæpius et tectis penetralibus extulit ova
Angustum formica terens iter, et bibit ingens
Arcus, etc.

Il est vrai que Virgile a traité son sujet en poëte, et qu'il a recueilli plutôt des opinions vulgaires que des faits constans et prouvés : mais les principaux traits de ses descriptions ne sont point destituées de vérité. Les plus habiles physiologistes ont remarqué que les personnes d'une constitution délicate ou mélancolique, celles qui sont douées d'une grande mobilité nerveuse, se plaignent, à l'approche des orages, d'une lassitude, d'une langueur, d'une sorte d'accablement qui rendent pénible l'exercice des fonctions vitales; la tête est pesante, la pensée lente, paresseuse et difficile, le sentiment de l'existence moins énergique et moins vif. Et ce n'est pas seulement l'imagination qui produit ces effets, ce n'est pas la crainte d'un météore redoutable, car les ames les plus fortes éprouvent ces émotions comme les ames les plus faibles, et souvent elles se manifestent long-tems même avant que des signes précurseurs de la tempête se fassent remarquer. C'est donc à l'état de l'air, à des causes purement physiques qu'il faut les rapporter. Ces motifs ont décidé la société de médecine de Bruxelles à proposer la question dont M. le docteur de la Prade vient de s'occuper. De quelque manière qu'on la considère, elle ne peut être que d'un grand intérêt; elle se rapporte également à la médecine, à la physique et à l'histoire naturelle; elle exige une suite de recherches d'observations et de faits qui peuvent jeter un grand jour sur cette correspondance de tous les êtres entr'eux, sur ces liens secrets qui unissent les causes morales aux causes physiques.

Peu de savans avaient autant de droit à discuter ce sujet que M. de la Prade. Nous lui devons déjà une excellente dissertation couronnée par la même société, et dont l'objet est l'influence de la lumière sur les facultés physiques et morales de l'homme dans l'état de santé et de maladie. La question dont il vient de s'occuper, présente, si je ne me trompe, plus de difficultés; elle est plus vaste, les élémens dont elle se compose sont plus fugi-

Digitized by Google

tifs, plus nombreux, mains faciles à saisir, et dans l'état actuel de nos connaissances, peut-être ne nous est-il pas donné encore de la résoudre complétement.

M. de la Prade, après avoir défini les orages, examine les phénomènes qui les précèdent ou les accompagnent.

Les anciens avaient établi que les orages étaient plus fréquens dans les saisons tempérées, tels que dans l'été et l'hiver. Les modernes ont vu au contraire que les tempêtes se manifestaient davantage dans les saisons et sous les latitudes les plus ardentes. Morgani et Toaldo ont noté à Padoue mille quatre-vingt-quinze orages depuis 1740 jusqu'à 1780; le plus grand nombre a eu lieu dans les mois de juin et de juillet. Cent cinquante-sept ont été accompagnés de grêle; un en janvier, cinq en février, dix en mars, trente-quatre en avril, vingt-six en mai, trente-trois en juin, vingt-trois en juillet, douze en août, six en septembre, sept en octobre, un en novembre, deux en décembre. Ces deux célèbres physiciens ont observé encore que les orages sont plus fréquens aux heures les plus chaudes de la journée, qu'il pleut plus souvent le jour que la nuit, et l'après-midi que le matin. Ils ont même tenté d'assigner aux orages un retour périodique en étudiant leur correspondance avec le mouvement des astres; mais jusqu'à ce jour leurs efforts n'ont été couronnés d'aucun succès, et la cause des orages est encore abandonnée aux conjectures des physiciens.

Ce n'est pas seulement sur les créatures sensibles que se manifeste l'influence des orages, elle s'exerce également sur les êtres purement physiques. M. de la Prade a constaté que le bouillonnement des eaux gazeuses est plus fort lorsque le tonnerre gronde, que dans un tems calme, que l'on aperçoit même un dégagement de fluide aériforme aux environs des sources, et que les eaux de la mer murmurent et deviennent écumeuses. Le docteur Lucas, inspecteur des eaux de Vichi, a observé une forte agitation dans le réservoir du puits carré pendant un orage qui dura plusieurs jours en 1806; l'eau débordait et s'épanchait. Le même phénomène s'est reproduit dans les mêmes circonstances.

Digitized by Google

Parmi les êtres animés quelques-uns sont plus sensibles que les autres aux influences des tempêtes. M. de la Prade cite une dame âgée de cinquante ans qui éprouve un mal-aise général, quelquefois douze heures avant que le ciel donne le moindre signe d'orage; son visage devient vermeil, de pâle qu'il est ordinairement; sa respiration est fréquente et laborieuse; et si elle est endormie elle se réveille en sursaut. Lorsque le tonnerre commence à se faire entendre, ces symptômes s'agravent, les mouvemens du cœur deviennent irréguliers, la malade éprouve une violente palpitation à chaque éclair et à chaque coup de tonnerre. Cette dame est souvent fatiguée de la même manière sans qu'il y ait d'orage dans le pays qu'elle habite. Non seulement les dames, les malades et les individus d'une complexion délicate éprouvent ces singuliers effets, quelques animaux sont doués d'une sensibilité non moins extraordinaire.

L'auteur du Mémoire a, dit-il, sous les yeux, un chien qui tremble au moindre coup de tonnerre. Il refuse obstinément toute espèce de nourriture tant que dure le mauvais tems, et ne peut rester seul sans jeter des cris plaintifs.

Après ces observations, l'auteur du Mémoire considère les effets de la foudre, et remarque avec raison qu'elle semble ne pas agir d'une manière uniforme dans les circonstances qui paraissent les mêmes. Quelquefois elle produit la paralysie subite de quelques organes, et quelquefois elle rend au sentiment et à la vie des membres paralysés. Une femme qui, dès l'âge de six ans, avait perdu, par l'effet d'une violente terreur, l'usage de tous ses membres, et dont les extrémités étaient restées paralysées, fut guérie par un coup de foudre à l'âge de quarante-quatre ans. L'autopsie cadavérique des animaux foudroyés présente souvent des oppositions frappantes. Lower et Willis, ayant ouvert un jeune homme tué par la foudre, trouvèrent le cœur sain et les poumons gonflés; Duverney et Pitcarn, au contraire, ont vu les poumons très-affaissés. Mais ces différences peuvent tenir à des circonstances particulières qui n'ont point été suffisamment observées, et loin de jeter de l'incertitude

sur la théorie de la foudre et la régularité de son action ; elles ne serviraient peut-être qu'à nous éclairer davantage si elles avaient été étudiées avec plus de soin.

Ces faits, tout curieux qu'ils sont, ne se rapportent qu'indirectement à la question principale. Aussi l'auteur, après les avoir exposés succinctement, se hâte-t-il de revenir à son sujet. De quelle manière s'opèrent les effets produits par les orages sur l'économie animale? à quelles causes faut-il les rapporter? Est-ce au combat du sec et de l'humide, du froid et du chaud, comme l'enseignait Aristote? Est-ce à l'émanation des astres, comme le voulait Anaxagore, ou enfin au mouvement violent de l'air occasionné par la collision des nuages, comme le disait Sénèque? Ces questions ont long-tems agité la vieille école. Depuis la découverte des phénomènes de l'électricité, la philosophie s'est ouverte de nouvelles routes, et c'est aujourd'hui à l'influence de cet agent puissant qu'on attribue les principaux effets du tonnerre sur l'économie animale : mais cette cause n'est pas la seule. M. de la Prade en reconnaît deux autres qui lui paraissent non moins efficaces et énergiques, *la raréfaction de l'air* et *la chaleur humide*. Il est démontré, par une foule d'expériences, que la raréfaction de l'air contribue à affaisser le système animal, à diminuer l'énergie des fonctions vitales. On a vu des personnes délicates affectées d'hémoptysie sur le sommet des montagnes; les animaux soumis à l'action de la machine pneumatique donnent tous les symptômes du mal-aise et de la souffrance, et lorsque l'on pousse l'expérience jusqu'au terme de la mort, ils expirent par suite de la rupture des vaisseaux pulmonaires. Tous les physiciens qui ont essayé d'arriver au sommet des hautes montagnes, ceux qui se sont élevés à une grande hauteur dans les machines aérostatiques, ont éprouvé un affaissement général des forces physiques, une disposition presque invincible au sommeil. Il est reconnu aujourd'hui que la pression de l'air qui nous enveloppe et nous comprime, fait équilibre aux gaz intérieurs qui entrent dans la composition de nos humeurs, et les empêche d'obéir

Digitized by Google

à la force d'expansion qui les porte naturellement vers la circonférence.

La chaleur jointe à l'humidité, est de toutes les causes celle qui relâche davantage la fibre organique, énerve le système vital, et dispose le plus les corps à la putridité. Tous ces effets se font particulièrement remarquer dans les tems d'orage. Les viandes se corrompent subitement; les outres, employées par les ouvriers d'imprimerie pour étendre l'encre sur les planches, tombent en lambeaux; les animaux, frappés de la foudre, entrent aussitôt en putréfaction. Un troupeau de moutons ayant été frappé du tonnerre, le propriétaire se hâta de les faire dépouiller pour en conserver la chair; mais la corruption était déjà si avancée qu'on ne put en sauver un seul.

Quel est celui qui n'a éprouvé un soulagement et un bien être subit, après un violent coup de tonnerre suivi d'une averse, soit à cause du rétablissement de l'équilibre dans le fluide électrique, soit à cause de la condensation de l'air et de l'abaissement de la température? M. de la Prade conclut donc de ces observations, que les véritables causes des effets produits sur l'organisation animale par les orages, sont *l'électricité, la raréfaction de l'air, la chaleur et l'humidité.*

Si l'on pouvait diminuer la fréquence des tempêtes tenir l'air dans une température convenable, arrêter sa dilatation, on aurait un remède sûr contre les effets qui résultent des orages: mais l'homme, ce roi de la nature, est asservi lui-même à une foule de pouvoirs dont il ne peut éviter l'action. On a cru pendant quelque tems que le son des cloches et le bruit du canon pouvaient conjurer les nues et dissiper la foudre? mais l'impuissance des cloches est démontrée depuis long-tems, et M. de la Prade prouve également bien que le bruit du canon n'a rien de plus efficace. S'il est vrai, néanmoins, que des décharges répétées d'artillerie ont souvent déterminé une averse abondante, ce moyen, loin de dissiper l'orage, ne tendrait évidemment qu'à en accélérer les effets. Un préservatif plus efficace est celui des paratonnerres; leur fonction est de restituer à la terre l'élec-

Digitized by Google

tricité superflue des nuages ; leur action est innocente et pacifique, car les pointes ont la propriété d'enlever le fluide électrique d'une manière lente et paisible, et d'agir sur une assez grande partie de la surface du corps électrisé. Un grand nombre de paratonnerres réunis exerceraient sur l'atmosphère une action semblable à celle des forêts ; et comme on a remarqué que la grêle ne tombe jamais sur les grands bois, il est à présumer que les paratonnerres multipliés nous rendraient le même service. Mais qui pourrait se flatter de persuader les propriétaires des maisons, les hommes dénués d'instruction, les habitans de la campagne ? Qui oserait espérer de faire triompher la raison de tous les vains préjugés qui assujétissent l'esprit de l'homme ? C'est donc dans un ordre de choses moins élevé qu'il faut chercher les moyens préservatifs.

« Ces moyens, dit M. de la Prade, sont simples et » faciles. On aura soin de ne s'exposer à l'air ni avant le » lever, ni après le coucher du soleil, et sur-tout de ne » pas sortir sans avoir pris quelque nourriture légère ou » quelque boisson tonique. On évitera avec soin de sur- » charger l'estomac ; on fera une sage alliance des subs- » tances animales et des substances végétales. On peut » faire usage du café, du vin, de la limonade légè- » rement alcoholisé, des infusions amères et aromatiques. » Il faut se rappeler, sur-tout, ce conseil de Celse : » *Æstate in totum, si fieri possit, Veneri abstinendum.*

» Après l'orage la température baisse quelquefois » subitement de plusieurs degrés ; il est alors de la plus » grande importance de se vêtir davantage, car les alté- » rations de la transpiration cutanée sont peut-être la » source la plus féconde des maladies. Le froid est sur- » tout nuisible lorsqu'il s'agit que sur une partie du » corps. »

L'auteur du mémoire indique aussi les procédés auxquels les médecins doivent s'attacher pour prévenir les effets des orages sur les malades, ou remédier à ceux qu'ils auraient éprouvés. Nous ne le suivrons pas dans cette partie de son mémoire, pour ne point trop étendre cet article.

Digitized by Google

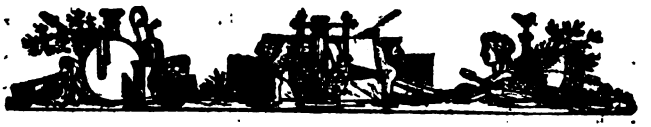
Ce que nous avons cité suffira pour prouver que M. de la Prade joint aux connaissances de son art des connaissances de physique fort étendues, qu'il est doué d'un esprit observateur, qu'il sait habilement réunir et comparer les faits, et en tirer des inductions justes et souvent ingénieuses. Son mémoire mérite d'être lu par les savans; on y trouvera sans doute quelques parties susceptibles de critique et d'observations; mais ces défauts sont plutôt le tort du sujet que celui de l'auteur. Peut-être, néanmoins, a-t-il admis trop facilement des faits qui ne sont point suffisamment autorisés par l'expérience: telle est l'observation qu'il rapporte au sujet des sangsues.

Il assure, sur la foi du bulletin des sciences médicales, et du journal encyclopédique de 1774, que les mouvemens et les habitudes des sangsues peuvent servir de base au pronostic des variations de l'atmosphère; que dans le beau tems elles se tiennent au fond de l'eau roulées en spirale, qu'elles viennent à fleur d'eau quand il doit pleuvoir, qu'elles s'agitent quand l'atmosphère doit se charger d'orages. Toutes ces propriétés sont démenties par des faits positifs, et le docteur Vitet, dans son *Traité de la sangsue médicale*, a très-bien démontré qu'on ne doit y ajouter aucune foi.

Il serait difficile aussi de croire, avec M. de la Prade, que l'oxigène monte dans l'atmosphère avec l'hydrogène, et que le bruit de la foudre provient particuliérement de l'inflammation de ces deux gaz par l'étincelle électrique. Que l'hydrogène s'élève, rien de plus facile à concevoir puisqu'il est spécifiquement plus léger que l'air atmosphérique; mais il est difficile d'admettre la même supposition pour l'oxigène, malgré la ressource que l'auteur s'est ménagée en admettant que ce gaz est entraîné par son adhésion à l'hydrogène. Il faudrait, pour justifier cette hypothèse, des expériences nombreuses et décisives.

Le mémoire de M. de la Prade est écrit avec beaucoup de méthode et de clarté; il est également remarquable par des notes savantes qui annoncent l'érudition. Le talent de l'auteur justifie une observation particulière à la profession des médecins; c'est qu'elle est la seule peut-être, qui ait l'avantage d'offrir des sujets distingués dans les villes de province comme dans la capitale. SALGUES.

Digitized by Google



LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

De l'Esprit des Religions ; par Alexis Dumesnil. — *Seconde édition.* Avec cette épigraphe :

« Il faut savoir douter où il faut, assurer où il faut, se soumettre où il faut. »
Pascal.

Un vol. in-8°. (De l'imprimerie de *P. Didot* l'aîné.) Chez *Maradan*, libraire, rue des Grands-Augustins.

Il y a environ un an que j'annonçai cet ouvrage dans le *Mercure* avec beaucoup de détails, quelques critiques et beaucoup d'éloges. Ces détails, alors nécessaires pour donner une idée d'un ouvrage nouveau, et par conséquent inconnu, seraient actuellement superflus ; et je suis dispensé d'y revenir et de les répéter. Les éloges ont été pleinement justifiés par le suffrage du public, et deux éditions, publiées en moins d'un an, d'un ouvrage aussi sérieux, prouvent incontestablement son mérite et son succès. Enfin, les critiques sont discutées, pour la plupart, par l'auteur lui-même, dans un discours préliminaire dont il a enrichi cette seconde édition ; et les plus importantes y sont combattues, toutes avec esprit et politesse, quelques-unes, vraisemblablement, avec avantage et raison, au jugement des lecteurs, et une avec un plein succès, de mon propre aveu. Loin de contester à l'auteur ce petit triomphe, je vais l'exposer avec toutes ses circonstances.

M. Dumesnil choqué, avec raison, d'un préjugé politique établi chez les peuples de l'Inde, d'après lequel les individus d'une caste toute entière, sont, par le seul fait de la naissance, dévoués à l'ignominie et à une sorte de proscription, était encore plus révolté que la religion, aux yeux de qui tous les hommes sont essentiellement égaux, eût consacré chez ces peuples cet absurde préjugé, et l'eût même, pour ainsi dire, renforcé par une sorte

Digitized by Google

sorte d'excommunication dont elle avait frappé les malheureux nés dans cette caste maudite. Il reprochait aux missionnaires, apôtres d'une religion qui plus que toute autre est la religion du pauvre, l'appui de l'infortuné, et qui proclame encore plus haut que les autres les droits de l'opprimé auprès d'un Dieu protecteur, d'avoir reconnu et admis ces odieuses distinctions parmi les Indiens. « On voit avec peine, dit-il, que les malheureux Parias, qui ne peuvent entrer dans les pagodes, » sont aussi exclus des églises.... Le christianisme ne » devait point adopter ces distinctions absurdes du paga» nisme qui flétrissent un homme, non parce qu'il est » méchant et criminel, mais parce qu'il appartient à un » culte plutôt qu'à un autre. » Ces réflexions m'avaient paru en elle-mêmes pleines de sens, de justesse, et d'une saine philosophie; mais j'avais nié le fait sur lequel elles sont appuyées. Cela tranchait toute la difficulté et me paraissait très-propre à disculper le christianisme du reproche qu'on lui faisait, ou plutôt les missionnaires qu'on accusait d'en méconnaître jusqu'à ce point l'esprit. Je soutenais donc qu'il n'y avait point dans les Indes de caste particulière composée de Parias, ou d'hommes maudits, proscrits, excommuniés par le seul fait de leur naissance; que le mot de *paria* était une épithète qui signifiait *mauvais*, qui était appliquée non à une caste, mais aux hommes méchans et criminels de quelque caste qu'ils fussent, et qui, justement frappés par la religion de leur pays, devaient l'être à plus forte raison par une religion et plus sainte et plus pure. Je m'appuyais dans ces assertions d'une grande autorité, de celle de M. Solvyns, qui a voyagé dans toutes les parties de l'Inde, qui a séjourné quinze ans dans le Bengale, et principalement à Calcutta, et qui, homme judicieux et observateur exact, a recueilli sur la religion, les lois, les mœurs et les usages de ce pays, les matériaux du plus curieux, du plus grand et du plus magnifique ouvrage qu'on ait publié sur ces peuples et ces contrées. « Le mot de *pariah*, dit M. Solvyns, est » une épithète qui veut dire *mauvais*; un brame qui ne » vit point conformément à son état, est un *pariah*

Digitized by Google

» *braman* ; comme une mauvaise maison est une *pariah* » *gor*, un mauvais soulier un *pariah djouter*, ainsi du » reste. Il y a donc des pariah dans toutes les castes, » mais point de caste de pariahs. »

Mais quelqu'habile, quelqu'exact que soit un voyageur, quelque confiance qu'il mérite et qu'ils inspire, il est à peu près impossible qu'il ne se trompe pas quelquefois, et je crois qu'ici M. Solvyns se trompe, et qu'il m'avait, en m'entraînant dans son erreur, fait donner une fort mauvaise réponse au reproche fait par M. Dumesnil aux missionnaires de l'Inde. Ces missionnaires eux-mêmes, qui ne peuvent se méprendre sur un pareil fait, puisque par la prédication, la confession et tous les exercices de leur ministère, ils ont des relations très-intimes avec les parias convertis, comme avec les autres indiens, et doivent, par conséquent, parfaitement connaître le cruel préjugé dont ces malheureux proscrits sont les victimes, attestent dans toutes leurs relations qu'ils forment une caste particulière en horreur à toutes les autres. Leur témoignage seul suffirait. M. Dumesnil m'en oppose un grand nombre d'autres, tous fort imposans. Je suis donc obligé d'avouer que j'avais mal répondu au reproche qu'il fait au christianisme : mais ne peut-on pas y répondre ? D'abord je prierai M. Dumesnil d'observer que ce n'est pas au christianisme qu'il fallait adresser ce reproche, mais aux missionnaires dont le zèle veut étendre chez tous les peuples la lumière et les bienfaits de cette religion ; et cela est très-différent. Toutefois les missionnaires eux-mêmes peuvent très-bien être défendus. Prêchant l'Evangile au milieu de toutes les difficultés et de tous les obstacles, ils ne doivent point les augmenter et les rendre tout-à-fait insurmontables en foulant aux pieds des usages et des préjugés profondément enracinés. Telle est l'horreur qu'ont les autres castes pour celle des parias, qu'aucun Indien appartenant aux premières n'embrasserait le christianisme si la profession de cette religion l'obligeait à se trouver confondu dans une église avec les individus de la dernière. Le missionnaire ne doit-il pas tolérer un préjugé, qu'il ne peut vouloir abolir subitement sans

Digitized by Google

opposer lui-même une barrière invincible au succès de ses prédications ? Sans doute il espère pouvoir un jour effacer cette injuste et odieuse distinction ; mais en attendant il doit instruire assez les Indiens des autres castes pour les disposer à cette justice, et tirer de cette humiliation des parias de nouveaux motifs pour eux de pratiquer les plus humbles vertus chrétiennes, la patience, la résignation, l'abnégation de soi-même, le mépris, l'amour même des injures. Cette conduite est politique, religieuse, raisonnable, et j'espère que M. Dumesnil me laissera cette réponse, après m'avoir obligé de renoncer à l'autre.

Ceux qui ne se rappelleraient pas le but, l'objet et l'esprit de cet ouvrage, pourraient conclure de ce point particulier que je viens de discuter, et qui m'a entraîné à répondre à une petite accusation dirigée, je le répète, non contre le christianisme, mais contre quelques-uns de ses apôtres, que l'auteur est, en général, fort léger en matière de religion : on serait dans l'erreur. M. Dumesnil peut n'être pas toujours très-orthodoxe dans quelques-uns de ses raisonnemens et de ses explications ; mais il est toujours très-religieux dans tous ses sentimens, et si le théologien peut y reprendre quelques pensées, quelques expressions, plus souvent le chrétien est édifié. M. Dumesnil a même prouvé ses bonnes intentions et sa soumission à cet égard. Il avait donné, dans la première édition, une explication d'un mystère, peu conforme au dogme ; on l'en a averti, et docile à cet avertissement, il a réformé le passage répréhensible. Le but même de cet ouvrage est essentiellement religieux. L'auteur veut prouver que toutes les religions ont une même source, la véritable religion, qui, née dans l'Orient, s'est de là répandue chez tous les peuples et dans toutes les contrées, et qui, après s'être corrompue insensiblement dans les lieux mêmes où elle avait pris naissance, s'être de plus en plus dénaturée ; à mesure qu'elle s'éloignait davantage de son origine et de sa première patrie, avait néanmoins toujours conservé, même chez les nations les plus sauvages, quelques traits primitifs, quelques dogmes fondamentaux, monumens de sa première et

Digitized by Google

céleste origine, et s'était enfin, après tant d'altérations, épurée par l'accomplissement des antiques promesses, se maintenant toujours au milieu des plus rudes contradictions, et donnant à ceux qui lui restent fidèles leurs plus solides vertus, leurs consolations les plus réelles, et leurs meilleures espérances. Tel est le plan que suit l'auteur à travers beaucoup de recherches, et auquel il rattache assez naturellement une foule d'autres questions curieuses et importantes, qu'il développe et approfondit avec une érudition très-variée et un esprit très-philosophique. F.

LETTRES SUR LA GRÈCE, L'HELLESPONT ET CONSTANTINOPLE; faisant suite aux *Lettres sur la Morée*; par A. L. CASTELLAN. Avec vingt dessins de l'auteur, gravés par lui-même, et deux plans. — A Paris, chez *H. Agasse*, imprimeur-libraire, rue des Poitevins, n° 6.

Il me semble qu'un peintre qui a de l'esprit et qui sait écrire, doit avoir quelque avantage sur le voyageur qui n'est qu'écrivain, quant à la partie descriptive et pour ainsi dire physique d'une relation. Dans un site, dans une scène populaire, au milieu d'une nature ou d'une civilisation étrangère, le peintre, tel que je l'imagine, doit saisir avec plus de justesse et de facilité qu'aucun autre, les objets les plus saillans, les détails les plus distinctifs, les circonstances les plus caractéristiques, en un mot tout ce qui marque et particularise, soit l'aspect d'un paysage, soit la physionomie d'un peuple. Les peintres excellent à donner le signalement des personnes; et, lorsqu'ils rendent compte d'un fait qui s'est passé sous leurs yeux, ils ont, sans parler de tous les moyens d'imitation qui leur sont plus familiers qu'à nous, un art tout particulier de rendre la chose comme présente aux yeux des autres. Quelque procédé qu'ils veuillent employer pour retracer les objets, ils ont une seule manière de les voir et de les disposer: c'est celle qui doit donner plus d'effet et de vérité à l'image; et cette manière-là, leur parole ou leur plume la met en

Digitized by Google

pratique comme ferait leur pinceau. Ces réflexions, que je crois justes, me semblent tout-à-fait applicables au voyage de M. Castellan : je ne connais encore aucun ouvrage de ce genre qui ait laissé dans mon esprit une impression plus vive, plus nette et plus déterminée des lieux, des monumens, des hommes, des costumes, en général des objets matériels et extérieurs. Transporté magiquement dans une des villes de la Grèce qu'il a visitées, je crois que je la reconnaîtrais tout-à-coup d'après la description qu'il en a faite ; ses descriptions sont des dessins écrits, et les dessins gravés qu'il y a joints, en sont des traductions agréables, mais nullement nécessaires à l'intelligence du texte.

Un homme à imagination, comme est tout véritable artiste, n'a qu'à se défendre d'une seule chose en décrivant dans un livre les contrées nouvelles qu'il parcourt ; c'est de prêter aux objets des formes ou des couleurs plus gracieuses, et de les ajuster d'une manière plus pittoresque par l'addition, le retranchement ou la transposition de quelques détails. Cet artifice, permis au pinceau du peintre quand on lui demande l'imitation agréable et non la fidèle ressemblance de la nature, est sévèrement interdit à la plume du voyageur. M. Castellan me paraît s'être préservé, comme écrivain et comme dessinateur, du défaut brillant d'embellir son modèle, et avoir mis, dans ses tableaux de l'une et de l'autre espèce, beaucoup d'exactitude, de naïveté, je dirais presque de candeur.

La première partie de ses *Lettres sur la Grèce, l'Hellespont et Constantinople*, offre moins de variété, d'intérêt et d'agrément que la seconde ; c'est que la matière de l'une était moins riche que celle de l'autre, et que l'auteur a eu assez de bonne foi pour ne pas puiser dans son imagination les ressources que lui refusait son sujet. Ayant traversé l'Archipel sans prendre terre dans aucune des îles nombreuses dont il est semé, il n'a décrit de ces îles que ce qu'il en pouvait apercevoir de dessus le pont de son vaisseau, et il a compensé l'insuffisance de ces impressions rapides et fugitives, par quelques-uns de ces antiques souvenirs qui dureront autant que les lieux mêmes auxquels ils sont attachés. Engagé dans le canal

Digitized by Google

des Dardanelles et forcé par les vents de relâcher d'abord à Gallipoli, ensuite à l'ancienne Lampsaque, il a mis à profit cette assez longue contrariété, en recueillant des notions détaillées sur l'industrie, les mœurs et les usages des Turcs, avant d'observer ce peuple singulier dans sa capitale. Il a fait plus, il a découvert, non loin de Lampsaki, les ruines ignorées d'un temple qui paraît avoir été celui de Priape, la principale divinité du pays, et il a conjecturé assez heureusement l'emplacement de l'ancienne cité des Lampsacéniens pour entraîner à son opinion le savant M. Barbié du Bocage, malgré l'opinion commune et probable qui plaçait cette ville au lieu même qui en retient encore aujourd'hui le nom. Plus d'un mois de relâche forcée dans le canal des Dardanelles, a fait faire à M. Castellan des réflexions sur les causes terrestres et topographiques de cet inexorable vent du nord qui, semblant à chaque instant céder l'empire de l'air au vent du sud et le ressaisissant aussitôt, se faisait comme un plaisir malin de provoquer et de leurrer sans cesse leur espoir : ne pouvant en tirer autrement vengeance, notre voyageur imaginait un moyen de se soustraire à sa tyrannie capricieuse, en creusant un autre canal de la mer de Marmara au golfe de Melas et dans l'Archipel ; il ne se flatte sûrement pas de voir mettre à exécution son projet, tant que les apathiques et fatalistes Turcomans régneront sur ces belles contrées. Enfin, après tout ce qu'on peut éprouver d'ennuis, de traverses et de dangers, le vaisseau est entré dans le port de Constantinople à la fin d'un *Ramadhan*, et de leur bord les passagers ont pu jouir du magnifique coup-d'œil que présente, à cette époque, l'illumination des immenses mosquées, des hauts minarets, et de tous les monumens publics de la ville impériale. La description de cette illumination pourra servir à confirmer ce que je disais, en commençant mon article, de l'espèce de supériorité que les peintres-écrivains doivent, en ce genre, à l'exercice de leur art et à l'habitude de voir pittoresquement les objets. « Cette réunion de clartés se réflé-» tait sur les parois de marbre, sur les dômes dorés, et » faisait ressortir les formes et les ornemens de l'archi-

Digitized by Google

» tecture, tandis que les pins, les cyprès et d'autres » arbres dispersés çà et là parmi les édifices absorbaient » la lumière. Ces masses d'ombre, dont les formes et » les couleurs étaient plus ou moins obscures, produi- » saient des oppositions et des contrastes piquans. Des » colonnes de fumée ajoutaient du vague à cet effet, et » le rendaient encore plus magique, en voilant ou dé- » couvrant alternativement cette continuité de feux, » qui suivait les inégalités du terrain, et dont les dif- » férens plans, plus ou moins éloignés, se détachaient » les uns sur les autres, se faisaient valoir mutuellement, » et semblaient dispersés à dessein pour éclairer la ville » et faire juger de son immense étendue : mais, l'éclat » des mosquées et des monumens publics se répandait » sur leur alentour en flots de lumière, qui se fondaient » insensiblement avec l'ombre dans laquelle étaient plon- » gées les masures et les maisons, dont l'entassement » irrégulier et les petits détails auraient nui aux beautés » de cet ensemble imposant. »

Ce *ramadhan* qui, chaque année, donne lieu à une semblable illumination, est, comme chacun sait, le carême des Musulmans, qui alors portent l'abstinence beaucoup plus loin que ne font, parmi nous, les plus scrupuleux observateurs des pratiques religieuses ; chez eux, une goutte d'eau, une bouffée de tabac fumé, le parfum d'une fleur suffisent pour rompre le jeûne : ce n'est qu'après le coucher du soleil qu'il leur est permis de satisfaire leur faim et leur soif. L'instant précis où ils peuvent manger et boire est marqué pour eux par l'impossibilité de distinguer un fil bleu d'un fil noir : M. Castellan prétend que ceux qui ont la vue mauvaise, s'en prévalent en cette circonstance, et avancent plus ou moins, selon la faiblesse de leurs yeux, le moment de se gorger de nourriture et de boisson en toute sûreté de conscience. Telle est, en tout pays, la dévotion littérale et matérielle des sots et des ignorans ; ils sont en compte avec Dieu, et ils le trompent quand ils peuvent.

Tous les orientaux ont dans leur maintien une immobilité que rien ne dérange, dans leur démarche une lenteur que rien n'accélère : l'activité de corps des Eu-

Digitized by Google

repères les étonne et les incommode ; ils diraient tous comme l'un des Persans de Montesquieu : je n'ai pas encore vu un de ces gens-là marcher. On se sert à Constantinople, pour passer de la ville au faubourg de Péra, de petites barques appelées caïques, dont la construction est telle, que le moindre mouvement un peu éloigné du centre du bateau, peut le faire chavirer. Lorsque M. Castellan ou tout autre Français de l'expédition se trouvait dans une de ces barques, un simple mouvement de surprise, causé par la vue de quelque objet nouveau, mettait la caïque en danger, et faisait dire au conducteur qu'il aimait mieux conduire sept turbans qu'un chapeau.

Nos Français avaient porté à Constantinople les modèles de plusieurs machines aussi ingénieuses qu'utiles. Admis chez le grand amiral Hussein-Pacha, pour les faire jouer sous ses yeux et lui en expliquer le mécanisme, ils eurent le dépit de voir que nos plus surprenantes inventions arrêtaient à peine ses regards : ils imaginèrent alors de lui montrer une vis d'Archimède. « Le » pacha n'a pas plutôt vu l'effet de cette machine si » simple, qu'il s'en empare et court à l'application. Il » s'accroupit sur le bord du bassin qui occupait le milieu » du salon, met le tube en mouvement et voit avec autant de surprise que d'admiration l'eau du réservoir » monter à l'extrémité de la vis, s'en échapper et tomber » sur le pavé. Il frappe alors des mains, et fait éclater la » joie naïve d'un enfant ; enchanté, il fait encore agir la » vis, et continue ce jeu jusqu'à ce qu'il ait inondé la » chambre et mouillé tous ses vêtemens. Dès ce moment, » il ne veut plus rien voir, et il emporte avec lui cette » petite machine précieuse, comme un joujou dont il » craint qu'on ne le prive. » Ne dirait-on pas qu'il s'agit d'un sauvage de la mer du Sud ? C'était pourtant l'un des ministres les plus éclairés d'un empire fondé sur les débris de l'Egypte et de la Grèce.

Ce fatalisme des Turcs, qui entretient dans un état de torpeur toutes les facultés de leur esprit, en les convainquant que tout est déterminé d'avance par la volonté de Dieu, qu'ils ne peuvent rien changer à cette prédes-

Digitized by Google

tination ; et qu'ainsi le mieux qu'ils aient à faire est de ne rien faire du tout, ce fatalisme, dis-je, a pourtant aussi son bon côté. Si les Turcs laissent fondre sur eux des maux qu'il leur eût été possible de prévenir, ils savent les supporter avec une insensibilité que ne peuvent avoir ceux qui croient que l'exercice de leur volonté entre pour quelque chose dans l'arrangement de leur destinée ; ils n'ont jamais de reproches à se faire à eux-mêmes, et, dans la règle, ils doivent n'avoir jamais à se plaindre des autres : tout n'est-il pas nécessaire et immuable ? Que peuvent faire les hommes, ou que peuvent-ils empêcher ? C'est dans les incendies si fréquens à Constantinople, que brille toute l'impassibilité du fatalisme ; un bon musulman voit brûler tranquillement sa maison, et dit *Alla kerim !* Dieu soit loué ! La perspective, l'obtention même du bonheur le plus inespéré n'a pas plus que l'infortune, le pouvoir de l'agiter. On dit en plaisantant à un crocheteur turc : « Peut-être un jour tu deviendras visir. » Et il vous répond d'un grand sang-froid : *Alla kerim !* Dieu le veuille ! Vous ne le surprenez pas : s'il est écrit là haut qu'il doit être visir, rien ne l'en empêchera, pas même de ne savoir ni lire ni écrire.

En quelque pays qu'un Français voyage, les femmes excitent tout au moins sa curiosité ; mais en Turquie malheureusement il lui est bien difficile de la contenter, et il courrait de terribles risques en voulant satisfaire un sentiment plus vif. M. Castellan nous raconte l'histoire assez récente d'un négociant napolitain qui, surpris avec une femme turque, fut contraint d'opter entre le pal et la petite cérémonie qui fait un musulman ou un israélite, et qui, après s'être décidé pour l'opération la moins douloureuse, fut assez heureux pour conserver, à prix d'argent, l'intégrité de sa personne. Mais le piquant de l'aventure, c'est que la friponne de Turque était du complot et qu'elle avait fait tout exprès des agaceries au pauvre Franc, pour le faire tomber dans le piége : c'est une singulière manière de conquérir des chrétiens à la foi de Mahomet.

Beaucoup d'autres détails de mœurs ou traits de carac-

tère national, semés dans l'ouvrage de M. Castellan, y répandent de la variété et de l'intérêt. La description des monumens de Constantinople y est traitée avec tout le soin qu'on peut attendre d'un homme consacré par état et par goût aux culte des beaux-arts. On ne lira pas sans un vif plaisir tout ce qu'il dit des antiquités de l'Hippodrome et de cette admirable citerne de Constantin, qui a trois cent trente-six pieds de long sur cent quatre-vingt-deux de large, et dont les voûtes sont soutenues par trois cent trente-six colonnes de marbre, distantes l'une de l'autre de douze pieds et ayant quatre-vingt palmes de hauteur. Les planches sont dignes de celles qui ornent les *Lettres sur la Morée*. Quant au style, il me paraît plus formé que dans cet ouvrage, qui était le premier de l'auteur : naturel, élégant et correct, je n'y vois rien à reprendre que l'emploi assez fréquent du pronom démonstratif *celui*, *celle*, suivi immédiatement d'un adjectif ou d'un participe, comme *celui plus pur*, *celle plus élevée*, etc. ; c'est une faute très-commune, qui n'en est pas moins très-choquante.

AUGER.

ORIGINE DE L'IMPRIMERIE D'APRÈS LES TITRES AUTHENTIQUES, L'OPINION DE M. DAUNOU ET CELLE DE M. VAN PRAET, suivie des *Etablissemens de cet art dans la Belgique*, et de *l'Histoire de la stéréotypie*; ornée de calques, de portraits et d'écussons; par P. LAMBINET. — Deux vol. in-8°. — Prix, 12 fr., et 15 fr. franc de port. — A Paris, chez *H. Nicolle*, libraire, rue de Seine.

IL est certains points d'histoire tellement obscurs, que des siècles de recherches n'ont pu venir à bout de les éclaircir, et qui en même tems sont d'un si grand intérêt, que l'on travaille encore à les débrouiller, quoique le tems qui s'écoule semble, en les éloignant de nous, rendre la tâche tous les jours plus difficile. De ce nombre est l'origine de l'imprimerie. On a écrit des volumes pour assigner à cet art merveilleux ses véritables inventeurs. M. Daunou donna, en 1802, une

Digitized by Google

analyse très-substantielle et très-bien raisonnée de ces nombreux écrits. Il la termina en proposant, comme simplement probable, l'opinion que ses laborieuses recherches l'avaient conduit à adopter; et cette opinion laissait encore dans le doute un assez grand nombre de faits importans : il semblait donc que la carrière venait d'être fermée ; mais la découverte de quelques feuillets d'un *Donat* souscrit par un seul des trois inventeurs, Pierre Schoeffer de Gernesheim, vient d'engager M. Lambinet à y rentrer.

Son ouvrage qui avait déjà paru à Bruxelles en 1798, et qui n'avait alors qu'un seul volume, est aujourd'hui composé de deux. Le premier offre les recherches de l'auteur sur l'origine de l'imprimerie, suivies de l'ouvrage de M. Daunou que nous venons de citer : le second est occupé, presqu'en entier, par l'histoire particulière de l'établissement de l'imprimerie dans la Belgique, et se termine par une histoire de la stéréotypie, dans laquelle M. Lambinet a suivi fort exactement l'ouvrage de M. Camus.

Nous avons cru devoir faire connaître cette division de l'ouvrage de notre auteur, parce qu'elle n'est rien moins que clairement énoncée dans son titre. Nous essayerons à présent de donner une idée des quatre parties distinctes dont cet ouvrage est composé.

La première est sans contredit la plus intéressante, et c'est aussi celle où l'auteur a montré le plus d'érudition. Il est seulement fâcheux, que de l'aveu même de M. Lambinet, tout ce qu'elle renferme (à l'exception de ce qui concerne les feuillets du *Donat*), eût déjà été examiné, comparé, extrait enfin par M. Daunou, dans cette même analyse qui termine le volume : beaucoup de gens croiront qu'il eût suffi de la réimprimer, en y joignant une simple dissertation sur le *Donat*; nos lecteurs penseront au moins que ce *Donat* est le seul objet dont nous devions leur rendre compte, et nous le ferons en peu de mots. On connaissait avant la renaissance des lettres sous le nom de *Donat* un abrégé de grammaire latine à l'usage des écoliers. Cet abrégé est un des premiers ou peut-être le premier ouvrage dont

Digitized by Google

on connaisse des exemplaires imprimés avec des planches de bois, premiers rudimens de l'imprimerie. Tous ces *Donats* ne portent ni date, ni nom de ville, ni nom d'imprimeur. Ceux qui veulent que l'imprimerie ait été inventée à Harlem, attribuaient ces essais informes à Laurent Coster; les partisans de Strasbourg soutenaient qu'ils étaient l'œuvre de Guttenberg; et parmi les écrivains qui tiennent pour Mayence, quelques-uns les donnaient à Pierre Schoeffer. Or, les quatre feuillets nouvellement découverts et conservés à la Bibliothèque impériale, décident la question en faveur de ce dernier puisqu'ils portent sa signature.

On trouvera peut-être cette décision peu importante en elle-même, ou plutôt on dira que la question qu'elle résout pour un seul *Donat*, n'en reste pas moins douteuse pour la plupart des autres. M. Lambinet en conviendra sans doute, mais il répondra que cette première question résolue en décide une autre qui est pour les bibliographes d'un bien plus grand poids. Il s'agit de cette fameuse Bible de Mayence, la plus ancienne de toutes, et dont il existe un exemplaire, daté par le relieur lui-même, comme achevé de relier au mois d'août 1456. L'opinion commune attribuait cette Bible aux presses de Guttenberg; l'identité de ses caractères avec ceux du *Donat* dont nous venons de parler, la fait restituer par M. Lambinet à Pierre Schoeffer, et change par conséquent, sur ce point important, toutes les idées des bibliographes.

Cette découverte est la seule que présente le premier volume de M. Lambinet; elle est heureuse, elle peut conduire à d'autres, et nous le félicitons de l'avoir publiée le premier. Nous sommes même assez bibliomanes pour lui pardonner, du moins pour notre compte, de l'avoir enchâssée dans un volume de 310 pages, que rendent d'ailleurs inutiles les 120 pages de M. Daunou: mais nous voudrions que M. Lambinet eût su se dérober à l'influence maligne qui agit sur la plupart des savans qui font une découverte ou qui s'en emparent. Tout fier d'avoir le premier mis au jour ces deux titres de gloire de Pierre Schoeffer, il a voulu lui attribuer exclusive-

Digitized by Google

ment celle d'avoir inventé l'imprimerie. Cela était assez difficile ; car, jusqu'ici on a regardé comme le véritable caractère de cette découverte, l'idée de substituer des caractères mobiles aux planches solides de bois dont se servaient, depuis 20 à 30 ans, les xylographes, et cette idée ne paraissait pas pouvoir être contestée à Guttenberg. Qu'a donc fait M. Lambinet pour lui en dérober la gloire? Deux choses où nous craignons fort qu'il n'obtienne pas l'assentiment des juges éclairés. 1° Il a voulu prouver que les anciens connaissaient déjà les caractères mobiles, et ses plus fortes preuves sont le fameux passage de Cicéron contre la formation du monde par le concours fortuit des atômes, et celui de Quintilien sur la manière d'apprendre à lire et à écrire aux enfans. Or, que conclure du premier, où Cicéron parle de mêler ensemble une quantité innombrable de formes des vingt-une lettres de l'alphabet, sinon qu'il concevoit la possibilité d'avoir ces lettres isolées faites d'or, d'argent ou d'une autre matière ? Qu'inférer du second, où Quintilien ne blâme point la méthode connue de mettre entre les mains des enfans des lettres d'ivoire, pour leur enseigner à les nommer en jouant, sinon que ces lettres d'ivoire servaient de son tems à cet usage et n'en avaient aucun autre, puisqu'il n'indique que celui-là? Or de là, à se servir de ces lettres isolées et mobiles pour en composer des mots, des phrases, des pages, les imprimer et les décomposer, on peut assurer hardiment que l'intervalle est immense, puisqu'il a fallu des siècles pour le franchir.

Le second moyen employé par M. Lambinet pour exalter Pierre Schoeffer aux dépens des deux associés qui jusqu'à présent ont partagé sa gloire, est plus franc, plus direct et n'a que le seul défaut de renverser toutes les idées reçues. Ne pouvant ôter à Guttenberg l'invention des caractères mobiles, notre auteur a imaginé de soutenir que la découverte de la typographie ne tenait en rien à cette invention. Il place l'essence de l'art dans la *matrice-poinçon*, qui permet de multiplier à l'infini les caractères; cette matrice-poinçon est due à Schoeffer; donc... La conclusion se tire d'elle-même. Nous croyons qu'il suffit de mettre ce raisonnement sous les yeux de

Digitized by Google

nos lecteurs pour leur en faire sentir la faiblesse. Nous sommes persuadés qu'ils en nieront comme nous la majeure, et que tout en convenant que Guttenberg et Fust n'auraient jamais imprimé que péniblement de très-petits ouvrages avec des caractères sculptés en bois ou même en métal, ils reconnaîtront de même que Schoeffer n'aurait probablement jamais eu l'idée de fondre des caractères isolés et mobiles, s'il n'avait connu ceux que Fust et Guttenberg avaient sculptés. Nous pensons, en un mot, que dans cette grande question de l'origine de l'imprimerie, plusieurs points importans ne seront jamais éclaircis, mais que sur les principaux il faudra toujours en revenir au récit de Trithème auteur contemporain, et qui parle d'après le témoignage même de Pierre Schoeffer. Selon lui l'imprimerie fut inventée à Mayence par Jean Guttenberg, qui s'étant ruiné d'abord dans cette entreprise, s'aida des conseils et de la fortune de Jean Fust, citoyen de Mayence comme lui. Ils se servirent d'abord de planches de bois dont les caractères étaient inamovibles; ils imaginèrent ensuite des types métalliques fondus dans des matrices, mais les difficultés étant encore extrêmes, ils dépensèrent 4000 florins pour achever 48 pages de la Bible in-folio, et ce fut alors que Schoeffer inventa un moyen plus facile de fondre les caractères et *acheva l'art*. On voit que dans ce récit Trithème fait à chacun des inventeurs la part qui lui est réellement due. M. Lambinet reconnaît cet auteur pour un historien éclairé et véridique, il ne peut le soupçonner d'avoir altéré le témoignage de l'artiste qu'il fait parler, et sans doute il nous pardonnera de n'être pas plus zélés pour la gloire de Schoeffer que ne l'était Schoeffer lui-même.

Le second ouvrage de M. Lambinet, l'*Histoire de l'établissement de l'Imprimerie dans la Belgique*, nous a paru beaucoup moins systématique que le premier. Il porte sur des bases plus solides; l'auteur parle le plus souvent de livres qu'il a vus, ou s'appuie de notes qui lui ont été communiquées par M. Van Praët, l'un des plus savans comme l'un des plus obligeans bibliographes de l'Europe. Nous nous y arrêterions volontiers si le sujet était d'un intérêt plus général, et si nous n'avions la certitude

Digitized by Google

trop fondée d'avoir déjà donné trop d'étendue à cet article. Cette dernière raison nous engage aussi à passer légèrement sur l'histoire de la stéréotypie. Les mémoires de M. Camus qui en ont fourni les matériaux sont déjà connus, et quant à l'opinion de l'auteur sur les avantages de cette invention, elle ne peut être douteuse puisque son ouvrage est imprimé chez les successeurs de M. Herhan, et se vend à la librairie stéréotype. Sans adopter son sentiment, nous n'entreprendrons point ici de le combattre; et si un peu de bibliomanie nous oblige de citer comme téméraire l'assertion de la page 412 où il est dit que les caractères stéréotypes de MM. Mame peuvent soutenir la concurrence avec ceux des Elzévirs, d'un autre côté nous féliciterons notre auteur de n'avoir pas trop décrié les premiers stéréotypeurs pour faire valoir les stéréotypeurs modernes, qui malheureusement n'ont pas toujours parlé de leurs confrères avec autant de modération.

Après avoir donné quelque idée du fonds de cet ouvrage, il nous reste à parler du style de l'auteur. Nous dirons donc avec sincérité, quoiqu'avec regret, que ce n'est pas sa partie brillante. Voici, par exemple, ce que nous lisons dans l'introduction (pag. xvij, xviij): « Christian Wolfius a donné, en 1740, à Hambourg, un recueil de presque tous les écrits *épars* qui *ont* été publiés jusqu'alors.....» au lieu de: qui *avaient* été publiés... Page xxiij, on trouve: « En 1778, le savant Laire, quoi qu'en dise Audiffredi, figurait à Rome, etc. » et l'on ne sait à quoi le *quoi que* se rapporte. Un peu plus loin (page xxvij), M. Lambinet nous dit que l'amour de la patrie *diotait* à M. Fischer des éditions auxquelles Guttenberg n'a jamais eu de part; *dicter des éditions* nous paraît une chose tout-à-fait nouvelle. Il nous serait facile de multiplier les citations, mais nous croyons que celles-ci suffisent. On sait d'ailleurs, généralement, qu'il est certaines branches d'érudition qui dispensent, en quelque manière, ceux qui les approfondissent d'écrire avec une parfaite correction. Or, M. Lambinet (et c'est par là que nous voulons finir), s'est acquis des connaissances très-profondes dans la bibliographie du

Digitized by Google

quinzième siècle. Son livre sera utile aux érudits qui voudront courir après lui la même carrière, et si les gens simplement instruits ne s'empressent pas de le lire, il pourra s'en consoler, sans doute, car ce n'est pas pour eux qu'il a écrit. M. B.

SALON DE 1810. — *Recueil de pièces choisies parmi les ouvrages de peinture et de sculpture exposés au Louvre le 5 novembre 1810, gravées au trait, avec l'explication des sujets et un examen général du Salon.* Publié par C. P. LANDON, peintre, ancien pensionnaire de l'Académie de France à Rome. — *Première livraison.* — A Paris, chez l'Auteur, rue de l'Université, n° 19.

LORSQUE M. Landon entreprit, il y a deux ans, de donner, avec des notes explicatives, un choix de gravures au trait, faites d'après les meilleurs tableaux du Salon de 1808, et qu'il prit l'engagement de publier, à chaque exposition nouvelle, un ouvrage du même genre, chacun applaudit à son heureuse idée et au zèle infatigable avec lequel il cherche à introduire, dans toutes les classes de la société, le goût des beaux-arts. On vit dans ce recueil, non-seulement un ouvrage bien conçu et exécuté d'une manière satisfaisante, mais encore un ouvrage qui, commencé à l'une des époques les plus brillantes de l'École française, acquerrait chaque année un nouveau degré d'intérêt par les observations qu'il mettrait à même de faire sur les progrès ou la décadence des arts. Ajoutons qu'il eut encore l'avantage singulier de paraître dans un moment où la nation manifestait le plus d'enthousiasme pour les productions de nos artistes. Jamais on n'avait montré tant d'empressement à courir au Salon, ni plus de constance à le fréquenter. Avec moins de curiosité, sans doute, les Athéniens se portaient au Pœcile.

Mais il est rare qu'à sa naissance une pareille entreprise n'ait pas quelque côté faible. On trouva que le texte laissait beaucoup à désirer. En se bornant à la simple explication des sujets sans ajouter aucune observation,

Digitized by Google

vation, M. Landon avait privé son ouvrage du seul genre d'intérêt dont il était susceptible. Nous le répétons ici d'autant plus volontiers, que cette fois nous n'aurons pas le même reproche à lui faire, et qu'il ne se l'était d'ailleurs attiré que par trop de circonspection. Artiste lui-même, il craignit que ses confrères ne se montrassent trop sensibles à ses remarques, et qu'ils ne prissent en mauvaise part des observations dictées par le seul amour des arts et de la vérité. Certes, c'est trop sacrifier aux égards, et nous ne voyons pas pourquoi les peintres accueilleraient si défavorablement le sentiment d'un homme également versé dans la pratique de leur art et dans la culture des lettres. Les traits de l'injustice, de l'ignorance ou de l'envie, font seuls des blessures cuisantes. Eh! qui peut mieux que des pairs prononcer dans une cause hors de la portée du commun des juges? Ira-t-on chercher un musicien pour dire son avis sur un poëme, ou un architecte pour prononcer sur le mérite d'une sonate? Au reste, cet excès de délicatesse de la part de M. Landon a été en pure perte : les lecteurs auraient mieux aimé sa sévérité que son indulgence, et, à coup sûr, aucun artiste ne lui aura tenu compte de ses procédés, de sa retenue. Pour eux ce n'est point assez qu'on ne relève point leurs défauts, il faudrait les louer outre mesure sur les qualités qu'ils n'ont pas. La nation des poëtes n'a que peu d'amour propre en comparaison de celle des peintres. *Pictorum irritabilissime genus.*

Eclairé sans doute par sa propre expérience, M. Landon n'a pas voulu, cette année, encourir le même blâme. A la description des tableaux dont il offre les gravures, il a joint, dans ses notices, des réflexions sur les principes de l'art, et a su, en conservant les égards dus à toute espèce de mérite, relever les fautes essentielles et faire mieux valoir les beautés du premier ordre que l'on peut remarquer dans chaque production capitale. Ce qui distingue sur-tout ses critiques de celles qui ont paru dans la plupart des journaux, c'est que connaissant à fond la matière qu'il traite, M. Landon frappe toujours droit au but, ne donne à chaque objet

Digitized by Google

que l'importance qui lui convient, et ne s'appesantit longuement ni sur des négligences légères, ni sur des détails traités avec trop de soin. Il paraît, sur-tout, avoir évité de tomber dans ces aperçus subtils et métaphysiques qui consistent à voir toujours au-delà de ce que l'artiste a voulu représenter : manie qu'il faudrait laisser aux commentateurs et ne point introduire dans le domaine des arts. Jamais on ne le voit non plus créer de nouvelles théories, ou avancer de ridicules paradoxes pour faire excuser ce qui est réellement condamnable. Il reprend sans amertume et loue avec franchise. Enfin, ses notices où l'on ne trouve ni l'enthousiasme factice des faux connaisseurs, ni la froideur des artistes envieux, ont ce ton de clarté et de simplicité qu'on trouve trop rarement dans les ouvrages critiques sur les productions des arts.

Pour justifier ces éloges nous citerons quelques passages des descriptions qui accompagnent les gravures de cette première livraison. Le lecteur nous saura gré, sans doute, de choisir d'abord ce qui concerne le tableau de M. Guérin : c'est, comme l'observe fort bien M. Landon, le premier dans son genre; c'est celui qui a fixé le plus l'attention des connaisseurs; c'est enfin celui sur lequel les journalistes ont fait nombre de remarques. Il n'est pas mal de redresser par le sentiment d'un artiste tant de jugemens opposés.

« Un tableau qui dès le jour de l'ouverture du Salon frappe vivement et attire la multitude, est rarement un ouvrage médiocre, mais n'est pas toujours un ouvrage excellent. On peut en conclure que les sujets d'enthousiasme ne sont pas toujours les mieux mérités ni les plus durables.

» On a remarqué au contraire qu'un tableau dont la composition est sage et noble, le style élevé, doux et grave tout-à-la-fois, le dessin correct et pris sur la nature, l'effet simple, l'exécution nette et sans prétention, n'était pas toujours jugé au premier aspect aussi avantageusement qu'il le mérite, parce que les beautés de ce genre ne frappent guères le commun des spectateurs, et veulent être méditées.

» Aussi les beautés du tableau d'*Andromaque*, dont le succès va croissant de jour en jour, n'ont-elles pas été aussi vivement senties qu'on devrait le présumer. Les artistes ont

été les premiers à en avertir le public. Leurs éloges ne sont pas équivoques.

» Les personnes d'un jugement léger, d'un esprit superficiel, toujours plus affectées des imperfections d'un ouvrage que sensibles aux beautés qui les rachètent, n'ont vu d'abord dans le tableau d'Andromaque qu'une composition un peu symétrique, un ton blanc trop généralement répandu, un geste familier dans la figure d'Oreste, une pose théâtrale et quelque roideur dans celle de Pyrrhus, trop peu de dignité peut-être dans l'Hermione, un fond nu, sans profondeur, et qui ne fuit point, le groupe d'Andromaque et d'Astyanax a pourtant trouvé grâce aux yeux des juges les plus difficiles; encore cette draperie blanche si noblement ajustée leur a-t-elle paru ne point contraster suffisamment avec le ton des objets qui l'avoisinent.

» Il faut convenir que ces diverses critiques ne sont pas toutes sans fondement; elles n'ont d'injuste que l'importance qu'on y a mise. Quelques retouches feraient disparaître d'aussi légers défauts, et les éloges seraient sans restriction: car on n'aurait plus qu'à louer le grandiose de la composition, la justesse et l'élévation des caractères, la correction des formes, la beauté des draperies, sur-tout de celles d'Oreste et d'Andromaque, la douleur touchante de cette mère infortunée, la naïve sécurité de l'enfant, le beau choix des détails, et sur-tout, si l'on peut s'exprimer ainsi, cet accent grec, cette empreinte vraiment antique qui distinguent cette noble production. »

On ne saurait mieux faire sentir combien dans un bel ouvrage quelques légères fautes sont excusables. S'il est vrai que dans tout ce qui sort de la main des hommes il ne faut pas vouloir la perfection, c'est principalement dans les productions des arts qu'on n'a pas le droit de l'exiger. Quelle composition pourrait, dans toutes ses parties, supporter un examen rigoureux? Aux yeux de Falconet mille défauts déparaient la Transfiguration de Raphaël. Toutefois la vive impression que font sur M. Landon des beautés d'un ordre supérieur, la disposition qu'elles lui donnent à l'indulgence, ne l'empêchent pas de relever les erreurs dans lesquelles tombent même nos plus grands peintres. Il sait indirectement leur donner d'excellens avis. Qu'on nous permette une dernière citation. Il s'agit du tableau de M. Gros représentant S. M.

Digitized by Google

haranguant l'armée avant la bataille des Pyramides. Après en avoir expliqué le sujet et fait remarquer les beautés capitales de cette production, M. Landon ajoute :

« Ce cadre qui serait d'une grande dimension pour tout autre peintre que M. Gros, semble encore trop resserré pour ses pinceaux fiers et faciles. On croit apercevoir qu'il s'y est trouvé gêné et qu'il n'a pu donner à sa verve l'essor accoutumé. Ceux qui se rappellent les ouvrages précédens de M. Gros pourraient même croire que ce tableau n'est que le fragment d'une composition plus capitale, et ce qui peut en confirmer l'idée est cette lumière générale également répandue ou plutôt dispersée dans toutes les parties, dans tous les coins du tableau. Il n'entre pas dans le système de M. Gros de grouper ses lumières, d'en calculer les masses, de les lier, de les ramener insensiblement à un point central où de tems en tems l'œil se reporte comme malgré lui et puisse trouver un repos nécessaire. Cet artifice connu des peintres qui ont possédé la science du clair obscur, est le seul moyen de ramener l'œil et de captiver l'intention du spectateur. »

En rendant compte des livraisons subséquentes qui paraîtront incessamment, nous nous ferons un plaisir de citer quelques-unes des remarques intéressantes qu'auront suggérées à M. Landon les principaux ouvrages qui composent l'immense et magnifique exposition de 1810.

G.

VARIÉTÉS.

Athénée de Paris. — Le cours d'éloquence française que les programmes de l'Athénée annonçaient pour la fin du mois de janvier, a en effet été ouvert mercredi 30 de ce mois par M. Victorin Fabre. Les avis avaient été partagés sur le discours général d'ouverture des leçons de l'Athénée, dont il s'était chargé. Les critiques les plus passionnés n'avaient pu n'y pas avouer de très-belles choses, ni les auditeurs les plus justes n'y pas reconnaître quelques défauts; on attendait le jeune professeur à l'ouverture de son propre cours. L'auditoire était nombreux, et il n'y a eu cette fois qu'un avis. Le plan du discours qui est celui du cours entier, la finesse et la justesse des aperçus, le bon goût du

Digitized by Google

style, le ton de l'orateur, ou plutôt du professeur, tout a également réussi.

M. Victorin Fabre a d'abord soumis à une analyse rigoureuse les mots d'*éloquence* et d'*art oratoire*, et démontré que ces mots expriment des idées très-distinctes, et qu'il est important de les distinguer. Ceux qui prétendent que cette distinction était déjà reconnue, oublient que Laharpe l'a rejetée formellement. M. Fabre, qui ne l'avait pas oublié, a réfuté l'opinion de ce célèbre rhéteur avec autant d'évidence que de mesure et d'égards. En prenant cette distinction même pour base de son travail, il a prouvé que ce qui reste peut-être à faire de plus utile lorsqu'on traite de ces objets, c'est de parcourir avec soin et de décrire avec exactitude tout le domaine de l'éloquence que Cicéron lui-même nous peint comme errante en liberté dans toute la sphère des belles-lettres. Cela est vrai, surtout en parlant des littératures modernes, et particulièrement de la nôtre, parce que, à l'exception de nos orateurs sacrés, les écrivains nés pour la haute éloquence, ne trouvant point chez nous, comme chez les anciens, une grande carrière oratoire ouverte, se sont jetés comme à l'envi dans toutes les autres carrières. L'éloquence prenant ainsi toutes les couleurs et toutes les formes, selon le genre des ouvrages et la nature des sujets, il est donc nécessaire d'apprendre à la reconnaître dans toutes ses métamorphoses, et d'étudier jusqu'à quel point elle doit être admise dans chacun des sujets et des genres; nos grands écrivains en ayant donné dans tous d'excellens modèles, c'est sur-tout en les analysant, conclut le professeur, qu'on peut faire avec fruit cette étude. Joindre à cette analyse la recherche des développemens que l'éloquence a reçus de chacun d'eux, de ce qu'elle a dû aux qualités dominantes de leur esprit, à la trempe de leur caractère, aux circonstances morales dont ils étaient environnés, examiner enfin l'influence qu'ils ont exercée sur l'esprit général de la nation, et celle qu'ils en ont reçue; c'est, a-t-il dit, par la réunion de ces moyens que l'on peut rassembler et coordonner dans un même plan l'histoire, l'analyse et le tableau de l'éloquence française.

Il a ensuite établi une distinction aussi neuve qu'importante entre l'éloquence en prose et l'éloquence en vers; il a prouvé que les hardiesses du style, seul point dans lequel on convient généralement que ces deux éloquences diffèrent, est précisément celui sur lequel elles diffèrent le moins

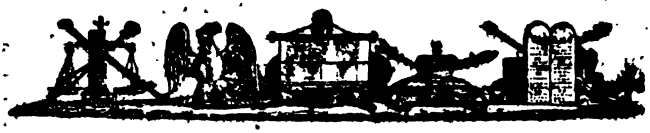
Digitized by Google

dans toutes les langues et principalement dans la nôtre. Il a fait voir ensuite les différences réelles qui dérivent de la nature même des deux langages, du but très-différent que se proposent les deux éloquences, et des moyens souvent divers qu'elles mettent en œuvre pour y parvenir également, différences qui n'avaient point encore été définies, ni même exposées jusqu'à ce jour. En résumé, les divers objets que doit embrasser un cours complet d'éloquence, peuvent et doivent donc se ranger sous ces divisions principales : *Eloquence, Art oratoire, Eloquence en vers, Eloquence en prose.*

M. Fabre se proposant d'offrir non-seulement le tableau mais aussi l'histoire de l'éloquence française, a annoncé qu'il commencerait par traiter de l'éloquence en poésie, parce que chez toutes les nations, les grands poëtes, venus les premiers, ont épuré, enrichi les langues, et doté les différens idiômes des tours éloquens et même oratoires les plus analogues à leurs élémens ; ces tours ont été transportés plus tard de la poésie dans l'éloquence des orateurs, des historiens, des philosophes ; et il importe beaucoup de suivre un ordre méthodique dans l'étude des premiers essais et de la marche progressive des arts. L'analyse de l'éloquence en prose viendra ensuite et sera traitée selon le plan rapporté plus haut. Quoique ce plan doive embrasser tous les genres, le professeur examinera plus en détail et avec plus de développement toutes les sortes de discours publics et de compositions oratoires. Avant tout, il tracera un tableau rapide et raisonné de l'éloquence des anciens, considérée seulement par comparaison avec la nôtre.

Immédiatement après ce tableau viendra l'examen sommaire des écrivains tant en prose qu'en vers qui ont précédé nos grands maîtres, et qui ont quelquefois trouvé des formes éloquentes, et préparé les voies à nos vrais orateurs et à nos bons poëtes. L'auteur a montré l'espérance de terminer dans cette première année le tableau historique et l'analyse raisonnée de l'éloquence en vers sous Louis XIV. Mais au moment d'entreprendre un si long travail, il a demandé qu'il lui fût permis de soumettre encore à la même analyse dont il venait de faire utilement usage, des expressions qui devaient revenir sans cesse et sur lesquelles il arrivait trop souvent de disputer sans s'entendre ; telles que celles de *beauté*, de *sublime* dans les écrits, de *talent*, d'*esprit*, de *génie*, de *goût*, de *critique littéraire*, expressions dont il essayera, dans la séance prochaine, de fixer et de circonscrire, autant qu'il est possible, le véritable sens.

Digitized by Google



POLITIQUE.

Les bruits d'une pacification entre les Russes et les Turcs ont repris de la consistance depuis l'arrivée d'un négociateur russe, M. le comte Italinski, à Bucharest : mais les ministres de la Porte assurent que le Grand-Seigneur ne consentira point à une paix dictée par les Russes. La campagne paraît terminée. L'armée du grand-visir reste immobile dans son camp retranché de Schumla : elle se croit à l'abri de toute attaque de l'ennemi.

On jouit à Constantinople de la plus grande tranquillité. La Porte n'a rien publié relativement aux événemens militaires.

Le roi de Prusse et sa famille passeront cet hiver à Berlin. On commence à y reconnaître les bons effets qui doivent résulter des nouvelles mesures d'administration et de finances. Il y a seulement une partie de la noblesse qui se croit lésée dans ses priviléges, et qui répugne à faire des sacrifices commandés par les circonstances. Il doit y avoir bientôt une assemblée des États où cet objet sera discuté de manière à éclairer les esprits, et à faire sentir à cette classe, que si l'égalité des droits commande celle des devoirs, à plus forte raison des droits plus étendus commandent de plus grands devoirs. Les relations avec la France et avec les puissances confédérées continuent à être très-amicales. La nouvelle organisation de la garde bourgeoise sera incessamment achevée; plus de 3000 bourgeois la composent. Cette garde sera portée à 6000 hommes. Des mesures répressives très-sévères prises contre les brigands qui parcouraient le plat pays, ont eu le plus heureux succès.

A Vienne, les militaires qui ont reçu des congés doivent rejoindre au printems; à cette époque de nouveaux congés seront accordés à d'autres militaires. On croit que l'armée autrichienne entière sera désormais nationale, que tout étranger en sera exclu. La garde noble allemande a été augmentée. Tous les employés civils de l'Empire vont porter un uniforme. Une gendarmerie doit être incessamment formée; elle est nécessaire pour la répression du

Digitized by Google

brigandage qui fait des progrès alarmans dans quelques provinces de la monarchie. Les gardes nationales de Bavière s'élèvent à près de 50 mille hommes. Les Etats de Saxe tiennent séance très-régulièrement. La distribution de la justice et les codes paraissent les occuper particulièrement. La démolition des remparts de Dresde et les travaux de Torgau se poursuivent en même tems.

Le roi d'Angleterre est toujours dans le même état.

L'époque du 2 février est passée, on ne va pas tarder à connaître si l'Angleterre veut qu'il y ait au monde une autre nation qu'elle jouissant du bienfait du commerce, et libre d'échanger les produits de son industrie. L'Amérique et la France ont révoqué des mesures rigoureuses, représailles indispensables des décrets du conseil britannique; que deviendront ces décrets? Un journal américain résume ainsi la situation des Etats-Unis à l'égard de l'Europe.

1°. La France a révoqué tous les édits connus, par lesquels elle violait la neutralité de notre commerce.

2°. L'Angleterre n'a rien révoqué, et s'est contentée de faire des promesses partielles et conditionnelles de révoquer ses édits de même nature.

3°. L'opinion du président est qu'il faut que l'Angleterre révoque ses blocus illégitimes, avant que l'on puisse admettre qu'elle ait rapporté les ordres qui violent la neutralité de notre commerce.

4°. On n'a fait d'ailleurs aucun progrès dans l'applanissement des autres différends qui existent entre les Etats-Unis et la Grande-Bretagne.

Dans une telle situation le gouvernement des Etats-Unis doit attendre avec impatience la décision du cabinet anglais sur les ordres du conseil. Quant à la France, un journal américain estime les réclamations que les Etats-Unis peuvent faire à 8 millions, un autre à 25.

Le *Morning-Chronicle* a publié les réflexions suivantes, relativement à ces ordres du conseil.

« L'Angleterre avait publié les ordres de blocus. Le gouvernement français a publié le décret de Berlin; l'Angleterre a répliqué par ses ordres du conseil. Le décret de Berlin fermait à une nation commerçante toute espèce d'entrée et de sortie pour son commerce (ou au moins tel en était le but). Il interrompait toutes les communications entre les vendeurs et les acheteurs. Par une politique très-mal entendue, la publication des ordres du conseil a mis

Digitized by Google

en exécution les décrets de France, qui sans cela ne pouvaient être qu'une vaine menace. En effet, ces ordres ont ordonné aux acheteurs de nos denrées de rester chez eux. Voici à-peu-près leur langage : « Vous avez cherché à nous fermer les mers; et comment pouvez-vous y prétendre, vous qui n'osez pas vous montrer sur l'Océan ? Nous vous aiderons cependant à mettre vos menaces à l'exécution. Nous n'aurons jamais d'obligation, ni à vous ni aux neutres, pour notre commerce. Nous ferons cesser toutes les relations de commerce. Les neutres ne feront de commerce ni avec nous ni avec vous. Vous vous passerez de sucre et de café, et nous verrons enfin si nous ne pourrons pas vous soumettre en vous privant de confitures. Vous n'aurez ni muscade ni clous de girofle. Vous verrez ce que vous gagnerez en vous mettant en querelle avec une nation aussi puissante. Vous n'aurez ni poivre ni moutarde que vous n'ayez fait la paix. »

» La France répond à cela, et suivant nous avec beaucoup de raison, dans les termes suivans : « Vous pouvez sans doute nous priver de sucre et de café; tant que vos ordres du conseil seront en vigueur, il n'y aura pas de poivre dans nos ragoûts, ni clous de girofle dans nos hachis. Mais que nous importe ? De votre côté, vous ne vendrez pas vos étoffes de laine, ni celles de toile de coton, etc.; votre commerce sera ruiné; vous nous priverez de dessert, tandis que nous vous enlèverons vos dîners. Qui de nous deux a le plus grand avantage dans cette affaire ? » Telle est cependant la nature des deux systèmes, et tel est leur résultat. Dans les tems heureux, la gazette de Londres servait à nous annoncer nos victoires, tandis qu'aujourd'hui ce n'est qu'une feuille d'annonces qui publie nos banqueroutes. »

Les nouvelles anglaises de Lisbonne, en date du 10 janvier, portaient :

« Tous les officiers de notre armée considèrent une bataille comme plus prochaine qu'elle ne l'a encore été depuis notre retraite de Busaco sur Torres-Vedras. L'armée combinée est formidable. Celle de l'ennemi l'est aussi, et à à quelque époque que la bataille se livre, le choc sera terrible.

» Massena a fait, depuis quelque tems, les plus grands préparatifs pour attaquer les lignes anglaises : il a établi des ponts, des têtes de ponts, et d'autres ouvrages de fortifi-

Digitized by Google

cation. De notre côté, nous ne sommes pas restés oisifs, et nos lignes ont un air formidable.

» Hier, l'ordre est arrivé aux convalescens de rejoindre l'armée. »

D'autres lettres du 13 portent que le général Drouet a aussi rejoint Massena. Le colonel Trant a été obligé de se retirer de Coimbre qui a été occupé par les Français. Les renforts amenés par Drouet sont estimés être de 10,000 hommes. Tout était dans le même état à Santarem et à Cartaxo, quartiers généraux respectifs des chefs ennemis. Le général Hill était malade, et le général Campbell mort. Les nouvelles de Cadix annonçaient la suite et les progrès du bombardement.

Le même jour on a appris à Lisbonne la marche sur Badajoz des corps de Soult et de Mortier réunis. Ces corps au nombre de 18 à 20 mille hommes ont passé la Guadiana. On élève à 80 mille hommes le nombre des combattans que Massena doit avoir sous ses ordres après la réunion de toutes ces forces. Les batteries françaises battent le Tage et empêchent d'y naviguer.

Les dernières nouvelles de Londres sont du 26 janvier; on s'y occupait beaucoup de la situation du commerce, et l'*Alfred* hasardait à cet égard les considérations suivantes :

« La destruction des marchandises anglaises continue toujours à être l'objet favori des Français. Quant à l'avantage que produit le système continental, Napoléon ne connaît pas encore toute l'étendue de l'influence que le commerce produit dans toutes les parties de l'Europe; et quelque grandes que soient les pertes qu'éprouve l'Angleterre, et qu'elle doit encore éprouver par les privations commerciales auxquelles elle est soumise maintenant, on verra en dernier résultat que l'embarras dans les finances, et la détresse dans le commerce du continent d'Europe, seront proportionnés à ceux qui se feront sentir en Angleterre. La Confédération continentale a privé la Grande-Bretagne du marché de l'Europe; mais les négocians du continent, privés de toute communication extérieure, seront absolument forcés de cesser de trafiquer. Il ne peut plus y avoir de marché pour les productions du continent d'Europe qui s'échangeaient contre les denrées coloniales. »

Voici actuellement la réponse contenue dans une note expresse du *Moniteur* :

« Il est hors de doute que les mesures qui anéantissent le commerce de l'Angleterre, n'aient un contre-coup qui

doit se faire sentir sur le continent, et principalement sur les maisons imprudentes qui assuraient et escomptaient le commerce de l'Angleterre, et formaient ses canaux de communication avec le continent; mais en admettant même ce bouleversement du commerce, non comme le fait de la France, mais comme la conséquence des arrêts du conseil de 1806 et 1807, il n'en sera pas moins vrai que la France et les puissances continentales n'éprouveront aucune perte dans leurs revenus ni dans leurs moyens de guerre, puisque les 900 millions qui constituent le revenu de la France en 1810, se composent dans leur totalité de recettes nettes qui rentrent en argent comptant. Ces 900 millions sont plus que suffisans pour faire face à toute espèce de besoins. L'Angleterre, au contraire, a besoin de 1600 millions pour suffire à ses dépenses et payer une dette publique de 600 millions. Or ces 1600 millions ne sont pas le résultat des revenus de l'Angleterre, mais sont au moins pour la moitié le produit du bénéfice qu'elle fait sur son courtage, autrement dit son commerce. Son commerce se détruit; son crédit l'est déjà; ses deux points d'appui de circulation sur le continent, Amsterdam et Hambourg, ne peuvent plus lui servir; aucun négociant du continent ne veut plus traiter avec elle. Certainement il est facile de prévoir qu'au plus tard en 1813 ou en 1814, les finances de l'Angleterre éprouveront un tel échec, qu'elles ne pourront plus suffire à ses besoins.

La situation de la France est bien différente. En 1811, en 1812, d'année en année, elle sera plus riche par l'économie d'une exportation de 150 millions que lui coûtaient ses marchandises coloniales et par l'accroissement de ses manufactures. La crise de l'Angleterre est déjà évidente. Son change perd 33 pour 100. A Londres même, quoiqu'il y ait peine de mort, on échange le billet de banque contre de l'argent pur de l'on a 15 et 16 pour 100 de perte. Les billets de banque sont billets forcés et un véritable papier-monnaie. Cet état de choses doit empirer tous les jours. La quantité de billets que peut escompter une banque est dans le rapport du crédit; les affaires étant diminuées de moitié, le crédit étant anéanti, la perte des billets contre le numéraire doit s'accélérer tous les jours. L'histoire ne comprendra pas comment un gouvernement fondé sur le commerce, qui a besoin de 1600 millions pour ses dépenses, qui en tire plus de 800 de son courtage, peut être assez irréfléchi pour déchirer la charte du commerce, et bouleverser tous les principes, mettre le commerce hors du droit commun, et,

Digitized by Google

pour ainsi dire, le mettre en état de siége. C'est cependant le résultat des arrêts de 1806 et 1807. Au fait, l'Angleterre est fort étonnée de ce qui se passe. Depuis cent ans, elle a coutume de donner la loi; elle seule, sous prétexte de sa liberté de la presse, s'attribue le droit de dire des injures à tout l'univers; elle seule s'attribue le droit de brûler les produits des manufactures des autres pays, de dicter des traités de commerce, de faire arbitrairement des réglemens sur le commerce des mers, et sur les neutres, etc. Elle avait à faire à des gouvernemens faibles et énervés. Maintenant il faut qu'elle se persuade bien que les tems sont changés. Les mesures de la France seront toujours proportionnées aux siennes, et cette lutte est celle du bois contre le rocher. L'Angleterre y succombera, si ceux qui la gouvernent continuent d'être animés de cet esprit d'irréflexion et de haine qui caractérise l'administration anglaise depuis plusieurs années. »

La lettre suivante, écrite de Brême, vient trop bien à l'appui de ces considérations, et complétera trop bien ce tableau, pour que nous la fassions pas succéder ici à ce qu'on vient de lire.

« Héligoland, y est-il dit, est maintenant évacuée. Toutes les marchandises anglaises en ont été retirées. Les pertes pour les assurances et pour les frais de transport d'Héligoland à Londres ont été de 20 pour 100. A cette perte il faut ajouter celles qui résultent du tems que ces marchandises sont restées en stagnation à Héligoland, et des avaries considérables qu'elles y ont éprouvées.

» Les personnes qui viennent d'Angleterre assurent que le *désappointement* du commerce anglais est à son comble. L'opinion générale est contre le gouvernement; les ministres sont en horreur; les faillites se multiplient; les affaires sont nulles. Pour ceux qui ont eu occasion de visiter la France, c'est un grand sujet de surprise, que le soin mis par les ministres à faire croire aux choses les plus absurdes sur ce pays. Les gens sensés, et il y en a beaucoup, voient la crise où leur pays est engagé. Les affaires d'Espagne et de Portugal rendent lord Wellesley odieux à la nation. La guerre d'Espagne est considérée comme à-peu-près finie, et l'on n'y voit d'autre résultat pour l'Angleterre que beaucoup de sang répandu, le sort d'une partie de la population anglaise compromis, et des sommes énormes perdues. »

S....

Digitized by Google

PARIS.

DIMANCHE dernier il y a eu à la cour audience diplomatique et présentation. Le soir spectacle et cercle.

— Le 4, S. M. a visité l'Imprimerie impériale et les archives de l'Empire. Elle a visité la salle des archives de Rome; elle s'est fait présenter plusieurs pièces du procès des Templiers et de celui de Galilée; elle a lu plusieurs bulles de Grégoire VII et de Léon X. Elle a aussi visité les archives venues d'Allemagne, et s'est fait présenter la bulle d'or. M. Daunou, archiviste, a conduit S. M. partout.

— Le 6, S. M. a visité les constructions de la Halle aux Bleds et les travaux qui s'exécutent au marché des Innocens.

— Il y a eu, le 4, conseil de commerce, et le 6 conseil d'état, présidé par S. M.

— Un décret impérial prescrit les formes dans lesquelles seront délivrés les brevets aux imprimeurs conservés, et accordées les indemnités dues à ceux qui seront supprimés.

— D'autres décrets accordent des primes et des encouragemens pour la culture du coton dans les départemens du Tibre, du Trasimène, du Golo, et de Liamone.

ANNONCES.

Annuaire de l'Industrie française, ou Recueil par ordre alphabétique des Inventions, Découvertes et Perfectionnemens dans les Arts utiles et agréables, qui se font à Paris et dans les Départemens; contenant l'état actuel des Manufactures, Fabriques, Ateliers, et autres Etablissemens d'Industrie française, avec les noms et adresses des Inventeurs, les prix des différens objets, leur emploi ou leur application à divers usages; par C. S. Sonnini et Thiébaut de Berneaud. — *Année* 1811. — *Première année*. Un vol. in-12 de 450 pages, broché. Prix, 3 fr. 75 c., et 4 fr. 75 c. franc de port. Chez D. Colas, imprimeur-libraire, rue du Vieux-Colombier, n° 26, faub. S.-G.

Cet ouvrage est du petit nombre de ceux qui intéressent toutes les classes de la société, auxquelles il importe également de trouver dans les produits des manufactures et des ateliers les moyens de satisfaire les jouissances et les besoins de la vie. L'*Annuaire de l'Industrie française*, consacré au génie des arts, aux travaux utiles, à la réputation

Digitized by Google

des hommes qui contribuent à la prospérité du commerce et de l'industrie, a pour objet de signaler aux consommateurs les produits des meilleures fabriques et les perfectionnemens qui ont été apportés dans leur confection; de faire connaître d'une manière précise l'emploi qu'on en peut faire, les avantages qui en résultent, les adresses des inventeurs et les prix de chaque objet. Ce tableau annuel de nos richesses commerciales et des nouvelles conquêtes de notre industrie, offre des notions utiles aux étrangers, et aux Français eux-mêmes, qui souvent ignorent l'existence d'objets sortis des ateliers au milieu desquels ils vivent.

Lénora, traduction de l'anglais; par S. Ad. de la Madelaine. Chez Janet et Cotelle, libraires, rue Neuve des-Petits-Champs, n° 17.

Ce petit poëme, écrit originairement en langue allemande, a joui du plus grand succès au-delà du Rhin. Il n'a pas été moins accueilli à Londres, lorsque M. Spencer l'y a fait connaître dans sa langue. C'est d'après et sur sa traduction que M. de la Madelaine a fait la sienne. Elle nous a paru correcte, et nous ne doutons pas que cet ouvrage, écrit dans le genre de roman, n'obtienne à Paris une célébrité bien méritée. Nous le ferons connaître plus particulièrement.

Dictionnaire de Chimie, par MM. M. H. Klaproth, professeur de chimie, membre de l'Académie des Sciences de Berlin, associé étranger de l'Institut de France, etc.; et F. Wolff, docteur en philosophie, professeur au gymnase de Joachimsthal. Traduit de l'allemand, avec des notes, par E. J. B. Bouillon-Lagrange, docteur en médecine, professeur au Lycée Napoléon et à l'Ecole de pharmacie, membre du jury d'instruction de l'Ecole vétérinaire d'Alfort, de plusieurs Sociétés savantes françaises et étrangères; et par H. A. Vogel, pharmacien de l'Ecole de Paris, préparateur général à la même Ecole, conservateur du cabinet de physique au Lycée Napoléon, et membre de plusieurs Sociétés savantes. Tome III, in-8° de plus de 500 pages, imprimé sur caractères neufs de philosophie, et papier carré fin d'Auvergne, avec des planches. Prix, 6 fr., br., et 7 fr. 50 c. franc de port. Les trois premiers volumes 18 fr. et 22 fr. 50 c. franc de port. Le Tome IV^e^ et dernier paraîtra le 1^er^ février prochain. Chez J. Klostermann fils, libraire-éditeur des *Annales de Chimie*, rue du Jardinet, n° 13.

Essai sur les inversions latines; par M. Wanain, membre de l'Université impériale. Prix, 4 fr., et 4 fr. 50 c. franc de port. Chez Lenormant, imprimeur-libraire, rue de Seine, n° 8, près le Pont-des-Arts; la V^e^ Nyon, libraire, place Conti; et chez l'Auteur, rue de la Tabletterie, n° 1, au second.

Tous les exemplaires seront numérotés et signés par l'auteur.

Digitized by Google

Introduction à l'Histoire de la Médecine ancienne et moderne; par Rosario Scuderi : traduite de l'italien par Charles Billardet, médecin en chef de l'hospice civil et militaire de Beaune, membre correspondant de la Société de médecine pratique de Paris, etc. Un vol. in-8°. Prix, 3 fr. 50 c., et 4 fr. 25 c. franc de port. A Paris, chez D. Colas, imprimeur-libraire, rue du Vieux-Colombier, n° 26; faubourg Saint-Germain; Nicolle, libraire, rue de Seine, n° 12; Treuttel et Würtz, libraires, rue de Lille, n° 17; Gabon, libraire, rue de l'Ecole-de-Médecine, n° 13; Croullebois, libraire, rue des Mathurins-Saint-Jacques, n° 17; Vᵉ Hocquart, libraire, rue de l'Eperon, n° 6; J. J. Paschoud, libraire, rue des Petits-Augustins, et à Genève, même maison de commerce; Maire, rue Mercière, à Lyon.

Parcourir rapidement l'histoire de la médecine depuis son origine jusqu'aux tems actuels; tracer légèrement la série des révolutions qu'elle a éprouvées; exposer les principes fondamentaux des plus grands systèmes, et les dogmes principaux des sectes les plus célèbres; indiquer en général les progrès les plus frappans et les plus considérables de l'art de guérir, fixer le caractère de chaque système et de chaque époque; en un mot, présenter en abrégé l'esprit de l'histoire de la médecine : tel est le but de cet ouvrage.

L'auteur nous a paru avoir choisi le plan qui convient le mieux à la composition de l'histoire des sciences, qui est de réunir tous les événemens autour d'un point principal et plus marquant. Les époques formées par les grandes révolutions, sont les éminences d'où l'écrivain embrasse un vaste enchaînement de faits, et c'est à elles que l'auteur s'est spécialement attaché. Il appartient aux historiens de profession de s'étendre également sur les points moins saillans, et de répandre la lumière sur la totalité des circonstances les plus minutieuses.

Il a décrit les différens systèmes, d'après l'influence qu'ont eue sur la médecine, la manière de raisonner, la philosophie dominante du siècle, et l'état des sciences physiques dans les tems où ils ont paru.

Il n'est aucune histoire qui, comme celle de la médecine, offre un tableau aussi vrai et aussi contrasté de la marche et de la destinée de l'esprit humain, et qui retrace mieux dans un même ensemble les monumens d'une raison éclairée et les écarts de l'imagination.

Abrégé de la nouvelle géographie universelle, physique, politique et historique, de William Guthrie; avec la géographie ancienne, fondue dans la moderne. *Septième édition*, faite sur la dernière de l'ouvrage complet, soigneusement corrigée, mise dans un nouvel ordre, et augmentée de 280 pages, avec les nouvelles divisions de l'Empire

Digitized by Google

Français, et des autres Etats de l'Europe, d'après les derniers changemens survenus jusqu'en 1811; dans laquelle on défend les géographes français contre les attaques d'un géographe danois, et où l'on démontre les défauts de son nouveau système de géographie. Un fort vol. in-8° de 1,000 pages, bien imprimé; orné de 9 nouvelles cartes par Arrowsmith. Prix, broché, 9 fr., et 12 fr. franc de port. Le texte seul avec le *Nouvel Atlas universel-portatif de géographie ancienne et moderne*, contenant 38 cartes, par Arrowsmith et d'Anville, un vol. petit in-fol., cartonné et bien enluminé, prix, 21 fr., et 24 fr. franc de port. L'atlas séparément, 15 fr. Chez Hyacinthe Langlois, libraire-éditeur pour la Géographie, rue de Seine, faub. Saint-Germain, n° 6; et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Œuvres choisies de Lesage et Prévost. Nouvelle édition, imprimée sur beau papier, et ornée de 112 figures. Cinquante-cinq vol. in-8°.

Cet ouvrage paraît par livraisons de 4 vol.

Cinquième livraison, contenant *le Théâtre de la Foire*, et finissant les œuvres de Lesage. Prix, pap. ordinaire, 24 fr.; pap. vélin superfin, 42 fr.

Les cinq premières livraisons formant 20 vol., 120 fr.; pap. vélin, 240 fr. Chez H. Nicolle, libraire, rue de Seine, n° 1; Garnery, libraire, même rue, n° 65 et chez Leblanc, imprimeur-libraire, abbaye Saint-Germain-des-Prés.

Traité pratique de la maladie vénérienne ou syphilitique, avec des remarques et observations, par J. P. Terras, docteur en chirurgie, chirurgien de l'hôpital à Genève, etc. Un vol. in-8° de 576 pages. Prix, 6 fr. 50 c., et 8 fr. franc de port. A Genève, chez J. J. Paschoud, libraire, et à Paris, chez le même libraire, rue des Petits-Augustins, n° 3; et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille n° 23.

Manuel de médecine pratique, ou Sommaire d'un cours gratuit donné en 1800, 1801 et 1804, aux officiers de santé du département du Léman, avec une petite pharmacopée à leur usage, par L. Odier, professeur de l'Académie impériale de Genève, etc. Un vol. in-8°. Prix, 5 fr., et 6 fr. 50 c. franc de port. Chez les mêmes libraires.

Histoire abrégée de la république de Venise; par Eugène Labaume, officier ingénieur-géographe: dédiée à S. A. I. le prince Eugène Napoléon de France, vice-roi d'Italie, archichancelier d'Etat, prince de Venise. Deux vol. in-8°. Prix, 10 fr., et 12 fr. 50 c. franc de port. Chez Favre, libraire, Palais-Royal, galerie de bois, n° 263, et chez Lenormant, rue de Seine, n° 8.

Digitized by Google

DE LA SEINE.
5.
Cen

MERCURE DE FRANCE.

N° D. — *Samedi* 16 *Février* 1811.

POÉSIE.

LE BONHEUR.

ÉPITRE A EUGÉNIE.

C'est au sein du devoir qu'on trouve le bonheur.
Le bonheur est partout lorsqu'on règle son cœur :
Il se montre aux cités, il habite au village,
Quelquefois chez les grands, toujours avec le sage.
Si par de faux sentiers l'homme en vain le poursuit,
C'est à tort qu'il se plaint que le bonheur le fuit :
Quand à courir après notre ardeur nous emporte,
Nous le cherchons bien loin, il est à notre porte.

« Eh quoi ! me diras-tu, lorsqu'un sort rigoureux
» M'enlève au toit chéri qu'habitaient mes aïeux,
» Dans ce bourg de Saintonge où par la destinée
» Loin de tous mes amis je me vois confinée,
» Dois-je espérer d'atteindre à la félicité
» D'Irma dont tout Paris célèbre la beauté ;
» Qui compte chaque jour les heures par des fêtes,
» Captive tous les cœurs, tourne toutes les têtes ;
» Qui ne forma jamais d'inutiles désirs,
» Et ne s'embarrassa que du choix des plaisirs ?

T.

Digitized by Google

» Ce frêle, doux appui, qu'au sein de ma détresse
» Le ciel compâtissant rendit à ma tendresse,
» Parcepteur aux abois dans un canton grêlé,
» De recors et d'huissiers chaque mois harcelé,
» Et qui, son terme échu, vient s'offrir les mains vides
» A l'âpre receveur engraissé de subsides,
» Selon toi, peut-il donc égaler en bonheur
» Le nouveau Turcaret, financier grand seigneur,
» Qui semblable à ce roi fameux pour sa coiffure
» Du critique du tems l'ordinaire parure,
» Sous sa main chaque jour voit grossir son trésor,
» Et les plus vils métaux se convertir en or? »

Pauvre enfant que séduit une trompeuse amorce,
De la bonté du fruit tu juges par l'écorce!
Ah! peut-être, ce fruit qui sut charmer tes yeux
Renferme dans son sein mille sucs vénéneux,
Sais-tu si la beauté que Paris défie,
Le traitant fastueux à qui l'on porte envie,
De l'éclat qui les suit souvent désenchantés,
Par de secrets ennuis ne sont point tourmentés,
Et si l'affreux remords, ce noir enfant du crime,
N'a pas dans chacun d'eux signalé sa victime?
Ah! n'en croyons jamais un dehors mensonger:
Le cœur est un abyme, on n'y saurait plonger.

L'appareil des grandeurs, le crédit, l'opulence
Du bonheur des mortels n'offrent pas l'assurance,
Trop de soins, trop de vœux, sous leurs riches lambris,
De Mars et de Plutus suivent les favoris:
Le joug des passions pèse trop sur leurs têtes:
Leur cœur fut trop souvent le séjour des tempêtes.
Le bonheur est timide, il aime à se cacher:
Aisément par le faste on peut l'effaroucher.

Auprès du trône assis, je sais que plus d'un sage
Pour prix de ses vertus le reçut en partage.
Bienfaiteurs des humains, ministres généreux,
Sully, Colbert, Turgot, oui, vous fûtes heureux!
Et toi dont tout un peuple adore la mémoire,
Toi de qui la bonté surpasse encor la gloire,
Henri, tu fus heureux, tu connus l'amitié.

A ce pur sentiment le bonheur est lié,
Il fuit des passions le redoutable empire,
Et ne s'enivre point d'un funeste délire :
A la cour de Cypris on le voit rarement ;
C'est un hôte étranger qui n'y vit qu'un moment.

Vois ces tendres amans dans leur commune ivresse
Savourer du plaisir la coupe enchanteresse !
La douce illusion un instant les séduit.....
Bientôt le charme cesse et le bonheur s'enfuit.
« Voulez-vous être heureux, nous dit ce sybarite,
» Des mystères d'amour professeur émérite ?
» Dans ces sentiers fleuris, venez, suivez mes pas. »
Pareil au fou d'Athène, il veut ce qu'il n'a pas.

Un pauvre songe-creux, suppôt de Raymond Lulle,
M'entraînant l'autre jour dans sa triste cellule,
Me dit : « Voici le prix de vingt ans de travaux :
» Je possède un trésor au fond de ces fourneaux,
» Et pour un peu d'argent, je puis vous rendre maître
» De cet art merveilleux que seul j'ai su connaître.
» Eh ! quoi, vous hésitez ? — J'admire en toi le soin
» De m'apprendre un secret dont j'aurais grand besoin :
» Tu prétends m'enrichir, ta faveur est extrême ;
» Mais commence, mon cher, par t'enrichir toi-même. »

Que de fous ! que d'erreurs ! vingt mortels, vingt travers :
Tous courent au bonheur par des chemins divers.

L'insatiable Orgon qui, d'après ses maximes,
Dans *fortune* et *bonheur* voit deux mots synonymes,
Croyant ce beau phénix au bout de l'univers,
Embrasse ses amis, s'échappe et fend les mers ;
Il s'agite, il maudit l'inconstance d'Eole :
Son vaisseau touche enfin aux rives du Pactole.
Il court, puise, s'enivre au liquide trésor,
Mais au lieu de bonheur n'y trouve que de l'or.

Sur l'art de vivre heureux j'ai lu maint beau système ;
Mais leurs graves auteurs entendaient peu leur thème ;
Et malgré son savoir, plus d'un fameux docteur
Devient un écolier en traitant du bonheur.
Tous les grands écrivains ressemblent à Moïse,
Qui guidant les Hébreux vers la terre promise,

De ce nouvel Eden leur indiquait l'accès,
Mais qui dans ce pays ne pénétra jamais.

Flaccus, le seul Flaccus joint l'exemple au précepte.
Ce sage du bonheur nous laissa la recette;
Docile à ses leçons, profitons des avis
Qu'aux Romains dans ses vers il adressait jadis.

« Chers amis, recevons avec reconnaissance
» Les momens fortunés que le ciel nous dispense :
» Jamais à l'an prochain n'ajournons nos plaisirs.
» A jouir du présent bornant tous nos désirs;
» Qu'au terme du voyage un jour nous puissions dire :
» Partout je fus heureux, partout on m'a vu rire.
» Nous changeons de climat, mais changeons-nous d'humeur?
» Nous retrouvons partout notre esprit, notre cœur. »

Sur la rive d'Arvett, près de la plage antique
Que baigne de ses flots la mer aquitanique,
Aux bords où t'exila la rigueur des destins,
Tous les d'eux méditons sur le sort des humains...
Cette mer que ton œil contemple du rivage
Hélas! est de la vie une fidèle image.
Chaque jour, balottés par nos vœux inconstans,
Nous roulons emportés dans les gouffres du tems.
J'entends rugir le monstre au fond de son abyme,
L'avide Maumusson demande sa victime :
Tremble, imprudent nocher, ses antres sont ouverts!
Vois les débris nombreux dont ses bords sont couverts.
Mais pour toi Cordouan fait briller sa lumière;
A ses feux protecteurs dirige ta carrière,
Déjà le port t'attend. L'astre qui sur les flots,
A travers les écueils conduit les matelots,
C'est l'austère raison qui dans la nuit profonde
Guide nos pas errans sur l'océan du monde.
Quand son flambeau nous luit, cherchons à sa clarté
Du bonheur ici-bas le séjour écarté.

Veux-tu loin des sentiers où la foule t'entraîne,
T'ouvrir vers sa retraite une route certaine,
Une seule y conduit; un cœur droit, des goûts purs
Sont pour y parvenir les guides les plus sûrs :
Compagne du devoir, il est sa récompense,
Et ce n'est qu'aux vertus qu'il doit son existence;

Digitized by Google

Ami de tous les rangs et de tous les pays,
Il est à la Tremblade (1) aussi bien qu'à Paris.

Si des goûts, un cœur pur, une ame généreuse
Sont des droits au bonheur, oui, tu dois être heureuse.
Le ciel qui t'accorda l'esprit et la beauté,
Pour dernière faveur te donna la bonté;
Ange et Grâce à-la-fois, ah! quelle autre personne
Mieux que toi mérita le nom de *belle* et *bonne?*
Quelle autre sut encore avec plus de succès
Enchaîner tous les cœurs par le nœud des bienfaits?
Consolée à ta voix la plaintive indigence
En toi chérit les traits d'une autre Providence:
Tendre sœur, tendre fille, on te vit tour-à-tour,
Verser sur tous les tiens les dons de ton amour.

Jeune et belle Eugénie, ô toi qu'un dieu propice
De ses plus chers trésors fit la dispensatrice,
Quand ce dieu sur tes pas a fixé le bonheur,
Peux-tu donc envers toi l'accuser de rigueur?
Connais le prix des biens dont il te rendit maître;
Lorsqu'on fait des heureux on est digne de l'être.

Par M. C. A. CHAUVRUC.

ENIGME.

Je ne me donne pas pour un être charmant,
Et cependant
Plus d'un objet à moi s'attache;
S'il arrive qu'il s'en détache,
Ce n'est souvent
Que momentanément,
Et s'il arrive que moi-même je m'attache
A quelqu'objet,
Je m'y tiens et
Ce n'est qu'avec effort qu'on m'en arrache.
D'ordinaire je suis pourvu
D'une assez forte tête,
Et quoique j'aille toujours nu
Je suis par fois poli, mais jamais malhonnête.

(1) Petite ville de la côte d'Arvert, en Saintonge.

Digitized by Google

On ne dit pas non plus que je sois né méchant,
Néanmoins il se pourrait faire
Que quelquefois je chassasse mon frère;
Mais ce que je lui fais, un autre me le rend.
Je ne suis pas non plus sujet à l'iré,
Cependant par fois je déchire.

S.......

LOGOGRIPHE.

Sur mes cinq pieds on me trouve en Turquie,
Où j'exerce toujours un pouvoir absolu.
Coupez mon chef, on m'emploie en Russie,
J'y suis porté par le premier venu.
Mon chef encore ôté, par moi le grain s'épure,
Mon chef coupé, du tems je suis une mesure.

G. DE B.

CHARADE.

Air : J'ai vu partout dans mes voyages.

Pour couper en deux ma structure
L'alphabet m'est utile ici.
C'est là que mon premier figure,
Et mon second s'y trouve aussi.
Aimé du maître du tonnerre,
Chacun devinera bientôt :
Mon tout mit Junon en colère,
Et les yeux d'Argus en défaut. (*Bis.*)

Par Félix Mercier de Rougemont. (Doubs.)

---

*Mots de l'*Enigme, *du* Logogriphe *et de la* Charade *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme est *Gril*.
Celui du Logogriphe est *Mode*, dans lequel on trouve : *ode*.
Celui de la Charade est *Io* (la nymphe.)

Digitized by Google

SCIENCES ET ARTS.

LE BOTANISTE CULTIVATEUR, ou *Description, culture et usage de la plus grande partie des plantes étrangères, naturalisées et indigènes, cultivées en France, en Autriche, en Italie et en Angleterre, rangées suivant la méthode de Jussieu*; par G. L. M. DU MONT DE COURSET, ancien capitaine de cavalerie, membre correspondant de l'Institut de France, des Académies des Sciences de Rouen et d'Amiens, des Sociétés d'Agriculture de Paris et d'Evreux, des Sociétés des Sciences et Arts de Lille et d'Abbeville. *Seconde édition*, entièrement refondue et considérablement augmentée. Six volumes in-8° de plus de 600 pages chacun, imprimés sur carré fin d'Auvergne, et ornés du plan des jardins de l'Auteur. Les 6 volumes brochés, 42 fr., et 54 fr. franc de port. — A Paris, chez *Déterville*, libraire, rue Hautefeuille, n° 8; et *Goujon*, libraire, rue du Bac, n° 33.

LA culture des jardins était peu ou point connue des enciens. Les Orientaux ont les premiers apporté quelques soins à cet art, et l'un des résultats des croisades a été l'introduction dans notre Europe occidentale non-seulement de plusieurs plantes précieuses, mais même du goût pour la culture des fleurs d'ornement. Bientôt ce goût aimable s'est répandu et popularisé; la fondation des jardins de botanique l'a rendu utile à la science générale des végétaux, celle des pépinières expérimentales l'a lié avec l'agriculture; mais sur-tout le perfectionnement des procédés de culture a permis au moindre propriétaire d'embellir sa retraite de fleurs et d'arbustes variés. Pendant long-tems le nombre des plantes cultivées dans les jardins était très-borné, et tout l'art des *fleuristes* consistait à obtenir le plus grand nombre de variétés possibles d'une même espèce. La folie des

Digitized by Google

Hollandais pour les tulipes et les jacinthes a été poussée au point que les lois furent obligées de la contenir. On ne tarda pas à reconnaître dans la plupart des autres pays que c'était borner ses jouissances et réduire l'étude des fleurs à une stérile curiosité que de se restreindre sans cesse aux mêmes espèces ; le goût public prit une meilleure direction ; on voulut avoir non plus les nuances, les monstruosités d'une même plante, mais des plantes essentiellement différentes ; des végétaux de tous les pays du monde vinrent embellir nos jardins, et plusieurs d'entr'eux sont devenus tellement populaires qu'ils ont acquis parmi nous le droit de cité. L'héliotrope, la capucine, la belle-de-nuit, la reine-marguerite, sont plus répandues que nos plantes indigènes, et dans ces dernières années nous venons de voir les cobœa, les hortensia, les datura, et plusieurs autres végétaux exotiques introduits et naturalisés avec succès. De tous côtés les jardins de botanique et de naturalisation se sont multipliés ; les particuliers rivalisent avec les établissemens d'instruction pour ce genre de luxe aimable et utile. On aurait peine à citer quelque département dans lequel on ne trouvât certains propriétaires qui, par la culture plus ou moins soignée des plantes, ne cherche a embellir sa demeure, à charmer les loisirs de la vie solitaire, et même à améliorer la culture de ses champs, soit en y introduisant de nouvelles productions, soit sur-tout en étudiant avec soin l'art délicat de la multiplication et de la conservation des végétaux. Les environs de Paris présentent, de toutes parts, des jardins, des semis, des pépinières d'arbres étrangers. Les provinces de l'Ouest, qui, à latitudes égales, ont une température plus douce que le centre de la France, commencent à sentir les avantages de leur climat ; celles du Midi se glorifient des végétaux de l'Orient et de l'Amérique, qu'on ne peut voir en pleine terre que dans cette partie de l'Empire, et par les soins qu'elles donnent à la culture du cotonnier, de l'indigo, de la patate, etc. ; cherchent à rendre la botanique utile aux grands intérêts de l'Etat. Mais nulle part la passion de la culture n'est portée aussi loin que dans la Belgique ; chacune des villes

Digitized by Google

de cette fertile province rivalise pour la beauté des établissemens qu'elle a consacrés à Flore. Parmi les particuliers, les uns y ont établi de vastes jardins où ils rassemblent tous les végétaux. D'autres, plus utiles peut-être, ont borné tous leurs soins à la culture d'un genre ou d'une famille, et en étudient avec soin les mœurs et les habitudes. De toutes parts la botanique devient une passion générale, une véritable mode, mode louable, puisqu'elle tend sans cesse à diriger les esprits vers des idées douces et utiles, et sur-tout à nous faire trouver de nouveaux charmes et dans la vie de la campagne, et dans l'intérieur de nos demeures.

On conçoit facilement qu'en de pareilles circonstances un ouvrage consacré aux amateurs de la botanique et de la culture, a dû devenir nécessaire à un grand nombre de personnes et obtenir un plein succès. C'est, en effet, ce qui est arrivé à la première édition du *Botaniste Cultivateur* de M. du Mont de Courset; en peu de tems elle a été épuisée. L'auteur ne s'est point contenté de ce premier succès : il a travaillé de nouveau son ouvrage comme s'il n'avait pas obtenu les suffrages du public, et en publie aujourd'hui une seconde édition plus digne encore que la précédente des éloges du savant et des remerciemens du cultivateur. L'un et l'autre y trouvent des matériaux précieux, disposés avec l'ordre et la simplicité qui doivent caractériser des ouvrages techniques. Le botaniste, même consommé, y trouve des observations intéressantes sur les véritables signes qui distinguent certaines plantes, sur la distinction des espèces et des variétés. Le simple amateur, pour lequel la partie botanique de ce livre est plus spécialement consacrée, y verra avec fruit l'exposition des divers systèmes de botanique, et spécialement de la méthode philosophique et naturelle à laquelle les Jussieu ont attaché leur nom. Mais la partie véritablement originale et précieuse qui distingue l'ouvrage de M. de Courset, est celle de la culture des plantes. Possesseur lui-même d'un des plus beaux jardins de la France, placé entre la Belgique, l'Angleterre et Paris, qui sont les trois points de l'Europe où la culture est la plus soignée, éclairé par

Digitized by Google

une longue expérience et une bonne théorie, M. de Courset a pu, mieux que personne, donner sur la culture des plantes étrangères les conseils les plus précis et les plus sages. Dans son premier volume, il expose d'une manière simple et méthodique les règles, les précautions générales que l'on doit suivre dans les diverses sortes de cultures. Descendant ensuite dans les détails, il expose en quoi la culture de chaque plante s'écarte de ces lois générales ou à quelle d'entr'elles on doit la rattacher. L'art de la culture est réduit ici à des formes méthodiques. Lorsque toutes les espèces d'un genre ou d'une famille exigent la même culture, un seul article en donne l'histoire, et les tables très-bien faites qui terminent l'ouvrage, rendent son emploi facile pour le jardinier le moins lettré, au moyen de cette disposition méthodique, tirée de la nature des plantes elles-mêmes. Cet ouvrage contient un grand nombre de faits. Quoiqu'il soit assez volumineux (ce qui paraîtra naturel quand on saura qu'on y trouve la description et la culture de plus de huit mille espèces de plantes), quoiqu'il soit, dis-je, assez volumineux, il l'est de moitié moins que l'édition française du Dictionnaire de Miller, et contient certainement deux fois plus de faits. L'ouvrage de M. de Courset deviendra donc le manuel de tous ceux qui aiment la culture des plantes étrangères, de ceux qui, par goût ou par état, se sont voués à cette douce occupation. J'ose ici le prédire, parce que j'appartiens moi-même à cette classe, et que ne connaissant pas l'auteur, je ne crains pas d'être prévenu dans mon jugement.

DECANDOLLE.

Digitized by Google

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

HISTOIRE ABRÉGÉE DE LA RÉPUBLIQUE DE VENISE; par EUGÈNE LA BAUME, officier ingénieur-géographe. Dédiée à S. A. I. le prince EUGÈNE NAPOLÉON DE FRANCE, vice-roi d'Italie, archichancelier d'État, prince de Venise. — Deux vol. in-8°. — A Paris, chez *Favre*, libraire, au Palais-Royal; et chez *Lenormand*, imprimeur-libraire, rue de Seine, n° 6.

L'HISTOIRE d'une république qui n'est plus, peut plaire encore, lorsque cette histoire est fidèle et bien écrite; témoin l'empressement avec lequel nous lisons jusque dans l'âge avancé les historiens de Rome et d'Athènes. Quoique la république de Venise ne présente pas un aussi grand intérêt que celles des Grecs et des Romains, cependant sa haute antiquité, l'éclat qu'elle a souvent jeté en Europe, et sa longue durée, la rendent digne de quelque attention.

Ce ne fut que neuf siècles après sa fondation, c'est-à-dire, en 1400, que le doge André Dandolo écrivit le premier l'histoire de son pays. Après lui vinrent une foule d'historiens dont les chroniques indigestes, écrites, pour la plupart, dans un latin dégénéré, ou dans un italien demi-barbare, sont justement oubliées. Sabellico donna ensuite, en latin, une histoire complète et très-estimée de la république, depuis son origine jusqu'en 1486. Plusieurs écrivains lui succédèrent, entre autres Bembo, Paruta, Morosini, Foscarini et Nani, dont les ouvrages, réunis en douze volumes in-4°, forment la collection des historiens de Venise.

En 1758, l'abbé Laugier publia également, en douze volumes, une histoire de Venise, la première et la seule qui existe en français. Quoiqu'elle soit impartiale, et écrite avec clarté, le style en a vieilli, et sa prolixité en a fait négliger la lecture.

Digitized by Google

M. La Baume a bien fait d'écrire une *Histoire abrégée*; il est plus assuré de trouver des lecteurs. Une république détruite sous nos yeux, et qui par conséquent ne figure plus parmi les puissances de l'Europe, ne demandait pas un historien prodigue de grands traits, de vastes tableaux.

L'historien que nous analysons, sans s'épuiser en longues recherches sur l'origine des Vénitiens, anciennement appelés *Vénètes*, les représente d'abord possédant, après beaucoup de combats et de victoires, toute la plaine comprise entre les Alpes et le golfe Adriatique, conservant ce territoire jusqu'à l'irruption des Gaulois sous Tarquin l'Ancien, soumis ensuite aux armes romaines, foulés par les armées des barbares, et se réfugiant, pour les éviter, dans les îles situées vers la partie supérieure de la mer Adriatique.

Entre le confluent de l'Adige et de la Piave, est un vaste bassin séparé de la mer par une langue de terre, et dont l'intérieur est rempli de fange et de petites îles formées par la retraite ou le débordement des eaux de la mer. Ce fut là que les Vénètes cherchèrent un abri contre les fureurs de la guerre, vers l'an 400, à l'époque où Alaric, roi des Goths, fit une irruption en Italie. Lorsqu'il en sortit pour rentrer en Pannonie, les réfugiés se fixèrent dans ces petites îles auxquelles ils devaient leur sûreté. Alors ils formèrent une nation nouvelle qui eut ses lois et ses magistrats indépendans du continent; et c'est ici le véritable commencement de la république de Venise, dont la forme fut d'abord démocratique. Les soixante-douze îles qui composaient son territoire, étaient gouvernées par soixante-douze magistrats qui rendaient compte à l'assemblée générale de la nation. Sa prospérité s'accrut rapidement. Des maisons de pierres remplacèrent les cabanes, le commerce y répandit l'abondance; et tandis que l'Italie était en proie aux horreurs de la guerre civile et étrangère, la république insulaire prospérait par les faveurs de la paix et de la fortune: mais ce bonheur la corrompit. Les tribuns, enrichis par la navigation, par les exactions, abusèrent de leur pouvoir: la république, pour ne point périr, les abolit après une période de deux cent cinquante ans, et élut un pre-

Digitized by Google

mier magistrat qui, sous le nom de *duc*, ou de *doge*, fut vraiment roi des Vénitiens, et les gouverna d'abord avec un pouvoir absolu. Ceux qui succédèrent à P. Luc Anafesto, le premier doge, furent tour-à-tour faibles ou despotes; et les maux que produisirent ces règnes s'accrurent par l'ambition des familles puissantes.

Bientôt le besoin rendit les Vénitiens conquérans. Quoique maîtres de toutes les rives de la mer Adriatique, ils ne possédaient dans le continent aucune terre d'où ils pussent tirer les objets nécessaires à la vie. Sous prétexte de secourir les habitans de l'Istrie et de la Dalmatie, ils rendirent ces provinces sujettes de la république, qui alors se fit appeler *la Dominante*. En l'an 1100, elle prit une part très-active dans l'entreprise mémorable des Croisades, et porta ses armes jusqu'en Syrie. Au retour de cette expédition, le peuple ayant trempé ses mains dans le sang d'un de ses chefs, le doge Micheli, perdit ses priviléges, et la constitution de Venise fut changée en 1173. On nomma deux électeurs par quartier. Ils élurent sept cent quarante membres, dont la réunion fut appelée *le grand conseil*: ses attributions furent de décider de tous les objets qui, auparavant, étaient discutés dans les assemblées générales; et en choisissant parmi ses membres soixante des plus illustres, qu'on nomma *pregadi*, on forma ce Sénat de Venise qui, dans la suite, fut si renommé en Europe par sa politique et sa sagesse. Ainsi la multitude fut éloignée des affaires publiques, elle n'eut plus d'assemblées générales. Le peuple perdit la prérogative qu'il avait de se nommer un doge. Ce magistrat, dont la nomination fut laissée aux onze électeurs, fut pris parmi les membres du grand conseil. Le peuple se soumit jusqu'au tems de la guerre avec les Génois.

A cette époque, Venise fut encore troublée par des factions; mais elle en tarit pour jamais la source en déposant toute l'autorité entre les mains de ceux qui occupaient alors les magistratures. Non-seulement les membres du grand conseil, et ceux qui en avaient fait partie durant les quatre dernières années, furent perpétués dans cette dignité; mais il fut arrêté que tous leurs descendans en hériteraient par droit de suc-

Digitized by Google

cession. Dès ce moment la république devint purement aristocratique. Tous les magistrats furent pris parmi les nobles qui occupaient des places à cette époque ; et leurs noms vénérés demeurèrent inscrits dans le fameux *livre d'or*, où devait être enrégistrée toute la noblesse vénitienne. Le grand conseil, déclaré perpétuel, s'arrogea la nomination aux emplois, le droit d'élire les magistrats et représentans du peuple, le droit de faire la guerre et la paix, lequel fut enlevé au doge. Ainsi la majesté souveraine résida entiérement dans le corps de la noblesse, qui laissant à son Sénat *l'autorité*, se réserva *le pouvoir*, ayant celui d'annuler ses décisions.

Cette révolution mémorable est de l'année 1297. Le peuple ne la vit pas de sang froid. Il conspira, prit les armes, et fut écrasé par la noblesse. Le doge Gradenigo, nouveau législateur de Venise, en enlevant au peuple ses derniers priviléges, restreignit également la puissance ducale, appuya les entreprises du grand conseil, ne laissant aux doges que les honneurs d'une vaine représentation, comme le droit de présider le collége, le sénat, et le tribunal de l'inquisition d'état. Toutes les dépêches s'écrivaient aussi en son nom qui était gravé sur les monnaies, quand elles avaient été frappées sous son règne.

Tels sont les principaux traits du tableau de la naissance et de l'accroissement de la république de Venise. M. La Baume les a tracés d'un pinceau ferme et rapide. Son récit, quoique très-vif, ne manque point de gravité, et il est semé de réflexions judicieuses, de pensées profondes sur la nécessité d'une autorité puissante, sur le besoin qu'en a le peuple qui trouve en elle les vraies sources du bonheur. L'ambition, l'inquiétude et l'orgueil du cœur humain, dans les dépositaires de l'autorité, fournissent encore à l'historien des observations justes, présentées avec beaucoup d'intérêt : indiquant avec la même rapidité les époques de quelques guerres, alliances, traités, conquêtes, expulsion et rappel de plusieurs familles considérables et turbulentes, l'historien arrive à la fin du quatorzième siècle, et fait voir quelle était alors la situation de l'Europe. Ici le cadre s'élargit,

Digitized by Google

le tableau est plus vaste, et nous citerons les propres paroles de l'auteur, pour faire connaître et sa manière de voir, et sa manière d'écrire.

« En 1400 l'Europe était dans une agitation générale. » Henry, duc de Lancastre, faisoit en Angleterre une » guerre acharnée à Richard II. L'Allemagne, affligée » par le schisme de Jean Huss et de Jérôme de Prague, » était déchirée par toutes les fureurs du fanatisme. En » Danemarck, une femme seule, vrai modèle de sagesse, » réunit trois couronnes sur sa tête, et fit oublier qu'elle » s'appellait Marguerite de Valdemar. En Italie, Rome » bouleversée par la conspiration des Colonnes contre » Boniface, était en proie à la plus affreuse anarchie; » et Gênes, qui dans les tems les plus orageux avait tou- » jours conservé sa liberté, la perdit au milieu des dou- » ceurs de la paix, en se donnant à la France où régnait » Charles VI, dont le nom seul rappelle tous les genres » de malheurs qui peuvent accabler une nation mal » gouvernée. En Orient, l'empereur Manuel, incapable » de résister au torrent des barbares venus pour envahir » son Empire, allait de trône en trône mendier des » secours, et n'obtenait que des honneurs superflus » pour un prince sans puissance. Les Grecs, sur le point » d'être subjugés par Bajazet qui s'avançait vers l'Eu- » rope, eurent recours à Tamerlan, espérant qu'une » lutte entre ces deux monarques pourrait opérer quelque » révolution favorable à leur délivrance. Tamerlan dé- » clara la guerre à Bajazet, remporta sur lui une victoire » mémorable, et le fit mourir dans les fers; mais les » funestes destinées de la Grèce ne furent point chan- » gées, et la fortune la choisit pour offrir en elle un » grand exemple des vicissitudes humaines, en montrant » la terre la plus célèbre par les prodiges des arts et de » la civilisation, défigurée par tous les ravages de la » barbarie et de l'ignorance. »

La guerre faite par le Milanais Visconti à la république de Venise; son alliance avec les seigneurs de Ravenne et de Mantoue, avec Florence; enfin la guerre contre les empereurs Mahomet I^er^ et Amurat, occupent à-peu-près tout le sixième livre de cette his-

Digitized by Google

loire. Le septième traite de la ligue du pape, du roi de Naples, et du duc de Milan contre Sforce, de sa mort, des révolutions de Gênes, de Bologne, et de l'île de Chypre, de Scanderbey, d'Amurat, de la guerre en Morée, et de la prise de Constantinople par les Turcs. Ce qu'on y trouve de plus intéressant, c'est la renaissance des beaux arts à Venise. Vers l'an 1468, le cardinal Bessarion donna à la république sa précieuse bibliothèque; les Vénitiens étaient alors le peuple le plus poli de l'univers, et le plus savant. Les Marc-Paul (1), les Sanudo, les Polyphile (2), les Contarini, les Zeno, les Dandolo, les Giustiniani, les Barbaro, les Sabellico avaient illustré leur patrie, où Nicolas Jenson venait d'apporter l'art de l'imprimerie. Tartaglia et Cardan y inspirèrent le goût des mathématiques et de la géométrie. Giotto, Guarenti, Mantegna, et sur-tout les deux Bellini, en s'éloignant de la sécheresse du premier âge

(1) Dans l'énumération que fait l'historien de Venise des hommes qui ont illustré le siècle de Léon X, il place *Marc-Paul*, et il ajoute que ce voyageur revint des Indes si riche, qu'on l'appela le *millionnaire*. C'est une petite erreur, et voici ce qui a pu y donner lieu. Marc-Paul, revenu du Mogol et des Indes, ne parlant que de l'immense richesse de ces contrées, les Vénitiens, toujours railleurs, l'appelèrent *Messere Marco milione*, ce qui signifie *Monsieur Marc million*, car *milione* signifie *million*, et non pas *millionnaire*. Il est donc évident que c'était une dérision. Le vrai sens de ce terme italien, de ce sobriquet, n'a pas échappé à Robertson, qui l'a cité dans son excellent discours préliminaire de l'*Histoire de Charles-Quint*.

(2) Ici l'historien de Venise a encore fait une erreur. — Le *Songe de Polyphile* parut, il est vrai, dans le siècle de Léon X; mais il n'y a point d'artiste ni d'écrivain de ce nom. *Le Songe de Polyphile*, ouvrage qui n'est guère apprécié ni entendu, est une allégorie hermétique dont l'auteur, moine lombard, dominicain du couvent de Pavie, s'appelait *Louis Colonne*. De nos jours on a montré une grande ignorance en traduisant et donnant au public cet écrit comme un traité d'architecture. Louis Colonne connaissant cet art, y choisit ses emblèmes qu'il aurait pu prendre également dans l'astronomie, l'agriculture, ou toute autre science; il ne faut pour cela que de l'imagination.

de

de la peinture, fondèrent l'école d'où sortirent le Giorgion, le Pordenon, et le Titien.

Dans le huitième livre, on voit Venise affligée de plusieurs fléaux, faisant la paix avec le redoutable Mahomet II, s'emparant de Céphalonie et de Chypre : enfin l'on y présente la situation politique de l'Italie où descendirent les Français conduits par leurs rois Charles VIII et Louis XII, événement de la plus haute importance pour les deux nations. Venise qui n'en souffrit point, parvenue alors au plus haut point de prospérité, semblait avoir été bâtie exprès pour servir d'entrepôt au commerce de l'Europe et de l'Asie. Les Vénitiens allaient chercher à Constantinople et dans le port d'Alexandrie les marchandises de l'Asie, et ils en trafiquaient avec d'immenses bénéfices : mais la source en fut tarie vers la fin du quinzième siècle, lorsque Christophe Colomb découvrit un nouveau monde, et que le portugais Gama doubla le Cap de Bonne-Espérance. Le Levant fut alors abandonné.

La république de Venise vit décliner sa gloire et sa puissance. Peut-être qu'elle eût péri, si son courage ne l'eût sauvée à l'époque de la fameuse *ligue de Cambrai*. Ce fut en 1508 que la France et l'Allemagne, le pape, le roi d'Espagne, les ducs de Savoie, de Ferrare et de Mantoue, tous princes jaloux et irrités de la fortune de Venise, entrèrent dans cette ligue, dont le but était de faire rendre aux Vénitiens ce qu'ils avaient acquis en terre ferme depuis plus de deux siècles. On les crut perdus après la défaite d'Agnadel, mais avec du courage, des négociations et des soumissions ils conservèrent du moins leur existence. Cette conspiration de toutes les puissances de l'Europe contre Venise a été parfaitement racontée par l'abbé Dubos, dans son excellente *Histoire de la ligue de Cambrai*, véritable monument, tableau précieux où le peintre a su conserver à tous ses personnages leur physionomie, et où l'on voit les mœurs comme les opinions d'un siècle déjà loin de nous. M. La Baume a profité de cet écrit, et il a bien fait. Il peint ensuite Venise concluant, par un chef-d'œuvre de politique, le traité de Blois avec Louis XII,

DE LA SEINE. 5.

Digitized by Google

se soutenant dans une sorte de calme et de bien-être, malgré les suites funestes des batailles de Ravenne et de Novarre. La bataille de Marignan, gagnée par les Français en Lombardie, amena le traité de Bruxelles, où la paix générale fut conclue, et où François Ier obtint pour la république une trève de cinq ans, et des conditions qui lui assuraient une paix définitive. Elle recouvra son ancienne prospérité, et eut sa part du bonheur et de la gloire du beau siècle de Léon X, époque la plus intéressante pour l'histoire de l'esprit humain, immense tableau que M. La Baume n'a pas dû détailler, parce qu'il n'appartient pas spécialement à Venise, et parce qu'il est très-connu, ayant été peint plus d'une fois par des mains très-habiles. Les noms seuls des personnages qui y figurent excitent l'étonnement et l'admiration. On y voit l'Arioste, le Tasse, l'Aretin, Paul Jove, Guichardin, Machiavel, Bembo, le Trissin, Michel-Ange, Raphaël, Palladio, Bramante, Léonard de Vinci, et encore plusieurs autres hommes presque aussi célèbres.

Depuis 1519 jusqu'en 1570, les Vénitiens virent, sans y prendre part, les grands débats de Charles-Quint et de François Ier, les Impériaux et les Français rentrés en Italie, le duché de Milan, éternel sujet de guerre, encore une paix générale après la mort de François Ier, Henri III à Venise, et depuis cette époque peu d'événemens intéressans jusqu'au règne de Henri IV, reçu noble Vénitien, et qui, toujours ami de la république, termina le fameux démêlé qu'elle eut, en 1606, avec le pape Paul V (Borghèse). Cette querelle mémorable, où tous les princes de l'Europe prirent part, quand le pontife trop violent employa ses grands moyens d'interdit et d'excommunication, cette querelle fit briller les talens et la politique du vénitien Paul Sarpi, religieux Servite, célèbre historien du concile de Trente, et plus connu sous son nom italien de *Fra-Paolo*. Cet habile homme combattit hardiment les maximes du Saint-Siége. Venise adoptant les écrits et les sentimens de l'anti-pape, toujours ferme et inébranlable dans sa résistance, fut alors sur le point d'embrasser le protestantisme, dont la pro-

Digitized by Google

fession de foi semblait assez être celle de Fra-Paolo, ainsi qu'il l'avait prouvé dans sa maligne *Histoire du concile de Trente*, laquelle est toujours recherchée, surtout l'édition qu'en a donnée, avec des commentaires précieux, un religieux français, réfugié à Londres, *le Père Courayer*. Nous avons aussi une excellente *Histoire du démêlé du pape Paul V avec la république de Venise*, écrite par un homme d'un grand mérite, feu l'abbé de la Bléterie. Dans le tems de la puissance jésuitique et des querelles du jansénisme, cet ouvrage fit grand bruit, échauffa les amis et les ennemis de la puissance papale. Il mérite encore aujourd'hui d'être recherché pour sa fidélité, pour les réflexions fines, justes, dont il est semé, et pour la pureté du style de l'académicien qui fut long-tems membre de la congrégation de l'Oratoire.

Après la réconciliation de Venise avec Rome les historiens placent la conspiration de l'espagnol Bédemar, qui voulait détruire et la république et la cité de Venise. M. La Baume lui donne peu de place dans son histoire, et il a raison : car cette conspiration si bien racontée par l'abbé de Saint-Réal, vrai modèle de style, n'est qu'une fable dramatique, pleine de circonstances imaginées pour augmenter l'intérêt du sujet.

Depuis 1621 jusqu'en 1732 l'histoire de la république n'offre pas de très-grands événemens. Elle s'allia avec la Hollande, protégea la Valteline, se raccommoda avec l'Espagne, éprouva dans sa constitution quelques agitations intestines, fit le siége de Candie, conquit la Morée, et fut obligée de la céder lors du traité de Passarowitz qui termina, en 1718, la guerre entre l'empereur Charles VI et les Turcs. La guerre recommença en 1736, et les Vénitiens, quoique dépouillés par la Porte ottomane, ne s'unirent point à ses ennemis.

En 1789, Louis Manin fut élu doge lorsque les troubles de France et l'effervescence des esprits préparaient l'Europe à des événemens extraordinaires. Une nation entière demandait, les armes à la main, une législation nouvelle, anéantissait tous les priviléges, et dictait des lois à son souverain. A ce spectacle, Venise encore

Digitized by Google

tranquille, Venise, qui avait vu naître et mourir tant d'Etats, toujours debout sur ses quatorze siècles d'antiquité, crut pouvoir subsister seule sur la terre; mais la providence en avait autrement ordonné, l'Italie devait être aussi bouleversée, et vérifier ce qu'a dit un grand poëte de cette belle contrée, le Tasse :

Muoiono le città, muoiono i regni.

Toutes les puissances coalisées furent écrasées par les Français, et leur territoire envahi. Ils passèrent bientôt les monts, et s'approchèrent de Venise, dont la perte ne fut que retardée par le long siége de Mantoue. Le sénat, à l'aspect de vingt mille hommes armés campés près de Venise, sentit sa faiblesse, et prévit sa dernière heure. Le grand conseil assemblé abdiqua la souveraineté le 12 mai 1797, et le lendemain six mille Français s'emparèrent de la ville et des forts. Bientôt le traité de Campo-Formio fit passer Venise sous la domination de l'Autriche.

Ainsi finit cette république célèbre, le plus remarquable des Etats modernes par son ancienneté, et par la singularité de son gouvernement. Depuis bien des années elle n'était que l'ombre de ce qu'elle fut jadis; sans mouvement et sans vie, elle était dans la vieillesse, dans la décrépitude. Quant à son état présent, on sait qu'à la suite de la guerre de 1805, et en exécution du traité de Presbourg, Venise, rentrée sous la domination de l'Empereur Napoléon, a été constituée partie intégrante de son royaume d'Italie, et que le titre de prince de Venise a été donné à S. A. I. le prince Eugène Napoléon, vice-roi d'Italie, fils adoptif de S. M.

Tel est le précis que nous croyons devoir présenter de l'*Histoire abrégée de Venise*. Elle est, en général, bien écrite, avec beaucoup d'ordre, de clarté et de noblesse dans le style, qui cependant n'offre pas toujours cette exacte propriété de termes d'où résulte la véritable éloquence. On y trouve aussi trop de petits faits *Vénitiens*, et trop de faits majeurs où Venise n'eut point assez de part, ce qui contredit le titre d'*Histoire abrégée*. Mais

Digitized by Google

tout cela n'empêche pas que l'ouvrage ne soit très-estimable, et n'offre par-tout, dans son auteur, la preuve d'un talent distingué, d'un jugement sain, et d'un très-bon esprit. D.

AMOUR ET RELIGION.

NOUVELLE ARABE.

Don Fernandès, pris par les Algériens sur une galère maltaise, où il faisait ses caravanes, avait été vendu à un marchand de Sidon. Il le servit pendant trois ans : mais étant parvenu à informer ses parens de sa destinée, il en avait reçu les fonds nécessaires pour payer sa rançon. Il se disposait donc à partir pour l'Europe, sur un vaisseau portugais qui devait mettre à la voile le lendemain à la pointe du jour pour se rendre à Lisbonne. Fernandès ayant toute sa famille dans cette ville, se proposait d'y passer quelques mois, et de retourner ensuite à Malte, pour y finir ses caravanes. Il employa toute la journée à faire les préparatifs de son voyage, et se retira fort tard et très-fatigué.

A peine fut-il rentré qu'on le prévint qu'une vieille esclave arabe l'attendait depuis long-tems avec une vive impatience, et qu'elle demandait instamment à lui parler. Dès qu'elle fut en présence de Fernandès, elle se prosterna à ses pieds et lui offrit une grande quantité d'or et de bijoux précieux renfermés dans une cassette enrichie de pierreries.

« Seigneur, lui dit-elle, Zabeïr la fille de Mostali, émir des Arabes à Samarie, vous envoie ce présent. Elle vous prie de l'accepter et de vouloir bien payer son passage et le mien, sur le bâtiment qui doit vous conduire en Europe. Elle est chrétienne et je le suis aussi. Sa mère, qui dès sa première jeunesse avait reçu les lumières de la foi par le ministère d'un saint religieux de Nazareth, a inspiré à Zabeïr tout le zèle qu'elle avait elle-même pour la religion : en mourant, elle a dit à sa fille ces paroles qui ne s'effaceront jamais ni de la mémoire de Zabeïr, ni de la mienne :

« Répète-moi encore, ô ma chère Zabeïr, ce que tu m'as » déjà répété si souvent ! Promets-moi que tu n'abandonneras jamais la religion dans laquelle j'ai pris soin de t'ins» truire. C'est avec une douleur bien amère que je te laisse,

» si jeune encore, exposée à tous les périls qui menacent la » foi au milieu des infidèles. Ah ! si le ciel me rendait la » santé, s'il m'était permis de vivre encore quelques ins- » tans, je ne voudrais faire usage des jours qui me seraient » accordés que pour te conduire dans un pays catholique, » et pour confier ta jeunesse à ces vierges pieuses qui, sé- » parées entièrement du monde, font de leur solitude un » véritable paradis, et mènent une vie qui les égale aux » anges, et les rend presque aussi heureuses sur la terre » que les esprits bien-heureux le sont dans le ciel. » Elle mourut en parlant ainsi à sa fille, et depuis six mois qu'elle n'est plus, Zabeïr ne cesse de pleurer la plus tendre des mères, et moi la meilleure des maîtresses.

« Hier Mostadi a déclaré à Zabeïr qu'il vient de signer son contrat de mariage avec le fils d'un négociant du Caire extrêmement riche. On dit que des affaires de commerce ont amené ce jeune Egyptien en Palestine, et que sur le tableau qu'on lui a fait de ma jeune maîtresse, de sa beauté de ses vertus, il en est devenu passionnément épris. Mais Zabeïr est bien résolue, non-seulement à ne pas épouser un musulman, mais aussi à ne jamais se marier.

» Dès que nous serons arrivées dans un pays catholique, nous nous retirerons dans une maison religieuse, et nous y passerons le reste de nos jours à pratiquer les exercices de notre religion et à prier le ciel d'éclairer enfin Mostadi, car Zabeïr verse des torrens de larmes toutes les fois qu'elle pense que son père mourra dans l'erreur. »

Fernandès essaya de faire sentir à la vieille Hazala (c'était le nom de l'esclave arabe), toutes les conséquences qui pouvaient résulter de la démarche que Zabeïr projettait. Il lui témoigna même qu'il aurait la plus grande répugnance à faciliter l'évasion d'une jeune fille qui, par un zèle dont la religion même n'autorisait peut-être pas l'excès, voulait franchir les mers et chercher Dieu à travers mille périls, en fuyant la maison de son père.

« Seigneur, reprit Hazala sans paraître émue de ce qu'elle venait d'entendre, c'est l'ordre même du ciel qui fait partir Zabeïr. Sa mère lui est apparue en songe plusieurs fois et lui a ordonné de fuir la terre des musulmans. Cette nuit encore, Zabeïr a rêvé qu'elle la voyait, et qu'elle lui faisait serment de ne plus différer à exécuter ses ordres. Pour y parvenir elle a profité d'un moment où son père était absent, et s'est évadée. Nous sommes arrivées depuis deux heures à Sidon où Zabeïr demeurera cachée, jusqu'à notre départ,

Digitized by Google

chez une veuve de mes amies. Je n'ai point craint, Seigneur, ajouta-t-elle, de m'adresser à vous pour procurer un protecteur à ma jeune maîtresse. Votre qualité de chevalier, et principalement la croix que vous portez, vous fait une loi de favoriser des chrétiennes qui ne forment d'autres vœux que celui de rester fidèles à leur religion. Si cependant vous nous refusez votre secours, si, fatigué de quelques années d'esclavage, vous craignez d'y retomber, si enfin vous n'avez pas le zèle que vous devez avoir pour le service de Dieu, nous n'en partirons pas moins sur le vaisseau qui met demain à la voile; nous y monterons avec confiance, bien assurées que le ciel veillera sur nous, et qu'il éloignera tous les dangers dont nous pourrions être menacées.»

Don Fernandès soupira profondément et garda le silence pendant quelques instans. Enfin il dit à Hazala. «Retournez près de Zabeïr. Puisque rien ne peut ébranler votre résolution, ni la sienne, je ne vous refuserai pas mon appui. Je ferai l'arrangement nécessaire pour le voyage de Zabeïr avec le capitaine portugais, et lorsqu'il en sera tems j'irai moi-même la chercher; je la conduirai au vaisseau, et je veillerai sur elle pendant toute la traversée comme si elle était ma sœur. Aussitôt que nous serons arrivés en Portugal, je la menerai à Lascaïs, dans une maison de l'ordre de saint Benoît, dont ma tante est supérieure, et je la lui recommanderai avec tout l'intérêt que méritent les sacrifices qu'elle fait à la religion.»

Hazala, fort satisfaite de cette réponse, s'empressa d'instruire Zabeïr du succès de son message. Elles passèrent une grande partie de la nuit en prières, pour obtenir du ciel la faveur d'échapper aux poursuites de Mostadi, et pour le supplier de les protéger pendant tout le cours de leur voyage.

Il n'était pas encore jour quand elles virent entrer Don Fernandès. Zabeïr lui fit ses remercîmens, et le pria de vouloir bien lui permettre de l'appeler son frère. Le chevalier portugais lui répondit avec toute la bonté et toute la politesse qui lui étaient naturelles. Il prit la main de sa sœur adoptive, la conduisit au vaisseau, et la mit ainsi qu'Hazala en possession de la chambre qui leur était destinée.

Le vent favorisait leur navigation: mais depuis le moment que Zabeïr était montée dans le vaisseau, elle n'avait cessé de s'affliger. Elle se félicitait toujours, il est vrai, d'avoir eu le courage d'accomplir sa résolution; mais elle songeait

Digitized by Google

à la douleur que sa fuite causait à son père, et cette pensée lui faisait verser des torrens de larmes. « Ah ! vous ne savez pas, disait-elle à Fernandès qui s'efforçait de la calmer, vous ne savez pas quelle douceur, quelle indulgence Mostadi m'a toujours montrée. La veille du jour encore où je me suis arrachée à sa tendre affection, lorsqu'il remarqua la profonde tristesse avec laquelle j'apprenais que les accords de mon mariage étaient signés, il me prit dans ses bras : Ma chère Zabeïr, me dit-il, vous avez déjà refusé les partis les plus avantageux et j'ai cédé à tous vos désirs. Aujourd'hui encore, je suis prêt à tout sacrifier à votre bonheur. Si malgré la retraite où vous vivez quelqu'un a pénétré jusqu'à vous et vous a prévenue en sa faveur, ne me le cachez pas : je ne négligerai rien pour seconder vos vœux et vous établir comme vous le souhaiterez. Mais si votre cœur n'a pas fait un choix, si vous n'avez rien à objecter contre ce jeune Egyptien si digne de vous posséder, je ne puis consentir à vous faire manquer un mariage si avantageux. Votre tristesse n'a aucun motif raisonnable, et je vous servirais mal en cédant à ce caprice, bien extraordinaire assurément dans une fille de votre âge. Voilà, mon frère, poursuivit Zabeïr, voilà quel est le père que j'ai plongé dans la douleur. Je l'ai fui, et si jamais il a de mes nouvelles, elles lui annonceront que je me suis ensevelie pour toujours dans un cloître, et qu'il ne me reverra jamais ! »

Les combats intérieurs qu'éprouvait Zabeïr altérèrent bientôt sa santé. La fièvre lui prit : les accès étaient très-violens, et le médecin déclara qu'il serait dangereux pour elle de continuer sa route. Fernandès se fit donc descendre à Alicata en Sicile. Il y passa quelques jours, pendant lesquels Zabeïr profita des momens où sa santé lui permettait de sortir, pour visiter les églises de cette ville. Elle se plaisait particulièrement à prier dans la chapelle des Bénédictines. Ces voix si douces, si argentines, si remplies de toute l'onction que donne la piété, répandaient un charme religieux dans son ame. Il lui semblait que cette touchante harmonie était un présage certain du bonheur dont jouissaient ces pieuses filles dans leur solitude, et lui rappelait les tableaux que sa mère lui avait retracés si souvent de la vie céleste que menaient sur la terre ces créatures angéliques.

Cependant la maladie de Zabeïr, après avoir pris différens caractères, se tourna en fièvre lente, et Fernandès loua une jolie petite maison de campagne sur les bords de l'Héméra,

Digitized by Google

dans l'espérance que le grand air et la promenade pourraient hâter la guérison de sa sœur. Ils se retirèrent dans cette agréable retraite, n'ayant pour les servir qu'Hazala et un domestique portugais qui avait partagé la captivité du chevalier. C'est là qu'uniquement occupé de sa jeune Arabe, Don Fernandès oubliait tout l'univers. Quand elle souffrait, il ne la quittait pas, et disputait de zèle pour la servir avec la bonne Hazala. Dans les momens où elle était mieux, il la conduisait dans les belles prairies qui bordent l'Héméra, et s'efforçait de la distraire en lui procurant tous les plaisirs que peut offrir la campagne. Tout avait pour Zabeïr le mérite de la nouveauté. Elle admirait les sites variés de la Sicile, la richesse des moissons, la gaîté franche des villageois, la candeur des paysannes qui, malgré la grande liberté dont elles jouissaient, ne le cédaient point en modestie aux filles de l'Orient. Enfin il lui semblait être dans un pays enchanté.

Pendant le séjour qu'il avait fait en Palestine, Fernandès avait appris l'arabe. Cette langue lui avait toujours paru harmonieuse et très-expressive; mais dans la bouche de Zabeïr elle avait une douceur, une grâce inexprimable. Zabeïr était ignorante comme toutes les femmes de l'Asie, mais elle avait reçu du ciel une ame si tendre, un esprit si juste; tous les sentimens de son cœur montraient tant de pureté, tant d'élévation, qu'elle n'avait eu besoin d'aucune étude pour déployer dans ses entretiens les trésors les plus précieux. Le plaisir que l'on prenait à l'entendre peut être comparé à celui que goûte un voyageur dans ces vallées agrestes, sauvages même, où la main du tems, moins prompte mais plus savante que celle de l'homme, a semé des beautés sans nombre. Un charme qu'il ne peut définir s'empare de tout son être : il ralentit ses pas, il s'arrête, et ce n'est point sans un effort pénible qu'il s'arrache à cette délicieuse solitude, dont le souvenir ne s'effacera jamais de sa mémoire.

La maladie de Zabeïr dura plusieurs mois. Enfin, la fièvre la quitta, et Fernandès voyait chaque jour, avec ravissement, les yeux de sa jeune amie se ranimer, son teint reprendre la fraîcheur qui lui était naturelle, et ses traits s'embellir de tout l'éclat que donnent la jeunesse et la santé.

Dès que Zabeïr sentit renaître ses forces, elle témoigna le désir de continuer son voyage; mais Fernandès, qui redoutait l'instant de quitter les bords de l'Héméra où il se

Digitized by Google

trouvait heureux, retardait toujours, sous différens prétextes. Zabeïr insista vivement. Elle lui fit promettre de saisir la première occasion qui se présenterait; et même elle exigea qu'il écrivît à un négociant d'Alicata, pour être exactement informé des bâtimens qui feraient voile pour le Portugal. Ce négociant prévint Fernandès, quelques jours après, qu'un vaisseau français, venant de Smyrne, relâcherait à Lisbonne, et qu'il lui serait possible de s'arranger avec le capitaine pour se rendre en cette ville.

Fernandès annonça cette nouvelle à Zabeïr avec l'air du plus profond abattement. Ma sœur, lui dit-il, vous allez être satisfaite, et nous nous embarquerons dans trois jours; mais est-il possible que vous soyez impatiente de quitter des lieux si charmans! N'espérez pas retrouver ailleurs les bosquets délicieux qui bordent l'Héméra. Vous ne reverrez plus d'aussi belles prairies, un ciel aussi pur, des retraites champêtres si fraîches, si tranquilles, si favorables aux douces méditations qui font vos délices. Ah! ma sœur, si le bonheur que vous goûtez ici était aussi parfait que le mien, vous ne consentiriez point à partir, vous voudriez y passer votre vie. Le bonheur est bien rare sur la terre! Le ciel nous l'offre: si nous dédaignons cette faveur, nous nous rendons coupables d'une ingratitude dont nous porterons la peine tant que nous existerons. Ma chère Zabeïr, ne soyons pas ennemis de notre propre félicité. En disant ces mots, il prit une des mains de Zabeïr et la pressa doucement dans les siennes.

La jeune Arabe ne répondait pas, mais elle était baignée de larmes. Ah! s'écria Fernandès, que dois-je espérer du trouble où je vous vois? Le cœur de ma chère Zabeïr aurait-il entendu le mien, avant même qu'il osât lui exprimer tout ce qu'il sent? aurait-elle deviné que je ne puis plus me séparer d'elle?

Zabeïr était si vivement émue qu'il lui était impossible de proférer un seul mot. Enfin levant avec timidité, sur Fernandès, ses yeux remplis de pleurs: Mon frère, lui dit-elle, je ne suis restée, hélas! que trop long-tems en ces lieux! Partons, je vous en conjure, le plus tôt possible.

Eh! pourquoi, reprit Fernandès avec surprise, regrettez-vous les momens que j'ai passés près de vous? N'ai-je pas tout sacrifié à la crainte de vous déplaire? Avez-vous la moindre idée de tout ce que j'ai souffert? N'ai-je pas concentré dans mon cœur tous les feux que

Digitized by Google

vous y avez allumés ? Ah ! si vous connaissiez la violence des combats que j'ai soutenus pour ne point troubler votre tranquillité, vous avoueriez que je mérite, sinon votre amour, au moins toute votre confiance. Enfin, Zabeïr, vous savez mon secret ; il n'est plus tems de vous rien dissimuler. Si votre cœur répond au mien, ne craignez pas de me le dire. Je vous conduirai à l'autel avant de quitter la Sicile ; et je montrerai avec orgueil, à ma famille, à ma patrie, la vertueuse, la belle, l'adorable épouse que le ciel m'a donnée.

Jamais, s'écria Zabeïr avec un accent douloureux, jamais je ne puis être votre épouse ! Elle tira de son sein un petit porte-feuille en brocard d'or, et l'ayant ouvert, elle présenta à Fernandès ce billet écrit avec son sang :

« Je promets à Marie, si elle protége ma fuite, et me » fait arriver sans aucun malheur dans un pays catholique, » de me consacrer à son service, et de m'enfermer dans » une maison de vierges chrétiennes, pour y passer le reste » de mes jours. »

Mon frère, ajouta-t-elle avec l'expression la plus touchante, quand j'ai signé cet écrit, je ne croyais pas qu'il me serait si pénible de remplir ma promesse !

Fernandès chercha à lui faire comprendre qu'elle n'était point irrévocablement liée par cet engagement, et que l'autorité ecclésiastique pouvait facilement le rompre. Il lui cita même un grand nombre de vœux solennels qui avaient été annullés par le saint-siége.

Zabeïr l'écoutait avec la plus grande attention. Non-seulement le bonheur de sa vie dépendait de la résolution qu'elle allait prendre ; mais il fallait aussi qu'elle prononçât sur la destinée de Fernandès. L'idée de porter le désespoir dans un cœur si noble, si généreux, si tendre, la faisait frémir. Quelquefois elle paraissait ébranlée, et Fernandès se flattait de l'avoir convaincue. Il la suppliait avec instance de le suivre à Rome et de faire prononcer le souverain pontife sur le vœu téméraire par lequel elle se croyait engagée. Enfin, après une longue résistance, Zabeïr se borna à lui demander un délai de vingt-quatre heures pour réfléchir à tout ce qu'elle venait d'entendre.

Elle se retira de très bonne heure et souhaita le bonsoir à Fernandès avec beaucoup d'affection. Je vais, lui dit-elle, prier Marie de m'éclairer dans une circonstance si délicate. Je ferai ce qu'elle m'inspirera, et si je ne puis être à vous sans crime, s'il faut me séparer d'un frère si

Digitized by Google

digne de toute ma tendresse, il ne doit point m'accuser d'ingratitude, ni même d'indifférence sur le chagrin que ma résolution pourrait lui causer. Son souvenir restera dans mon cœur : je le porterai aux pieds des autels, et le ciel ne repoussera pas les vœux que je lui adresserai pour celui à qui j'aurais trouvé si doux de consacrer ma vie.

Fernandès ne dormit pas un instant. Il repassait en lui-même tout ce qu'il avait dit à Zabeïr et tout ce qu'il avait encore à lui dire. Il se reprochait d'avoir oublié d'offrir à sa belle et vertueuse amie les motifs les plus forts, les plus capables de faire impression sur son esprit. Il avait fait, depuis qu'il l'avait quittée, une foule de réflexions nouvelles, contre lesquelles il lui semblait impossible de rien objecter, et qui le remplissaient des plus douces espérances. Il se leva de très-grand matin, et comme Zabeïr ne sortait jamais de son appartement avant que le déjeûner fût servi, il alla se promener, en attendant, sur les bords de l'Héméra. Son impatience lui fit devancer l'heure, mais, en rentrant chez lui, il y trouva un domestique attaché à la maison des Bénédictines d'Alicata, qui lui remit une lettre de Zabeïr conçue en ces termes :

« Plus je réfléchis attentivement, mon frère, à la position » où je me trouve, moins je puis me persuader que les » hommes, quelle que soit la sainteté du rang qu'ils occu- » pent sur la terre, aient la puissance de rompre les enga- » gemens que j'ai pris avec le ciel. Je ne peux même me » dissimuler qu'il est maintenant impossible que je sois » heureuse loin de vous ; mais si je consentais à être votre » épouse, la pensée du vœu que j'ai fait troublerait sans » cesse ma conscience, et je n'aurais plus ici-bas aucun » repos à espérer. J'ai pris la résolution pénible, mais inébranlable, de consommer mon sacrifice. Je suis entrée » dans la maison des Bénédictines d'Alicata, et je n'en » sortirai jamais.

» On trouve que les objets que j'ai apportés avec moi » sont plus que suffisans pour payer ma dot et celle d'Hazala. » Je vous prie de garder le reste : il est juste qu'un frère » soit l'héritier de sa sœur, et vous ajouteriez à mes chagrins » d'une manière bien cruelle, si vous refusiez ce faible » témoignage de ma reconnaissance et de mon éternelle » affection.

» Adieu, mon frère, j'ai abandonné les lieux que votre » présence m'a rendus si chers, mais mon cœur ne cessera » jamais d'être auprès de vous. » ZABEÏR.

Digitized by Google

Il serait impossible de peindre le désespoir de Fernandès. Il partit sur-le-champ pour Alicata, et se rendit au couvent des Bénédictines. Il demandait à voir Zabeïr; mais ce fut la supérieure qui vint le recevoir. Monsieur le chevalier, lui dit-elle, je ne vous priverai pas toujours de la vue d'une personne qui vous regarde comme son frère, et qui se loue infiniment de la délicatesse de votre conduite avec elle; mais dans les premiers momens de votre séparation, cette entrevue serait trop douloureuse pour vous et pour votre sœur.

Fernandès demanda qu'il lui fût au moins permis d'écrire à Zabeïr; ce qu'on lui accorda volontiers: mais rien ne put ébranler la résolution que la jeune Arabe avait prise. Après qu'elle eut fait ses vœux, on l'adjoignit à la religieuse chargée de la sacristie, et Zabeïr passa le reste de sa vie à parer les autels, à les orner de fleurs, à préparer les parfums qu'on devait y faire brûler.

Fernandès ayant perdu toute espérance de posséder Zabeïr, fit remettre à la supérieure tout ce qui avait appartenu à la jeune religieuse, et s'embarqua pour Malte, où il se hâta de prononcer ses vœux. Tous les ans il allait passer quelques jours à Alicata pour y voir sa sœur; mais le regret de l'avoir perdue détruisit insensiblement sa santé, et il mourut fort jeune.

Par ses dernières dispositions, il donnait une partie de ses biens aux Bénédictines d'Alicata, et ordonnait que son corps serait transporté dans leur église pour y être inhumé. Un des plus célèbres artistes de l'Italie avait fait, d'après les ordres de Fernandès, le mausolée qui devait recevoir les restes de ce chevalier. On y voyait, près d'un autel, l'Amour et la Religion offrant de concert une colombe en sacrifice, et allumant avec leurs flambeaux le feu qui devait consumer la victime. Sur la base on lisait ces mots écrits en latin, en arabe et en italien: *Ils se sont réunis pour m'arracher à la vie!*

Zabeïr versa des torrens de larmes en voyant arriver ce triste et précieux dépôt; et tous les soirs, ses compagnes qui partageaient sa douleur, la suivaient en silence lorsqu'elle allait prier sur le tombeau de son ami: là, ces tendres et pieuses recluses pleuraient, priaient et soupiraient avec Zabeïr.

ANTOINETTE LESCOMBE.

Digitized by Google

VARIÉTÉS.

CHRONIQUE DE PARIS.

Les bals sont, de tous les genres d'amusemens, celui que l'on recherche en ce moment avec plus d'ardeur; bals de cour, bals de société, bals bourgeois, bals publics, redoutes, colysées; il y en a pour toutes les classes, pour tous les goûts, pour tous les jours de la semaine. Mais il en est un qui commence à éclipser tous les autres, et qui jouit seul de l'avantage inappréciable d'assurer tous les ans, pendant quelques nuits d'hiver, aux femmes du plus haut rang la liberté des grisettes, et aux jolies grisettes les priviléges des femmes de cour : c'est le *bal de l'Opéra*. Depuis quatre-vingt-seize ans (y compris l'année courante), l'Opéra est en possession du privilége exclusif des bals publics, masqués, qui se donnent avant les jours gras. L'origine d'un pareil genre d'amusement ne pouvait être mieux placé qu'au tems de la Régence, mais on aurait lieu d'être surpris que la première idée en fût venue à tout autre cardinal, qu'au cardinal Dubois.

L'invention des *mascarades* semble appartenir aux Maures d'Espagne; et dans les descriptions que nous ont conservées leurs historiens, des fêtes brillantes de Cordoue et de Grenade, il est question de nombreux travestissemens et de cérémonies burlesques assez semblables à celles de notre carnaval. Ajoutons que le mot *mascarade* vient évidemment de l'arabe *mascara*, qui signifie bouffonneries.

Les mascarades ont fait pendant long-tems en France les délices de la cour; mais elles n'eurent à aucune époque autant d'éclat que pendant la jeunesse de Louis XIV. Jusqu'à l'âge de trente ans, ce monarque manqua rarement d'y figurer en personne, et d'y faire briller un talent très-distingué pour les danses de caractère; mais ces jeux renfermés dans l'enceinte du Louvre, en faisant disparaître l'étiquette, ménageait encore les convenances; on y conservait, jusque sous le masque, une certaine retenue inséparable des plaisirs d'une cour aussi polie.

Ce ne fut qu'en 1715, lorsque l'Académie royale de musique ouvrit sa vaste enceinte à la foule masquée de toutes les classes; ce ne fut qu'à cette époque, disons-nous, que tous les avantages du bal masqué furent appré-

Digitized by Google

ciés à leur juste valeur. On est aujourd'hui assez généralement convaincu, par observation ou par expérience, que les bals de l'Opéra ne sont, pour le plus grand nombre de ceux qui s'y rendent, que des occasions de rendez-vous, d'intrigues galantes, et des sujets d'inquiétude pour les amans et les maris. La danse en est à-peu-près bannie, et l'orchestre ne continue à jouer, que pour faire sauter quelques masques obscurs qui forment une ou deux contredanses à l'extrémité de la salle. Autrefois les bals d'Opéra présentaient une grande variété de costumes; des mascarades nombreuses, dirigées souvent par l'imagination la plus folle et la plus originale, pouvaient offrir un appât à la curiosité publique; aujourd'hui qu'on entend mieux ce jeu-là, et qu'on vient au bal pour se cacher et non pour se faire voir, le bon ton n'admet plus d'autre déguisement que le *Domino*. Un étranger jetté au milieu de cette foule de fantômes, noirs pour la plupart, qui se heurtent, se pressent, se mêlent en tous sens, dont la conversation (du moins celle que l'on peut entendre) se borne à quelques phrases banales, prononcées d'un son de voix uniformément ridicule; cet étranger doit avoir quelque peine à se faire une idée du plaisir que l'on peut trouver dans une semblable réunion; qu'il se marie et qu'il conduise sa femme au bal de l'Opéra, il saura bientôt les plaisirs qu'on y cherche et les risques qu'on y court.

— Il existe dans toutes les grandes villes des établissemens, qu'une morale spéculative s'empresserait d'en exclure et qu'une politique sage doit si non favoriser, du moins tolérer assez ouvertement pour avoir le droit d'y exercer une continuelle surveillance: de ce nombre sont les maisons de jeu. Sans nous engager dans des discussions aussi ennuyeuses qu'inutiles sur leurs avantages et leurs inconvéniens, nous nous bornerons à jeter en passant un coup-d'œil sur les mœurs de leurs habitués. Ils forment sous le nom de joueurs une classe toute particulière, aussi remarquable par la variété que par la singularité de ses habitudes. Il existe dans Paris dix ou douze mille individus qui n'ont d'autre moyen d'existence, d'autres ressources que les produits du jeu. Ces gens-là sont faciles à reconnaître: dans une année ils passent deux ou trois fois de la misère à l'opulence. Aujourd'hui logé à l'hôtel d'Europe, ou à l'hôtel Grange-Batelière, vous voyez l'un d'eux sortir dans un carrick élégant, pour conduire au bois de Boulogne une de nos plus jolies laïs; il dîne à un louis par tête chez Beauvilliers, et se

Digitized by Google

montre le soir au balcon de l'Opéra, vêtu avec autant de goût que de recherches et d'élégance. Deux mois après ne vous étonnez pas d'apprendre que ce même homme loge au quatrième étage dans l'allée d'un marchand de vin ; ne soyez pas surpris de le rencontrer vers midi sous les galeries du Palais-Royal, vêtu d'une rédingotte étroite, d'un gilet prudemment boutonné jusqu'en haut, en cravatte de couleur, et en bottes dont la propreté ne répare par les injures causées par le tems et un long service. Si vous le suivez dans la maison de jeu où il se rend, vous l'y verrez assidu près du joueur auquel la fortune sourit, et l'attendant à la sortie pour lui faire l'emprunt d'un écu qui doit servir à le faire dîner, s'il a (chose très-rare) assez de raison, pour ne pas l'exposer sur le tapis avant de quitter la place. A côté de ces hommes dont la vie se partage entre les jouissances les plus dispendieuses et les privations les plus pénibles se trouve une autre espèce de joueurs dont l'existence est moins agitée et moins précaire : l'extérieur de ceux-ci est simple et uniforme : on voit à la symétrie, à la régularité de leurs mouvemens, qu'ils font aujourd'hui ce qu'ils ont fait hier, ce qu'ils feront demain. Constamment assis à la même place où ils arrivent à la même heure, ils commencent par ranger leurs MASSES devant eux, piquent gravement tous les coups de *la taille*, sur une carte que leur apporte le *monsieur de la chambre*, et restent quelquefois deux heures sans hasarder un écu ; le moment favorable arrive, ils jouent, perdent ou gagnent avec le même sang froid, et quittent rarement la partie sans avoir fait sur la banque le gain modeste auquel se bornent leurs prétentions. Cette tâche remplie, ces joueurs redeviennent des gens du monde pour le reste de la journée, et l'on trouve en eux des convives d'autant plus agréables que le jeu dont ils ne font le matin une affaire, n'a le soir aucun charme pour eux. Si l'on ajoute à ces principaux habitués des maisons de jeu, l'artiste et quelquefois l'artisan qui vient y laisser le prix de ses économies, le jeune homme qui cherche à s'y faire une ressource, l'étranger qui croit s'y couvrir des frais de son voyage et ne manque guères d'y laisser la plus grande partie de l'argent qu'il destinait à ses plaisirs, on aura une idée assez exacte d'une classe d'hommes qui ne doivent exciter ni compassion dans le malheur ni envie dans la prospérité.

— Puisqu'il n'est question dans maint salon doré que de KANT et de sa philosophie, qu'elle compte déjà dans cette

Digitized by Google

cette capitale de nombreux adeptes qui jettent en silence les fondemens d'une doctrine à la propagation de laquelle deux de nos plus jolies femmes ont promis de s'employer; nos lecteurs nous sauront quelque gré de leur donner un avant-goût de cette science sublime, dont nous avons puisé les premières notions dans un Manuel à l'usage des nouveaux convertis.

Jusqu'à ce moment on a cru assez généralement en France que Locke et Condillac étaient d'assez bons esprits, qu'ils avaient porté la lumière dans les profondeurs de la métaphysique, et qu'ils avaient découvert les lois du monde moral, comme Newton a découvert celles du monde physique: erreur! insigne erreur! dont la philosophie de Kant ne tardera pas à nous désabuser; il suffit pour s'en convaincre d'en connaître les premiers élémens. D'abord cette science qui s'appelle le *transcendentalisme* repose sur des principes tout *rationels* dont voici le plus important. (Nous aurons soin de mettre en italique tous les mots et toutes les citations textuels). *Les connaissances qui ont pour base le* RAISONNEMENT *et l'*EXPÉRIENCE *sont fausses et illusoires. Le transcendantalisme remet les esprits sur la route rationnelle et a pour objet de nous tirer de la barbarie où nous retient l'étude des sciences naturelles et de la littérature, en un mot de l'*UTILE *et du* FUTILE, *pour nous transporter dans un monde supersensible où tout se forme d'*APPARENCES *et où tout est* VRAI, *attendu que rien n'est* RÉEL.

Plus de matière, plus de corps, plus de ces guenilles si chères au bon homme Chrisalde: *l'univers entier se trouve dans la profondeur du sens moral*; lequel sens moral est pourvu d'un organe par excellence qui se nomme le COGNITIF, et qui possède trois facultés, *la sensibilité*, *l'entendement* et *la raison*. Ce cognitif est la cheville ouvrière du système transcendental et ne ressemblerait pas mal à l'ame vulgaire, n'était qu'il n'a pas la moindre prise sur le monde supersensible et *ne peut s'élever à l'idée de Dieu, de l'éternité, du bien et du mal*, ce qui semble, au premier coup-d'œil, matérialiser un peu ses fonctions; mais heureusement on a commencé par nous apprendre, que l'existence de la matière n'étant prouvée *que par l'expérience et le raisonnement*, devait être rangée au nombre des idées fausses et illusoires.

Le père de cette philosophie germanique déclare qu'il a renversé de fond en comble la doctrine de Locke, qu'il traite de vulgaire et de superficielle; *de cette doctrine unique*

Digitized by Google

ment fondée sur le raisonnement et l'expérience qui s'obstinent à compter pour quelque chose l'organisation matérielle; où l'on soutient, après Aristote, *que nos idées nous arrivent par les sens*; sous prétexte que nous aurions de la peine à nous faire, sans yeux, l'idée de la lumière, sans odorat, l'idée des parfums, sans oreilles, l'idée des sons et de la musique; *de cette doctrine enfin qui ne s'attache qu'au* PALPABLE *et* A L'UTILE, sans le moindre souci *du cognitif, de la lumière axiomatique et des jugemens sympathiques à priori*.

On ne s'attend pas que nous essayons, dans un article de la nature de celui-ci, d'entrer dans de plus longs détails sur ce nouveau système renouvelé des Grecs, qui ne tardera pas à devenir l'objet des plus graves et probablement des plus ennuyeuses discussions; nous aurions même évité d'en parler, s'il n'était venu à notre connaissance que ces folies d'outre-Rhin commencent à faire des enthousiastes, et vont être consignées avec éloge dans un grand ouvrage biographique où l'on devait croire, d'après le nom des principaux collaborateurs, que de pareilles extravagances ne seraient point admises.

Un de ces hommes qui font attention aux petites choses, parce qu'ils s'imaginent qu'elles naissent des grandes, ou qu'elles y conduisent, nous faisait dernièrement observer avec un air d'importance qui nous parut d'abord un peu risible : « que les journalistes du tems passé, parlaient toujours en nom collectif, qu'en fait de discussion politique, philosophique ou littéraire, ils ne manquaient jamais d'employer la formule, *nous pensons, nous sommes d'avis, nous osons croire*, etc., tandis que c'est en leur propre et privé nom, qu'en pareilles circonstances s'expriment aujourd'hui presque tous leurs successeurs. » Assez portés de notre nature à défendre notre pauvre siècle contre cette foule de *Bartholo* à préventions ou à gages, dont les lamentations injurieuses nous assourdissent depuis si long-tems, nous avons essayé de justifier l'usage actuel, par la règle la plus simple de la grammaire qui veut, en parlant soi-même et de soi, que l'on se serve de la première personne du singulier, et que..... Notre homme ne nous laissa pas achever : « Il est probable, ajouta-t-il, que cette objection *profonde* n'avait point échappé à vos devanciers, et qu'ils y auraient répondu comme je vais le faire. Il n'y a point d'*auteurs* de journaux, mais seulement des *rédacteurs*, des *collaborateurs* chargés de.

Digitized by Google

mettre en ordre et de produire séparément les différentes parties d'un travail qu'on est censé avoir fait en commun, et dont les membres de la société doivent être solidaires. Les anciens journalistes (c'est-à-dire, les Marmontel, les Champfort, les Laharpe), ne se croyaient pas en littérature des personnages assez importans pour donner une forme individuelle à l'opinion, toujours un peu précipitée, qu'ils énonçaient dans un journal; ils sentaient qu'elle avait besoin d'être présentée comme le résultat d'un examen entre plusieurs collaborateurs; que si le public peut vouloir être instruit du jugement que porte une société de gens de lettres sur le livre qui vient de paraître, il lui est fort indifférent de savoir ce qu'en pense Monsieur tel ou tel, etc.» Notre homme concluait qu'il y avait tout-à-la-fois défaut de modestie et de convenance dans l'usage qui a prévalu. En y réfléchissant, peut-être trouverait-on qu'il y a quelque chose de vrai dans cette remarque.

— Nous parlions dans un de nos derniers numéros des cabinets du *Cadran Bleu* et de la *Galiotte*, et nous les signalions comme témoins discrets de plus d'une aventure galante; nous étions loin de prévoir que ce dernier endroit (la Galiotte), allait devenir le théâtre de la plus sanglante catastrophe. M^lle^ Jolymay, lingère, était liée depuis quelque tems de la manière la plus intime avec le chef d'office d'une grande maison: elle n'avait point tardé à s'apercevoir que cet homme, sous un extérieur aimable, cachait les inclinations les plus vicieuses, et toutes ses démarches avaient pour but de rompre avec lui sans s'exposer à un malheur dont elle semblait avoir le pressentiment. C'est dans un souper qui devait servir de terme à leur liaison, après avoir demandé et obtenu de la demoiselle Jolymay 500 francs, dont il disait avoir besoin pour retourner dans son pays, que ce misérable saisit sa victime, et lui plongea un couteau dans le cœur. Dans le premier mouvement d'horreur que lui inspira son propre crime, il paraît avoir essayé de se donner la mort, et cette circonstance qui peut laisser supposer que cet assassinat a été commis dans un accès de transport jaloux, mêle quelque pitié au sentiment d'indignation qu'une action aussi atroce est faite pour inspirer.

— La visite que S. M. vient de faire au marché des Innocens est un nouveau bienfait pour la ville de Paris. Ce marché construit sur l'emplacement de l'ancien cimetière des Innocens (qui l'avait été lui-même sur l'emplacement

du marché de Champeaux), va être considérablement augmenté par la démolition des maisons qui le séparent de la Halle aux Blés. Cette augmentation de terrain produira plusieurs avantages notables; d'abord celui de donner une plus juste étendue au marché le plus considérable et le plus fréquenté de Paris; ensuite celui de régulariser cette place en débarrassant les avenues de la belle fontaine qui la décore, et que l'on s'accorde à regarder comme un des monumens les plus parfaits de la sculpture du seizième siècle. On sait que cette fontaine fut exécutée sur les dessins de l'abbé de Clagny par Jean Goujon.

— Un chimiste allemand s'annonce pour avoir trouvé le secret d'engendrer du sang au moyen du galvanisme; le docteur Gay dira sans doute que jamais découverte ne vint plus à propos pour réparer la consommation prodigieuse que ses confrères les médecins s'obstinent à en faire.

— Il paraît à Breslaw une gazette intitulée : *Gazette pour les fous et leurs amis*, par Soulson Eideeles. Si tous ceux à qui ce journal s'adresse, consentent à s'y abonner, quel fortune pour les rédacteurs !

— *Nouvelles bibliographiques.* La librairie n'a mis au jour dans cette dernière quinzaine qu'un très-petit nombre d'ouvrages de quelqu'importance. MM. Choron et Fayolle ont fait paraître le premier volume du *Dictionnaire des Musiciens*. Si quelqu'un observe que l'article du compositeur *Gaveaux* est un peu long, on peut lui répondre que par compensation celui de M^me^ *Branchu* est extrêmement court. Il semble qu'en parlant du plus beau talent de femme qui ait paru sur le théâtre de l'Opéra, on pouvait trouver encore quelque chose à dire, même après avoir annoncé que M^me^ *Branchu était femme du danseur de ce nom, et que les rôles de Didon et de la Vestale lui avaient fait honneur.*

On propose par souscription une édition in-8° des Œuvres de Destouches. Les ouvrages de ce poëte ont eu les honneurs de l'Imprimerie royale; mais cette édition est in-4°, et l'on avait besoin d'un format in-8° propre à faire suite aux belles collections des auteurs dramatiques.

NOUVELLES DES COULISSES. La comédie française doit donner avant quinze jours une comédie nouvelle en trois actes et en vers. Elle va recevoir à l'essai le jeune Firmin, sujet très-distingué du théâtre de l'Odéon.

Digitized by Google

Feydau prépare une pièce de carnaval, dont la musique est, dit-on, de trois compositeurs célèbres. Immédiatement après on mettra en répétition le *Mariage extravagant*.

L'Odéon vient de remettre avec succès la jolie pièce de Colalto, intitulée *les Trois Jumeaux vénitiens*, jouée, pour la première fois, en 1773, à la Comédie italienne. On commence à rire de l'opéra sérieux.

Le succès présumé *de la Belle au bois dormant* éloigne au *Vaudeville* toute autre étude de pièces nouvelles.

Les Variétés vont donner successivement, une pièce de carnaval, le *Chaperon rouge*, et un vaudeville villageois intitulée : *Quinze ans d'absence*.

Les écuyers Franconi fils font merveille au *Théâtre de la Porte Saint-Martin*. Une nouvelle troupe équestre va, dit-on, s'établir au Cirque sous la direction du sieur Franconi père.

Modes. La variété est si bien le caractère distinctif de la mode actuelle, du moins pour les femmes, qu'en décrivant la coiffure de trois élégantes choisies au hasard dans un cercle nombreux, on aurait l'air d'avoir rapproché des modèles séparés par deux mille ans ou par deux mille lieues, et de présenter dans un même cadre les têtes d'Aspasie, de Ninon, d'une bayadère du Gange, ou d'une indienne du Mexico. Parmi toutes ces coiffures de fantaisie la plus nouvelle est un casque sorti du magasin de M^me^ Castel rue Vivienne; il est surmonté de trois plumes jetées en arrière, sur un fond de velours souci, au rose à crevés et à bande de satin blanc ou gris de perle. Les pierres de couleur, et principalement les émeraudes, sont en faveur; les perles dans les cheveux, roulées en torsade, sont de bon goût dans une coiffure de bal. Les colliers et les garnitures de corail sont l'attribut des très-jeunes personnes. La température en se refroidissant a fait reprendre les par-dessus fourrés. Les femmes les portent ouverts dans leur voiture, les jettent au spectacle sur le derrière de leur chaise, et quelquefois à la promenade en chargent un laquais.

Les jeunes gens ont adopté, pour le matin, un pantalon de tricot gris de fer et des bottes très-hautes sur le devant de la jambe et dégagent le mollet tout entier par derrière. Quelques tailleurs garnissent les coutures du pantalon d'un petit galon de laine noire, mais nous n'oserions pas assurer que cela soit d'un goût très-pur. Le charivari de breloques est une des choses auxquelles les femmes font le plus

Digitized by Google

d'attention dans la toilette des jeunes gens : il se compose aujourd'hui d'un cachet à roue, d'une clef en mosaïque, d'un talisman et d'un prisme triangulaire en cristal enfumé; ces breloques sont obligées, les douze ou quinze autres sont au choix de l'amateur. Y.

SPECTACLES. — *Revue des Mélodrames.* — Messieurs les auteurs de mélodrames ont une telle facilité dans la conception de leurs ouvrages, une telle habitude du style qui convient à ce genre; les machinistes, peintres et décorateurs leur sont si dévoués, les administrateurs des théâtres du Boulevard montrent tant de bonne volonté, et les acteurs tant de zèle, que les nouveautés *mélodramatiques* se succèdent avec une effrayante rapidité. Grâces à la curiosité; à l'extrême *sensibilité* des habitués de ces spectacles, les productions nouvelles qui paraissent, chaque jour, sur les théâtres de l'Ambigu-Comique et de la Gaîté, ne manquent jamais ni de spectateurs, ni d'admirateurs. En résultat les auteurs s'immortalisent, les directeurs s'enrichissent, les acteurs s'égosillent, le public paye; rien de bien malheureux dans tout cela, à l'exception du journaliste qui est obligé d'aller un train de poste pour suivre auteurs et acteurs.

Les deux théâtres rivaux et voisins ressemblent à ces paillasses qui disputent de souplesses et de lazzis pour attirer la foule.—Entrez ici, messieurs, mesdames, vous y verrez le fameux *Fréderic de Nevers*. C'est ici, s'écrie l'autre, que vous verrez la célèbre pantomime de la *Famille Savoyarde* : c'est ici qu'il faut voir les *Hyglanders* ou les *Montagnards Ecossais*. Ce n'est rien, reprend le voisin, en comparaison des *Mères rivales* : c'est ici que vous verrez la vertu persécutée. C'est tout comme chez nous, crie l'autre. — *Le Vice puni*. — C'est comme chez nous. — Un enfant, un tyran, un poignard, des pistolets, des combats, etc., etc., etc.—Tout comme chez nous, tout comme chez nous.

Eh messieurs! reprend le journaliste, il y a long-tems que je m'en suis aperçu; votre répertoire ressemble à ces expositions de tableaux faits pour un concours; les vingt élèves ont traité le même sujet; on le voit reproduit sur toutes les toiles à quelques légères différences dans l'arrangement des figures et de l'action. L'un se fait remarquer par une composition plus savante, celui-ci brille par la

Digitized by Google

force de la couleur, un autre par les accessoires, un troisième par quelque correction dans le dessin ; mais, au total, tous ne représentent qu'un fait qui devient pour moi d'un intérêt presque nul lorsque je le connais.

Cependant, au milieu de cette troupe d'imitateurs dramaturges, il en est deux qui se font remarquer par une sorte de talent, lequel consiste à tirer des combinaisons nouvelles de quelques situations déjà connues, par quelque peu de régularité dans les plans de leurs ouvrages. Ces deux auteurs qui se partagent le sceptre des Boulevards, et qui vivent en paix chacun dans leurs domaines, sont MM. Pixérécourt et Caigniez. Le premier est le Corneille du genre, à la sublimité près ; le second en est le Racine, au style près. Ces deux athlètes se disputent paisiblement, chacun sur son terrain, l'admiration des habitués. Leurs productions se suivent de près, il y en a toujours une à opposer à l'autre, c'est un véritable *crescendo* de zèle et de talent. Nous étant laissés gagner de vitesse ; nous nous garderons bien de porter nos regards sur le passé ; à Dieu ne plaise qu'on ait jamais une exhumation à nous reprocher ! nous savons ce qu'on doit à la cendre des morts, et nous la laisserons reposer sans la troubler ; aussi ne parlerons-nous que des deux merveilles qui se partagent la foule chaque soir. La première est *Henriette et Adhémar*, ou *la Bataille de Fontenoy*.

M. Caigniez a montré dans cet ouvrage tout le pathétique d'une passion malheureuse et de la bravoure placée entre l'honneur et l'infamie. Quoique la pièce porte le titre de la *Bataille de Fontenoy*, cette journée mémorable n'est qu'un accessoire dans l'ouvrage ; et ce pourrait être tout aussi bien la bataille de Rocroy ou celle de Denain. Le maréchal de Saxe y joue un grand rôle ; mais par malheur encore sa personne est inutile à l'intérêt de l'ouvrage, et ce serait tout autre général que le mélodrame n'en irait pas plus mal : on pourrait même dire qu'il s'en trouverait mieux, puisqu'on n'aurait pas commis une inconvenance trop forte en faisant paraître le maréchal de Saxe gros et gras, quand il est notoire qu'il était mourant ce jour-là. La *Bataille de Fontenoy* a obtenu du succès, mais c'est celui qu'on est convenu d'appeler succès d'estime ; succès aussi décourageant pour l'auteur que pour les directeurs. On prétend que M. Caigniez vise beaucoup à l'intérêt dans ses ouvrages. Celui qui règne dans la *Bataille de Fontenoy*, porte sur une petite intrigue amoureuse. En prenant pour titre le nom

Digitized by Google

d'une des journées les plus mémorables du règne de Louis XV, il ne fallait pas la sacrifier aux détails d'une intrigue de la fille d'un colonel, et faire jouer au vainqueur de Raucoux et de Lawfeld le rôle d'un messager d'amourettes. On pourrait appliquer à M. Caigniez ce qu'un biographe disait dernièrement de Voltaire : *C'est qu'en chantant la bataille de Fontenoy il fut le seul Français qui la perdit.*

Si le théâtre de l'Ambigu-Comique végète, son voisin s'enrichit. A quatre heures les bureaux sont assiégés, et quarante loges louées d'avance; c'est un accaparement de places qui désespère la multitude obligée de s'entasser dans les galeries. Le succès prodigieux des *Ruines de Babylone* n'est pas inexplicable; tous les genres de compositions dramatiques viennent y contribuer; c'est une véritable macédoine composée de personnages héroïques, de plusieurs rôles gais de la comédie, du prestige des décorations, le tout renforcé de quelques danses assez médiocres. L'Opéra-Comique pourrait y réclamer une ou deux romances, et nous, nous ne voudrions pas assurer que Brunet n'eût aussi quelque chose à revendiquer. Somme totale, l'ouvrage est assez intéressant; plusieurs situations, quoique connues, y sont placées de manière à produire de l'effet, et c'est, en bonne conscience, tout ce qu'on peut raisonnablement exiger d'un mélodrame. Celui-ci possède les décorations qui caractérisent un succès durable, grande pompe de costumes et de décors, et cet intérêt mystérieux qui séduit toujours la multitude.

Complimenter M. Pixérécourt sur la fécondité de son imagination, est un éloge auquel il serait peu sensible et qu'il a mérité par plus de trente succès; mais un éloge qui le touchera sans doute davantage, c'est celui qu'on peut accorder à son style. Encore quelques amendemens, et l'on ne pourra plus lui appliquer ce vers, assez piquant, d'un satyrique moderne :

« Je n'écris que pour ceux qui ne savent pas lire. »

Nous nous dispenserons de parler des bribes de musique dont le compositeur a lardé les scènes; nous garderons le même silence sur les ballets, et loin de s'en fâcher, le musicien et le chorégraphe doivent nous en remercier, car il n'y a pas dans cet ouvrage un motif, une phrase de musique, ou un pas de ballet auquel on ne dût ôter son chapeau comme à quelqu'un de sa connaissance.

Digitized by Google

POLITIQUE.

Les nouvelles de Pétersbourg annoncent que l'attention du public est sur-tout porté sur le nouveau tarif des douanes. Les importations sont devenues très-difficiles et très-chères, et les marchandises ainsi tarifées sont montées à des prix très-élevés. Il en résulte l'effet que l'on attendait : l'industrie nationale est éveillée sur les moyens de satisfaire aux besoins que l'on éprouve, sans payer aux Anglais le tribut qu'ils commencent à ne plus demander si impérieusement. On s'attend à voir établir beaucoup de raffineries de sucre qu'on espère cultiver avec succès sur les bords de la mer Caspienne. Un malheur dont les exemples se renouvellent trop souvent vient d'arriver dans la capitale ; la salle du grand théâtre a été réduite en cendres, sans que les secours les plus prompts aient pu arrêter les progrès d'un incendie aussi subit que violent dans ces sortes d'édifices. On ne compte point de victimes de cet accident, tellement périodique, qu'on pourrait à cet égard établir en quelque sorte des listes de probabilités, mesurées sur les chances de l'imprudence et du hasard, et le degré de précaution que prennent les magistrats préposés à la sûreté publique.

Des primes d'encouragement considérables, des exemptions d'impôts et autres avantages ont été accordés par le gouvernement Saxon à tous cultivateurs ou artisans venant s'établir dans le duché de Varsovie. L'assemblée des États Saxons continue ses opérations. La réforme du système militaire, et sa réorganisation à l'exemple du mode français, se poursuivent avec activité.

A Vienne, on a fait un recensement général de tous les billets de banque dont l'extinction successive est l'objet constant des mesures financières du gouvernement. La somme monte à un milliard 30 millions de florins. La commission d'amortissement va publier incessamment son travail; tout ce qui est successivement retiré de la circulation est brûlé publiquement sur les glacis de la place. Le cours s'est un peu amélioré ; tout est très-cher en papier, mais réellement la plupart des objets de première nécessité

Digitized by Google

sont à très-bon marché. L'organisation administrative de la Styrie et de la Carinthie occupe le cabinet. En Bohême, la vente des domaines ecclésiastiques se continue ; on donne toute facilité aux acquéreurs, et il s'établit une concurrence satisfaisante. Il part chaque jour des divers Etats autrichiens, des colonnes de militaires qui étaient au service de l'Autriche, et qui rentrent dans les pays où ils étaient nés, et qui sont aujourd'hui possédés par la France. Parmi ces individus rendus à leur patrie et à leur légitime souverain, on compte beaucoup de Belges. L'ambassadeur de France, M. le comte Otto, a donné à Vienne une fête magnifique.

Les papiers anglais ne s'occupent presqu'exclusivement que des nouvelles de l'armée de Portugal. C'est une chose remarquable que leur sécurité et leur ton de rodomontade, lorsqu'ils ont à annoncer que les armées paraissent prendre du repos, se retrancher, attendre leurs renforts ; mais les renforts sont-ils arrivés, les escarmouches, les engagemens particuliers annoncent-ils qu'un engagement général est inévitable, les dépêches de lord Wellington laissent-elles entrevoir qu'il croit être bientôt forcé de se battre, aussitôt le langage est différent, les écrivains ministériels ne dissimulent aucune des chances possibles ; les autres ne dissimulent pas davantage la terreur la plus profonde sur le sort de l'armée anglaise : si leurs exclamations à cet égard passent à Lisbonne et dans le camp anglais, il faut avouer qu'elles doivent porter au milieu des troupes de singulières idées de découragement, et que ce sont d'étranges hymnes de guerre que les articles du *Morning-Chronicle*, dans lesquels on prouve à chaque ligne à l'armée anglaise qu'un ministère imprudent et aveuglé par la haine l'expose à une ruine inévitable en la maintenant dans un pays qu'elle ne peut défendre. Ces articles sont l'expression de l'opinion nationale, on n'en peut douter. Que dire après cela de l'obstination des ministres à braver cette opinion, sans craindre que le roi, rendu à la santé, ne les punisse de l'avoir trompé, sans craindre que le régent ne leur demande compte un jour de leur conduite pendant l'interrègne qu'ils ont prolongé autant qu'il leur a été possible de le faire ? Le régent a été installé avec la plus grande solennité le 4 février. Il paraît s'être décidé à ne point faire encore de changement dans le ministère, l'état d'amélioration de la santé du roi donnant quelques espérances.

Les rapports de lord Wellington, en date du 5 et du 12

Digitized by Google

janvier, sont datés de Cartaxo. Ils portent uniquement sur la marche des renforts qui arrivent au général français, et varient à cet égard suivant le plus ou moins d'exactitude des notes qui sont fournies à sa seigneurie. On y remarque seulement qu'elle suit avec beaucoup d'inquiétude les progrès de la marche des maréchaux ducs de Trévise et de Dalmatie sur Badajoz et Abrantès. Des corps anglais ont été mis en mouvement sur la rive gauche du Tage pour s'opposer à la marche des nouveaux combattans qui vont paraître sur cette partie du théâtre de la guerre.

A la date du 19 et du 20 janvier, on écrivait de Lisbonne :

« L'armée française vient encore d'être renforcée par dix régimens arrivés à Punhete. Le général Beresford est parvenu à les apercevoir au moment de leur jonction. L'armée française, autant que nous pouvons en juger, est forte de 60,000 hommes, et d'ici au mois prochain elle sera peut-être une fois aussi forte.

» Mortier est sur le point d'assiéger Badajoz ; il sera soutenu par Soult, et la place sera défendue par le brigadier-général Madden, et par les généraux Mendizabal et Ballasteros. On peut facilement prévoir le résultat de ce siége ; il est impossible d'empêcher la reddition de la place ; l'ennemi a 10,000 hommes et nous en avons environ 9000.

» On craint à Torres-Vedras et à Villa-Franca d'être pressé de trop près du côté du nord par Drouet, qui s'est emparé de Coimbre, où il a trouvé une grande quantité de munitions.

» L'inaction de lord Wellington prouve évidemment l'insuffisance de ses forces ; et l'arrivée des Français dans l'Alentejo exigera sans doute, pour arrêter leurs progrès, une augmentation considérable de forces sur la rive gauche du Tage. Tous les rapports qui nous viennent du Portugal ne nous laissent aucune raison de douter que l'expulsion des Anglais est le principal objet vers lequel les Français tournent en ce moment toutes leurs opérations.

» La présence de l'armée anglaise a offert aux Espagnols une occasion qu'ils ne retrouveront jamais pour l'organisation de leur armée: mais malheureusement rien ne prouve encore jusqu'ici que les Espagnols aient su convenablement profiter de ces avantages ; et tout esprit sensé ne peut s'empêcher de craindre que la cause de la péninsule ne soit exposée, pour ne rien dire plus, au danger le plus imminent.

» Le 30 décembre, le général Silveira a attaqué les troupes de Chapalède auprès de Transoso, dans l'espoir de les

battre ; mais la milice de Lamego, ainsi que d'autres, ont pris la fuite, laissant retomber tout le poids de l'action sur le 24e régiment, commandé par le colonel Mac'lean, et une division de cavalerie sous les ordres du lieutenant-colonel Paulina. Ces deux corps ont beaucoup souffert : on dit que le brave colonel Mac'lean est blessé. Les Portugais se sont retirés à Moimenta da Beira. L'ennemi avait 7000 hommes d'infanterie, 400 hommes de cavalerie, avec deux ou trois pièces de canon. Cette campagne décidera sans doute du sort du Portugal. »

Lord Wellington attend un renfort d'Angleterre ; il est retenu constamment par les vents contraires ; il paraîtrait devoir être de 7 à 8000 hommes, mais il en faut défalquer ceux qui, à la rentrée à Torbay, ont dû être descendus à terre comme malades et fatigués de la mer ; il y a dans cette expédition beaucoup de recrues assez dignes de figurer à côté de la milice de Portugal. Le général anglais a donné l'état de sa situation en date du 30 janvier. Il n'y avait point eu de changement dans la position des armées, si ce n'est que les troupes espagnoles ont passé sur la rive gauche du Tage, soit pour renforcer la garnison d'Elvas, soit pour se joindre aux Portugais commandés par Beresford, et s'opposer aux progrès du maréchal Mortier. Le marquis de la Romana est mort. Les uns disent qu'il est mort par l'effet du poison, d'autres par la rupture d'un vaisseau occasionnée par de trop violens efforts. Le parti de l'insurrection regarde cette perte comme très-grande. L'armée anglaise compte aussi la perte de plusieurs généraux.

Dans une des reconnaissances que la position actuelle des armées doit rendre fréquentes et périlleuses, M. le duc d'Abrantès, commandant le 8e corps de l'armée française, a été atteint d'une balle à la joue. La blessure n'est pas dangereuse ; mais on lira avec un touchant intérêt les détails que donne une lettre particulière sur ce fâcheux événement.

« Le 18, M. le duc d'Abrantès reçut ordre de faire une reconnaissance, avec une partie de son corps d'armée, sur Rio-Major, où se trouve établi l'ennemi. Nous nous mîmes en route, et le 19 à midi nos troupes avaient déjà dépassé Rio-Major. S. Exc., qui voulait voir par elle-même quel était le nombre et le genre de troupes que l'ennemi nous opposait, s'avança jusque vers les tirailleurs, sur une petite éminence qui lui en dérobait la vue. Au même in-

Digitized by Google

tant elle se trouva frappée d'une balle partie des tirailleurs ennemis, qui lui a fracturé la maxillaire du nez et s'est glissée dans les chairs entre la pommette de la joue et le nez, où elle s'est fixée. L'extraction n'en est point encore faite : mais cette opération, quoique douloureuse, ne présente aucun danger. D'après l'avis des chirurgiens, S. Exc. ne sera point défigurée, et n'éprouvera aucun des accidens qu'une semblable blessure pouvait faire redouter.

» J'ouvre ma lettre pour vous dire que M. le duc d'Abrantès s'est décidé à se laisser opérer. L'extraction de la balle a eu lieu. S. Exc. a souffert, sans doute; mais on peut être tranquille sur les suites de l'opération : le chirurgien en chef et ceux des régimens qui étaient présens, nous en donnent tous l'assurance. Le malade est actuellement au coin de son feu, et souffre très-peu. »

Quant aux autres parties de l'Espagne, voici des détails qui, pour n'être pas officiels, ne peuvent pas moins être donnés comme dignes de foi :

« La chute de l'importante forteresse de Tortose aura les suites les plus avantageuses pour les opérations militaires de l'Espagne orientale; elle ouvre aux armées françaises le chemin de Valence. On assure que le général Suchet doit pénétrer dans ce royaume par la Catalogne et l'Aragon, et qu'un autre corps de l'armée du centre y entrera par la Nouvelle-Castille. On ajoute que le général Sébastiani, qui sera relevé par un autre corps dans la province de Grenade, occupera le royaume de Murcie, et s'avancera de-là sur les frontières méridionales du royaume de Valence. Le duc de Tarente est chargée du siége de Taragone. Pendant ce tems, le général Baraguay-d'Hilliers maintient la tranquillité du nord de la Catalogne et les communications entre Barcelonne et la France avec un corps de réserve, qui reçoit continuellement des renforts.

» Les régimens de fusiliers et de chasseurs de la garde, commandés par les généraux Reille et Cafarelli, aides-de-camp de l'Empereur Napoléon, sont placés sur les deux rives de l'Ebre et dans les environs de Burgos, Valladolid et autres endroits de la Vieille-Castille. »

Le *Moniteur* a publié récemment diverses notes qui ne présentent que le résultat des travaux du cabinet, mais qui nous montrent l'Empereur lui-même se délassant de ces mêmes travaux, en allant animer de son regard ceux qu'il a ordonnés pour l'embellissement et l'utilité de sa bonne ville de Paris.

Digitized by Google

« S. M. est allée, le 8, au Grand et au Petit-Bercy. Elle est entrée dans plusieurs magasins d'entrepôts de vins. De là S. M. s'est rendue sur le quai Saint-Bernard, où elle a visité la halle à l'eau-de-vie. S. M. étant à cheval, et parcourant le quai, a été environné par tous les marchands de ce quartier. Elle s'est entretenue avec eux de leurs intérêts, et a écouté leurs réclamations. Ils lui ont demandé l'exécution de son décret du 30 mars 1808, pour la construction d'une halle aux vins. Les discussions qui s'étaient élevées entre les marchands de bois et les marchands de vin, et la diversité des opinions sur le plan à adopter, avaient retardé l'exécution de ce projet d'une si grande importance pour la ville de Paris. S. M. n'était accompagnée dans ces visites, que du duc de Frioul, grand maréchal, et du chambellan comte Nicolay, propriétaire de la belle terre de Bercy, qu'elle a parcourue.

» S. M. a tenu, le 9, le conseil des ponts et chaussées. C'est le neuvième qui a eu lieu depuis son retour de Fontainebleau. Ce conseil a pour objet les travaux des routes, des ponts, des ports, de la navigation des rivières, des desséchemens, des canaux, etc., les embellisemens de Paris, et la discussion des travaux entrepris et des travaux à entreprendre.

» S. M., après avoir entendu les divers rapports relatifs aux objets qui devaient être traités dans ce conseil, s'est fait remettre sous les yeux les décrets qu'elle a rendus pour l'établissement de la halle aux vins, du quai de la Rapée, et des promenades dans cette partie de la ville de Paris. Elle a levé toutes les difficultés que présentait l'établissement de la halle aux vins, et elle a ordonné que la première pierre fût posée avant deux mois. La dépense est évaluée à deux millions. S. M. a ordonné en même tems de pousser les travaux du quai de la Rapée et des promenades avec activité, de manière que les fonds qui ont déjà été faits pour cet objet, et qui s'élèvent à 500,000 fr., soient employés dans l'année.

» Dans la visite que S. M. avait faite, mercredi dernier, du marché des Innocens, elle avait remarqué que l'espace dans lequel ce marché est circonscrit ne répondait pas à ses besoins. Elle a ordonné qu'il soit porté jusqu'à la Halle aux Blés, ce qui lui donnera une étendue proportionnée à l'importance du principal marché de la capitale, et ce qui aura en même tems l'avantage de désencombrer la Halle aux Blés, qui aura ainsi ses principales issues sur ce grand

Digitized by Google

marché. La dépense est évaluée à six millions : deux millions sont affectés sur les fonds de cette année ; le reste sera pris sur les fonds des années suivantes.

» Les fonds de l'exercice 1811 pour les routes, les ponts, les ports, la navigation intérieure, les desséchemens, les canaux, et les objets d'utilité et d'embellissement de la ville de Paris, montent à 110 millions. Cela seul peut donner une juste idée de la situation prospère des finances de l'Etat. »

Le *Moniteur* a également publié de nombreuses adresses votées par les diverses chambres de commerce ; on a surtout remarqué celle de Lyon, et les actions de graces qu'elle rend à S. M., dont tous les actes relatifs à cette intéressante ville expriment si bien la volonté de lui faire dépasser les bornes de son ancienne splendeur.

On a lu aussi avec beaucoup d'intérêt les adresses de la plupart des chapitres métropolitains du royaume d'Italie, toutes se rattachant au principe posé et reconnu par l'ordonnance de Louis XIV, devenue loi de l'Empire, et à la déclaration de l'église de Paris. Ainsi il n'existe plus de principes ultramontains, et c'est l'Italie elle-même qui manifeste de toutes parts son vœu en faveur des immuables libertés de l'église gallicane : c'est elle qui les reconnaît, qui aspire à l'honneur de les défendre, et qui en réclame le partage. On ne pouvait pas faire connaître d'actes plus précieux aux amis éclairés de la religion et de l'Etat.

Il y a eu dimanche dernier audience diplomatique et présentation. Les députations des colléges électoraux du Calvados, de la Côte-d'Or et de la Dyle ont eu l'honneur d'être admises à l'audience de S. M. dans la salle du trône.

S. M. a daigné répondre :

A la députation du Calvados.

« J'agrée vos sentimens. Les peuples de la Normandie » se sont toujours distingués par leurs bonnes qualités. S'il » y a encore dans votre département des traces des tems » malheureux qui ont précédé mon règne, je désire qu'elles » s'effacent entièrement. Le crime ne saurait être atténué » par le rang des personnes.

» Depuis long-tems, j'ai le projet de visiter votre département. Bien des objets intéressans m'y appellent. C'est » un des premiers voyages que je me propose de faire. »

A la députation de la Côte-d'Or.

« J'ai toujours eu particuliérement à me louer du bon

Digitized by Google

» esprit des habitans du département de la Côte-d'Or, » comme de la bravoure de ses soldats. J'agrée les senti- » mens que vous m'exprimez au nom de votre collége. »

A la députation de la Dyle.

« Je crois à la sincérité de vos sentimens. J'ai été satis- » fait de tout ce que j'ai vu dans vos pays; vous habitez » une des plus belles contrées de l'Empire.

» Le commerce que j'estime et que je veux spécialement » protéger est celui qui donne une nouvelle activité à l'agri- » culture et une nouvelle valeur aux produits de mon ter- » ritoire. Les guerres finiront : votre fleuve sera un jour le » libérateur de l'Océan. » S....

PARIS.

S. M. a tenu dans le cours de cette semaine un conseil privé; il y a eu conseil des ministres, de commerce, du génie et des ponts et chaussées.

— Le prince archichancelier de l'Empire, les ministres de la police et des relations extérieures d'Italie ont donné des bals très-brillans. On en annonce d'autres pour la semaine prochaine.

— M. Dampmartin, auteur de l'ouvrage intitulé : *La France sous ses Rois*, a été nommé par décret de S. M. censeur impérial.

— M. le duc de Frias, ambassadeur d'Espagne à Paris, vient de mourir.

— Un négociant français, revenu de Londres vers la fin de décembre, rapporte que la situation des affaires de commerce en Angleterre, y devenait chaque jour plus fâcheuse. Les faillites s'y succédaient avec rapidité dans tous les genres de commerce : le commerce de l'Inde souffre beaucoup : la compagnie est en perte de 35 millions sterling. La Tamise est encombrée; Manchester laisse ses ouvriers sans travail. Ce sont les décrets de l'Empereur qui règlent à Londres le cours de la bourse. Les ministres ne sont occupés que de la régence et de la conservation de leurs places : les affaires publiques viennent en seconde ligne. La guerre avec les États-Unis était prévue, on la voyait avec peine; celle du Portugal est considérée comme ruineuse, même quand on n'y éprouverait pas d'échec.

Digitized by Google

SEINE
5. Cen

MERCURE DE FRANCE.

N° DI. — *Samedi 23 Février* 1811.

POÉSIE.

INVOCATION A LA SAGESSE.

ADMIRABLE sagesse,
Qui rends mon sort si beau,
Protége-moi sans cesse,
Sois toujours mon flambeau.
Divinité chérie,
L'homme, par tes faveurs,
Aux ronces de la vie
Mêle au moins quelques fleurs.

Descends à ma prière,
Descends du firmament;
Embellis ma chaumière
De ton aspect charmant:
Sans toi ce lieu champêtre
Est dépourvu d'appas;
Le bonheur peut-il être
Où la vertu n'est pas?

Viens dans ma maisonnette
Sourire à Fénélon,
Le plus digne interprète

Digitized by Google

Qu'eut jamais la raison.
Daigne en cet ermitage
Fixer la liberté,
Et le trésor du sage,
La médiocrité.

Inspire-moi la joie
Qu'en mon petit manoir
Matut chantre ailé déploie
Du matin jusqu'au soir;
Que ta main immortelle
M'accorde un autre bien:
La santé sans laquelle
Tout le reste n'est rien.

Viens sur-tout, viens m'apprendre
A régler mes désirs,
A quitter, à reprendre,
La coupe des plaisirs.
Viens sous mon toit tranquille
Qu'ombragent deux ormeaux,
Charmer avec Delille
Mon loisir et mes maux.

Loin de m'être importune,
Comme à tes ennemis,
Tiens-moi lieu de fortune,
De maîtresse et d'amis.
Remplis mon cœur novice,
Mon cœur si combattu,
De haine pour le vice,
D'amour pour la vertu.

L'orage sur ma tête
Doit-il fondre soudain,
Permets qu'à la tempête
J'oppose un front serein.
Permets plutôt, Minerve,
Qu'au gré de mes souhaits,
Jusqu'au bout je conserve
Les douceurs de la paix.

Dans ce monde frivole
Guide mes pas errans.

Digitized by Google

Que ta voix me console
Au déclin de mes ans.
Fais qu'à ma dernière heure,
Si j'ai suivi ta loi,
La céleste demeure
Soit ouverte pour moi.

DUPONT.

ODE

SUR L'ALBUM DE Mme LA COMTESSE JOSÉPHINE DE ***.

GARDE mon souvenir et celui de ma lyre,
Doux registre du cœur où viennent tour-à-tour,
Avec empressement, avec gloire, s'inscrire,
Les talens, l'amitié, la nature et l'amour.

Ah! si les vrais amis ont seuls droit de prétendre
A l'honneur de tracer leurs noms, leurs sentimens,...
Si tu m'appartenais... quoique je sois bien tendre,
De tes charmans feuillets beaucoup resteraient blancs.

Mais puisque le destin te donne une maîtresse,
Que de chérir toujours chacun s'estime heureux,
Tu ne pourras suffire aux marques de tendresse;
Il te faudra bientôt des supplémens nombreux.

L'amitié remplira quelquefois une page;
Mais, beaucoup plus souvent, sous ce masque trompeur,
En déguisant ses traits, ses projets, son langage,
L'amour se glissera pour surprendre son cœur.

Ah! dis-lui bien alors qu'elle est faite pour plaire,
Que ce dieu la créa pour adorer ses lois,
Qu'elles rendent heureux pourvu qu'on sache faire,
Avec discernement, un libre et digne choix....

Quand les yeux ravissans de ta belle maîtresse
Daigneront t'honorer d'un regard enchanteur,
Ah! combien de mortels, enivrés de tendresse,
Album, heureux album, t'envîront ce bonheur!

Que cette ode jamais ne puisse être effacée!
Présente-la souvent à ses regards chéris:

Digitized by Google

Et si son cœur alors me donne une pensée,
Ce sera pour le mien le plus glorieux prix.

Mossé.

Impromptu à mademoiselle H... *qui me demandait de la trouver sur la sphère la ville d'Amathonte.*

AIR : *Un soir dans la forêt prochaine.*

Toi qui sans être jamais lasse,
Charmante Eglé, d'un œil savant
Parcours sur ce globe mouvant
Le monde entier et sa surface,
Dis-moi, ce lieu cher à l'amour,
L'ignores-tu sans quelque honte,
Et peux-tu chercher Amathonte
Sans reconnaître ton séjour?

Lorsque dans ton aimable empire
Tous les mortels sont attirés,
Aux lieux qui te sont consacrés
Dois-je moi-même te conduire?
Eh bien! je vais guider Cypris
Dans cette ville enchanteresse,
Et moi, pour servir la déesse,
J'y serai guidé par son fils.

H. DE MONCLA.

ENIGME.

Craint-on d'égarer, par mégarde,
Un objet qu'on veut conserver,
Il faut le mettre sous ma garde,
On est sûr de le retrouver.
Les dents du chien le plus fidèle
Des dents que j'ai n'ont pas la dureté :
Il peut bien avoir plus de zèle,
Mais il n'a pas autant de fermeté.
Il est tel que je peux réduire à l'esclavage,
Et tel à qui je peux rendre la liberté;
Mais il faut pour cela me livrer le passage
D'un lieu qui par moi seul peut être fréquenté.

St. .....

Digitized by Google

LOGOGRIPHE.

Je suis un animal de moyenne grosseur,
Sans cesse poursuivi par l'avide chasseur :
Tantôt d'un pied léger il me suit dans la plaine,
Ne faisant aucun bruit et respirant à peine.
L'on trouve, en me décomposant,
Un petit animal rampant;
Ce que d'abord aux enfans l'on enseigne,
Chose qu'au village on dédaigne;
Ce que produit l'imagination;
Ce qu'il faut feuilleter pour son instruction.
On trouve aussi le nom d'un grand prophète;
Ce qu'est un paysan parfois les jours de fête;
Ce qui reste au fond des tonneaux;
Puis enfin l'un des péchés capitaux.

Par un Abonné.

CHARADE.

Si mon premier est aussi ton premier,
Je ne suis pas étonné qu'il te coûte;
Mais, loin delà, s'il était ton dernier,
Prends-un siège, lecteur, remets-toi de ta route.
Souviens-toi bien, pour être mon dernier,
Que ce n'est pas assez de le paraître,
Et que pourtant ce n'est pas l'être.
Que l'être plus qu'il ne faut. Mon entier
Offre souvent plus d'un fâcheux sentier :
Heureux le voyageur alors qu'il les évite!
Je le répute sage et je l'en félicite.

S.....

---

*Mots de l'*ENIGME, *du* LOGOGRIPHE *et de la* CHARADE *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme est *Clou*.

Celui du Logogriphe est *Divan*, dans lequel on trouve : *ivan*, *van* et *an*.

Celui de la Charade est *Io* (la nymphe.)

Digitized by Google

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

NOTICE DES TRAVAUX DE L'ACADÉMIE DU GARD, PENDANT L'ANNÉE 1809; par M. TRÉLIS, sécrétaire perpétuel. — Un vol. in-8°. — A Nîmes, chez la veuve *Belle*, imprimeur de l'Académie. (1810.)

Je ne connais point de Mémoires d'académie de province qu'un homme de lettres, et sur-tout un ami des sciences, puisse préférer à ceux de l'Académie du Gard. On a rendu compte, dans ce journal, de la *Notice* que M. Trélis, son secrétaire perpétuel, a publiée les années précédentes. Celle-ci ne me paraît offrir ni moins d'instruction, ni moins d'agrément. Il est difficile d'extraire un livre qui n'est lui-même qu'un recueil d'extraits, et d'analyser des analyses. Celles de M. Trélis sont, en général, fort bien faites; ce qui rend plus difficile encore de les refaire en les abrégeant. Il serait à craindre qu'un tel abrégé ne fît connaître, par exemple, que d'une manière très-imparfaite les savantes réflexions de M. Gergone sur la méthode dans les sciences en général, et en particulier dans les sciences exactes; celles de M. Thomas Lavernède sur divers caractères propres à faire reconnaître la présence des racines imaginaires dans les équations numériques, travail utile d'un géomètre aussi laborieux que profondément instruit; celles de M. Eymar *sur le principe de population*, qui mériteraient par le fond des pensées autant que par l'intérêt du style, d'être discutées dans leur ensemble, quoiqu'elles ne paraissent, dans l'extrait de M. le secrétaire perpétuel, ni assez complètes, ni toujours assez rigoureusement déterminées; celles enfin de M. Phelip sur la constitution physique des habitans de Nîmes, objet d'un intérêt particulier pour le lieu même où elles ont été faites; et sur-tout celles de M. Vincens Saint-Laurent, sur l'origine de la soie et de l'introduction du mûrier en France,

Digitized by Google

morceau d'une érudition curieuse, et qui montre dans son auteur autant de connaissances que de zèle et de bon esprit.

Plusieurs autres encore que je n'ai point cités, et qui seraient très-dignes de l'être, ne pourraient être analysés dans les limites étroites d'un journal, avec assez d'étendue. Je me bornerai donc à choisir, dans chacune des principales divisions sous lesquelles ces Mémoires sont tous rangés, un exemple, d'après lequel nos lecteurs pourront se faire une idée générale des travaux de l'Académie du Gard. Ainsi, je choisirai dans la partie consacrée aux sciences, un Mémoire de M. Rouger, *sur les effets funestes des émanations des marais*; dans les morceaux de *littérature*, proprement dite, le dialogue publié par M. Trélis sous le titre d'*Autel de la Pitié*; et dans les pièces de poésie, la traduction d'une Elégie de Lotichius Secundus, par M. Vincens-St-Laurent.

Je choisis le premier de ces morceaux parce qu'il contient le récit d'un acte de prudence et de générosité qu'il serait toujours agréable de connaître et utile de répandre, quand, d'ailleurs, il ne renfermerait pas une instruction directe, et n'offrirait pas un exemple qu'il peut devenir nécessaire d'imiter. L'auteur de ce Mémoire commence par réfuter les paradoxes de quelques modernes physiciens qui n'ont pas craint d'avancer que les exhalaisons des marais n'ont, dans le fait, rien de funeste. Certes! il n'était pas difficile à M. Rouger de combattre avec avantage une si étrange proposition. On peut dire qu'instruit dans l'art de guérir comme il paraît l'être, il se trouvait doublement sur son terrain; et pour réfuter ses adversaires, s'il en voyait auprès de lui, il n'avait, sans doute, qu'à leur montrer les marais si voisins de Nîmes même, les marais d'où s'élèvent, en quelque sorte, durant six mois de l'année, ces fièvres interminables auxquelles l'habitant de St-Gilles s'étonne lui-même d'échapper, et dont souvent il ne relève que pour retomber aussitôt. Cette partie du Mémoire, je veux dire la réfutation des paradoxes de physique, n'est dans la *Notice* qu'en extrait, ou plutôt en assertion pure

Digitized by Google

et simple ; mais voici ce qui s'y trouve textuellement, et qui certainement méritait bien d'y être.

« A l'occasion de l'action délétère des substances putréfiées sur l'économie animale, notre auteur rappelle la peste qui se déclara, il y a six siècles, sur nos côtes, d'où elle étendit ses ravages dans presque toute l'Europe, et qui eut pour cause la putréfaction d'une grande quantité de poissons que la mer avait vomis sur notre plage. Il cite l'exemple de la ville de Bassora qui, de 400,000 habitans qu'elle comptait en 1772, vit sa population tomber à 6,000 par une cause semblable. »

« Telle eût été sans doute, continue M. Rouger, la » funeste suite de ce qui eut lieu, en 1789, sur la plage, » depuis Aiguesmortes à Agde et au-delà, si un généreux » philanthrope ne se fût exposé au sacrifice de sa fortune et » de sa place, pour le salut de son pays.

» Le 6 janvier 1789, au soir et pendant la nuit suivante, » une affreuse tempête jeta sur nos plages et dans nos étangs » une quantité prodigieuse de poissons de toute espèce.

» Le 7, au point du jour, le directeur des fermes à Mont- » pellier en est informé ; il sent la nécessité de prévenir, » sans retard, les funestes effets de la putréfaction de ces » poissons ; il ordonne aux receveurs des greniers à sel des » ports de délivrer, gratuitement et sous sa propre respon- » sabilité, à tous ceux qui se présenteront, le sel nécessaire » à la salaison du poisson échoué, et il donne avis aux » communes environnantes, de l'échouement, du danger » et du moyen qu'il emploie pour le prévenir.

» Bientôt la contrée est en mouvement : on accourt de » toutes parts ; tous les moyens de transport sont mis en » usage, les greniers à sel sont vidés ; en trois jours et deux » nuits tout le poisson est enlevé, salé, et devient un objet » précieux de commerce.

» J'ai cru remplir les vues de l'académie, en rappelant » l'événement qui se passa sous mes yeux, et qu'il peut être » utile de consigner dans nos annales : ne suis-je pas d'ail- » leurs assuré de lui plaire, en lui ménageant l'occasion » de vouer à l'admiration générale et à l'estime publique » le philanthrope (1) qui sut convertir des élémens de mort » en un objet d'utilité. »

(1) M. de Thierriat, alors directeur général des fermes à Montpellier, qui, avec de grands talens et des vertus bien rares, est réduit,

Digitized by Google

» Nous avons jugé, comme notre académicien, qu'un pareil fait devait être conservé et méritait de servir d'exemple dans une circonstance qui pourrait se renouveler; et nous nous faisons tout à-la-fois un devoir et un plaisir d'être les organes de la reconnaissance publique envers celui qui, par son activité courageuse, a peut-être évité à son pays le fléau d'une contagion funeste. »

Dans le *Dialogue sur la Pitié*, que nous nous sommes aussi proposé de faire connaître, l'auteur a pour objet de rechercher si, indépendamment de toute institution humaine, il n'existe pas dans l'homme *un sentiment sur lequel soit établie la base de la morale naturelle, et qui offre une garantie suffisante de l'existence de la société.* Les interlocuteurs sont Xénophon, parvenu dans sa fameuse retraite jusque chez les Tirabéniens, non loin de Trébisonde, et quelques-uns des chefs principaux qui l'ont secondé dans cette périlleuse entreprise. Le sujet, le lieu de la scène, les acteurs, tout est choisi avec goût, disposé avec intelligence; tout concourt à l'illusion, à l'intérêt, et à l'effet général du morceau, qui est très-agréable. C'est dans les formes dramatiques du discours une bonne imitation des dialogues de Platon, de Cicéron, et quelquefois aussi de Thomas dans l'Eloge de Marc-Aurèle. C'est, dans l'exposition des principes, un très-bon développement d'une pensée féconde de Rousseau dans son *Discours sur les fondemens de l'inégalité parmi les hommes*, et non point, pour le dire en passant, *sur l'inégalité des conditions*, comme le porte ailleurs la *Notice*, ce qui n'est pas plus le sujet que le titre de cet admirable discours. C'est enfin, dans l'élocution et dans les mouvemens du style, un morceau de littérature philosophique distingué, où brillent des traits ingénieux, et qui finit par s'élever jusqu'à un certain degré d'éloquence, comme on peut en juger par ce fragment. Xénophon rapporte qu'à l'époque où Athènes gémissait sous le joug des *trente tyrans*, peu de tems après la mort de Théramène, Cliton, Euclide de Mé-

---

par l'effet de la révolution, à un emploi subalterne dans les bureaux des douanes à Paris.

Digitized by Google

gare et lui rencontrèrent son maître Socrate incliné devant l'autel de la Pitié, jadis élevé par les enfans d'Hercule, lorsqu'ils trouvèrent chez les Athéniens un asyle contre la poursuite d'Eurysthée. Socrate explique à Xénophon et à ses deux amis, pourquoi lui qui prêche à ses disciples l'adoration d'un seul Dieu, semble cependant rendre un culte idolâtre à *la Pitié*. C'est lui qui est sur-tout chargé d'établir, dans ce dialogue, les principes de l'auteur. Il le fait dans la forme de discussion qui lui était familière; je veux dire, par ces interrogations ingénieuses et méthodiques qui conduisent pas-à-pas, dans leurs réponses, l'erreur à l'absurde ou au silence, et l'ignorance à la vérité.

« Puis, tout-à-coup entraîné par un sentiment qu'il ne pouvait contenir : « O Pitié! s'écrie-t-il, fille du ciel, . . . » charme de la prospérité, consolatrice du malheur! l'Etre » éternel t'imprima dans le cœur de l'homme pour éclairer » sa raison et suppléer à sa conscience. Rien ne peut effacer » entièrement ton image auguste de nos ames : tu te fais » entendre au faible comme au puissant, à l'ignorant » comme au sage; tu luis pour tous comme la lumière, et » comme elle tu remplis l'univers entier; tu fais voir aux » mortels tous leurs devoirs réciproques; sur toi repose, » comme sur un immuable fondement, tout l'édifice de » la morale naturelle.

» Qu'il serait heureux, le monde, quel séjour délicieux » que la terre, si l'on y obéissait à tes saintes lois! C'est toi » qui as civilisé l'espèce humaine; toi seule as défendu, » contre les attentats de la force, le berceau de la société » naissante : elle ne serait, sous ton heureuse influence, » qu'un échange continuel de gratitude et de bienfaits.

» Chefs des nations, vous que le ciel appelle au grand » mais dangereux honneur de commander aux hommes, » votre bonheur est tout entier dans celui des peuples qui » vous sont soumis : vous ne sauriez l'en séparer; il ne » peut naître que de l'amour, du respect, de l'obéissance. » Ces sentimens doux et paisibles dérivent tous de la pitié. » Elle se plaît dans l'ordre; les troubles civils l'épouvantent : » elle est la garantie des sujets et l'égide des souverains qui » savent la respecter eux-mêmes, et qui lui rendent un » hommage digne d'elle.

» Législateurs, cultivez la pitié : avec elle fleuriront

Digitized by Google

» toutes les vertus et toutes les prospérités. Celui dont les » lois la méconnaissent ou l'outragent, s'appelât-il Minos » ou Lycurgue, est à mes yeux l'ennemi du genre hu- » main.....

» Ministres des autels, sous quels traits osez-vous nous » montrer la divinité? Vous nous la peignez comme un » tigre toujours affamé de carnage. Ah! cessez, cessez vos » affreux sacrifices!..... Etrange et inconcevable délire » de croire honorer par la mort l'unique père de la vie, » plaire au créateur par la destruction, et laver dans le sang » innocent les crimes de l'homme coupable! »

» Il allait en dire davantage et nous expliquer sans doute » quels moyens, quelles institutions étaient les plus propres » à nourrir, affermir, développer le sentiment de la pitié, » lorsque quelques soldats étrangers qu'il aperçut, lui firent » juger sa retraite nécessaire; non que son ame connût la » crainte, mais il savait combien sa courageuse fermeté le » rendait suspect aux tyrans; et il ne voulait pas nous faire » partager ses dangers, en se laissant voir avec nous.

» Ami, continua Xénophon en s'adressant à Lycon, » Socrate, vous le voyez, a résolu vos doutes et satisfait à » vos demandes. La pitié vit dans tous les cœurs: la Provi- » dence est justifiée. »

» Tout d'un coup il s'interrompit, baissa la tête, et rou- gît. « Hélas! reprit-il bientôt, c'est au milieu d'un camp, et » les mains encore teintes de sang humain, que nous osons » parler de la pitié, sans craindre de souiller son image » auguste! O absurde et funeste contradiction! ou plutôt, » cruelle et déplorable nécessité! »

» Xénophon se leva à ces mots, et, ses amis suivant son exemple, ils se séparèrent en silence. »

La poésie n'est pas ordinairement la partie la plus brillante des recueils d'une académie de province. Il y a cependant du mérite dans quelques-unes des pièces de vers que renferme celui-ci. La seule dont j'aie promis de citer quelque chose, est la traduction d'une Elégie qui devait avoir pour le traducteur un intérêt particulier; le sujet est la description des monumens de Nîmes. Elle est précédée d'une savante notice sur l'auteur, Letichius Secundus, l'un des plus estimables et des plus oubliés de tous les poëtes latins modernes. Nous mettrons, à la fois, sous les yeux du lecteur, un fragment de l'ori-

Digitized by Google

ginal et de la traduction, dont le caractère est, en général, une pureté facile et élégante.

Garde pater! bibulæ stagnans suleator arenæ,
Qui tacitâ peragis lenè vadosus iter,
Cui licuit cœlo tantas educere moles,
Et triplices uno sternere ponte vias,
Ponte pruinosas æquante cacumine nubes,
Cujus ab aspectu lumina terror habet?
In medio latis, res miro! canalibus æstu
Scrupea per rigidi viscera montis aquæ,
Qui vidit immanes excisos rupibus arcus,
Artificum doctas æstimet ille manus.

Adde capax populi et gradibus sublime theatrum,
Antraque secretas per latebrosa vias.

Nec jaculatricis templâm nemorale Dianæ,
Proxima nec vires lympha silebo tuas!

Fons sacer uberibus fœcundus profluit undis,
Qualem Caraphiæ nomine vallis habet.
Populeæ frondes et Palladis arbor obumbrant,
Et tenero vernat gramine semper humus.
His Deus sub ramis venatu lassa quievit,
Sedavitque suo Delia fonte sitim.
Hic, solito comites posito velamine nymphæ,
Molli superfusis tingere corpus aquâ;
Scilicet hic vires liquor infringebat amoris.
Quæ bibit, æternâ virginitate fuit.
O mihi si veteres eadem vis diluat ignes,
Fama salutiferas quanta maneret aquas!

O Gardon! de ma verve excite les transports.
Dis-moi, toi dont les flots tranquilles, en silence,
Baignent un sol stérile en leur cours sinueux,
Quelle main érigea cet édifice immense,
Ce pont à triple étage, au front audacieux,
S'élançant dans la nue et menaçant les cieux,
Et qui, suspendu sur l'abyme,
Entre deux monts qu'en vain tes flots ont divisés,
Des sommets de la roche aux sommets opposés,
Porte un fleuve captif qui roule sur sa cime?
D'un sauvage désert gigantesque trésor!

Digitized by Google

O d'un art admirable indestructible ouvrage!
Qui pourrait, sans terreur, de ton vaste assemblage
Contempler le sublime essor?

Aux murs de Némausus, vois cette vaste enceinte,
Ses portiques nombreux, ses antres, ses gradins,
Où couraif tout un peuple à des jeux inhumains.

A Diane, plus loin, demeure agreste et sainte,
Un temple est consacré dans de sombres bosquets.
Je ne t'oublierai pas, ô naïade féconde!
De qui l'urne cachée en ce bocage épais
Répand le pur cristal d'une onde
Dont même Caraphie envirait les bienfaits.
Le peuplier, l'arbre d'Athènes,
Sur ces bords toujours verds étendent leurs rameaux,
Et c'est là qu'au retour de ses nobles travaux,
L'immortelle, attirée au doux bruit des fontaines,
Vient étancher sa soif et goûter le repos.
Ses nymphes, dépouillant leur parure dernière,
Contre les feux d'amour, dans l'onde salutaire,
Cherchent, en se jouant, un remède assuré;
La vierge, du désir n'y craint plus les atteintes.
Si jamais les ardeurs dont je suis dévoré
Peuvent, puissantes eaux, dans vos flots être éteintes,
O quel lustre nouveau sur vous je répandrai!

On peut juger, d'après ces fragmens de différens genres, du nombre et du mérite des ouvrages que les membres de l'Académie du Gard ont produits dans l'espace d'une année. Cependant on sait bien que ce n'est pas là tout le travail des membres d'une Académie, et qu'il entre sur-tout dans leurs attributions d'examiner les travaux des autres; mais on sent bien en même tems, que cette dernière sorte d'objets est celle que le secrétaire traite le plus brièvement, et sur laquelle il donne le moins au critique les moyens de voir et de juger par lui-même. Comment puis-je apprécier, par exemple, jusqu'à quel point l'habile rédacteur est historien fidèle et impartial, lorsqu'il nous apprend qu'un de ses plus honorables collègues, M. de Dampmartin, chargé de faire à l'Académie un rapport sur l'éloge de M. Poitevin

Digitized by Google

par M. de Choisi, *en a pris occasion de rappeler les écrivains qui se sont illustrés dans le panégyrique, de caractériser leurs ouvrages*, de faire sentir leurs beautés sans dissimuler leurs imperfections, et d'établir avec succès les règles générales du genre? Je crains toutefois que mon exemple ne semble choisi avec trop de maladresse. Sans rien connaître du *rapport* dont parle M. Trélis, il y a peu de risque à courir en adoptant ses éloges, lorsqu'ils s'adressent à un homme de lettres tel que M. de Dampmartin, connu par de nombreux ouvrages pleins de mérite, et qui vient tout récemment encore, de publier une histoire en cinq volumes, qui a pour titre : *La France sous ses rois*; histoire que recommandent sur-tout des vues nouvelles et piquantes, un choix très-judicieux et une excellente disposition des faits.

M. J. J. V.

VOYAGES D'ANTÉNOR EN GRÈCE ET EN ASIE, AVEC DES NOTIONS SUR L'ÉGYPTE; manuscrit grec trouvé à Herculanum, traduit par M. DE LANTIER, ancien chevalier de Saint-Louis. *Onzième édition*, revue et corrigée par l'auteur, avec cinq planches. — Cinq vol. in-18. — A Paris, chez *Arthus-Bertrand*, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

IL existe un Anténor fort célèbre dans l'antiquité; il était Phrygien de naissance, appartenait à l'auguste maison de Priam, et si l'on en croit Annius de Viterbe qui s'est donné le plaisir de falsifier Bérose pour perfectionner nos connaissances en histoire, il eut l'honneur de devenir lui-même le chef d'un grand peuple, et de fonder la ville de Padoue. Ce héros n'est point celui que M. de Lantier a pris pour sujet de ses chants. A l'époque où il vivait, la Grèce était encore barbare, et c'était la Grèce dans toute sa gloire que M. de Lantier voulait peindre. Quelle différence des tems d'Homère à ceux de Périclès! Quel attrait eussent offert aux lecteurs de M. de Lantier des rois demi-barbares, dont les domaines étaient une métairie, et les palais une vaste

Digitized by Google

chaumière ? Quel spectacle à offrir à nos petites maîtresses, que des monarques occupés eux-mêmes à tailler leurs vignes, des reines filant leur quenouille, ourlant d'avance le suaire de leur aïeul ; de grandes princesses se mouillant les bras à la rivière pour blanchir leurs robes et le linge de la maison ! Ces détails peuvent plaire dans l'Odyssée à quelques esprits observateurs qui aiment à remonter aux premiers âges de l'histoire, à suivre les progrès des arts et de la civilisation ; mais pour des lecteurs moins sévères, pour des hommes du jour et des femmes aimables, il faut des tableaux plus intéressans, des époques plus rapprochées de nous, des mœurs d'un intérêt plus piquant et plus varié. Et c'est là ce qui a sans doute déterminé l'auteur des *Voyages d'Anténor* à placer son héros dans les tems les plus célèbres de la Grèce, à le faire converser avec les personnages les plus illustres de ces âges mémorables ; car M. de Lantier a voulu essentiellement faire un livre amusant. Il ne faut pas lui demander l'exactitude d'un historien, le quereller sur l'inobservation de la chronologie, sur des défauts de positions géographiques, sur la fausse appréciation des mesures et des distances. M. de Lantier n'a point voulu s'occuper de tout cela ; il a cherché ce qui pourrait rendre son livre agréable, sans s'inquiéter de ce que la critique des gens instruits pourrait y reprendre. Il a resserré les époques, rassemblé dans le même cadre des personnages séparés par l'éloignement des tems ; il a quelquefois confondu les sectes philosophiques, attribué, par exemple, les dogmes de Pythagore à des philosophes de la secte éléatique : mais ces négligences, ou ces erreurs, qui seraient graves dans un ouvrage destiné à l'instruction, deviennent sans conséquence dans un roman. Si nous voulons connaître la Grèce d'une manière vraie, solide, instructive, n'avons-nous pas les célèbres Voyages du jeune Anacharsis ? C'est là que se trouve, avec méthode, exactitude et profondeur, tout ce qu'on peut désirer pour prendre une idée juste de la patrie des Miltiades, des Socrates, des Périclès. L'abbé Barthélemy est un savant aimable, M. de Lantier est un romancier charmant. Son livre

Digitized by Google

est lu, recherché de tout ceux qui ne veulent dans leurs lectures que des distractions et des délassemens. Il a essuyé tout le feu de la critique, et il est sorti de cette épreuve avec tous les honneurs de la victoire, semblable à ces anciens chefs de secte qui passaient à travers les flammes pour prouver la vérité de leur doctrine. Quelles critiques opposer à un auteur qui peut vous opposer, à son tour, onze éditions épuisées en quelques années ?

Ce qu'il faut dire des Voyages d'Anténor, c'est qu'ils sont écrits avec beaucoup d'esprit, que les incidens s'y succèdent avec une extrême variété, que l'on aime à trouver tous les usages, toutes les mœurs de la Grèce renfermés dans un cadre d'une étendue médiocre, que l'auteur a su réunir une foule de notions, de détails, de descriptions diverses, avec une singulière adresse, que ses récits sont faciles, attachans et gracieux, que sa manière annonce une grande flexibilité de talent, et l'art rare et difficile de passer sans peine d'un sujet à un autre.

Il est aisé de voir, en lisant les Voyages d'Antenor, que l'auteur n'est point un homme superstitieux ; il manque rarement l'occasion de se moquer de l'extrême crédulité du peuple, des jongleries des prêtres, et de l'innocence des dévots : mais il le fait avec discrétion ; car les Grecs n'étaient pas tolérans, et comme son héros voyage parmi eux et qu'il est étranger, il aurait couru les plus grands risques si l'on eût entrevu en lui quelques symptômes d'indévotion. Une chose digne de remarque, c'est de voir le peuple le plus spirituel, le plus aimable et le plus éclairé de la terre, livré aux croyances les plus ridicules, aux pratiques les plus absurdes, et tellement attaché à de vaines et puériles croyances qu'il ne lui en coûtait rien pour prononcer l'arrêt de mort de quiconque avait un peu plus de raison que lui.

La religion catholique n'est pas la seule qui ait eu ses inquisiteurs et ses autodafés. Quel autre nom pourrait-on donner aux juges qui condamnèrent Socrate, et à la déplorable fin du plus sage des Grecs? Quel exemple et quelle perspective pour ceux qui cultivent leur jugement !

M.

Digitized by Google

M. de Lantier nous raconte qu'Anténor ayant ri de quelques cérémonies des prêtres de Bacchus, il fut dénoncé aussitôt, poursuivi et obligé de fuir, car il ne s'agissait de rien moins que de boire la ciguë: cette aventure est sans doute une fiction, mais une fiction vraisemblable si l'on se rappelle qu'Aristote, pour une cause pareille, fut obligé de fuir d'Athènes afin de s'épargner le sort de Socrate.

Les Egyptiens étaient moins tolérans encore, et pour courir risque de la vie, il n'était pas nécessaire de se moquer d'un prêtre, il suffisait de se moquer d'un chat. M. de Lantier saisit habilement toutes les occasions de se moquer agréablement de ces folies, et c'est assurément la plus légère vengeance qu'on puisse se permettre. L'ironie est l'arme la moins meurtrière et la plus sûre. Le médecin qui sait inspirer de la gaîté à ses malades manque rarement de les guérir. Ce penchant à l'ironie, cet esprit de liberté et d'indépendance est peut-être ce qui a provoqué contre M. de Lantier les critiques les plus vives. On a soupçonné que s'il se moquait des prêtres de Bacchus, des tauroboles, des expiations, du bœuf Apis et des chats de Bubaste, il pourrait bien avoir une tendance à se moquer de quelques pratiques moins anciennes et plus dignes d'égards. C'est pousser la crainte un peu trop loin. Il serait très-facile de démontrer que les hommes les plus religieux ne sont pas ceux dont la vue courte, les idées étroites, font consister la religion dans une foule de pratiques vaines, puériles et minutieuses, que la superstition substitue trop souvent aux dogmes bien plus importans de la morale et de la vertu.

On n'est point un impie parce qu'on rit de la barbe d'un capucin, des révélations de sainte Brigitte et des extases de Marie-Alacoque. On peut croire en Dieu sans croire à la sainte larme de Vendôme, au martyre des onze mille vierges, aux visions de la bonne Armelle et aux miracles du diacre Pâris. L'idée d'un Dieu, de sa grandeur, de sa puissance, de sa justice, n'a rien de commun avec tout cela, et c'est même être un très-bon apôtre, et servir utilement la religion, que de diriger la

Digitized by Google

pensée des hommes vers des vues plus grandes, et de les affranchir du joug de la superstition.

Sous ce point de vue, la lecture des Voyages d'Anténor peut servir, jusqu'à un certain point, au perfectionnement de la raison humaine. En riant de la sottise et de la crédulité des anciens, on est naturellement disposé à faire un retour sur soi-même, à jeter un coup-d'œil sur les objets dont on est entouré, et à rire aussi de ce qui ressemble aujourd'hui aux sottises des anciens; la leçon est d'autant plus sûre qu'elle est plus indirecte, et que l'auteur ne paraît pas avoir le dessein de nous endoctriner. C'est ainsi que, tout doucement, les idées se rectifient, que la raison se forme, et que se détachent sans effort et sans déchirement ces lambeaux bizarres que l'ignorance et le monachisme ont inventés plutôt pour défigurer la religion que pour la parer.

Nous prenons fièrement le titre d'*animal raisonnable*; mais où la raison a-t-elle un temple et des autels dignes d'elle? quels Etats sont moins étendus que les siens? quelle souveraine a jamais trouvé plus de sujets rebelles? Partout on l'invoque, et partout on la repousse; on s'arme même de son nom pour la proscrire, et c'est au nom de la raison que les gens raisonnables sont immolés tous les jours. Que n'a-t-on pas écrit pour montrer le danger des lumières et du bon sens! Que d'efforts n'a-t-on pas faits pour armer contr'eux les souverains! De combien de desseins pernicieux ne les a-t-on pas accusés! Combien de fois n'a-t-on pas proclamé cette maxime ridicule : la raison veut qu'on ne fasse point usage de la raison.

Il est vraisemblable que jamais son règne ne sera universel; il est une foule d'hommes qui craignent ses rayons, comme il est une foule de créatures que la nature a condamnés à ne jamais jouir de l'éclat de la lumière; mais son empire s'accroît et s'étend; chaque jour elle fait de nouvelles conquêtes, les préjugés se dissipent, le jugement se rectifie, les connaissances se multiplient, le désir de s'instruire s'accroît, le front des augures se déride, l'esprit de secte s'éteint, les partis s'adoucissent, et si ces heureuses dispositions se sou-

Digitized by Google

tiennent, si la sage philosophie n'est pas forcée de rétrograder, on verra bientôt l'Europe donner le plus beau, le plus noble des spectacles, celui de plusieurs nations unies par l'amour de la science, le goût des arts, l'étendue de la connaissance et le culte de la raison.

SALGUES.

POÉSIES INÉDITES DE M. PELLET (du département des Vosges).

UN talent franchement modeste, un mérite ignoré de lui-même, et simple comme la beauté qui ne se serait pas seulement regardée au miroir des eaux; un vrai poëte enfin, qui ne saurait pas encore ce que valent ses vers, sont une chose si rare dans le siècle, peut-être aussi dans le pays où nous sommes, que si nous ne nous en étions pas convaincus par nos propres yeux, nous ne pourrions pas le croire, et que nous oserions encore moins l'annoncer à nos lecteurs.

On pourrait s'y méprendre, et vouloir chercher dans Paris un pareil phénomène; en effet, quoique notre bonne ville ne soit pas, à beaucoup près, la terre natale des grands esprits, elle en est d'ordinaire le rendez-vous, et l'on est presque sûr d'y trouver les plus beaux talens, comme les plus beaux fruits à la halle. Mais ce n'est pas uniquement du talent qu'il est ici question, c'est aussi de la simplicité (chose de tant de prix et de si peu de débit), qu'il faut laisser à la porte de notre capitale, comme l'espérance à une porte plus bas. Non, c'est dans un air moins respiré, dans une contrée moins disputée à la nature par la société, c'est à cent lieues de Paris, au milieu des Vosges, plus connues jusqu'à présent par leurs fromages que par leurs poésies, qu'il faut aller s'assurer du fait: c'est là qu'on a vu paraître soudain un poëte, élève seulement de sa muse, et semblable au sapin des montagnes qui, sans avoir besoin d'être cultivé, trouve en lui de quoi conserver sa verdure, anoblir sa forme, percer les nues, braver les vents, les hivers et les siècles.

Nous ne parlons point ici de tous les genres de poésie,

Digitized by Google

mais seulement de l'ode, et encore de l'ode pindarique, ce miracle de l'esprit, qui devient, en quelque sorte, aux autres poëmes ce que la poésie est à la prose. Nous parlons de cette carrière brillante où les plus rares talens ont souvent trouvé leur écueil, ou le génie voit des palmes si belles ! mais placées si haut ! La marche ordinaire de l'esprit n'y atteindra jamais, il lui faut pour cela des ailes qui ne sont pas données à l'homme, *pennis non homini datis*, ou du moins il a besoin d'un souffle puissant, celui de l'inspiration, qui le transporte et le conduise loin des chemins battus par des esprits plus effrayés du danger qu'amoureux de la gloire. La raison même avoue qu'en poésie toutes les beautés naissent de l'inspiration, ce je ne sais quel souffle créateur de je ne sais quelle divinité qui se charge de tout. *Apollon dictait, Homère écrivait*, dit un ancien. Sans doute Apollon dictait, mais convenons, en même tems, qu'il choisit bien ses secrétaires. Quoi qu'il en soit, heureux qui la connaît, cette noble fièvre de l'esprit et de l'ame, ce magique enthousiasme, qui entraîne la pensée loin du domaine de la raison, qui éclaire l'imagination d'une lumière qui n'est qu'à lui, et ne laisse plus apercevoir que les objets sur qui elle darde ! mais ce n'est point au milieu des futiles occupations, des petites affaires, des devoirs insignifians de la société ; ce n'est point dans le flux et le reflux journalier d'une foule mouvante et bruyante qui vous pousse, et vous repousse éternellement du plaisir à l'intérêt, et de l'intérêt au plaisir, que l'enthousiasme s'emparera de ceux-là même qui en seraient dignes. Non, il faut pour cela chercher la solitude, ou s'en faire une à soi-même. C'est dans le sommeil des intérêts, c'est dans le calme des passions inférieures, c'est dans la sérénité du ciel de l'ame que les grandes conceptions s'élèvent dans l'esprit comme des astres au-dessus des brouillards : c'est alors que la pensée dominante exerce tout son pouvoir sur l'homme, et qu'elle s'environne, par une sorte d'attraction, de toutes les pensées d'un autre ordre qui peuvent lui servir comme de cortége, et l'aider à se montrer dans toute sa pompe.

Une théorie complète de l'enthousiasme serait une

Digitized by Google

belle chose, si on pouvait en parler de sens rassis, et si ce n'était pas un mystère dont l'imagination paraît avoir voulu dérober la connaissance au jugement. Ceux qui l'éprouvent ont mieux à faire, sans doute, que d'en raisonner; ceux qui ne l'éprouvent pas en raisonnent comme ils peuvent. Tout ce que nous en dirions, nous et bien d'autres, ne nous en rapprocherait guère plus, que des remarques sur le vol des aigles, ne nous apprendraient à nous élever au-dessus des nuages. Cependant, si nous en croyons le peu que nous avons pu voir à la distance énorme d'où nous l'avons observé, le véritable enthousiasme n'a que l'air d'un parfait abandon; il conserve de la raison ce qu'il lui en faut pour se conduire dans son vol; il a cherché, avant de s'élever, s'il avait en lui de quoi se soutenir; et quand il paraît se perdre à tous les yeux, c'est avec la certitude de se retrouver.

Il n'en est pas ainsi de certains esprits qui, trompés par un moment d'effervescence, le prennent pour un vrai transport; qui regardent la confusion qui règne dans ce qu'ils ont ou ce qu'ils n'ont pas d'idées, comme un désordre poétique, et qui prennent bonnement un peu de fumée pour beaucoup de feu. Aussi les odes qu'ils imaginent faire sont-elles remplies de ces belles et grandes paroles qui annoncent une fougue, une ivresse, que dis-je! une fureur (c'est le mot), dont le soi-disant poète n'est souvent ni coupable, ni même capable. On feint l'inspiration pour se dispenser du bon sens: on jette par ce moyen toutes ses extravagances sur le compte du dieu qui vous possède; et l'on croit s'acquitter avec ses lecteurs, au moyen de quelques combinaisons harmonieuses de mots sonores qui ne parlent vraiment qu'à l'oreille, mais qui ne disent à l'esprit rien de juste, rien de clair, rien de neuf, souvent même rien du tout. Néanmoins, si l'oreille est contente, c'est toujours quelque chose; car il y a beaucoup de lecteurs qui ne se soucient pas plus des pensées, que beaucoup de chanteurs ne se soucient des paroles.

Cependant l'esprit aurait autant de peine à se passer de sens commun que l'ame à se passer de corps. Si nous nous permettons en ce point quelque petit reproche

Digitized by Google

envers le sublime Pindare, encore qu'il ait donné son nom à son genre, c'est sans doute faute de savoir aussi bien le grec que lui; mais lorsqu'on ne l'entend pas, on n'a rien de mieux à faire que de l'admirer sur parole, et sur-tout sur la parole d'Horace qui plane à sa hauteur alors même qu'il nous peint le danger de le suivre. Attachons-nous donc sur-tout à ce bon Horace qu'on n'atteint point quand il s'élève, qu'on ne quitte point quand il se tient à notre portée, et qui, dans son vol le plus audacieux, transporte encore la raison sur les ailes de son génie.

On serait quelquefois tenté de croire que cet essor, ces élans, ces extases, dont tant d'esprits sont incapables, appartiennent exclusivement à des climats plus heureux, tels que la savante Grèce et la belle Italie, où ce genre de production trouve le soleil qui lui convient, comme si Milton, Grai, Klopstock, n'avaient point assez prouvé qu'il n'y a point de climats où le génie refuse de fleurir.

Quelquefois aussi on se persuade que notre langue, plus pauvre en effet que celles de Pindare et d'Horace, n'offre juste que ce qu'il faut à la pensée, comme une étoffe qui n'aurait point assez d'ampleur pour des draperies flottantes; et l'on se plaît à dire que, susceptible, comme elle est, de beaucoup moins d'inversions et de licences que la plupart des autres idiômes, elle se refuse à cette riche variété de formes et de tours qui fait le charme de l'antique poésie, en même tems que le désespoir de nos poëtes modernes. Mais, soit que ces obstacles nous soient présentés avec un peu d'exagération, soit que plus de travail en ait triomphé, nous avons une lyre aussi, et quand Malherbe, Jean-Baptiste Rousseau, Lebrun, ne seraient point là pour confondre les détracteurs de notre langue, il me suffirait de quelques pièces inédites du poëte que je me suis proposé de produire.

Il n'en est pas moins vrai qu'on s'effraie en pensant à toutes les conditions qu'exige impérieusement ce genre de poésie que je serais tenté de nommer surnaturel; et quoique le stade ne soit pas de longue haleine, combien peu l'ont fourni avec l'applaudissement universel! Repré-

Digitized by Google

sentons-nous les divers genres de poésie comme autant de chemins plus ou moins commodes par où les différens poëtes essaient de gravir jusqu'au dernier sommet du mont sacré; mais combien peu dans le nombre! *pauci quos æquus amavit Jupiter.* Or, parmi tant et tant de routes qui se confondent et se croisent, l'ode est sans contredit un sentier plus court, plus étroit, plus scabreux, plus glissant, et qui à chaque pas offre de nouvelles difficultés, entre lesquelles un poëte ne peut avancer qu'au péril de sa gloire; au point qu'il faudrait en quelque sorte s'en distraire pour s'y hasarder, comme dans certains passages où l'on est obligé de fermer les yeux de peur que la tête ne tourne.

En effet, si un auteur, avant de se mettre au travail, réfléchissait aux formes assujétissantes, à cette mesure capricieuse, à cette répétition continuelle des mêmes cadres qui exige qu'il y proportionne, qu'il y adapte les images qu'il y renfermera; s'il pensait que ces images mêmes, il doit les varier de son mieux, afin que chaque strophe devienne presque toujours un petit poëme à part, dépendant néanmoins de l'ensemble, en sorte que ce n'est pas un tableau qu'il entreprend, mais toute une galerie; il hésiterait sans doute; et beaucoup ont reculé. Mais ce n'est pas tout, on lui demandera des vers qui n'aient point encore été entendus. *Carmina non prius audita.* Et en reste-t-il beaucoup de ces vers-là? On voudra des idées qui surprennent l'esprit dans un style qui charme l'oreille. On exigera un langage assorti aux idées, et qui ait en quelque sorte un autre accent que la voix humaine: *Nec vox hominem sonat.* Remarquez de plus que mille qualités désirables dans presque toutes les circonstances seraient ici des défauts, et que certains agrémens y deviennent des taches; eh! conviendrait-il en effet au génie de se parer des atours de l'esprit? Laissez donc là, oserais-je dire à celui que je verrais tenter une si haute entreprise, laissez à d'autres, et les pensées ingénieuses, et les tournures piquantes, et la légèreté, et la finesse, et la délicatesse, et la naïveté, et la grâce même, à moins qu'elles ne soient majestueuses. Que de choses charmantes dont il faut savoir se passer! Mais les poëtes pen-

Digitized by Google

dariques sont comme les rois *condamnés à la magnificence*. La précision, la justesse, la parfaite propriété des termes trouveront assez leur emploi partout ailleurs que dans l'ode; mais entre deux expressions, l'une plus pittoresque, l'autre plus juste, qui se présentent au poète, la plus pittoresque doit l'emporter; ce sont des images qu'on attend de lui et non des définitions. La muse aime à laisser entre les idées qu'elle présente un certain vague où l'imagination se complaît; elle néglige les détails, et veut qu'un pinceau toujours large cache le dessin sous la couleur; ainsi donc ces mots techniques si utiles aux artistes et aux savans qui les ont inventés, nous les voyons presque toujours dédaignés par la poésie; vous diriez qu'elle croirait, en les employant, déroger à son antique origine, parce qu'elle existait avant les arts et les sciences, comme les dieux avant les hommes. Ajoutez à toutes ces obligations la plus embarrassante de toutes, celle de n'en point paraître embarrassé, d'affecter une démarche libre avec de telles entraves, de conserver l'air de l'audace sous le poids de tant de chaînes, et vous aurez une faible esquisse des épreuves que doivent subir ceux qui osent aspirer à la gloire de Pindare,

Pindarum quisquis studet æmulari:

en sorte qu'on dirait que ce genre est moins une carrière ouverte à l'esprit qu'un défi proposé au talent.

Maintenant qui osera l'accepter ce défi? Sera-ce un adolescent, plein de feu, sans doute, et de verve, mais prompt à se perdre ou à tomber au premier essor? car c'est l'âge des Phaétons et des Icares. Sera-ce quelqu'un de ces élèves dociles à la voix de l'instruction, qui rempli de respect pour les grands maîtres qu'on vient d'offrir à son admiration, espérera s'en approcher en les suivant pas à pas? Sera-ce un homme dans la maturité de l'âge, à qui la nature et l'étude auront, si l'on veut, donné de quoi le tenter? mais, d'après son éducation même, je le suppose au sein d'une grande ville, et je le vois emporté dans la voie frayée par la multitude, se livrer, à regret peut-être, mais enfin se livrer aux affaires, aux devoirs, aux petites ambitions, aux petites craintes, si

Digitized by Google

ce n'est même à des distractions plus douces, qui ne laissent à l'amour des lettres que des parcelles de la vie, et cachent à l'esprit ses vrais trésors ? Sera-ce un vieillard refroidi, qui, désabusé du monde et de lui-même, jette un regard de pitié sur tout ce qui tient à l'imagination? Il frémit au souvenir de son ancienne audace ; le repos est son bien suprême ; penser le fatigue ; sa seule occupation, c'est d'économiser de son mieux les restes de son existence ; indifférent pour la gloire, et content de donner sa part d'immortalité pour quelques jours de vie. Cet homme-là, certes, n'a rien de pindarique.

Je me représente au lieu de cela un être plein de force et d'ardeur, placé par un heureux hasard loin du monde et de ses prestiges, qui, tout-à-la-fois, dans le calme des ames simples et dans la chaleur des hautes et belles pensées, sera parvenu à ce désirable période de la vie où le tems a tout donné à l'homme, et ne lui a jusque-là rien repris. Je ne lui suppose pas des passions qui doivent l'emporter hors des routes que son génie lui trace ; elles doivent être plus tendres que vives, plus fières qu'ambitieuses. Je crois en même tems le voir tout autre au dedans qu'au dehors, aussi vif, aussi indépendant que modeste et facile avec ses amis ; étranger à tout ce qui n'est pas aimable ou noble ; ne tenant à l'intérêt que comme l'oiseau tient à la terre ; et ne demandant, ou plutôt ne laissant demander pour lui à la fortune que de quoi suivre les muses.

En relisant ces dernières lignes que nous avions tracées comme au hasard, il nous semble reconnaître plusieurs traits qui conviennent au poëte que nous avons d'abord annoncé ; le lecteur va juger de l'arbre par ses fruits.

Dans une de ces rêveries solitaires qui paraissent avoir tant de charme pour tout esprit marqué du sceau de la poésie, une grande et belle vision, toute brillante de couleurs plus vives même que celles de la vérité, s'est offerte soudain à M. Pellet, et lui a montré, comme à un autre Daniel, les empires du monde s'élevant, tombant, et faisant place à d'autres qui sont remplacés eux-mêmes par des empires nouveaux. Il a vu ces grands corps

Digitized by Google

qui naissaient, croissaient, déclinaient, mouraient; chacun à leur tour, comme de simples hommes. C'était, sans doute, quelque tems après la mémorable journée d'Iéna. (Il y avait, en effet, matière à réflexion.) Il s'est rappelé vaguement les triomphes du grand Frédéric, l'accroissement de sa puissance, la réputation de son armée, son influence dans l'Europe. Ces idées ont fermenté au fond de son esprit; alors vaincu tout-à-coup par un de ces transports qui rompent le silence de la solitude, et qui, presque à l'insçu du poëte, entraînent la voix et le vers à la la suite de la pensée, il s'est écrié :

Quel foudre a renversé ce colosse de gloire ?
Que sont-ils devenus, ces enfans de l'orgueil ?
Regarde, ils ne sont plus.

Arrêtons-nous à cet hémistiche, il est d'un poëte; le reste ne se dément pas :

Du roi de la victoire
Le génie a plané sur leur vaste cercueil.

Il se peint à lui-même leur grandeur, leur force, leurs conquêtes, leur confiance, leur mort subite..... Delà promenant ses regards intérieurs sur tous les pays et tous les siècles, il voit le maître des destinées élevant, abaissant, tour-à-tour, les peuples divers, par des motifs impénétrables à la sagesse humaine.

Vers l'un d'eux quelquefois inclinant sa balance
Il dit, et tout-à-coup sort un peuple géant,
Et tantôt sa colère, allumée en silence,
Va les précipiter de la gloire au néant.

Soudain au milieu de la strophe, il s'arrête comme distrait par la voix de Babylone qui lui apparaît dans tout son luxe, dans tout son orgueil, dans toute son impiété.

Venez me voir, accourez à mes fêtes,
S'écriait Babylone aux jours de sa splendeur;
Foulons aux pieds les lois de la pudeur.
N'écoutez point ces insensés prophètes
Dont les cris importuns menacent ma grandeur.

Digitized by Google

Eh ! que me fait le dieu qu'enfanta leur démence ?
S'il peut m'anéantir, que ne vient-il enfin ?
Mais non, de ma grandeur, de mon empire immense,
Le tems, quoiqu'immortel, ne verra pas la fin.

Ecoutons à notre tour la réponse du poëte :

Au noir séjour qui donc t'a fait descendre ?
Pourquoi n'entends-je plus les profanes concerts ?
Je l'ai cherchée au fond de ces déserts,
Pas un débris, pas seulement la cendre
De ces palais pompeux qui fatiguaient les airs.

Attiré vers l'Euphrate où jadis tu fus reine,
Je t'appelle, et tu dors au-dessous des sillons ;
Et tes murs sont mêlés à la mouvante arène,
Que l'ardent Africus roule en noirs tourbillons.
Ton dieu même a partagé ta tombe,
La terre a dévoré les temples de Bélus,
Tes successeurs comme toi ne sont plus, etc.

Il va montrer ensuite à qui il appartient, que l'orgueil maritime n'est pas mieux défendu des coups de cette main toute puissante, que l'orgueil terrestre.

Fendez les mers, affrontez la fortune,
Partez, disait Sidon à ses mille vaisseaux,
Qu'à votre aspect le superbe Neptune
Abdique le pouvoir qu'il avait sur les eaux.
Et cependant l'oubli la couvre de son aile,
Et cependant ses ports sont muets d'abandon,
Et cependant la mort, livide sentinelle,
(On la voit.)
Est debout pour jamais sur les murs de Sidon.

Des scènes plus déchirantes appelleront bientôt ses regards compatissans, les fureurs de la guerre, les malheurs immérités des paisibles habitans des campagnes, la désolation du monde ; puis évoquant la superbe Rome, dont il peint en traits de feu et de sang tous les crimes envers le genre humain, il compare ses ravages à ceux du déluge.

Comme à la voix du maître du tonnerre,
Un océan vengeur, dans les airs enfumé,
Couvrit soudain le globe dévasté ;

Digitized by Google

De même on vit les bandes sanguinaires
Inonder de leurs flots tout l'univers dompté.

Alors s'adressant à toutes les grandes victimes des Romains :

Levez-vous (dit-il), accourez insulter à son ombre,
Peuples qu'elle a plongés dans la nuit du cercueil;
Des règnes effacés elle a grossi le nombre,
Elle a perdu sa gloire et courbé son orgueil.
La ronce avide a percé sa muraille;
Ses thermes, ses palais, dans la poussière épars,
Sont là, semés, jetés de toutes parts, etc.

Des ruines de la ci-devant capitale du Monde, le poëte reporte sa mélancolie vers la nouvelle; et toujours fidèle à son premier motif, il la voit d'un œil inquiet, mais dans un avenir sans doute bien reculé, il la voit, dis-je, menacée par la mortalité des choses, et par ce fleuve des siècles qui mine sourdement tout ce qu'il baigne.

Et quand le Tems, ce dieu de la vitesse,
Aura mis au tombeau notre règne expiré,
Peut-être alors quelque Barde inspiré,
Touchant sa harpe aux lieux où fut Lutèce,
N'entendra que le chant qu'il aura soupiré.

Quelque peu de foi que méritent les prédictions profanes, quelque vague et quelqu'éloigné que soit le terme de celle-ci, enfin quelque beaux que soient ces derniers vers, ils sont trop attristans pour des cœurs enivrés de la gloire française; et nous nous serions refusés à les transcrire, sans le beau retour de l'esprit du poëte sur lui-même au début de la strophe qui suit :

Détourne, ô Jéhovah, ces funestes présages;
Qu'appuyé sur la gloire, affermi par tes mains,
Il triomphe à jamais de la fureur des âges,
Ce trône qu'a fondé le premier des humains.

En y regardant bien, on verra dans cette [illegible], au milieu de l'enthousiasme dont elle brille, trois choses qui, bien qu'elles semblent de l'essence de toutes les compositions, se font quelquefois désirer dans plus d'un ouvrage en apparence plus méthodique; c'est (nous espérons qu'on

Digitized by Google

nous entend) c'est un commencement, un milieu et une fin. Le poëte, tantôt en contemplation, tantôt en action, voit ce qu'il dit et sait ce qu'il fait : il est plein d'une grande pensée ; il débute par une grande image ; il poursuit sa marche en variant ses mouvemens ; il finit par un admirable sentiment, dont il remplit nos esprits et nos cœurs ; et son plan, toujours suivi, ne disparaît que sous les beautés qui le couvrent.

Si nos lecteurs partagent notre opinion sur cette production, nous nous proposons de leur en présenter d'autres du même auteur, où ils verront qu'il ne s'en tient pas à un genre, et que les plus touchantes affections de l'ame ne lui sont pas plus étrangères que les plus nobles élans de l'esprit. BOUFFLERS.

VARIÉTÉS.

SPECTACLES. — *Théâtre-Français.* — *Les Deux Frères*, et *la Belle Fermière.*

Il faut avouer que MM. les comédiens français composent quelquefois leurs représentations d'une manière bien singulière. Leur théâtre est cité pour la sévère exactitude avec laquelle on y observe l'unité de lieu ; on vante le dédain qu'il affecte pour le secours du machiniste et le luxe des décorations, et samedi dernier les sept actes des deux pièces dont on vient de lire le titre, nous ont présenté six décorations différentes, nombre qu'on ne surpasse guères à l'Ambigu-Comique, ni même à l'Opéra. Beaucoup de gens trouvent encore au Théâtre-Français un autre avantage ; c'est qu'en négligeant la petite pièce, qui le plus souvent est sacrifiée aux doublures, on peut sortir du spectacle à dix heures, ou même plus tôt ; la représentation de samedi n'a fini qu'à onze heures et demie. Enfin, et ceci est plus important sans-doute, le Théâtre-Français se glorifie d'être le seul théâtre moderne qui n'ait pas confondu les deux genres dramatiques principaux, qui n'ait point permis à Thalie et à Melpomène d'empiéter sur le domaine l'une de l'autre, qui ait réservé à la tragédie le pathétique et les larmes, et prescrit à la comédie de se borner à nous égayer. On convient, il est vrai, qu'à une

Digitized by Google

certaine époque, la Thalie française s'avisa de pleurer avec Diderot et le R. P. La Chaussée; on avoue qu'elle se laissa conduire dans les prisons par M. Mercier, qu'elle prit du poison des mains de Saurin; mais on ajoute que ces erreurs ne furent que passagères; on les rétracte, on les proscrit : et cependant qu'était-ce que cette représentation composée des *Deux Frères* et de *la Belle Fermière*, sinon une suite de sept actes du comique le plus sentimental, traduits ou composés depuis l'époque où l'on croyait nos erreurs guéries, et offerts à un parterre qui semblerait ne devoir plus redouter de pareils assauts? On nous dira que la salle était pleine. Hélas, oui! Que par conséquent le public n'est pas aussi dégoûté de ce genre bâtard qu'on voudrait le croire. J'en conviens encore; mais du moins, si le caissier de la Comédie a ses raisons pour flatter encore le goût d'une certaine partie du public, qu'on ne lui sacrifie pas une représentation toute entière! Quelque goût que l'on ait pour le pathos et la mélancolie, n'est-ce pas assez de trois ou quatre actes pour admirer et pleurer? Pourquoi n'en pas laisser un, deux, ou même trois à ceux qui aiment à rire? Nous avouerons pour notre compte que, sur-tout en carnaval, la moindre petite gaîté française de Regnard, de Dancourt, ou même de Molière (on voit que nous ne sommes pas difficiles), nous serait venue fort à-propos après la sensibilité larmoyante des *deux frères* allemands.

Ces *Deux frères* ne sont pourtant pas sans mérite. La scène de Buller et du Capitaine au second acte, celle du Capitaine et de sa nièce au troisième, sont bien conçues, bien filées, encore mieux jouées, et ne manquent jamais leur effet. Kotzebue, le premier auteur de ce drame, en a presque toujours de pareilles, et cela seul peut expliquer les succès nombreux qu'il a obtenus dans son pays; mais par quelle patience et par quel ennui ne faut-il pas acheter ces parties de talent du dramaturge germanique! Le premier et le dernier acte des *Deux Frères* ne peuvent même en donner une faible idée à ceux qui n'en connaissent pas l'original allemand, intitulé *La Réconciliation* (*Die Versoehnung*). Ils ont bien pu bâiller aux détails niais de la convalescence du Bertrand malade; ils ont pu rire de cette ingénieuse allégorie mise en action par la naive Charlotte, lorsqu'elle répand littéralement et matériellement des fleurs sur le chemin où la malveillance avait semé des épines : encore est-il juste de dire que les grâces de Mlle Mars leur en ont à moitié voilé le ridicule. Que

Digitized by Google

serait-ce si on leur avait conservé ce jeune garçon cordonnier si intéresant, calqué par Kotzebue sur la Victorine de Sédaine, et qui amoureux sans espoir de Mlle Charlotte, comme Victorine du jeune Vanderk, lui offre galamment et gratuitement une paire de souliers de sa façon, en la priant de les porter le jour de ses noces? Que serait-ce si l'on n'eût pas supprimé le rôle d'un jeune comte, séducteur aussi vil que lâche, et tel que jamais dans le délire de la révolution, nul auteur fançais n'aurait osé en peindre un semblable dans la classe où Kotzebue l'a choisi? Que serait-ce enfin si les imitateurs avaient mis sous nos yeux la scène crapuleuse de l'original entre la gouvernante dévote et le procureur, dont le nom allemand, *Citerbrunn* (*Fontaine de pus*), indique seul suffisamment dans quel goût elle est traitée? Mais c'est assez parler de ce triste drame : nous aimons à croire que son succès en France n'est dû qu'au talent supérieur de Baptiste aîné, de Michot, de Mlle Mars, et nous sommes persuadés que lorsqu'ils abandonneront cet ouvrage à son propre mérite, le public ne tardera pas à s'en dégoûter.

Aussi n'était-ce pas pour parler à nos lecteurs des *Deux Frères* que nous avons assisté à cette représentation. Nous y avions été attirés par *la Belle Fermière*, dont la reprise nous semblait digne de fixer un instant leur attention. Cette pièce eut un grand succès dans sa nouveauté lorsque l'auteur y jouait le principal rôle; elle se soutint avec honneur lorsque ce rôle fut joué par Mlle Contat : et aujourd'hui que Mlle Leverd le remplit, on voit encore la pièce presque avec le même intérêt. Il en faut convenir, pourtant, *la Belle Fermière* n'est qu'un drame dans le genre de Kotzebue, et presque digne de ce fameux auteur. Le rôle de Fierval semble copié, quoiqu'adouci, de celui de ce jeune comte dont nous parlions il n'y a qu'un instant. La fable est presqu'aussi romanesque, presqu'aussi invraisemblable que celle de *Misanthropie et Repentir* ou de nos plus vigoureux mélodrames. Comment se fait-il, en effet, que Mme Catherine, jadis femme de qualité, devienne tout-à-coup une très-habile fermière, et que sans être connue, sans avoir de répondans, elle obtienne de Mme Darmincour, femme très-sensée et très-peu fortunée, le bail de la terre qui fait tout son bien? Comment se fait-il que M. de Lusaan puisse pendant tout un mois passer les nuits au château et les jours à la ferme, échanger tour-à-tour le rôle de prétendu de Mlle Darmincour contre celui de se-

Digitized by Google

crétaire de Mme Catherine, sans que personne soupçonne qu'il y a du mystère dans sa conduite et s'applique à le deviner ? Est-il concevable que ce M. de Lussan si mystérieux ait choisi pour dépositaire de son secret une petite paysanne nommée Fanchette, laquelle, pour le rassurer encore, se trouve amoureuse du valet de son rival ? L'est-il enfin que ce rival, ce Fierval tout ridicule qu'on a voulu le peindre, épris tout-à-coup de Mme Catherine lorsqu'il va signer son contrat de mariage avec Mlle Darmincour, ne trouve d'autre moyen de déclarer son amour à la belle fermière qu'un bon billet bien signé de sa main en toutes lettres, et qu'il lui fait remettre devant témoins ?... Nous ne parlons même pas de ce bon Dorneville arrivé de l'autre monde tout exprès avec ses *trois misérables millions* pour arranger les affaires au gré du parterre. Lorsque *la Belle Fermière* parut, ces revenans des îles n'étaient peut-être pas aussi usés qu'ils le sont aujourd'hui, et d'ailleurs nous en avons dit assez pour qu'il ne soit pas nécessaire d'insister davantage auprès de nos lecteurs sur les invraisemblances de cet ouvrage. Et cependant, nous dira-t-on, on l'écoute avec plaisir, on l'applaudit même encore. C'est que dans cette pièce il y a de bonnes scènes ; c'est que le rôle de Dorneville, sans être original, est très-comique, et qu'il est joué d'une manière très-originale par Michot ; c'est enfin que celui de la belle Fermière exige un talent que le public lui-même ne demande pas aux actrices du Théâtre français, et qu'il applaudit avec transport lorsqu'il l'y trouve à un degré même médiocre. Michot avec une actrice qui saura chanter, ne fût-ce que comme Mlle Leverd, soutiendra toujours cette pièce, comme il soutiendra *les Deux Frères* avec Baptiste et Mlle Mars. Et voilà comme en réfléchissant on finit par expliquer ce qui paraissait d'abord inexplicable. Nous ne concevions pas, en commençant cet article, comment la Comédie française avait pu nous donner ces deux longs drames en un jour ; nous comprenons fort bien à présent que si dans cette association ils n'ont pas consulté l'intérêt des spectateurs, ils ont au moins fait voir qu'ils entendaient celui des auteurs d'une manière admirable. Les deux pièces se valent bien : elles ont des défauts et des avantages du même genre ; dans toutes les deux il y a de quoi rire et pleurer. Le même acteur fait peut-être le principal mérite de l'une et de l'autre. Loin de se nuire, elles ne peuvent que se faire valoir mutuellement. On peut les voir

Digitized by Google

voir de suite sans être choqué d'aucune disparate, et l'on peut raisonnablement craindre qu'il n'en allât point ainsi si l'on jouait *la Belle Fermière* après *le Misanthrope*, ou *les Deux Frères* avant *Amphitryon*. Tout est donc pour le mieux, comme disait Pangloss, sur le meilleur des théâtres possibles, non pour le public peut-être, mais pour les acteurs, et pour les auteurs qui sont de leurs amis. Nous ne renouvellerons ni les plaintes que nous avons faites, ni l'étonnement que nous avons témoigné au commencement de cet article; nous en reviendrons à la défaite que Bolingbroke avait empruntée d'Horace : *Nil admirari*; mais nous ne supprimerons ni cet étonnement ni ces plaintes. Nous devons les laisser subsister en remplissant aux yeux des étrangers, que s'il reste encore de ce goût pour le drame dans la capitale, pour que la reprise d'une pièce de ce genre puisse faire la recette pendant quelques représentations, c'est du moins à des causes tout-à-fait indépendantes du goût actuel des Français qu'il faut attribuer ce singulier entassement de deux drames l'un sur l'autre.

M.

Lettre de l'un des Rédacteurs du MERCURE DE FRANCE *à ses Confrères, sur l'*Opera seria.

Paris, 20 février 1811.

Messieurs, celui d'entre nous qui s'est chargé de la partie du Mercure intitulée *Chronique de Paris*, ne serait-il point de ceux dont le bon Sosie aurait dit :

Cet homme assurément n'aime pas la musique?

Deux traits fugitivement lancés sur l'*Opera seria* italien me le feraient craindre; et j'en serais fâché pour lui. « L'Odéon s'est enrichi, ou plutôt s'est appauvri, de l'*Opera seria*, » 2 février 1811, voilà le premier. « On commence à rire de l'Opéra sérieux, » 16 février, voilà le second. Encore quelques traits de cette espèce, et n'est-il pas vrai que nos souscripteurs seront bien instruits de l'établissement et des progrès d'un spectacle nouveau pour la France, accueilli dans toutes les autres capitales de l'Europe, et que Paris seul aurait la honte d'ignorer?

Notre journal, Messieurs, connu par une juste et impartiale appréciation des choses, par un ton décent de critique, par les soins qu'il donne et l'intérêt qu'il prend aux arts

Digitized by Google

comme aux sciences et aux lettres, changerait-il de caractère pour la seule musique, pour le second des arts de l'esprit, puisque la poésie et l'éloquence occupent, à honneurs à-peu-près égaux, le premier rang? je ne crois pas que ce puisse être l'intention d'aucun de nous. M. le rédacteur de la Chronique de Paris, que je n'ai pas l'honneur de connaître, aura laissé échapper ces deux traits sans réflexion, et les aura crus sans conséquence. Ils en ont eu cependant une assez triste. Ils ont déplu à tous les vrais amateurs de ce bel art; ils leur ont annoncé qu'un spectacle qu'ils désiraient depuis long-tems de voir naturaliser en France, ne trouverait point dans un journal qu'ils estiment la même justice qu'y obtient tout le reste; il s'en sont affligés, et si vous me permettez de me compter pour quelque chose, je m'en suis plus affligé qu'eux tous, puisque je voyais en même tems compromis les intérêts d'un art que j'aime passionnément, et ceux d'un ouvrage périodique auquel on sait que j'ai quelque part.

De ces deux petites attaques, j'ai conclu premièrement que notre collaborateur se souciait trop peu de la musique pour s'être chargé de parler des spectacles dont cet art est la partie principale; qu'il avait seulement trouvé l'Odéon sur son passage, et qu'il aimerait autant ne l'y plus retrouver désormais; secondement, qu'il ne serait désagréable ni pour lui, ni pour vous, Messieurs, ni pour nos lecteurs, qu'un amateur de ce bel art vous adressât quelquefois, en sortant de l'*Opera seria* ou même de l'*Opera buffa*, de petits articles ou des lettres dont ce spectacle intéressant serait l'objet.

La musique française ou italienne, italienne ou allemande, sérieuse ou comique, a été plus d'une fois en France le sujet de guerres assez vives; maintenant il n'y a plus de guerres de cette espèce; il ne peut plus y en avoir. Le public a fait de grands progrès en musique; il en a beaucoup entendu de très-bonne, et il s'y trompe beaucoup moins qu'autrefois; il s'agit plutôt de lui rendre compte de ses propres impressions que de les contredire ou même de les diriger, et c'est comme faisant partie du public amateur que je lui rendrai compte des miennes. Les gens qui regardent la musique comme un art futile, pourront voir en pitié l'importance que j'y attache et l'intérêt que j'y prends; ceux qui voient dans cet art ce qu'on doit y voir, c'est-à-dire, un exercice pour l'esprit en même tems qu'une source de jouissances pour l'oreille et pour le cœur, et l'un des

Digitized by Google

passe-tems les plus nobles, plus doux et les plus consolans de la vie, en jugeront autrement.

Je me bornerai pour aujourd'hui, si vous le trouvez bon, à cette simple annonce, et à deux ou trois observations préliminaires, sur lesquelles je ne reviendrai plus.

1°. Ce n'est point parmi les *nouvelles des coulisses* qu'il fallait ranger un événement aussi important pour les arts que l'établissement de l'*Opera seria* sur un de nos théâtres. Je prendrai même la liberté de dire que ce titre ne convient qu'aux intrigues des acteurs entr'eux, ou des auteurs avec les acteurs, ou des acteurs contre les auteurs, en un mot à tout ce qui passe dans l'espèce de monde à part qui habite les coulisses ou qui s'agite à l'entour. L'annonce de la représentation prochaine, du bon ou mauvais succès d'une tragédie, d'une comédie, d'un opéra sérieux ou même bouffon, ne sont point des nouvelles *des coulisses*, mais *des théâtres*.

2°. L'Odéon s'est si peu appauvri de l'*Opera seria*, qu'aux six représentations qu'il en a données sans interruption, la chambrée, comme on dit vulgairement, a toujours été complète, la salle pleine, et la recette aussi forte qu'elle est ordinairement faible; en sorte qu'il serait vrai de dire que si, par ce nouveau spectacle, l'Odéon ne s'enrichit pas, il s'indemnise.

3°. Loin de rire à l'Opéra sérieux, on l'écoute avec un vif intérêt, avec une attention soutenue; on y est souvent ému, toujours satisfait; le silence n'est interrompu que par de vifs applaudissemens: on n'a pas ri, même aux premières représentations, de quelques légères maladresses dans les sorties et les entrées des acteurs, sur-tout vers la fin du second acte. Les décorations sont médiocres, il y en a même une à la fin tout-à-fait inconvenante; on n'a pas semblé y prendre garde. Point de pompe théâtrale, presque point de comparses, point de danse; et le public a été trop occupé, trop attaché par ce qu'on lui faisait entendre, pour songer à ce qu'on ne lui faisait pas voir.

Ce sont-là des faits très-exacts; je me borne à les rétablir. Laissant là désormais l'effet produit par ce spectacle, je vous parlerai, Messieurs, dès le numéro prochain, de ce qu'il est en lui-même, des modifications qu'il a subies pour s'ajuster à ce qu'on a regardé comme le goût du public français, et du bien et du mal qui en est résulté, pour le succès de l'ouvrage et pour le progrès de l'art.

Agréez mes salutations,

G.

Digitized by Google

Aux Rédacteurs du Mercure de France.

Bruxelles, 3 février 1811.

MESSIEURS, j'ai lu avec un très-vif intérêt le compte que vous avez rendu, dans un de vos derniers numéros, du poëme de l'*Enfant prodigue*, par M. Campénon. On ne saurait donner trop d'éloges à cette aimable production qui se distingue sur-tout par un style plein de sensibilité, de grâce et de naturel. Si je ne partage pas entièrement l'avis du Rédacteur de l'article, sur l'Episode charmant de Lia, dont la fin tragique (et selon moi très-nécessaire) lui paraît devoir rendre Azaël trop coupable: ce même épisode me fournit pourtant l'occasion d'une critique que je crois plus incontestable. Je vois, d'après l'analyse insérée au *Mercure*, que le père de la jeune et infortunée Moabite, introduit, à la fin du second chant, sous la tente de Ruben, lui raconte ses malheurs. « Il pleure, dit-on, sa fille unique, victime de la plus odieuse séduction, abandonnée par son complice, et *forcée à se donner la mort.* » La poëte, cette fois, n'a-t-il pas le tort très-grave, d'éteindre notre curiosité au moment où il l'éveille? Comment se fait-il que le vieillard Moabite, sorti de Memphis avant la mort de sa fille, en soit déjà instruit? ou du moins pourquoi le poëte, en annonçant brusquement cette catastrophe à la fin du second chant, détruit-il en grande partie l'intérêt d'une aventure qu'il doit raconter dans le troisième? Ne pensez-vous pas, Messieurs, etc., etc., etc.

Nous nous dispensons d'insérer la dernière partie de la lettre de notre abonné, parce qu'elle ne contient que le développement d'une observation critique très-juste en elle-même, mais qui ne peut recevoir ici aucune application. M. Campenon n'annonce point à la fin du second chant la mort de la jeune Moabite, comme notre abonné le lui reproche, et l'infère d'une phrase de notre analyse qui a pu l'induire en erreur. Dans le poëme, le père de Lia se plaint du *vil Hébreu qui lui ravit sa fille*, et ne parle pas de sa mort qu'il ignore encore lui-même.

ATHÉNÉE DE PARIS. — La seconde séance du nouveau cours d'éloquence française, qui a eu lieu le 14 de ce mois devant une assemblée fort nombreuse, a obtenu le même succès que la première, c'est-à-dire, le plus complet et en même tems le plus unanime. M. Victorin-Fabre avait annoncé des définitions; on pensait donc qu'il se bornerait à

Digitized by Google

présenter des observations isolées. Cependant on l'a vu, avec moins de surprise que de satisfaction, conduit par l'analyse à les réunir, et à les enchaîner les unes aux autres dans les trois grandes divisions de son discours, où il s'est proposé de chercher : 1° quels sont les différens genres de beautés dont les productions de l'esprit sont susceptibles ; 2° quelles sont les qualités nécessaires à l'écrivain pour produire ces diverses beautés ; 3° quelles qualités analogues à celles de l'écrivain doivent avoir le rhéteur et le critique, pour le guider dans ses travaux ou pour les apprécier avec exactitude. Ce ne sont pas probablement les expressions mêmes du jeune et savant professeur ; mais c'en est l'équivalent. La vive satisfaction que lui a témoignée son auditoire, a pu le convaincre qu'il avait parcouru son plan dans toute son étendue, et traité ces différens objets avec justesse et nouveauté, avec solidité et agrément.

SOCIÉTÉS SAVANTES. — *Programme pour le concours de* 1811. — L'Académie du Gard avait proposé, il y a deux ans, pour le sujet du prix de cette année, *l'éloge de M. de Servan*. Elle s'était flattée qu'un sujet si intéressant et si propre au développement de l'éloquence, aurait excité le zèle des orateurs, et produit un concours, à tous égards, remarquable.

Son attente n'a pas été remplie. Trois ouvrages seulement sont parvenus à l'Académie, et elle n'en a jugé aucun digne du prix.

Elle a cependant distingué honorablement l'éloge ayant pour devise;

Quid verum atque decens euro et rogo, et omnis in hoc sum :

et cette distinction, elle l'a accordée spécialement à des détails pleins d'intérêt sur la vie et la personne de M. de Servan, et plus encore à des fragmens précieux et inconnus dont ce discours est enrichi, et qui sont tirés de quelques ouvrages laissés en manuscrit par ce magistrat célèbre.

L'Académie n'est point rebutée par le peu de succès qu'elle a obtenu de ce concours. Persuadée qu'elle ne peut offrir, tant à l'éloquence qu'à la philosophie, un sujet plus riche et plus vaste, elle ne balance point à proposer de nouveau, pour le prix de 1811, *l'éloge de M. de Servan*, l'un de ses membres ordinaires, ancien avocat-général au parlement de Grenoble, et membre du Corps Législatif.

En même tems, elle rappelle qu'elle a ci-devant mis au concours, pour la même année, deux autres sujets. Par l'un elle demande *un mémoire sur les grandes foires, considérées dans leurs divers rapports avec la prospérité publique ;* et par l'autre, elle désire qu'on *détermine d'une manière plus précise qu'on ne la fait jusqu'ici, et par une suite d'expériences nouvelles, les diverses lois auxquelles le phénomène de l'inflexion de la lumière est assujéti.*

Les ouvrages destinés à concourir sur ces trois sujets, doivent être

Digitized by Google

adressés, franc de port, à M. Trélis, secrétaire perpétuel de l'Académie du Gard, à Nismes, avant le 31 juillet 1811.

Chaque mémoire ou discours doit porter en tête une devise, et doit être accompagné d'un billet cacheté portant extérieurement la même devise, et renfermant le nom et l'adresse de l'auteur.

Les membres ordinaires de l'Académie, et ceux des concurrens qui se seraient fait connaître d'une manière quelconque, sont seuls exclus du concours.

Les ouvrages envoyés au concours demeurent déposés dans les archives de l'Académie, où leurs auteurs seulement ont la faculté d'en prendre ou faire prendre des copies, et de retirer les billets qui les accompagnent

Toutes ces conditions sont également obligatoires.

Le prix de chaque ouvrage est une médaille d'or du poids de cent grammes.

Les ouvrages couronnés seront lus, en totalité ou par extrait, dans la séance publique où les prix seront proclamés; leurs auteurs auront la faculté de les lire eux-mêmes.

Nismes, le 17 novembre 1810.

J. JULIEN TRÉLIS, *Secrétaire perpétuel.*

IL paraît à Turin un nouveau journal italien, sous le titre de *l'Alpe subalpina, giornale letterario*, qui mérite de fixer l'attention. Les auteurs promettent, dans leur programme, de veiller religieusement à la pureté de la langue, qui est, il faut l'avouer, dans une crise où ce secours pourra lui être fort utile; de ne se laisser guider, dans leurs jugemens sur les ouvrages, que par l'esprit de justice, et de distribuer la louange et le blâme avec une libre et généreuse sincérité. Toutes les nouveautés de France et d'Italie y seront annoncées, examinées et présentées au jugement des lecteurs. Tous les actes relatifs aux progrès des sciences et des lettres, même dans les parties septentrionales de l'Europe, y seront comme enregistrées. Il en sera de même de l'examen des théâtres, des prix proposés par les Académies, des notices chronologiques, enfin de tout ce qui intéresse les sciences, les lettres et les arts.

Il paraîtra une feuille in-8° le 15 et deux feuilles à la fin de chaque mois. Le prix de l'abonnement est, à Turin, de 12 fr. pour un an, et 7 fr. pour six mois; ou franc de port par la poste dans tout l'Empire, excepté pour les départemens de Toscane et de Rome, 14 fr. par an, et 8 fr. pour six mois; ou enfin, franc de port, par la poste pour l'étranger et pour les dits départemens de Toscane et de Rome, 16 fr. par an, et 9 fr. pour six mois.

On souscrit à Turin, chez Michel-Ange *Morano*; à Paris, chez Louis Fantin, quai des Augustins; à Milan, chez Joseph *Maspero*; à Florence, chez *Molini* et *Landi*, et chez tous les principaux libraires d'Italie.

Tous les ouvrages périodiques seront reçus en échange pour *l'Alpe subalpina*.

Digitized by Google

POLITIQUE.

Les lettres de Hongrie portent qu'à l'exception de quelques affaires d'avant-poste, il ne s'est rien passé d'important entre les armées russe et turque. La Porte a donné les ordres les plus précis pour que les pachas puissent entrer en campagne avec leur contingent aussitôt que la saison le permettra. Le camp de Schumla est toujours occupé par l'armée turque. On établit des magasins à Andrinople, et l'on travaille avec beaucoup d'activité dans tous les arsenaux de la capitale. Les Beys d'Egypte sont rentrés dans l'ordre. La grossesse avancée de deux sultanes fait espérer un héritier au trône ottoman. Il paraît que le Grand-Seigneur a permis la sortie de bâtimens destinés à approvisionner les îles Ioniennes.

A Vienne et à Pétersbourg le cours s'est un peu amélioré. La prohibition des denrées provenant de l'étranger, et l'impôt considérable mis sur les importations, diminuent la sortie du numéraire. Les fabriques de sucre d'érable, de betterave et de maïs, celles pour le pastel, celles pour divers genres de filatures, ont un succès prodigieux.

Le maréchal prince d'Ekmull est arrivé le 19 février à Hambourg, en qualité de gouverneur général des trois nouveaux départemens, les Bouches de l'Elbe, les Bouches du Weser, et l'Ems supérieur; déjà plusieurs actes de son administration ont été publiés. M. d'Aubignose a été installé en qualité de directeur général de la police dans ces nouveaux départemens. Une proclamation et une ordonnance conformes au système continental ont de nouveau été publiées à Stralsund, par ordre de S. M. Suédoise. Le fils du prince royal, le prince Oscar, a été créé duc de Sudermanie. Le roi de Saxe a eu une attaque de goutte; le roi de Wurtemberg a éprouvé la même indisposition.

Les bulletins de S. M. Britannique continuent à être satisfaisans. Voici sur les affaires du Portugal les dernières notes publiées par les journaux anglais, en date du 11 février.

« L'honorable brigadier-général Charles Stewart est arrivé

Digitized by Google

ici, venant de l'armée près de Lisbonne; il est sans doute chargé par lord Wellington de donner sur l'état de l'armée et sur sa situation réelle quelques détails confidentiels, qu'il n'eût pas été prudent de transmettre par écrit. Nos lecteurs verront, par les dépêches officielles que nous insérons dans notre feuille d'aujourd'hui, que rien n'annonce encore que les Français se disposent à attaquer bientôt nos lignes; et l'on dit même que lord Wellington continue de croire que Massena ne s'exposera pas à commencer sérieusement ses opérations avant le mois d'avril. Il fonde son opinion non-seulement sur le mauvais état des routes, mais aussi sur la nécessité que sentira Massena d'attendre les longs jours avant de commencer ses opérations sur une ligne aussi étendue, afin de pouvoir faire usage de ses télégraphes. C'est là du moins ce que l'on suppose généralement dans notre camp; et tous nos préparatifs sont faits en conséquence. Du côté du nord, quoique dans le fait tout le pays soit ouvert à l'ennemi, lord Wellington n'appréhende point que ses lignes puissent être forcées. Au sud du Tage, on s'occupe sans relâche d'augmenter les moyens de défense; et la seule chose dont on manque, ce sont des renforts. De combien faudrait-il que ces renforts fussent? C'est ce que nous ne saurions dire; mais nous craignons bien que dans tous les calculs que l'on fait sur l'époque où commencera la campagne, l'on ne compte sans son hôte.

» La flotte qui a à bord deux régimens de la légion allemande et des renforts pour divers régimens de l'armée en Portugal, est toujours retenue à Portsmouth par les vents contraires. La flotte de sir Joseph Yorcke est retenue à Torbay par la même cause; il en est de même de la flotte de Plymouth. »

A la date du 3 février il n'y avait rien de nouveau en Portugal.

Les mêmes journaux viennent d'annoncer la reddition de l'Isle-de-France aux troupes de S. M. Britannique. Après la brillante affaire des frégates qui ont si bien soutenu dans les mers de l'Inde l'honneur du pavillon français, les généraux ennemis ont senti la nécessité de réunir, sans délai, toutes les forces que pouvaient leur fournir le Bengale, Madras, le cap de Bonne-Espérance. C'est avec cet ensemble de moyens qu'ils ont paru devant l'Isle-de-France le 19 octobre. Voici le détail de cette expédition et

Digitized by Google

sont résultat tels que les publie *le Moniteur* d'après les papiers anglais.

A bord de l'*Africaine*, au Port-Louis (Isle-de-France), le 6 décembre 1810.

Monsieur, j'ai l'honneur de vous annoncer, pour que vous en informiez leurs seigneuries, la prise de l'Isle-de-France.

Par la dépêche que je vous ai adressée le 12 octobre dernier, et qui a été envoyée de l'Isle-de-Bourbon en Angleterre par *l'Otter*, j'ai eu l'honneur de vous informer que j'étais sur le point de reprendre le blocus de l'Isle-de-France. En conséquence, j'arrivai devant cette île le 19, et après m'être assuré que tous les bâtimens ennemis étaient dans ce port, et que deux seulement paraissaient en état de mettre à la voile, je laissai le capitaine Rowley avec *la Boadicea*, *le Nisus* et *la Néréide* (ci-devant *la Vénus*, prise par le capitaine Rowley) pour surveiller les mouvemens de l'ennemi; et après avoir détaché *le Ceylan* et *le Staunch* pour convoyer une division de troupes de terre de l'Isle-de-Bourbon à l'Isle-Rodrigues, je me dirigeai sur ce point avec le commandant en chef des troupes, le général Abercromby, qui était à bord de *l'Africaine*. Le 24, je fus joint par le contre-amiral Drury avec une division de son escadre, composée du *Russel*, de *la Clorinde*, *la Doris*, *le Phaëton*, *le Bucéphale*, *la Cornélia* et *l'Hesper*; et prenant sous mes ordres le contre-amiral avec ses forces navales, je me trouvai en état de renforcer l'escadre de blocus de *la Cornélia* et de *l'Hesper*. Je fis voile avec tous les autres bâtimens pour l'Isle-Rodrigues, où j'arrivai le 3 novembre, et où je trouvai la division de troupes envoyée de Bombay. Le 6, arriva la division de Madras, escortée par *la Psyché* et *le Cornwallis*. Le 8, le contre-amiral Drury partit avec *le Russel*, *le Phaëton* et *le Bucéphale* pour aller reprendre sa station dans l'Inde; et le 12, la division de Bourbon arriva sous le convoi du *Ceylan*.

Les divisions du Bengale et du Cap-de-Bonne-Espérance n'étant pas encore arrivées le 20, la saison étant très-avancée, et le mouillage (au milieu des recifs) n'étant nullement sûr, je me déterminai à lever l'ancre avec toute la flotte, dans la matinée du 22, me proposant de croiser avec tout le convoi, espérant qu'il pourrait manœuvrer contre le vent, jusqu'à ce qu'il pût être joint par l'une ou l'autre des divisions. Très-heureusement, dans la nuit du 21, on apprit que la division du Bengale, sous l'escorte de *l'Illustrious*, était en vue. Le général Abercromby fut d'avis, ainsi que moi, qu'il valait mieux que cette division ne jetât pas l'ancre, mais qu'après avoir communiqué avec elle et lui avoir fourni toutes les provisions dont elle pouvait

manquer, nous fîsions voile de concert pour l'Isle-de-France, sans attendre la jonction des troupes qui étaient attendues du Cap. En conséquence toute la flotte leva l'ancre, et, dans la matinée du 29, se porta sur le point de débarquement que l'on avait résolu d'occuper dans la grande baie, à environ 12 milles au vent du Port-Louis. Comme il en avait été convenu d'avance, *l'Africaine* fraya dans la baie la route aux autres bâtimens de guerre, qui furent suivis par tout le convoi; et toute la flotte, composée d'environ 70 voiles, avait jeté l'ancre à dix heures avant midi. L'armée, l'artillerie, les provisions, les munitions, les différens détachemens de soldats de marine qui servaient à bord des bâtimens de l'escadre, avec un corps considérable de matelots, débarquèrent le même jour sans la moindre perte, ni le moindre accident. Une division des bâtimens armés était pendant ce tems occupée à bloquer étroitement le port; une autre était chargée de protéger le convoi au mouillage; enfin, une troisième division, sous mon commandement immédiat, fut destinée à se porter par-tout où les circonstances pouvaient l'exiger, afin de conserver toujours une communication directe avec l'armée, à mesure qu'elle avançait, vu que pour sa subsistance, comme pour toutes les provisions dont elle pouvait avoir besoin, l'armée se trouvait dans une dépendance absolue de la marine.

Le 2 de ce mois, le gouverneur-général De Caen proposa des termes de capitulation, et des commissaires ayant été nommés de part et d'autre, la capitulation dont j'ai l'honneur de transmettre à vos seigneuries une copie ci-jointe, fut signée et ratifiée au quartier-général de l'armée anglaise.

J'ai l'honneur d'être, etc., etc. *Signé*, A. BERTIE.

Suivent les détails de la capitulation signée par le général De Caen : ni lui ni ses troupes ne sont considérés comme prisonniers de guerre; ils emporteront leurs effets et bagages, conserveront les quatre frégates et les deux corvettes avec leurs équipages qui se trouvaient dans les ports de l'île, et seront transportés dans l'un des ports de l'Empire français. La colonie et ses dépendances seront remises sans condition, les parties contractantes n'ayant pas les pouvoirs nécessaires pour décider de sa situation future.

L'adresse à présenter au prince régent, après son installation, a été au sein du parlement l'objet d'une discussion aussi piquante que vive. Les ministres y ont été attaqués avec une extrême chaleur. M. Hutchinson n'a pas cru qu'il fallût se borner à porter au régent de vaines protestations : il faut lui dire, s'est écrié ce membre au milieu des accla-

Digitized by Google

mations, *écoutez, écoutez,* que les ministres ont conduit la guerre de Portugal sans ensemble et sans prévoyance, qu'ils n'y ont fait parvenir des renforts ni à tems, ni en nombre suffisant; que l'Irlande est de nouveau en proie à des dissentions cruelles; que sous ce règne la dette nationale et les charges publiques n'ont cessé de s'accroître; que sous ce même règne la France a accru sa puissance d'une manière gigantesque; que le commerce anglais est anéanti; que ses manufactures sont dans un état de décadence alarmant pour la sûreté publique, et que ce sont là les résultats du funeste système suivi avec la France. M. Turton s'est étonné de ce que dans cette circonstance le ministère n'ait rien dit qui exprimât le désir d'arriver à une paix honorable; je pense que dans une guerre si follement prolongée, l'Angleterre a tout à perdre *fors l'honneur.*

M. Whitbread a fait l'historique de la campagne du Portugal, et il a trouvé les rapports ministériels constamment démentis par l'évidence et les faits. L'armée anglaise occupait le Portugal, disait-on, elle occupe les lignes de Lisbonne; elle avait vaincu à Busaco, et quelques jours après Coimbre est pris; elle avait dévasté le pays, pour couper les vivres à l'ennemi, et l'ennemi a vécu facilement. L'orateur a aussi parlé de la Suède, il a demandé aux ministres, si c'était par suite de leurs calculs politiques qu'un ami, un général favori de Napoléon, a été appelé à la succession du trône: l'état des finances et du commerce a aussi prêté à l'orateur des moyens puissans contre les ministres.

Ces derniers ont répondu par l'organe de M. Parceval que lord Wellington n'avait jamais donné des espérances exagérées, qu'ainsi il avait fait tout ce qu'il avait promis, ce qui est assurément aussi glorieux que rassurant pour la nation; il a allégué que les impôts avaient plus produit que l'année dernière, ce dont on n'avait pas douté, mais ce dont on s'était plaint douloureusement: quant à la paix, oubliant sans doute ce qui s'est passé entre l'Amérique et la France, il a demandé quelle disposition pacifique le chef de la France avait laissé apercevoir. Relativement à la Suède M. Parceval s'est renfermé dans un silence diplomatique. L'adresse a été votée après le discours, et elle sera présentée au régent, par les membres du conseil privé.

Voici les termes dans lesquels s'exprime le *Courrier* relativement à cette séance.

"Le rapport de l'adresse a donné lieu à des débats un peu plus chauds que ceux occasionnés par le discours du

prince régent ; et nous sommes presque tentés de remercier les membres de l'opposition pour leurs discours, tout anti-anglais qu'ils étaient, à cause de la réponse mâle et vigoureuse à laquelle ils ont donné lieu de la part du ministre. L'un d'eux ne voit rien d'honorable pour nos armées dans notre résistance en Portugal ; un autre n'aperçoit rien de brillant dans l'attitude de notre pays qui dispose des produits de l'Univers ; un troisième parle de paix, et regrette que nous n'ayions pas fait des ouvertures à notre ennemi pour entamer une négociation. La pire de toutes les tromperies qu'on puisse employer envers le peuple, c'est de chercher à lui persuader que la paix est praticable, et possible dans le moment présent ; possible (voulons-nous dire) à des conditions qu'on pût considérer comme honorables et sûres. Elle serait possible, en effet, si nous voulions abandonner l'Espagne et le Portugal ; et nous ne doutons point que l'opposition ne fût disposée à les abandonner pour faire la paix. Mais notre nation est-elle disposée à sacrifier ainsi son caractère ? Et en achetant la paix au prix de notre déshonneur, pourrions-nous nous flatter d'y trouver notre sûreté ? Plus nous considérons ce sujet, et plus nous sommes convaincus qu'on ne peut faire la paix. M. Perceval a donc bien eu raison, lorsque, abordant directement la question, et dédaignant tout détour et tout subterfuge, tout langage vague et évasif, il a dit « qu'on ne pouvait point faire de paix avant que la France rabattît de ses prétentions ; » et qu'il a ajouté : « on a représenté cela comme une déclaration de guerre éternelle. Cela peut être ; mais qu'on se ressouvienne que cette guerre n'est pas notre ouvrage, mais bien celui de la France : car quel est l'objet déclaré par la France ? Rien moins que la ruine entière et la subversion de l'Angleterre. Si donc la guerre est interminable, c'est qu'une guerre interminable est nécessaire à notre propre défense, et qu'on ne nous laisse d'autre moyen d'exister que de tenir bon et de résister jusqu'à la fin. »

C'est-là, ajoute *le Courrier*, le langage d'un vrai Anglais, d'un vrai ministre anglais.

On voit ce que cet esprit vraiment anglais laisse d'espérance aux amis de la paix et de l'humanité ; on voit que le projet insensé d'une guerre sans terme n'est pas même dissimulé par les écrivains du ministère ; on voit qu'ils prétendent l'honneur anglais intéressé à ce que cette guerre continue. A ce langage d'un *véritable* Anglais, il serait facile d'opposer celui d'un Français qui a aussi à défendre

Digitized by Google

l'honneur de sa nation, son indépendance, sa liberté commerciale, la sûreté de son pavillon, la franchise de ses ports; on verrait à quelle date il faudrait remonter pour trouver les violations des traités, les prétentions les plus inouies, les usurpations les plus révoltantes : mais ces dates sont connues, il n'y a qu'un Anglais *véritable* qui feigne de les ignorer, dans l'impossibilité de justifier les événemens qui s'y rapportent.

Les détails suivans sur le nord de l'Espagne n'ont pas un caractère officiel, mais ils paraissent pouvoir être donnés comme authentiques.

« L'Empereur a ordonné la formation d'une armée sous la dénomination du Nord de l'Espagne. Les troupes qui la composent sont : 1° la division d'arrière-garde aux ordres du général Reille; 2° la division de réserve aux ordres du général Caffarelli; 3° les corps de la garde impériale stationnés en Espagne, sous les ordres du général Dorsenne; 4° la brigade de cavalerie légère du général Watier, et la légion de gendarmerie à cheval, qui sont à Burgos; 5° la division du général Bonnet, stationnée dans les Asturies; 6° la première division d'arrière-garde aux ordres du général Séras; 7° toutes les troupes de garnisons et autres qui se trouvent dans l'arrondissement ci-après déterminé. L'arrondissement de l'armée du Nord de l'Espagne est composé des provinces ci-après, savoir : 1° La province de Navarre, formant le troisième gouvernement de l'Espagne; 2° les trois provinces de la Biscaye, et la province de Saint-Ander, formant le quatrième gouvernement de l'Espagne; 3° les provinces de Burgos, Aranda et Soria, formant le cinquième gouvernement de l'Espagne; 4° les provinces de Palencia, Valladolid, Léon, Bénavente, Toro et Zamora, formant le sixième gouvernement de l'Espagne; 5° la province des Asturies; 6° la province de Salamanque.

» L'Empereur a nommé M. le maréchal duc d'Istrie, colonel-général de la garde impériale, général en chef de l'armée du Nord de l'Espagne, et le général de brigade Lecamus, chef d'état-major de cette armée.

» Le quartier-général de l'armée est établi à Burgos. Il sera de plus attaché à l'armée du Nord, un intendant-général, maître des requêtes ou conseiller d'Etat, chargé de la direction supérieure de l'administration; un inspecteur aux revues, chargé en chef des revues; huit auditeurs

au conseil d'Etat, un commissaire-ordonnateur en chef; un receveur-général; un payeur-général.

» L'arrivée de M. le maréchal Bessières, duc d'Istrie, a fait ici la plus agréable sensation. Sa conduite antérieure dans ce pays lui avait attiré tous les cœurs. S. Exc. a fait publier une proclamation qui annonce ses dispositions bienveillantes, et promet des actes paternels.»

Les chapitres d'Italie continuent d'adresser à S. M. l'hommage de leur fidélité respectueuse à ses décrets, et de leur adhésion à la déclaration de l'église de Paris.

Le dimanche 17 février, S. M. a reçu les députations des collèges électoraux de la Meurthe, du Haut-Rhin et et de la Haute-Vienne; elle a daigné répondre.

A la première :

Tous ce que vous me dites m'est fort agréable; je connais la sincérité de vos sentimens : dites à mes peuples de la Meurthe qu'ils ne doutent jamais de l'amour que j'ai pour eux.

A la seconde :

Je vois avec plaisir que les travaux du canal qui unit le Rhin au Rhône, et par là les mers de Hollande à la Méditerranée, et qui seront terminés avant six ans, sont spécialement utiles à votre département.

S. M. a enfin agréé les sentimens de la députation de la Haute-Vienne, et a daigné promettre qu'elle passerait par Limoges la première fois que les affaires générales de son Empire l'appelleraient au-delà des Pyrénées.

Le même jour, il y a eu une audience diplomatique et présentation.

PARIS.

S. M. a présidé mardi le conseil d'état, elle a tenu jeudi le conseil des ministres.

— M. le duc de Vicence, ambassadeur de France à Pétersbourg, étant malade, et souffrant depuis quatre ans de la rigueur du climat, a obtenu son rappel sur ses demandes réitérées. M. le général comte de Lauriston a été nommé pour le remplacer.

— M. le général comte de la Riboissière est nommé premier inspecteur général de l'artillerie. M. le comte Sorbier a été nommé commandant de l'artillerie de la garde.

Digitized by Google

— Le sénat a nommé aux places assignées au corps législatif pour les nouveaux départemens réunis.

— M. Degérando et M. Lecamus de Neville sont nommés conseillers d'état.

— L'Académie française a nommé M. de Chateaubriand à la place vacante par la mort de M. Chénier. M. Percier a été nommé par la Classe des beaux arts à la place de M. l'architecte Chalgrin. On publie que le rapport fait à S. M. par l'Académie relativement au *Génie du Christianisme*, porte que cet ouvrage mérite une honorable distinction, parce qu'il contenait des beautés du premier ordre, quoique le fond et le plan en fussent essentiellement défectueux.

ANNONCES.

Des Erreurs et des Préjugés répandus dans la Société, par J. B. Salgues; avec cette épigraphe :

Nihil magis præstandum quàm ne pecorum ritu sequamur antecedentium gregem, pergentes non quò eundum est, sed quòcumque. SENEC. *de Beata vit.*, *Cap.* I.

Tome second et dernier, de 460 pages in-8°. Prix, 5 fr. broché, et 6 fr. 50 c. franc de port. Chez Fr. Buisson, libraire, rue Gilles-Cœur, n° 10.

Tarif complet, divisé en quatre colonnes, contenant la nouvelle valeur en francs et livres tournois, des écus de 3 et 6 livres, calculée dans tous les nombres, depuis un écu jusqu'à la somme de 1200 livres inclusivement, afin d'abréger et faciliter toute opération, et portée jusqu'à 100,000 écus; ainsi que celle des louis de 24 et 48 livres jusqu'au nombre de 10,000, conformément à la réduction ordonnée par le décret impérial du 12 septembre 1810; utile aux banquiers, commerçans, receveurs, à toutes les caisses publiques et particulières, et aux personnes qui ont contracté des engagemens en livres tournois, dont l'échéance est postérieure au susdit décret. Par Quilain jeune, employé dans la banque. *Seconde édition*. Prix, 75 c., et 1 fr. franc de port. Chez l'Auteur, rue des Deux-Portes-Saint-Sauveur, n° 17; Delaunay, libraire, Palais-Royal, galeries de bois, n° 243; et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Le Conservateur de la vue; par J. G. A. Chevallier, ingénieur-opticien de S. M. le Roi de Westphalie, membre de plusieurs aca-

Digitized by Google

dépôts. Suivi du Catalogue général et prix courant des instrumens d'optique, de mathématiques et de physique de la fabrique et du magasin de l'auteur. Orné de huit planches, avec frontispice, d'après les desseins de Moreau jeune et Ponce, etc., etc. Un vol. in-8° de 348 pages d'impression. Prix, 5 fr., et 6 fr. franc de port; papier vélin, poli à la Bradelle, 12 fr., et 18 fr. 50 c. franc de port. Chez l'Auteur, tour de l'Horloge du Palais, n° 1, vis-à-vis du marché aux Fleurs et du Pont-au-Change; P. Mongie, libraire, cour des Fontaines, n° 1; Eberhart, imprimeur-libraire, rue de Seine, faub. Saint-Germain, n° 8; Capelle et Renand, libraires, rue Jean-Jacques-Rousseau, n° 6; Chaumerot, libraire, Palais-Royal, galeries de bois, n° 188.

L'Amant timide, comédie en un acte et en vers, par A. Châteauneuf. *Nouvelle édition*, corrigée, la seule conforme à la représentation. On lira avec plaisir cette comédie où il y a de jolies scènes, des situations comiques, et dont les vers sont toujours naturels, élégans et faciles. Prix, 1 fr., et 1 fr. 20 c. franc de port. Chez l'Auteur, rue des Bons-Enfans, n° 34; Michaud frères, même adresse; et chez Didot l'aîné, rue du Pont-de-Lodi.

On imprime en ce moment chez Courcier, quai des Augustins, n° 57, un ouvrage ayant pour titre : *Lettre à M. Villoteau, touchant ses vues sur la possibilité et l'utilité d'une théorie exacte des principes naturels de la musique*, etc.; par M. G. M. Raymond, membre de plusieurs sociétés savantes et littéraires.

L'auteur de cet ouvrage discute le système de M. Villoteau, qui regarde les sons de la voix humaine comme les seuls élémens naturels et primitifs de l'Art Musical, système qui, selon lui, tendrait à redonner à la musique toute sa dignité et à ranimer toute son influence. M. Raymond déduit quelques considérations nouvelles des découvertes récentes de l'acoustique, relativement aux bases et aux limites de l'art; sa lettre sera suivie de ses opuscules sur la *Musique religieuse*, qui ont paru dans quelques journaux tant de Paris que des départemens.

Fautes à corriger, dans les numéros du 12 et du 26 janvier 1811, au Fragment de Calédonia.

Page 87, dernière ligne. Mais vous aimez, Seigneur, *lisez* : Mais vous aimez Seymour.

Herdes, *lisez partout* : Herder.

Digitized by Google

SEINE
5 cen

MERCURE DE FRANCE.

N° DII. — *Samedi 2 Mars 1811.*

POÉSIE.

LE HÉROS ET LES POËTES.

DISCOURS A L'EMPEREUR ET ROI, D'APRÈS L'ÉPITRE D'HORACE A AUGUSTE,

Lu à l'École de Sorèze le 6 janvier 1811.

— O toi qui, par la guerre, et les lois, et les arts,
A tes vastes calculs soumettant les hasards,
Des Etats et des Rois soutiens seul la fortune,
Prince, je ne viens point, dans ma verve importune,
Des momens que tu dois à vingt peuples divers
Frustrer l'Europe entière au profit de mes vers :
Mais d'un autre César écoute le poëte (1);
Il lui peignait l'envie impuissante et muette,

FRAGMENS DE L'ÉPITRE D'HORACE.

Quum tot sustineas et tanta negotia solus,
Res italas armis tuteris, moribus ornes,
Legibus emendes, in publica commoda peccem,
Si longo sermone morer tua tempora, Cæsar.

Digitized by Google

Je veux, des mêmes traits, la peindre, à ton aspect,
Honteuse d'elle-même, et forcée au respect.
Comment de ses fureurs as-tu sauvé ta gloire?
Les héros dont la mort consacra la mémoire,
D'une faveur posthume honorés parmi nous,
Avaient vu, tu le sais, tout leur siècle jaloux,
Pendant qu'ils enchaînaient les discordes civiles,
Qu'ils fondaient les Etats, qu'ils protégeaient les villes,
Pour prix de tant d'exploits se déchaîner contre eux:
Ils n'eurent qu'à gémir d'avoir fait des heureux;
Les monstres terrassés illustrèrent leur vie,
Mais ce n'est qu'en mourant qu'ils domptèrent l'envie.
Au-dessus de son siècle, on pèse trop sur lui:
D'un éclat trop ardent l'univers ébloui,
Attend, pour l'admirer, que sa splendeur s'éteigne.
Tu vis; et les honneurs prodigués à ton règne,
Les autels à ta gloire élevés par nos mains
T'ont proclamé déjà le plus grand des humains.

Oh! pourquoi donc ce peuple assez sage, assez juste,
Pour placer ton grand nom avant le nom d'Auguste,
N'est-il pas plus souvent libre de préjugés?
Nous tous fils d'Apollon, nous serions mieux jugés.
Tant que nous respirons, en proie à la satire,
Nous essuyons les traits qu'un ridicule attire:
Soit que notre talent semble futile et vain,
Soit que, voyant rimer plus d'un sot écrivain,

Romulus et Liber pater, et cum Castore Pollux,
Dum terras hominumque colunt genus, aspera bella
Componunt, agros assignant, oppida condunt,
Ploravere suis non respondere favorem
Speratum meritis. Diram qui contudit hydram,
Comperit invidiam supremo fine domari.
Urit enim fulgore suo, qui prægravat artes
Infrà se positas; extinctus amabitur idem.
Præsenti tibi maturos largimur honores,
Jucundasque tuum per nomen ponimus aras,
Nil oriturum aliàs, nil ortum tale fatentes.
Sed tuus hic populus, sapiens et justus in uno,
Te nostris ducibus, te Graiis anteferendo,
Cætera nequaquam simili ratione modoque

Digitized by Google

On nous croie engagés sous la même bannière,
Nous sommes tous sifflés comme on siffle Cubière.
Mais quoi! tant de héros insensés et cruels
Nous rendent-ils moins chers tes exploits immortels?
La chute de C**d doit rehausser Delille (2).
Prince, le vrai poëte est aussi grand qu'utile.
Etranger à l'intrigue, aux complots du méchant,
Il adore la gloire et n'a que ce penchant.
Loin de lui l'avarice et ses œuvres infâmes!
L'orphelin dépouillé n'accuse point ses trames.
Heureux d'un pain frugal et du laurier des arts,
Que lui faut-il de plus? Un seul de tes regards.
Jamais, au champ d'honneur, guidé par ton courage,
On ne l'a vu sans doute au milieu de l'orage,
De l'Europe avec toi défier les efforts;
Uni à son bras vengeur n'eût point livré ses forts:
Mais lorsque au plus haut point un Empire s'élève,
La plume en a la gloire aussi bien que le glaive.
Le poëte à son gré façonne les esprits;
Ses chants sont des vertus le mobile et le prix,
Il désarme le crime, il confond l'imposture,
Et sait d'un nouveau charme embellir la nature.
Lui seul, de tes exploits fixant le souvenir,
Ira de ta grandeur étonner l'avenir;
Ses hymnes, dans les camps, ont aidé tes conquêtes;
Tout s'enivre par eux du bonheur de tes fêtes.

Æstimat, et nisi quæ terris semota, suisque
Temporibus defuncta videt, fastidit et odit:
. . . . . *Hæc insania quantas*
Virtutes habeat, sic collige: satis avarus
Non temere est animus; versus amat, hoc studet unum;
Non fraudem socio puerove incogitat ullam
Pupillo; vivit siliquis et pane secundo.
Militiæ quamquam piger et malus, utilis urbi:
Si das hoc, parvis quoque rebus magna juvari:
Os tenerum pueri balbumque poëta figurat;
Torquet ab obscenis jam nunc sermonibus aurem;
Asperitatis et invidiæ corrector et iræ,
Recte facta refert; orientia tempora notis
Instruit exemplis, ...

Vois nos lévites saints et nos vierges en chœur,
Le ciel, à leur cantique, attendrit sa rigueur.
La lyre construisit le temple de Mémoire,
Et l'âge des beaux vers est l'âge de la gloire.

Mais le nom de poëte indignement acquis,
Souvent comme les noms de comte, de marquis,
Circule sans valeur. Quelle étrange cohue
Vient du docte Parnasse obstruer l'avenue?
Femmes, enfans, vieillards, tout griffonne des vers!
Blain même, sans oser avouer ce travers,
Va dès le point du jour, jusqu'à l'heure où l'on dine,
Oubliant ses bureaux, rimer à la sourdine;
Chez lui coulent sans fin charades et rébus.
Admirons le talent, mais condamnons l'abus.
C'est l'artiste importun et non l'art qu'on dédaigne.
L'un prétend de ses vers occuper seul ton règne,
Il choisit le moment de tes plus vastes soins,
Pour aller à Saint-Cloud t'ennuyer sans témoins.
L'autre en appelle à toi d'un censeur en délire;
Contre ses plus beaux vers la sottise conspire;
Il voudrait, t'opposant au parterre en fureur,
Défendre les sifflets au nom de l'Empereur.
Dorlange a-t-il rimé son absurde poëme?
Il faut qu'il le dédie, à qui donc? à toi même!
Sans voir qu'un nom si beau, joint à de tels accens,
Est de son lourd Phébus le premier contre-sens.

Castis cum pueris ignara puella mariti
Disceret unde preces, vatem ni musa dedisset?
Poscit opem chorus, et præsentia numina sentit;
Carmine Di superi placantur, carmine manes.
. . . . . *Mutavit mentem populus, et sæpe uno*
Scribendi studio; puerique patresque severi
Fronde comas vincti cœnant et carmina dicunt.
Ipse ego, qui nullos me affirmo scribere versus,
Inventor Parthis mendacior; et prius orto
Sole, vigil calamum et chartas et scrinia posco.....
Multa quidem nobis facimus mala sæpe poëtæ.
Ut vineta egomet cædam mea, quum tibi librum
Sollicito damus, aut fesso; quum lædimur, unum
Si quis amicorum est ausus reprendere versum,

Digitized by Google

Damis croit aux emplois s'élever par sa plume.
Oui, si Napoléon peut lire mon volume,
Il voudra, j'en suis sûr, m'appeler à la cour.
L'autocrate a d'un prix encouragé Baour;
Ma muse plus savante et sur-tout plus adroite,
Se promet un château; puisqu'il eut une boîte (3).
Tel souvent un auteur, plus vil que ses écrits,
Se présente lui-même au devant du mépris,
Et dans l'extrait qu'il fait lui-même de son tome,
Signant par B, par C, se traite de grand homme.

Cependant, au-dessus de ces flots insensés,
Planent d'heureux esprits, vers les cieux élancés.
Aux vastes régions dont son aile s'empare,
Lebrun soutient son vol aussi haut que Pindare.
Dans nos mœurs enchantés, des poëtes chéris (4),
Par le magique attrait des larmes et des ris,
Des plus douces vertus font revivre la flamme:
Un chef-d'œuvre naissant, que la gloire proclame (5),
Du laurier qui manquait à nos brillans succès
Va couronner Fontane et le Pinde français:
Je vois dans Esménard le Vernet du Parnasse (6):
Ce luth brillant et pur, c'est Daru, c'est Horace.
De quel charme Andrieux pénètre son lecteur!
On l'étudie, on l'aime, et l'on se sent meilleur.
Chez Thalie, à grands traits, Etienne peint nos vices;
Il était son espoir, il en est les délices.

Quum loca jam recitata revolvimus irrevocati;
Quum lamentamur non apparere labores
Nostros, et tenui deducta poëmata filo;
Quum spectatus eò rem venturam, ut simul atque
Carmina recitaveris nos fingere, commodus ultrò
Arcessas, et egere vates, et scribere cogas.....
Ambigitur quoties uter utro sit prior, aufert
Pacuvius docti famam senis, Accius alti;
Dicitur Afrani toga convenisse Menandro;
Plautus ad exemplar siculi properare Epicharmi;
Vincere Cæcilius gravitate, Terentius arte.
Hos ediscit..., et hos, arcto stipata theatro,
Spectat Roma potens; habet hos numeratque poëtas....
Indignor quidquam reprehendi, non quia crasse

Digitized by Google

L'art n'a plus de secrets à Delille inconnus;
Vingt disciples ardents, près de lui retenus,
Chênedolé, Michaud, Parseval, Millevoye,
Du Pinde, sur ses pas, ont mesuré la voie.

Et, dans leur fol orgueil, nos juges souverains,
Toujours prêts à siffler les vers contemporains,
N'admirent que l'antique ! injurieux hommage,
Qui n'honore les morts, que pour nous faire outrage.
A leurs transports jaloux laissons-les se livrer :
Nous, consacrons les voix dignes de célébrer
L'oracle de la paix, le héros de la guerre.
Un roi dont la valeur étonna moins la terre,
Voulut qu'Apelle seul à la postérité
De son front glorieux transmît la majesté;
Mais il paya, dit-on, les plats vers de Chérile.
Ton goût, avec David, cherche un autre Virgile.
Que dis-je? tu sauras distinguer leurs talens :
Si l'un saisit tes traits et tes regards brûlans,
D'un effort plus heureux, l'amant de Polymnie
Reproduira ton ame et peindra ton génie.
Aussi cet art sublime a fixé ta faveur.
Les muses, sans espoir, appelaient un sauveur,
Tu parus, aussitôt leurs voix se ranimèrent,
Jamais de plus d'encens leurs autels ne fumèrent.
Leurs tendres nourrissons, par toi-même assemblés,
Au milieu des bienfaits dont tu les as comblés,

Compositum illepidève putetur, sed quia nuper.
Ingeniis non ille favet, plauditque sepultis,
Nostra sed impugnat, nos nostraque lividus odit.
Sed tamen est operæ pretium cognoscere qualis
Æditues habeat belli spectata domique
Virtus, indigno non committenda poetæ....
Gratus Alexandro regi magno fuit ille
Chærilus.... idem rex ille, poema
Qui tam ridiculum tam carè prodigus emit,
Edicto vetuit ne quis se, præter Apellem,
Pingeret, aut alius Lysippo duceret æra
Fortis Alexandri vultum simulantia....
At neque dedecorant tua de se judicia, atque
Munera, quæ multâ dantis cum laude tulerunt

Digitized by Google

Fécondent leur génie, agrandissent leur être,
Et font briller d'espoir l'âge qui vient de naître.
Courage! heureux enfans! de ces dômes sacrés,
Que pour vous les arts, pour vous, ses soins ont décorés,
Prenez un noble essor! Napoléon vous guide,
Vers l'immortalité suivez son vol rapide.
Ils reviennent, ces jours si chéris d'Apollon,
Où Racine, Boileau, Bossuet, Fénélon,
Faveris du monarque autant que de la gloire,
L'accompagnaient en pompe au temple de Mémoire.
Verriez-vous sans transports le chef de tant de rois,
Autour du trône auguste où l'ont mis ses exploits,
Rassembler les talens que son génie enfante,
Et couronner leur front de sa main triomphante (7)?

Grand prince! oh de ce feu que tu sus rallumer
Si le ciel en naissant eût voulu m'animer!
De quel style aux mortels ma superbe épopée
Dirait des potentats la ligue dissipée,
Eux-mêmes, désormais conduits par tes regards,
Alliant leurs drapeaux à tes fiers étendards,
Les Alpes s'abaissant comme les Pyrénées,
Les deux aigles du Tibre à ton trône enchaînées,
La terre dans l'atlante, à chacun de tes pas,
Ta volonté suprême, arbitre des Etats,
Enlevant, protégeant, transférant les couronnes,
Et soit qu'elle renverse, ou relève les trônes,

Dilecti tibi Virgilius Variusque poëtæ;
Nec magis expressi vultus per ænea signa,
Quàm per vatis opus mores animique virorum
Apparent. . . . . .
Curam redde brevem, si munus Apolline dignum
Vis complere libris, et vatibus addere calcar,
Ut studiò majore petant Helicona virentem.
. . . . . Nec sermones ego mallem
Repentes per humum, quàm res componere gestas,
Terrarumque situs, et flumina dicere, et arces
Montibus impositas, et barbara regna, tuisque
Auspiciis totum confecta duella per orbem,
Claustraque custodem pacis cohibentia Janum,
Si, quantùm cuperem, possem quoque; sed neque parvum

Digitized by Google

L'espoir universel, dont toi seul es garant,
Surpassé chaque jour, et chaque jour plus grand.
En vain, en frémissant, la superbe Angleterre
Combat dans tes bienfaits le bonheur de la terre,
Tes coups hâtent sa chute; elle va retentir,
Comme l'orgueil brisé de Carthage et de Tyr.

Mais à cette hauteur puis-je élever ma muse?
Son amour le voudrait, son talent s'y refuse.
Ennuyer ceux qu'on aime est un bien sot travers,
Mais le pire de tous, c'est d'ennuyer en vers.
Un contre-sens rimé paraît plus ridicule,
Et mieux qu'un trait charmant se répète et circule.
D'un sot officieux le zèle est importun.
Mon portrait, barbouillé par un pinceau commun,
Me choque beaucoup moins qu'un éloge vulgaire.
Je plains fort les héros, qu'un rimeur téméraire,
Ose, outrageant leur nom d'un hommage grossier,
Avec ses lourds écrits, traîner chez l'épicier,
Où tant de vers fameux, drames, odes, églogues
Ne se vendent enfin qu'à la faveur des drogues.

Par M. R. D. Ferlus.

Carmen majestas recipit tua, nec meus audet
Rem tentare pudor, quam vires ferre recusant.
Sedulitas autem, stultè quem diligit, urget,
Præcipuè quum se numeris commendat et arte:
Discit enim citiùs, meminitque libentiùs illud
Quod quis deridet, quàm quod probat et veneratur.
Nil moror officium quod me gravat; ac neque fictis
In pejus vultu proponi cereus usquam,
Nec pravè factis decorari versibus opto;
Ne rubeam pingui donatus munere, et undâ,
Cum scriptore meo, capsâ porrectus apertâ,
Deferar in vicum vendentem thus, et odores,
Et piper, et quidquid chartis amicitur ineptis.

Digitized by Google

NOTES SUR LE DISCOURS PRÉCÉDENT.

(1) Les quatre premiers vers de l'Epître d'Horace forment un exorde trop détaché des vers suivans, ils laissent une lacune que j'ai remplie.

(2) *La chute de C**d doit rehausser Delille.*

C'est une chose inconcevable que M. C**d ait eu le courage de faire imprimer une traduction en vers des Géorgiques, lorsque, depuis trente ans, nous avions celle de M. Delille. Nul poëte ne s'est exposé à un plus grand ridicule, si ce n'est M. Cubières en refesant la tragédie de Phèdre.

(3) *Ma muse plus savante, et sur-tout plus adroite,*
Se promet un château, puisqu'il eut une boîte.

L'Empereur de Russie envoya une boîte précieuse à M. Baour Lormian, après la lecture des *Poésies Galliques*. C'est, en effet, un très-bon ouvrage.

(4) *Dans nos cœurs enchantés, des poëtes chéris...*

Il serait difficile de nommer ici les poëtes dramatiques qui se distinguent sur les deux scènes. Ils n'avaient jamais été si nombreux, et ces longues listes ne sauraient entrer dans une Epître. Comment citer à-la-fois MM. Lemercier, Lormian, Chénier, Legouvé, Arnault, Renouard, Delrieux, Picard, Duval, Delaunai, Bouilli, Ribouté, Joui, Radet, Dieulafoi et beaucoup d'autres? Un jeune Bordelais, M. de Laville, vient de donner un Artaxerxès qu'on dit très-bon.

(5) *Un chef-d'œuvre naissant que la gloire proclame.*

M. de Fontanes, élevé aux premières dignités de l'Etat, n'a pas abandonné la poésie, première source de sa gloire. Le public attend de lui, avec impatience, un poëme épique, dont on connaît des fragmens d'un mérite supérieur.

(6) *J'aime dans Esménard le Vernet du Parnasse.*

M. Esménard est, en grand, parmi les poëtes, ce que Vernet est dans la peinture. Son poëme de *la Navigation* porte l'empreinte d'un beau talent.

(7) Horace, dans cet endroit, loue Auguste des soins qu'il s'était donnés pour former une bibliothèque publique. J'ai substitué à ce trait la restauration des Ecoles, et l'institution des prix décennaux, qui sont des bienfaits d'une toute autre importance.

Digitized by Google

ENIGME.

Vit-on jamais, lecteur, être plus singulier ?
Tantôt je suis un homme entier,
Même une femme, enfin un personnage ;
Et tantôt seulement j'en offre le visage.
L'on me dit beau, l'on me dit laid ;
Pour laid, je le suis en effet ;
Mais beau, c'est bien une autre affaire ;
Au physique il se pourrait faire
Que je fusse un instant
Plaisant,
Quoiqu'alors même on puisse dire
Que je ne suis qu'un enfant du délire ;
Mais toujours est-il vrai que dans le tems moral
Je suis un vice capital.
On me vend, on m'achète, on me porte, on m'attache,
On se couvre de moi, l'on m'ôte, l'on m'arrache.
Je suis blanc, je suis noir, de diverse couleur ;
J'inspire, en tout état, le mépris ou l'horreur ;
Caché, je suis, mensonge, hypocrisie ;
Levé, je suis audace, effronterie.
J'eus un camarade de fer,
Au tems jadis, il mit tous les esprits en l'air ;
Pour tous il devint un problème
Dont la juste solution
Ne peut encore, aujourd'hui même,
Indubitablement fixer l'opinion.

S.....

LOGOGRIPHE.

Je suis un docteur fort célèbre
Des bords du Gange jusqu'à l'Ebre,
Qui, dans l'art de guérir, ai soumis à mes lois
Riches, pauvres, bourgeois, manans, pâtres et rois.
Des lettres de mon nom, comme d'autant de sources,
Dérivent mes secrets, mes moyens, mes ressources.
On y trouve un viscère, où, par le noir chagrin

Digitized by Google

Du mal qui le consume, on a signe certain;
Un remède qui n'est ni ferme, ni liquide,
Tantôt amer ou doux, âcre, tantôt acide.
Ce n'est pas tout; quand le lecteur voudra,
Dans mon nom bouleversé sans peine il trouvera
Un vase dont il faut que chacun fasse emplette,
Qui n'a pas besoin d'étiquette;
Qu'il soit de terre ou de métal,
Qu'il soit d'or ou d'argent, d'agathe ou de cristal,
Qu'importe? car le point capital de l'affaire,
C'est qu'il puisse à mon art devenir nécessaire.

Q. K.

CHARADE.

Mon premier présente un monceau,
Mon second renferme de l'eau;
D'une constance inébranlable,
Fixe à son poste infatigable,
Mon entier prête son appui
Pour soutenir bien plus pesant que lui.

S.....

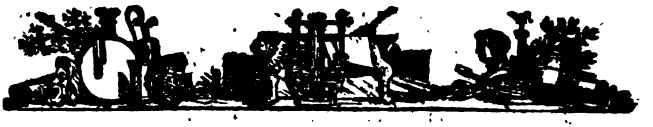
*Mots de l'*ENIGME, *du* LOGOGRIPHE *et de la* CHARADE *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme est *Clef.*

Celui du Logogriphe est *Lidore*, dans lequel on trouve : *or, lire, rêve, Tibre, Elie, ire, lie* et *ire.*

Celui de la Charade est *Passage.*

Digitized by Google



LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

Poëtes du second ordre, précédés d'un choix de vieux poëtes français. Douze volumes in-18. — A Paris, chez *Nicolle*, rue de Seine, n° 12, et *Renouard*, rue Saint-André-des-Arcs, n° 55.

Les recueils de ce genre sont déjà très-nombreux. Pour ne parler que des plus célèbres, je citerai le *Recueil des plus belles pièces des poëtes français, depuis Villon jusqu'à Benserade*, publié par Fontenelle en cinq volumes in-12, et les *Annales poétiques*, en quarante volumes, vaste compilation qui comprend tous les âges de la poésie française, depuis son origine jusqu'à nos jours. Un pareil ouvrage ne pouvant avoir de mérite que par le choix et l'ordre des matières, c'est sous ces deux rapports seulement que je vais examiner celui dont j'ai à rendre compte; et d'abord je dirai quelle est la composition des douze volumes. Les deux premiers renferment un choix de nos anciens poëtes depuis Marot jusqu'à Chapelle inclusivement, et sont terminés par un recueil de *pièces diverses*, extraites des auteurs qui sont trop peu connus ou bien ont laissé un trop petit nombre de vers pour mériter d'être l'objet d'un *choix* particulier. Les troisième et quatrième volumes comprennent, de la même manière, ceux que l'éditeur appelle *Poëtes du second ordre*, tels que Regnier-Desmarais, Sénecé, Lainez, Sanlecque, du Cerceau, etc.; et le choix de ces divers poëtes est encore terminé par un choix *in globo* des petites pièces de vers échappées aux esprits médiocres ou paresseux. Ces quatre premiers volumes sont proprement ce qui forme la compilation, le recueil : les huit autres sont des éditions déjà plus ou moins anciennes, des œuvres complètes ou œuvres choisies de Regnier,

Digitized by Google

M^mes et M^lle Deshoulières, Gresset, Chaulieu, Lafare, Bernard et Bernis.

Il y a dans cet assemblage défaut d'ordre et de proportion. On est choqué, par exemple, de n'avoir qu'un choix des poésies de Gresset, tandis qu'on a toutes les poésies de M^mes Deshoulières, mère et fille : *Edouard* et *Sidney*, dont on nous prive, valent mieux, j'imagine, que la tragédie de *Genseric*, et je ne sais combien d'épîtres de chiens et de chats. On peut être surpris aussi d'avoir au cinquième volume les œuvres de Regnier, lorsque le quatrième renferme des vers de poëtes encore vivans. Tout cela vient de ce que les huit derniers volumes sont des ouvrages à part qu'on a fait entrer comme de force dans une collection dont on n'a eu l'idée que depuis leur publication : je ne sais si cette raison de libraire paraîtra bien satisfaisante aux acheteurs.

En écartant ces ouvrages qui n'ont pas été faits pour la compilation, mais en faveur desquels au contraire cette compilation paraît avoir été faite, il reste à examiner les quatre premiers volumes qui la contiennent. L'intention de l'éditeur a été de la diviser en deux parties, l'une consacrée aux *vieux poëtes*, l'autre aux *poëtes du second ordre;* mais il n'en a pas marqué la séparation. Il devait suivre l'ordre des tems, puisqu'il ne s'en est prescrit aucun autre : cependant il a interverti très-souvent la succession chronologique : on voit Saint-Amant, poëte du règne de Louis XIII et de Louis XIV, avant Ronsard, du Bellay, Baïf, etc. qui vivaient sous Henri II, Charles IX et Henri III. Danchet, mort à la moitié du siècle dernier, précède Chapelle, mort en 1686. On croit voir que les matières prises dans d'autres compilations, ont été rassemblées au hasard et divisées avec la main, de manière à former des volumes de grosseur à-peu-près égale.

On cherche souvent en vain, dans le choix des différens poëtes, leurs pièces les mieux faites et les plus célèbres. Ainsi, dans le choix de Passerat, on ne trouve point sa *Métamorphose de l'homme en coucou;* ni dans celui de Regnier-Desmarais, son *Voyage de Munich*,

Digitized by Google

pièce fort ingénieuse qui, pour faire fortune, n'avait pas absolument besoin de ces jolis vers que tout le monde a retenus :

Déjà nous avons vu le Danube inconstant
Qui, tantôt catholique et tantôt protestant,
Sert Rome et Luther de son onde ;
Et qui, comptant après pour rien
Le Romain, le Luthérien,
Finit sa course vagabonde
Par n'être pas même chrétien.
Rarement à courir le monde
On devient plus homme de bien.

Les trois pièces les plus remarquables de Voiture manquent aussi dans son choix : je veux dire son fameux sonnet à Uranie, qui, avec celui de Benserade sur Job, fut la cause d'un schisme littéraire où la cour et la ville prirent parti et se divisèrent en deux factions appelées *Uranistes* et *Jobelins* ; les jolis vers *impromptu* qu'il fit pour Anne d'Autriche dans les jardins de Ruel, et enfin cette épître au grand Condé, à laquelle Voltaire fit l'honneur de s'en approprier quelques idées. On s'étonne également de ne point voir dans le choix de Maynard ce quatrain philosophique tant de fois cité :

Las d'espérer et de me plaindre
Des grands, des muses et du sort,
C'est ici que j'attends la mort,
Sans la désirer ni la craindre.

Les vers les plus spirituels de Benserade sont, sans contredit, ceux qu'il composa pour les ballets de la cour, et qui faisaient allusion aux amours du roi et de M^me^ de la Vallière : l'éditeur n'a pas cru devoir les admettre ; car je ne puis supposer qu'ils lui soient inconnus. Des omissions plus extraordinaires encore, sont celles de quelques auteurs qui devaient avoir place dans le recueil préférablement à beaucoup d'autres qu'on y voit figurer. Fontenelle, Lamotte, l'abbé Mangenot, Moncrif, et dix autres que je pourrais citer, n'étaient-ils pas plus dignes de cet honneur que Scudéry, Col-

Digitized by Google

letet, la Sablière, etc.? L'éditeur met sous le nom de Scévole de Sainte-Marthe ce quatrain un peu arrangé que chacun sait être de Théophile :

> Je confesse bien avec vous
> Que tous les poëtes sont fous ;
> Mais puisque poëte vous n'êtes,
> Tous les fous ne sont pas poëtes.

Il attribue au président Hesnault le sonnet de l'*Avorton*, qui est du poëte Hesnaud, contemporain, ami et maître de poésie de M^me^ Deshoulières, le même qui mit en vers le début du premier livre de Lucrèce, et fit contre Colbert un sonnet fort beau dont il faut excuser l'injustice en faveur de son noble attachement pour Fouquet : ces deux pièces méritaient d'entrer dans le recueil. Je ne finirais pas, si j'entreprenais de remarquer tout ce qu'on regrette de n'y pas trouver. Je serais encore plus long si je voulais épiloguer sur ce qu'on y trouve. Nombre de pièces m'ont paru être d'une extrême insipidité : quelques-unes sont libres jusqu'à l'obscénité, et ne rachètent point ce tort par l'originalité ou la grace de l'expression.

Les vers des anciens poëtes sont imprimés avec une affectation d'orthographe gauloise, qui en rendra la lecture très-fatigante pour les gens du monde à qui le recueil est destiné. Il est essentiel de conserver l'ancienne orthographe dans les réimpressions entières de nos premiers écrivains en prose et en vers : les philologues recherchent avidement ces vestiges de la formation et des progrès de notre idiôme ; les étymologistes y découvrent la véritable origine de certains mots, dont l'usage a changé la forme et le sens, au point qu'il est difficile d'en reconnaître la source et la signification primitive. Mais dans un choix de vers où l'on se propose seulement de donner une idée de la poésie française à ses différentes époques, il est superflu, il est ridicule de surcharger l'orthographe des mots, d'une foule de consonnes étymologiques que la prononciation ne peut ni ne doit faire sentir aujourd'hui. Il faudrait du moins que l'on fût conséquent dans ce système, et que des vers du dix-sep-

Digitized by Google

tième siècle ne fussent pas imprimés selon la vieille orthographe, tandis que des vers du quinzième et du seizième le sont conformément à l'orthographe moderne. L'éditeur eût évité cette espèce de désordre et de renversement chronologique dans la manière d'écrire les mots, s'il eût eu recours aux éditions originales de chaque auteur; mais, comme je l'ai déjà dit, son choix est tout uniment fait avec d'autres choix où les pièces sont diversement orthographiées, selon le caprice des compilateurs.

C'est aujourd'hui un métier sans honneur et presque ridicule, que celui de compilateur. Il faut cependant, pour le bien faire, des qualités dignes d'estime, telles que le savoir, le goût et le soin. Il est vrai que, pour le faire mal, il ne faut absolument rien que quelques volumes sacrifiés, des ciseaux, et un de ces libraires qui impriment tout. Les bons ouvriers en ce genre veulent être maîtres du tems et de la besogne; les manœuvres vont fort vite et font tout ce que veut leur imprimeur; il est tout simple qu'ils soient préférés. Je suis très-éloigné de ranger dans cette dernière classe l'éditeur inconnu du recueil dont je viens de parler. Je consens à lui croire toute l'instruction et tout le discernement nécessaires pour faire un bon choix de vers; mais assurément il a dédaigné de s'en servir. AUGER.

LE PETIT ANTOINE ET LES ROUGES-GORGES.

C'ÉTAIT en automne : la nature penchait vers son déclin, mais cependant elle était encore animée et brillante; de nombreux troupeaux de vaches avec leurs grosses sonnettes profitaient de la dernière herbe des prairies; des moutons erraient en foule sur les collines, sur les bruyères et sur les chaumes desséchés; les arbres laissaient tomber autour d'eux leurs feuilles flétries, mais celles qu'ils retenaient encore, nuancées des plus belles couleurs, depuis le jaune clair au pourpre foncé, donnaient plus d'éclat à la campagne que l'uniforme verdure. Dans les vergers, les pommiers, les poiriers succombaient sous le poids de leurs beaux fruits, la terre en était jonchée : le robuste paysan, grimpé

Digitized by Google

grimpé dans le branchage, son double sac sur le dos, le remplissait en chantant, ainsi que l'ample tablier de sa compagne, qui le lui tendait du pied de l'arbre et jetait le fruit dans les corbeilles. Des cris rustiques et joyeux, des éclats de rire répétés d'un arbre à l'autre, se faisaient entendre de tous côtés et annonçaient l'approche des vendanges. Au travers des haies garnies de jolies baies rouges et noires, on voyait une quantité de grives, de mésanges, de rouges-gorges qui sautillant d'une branche à l'autre faisaient aussi leur petite récolte, jouissaient des derniers beaux jours, et chantaient les derniers plaisirs de l'année.

C'était à ces charmans oiseaux que le gentil petit Antoine en voulait, en entrant dans un sentier qui conduisait dans un bois taillis; il y avait tendu la veille une ligne de petits filets de crin à nœud coulant, et son cœur palpitait d'émotion; il allait voir si pour la première fois de sa vie il n'aurait pas réussi à attraper seulement un rouge-gorge. « Ce n'est pas qu'il en manque, disait-il en regardant la haie qui le séparait d'un verger, mais ces sottes petites bêtes ne savent pas où sont mes filets. »

Antoine avait dix ans, et il était le plus joli des enfans de la misère; c'était un fils unique, notre Antoine, mais qui n'en était pas plus riche pour avoir cet avantage : sa mère, pauvre veuve infirme, avait bien de la peine à gagner leur chétive subsistance avec son rouet; quand elle se portait bien, à force d'assiduité, cela pouvait encore aller; mais sa misérable demeure couverte de paille, à peine garantie des injures du tems, était humide, et la pauvre Jeanne, jeune encore, avait un rhumatisme général qui l'empêchait souvent de lever le pied pour faire tourner son rouet : c'était alors le petit Antoine qui s'asseyait à terre à côté d'elle, et faisait tourner la roue pendant que sa mère filait, jusqu'à ce que craignant pour sa santé, elle lui ordonnait de quitter l'ouvrage et d'aller courir et sauter en dehors de la chaumière. Il ne faut pas, lui disait-elle, qu'un garçon reste assis si long-tems; et il obéissait avec grand plaisir. Pendant que le rouet tournait, sa mère lui apprenait tout ce qu'elle savait de prières, de cantiques, et même de chansons, qu'il chantait avec une voix très-juste et très-mélodieuse. Pendant l'été Jeanne se portait mieux, et tout était alors plaisir et bonheur; Antoine trouvait mille petits moyens de gagner quelque chose, et il était heureux quand il apportait un gros sou à sa mère. Elle lui avait défendu de mendier, et il s'en gardait bien; il aimait mieux cueillir du muguet,

Digitized by Google

des violettes, des fraises, des mûres de haie, et courir les vendre à la ville. Quand ces récoltes lui manquaient, il lui restait encore une ressource, c'était sa jolie mine et sa jolie voix; chaque paysanne un peu à son aise qui le rencontrait, lui donnait un baiser ou une tape sur sa joue ronde et couleur de rose, et quelques fruits, ou quelque légume, et lui disait encore : Dieu te bénira, mon enfant, on voit cela sur ton visage. Il est sûr qu'il était charmant, le petit Antoine, dans son habit tout rapiécé, où malgré les soins de sa mère, on voyait souvent percer de tous côtés sa jolie peau blanche, et sous son petit chapeau, jadis noir, qui couvrait à peine sa tête, et d'où s'échappaient tout autour des cheveux bouclés d'un blond argenté; quant à des bas et à des souliers, il n'avait pas seulement pensé qu'il y en eût au monde, et n'en connaissait pas l'usage, mais il n'en était pas moins parfaitement heureux, ses yeux bleus n'en brillaient pas moins de plaisir et de gaîté, et ses lèvres vermeilles n'en étaient pas moins toujours prêtes à rire et à chanter.

Il montait donc gaîment et plein d'espérance le sentier du bois en fredonnant une chanson nouvelle que sa mère lui avait apprise, et qu'il aimait passionnément; il est vrai qu'elle semblait faite pour lui, le refrain était :

« Ah! qu'il est doux, ah! qu'il est bon
» D'être un gentil petit garçon ! »

Antoine? lui cria une vieille femme qui ramassait des pommes dans le verger.

— Qu'y a-t-il pour votre service, dame Marguerite?

— Viens me chanter ta chanson, et je te donnerai une pomme.

N'y a besoin de rien pour çà, dit Antoine en sautant légérement la haie; et courant tout près d'elle, il commença tout de suite sa chanson.

Assez pour à présent, lui dit Marguerite au troisième couplet: faut pas perdre son tems, et j'ai ben à faire; tu me diras le reste une autre fois, mon garçon, car elle est ben jolie ta chanson, et toi ben gentil; voyez donc ce brave enfant! Pendant qu'elle parlait, il relevait lestement les pommes autour d'elle, et les mettait dans sa corbeille. Eh ben! lui dit-elle, tu en auras trois au lieu d'une pour ta bonne aide et tes trois couplets. Elle choisit les trois plus grosses, Antoine fit un saut de joie, car il n'avait pas déjeuné. Avec l'aide de Marguerite, il fit entrer avec peine, dans la poche de sa veste, les deux plus belles, qui lui don-

Digitized by Google

nèrent par leur volume la forme la plus grotesque, et tout en mangeant la troisième à belles dents et remerciant dame Marguerite, il sauta la haie et reprit le chemin du petit bois. La bonne rencontre que j'ai fait là, se disait-il en frappant des mains ses deux pommes, ma journée a bien commencé; j'ai dans l'esprit que je serai heureux tout le jour : si j'allais trouver un oiseau, j'apporterais à ma mère deux pommes et autre chose encore. Il entre dans le bois avec émotion, et voit déjà de loin deux beaux rouges-gorges près de ses filets, et qui ne s'envolaient pas. S'ils étaient pris, pensait-il, quel bonheur! — Il approche doucement, doucement; les rouges-gorges étaient pris tous les deux par leur petite pate, et chaque effort qu'ils faisaient pour s'en voler serrait le nœud davantage.

L'ame d'Antoine fut, dans ce moment, vivement partagée entre la joie et la fierté du succès de sa première chasse et sa pitié pour ses petits prisonniers. Deux beaux rouges-gorges, dit-il d'abord avec orgueil. Pauvres chers petits! ajouta-t-il avec compassion, pourvu encore que vous ne vous soyez pas cassé la jambe : non, jamais je ne m'en consolerai. Attendez, mignonnes petites bêtes, je vais vite vous détacher sans vous faire de mal, et puis.... et puis, je vous caresserai tant, vous serez si heureux, que vous ne regretterez pas votre liberté. Oui, vous serez heureux tous les deux, je vous le promets. Il coupa avec ses dents le crin qui les retenait, il les détacha avec précaution, couvrant l'un avec son chapeau pendant qu'il détachait l'autre. Il vit avec grand plaisir qu'ils n'avaient point de mal; il souffla sur leurs petites jambes, les frotta, les baisa; puis tenant un oiseau dans chaque main, il les emporta en triomphe, et prit le chemin de la ville avec autant de plaisir et d'orgueil qu'un soldat qui aurait fait prisonniers deux chefs ennemis.

Que je suis donc heureux! se disait-il à lui-même en regardant à travers ses doigs les deux oiseaux, et que vous êtes de jolies petites bêtes avec votre dos gris verdâtre et votre gorge comme un jaune d'œuf, et ces petits yeux noirs si brillans! Il en approcha une de ses lèvres et le baisa : toi qui es le plus beau, lui dit-il doucement, tu appartiendras au jeune M. Wilhelm, le fils du conseiller, qui a toujours tant, tant d'argent dans sa poche, et qui t'achetera tout plein de bonnes choses pour te nourrir; il est si riche lui! il m'a donné deux sous au printems du premier hanneton, et il m'en a promis six pour un rouge-

Digitized by Google

gorge ; six sous, petit, pense bien à tout ce que tu vaux, et comme ma mère sera contente ! elle pourra se reposer tout un jour sans filer. Pauvre mère ! elle avait bien besoin que tu vinsses te prendre, car il ne lui restait plus rien. Antoine, m'a-t-elle dit en pleurant ce matin, je n'ai rien à te donner à déjeuner. Eh bien ! la bonne Marguerite y a pourvu avec sa grosse pomme ; à présent, c'est toi, mon petit, qui lui donneras à dîner. Ah ! comme elle va être contente ! et moi donc, quand je lui porterai six beaux sous dans une main, et dans l'autre un joli rouge-gorge ! car je veux te garder, mon petit ami, dit-il au second, et tu feras cet hiver tout mon plaisir : j'épargnerai des miettes de mon pain pour te nourrir, j'irai dans les haies te chercher les graines que tu aimes ; va, tu ne manqueras de rien avec moi, nous serons bien bons camarades. Quel plaisir de te voir sautiller autour de moi, de t'entendre chanter, de te réchauffer dans ma main ! Ma mère aussi s'amusera de te voir, elle t'aimera tant ! Si tu savais comme elle est bonne, comme nous serons heureux nous trois ensemble. Et il le baisait avec plus de tendresse que l'autre, car c'était sa propriété. Dans sa joie il marchait plus vîte, et en marchant il chanta sa chanson d'un bout à l'autre ; la voici.

COUPLETS SUR L'AIR DU VAUDEVILLE DE LA ROSIÈRE.

Il n'est qu'un mal, il n'est qu'un bien.

Comme l'oiseau sortant du nid,
Je vais chantant ma chansonnette ;
Comme lui, je n'ai nul souci.
Du matin au soir je répète :
Ah ! qu'il est doux ; ah ! qu'il est bon
D'être un gentil petit garçon ! } *Bis.*

Chaque jour c'est plaisirs nouveaux ;
Le printems vient, que de richesse !
Par-tout des fleurs et des oiseaux ;
Aussi je vais chantant sans cesse :
Ah ! qu'il est doux, ah ! qu'il est bon
D'être un gentil petit garçon ! } *Bis.*

Voici l'été, je vais glaner ;
Quand je glane avec abondance,
Ma mère donne un bon dîner,
Puis un baiser pour récompense.
Ah ! qu'il est doux, ah ! qu'il est bon
D'être un gentil petit garçon ! } *Bis.*

Digitized by Google

Quelle belle et bonne saison
Que cette bienfaisante automne !
Pommes et poires à foison :
Quand je chante, chacun m'en donne.
Ah ! qu'il est doux, ah ! qu'il est bon } Bis.
D'être un gentil petit garçon !

Sur la glace, comme l'éclair,
L'hiver, je glisse avec adresse,
Boule de neige vole en l'air,
Retombe et remonte sans cesse.
Ah ! qu'il est doux, ah ! qu'il est bon } Bis.
D'être un gentil petit garçon.

Il répétait son joyeux refrain de toute l'étendue de sa voix, lorsqu'en tournant une haie il se trouva en face d'un groupe de beaux cavaliers, en uniforme de chasse verd et or, galonnés sur toutes les coutures, à la tête desquels était le prince du pays, qu'il reconnut à sa belle étoile brodée et à son beau chapeau, plutôt qu'à ses traits, car il ne l'avait jamais vu que de loin. Le pauvre petit Antoine resta stupéfait, et l'aurait été bien davantage s'il se fût douté que c'était lui qui attirait le prince de ce côté du bois. Après avoir chassé quelque tems, il retournait dans son palais lorsque la jolie voix d'Antoine, qui retentissait dans le bois, le frappa. Il s'arrêta. Quelle voix charmante ! dit-il au seigneur qui l'accompagnait. C'est une jeune fille, répondit le chambellan, trompé par le timbre argentin et point encore formé d'Antoine. Je crois, votre altesse, que c'est un petit garçon, dit un des piqueurs. Le prince eut la curiosité de savoir ce qui en était; il poussa son cheval du côté où il entendait le chant, et vit bientôt Antoine, dont les deux joues devinrent aussi rouges que les deux pommes qui sortaient à demi de ses poches, lorsque le prince, lui-même, lui adressa la parole. Est-ce toi qui chantais, mon petit? lui demanda-t-il.

Quand un prince parle, il est permis d'oublier un rouge-gorge : Antoine ne songea non plus aux siens que s'ils étaient encore dans le bois; il veut vite ôter son chapeau avant de répondre. Paf, un des oiseaux s'envole; il le voit, jette un cri perçant, tend les deux mains en l'air pour le ressaisir; paf, l'autre oiseau en liberté suit bientôt son camarade; Antoine lève la tête, les voit s'éloigner à tire d'aile, de grosses larmes remplissent ses yeux, et il

Digitized by Google

crie de toute sa force : Ah ! mon Dieu, mon Dieu, mes rouges-gorges, ah ! mon Dieu, ma pauvre mère.... Ah ! mon Dieu, mon Dieu ! et ses larmes coulent quatre à quatre. Chaque chose a son tour dans le monde, il n'y a qu'un instant que le prince a fait oublier les rouges-gorges ; à présent ce sont les rouges-gorges qui font oublier le prince ; Antoine n'y songeait non plus que s'il eût été à la cour, et ses lamentations allaient leur train, lorsqu'un éclat de rire du maître, et de tous ceux qui l'entouraient, l'avertit qu'il n'était pas seul, et le ramena à la cause de son malheur ; il comprit qu'on se moquait de lui, et il se trouvait si à plaindre, qu'il en fut indigné.

Oui, oui, riez, dit-il en regardant le prince et secouant sa jolie tête blonde, il y a bien de quoi rire quand c'est vous qui êtes la cause que mes oiseaux sont envolés.

Petit manant, lui dit un des piqueurs en le bourrant avec le manche de son fouet, est-ce ainsi qu'on parle au prince? Antoine avait déjà senti son tort, et les yeux baissés, les mains jointes et tout tremblant, il se laissa tomber à genoux, et balbutiait au milieu de ses sanglots : Pardon, pardon, monseigneur prince, ne tuez pas le petit Antoine. Les éclats de rire allaient recommencer, un regard du prince imposa silence ; il descendit de cheval et s'approcha de l'enfant : Relève-toi, lui dit-il avec bonté, je te pardonne, mais c'est à condition que tu me chantes, tout à l'heure, la chanson que tu chantais dans le bois.

Antoine, trop heureux d'en être quitte à si bon marché, voulut obéir : il se relève, frotte ses yeux sur ses manches, soupire profondément et veut commencer ; mais il n'y avait pas moyen, sa voix semblait s'être envolée avec ses oiseaux, elle tremblait, et jamais, malgré tous ses efforts, il ne put articuler un mot ; alors la terreur s'empara de lui, il se crut perdu, et fondant de nouveau en larmes, il retomba à genoux en criant encore : Pardon, monseigneur prince, si je ne puis pas chanter ; ne me tuez pas, je vous en prie.

Le prince était touché, il le prit par dessous le menton, et lui fit ainsi relever la tête : Tu es un fou, mon petit ami, lui dit-il ; allons, prends courage, je ne te veux point de mal ; je t'ai causé du chagrin, j'en suis fâché, tu as l'air bon enfant, je te demande en échange un plaisir ; ta chanson m'a paru si jolie, j'ai envie de l'entendre, remets-toi et tâche de la chanter d'un bout à l'autre.

A mesure qu'il parlait avec tant de bonté, la physiono-

Digitized by Google

mie d'Antoine s'éclaircissait, le sourire reparaissait sur ses lèvres et la gaîté dans ses yeux. Je ne demande pas mieux que de vous faire plaisir, monseigneur, je vous chanterais de tout mon cœur ma chanson aussi bien qu'à la vieille Marguerite qui m'a donné ces pommes; mais alors... mais à présent... et il s'arrêta en faisant une petite mine.

— Mais à présent, que veux-tu dire, mon petit? qu'est-ce qui t'en empêche à présent? tu n'as plus peur de moi, j'espère?

— Oh non! plus du tout; mais voyez, comment pourrai-je chanter que je suis un petit garçon bien gai, bien content, quand j'ai perdu mes deux oiseaux? ce serait mentir, et ma mère me l'a défendu.

— Bon petit! chante tout de même, je le veux, peut-être que le bonheur te reviendra en chantant. Antoine avait trop d'esprit pour ne pas saisir le sens de cette phrase; sûrement, pensa-t-il, ce bon prince qui est si riche veut me donner autant de sous que ma chanson a de couplets, puisqu'il me dit de la chanter toute entière; si seulement elle en avait six, cela me vaudrait autant que mon rouge-gorge: enfin cinq c'est toujours beaucoup. Cette idée lui rendit sa voix et son courage, il se redressa, et chanta tout d'une haleine ses cinq petits couplets avec tant de grace et des accens si doux, que le prince en fut enchanté.

Très-bien, mon petit, lui dit-il, je te remercie, tu chantes à merveille et ta chanson est très-jolie; qui te l'a apprise?

— C'est ma mère, monseigneur prince.

Ta mère!... As-tu un père aussi?

— Non, je n'en ai plus depuis long-tems; ma mère dit qu'il est mort, et que depuis lors elle est veuve et moi orphelin, et que c'est bien triste.

Pauvre enfant! comment se nomme ta mère?

— La bonne Jeanne la boîteuse, monseigneur prince; tout le monde la connaît, elle file pour tout le monde, et c'est moi souvent qui fais aller le rouet.

Et toi, quel est ton nom?

— Le petit Antoine, pour vous servir.

Et où est votre maison? tout près d'ici sans doute, dit le prince en regardant la contrée.

Notre maison? dit Antoine en riant, nous n'avons point de maison.

Et où demeurez-vous donc? — Tout là bas, monseigneur prince, sous ce toit de paille, vous voyez bien, au

Digitized by Google

bout de ce champ ; ce n'est pas une maison, c'est une chaumière ; pas moins nous y serions aussi bien que monseigneur dans son château, s'il n'y pleuvait pas comme dans la rue, et si cela ne rendait pas ma mère malade.

Pendant qu'il disait ces mots, le prince était remonté sur son cheval sans paraître y faire grande attention : Adieu, *mon petit Antoine*, lui dit-il, je te remercie de ta chanson, et quand tu tiendras des rouges-gorges, si tu me rencontres, je te dispense de me saluer. *Adieu, petit Antoine*, dirent les seigneurs de sa suite. *Adieu, petit Antoine*, dirent plus bas les piqueurs, et le tout s'en alla au galop.

Le petit Antoine restait là pétrifié ; tous ces adieux n'étaient pas des sous, et ne donnaient pas à dîner à sa mère ; son espérance s'était échappée comme ses oiseaux.

Adieu, petit Antoine, répétait-il : eh bien! me voilà bien avancé, n'est-ce pas? par bonheur au moins que la vieille Marguerite est plus généreuse que le prince, et que mes deux pommes n'ont pas des ailes comme mes rouges-gorges ; j'ai du moins quelque chose à apporter à ma mère ; mais je croyais avoir bien davantage quand je chantais là de si bon courage malgré mon chagrin. Ah! mon Dieu, mon Dieu, si j'étais prince, comme j'aurais donné dix beaux sous au petit Antoine pour ses rouges-gorges et sa chanson ; oui dix sous, ni plus ni moins, et comme Antoine aurait été content!... Mais fou que je suis, si j'étais prince je ferais comme les princes, je partirais au galop sur mon beau cheval, et sans songer au petit Antoine. Enfin patience, dit-il en se remettant en chemin du côté de la chaumière, il y a encore des rouges-gorges et du crin par le monde ; dès ce soir je vais remettre des filets, et qui sait si les deux mêmes n'y reviendront pas! je leur ai fait tant d'amitiés! je leur ai dit tant de douces paroles! ce n'est pas des princes eux, ils vous savent gré des plaisirs qu'on leur fait. Oh! si je les rattrape, il passerait bien devant moi cinquante princes, que je ne leur tirerais pas mon chapeau ; il me l'a permis, et j'ai du moins gagné cela : et puis, si je n'ai pas d'argent à porter à ma mère, j'ai une belle histoire à lui raconter. Que va-t-elle dire, quand elle saura que j'ai vu le prince et que je lui ai parlé? Ah mon Dieu! ce n'est pas là le plus beau de l'histoire, elle va bien me gronder de lui avoir parlé comme je l'ai fait ; mais quand on voit ces deux rouges-gorges en l'air, peut-on savoir ce qu'on dit? Tout en réfléchissant sur les grands événemens de la journée, il approchait de la chaumière. O surprise! il voit

Digitized by Google

le prince et son chambellan qui en sortaient, et les piqueurs devant avec les chevaux, et sa mère qui les suivait avec de grandes révérences, et tout ce beau monde qui s'en va au galop vers la ville. Qu'est-il allé faire là, pensait Antoine; est-il allé conter à ma mère comme j'ai été malhonnête? Si elle l'avait su de moi, elle m'aurait pardonné: mais du prince lui-même! elle va être bien en colère. Ah mon Dieu! pourquoi l'ai-je rencontré! j'espère au moins qu'il lui aura dit que j'ai enfin chanté tant qu'il a voulu. Il avançait, et sa mère aussi qui venait en boitant à sa rencontre. Antoine, cher Antoine, lui cria-t-elle, dès qu'il put l'entendre; viens vite, mon enfant, vois ce que tu m'as valu, ce que monseigneur m'a donné à cause de toi. Elle lui montrait une grosse bourse: lorsqu'il l'eut jointe, ils s'assirent à terre, et elle vida la bourse dans son tablier, il y avait cinquante ducats d'or. Antoine, tout émerveillé de voir tant de pièces à-la-fois, demandait s'ils valaient autant que des sous; ils sont bien plus beaux, disait-il, mais pas aussi gros. Tu ne sais pas encore tout, lui dit-elle, il m'a donné ce trésor pour nous mieux loger et pour nous habiller, et il m'a promis un louis par mois jusqu'à ce que je sois guérie.

J'espère qu'il ne vous en donnera pas beaucoup de ces louis, bonne mère; santé vaut mieux que richesses, dites-vous toujours, et à présent que vous n'aurez plus de soucis, il faut se bien porter.

A la bonne heure, mon enfant, mais tu ne sais pas encore le plus beau; si tu continues à être sage et gentil, monseigneur veut te faire bien élever et te prendre pour son laquais.

Pour son laquais, dit Antoine? qu'est-ce que c'est que çà? bonne mère.

— C'est celui qui le sert, qui est derrière lui, derrière sa chaise, derrière son carrosse, derrière... Oh bien! moi, dit le petit, je n'aime pas être derrière, cela vous empêche de courir; je ne veux pas être laquais moi, je veux être votre fils, votre petit Antoine.

— L'un n'empêche pas l'autre, petit imbécille.

Comment, n'empêche pas! Quand je serai derrière le prince, bonne mère, puis-je être à côté de vous et vous aider à marcher? Quand il faudra le servir, vous servirai-je? Qui tournera votre rouet quand je serai planté là derrière sa chaise, les bras croisés? Non, certes, je ne veux pas être son laquais, pas même son piqueur; il

Digitized by Google

sont trop rudes aux pauvres petits garçons. Petit manant ; me disait-il en me bourrant de son fouet. Pour le prince, il est bon, lui, il est honnête, il m'a parlé poliment, et puis tous ces beaux sous d'or qu'il vous a donnés ! je l'aime, lui, je lui prendrai des rouges-gorges, et je lui chanterai ma chanson tant qu'il voudra : je lui cueillerai des violettes et des fraises, je les lui porterai dans son château ; mais je n'y veux pas rester laquais quand même il me donnerait tous les jours une bourse comme la vôtre.

Il pleurait, et sa mère aussi ; elle l'embrassa. Console-toi, cher Antoine, lui dit-elle, ce serait bien triste aussi pour moi de me séparer de mon fils ; mais nous en parlerons au prince pour qu'il te fasse apprendre un métier, et puisque tu ne veux pas me quitter, tu travailleras près de moi.

De bon courage et toujours, dit-il en sautant de joie ; il présenta ensuite son épaule à sa mère pour s'appuyer, et chemin faisant lui conta son histoire, dont elle ne savait aucun détail. Le prince était entré chez elle et l'avait trouvée filant ; il lui avait dit seulement qu'il avait rencontré Antoine, et qu'en faveur de sa gentillesse il faisait ce présent à sa mère. Il apprit d'elle que son mari était soldat, et qu'il périt à l'armée. Sa libéralité lui parut alors un devoir, et il promit à la veuve une petite pension, qui fut exactement payée. Antoine voua un culte aux rouges-gorges, et disait souvent qu'il leur devait son bonheur.

Imité de Starke, par ISABELLE DE MONTOLIEU.

VARIÉTÉS.

CHRONIQUE DE PARIS.

MŒURS ET USAGES. Le carnaval s'est passé très-gaîment, et paraît devoir se prolonger fort avant dans le carême : les bals masqués et parés n'ont jamais été plus nombreux. Tous les coins de rue de Paris sont bariolés d'affiches annonçant des bals *de société* où l'on est admis en payant. Au premier rang de ceux-ci doit être cité le *Tivoli d'hiver*, établi dans la rue de Grenelle-Saint-Honoré. M. Baneux, entrepreneur des deux établissemens qui portent le nom de *Tivoli*, ne se montre pas moins soigneux des plaisirs du public en

Digitized by Google

hiver qu'en été, et ses salons de la rue de Grenelle réunissent, comme accessoires à la danse, presque tous les amusemens qui attirent la foule, pendant la belle saison, dans ses jardins de la rue Saint-Lazare : des concerts exécutés par d'habiles artistes, des expériences de physique expérimentale et amusante, dirigées par Olivier et Dupont, les tours d'adresse de Préjean, l'opticographie de Gadbois, des exercices de corde et de voltige, des scènes italiennes et françaises, font à-la-fois du Tivoli d'hiver, un athénée, un spectacle, un bal, un concert, et une foire ; un établissement enfin très-supérieur au Wauxhall du sieur Thoré, que citent encore ceux qui ont de bonnes raisons pour s'en tenir à leurs plaisirs passés.

En partant de ce point le plus élevé, et en suivant une échelle de dégradation assez rapide, nous citerons pour les classes de la société moins recherchées dans leurs goûts ou plus circonscrites dans leurs dépenses, le *Prado* et le *Cirque de l'Elysée*, rendez-vous de la bourgeoisie du Marais et de la Cité ; le *Wauxhall de l'Ermitage*, et le *Bal du Passage Molière*, peuplés de lingères, de modistes, de filles de boutiques et de garçons marchands ; le *Colysée du Boulevard Saint-Martin*, à l'usage des grisettes et des gagistes des petits théâtres ; le *Caprice des Dames* où se réunissent les dames et les forts de la halle ; enfin le fameux *Grand Salon* qui, de tems immémorial, jouit du privilége de voir passer dans son immense enceinte, pendant la nuit du Mardi gras, toutes les classes de la population parisienne.

Au nombre des mascarades qui ont fixé plus particulièrement l'attention publique dans la matinée du dimanche gras, il n'est bruit que d'un char magnifique figurant l'Olympe au grand complet, et précédé d'une nombreuse et brillante cavalcade. Le cortége s'est arrêté devant l'hôtel du prince de Neufchâtel, et des couplets improvisés pour la circonstance ont été adressés à S. M. l'Impératrice, qui croyait assister *incognito* à ce spectacle populaire.

Nous ne parlerons pas de la promenade du *Bœuf gras* : c'est une solennité grotesque qui revient tous les ans, avec les mêmes formes, le même appareil, et qui ne diffère que par la grosseur du héros de la fête, et le plus ou moins de gentillesse de l'enfant qui le monte. Il suffira de dire que, cette année, la stature du premier n'était pas moins remarquable que la grâce et la beauté du second.

— Il ne faut rien moins que les obligations que nous avons aux comédies bourgeoises, à qui nous sommes rede-

Digitized by Google

vables de Lekain et peut-être de Molière lui-même, pour nous détourner de vouer au ridicule cette manie véritablement funeste, et qui depuis deux ou trois ans a repris quelque vogue.

Nous n'entendons point parler de ces proverbes joués entre deux paravents, dont on s'amuse ou s'ennuie quelquefois dans la haute société; encore moins de ces petits bouquets de famille, composés par le bel esprit et joués par les enfans de la maison; il s'agit de ces *troupes d'amateurs*, composées, en grande partie, de transfuges du comptoir ou de la basoche, telles que la *troupe bourgeoise de la rue Transnonain*, par exemple, qui se croit obligée de défigurer, une fois par semaine, les chefs-d'œuvre de Corneille, de Racine et de Voltaire, pour l'édification des bourgeois du quartier. Le résultat le plus certain de cet *histrionage*, c'est de détourner des jeunes gens (qui se croient appelés à remplacer Talma, Fleury, Mlle Duchesnois) de la carrière honnête qu'ils auraient pu fournir dans la boutique d'un épicier, au comptoir d'une lingère ou d'une marchande de modes, pour les amener sur les tréteaux du boulevard où les plus habiles vieilliront parmi les figurans de l'Ambigu ou de la Gaîté, tandis que les autres iront grossir le nombre des *la Rancune*, des *Ragotins* du plus bas étage.

— Une ordonnance de police, qui ne tardera pas à recevoir son exécution, va faire disparaître ces lambeaux sanglans, ces dégoûtans étalages dont les bouchers de Paris s'obstinaient à décorer leurs charniers, sans aucun avantage pour eux-mêmes; car il n'en est pas de la viande comme d'une étoffe ou d'un bijou, on ne se laisse guères tenter par la vue.

Cela nous rappelle un usage de l'ancienne Belgique beaucoup plus révoltant encore, et que la nouvelle administration n'est parvenue que très-difficilement à abolir. A Bruxelles, et dans toutes les villes du même département, les menuisiers étalaient à leur porte des cercueils de toute espèce, pour tous les âges, pour tous les sexes, pour toutes les tailles; on n'avait qu'à parler :

Mesdames et Messieurs, comment les voulez-vous?

Au nombre prodigieux de bières dont les rues étaient, pour ainsi dire, tapissées, on aurait dit que les marchands comptaient sur une épidémie; et forcés d'obéir à l'ordre supérieur qui les obligea de renfermer dans des arrière-

Digitized by Google

magasins ces petits coffres d'un aspect si peu récréatif, ils ont eu soin de faire courir chez leurs pratiques des avis imprimés pour les prévenir qu'elles trouveraient toujours chez eux un assortiment de cercueils dans le goût le plus moderne.

— On a beaucoup écrit, dans le dernier siècle, sur la mendicité, et sur les moyens de guérir cette affligeante maladie du corps social; ce qu'on a proposé dans un autre tems, on l'a exécuté dans celui-ci; c'est-à-dire, que pour extirper la mendicité, on s'est servi du seul moyen qu'on pût efficacement employer; on a ouvert des ateliers pour les mendians valides, et des refuges pour ceux à qui l'âge ou les infirmités ôtent la ressource du travail. Cette grande et salutaire mesure ne pouvait trouver son application que sous un gouvernement fort de son intention, de sa volonté, et de ceux auxquels il en confie l'exécution : l'honneur d'avoir attaqué et détruit le premier la mendicité dans une partie de la France, appartient au sénateur comte de Pontécoulant, alors préfet de Bruxelles, et placé, pour ainsi dire, au foyer de la contagion; en moins de deux ans, le département de la Dyle, où les mendians en nombre prodigieux formaient une sorte de corporation qui avait ses lois, ses chefs, ses priviléges, et contre laquelle avaient échoué tous les efforts de l'ancien gouvernement, en moins de deux ans, disons-nous, le département de la Dyle n'offrit plus la moindre trace d'un fléau dégoûtant auquel il était en proie depuis des siècles.

Dans tous les départemens de l'Empire on a ouvert des dépôts et des ateliers de travail, où l'indigence laborieuse trouve une existence assurée au prix d'un travail honnête; où l'oisiveté se trouve forcée d'employer pour vivre une industrie dont elle dédaignait de faire usage. Grace à ces mesures, qu'une police infatigable seconde avec tant de persévérance, les rues de Paris sont nétoyées de cette foule de vagabonds qui, sur les traces de *Gusman d'Alfarache*, spéculaient joyeusement sur la pitié publique. Les provocations d'aumônes, interdites aux mendians qui ont échappé aux dépôts, obligent ces derniers à mettre en jeu une industrie nouvelle pour attirer sur eux l'attention des passans. Ici, c'est un homme, jeune encore et proprement vêtu, qui se promène de long en large, dans un espace donné, comme une sentinelle, et se contente d'ôter gravement son chapeau à tous ceux qu'il juge en état d'apprécier sa politesse; plus loin, c'est un enfant alongé, de

Digitized by Google

nuit, sur un trottoir et qui grelotte ou gémit par ordre de ses parens cachés à quelque distance, jusqu'à ce qu'on ait jeté quelques pièces de monnaie dans un vieux chapeau placé à côté de lui; dans un autre endroit, une femme, sous les lambeaux de la misère et qui tient un enfant dans ses bras, chante d'une voix fausse et lamentable une romance où l'on dit :

La vie est un voyage,
Tâchons de l'embellir.
Jetons sur son passage
Les roses du plaisir.

Ces moyens détournés de demander l'aumône ne mettent pas long-tems ceux qui les emploient à l'abri de la surveillance qu'ils redoutent, mais le mauvais succès des uns ne décourage pas les autres; la fainéantise et les honteuses habitudes lutteront long-tems encore contre les institutions qui finiront par les détruire.

— Dans une ville aussi grande que Paris, la connaissance des *passages* est d'une grande ressource pour les piétons, à qui elle épargne, dans leurs différentes courses, un chemin fatigant et un tems précieux; les passages n'étaient autrefois que des allées obscures d'une maison à une autre, tels que le *passage d'Estainville* et *celui de Foi*; ou bien des ruelles étroites et sales, garnies de quelques échopes, tels que le *passage du Saumon* et le *passage Saint-Roch*. Le goût et le luxe, dont les progrès sont particuliérement remarquables dans tout ce qui a rapport à l'architecture, en multipliant les passages de communication, les ont prodigieusement embellis : ces passages sont aujourd'hui des galeries élégantes que l'industrie et les arts se disputent la gloire d'embellir. Après le *passage Radziwile*, par lequel commença la réforme, celui *de Faydeau* se fit remarquer par une disposition plus commode et plus de propreté; celui *du Panorama* fut ouvert, et l'on croirait encore qu'on ne peut rien faire de mieux dans ce genre, si le *passage de Lorme*, établi depuis peu, entre les rues de Rivoli et Saint-Honoré, n'était incomparablement plus beau. Le bon goût de l'architecture, l'élégante uniformité des boutiques, l'heureuse distribution du jour, les glaces qui séparent les pilastres et multiplient à l'infini l'éclat des lumières, donnent le soir à ce passage l'aspect et le mouvement d'une immense salle de bal. Malgré tous ces avantages, les marchands, plus brillamment que solide-

Digitized by Google

ment installés, ne recueillent pas encore le fruit de leurs sacrifices, mais ils comptent sur une de ces circonstances imprévues, et très-communes à Paris, qui tout-à-coup, et sans aucun des motifs qui la rendent cette fois vraisemblable, amène la foule dans un lieu jusque-là désert, et en fait le rendez-vous de la bonne compagnie et des gens à la mode; ce qui n'est pas toujours ou plutôt ce qui est moins que jamais la même chose.

Evénemens anecdotes. On nous annonce à Paris, pour la semaine prochaine, deux objets très-curieux; *un tigre de mer* et un enfant *de dix ans qui pèse 240 livres*. Si par hasard le tigre de mer n'était qu'un phoque, et que l'enfant de dix ans ne fût pas tout-à-fait de l'âge de son extrait baptistaire, ou tout simplement qu'il eût du plomb dans ses poches, on se proposerait donc, pour la millième fois, de spéculer sur la badauderie parisienne; cela n'est pas du tout probable.

— La façade du palais de l'Institut était ornée de quatre lions, élevés au-dessus des deux bassins qui garnissent les faces latérales du perron, et par cela même semblaient destinés à servir de fontaines. Depuis quelques jours ils sont effectivement employés à cet usage, et il en résulte un bel effet comme ornement, et un bon effet comme utilité publique. On a déjà fait l'observation très-juste, que ces lions, d'une forme et d'une exécution très-élégante, ne sont dans aucune proportion avec le maigre filet d'eau qui s'échappe de leur mufle. C'est, en général, le défaut de toutes nos fontaines. Quoi qu'il en soit, ce nouvel embellissement ne contrarie en rien l'harmonie de cet édifice recommandable, à quelques égards. On sait qu'il fut élevé en 1661, par Lambert, sur les dessins de Levau, premier architecte du roi; mais on ne sait pas aussi généralement que ce palais est bâti sur l'emplacement de la fameuse tour de Nesle, d'où Jeanne, comtesse de Bourgogne, femme de Philippe-le-Long, avait *coutume* de faire précipiter ses amans dans la Seine, s'il faut en croire Brantôme qui affirme le fait, et Villon qui l'a consigné dans ces vers d'une de ses ballades:

. . . . Où est la reine
Qui commande que Buridan
Fut jeté en un sac en Seine.

— C'est une bonne chose que les bons mots; depuis

Digitized by Google

long-tems la France est en possession d'en fournir à toute l'Europe et sur-tout aux Anglais dont les recueils de ce genre ne sont remplis que des larcins ou des emprunts qu'ils font à nos anas. Ces traits piquans, ces réparties vives et ingénieuses que l'on peut appeler les bonnes fortunes de l'esprit, ne sont pas plus rares aujourd'hui dans la conversation qu'ils ne l'étaient autrefois, mais ils sont mis au jour avec moins d'adresse; ceux à qui les bons mots sont familiers ne s'embarassent guères de ce qu'ils deviennent, et lorsqu'ils ne meurent pas dans l'oreille d'un sot, ils vont pour l'ordinaire se nicher dans la mémoire d'un faiseur de couplets, ou d'un compilateur d'anecdotes, qui trop souvent ne les abandonnent qu'après en avoir fait des sottises. Au risque de nous voir classer dans cette dernière catégorie, nous continuerons à faire notre profit des bons mots qui viendront à notre connaissance, avant d'être arrivés à celle de nos lecteurs : car c'est dans ce genre sur-tout qu'il nous faut du nouveau, *n'en fût-il plus au monde*.

On disait dernièrement devant M. N. que Mme R., jeune veuve de sa connaissance, était soupçonnée d'avoir avec un jeune homme de la côte d'Angole, avec son nègre s'il faut tout dire, une liaison assez peu délicate : « C'est une femme qui connaît les convenances, répondit-il; elle le gardera tout le tems de son deuil. »

Une dame nouvellement imbue de la philosophie de Kant, très-légère dans ses goûts ou plutôt dans ses caprices qu'elle appelle des *affinités électives*, voulait excuser son inconstance auprès d'un amant disgracié pour s'être absenté pendant quelques semaines; je ne sait comment cela se fait, disait-elle, mais *les absens me passent de l'ame*.

Savez-vous, disait-on à Mme de C., que votre parent va publier ses *pensées détachées?* S'il m'avait cru, reprit-elle, il y a long-tems qu'il se serait détaché de ces pensées-là.

NOUVELLES BIBLIOGRAPHIQUES. Depuis que la gastronomie est devenue bien évidemment une science, puisqu'elle a ses professeurs, ses livres élémentaires, qu'elle peut se vanter de deux poëmes didactiques composés en son honneur, d'une académie centrale à Paris, de vingt-cinq sociétés affiliées dans les départemens, qu'elle a son almanach spécial, lequel annonce tous les ans ses progrès et ses découvertes; il était indispensable que cette science eût *sa bibliographie*, et c'est un service qu'un libraire de Paris vient de lui rendre, en réunissant chez lui tous les livres

Digitized by Google

livres qui traitent des comestibles, des festins, des banquets, des repas (trois mots qui ne sont pas synonymes comme on pourrait le croire), du choix, de l'apprêt des alimens; en un mot, de tout ce qui concerne la table, depuis le *brouet noir* jusqu'au *potage à la Camérani*. C'est dans cette intéressante collection qu'on trouvera le savant ouvrage de Muret *sur les festins des anciens*, le *Nomius de re cibaria*, le *Ciaconius de modo convivendi*, enfin tous les cuisiniers du monde, depuis *le Cuisinier Gascon* jusqu'au *Cuisinier Impérial*. On assure que des amateurs ont ouvert une souscription pour l'achat de cette bibliothèque, dont la garde sera confiée à M. Grimod de la Reynière.

M. Salgues vient de faire paraître le second volume de son utile et intéressant ouvrage intitulé : *des Erreurs et des Préjugés répandus dans la société*. S'il veut épuiser sa matière, on ne voit pas où il s'arrêtera.

Nous ne comptons que trois Romans dans la quinzaine, et, chose assez remarquable, le titre même en est insignifiant.

L'*Art de la Parure* vient d'être chanté par M. Charles; cela n'en dégoûtera pas nos belles.

La *destruction de l'inquisition* a inspiré un poëme à M. Duaillet.

Au nombre des livres utiles, nous n'avons à citer que l'*Essai sur la langue et la littérature chinoise*, par Abel Remusat.

NOUVELLES DES THÉATRES. L'Opéra *de Sophocle*, attendu depuis si long-tems, sera joué, pour la première fois, le 5 de ce mois.

Les Français donneront, jeudi prochain, la première représentation de la tragédie de *Mahomet II*.

Feydeau doit, à ce qu'on assure, nous faire entendre incessamment un opéra comique, dont la musique a été composée en Russie par M. Boyeldieu. Ce jeune et savant compositeur est de retour à Paris depuis quelques jours.

Le Vaudeville, avant ou après *les Pages au Sérail*, donnera *les Deux Edmond*. Y.

Digitized by Google

Lettre du rédacteur de l'article du MERCURE, *intitulé*, CHRONIQUE DE PARIS, *à ses confrères; en réponse à la Lettre de M. G., insérée dans le dernier numéro.*

Paris, 26 février 1811.

Messieurs et chers confrères, il est très-vrai (comme le dit M. G., dans la lettre à laquelle je réponds), que c'est sans réflexion, et sur-tout sans en prévoir les *conséquences*, que j'ai laissé échapper, dans l'article du *Mercure*, dont la rédaction m'est confiée, quelques mots dont on pourrait induire à la rigueur, que je n'ai pas pour l'*Opera seria* tout le respect dont notre collaborateur semble pénétré. Si du moins cette conséquence était la seule qu'il tirât des deux phrases tombées fort innocemment de ma plume, je consentirais à rester sous le poids de cette inculpation, au risque de tous les malheurs qu'elle peut attirer sur moi; mais de ce que j'ai ri à l'*Opéra sérieux*, M. G. se croit en droit de me dire, avec Sosie:

Cet homme assurément n'aime pas la musique.

Voilà le reproche qui me touche véritablement et qu'il m'importe de repousser. Quoi qu'en puisse dire et penser mon confrère (que je n'ai pas non plus l'honneur de connaître), j'aime la musique, et tel est mon enthousiasme pour ce bel art que je ne puis voir, sans une sorte d'indignation, qu'il devienne, sur le théâtre italien, l'interprète de toutes les inepties, la compensation de toutes les absurdités.

M. G. prétend que Paris était la seule capitale qui eût *la honte* d'ignorer l'*Opera seria*; je pourrais incidenter sur le fait, et lui nommer plus d'une capitale, sans compter Pétersbourg, qui n'est point lavée de la honte dont nous étions encore couverts, il y a quelques semaines; mais j'aime mieux lui répondre qu'il était peut-être permis à une nation qui a le bonheur d'entendre, sur son théâtre national, dans sa propre langue, les chefs-d'œuvre des plus grands maîtres d'Allemagne et d'Italie, adaptés à des poëmes raisonnables, représentés avec toute la pompe, toute la magnificence que ce genre de spectacle exige; que peut-être, dis-je, il était permis à la France de croire qu'elle possédait, et qu'elle possédait seule, le véritable opéra sérieux, et qu'elle n'avait rien à envier à ses voisins

Digitized by Google

de l'autre côté des Alpes, pas même la supériorité de leurs chanteurs, s'il faut à toute force l'acheter au prix de l'expression dramatique.

C'est parce que je vois, comme M. G., dans la musique « un exercice pour l'esprit en même tems qu'une source de jouissances pour l'oreille et le cœur », que je regarde comme très-préjudiciable aux progrès de cet art en France, l'établissement d'un spectacle uniquement calculé pour le plaisir des oreilles, où l'esprit et le cœur sont si rarement intéressés, que les nationaux eux-mêmes n'échappent à l'ennui dont sa durée les menace, qu'en cherchant à distraire leur attention par tous les moyens possibles; d'un spectacle où la peinture des sentimens, l'expression de la pensée sont comptées pour si peu de chose, que souvent les morceaux de musique les plus applaudis, non-seulement n'ont point été faits pour les paroles qu'on y adapte, mais ont été composés dans une intention toute différente (j'en pourrais citer vingt exemples); d'un spectacle enfin étranger à tous les principes, à toutes les règles, à toutes les combinaisons de l'art dramatique.

Après m'être exprimé avec cette franchise sur l'opéra italien, je sens que j'aurai quelque peine à persuader M. G. que j'aime passionnément la musique italienne; bien que mon enthousiasme n'aille pas jusqu'à vouloir offrir pour modèle, à une nation riche de tant de chefs-d'œuvre, les niaiseries bouffonnes ou sérieuses que l'on décore ailleurs du nom d'opéras; jusqu'à préférer d'insipides *pastiches* aux immortelles compositions des Gluck, des Sacchini, des Piccini, *etc.* Je prie M. G. de vouloir bien observer qu'il n'est ici question que des représentations théâtrales. Je n'ignore pas que les Italiens, parmi tant d'écrivains célèbres dans les différentes branches de la littérature, ont aussi leur Métastase, mais je n'ignore pas non plus les mutilations, les travestissemens, que les compositeurs ont fait subir à ceux de ses ouvrages qui ont été mis à la scène; d'ailleurs je ne considère l'opéra italien que relativement aux Français, et sous ce point de vue, on doit convenir que Métastase, qui ne serait point entendu à l'Odéon de la centième partie des spectateurs, n'aurait guère plus d'avantage que l'auteur de *Pyrro* ou de tel autre ouvrage de même force.

Après tout, de quoi s'agit-il, et comment ai-je mérité la verte mercuriale que m'adresse M. G.? Avais-je attaqué l'*Opera seria* par un article en forme? Ai-je eu l'intention de

ressusciter une vieille querelle, dans laquelle je suis d'avance convaincu que le talent et peut-être l'expérience de mon adversaire lui donneraient sur moi tant d'avantages? Non, j'ai dit avec plus de raison que de prudence (à propos de nouvelles *de coulisses*, qui seraient beaucoup mieux intitulées *nouvelles de théâtre*, comme le remarque M. G.), j'ai dit que l'Odéon *s'était approuvé de l'Opera seria*; il eût été tout aussi facile et tout aussi court de le prouver; que M. G. calcule la recette, je lui produirai la dépense et nous verrons le résultat. Ce n'est pas tout, il est vrai; dans un autre numéro j'ai ajouté que l'on commençait *à rire de l'Opéra sérieux*, et c'est un fait que les personnes qui se sont rendues coupables de cette irrévérence sont prêtes à affirmer. Leur gaîté, il est vrai, ne s'est point communiquée à toute la salle; j'ai vu beaucoup de spectateurs presqu'aussi sérieux que l'Opéra, et j'en ai remarqué bon nombre qui avaient, pour ne pas rire, les mêmes raisons que Piron avait pour ne pas siffler.

Telle est enfin mon opinion sur l'*Opera seria*; si je l'annonce avec quelque confiance, c'est que je puis la mettre sous la protection de plus d'un nom célèbre, et que bien long-tems avant moi, Addisson avait dit (en parlant aussi de l'opéra italien) : (1)

« La musique est, sans contredit, une chose très-agréable; elle procure un plaisir très-vif; néanmoins, si elle veut absolument se faire écouter seule, si elle nous rend incapables d'aucune attention au sens des paroles; si la musique prétend exclure des arts qui contribuent bien plus efficacement qu'elle aux progrès de l'esprit humain; je dois l'avouer, dans ce cas, je me montrerais envers elle aussi sévère que Platon, qui l'avait bannie de sa république. »

J'ai l'honneur de vous saluer. Y.

(1) *Addiss. Spect.*, vol. I, pag. 76, édit. de Londres.

Digitized by Google

POLITIQUE.

Les nouvelles du Nord et de l'Allemagne n'offrent rien qui excite beaucoup d'intérêt sous le rapport politique. Des fêtes se préparent à Vienne pour célébrer l'événement que Paris regarde comme très-prochain, qu'il hâte de ses vœux, et pour lequel ses églises retentissent des prières qu'adresse au ciel la piété jointe au patriotisme. On sait, en effet, et nous nous hâtons de le dire, que S. M. l'Impératrice, approchant de son terme, ne sort plus de ses appartemens; elle se porte très-bien, et n'a pas même été un instant incommodée.

L'ambassadeur de France, à Vienne, a donné une fête brillante pour célébrer l'anniversaire de la naissance de S. M. l'Empereur d'Autriche. Les mesures financières, les dispositions prises pour les progrès de l'industrie nationale, et pour l'indépendance du commerce du continent, se poursuivent avec activité. On parle de nouveau de la mise en exécution du plan qui repose sur la vente des domaines ecclésiastiques. Des bruits relatifs à une occupation de la Servie par les Russes, avaient couru, la gazette de Presbourg les dément. Georges Pétrowitz a de nouveau reçu les sermens des commandans serviens; l'entrée des Russes à Belgrade n'a point eu lieu. On pense, dit le journal cité, que des considérations majeures ont engagé les généraux russes à suspendre l'exécution de ces projets.

Les députés des États prussiens sont réunis à Berlin, mais non rassemblés. Les denrées saisies dans les ports, sur les bâtimens anglais, traversent sans relâche le territoire prussien. On les transporte à Magdebourg; elles paraissent cédées à la France en compte du restant de la contribution de guerre; la valeur en est considérable. Les États de Saxe s'occupent de l'état du commerce; les fabriques sont en ce pays dans la plus grande activité; une banque va être établie dans le grand duché de Varsovie. La levée des conscrits, dans ce duché, doit être de cinq mille hommes. Les travaux de Torgau commenceront au premier avril, et emploieront quatre mille hommes. On

Digitized by Google

croit au prochain établissement d'une administration qui ôtant aux provinces leurs constitutions particulières, sera régulière et la même par-tout. Le roi va beaucoup mieux. Le duché de Weimar a reçu une nouvelle organisation. Le gouvernement des anciennes villes anséatiques se forme par les soins et sous les ordres du maréchal prince d'Ekmull. Les sénats de Hambourg, de Brême et de Lubeck ont cessé de se réunir ; ils sont remplacés par une commission provisoire, en attendant l'organisation départementale. La justice est déjà rendue au nom de S. M. l'empereur et roi. Une proclamation du prince gouverneur a notifié ces dispositions.

On était extrêmement curieux d'apprendre quel serait, à l'ouverture du parlement, le langage que les ministres anglais auraient réussi à faire tenir au prince régent. Le *Moniteur* publie ce discours, que nous allons transcrire. Nous ignorons si le *Courier* dira encore, voilà le langage d'un véritable Anglais ; toutefois nous aurons lieu d'examiner jusqu'à quel point sont susceptibles de discussion les assertions contenues au discours émané du trône dans cette occasion importante. Voici ce discours lu à la chambre des pairs, dans la séance du 12 février.

Milords et Messieurs, en exécution de la commission qui vient d'être lue devant vous, S. A. R. le prince-régent nous a ordonné de vous exprimer, de la manière la plus positive, combien il déplore non-seulement en commun avec tous les fidèles sujets de S. M., mais encore avec une affliction personnelle et filiale, la grande calamité nationale qui a obligé d'imposer à S. A. R. le devoir d'exercer, au nom de S. M., l'autorité royale de ce royaume.

En vous déclarant combien S. A. R. est convaincue de la grandeur des difficultés qui accompagnent les fonctions importantes qui lui sont confiées, S. A. R. nous a ordonné de vous assurer qu'elle s'en rapporte avec la plus entière confiance à la sagesse et au zèle du parlement, et à l'attachement d'un peuple fidèle et affectionné, pour la soutenir dans l'exécution de sa tâche pénible ; et S. A. R. fera de son côté tous ses efforts pour diriger le pouvoir dont elle est investie vers le soin de la prospérité et de la sûreté des Etats de S. M.

Nous sommes chargés de vous annoncer que S. A. R. éprouve une grande satisfaction à se trouver à même de vous déclarer que la dernière campagne a donné de nouvelles occasions aux forces de terre et de mer de S. M. de signaler leur valeur et leur habileté.

La conquête des îles de Bourbon et d'Amboyne a diminué encore plus le nombre des colonies de l'ennemi.

Digitized by Google

L'attaque contre la Sicile, qui avait été annoncée au Monde avec une présomptueuse anticipation du succès, a été repoussée par les efforts et la valeur des forces de terre et de mer de S. M.

Les sages dispositions faites par les officiers qui commandent dans cette station ont été utilement secondées par le zèle et l'ardeur que les habitans de la Sicile ont témoigné pendant cette lutte, et par la coopération des forces navales que S. M. sicilienne a employées à cet objet.

En Portugal et à Cadix, dont la défense constitue le principal objet des efforts de S. M. pendant la dernière campagne, les desseins de l'ennemi ont été déjoués jusqu'ici. L'habileté consommée, la prudence et la persévérance du lieutenant-général lord Wellington, et la discipline ainsi que la bravoure des officiers et soldats sous ses ordres, se sont déployées éminemment dans tout le cours de la campagne. Les effets que ces grandes qualités ont produits, en inspirant de la confiance et de l'énergie aux troupes des alliés de S. M., se sont heureusement fait voir par leur bonne conduite en général, et particulièrement de la part brillante qu'elles ont eue à l'affaire de Busaco, où l'ennemi a été repoussé; et S. A. R. nous ordonne encore de vous dire qu'elle a la confiance que vous le mettrez en état de continuer à donner les secours les plus efficaces à la brave nation de la péninsule, pour l'aider à soutenir la lutte qu'elle montre l'intention de continuer avec la plus ferme persévérance; et S. A. R. est persuadée que vous sentirez que les plus chers intérêts de la Grande-Bretagne sont intéressés dans l'issue de ce combat, dont dépendent entièrement l'indépendance et la liberté des nations portugaise et espagnole.

Nous sommes également chargés de vous informer qu'il existe dans ce moment des discussions entre ce pays et les Etats-Unis d'Amérique, et que le souhait le plus sincère de S. A. R. est de se trouver à même de les terminer à l'amiable, d'une manière qui puisse se concilier avec l'honneur de la couronne de S. M., les droits maritimes et les intérêts du Royaume-Uni.

Messieurs de la chambre des communes, nous sommes chargés de vous faire connaître que S. A. le prince régent a ordonné de mettre devant vous les aperçus des dépenses de l'année courante; et S. A. R. éprouve une grande satisfaction en vous informant que, quoique les difficultés que le commerce de ce royaume a eu à traverser aient en quelque sorte atteint une partie des revenus de S. M., particuliérement en Irlande, cependant les revenus de la Grande-Bretagne dans l'année dernière, bien qu'il n'y ait eu aucune nouvelle taxe, ont été plus considérables qu'ils ne l'avaient été dans toute autre année précédente. S. A. R. s'en rapporte à votre zèle

Digitized by Google

et à votre libéralité pour accorder à S. M. les moyens nécessaires pour soutenir la lutte difficile dans laquelle elle est nécessairement engagée.

Milords et Messieurs, nous avons ordre de S. A. R. de vous déclarer que le souhait le plus vif de son cœur est de pouvoir remettre à S. M. le gouvernement de ce royaume, sans qu'il ait subi d'altération, et que S. A. adresse ses prières au Tout-Puissant pour qu'il lui plaise, dans sa miséricorde, d'accélérer le terme d'une calamité si profondément déplorée par la nation toute entière, et si particulièrement affligeante pour S. A. R. elle-même.

Le *Moniteur* a pris soin de répondre d'une manière aussi franche que complette à ce discours. Ses notes sont étendues; nous nous attacherons à en conserver le sens avec la précision dont nous ne pouvons nous écarter.

La première observation porte sur la prise de l'Isle-de-France; cet événement était prévu, et sans prétendre convertir une perte en succès, il est cependant évident que dans l'état des choses, et vu la supériorité actuelle de la marine anglaise, les îles ont dû appartenir à des escadres maîtresses de la mer. Ces colonies souffraient de leur état de blocus; elles coûtaient vingt millions à la métropole, et ne lui rapportaient rien; elles auront le malheur de connaître quelque tems ce que c'est que le despotisme anglais, elles en seront plus fidèles à la France. Le Canada est français encore après cent ans de domination étrangère. Les colonies enlevées par les Anglais reviendront à la France quand la France aura cent vingt vaisseaux de haut bord, et deux cents frégates. Ce moment est prévu, calculé; il n'est pas très-éloigné : la possibilité des constructions, celle des armemens, résulte des acquisitions que l'Angleterre a contraint la France de faire.

Quant à la Sicile, il n'y a pas eu d'attaque sérieuse; ainsi, il n'y a pas eu d'attaque repoussée. On n'a pas cru devoir détacher du continent 30,000 hommes pour une expédition qui aura lieu quand on le voudra. En résultat, la marine napolitaine a tenu en échec celle des Anglais. Douze mille Anglais ont été retenus en Sicile tout le tems nécessaire pour s'y faire détester. Pendant ce tems Corfou s'est approvisionnée, l'Irlande a donné de justes inquiétudes au gouvernement; en disséminant ses forces, il s'est rendu vulnérable sur un grand nombre de points.

Relativement à l'Espagne, il convient de s'entendre sur les prétentions qu'avaient affichées les Anglais, et sur ce

Digitized by Google

qu'ils ont fait : ils devaient entrer à Madrid, et chasser les Français de la péninsule; ils disent aujourd'hui que leurs efforts se bornent à la défense du Portugal et de Cadix; sans doute l'année prochaine, ils diront que leur but unique était la défense de Gibraltar. Mais enfin, ce Portugal même, le défendent-ils? Dira-t-on qu'on défend l'Angleterre, si l'Écosse prise et tous les comtés qui environnent Londres envahis, l'armée anglaise était dans des lignes vosines de Londres, prête à s'embarquer. C'est ainsi, en effet, que le Portugal est occupé; c'est ainsi que Lisbonne est défendue : peut-être un jour lord Wellington défendra ainsi l'Angleterre, mais il sera douteux qu'il puisse dire l'avoir sauvée. Jusque-là examinons quels sacrifices l'Angleterre fait pour défendre le point dont il s'agit. Plus la lutte sera longue, plus l'Angleterre y perdra. Elle doit entretenir 60,000 hommes qui tirent de Londres jusqu'à la paille dont ils ont besoin; six cents transports, 20 mille marins sont à l'embouchure du Tage; l'Angleterre a de plus à nourrir 80 mille alliés, et la population entière de Lisbonne, augmentée de la masse des réfugiés. Ces dépenses, elle les fait avec un change qui perd 33 pour 100. Tel est le résultat du système continental qui fait d'une part baisser le change anglais, et de l'autre oblige le gouvernement à d'effroyables dépenses. L'armée française, au contraire, selon sa loi fondamentale, dit le *Moniteur*, vit du pays sur lequel elle fait la guerre; elle ne coûte que la solde que la France serait obligée de payer par-tout. On voit de quel côté il est le plus désirable que la lutte finisse. Victorieux dans un engagement général, les Anglais ne peuvent faire un pas en avant; au bout de deux marches, ils trouveraient de nouvelles armées. Vaincus, ils sont perdus. Il est facile d'évaluer ce que sont 60 mille hommes dans la balance des forces et de la population de l'Angleterre.

Busaco que les Anglais citent avec tant de complaisance, comme ils ont cité Talaveyra, est une affaire qui vient à l'appui de ce dernier raisonnement. Vous avez vaincu à Talaveyra, dites-vous, pourquoi êtes-vous rentrés en Portugal? Vous avez vaincu à Busaco, pourquoi êtes-vous retournés à Lisbonne? Etrange système de guerre que le vôtre! singulière tactique, qui fait succéder la retraite à la victoire, et cède au vaincu le champ de bataille, et le pays qu'il s'agissait de couvrir! Le résultat de Busaco a été le passage du Mondego, l'évacuation de Coimbre,

Digitized by Google

et une retraite à marches forcées sur Lisbonne : c'est ainsi qu'a manœuvré lord Wellington vainqueur, on peut lui demander sans doute ce qu'il aurait fait s'il eût été vaincu. La vérité est que pendant la manœuvre hardie et savante du général français, quelques régimens français, emportés par leur ardeur, ont été saisir corps à corps les Anglais inaccessibles sur des hauteurs inabordables, qu'ils n'ont pu se déployer sur les plateaux où la place leur a manqué : mais ceci seul prouve la différence du moral qui existe entre les deux armées. Quoi qu'en disent les Anglais, les résultats prouvent qu'ils ont été battus à Busaco ; que ce soit le général, les officiers, les soldats, il n'importe ; le général français a fait tout ce qu'il voulait ; le général anglais n'a rien fait, n'a rien défendu, n'a exécuté aucun de ses projets. La journée de Busaco les a tous fait échouer.

Les amis de l'Angleterre conviendront de tout cela ; mais ils diront : les Anglais prolongent la lutte ; n'est-ce donc rien ? Ici sans doute le cri de l'humanité se fait entendre, et l'on ne peut résister à un mouvement d'indignation ; mais encore une fois le résultat de ce prolongement de lutte tournera à l'avantage de la France seule. Ici nous cessons d'analyser, et nous croyons devoir transcrire.

« Si, lors de la retraite de Moore, le ministère anglais avait écouté les conseils de tous ses généraux, et reconnu l'impossibilité de soustraire l'Espagne à l'influence de la France, il aurait renoncé à la guerre d'Espagne. La guerre d'Espagne serait finie : toutes les provinces, réunies dans leur intégrité et leur énergie, ayant éprouvé quelques échecs balancés par des succès, formeraient une nation heureuse et puissante, sous le gouvernement d'un prince allié à la famille de France, et l'intégrité et l'indépendance de l'Espagne en auraient été d'autant plus assurées. La France et l'Espagne étant gouvernées par des membres de la même famille, c'eût été le rétablissement des relations qui existaient depuis Philippe V. Le seul avantage qu'en aurait obtenu la France, c'est l'assurance que jamais l'Espagne ne prendrait parti contre elle dans une guerre civile. L'Espagne régénérée par les constitutions de Bayonne, et en recevant une nouvelle vigueur, devenait plus indépendante qu'elle ne l'a été depuis cent ans, et le vœu exprimé par le message du trône était accompli. L'Angleterre, quoiqu'elle eût acquis la certitude qu'elle ne pouvait défendre l'Espagne, a donné sans doute de l'occupation à 300,000 Français : mais l'Espagne con-

Digitized by Google

quise pied à pied devient entiérement assujétie; et c'est l'Angleterre elle-même qui, s'engageant dans une lutte où l'expérience a prouvé que toutes les probabilités étaient contre elle, a compromis l'indépendance et l'intégrité de l'Espagne. La conquête de l'Espagne produira des effets bien différens de ceux d'un simple changement de dynastie, qui aurait fait tourner au profit de la nation les réformes et les idées libérales introduites par un gouvernement jeune, ferme et vigoureux. La postérité, pour qui quelques années ne sont qu'un instant, n'attribuera les grands résultats qui concourront si éminemment à l'avantage de la France, qu'à la politique imprévoyante de l'Angleterre. »

Le discours du prince régent n'est pas moins susceptible de réfutations lorsqu'il traite de l'état des finances et du commerce. On peut, à cet égard, relever une contradiction remarquable. « L'année passée le gouvernement anglais disait que les ordres du conseil avaient eu le succès espéré, que le commerce s'était enrichi de celui de l'Amérique et des neutres; aujourd'hui c'est un autre langage. Eh quoi ! vous l'avouez donc, votre commerce souffre, vos revenus sont atteints, et cependant le système continental n'est en activité que depuis quelques mois : que sera-ce donc dans trois ans? Les comptes des finances de la France prouvent que les effets en ont été tout contraires pour elle. Ce n'est pas qu'en France aussi on n'ait eu à déplorer un certain nombre de malheurs particuliers; mais cela n'a influé en rien sur les revenus de l'Etat. Des faillites ont eu lieu, parce que l'avidité du gain égarant les spéculateurs, ils s'étaient rendus les escompteurs de votre crédit. Ces canaux par lesquels vous attiriez à vous la substance de tout le continent de l'Europe, les coups qui vous ont été portés, ont dû les obstruer tous. C'est pour et par l'Angleterre que cette situation de papier a été créée. Mais le moment de crise passe, et de nouveaux canaux s'ouvrent pour le vrai commerce continental. »

« Le gouvernement anglais ne saurait avoir du crédit quand son commerce perd le sien. Toute faillite particulière tombe directement sur lui. Le gouvernement français, au contraire, a un crédit indépendant de celui des banquiers et des maisons de commerce. Neuf cents millions de revenus qui rentrent en espèces sonnantes, sont le propre revenu de l'Empire, représentent la richesse de son sol, et sont plus que suffisans pour tous ses services, tandis que 17 à

Digitized by Google

1800 millions, nécessaires aux services de l'Angleterre, ne peuvent se réaliser que par l'intermédiaire d'un papier-monnaie, ne se soutenant lui-même que par cette immense circulation qui, par Amsterdam et Hambourg, embrassait tout le continent de l'Europe; tandis que 17 à 1800 millions ne sont pas le résultat des richesses du sol et des revenus du pays, mais de l'industrie et d'une machine de crédit qui cesse de pouvoir suffire aux besoins auxquels elle doit satisfaire, si elle ne s'étend sur tout le continent. Trois mois d'échec ont déjà fait pâlir la cité de Londres, et il n'est aucun spéculateur anglais qui puisse de sang froid soutenir la perspective de dix années d'un pareil système. Le change français, depuis quatre ans, gagne constamment, et sur toutes les places du Monde, de 3 jusqu'à 10 pour cent. Celui de l'Angleterre perd constamment, mais sur-tout depuis trois mois, de 30 à 40 pour cent. Rien ne peut représenter plus parfaitement la situation respective des deux pays. Pour les finances, comme pour la politique, la France doit tout aux mauvais calculs de la haine qui égare constamment le ministère anglais. »

Il nous serait peut-être ici permis d'emprunter les expressions du *Courrier*, et de dire voilà le langage d'un véritable Français; mais la remarque est inutile : la clarté, l'exactitude, la bonne foi ont constitué en tout tems ce langage, et on a dû reconnaître ces caractères aux observations qu'on vient de lire.

Nous avons à relater encore une réponse non moins précise et non moins catégorique, relativement à une question qui, s'élevant au sein de l'Angleterre, concernant les affaires d'Amérique et les décrets de Milan et de Berlin, a dû y faire naître beaucoup d'inquiétude et d'agitation : un comité de négocians anglais qui commercent avec l'Amérique, s'est adressé au lord Wellesley pour savoir, après la déclaration française, quelles seraient les dispositions du ministère relatives aux ordres du conseil.

Le ministre a répondu que M. de Champagni avait annoncé aux Américains que les décrets de Berlin et de Milan étaient rapportés; que le même ministre français, dans son dernier rapport à son maître, avait dit : Sire, V. M. persistera à maintenir ses décrets tant que l'Angleterre maintiendra les ordres du conseil. Le ministre anglais feint de voir ici une contradiction, tandis qu'il n'y a qu'un même principe alternatif appliqué dans les deux sens qu'il

Digitized by Google

présente. Une note du *Moniteur* à cet égard veut être ici rapportée textuellement :

« La question, y est-il dit, n'est pas difficile à résoudre. Les décrets de Berlin et de Milan sont rapportés pour l'Amérique, parce que l'Amérique prend des mesures pour faire respecter son pavillon, qu'elle empêche qu'il ne soit dénationalisé, et qu'elle refuse de se soumettre aux arrêts de 1806 et de 1807. Les autres puissances neutres qui reconnaîtraient les arrêts du conseil britannique de 1806 et 1807, et qui ne s'opposeraient pas à ce que ces actes pèsent sur elles, seraient dès-lors sujettes aux décrets de Berlin et de Milan. Ces décrets ne sont donc pas rapportés quant à elles. Le ministre des relations extérieures a donc pu dire, que « S. M. » *persistera* à maintenir ses décrets, tant que l'Angleterre » maintiendra ses ordres du conseil. » Il aurait pu dire, mais cela était inutile, puisque cette déclaration se trouve textuellement dans le décret de Milan, que les décrets de Berlin et de Milan seront rapportés pour les nations qui feront respecter leur pavillon et qui en maintiendront la neutralité.

» Les décrets de Berlin et de Milan ne sont pas des actes arbitraires; ils dérivent de la nature des choses : on ne peut ni les changer, ni les modifier, ni les suspendre. Le pavillon de toute nation neutre qui le fait respecter, est considéré comme national et comme neutre, il n'est pas atteint par les décrets de Berlin et de Milan. Au contraire, tout pavillon qu'une nation faible ou pusillanime laisse insulter et dénationaliser, ne peut plus, par cela même, être reconnu comme neutre : il est devenu anglais. Les décrets de Berlin et de Milan seront éternellement la loi fondamentale de la France, parce qu'ils dérivent de la nature des choses, et toutes les fois que l'Angleterre reviendra à ses actes de blocus *sur le papier*, les décrets de Berlin et de Milan reprendront de droit toute leur force. L'Angleterre sera aussi bloquée *sur le papier*. Nos corsaires bloquent plus réellement la Tamise que les flottes anglaises ne bloquent toutes les côtes de la France et de l'Italie. »

Les nouvelles officielles d'Espagne donnent des détails sur les derniers avantages remportés, et en font connaître de nouveaux.

En Catalogne le commandant de Lérida a fait des détachemens de cavalerie qui ont détruit de petits corps de partisans répandus dans son voisinage : un général espagnol nommé Georget a été pris par un chasseur du 29e régi-

Digitized by Google

ment. En Arragon, le général Suchet fait réparer Tortose, et mettre en défense l'embouchure de l'Ebre. Las de revenir sans cesse à la charge, et d'être battu sans cesse, Odonnell a quitté la partie, il a abandonné la province et s'est embarqué pour l'Angleterre. La division Habert, sous les ordres du général Suchet, a pris d'assaut le fort Balaguer.

Dans l'arrondissement du Nord, la présence du duc d'Istrie a donné une nouvelle activité aux mesures prises pour rétablir l'ordre dans les provinces. Il n'y est plus question que de quelques bandes de voleurs, qui ne méritent pas le nom de rassemblemens armés. L'esprit public s'améliore, les insurgés rentrent dans leurs villages; les curés ont amené eux-mêmes leurs jeunes gens au commandant de Burgos, pour les soustraire aux persécutions des chefs qui veulent en vain recruter leurs bandes.

Une division de l'armée du centre a reçu ordre de marcher sur Alcantara, pour communiquer avec l'armée de Portugal. L'armée valencienne, déconcertée par l'échec de Tortose, est diminuée de plus de moitié.

Les travaux du siége de Cadix continuent. L'arsenal de Séville travaille sans relâche. La plus grande tranquillité règne dans l'arrondissement des 1er et 4e corps. Aucun rassemblement ne se forme.

Le duc de Dalmatie, à la tête du 5e corps, a marché vers le Portugal; le 21 janvier, son avant-garde s'est rendue maîtresse d'Olivenza, où elle a fait 4500 prisonniers. Après cette prise importante, le duc de Dalmatie s'est porté sur Badajoz, où se trouvent 8000 Espagnols et Portugais fort aventurés. Le siége sera de peu de durée; l'armée anglaise, dont le blocus se resserre de jour en jour, par la combinaison des forces qui la pressent de toutes parts, ne pourra pas plus défendre Badajoz qu'elle n'a défendu Almeida et Olivenza. Les succès du général Claparède contre Silviera ont été aussi décisifs qu'importans. La dispersion du corps de Silviera a fait la plus grande sensation. Le général Claparède a manœuvré sur le Douro sans voir d'ennemi. Après avoir rassemblé tous les vivres du pays, il est rentré à Coïmbre. Le général Foy est en marche d'Almeida pour rejoindre l'armée.

Digitized by Google

PARIS.

S. M. a présidé cette semaine le conseil d'Etat : elle a eu conseil des ministres, du génie, du commerce, et de l'Université impériale.

— S. M. a nommé membres du sénat, le comte Alexandre Bononacorri, Colomna d'Avilla, Joseph Spada, des départemens de Rome et du Trasimène.

— Le sénat a nommé les députés de Rome et du Trasimène, et ceux des départemens ci-devant Hollandais et Anséatiques qui doivent siéger au corps législatif; M. Bartoloni, président de la cour d'appel de Rome, est nommé conseiller d'Etat.

— M. le maréchal Oudinot, duc de Reggio, est à Paris.

— Le nouvel ouvrage de M. de Chateaubriant, Itinéraire de Paris à Jérusalem et de Jérusalem à Paris, par la Grèce, l'Egypte, la Barbarie et l'Espagne, est en vente depuis le 28 février : on annonce que les demandes sont très-considérables.

ANNONCES.

Relation de l'Egypte ; par Abd-Allatif, médecin arabe à Bagdad. Suivie de divers extraits d'écrivains Orientaux, et d'un état des provinces et des villages de l'Egypte dans le quatorzième siècle. Le tout traduit et enrichi de notes historiques et critiques, par M. Silvestre de Sacy. Un vol. in-4° (de l'imprimerie impériale). Prix, 24 fr., et et 29 fr. franc de port. Chez Treuttel et Würtz, libraires, rue de Lille, n° 17.

Le même, sur papier vélin superfin, 48 fr., et 53 fr. franc de port.

Nous rendrons incessamment compte de cet important ouvrage, ainsi que des trois suivans.

Essai politique sur le royaume de la Nouvelle-Espagne, par Al. de Humboldt. Cinq vol. in-8° avec des cartes (de l'imprimerie de J. H. Stone). Chez F. Schoell, libraire, rue des Fossés-Saint-Germain-d'Auxerrois, n° 29.

Les quatre premiers volumes paraissent en ce moment; le cinquième doit paraître au mois de mai prochain.

Digitized by Google

L'Astronomie, poëme en quatre chants, par P. Ph. Gudin, correspondant de l'Institut. *Nouvelle édition*. In-8°. Chez Firmin Didot, imprimeur-libraire pour les mathématiques, l'astronomie et la marine, rue de Thionville, n° 10.

Considérations sur les divers systèmes de la musique ancienne et moderne et sur le genre enharmonique des Grecs, avec une dissertation préliminaire, relative à l'origine du chant, de la lyre et de la flûte attribuée à Pan. Par P. J. de la Salette, ancien général de brigade, inspecteur d'artillerie, membre résidant de la Société académique de Grenoble. Deux vol. in-8°. Chez Goujon, libraire, rue du Bac, n° 33.

Correspondance sur la conservation et l'amélioration des animaux domestiques : observations nouvelles sur les moyens les plus avantageux de les employer, de les entretenir en santé, de les multiplier, de perfectionner leurs races, de les traiter dans leurs maladies; en un mot, d'en tirer le parti le plus utile aux propriétaires et à la Société. Avec les applications les plus directes à l'agriculture, au commerce, à la cavalerie, aux manéges, aux haras et à l'économie domestique; recueillies et publiées par M. Fromage de Feugré, vétérinaire en chef de la gendarmerie de la garde de S. M. l'Empereur et roi, membre de la Légion-d'honneur, ancien professeur à l'Ecole vétérinaire d'Alfort. Deux vol. in-12 avec des planches. Prix, 7 fr., et 8 fr. franc de port. Chez F. Buisson, libraire, rue Gilles-Cœur, n° 10.

Œuvres choisies de Campistron, faisant partie des Œuvres choisies des différens auteurs dramatiques dont les pièces ont été représentées depuis Rotrou jusqu'à nos jours; précédées d'une notice sur la vie et les ouvrages de chaque auteur. Pour faire suite aux éditions stéréotypes des chefs-d'œuvres de P. et Th. Corneille, et des Œuvres complètes de Molière, Racine, Regnard, Voltaire, Gresset et Crébillon. Edition stéréotype, d'après le procédé de Firmin Didot. Un vol. in-18 de 200 pages. Prix, papier ordinaire, 75 c.; papier fin, 1 fr.; pap. vélin, 3 fr.; grand pap. vélin, 4 fr. 50 c. Chez P. Didot l'aîné, rue du Pont-de-Lodi, n° 6; et chez Firmin Didot, rue de Thionville, n° 10.

AVIS. — *Les Voyages d'Anténor en Grèce*, etc., par M. de Lantier, auteur du *Voyage en Espagne*, des *Voyageurs en Suisse*, des *Contes en vers et en prose*, etc., etc., dont nous avons donné un extrait dans le dernier numéro, formant cinq vol. in-18, 5 figures. *Onzième édition*, revue et augmentée. Prix, 6 fr., et 8 fr. franc de port. La douzième édition forme 3 vol. in-8°, avec 5 figures. Prix, 11 fr., et 15 fr. franc de port. Chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille.

Digitized by Google

DE LA SEINE

MERCURE DE FRANCE.

N° DIII. — *Samedi* 9 *Mars* 1811.

POÉSIE.

ODE A L'EMPEREUR ET ROI,

SUR SES VICTOIRES (1).

GRAND ROI, dont l'heureux génie
T'asservissant tous les arts,
Fait voir l'amant d'Uranie
Dans le favori de Mars;
Que ne puis-je dans mes rimes,
En caractères sublimes,
Traçant tes exploits fameux,
M'associer à leur gloire,
Et rendre ainsi ma mémoire
Impérissable comme eux!

(1) Cette ode composée en 1806, par un médecin qui réside à la Martinique, retrace des événemens déjà anciens: mais on ne verra pas sans intérêt qu'à dix-huit-cents lieues des pays qui en étaient le théâtre, tous ces faits glorieux n'excitaient ni moins d'admiration, ni moins d'enthousiasme.

(*Note des Rédacteurs.*)

Digitized by Google

Déjà l'ardeur qui t'enflamme
Et qui brille dans tes yeux,
A fait passer dans mon ame
Un feu noble et belliqueux.
Tu pars : ma muse intrépide,
Suivant ta course rapide
Par de périlleux chemins,
Sur tes pas vole et revole,
De Mantoue au pont d'Arcole,
Et d'Arcole aux champs romains.

Mais quoi ! je te cherche encore
Sur les bords de l'Eridan,
Et déjà vers le Bosphore
Tu fais pâlir le sultan !
Et dans ce vaste intervalle
Où de son onde inégale
Le Nil promène le cours,
Dans leur antique patrie
Des arts et de l'industrie
Tu rappelles les beaux jours.

Monumens dont la présence
Semble agrandir ses exploits,
Ouvrages de la puissance
Et de l'orgueil de cent rois ;
Vous dont les enceintes sombres
Servent de demeure aux ombres
Des sages et des héros,
Et dont la superbe cime
Se tient debout sur l'abyme
Où des ans roulent les flots :

Quand je mesure vos faites
Jusques aux cieux élancés,
Il me semble sur vos têtes
Voir les siècles entassés,
Contemplant dans le silence
Ce héros dont la vaillance
Efface en peu de momens
Tous ces princes mémorables
Qui de vos masses durables
Posèrent les fondemens.

Digitized by Google

Eh! quel mortel sur la terre
Etonna plus les humains?
Dieu même a de son tonnerre
Armé ses puissantes mains.
Partout où, nouvel Alcide,
Il porte son pied rapide,
La fortune le conduit;
La crainte au loin le devance,
La mort avec lui s'élance,
Et la victoire le suit.

Mais quel cri dans l'Ausonie
M'appelle encore une fois?
Muse, qu'ici ton génie
S'élève ainsi que ta voix;
Pour ranimer ton haleine
Plonge-toi dans la fontaine
Dont Phébus garde les bords,
Et de ses eaux enivrée,
Viens sur ta lyre dorée
Former de nouveaux accords.

Ne vois-je pas sur la cime
De ces rochers suspendus
Marcher d'abyme en abyme
Chefs et soldats confondus?
Ah! plus mon œil les contemple,
Plus de leur sublime exemple
Tous mes esprits sont frappés;
J'imiterai leur audace,
Et je saurai du Parnasse
Gravir les monts escarpés.

Les Alpes étaient franchies,
Et déjà nos bataillons,
Loin de leurs têtes blanchies,
Déployaient leurs pavillons;
Le bruit de cette merveille
En vain a frappé l'oreille
D'un orgueilleux ennemi;
Mais l'approche de l'orage
Eveille enfin son courage
Sous ses lauriers endormi.

Digitized by Google

Quelle scène meurtrière
Épouvante mes regards ?
Sur la sanglante poussière
Je vois nos soldats épars ;
Et du milieu des alarmes,
Au travers du bruit des armes,
Des cris plaintifs des blessés,
J'entends le Hongrois féroce
D'une allégresse précoce
Pousser les chants insensés.

Favoris de la victoire,
Quelle peur vous a glacés ?
Allez-vous ternir la gloire
De vos triomphes passés ?
Ah ! l'astre de la lumière
Qui, poursuivant sa carrière,
Déjà touche à son couchant,
Pour effacer cet outrage
Ne laisse à votre courage
Que l'espace d'un instant.

Une voix ferme et terrible
Arrête soudain vos pas,
C'est votre chef invincible
Qui vous rappelle aux combats.
Jamais son âme héroïque
Ne se montra plus stoïque
Ni plus grande qu'aujourd'hui,
Domptez la crainte importune
Et songez que la fortune
Fit alliance avec lui.

A sa voix, vos cris répondent :
Les ennemis à leur tour
S'étonnent et se confondent,
Ils se troublent sans retour.
Bientôt tout se précipite,
Tout s'abandonne à la fuite...
Mais dans sa fuite arrêté,
Leur chef après sa défaite
D'une honteuse retraite
Paye encor la sûreté.

Digitized by Google

L'Italie abandonnée
Le sauve avec ses débris,
Et d'une seule journée
Tout un empire est le prix.
Quel grand, quel pompeux spectacle!
O toi qui fis ce miracle,
Jamais les vainqueurs heureux
De Pharsale ni d'Arbelles,
N'ont de palmes aussi belles
Ceint leurs fronts majestueux.

Cette victoire soudaine
De la jalouse Albion
Toujours fidelle à sa haine
Irrite l'ambition.
Jusque sous l'ourse glacée
Sa politique insensée
Va te chercher des rivaux,
Et son impuissante rage
Va signaler ton courage
Par des triomphes nouveaux.

Fiers enfans de la Scythie,
Quelle imprudente chaleur
Conduit dans la Moravie
Vos pas et votre valeur?
Ah! craignez l'ami perfide
Dont le génie homicide
Vous aveugle et vous séduit;
Et qui dans son cœur avare,
Des dangers qu'il vous prépare
Se réserve tout le fruit.

Mais c'en est fait et la foudre
Dans les marais d'Austerlitz
De vos lauriers mis en poudre
Précipite les débris.
Des murs de Vienne soumise
Aux rives de la Tamise
Le bruit s'en est répété,
Et dans vos climats sauvages
De rivages en rivages
Les échos l'ont apporté.

Digitized by Google

Où donc aujourd'hui la guerre
Portera-t-elle nos loix?
Existe-t-il quelque terre
Vierge encor de nos exploits?
Oh! justice, oh! dieux suprêmes,
L'aigle triomphe aux lieux mêmes
Où s'étaient fanés les lis,
Et dans des tems plus prospères
Les fils ont vengé les pères
A Rosbach ensevelis.

Tremble, superbe Angleterre,
Reine insolente des mers,
Pour toi seule le tonnerre
Mugit encor dans les airs.
Si ta prudence n'arrête
Le bras puissant qui s'apprête
A s'appesantir sur toi,
Le jour n'est pas loin peut-être
Où tu vas d'un nouveau maître
Subir l'inflexible loi.

Dans le péril qui te presse,
Neptune de toutes parts
Protége en vain ta faiblesse
De ses liquides remparts.
La puissance tyrannique
Qu'usurpa ta politique
Sur l'Empire du Trident
Est moins stable et moins solide
Que cet élément perfide
Qui lui sert de fondement.

Il n'est plus ce tems propice
A tes funestes projets,
Où ta haine corruptrice
Semait chez nous les forfaits :
Quand la Seine ensanglantée
A l'Europe épouvantée
Ne présentait sur ses bords,
Que des malheurs et des crimes,
Des bourreaux et des victimes,
Des assasins et des morts.

Digitized by Google

On vit alors la licence
Unie à l'impiété,
Et la vertu sans défense
Livrée à l'iniquité.
Puissent ces noirs images
Passer au travers des âges
Jusqu'à nos derniers neveux!
Et fasse le ciel sensible
Que cet exemple terrible
Ne soit pas perdu pour eux!

O toi qui d'une main ferme
As su fixer nos destins,
Et poser enfin un terme
A nos troubles intestins;
Après un si grand ouvrage,
Si le sceptre fut le gage
Et le prix de tes exploits,
Quelle tête était plus digne
De porter l'auguste signe
Qui luit sur le front des rois?

De ta grandeur souveraine
Réfléchissant les rayons,
La France s'élève en reine
Au milieu des nations.
Des jeux, des ris entourée
Telle naquit Cythérée
Du sein turbulent des flots;
Tel l'astre qui nous éclaire
Sortit brillant de lumière,
Des abimes du Chaos.

Par DURIEU, *médecin à la Martinique.*

ENIGME.

DANS la Grèce je pris naissance;
J'allai fixer depuis mon domicile en France;
J'y fus reçu, non sans distinction;
J'y présentai mes lettres de noblesse,
Et puis on vit, en déclinant mon nom,
Combien j'avais d'esprit et de finesse.
J'offre aux yeux un chemin fait en colimaçon,
A-peu-près comme on voit la route du Simplon.

Digitized by Google

Qu'il marche au pas, qu'il aille en poste,
Ou qu'il s'arrête à certain poste,
Je présente à celui qui veut me parcourir,
Plus d'un danger qu'il lui faudra courir :
Tantôt il tombe au fond d'un précipice ;
Tantôt on le traîne au supplice ;
Tantôt il reste au fond d'un noir cachot ;
Il y demeurerait si quelqu'autre bientôt,
Entreprenant même voyage,
Ne le délivrait au passage.
Tout ceci, j'en conviens, peut bien au voyageur
Au fond de l'ame inspirer la frayeur,
Mais, en allant, s'il court quelque fâcheuse chance,
Au premier arrivant j'offre une récompense. S.....

LOGOGRIPHE.

On vante ma sincérité,
Ma candeur, ma simplicité ;
Le philosophe, ami de la sagesse,
Aux grands airs de la cour préfère ma rudesse.
On peut trouver en moi
La ville en qui personne ne me trouve ;
Ce que femme jamais n'exige qu'on lui prouve ;
Un mal souvent opiniâtre en soi ;
Un imbécille personnage ;
Un lieu qu'entoure le rivage :
Voilà, lecteurs, afin que vous me deviniez
Les différens objets qu'on voit en mes sept pieds. S.....

CHARADE.

Dans Rome triomphante autrefois mon premier
Portait pompeusement maint illustre guerrier ;
Mon second fut fatal au vainqueur de Bouvine ;
Pour deviner mon tout, qu'on regarde Delphine.

Par Félix Mercier de Rougemont. (Doubs.)

---

*Mots de l'*Enigme, *du* Logogriphe *et de la* Charade *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme est *Masque*.

Celui du Logogriphe est *Hipocrate*, dans lequel on trouve : *rate*, *opiat* et *pot à* .....

Celui de la Charade est *Tasseau*.

Digitized by Google

SCIENCES ET ARTS.

APERÇU SUR LE COMMERCE, L'INDUSTRIE, LES ARTS ET LES MANUFACTURES DU PIÉMONT; dédié à M. le général ALEXANDRE LAMETH, préfet du département du Pô, par JOSEPH GRASSI, chef de bureau à la préfecture. — A Turin, chez *Dominique Pane* et comp^e.

Les brillantes destinées, auxquelles le Piémont a été appelé depuis plus de huit ans, ont dû nécessairement influer sur le caractère du peuple industrieux et guerrier qui l'habite. Ce sujet considéré sous tous ses rapports peut présenter au philosophe et à l'homme d'état des données intéressantes. D'autres examineront les changemens qui peuvent être survenus dans le caractère moral des Piémontais; il ne sera question ici que des vicissitudes de leur commerce. L'auteur de cet aperçu, animé du zèle patriotique le plus louable, examine avec autant de clarté que de sagesse, quel était l'état du commerce du Piémont sous son ancien gouvernement, quel est son état actuel, et quelles sont les améliorations dont il serait susceptible d'après sa réunion au grand Empire, et les ressources immenses qu'un gouvernement aussi grand que libéral lui a procurées par ses bienfaits. En lisant cet excellent mémoire, on a d'abord de la peine à se rendre compte, comment un pays tel que le Piémont, si riche en matières premières, se trouvait dans la dépendance de l'étranger. La balance du commerce n'était pas en sa faveur; il importait plus qu'il n'exportait dans la proportion d'un tiers. Son principal commerce d'exportation consistait dans les soies. Ses trames et ses organsins jouissaient du plus grand crédit. On en vendait à l'étranger pour vingt à vingt-cinq millions. Les autres objets d'exportation étaient le riz, le chanvre et les vins. Le chanvre du Piémont, reconnu supérieur à celui du reste de l'Italie, était fort recherché à cause de sa propriété

Digitized by Google

importante de se conserver dans l'eau. Les vins, si on en excepte ceux qui étaient le produit de crûs particuliers et soignés à grands frais, ne pouvaient pas supporter les voyages de long cours. Leur consommation se faisait principalement à Milan et à Gênes. Les laines, avant la première introduction des mérinos, qui a eu lieu par les soins du ministre Graneri, étaient d'une qualité très-inférieure.

Le Piémont est un des pays les plus riches en mines et carrières. On y compte 7 filons et mines d'or; 5 de marcassites aurifères; 3 filons et 19 mines de plomb luisant, ou argentifère; 5 mines d'argent et 3 d'argent blanc aurifère; 19 mines de cuivre et de pyrites cuivreuses; 9 de fer; 2 de cobalt; 1 de manganèse. Indépendamment des autres espèces de marbres dont ce pays abonde, et qui sont moins estimés, les marbres blancs de Pont et de Busca, le *bàrdiglio* de Vaudier et le vert antique de Suze, sont admirés de tous les connaisseurs.

Cependant toutes ces richesses restaient presqu'entièrement ensevelies dans le sein de la terre; et le Piémont, auquel la nature a été si prodigue en matières de première nécessité, se trouvait par l'inertie de ses anciens habitans, et encore plus par la faute de son ancienne législation, dans un état de passivité qui tendait à l'appauvrir continuellement. Il achetait au prix de l'or chez l'étranger une grande quantité d'objets manufacturés, dont il avait fourni lui-même les matières premières.

L'auteur examine dans sa seconde partie les avantages commerciaux que le Piémont doit retirer de sa réunion à la France, de ces routes ouvertes par la main du génie à travers les rochers des Alpes et des Apennins, de sa libre communication avec la Méditerranée, et sur-tout de la considération dont jouit actuellement le commerce, et de la protection spéciale dont Sa Majesté l'honore.

Dans la troisième partie l'auteur passe en revue les améliorations dont le commerce du Piémont serait susceptible. Il voit avec peine que les Piémontais n'ont pas encore su profiter, autant qu'ils l'auraient dû, de l'heureuse situation où ils se trouvent. Il pense que les trames et les organsins doivent être maintenus au même degré

Digitized by Google

de bonté qu'ils ont actuellement. Seulement il désire qu'on multiplie les machines à vapeurs de M. Gensoul, qui épargnent plus d'un tiers de combustible, et qu'on établisse de nouvelles manufactures d'étoffes en soie. Il combat le préjugé des fabricans et des manufacturiers piémontais, qui croient que l'eau de leurs rivières n'est pas propre aux teintures. Il veut qu'on tire parti des bourres, ou restes de soie connus dans le pays sous le nom de *moresques*, dont on peut faire d'excellentes étoffes pour servir à l'habillement des personnes de la moyenne classe, à quelques parties de l'ameublement des grandes maisons, et à doubler des voitures. Les manufactures du département du Gard fournissent tous les ans une grande quantité de bas et de gants faits avec ces bourres de soie.

Quant à l'emploi du chanvre, il conseille aux Piémontais d'établir de grandes corderies, et des métiers de toiles à voile, dont le débit serait assuré à cause de l'excellente qualité du chanvre du Piémont pour ces sortes d'usages.

Il reste beaucoup à faire en Piémont pour l'amélioration des vins. M. Grassi appelle l'attention de ses compatriotes sur cette branche importante d'économie publique, et leur recommande les procédés de M. le comte de Chanteloup. En effet, ceux d'entre les propriétaires piémontais, qui les ont employés jusqu'ici, ont obtenu des vins qui n'ont rien à envier aux vins les plus soignés des autres provinces de la France.

Sans les bornes que nous nous sommes prescrites dans cet article, nous aurions suivi avec plaisir l'auteur dans tout ce qu'il dit sur l'amélioration des races des bêtes à laine, des tanneries, du corroyage, de la mégisserie, et de la parcheminerie, où il reste beaucoup de choses à faire. Mais nous ne pouvons nous dispenser de remarquer avec lui, combien la nouvelle législation est favorable à l'exploitation des mines, et nous désirons avec lui que les Piémontais en profitent pour tirer parti des richesses immenses que leur sol renferme à cet égard. On pourrait établir des fabriques d'azur avec le cobalt des vallées de Lanzo. Les mines de fer spatheux pourraient donner du fer en fonte. On pourrait encore for-

Digitized by Google

mer des manufactures d'alun, puisque le Piémont en possède tous les élémens. Cette partie du Mémoire, qui est relative aux mines du Piémont, est du plus grand intérêt.

Avant de terminer ce court exposé, nous dirons un mot des objets d'importation propres à être manufacturés dans le pays. Le coton est de ce nombre. L'auteur du Mémoire signale avec beaucoup de précision ce qui reste à faire pour faire fleurir en Piémont ces sortes de manufactures. Mais ce qui est encore d'une plus grande importance, c'est l'introduction du *coton artificiel*, qui n'est autre chose que le chanvre artistement travaillé à façon de coton. Depuis que la guerre a fait hausser le prix du coton étranger, la fabrication du coton artificiel est devenue l'objet des spéculations de plusieurs manufacturiers de l'intérieur, de la Suisse et de l'Italie. Comment ne pourrait-elle pas réussir dans le Piémont si riche en matière première, et où cet art éminemment utile a pris naissance (1) ? C'est ainsi qu'en tirant parti de ses ressources le Piémont pourrait diminuer le nombre des importations, augmenter celui des exportations, accroître sa propre richesse et la prospérité générale de l'Empire. B.

(1) C'est à M. Giobert, membre de l'Académie impériale des sciences, et professeur de chimie appliquée aux arts, à l'Académie de Turin, que l'Europe doit cette métamorphose du chanvre.

Digitized by Google

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

FABLES DE M. A. F. LE BAILLY, SUIVIES DU CHOIX D'ALCIDE, apologue grec, mis en action pour la scène, avec cette épigraphe :

Est quoddm prodire tenùs, si non datur ultra.
HOR.

SÉNÈQUE paraît s'étonner dans un de ses ouvrages que les muses latines ne se soient point exercées dans le genre de l'apologue, et qu'aucun poëte n'ait écrit dans cette langue émule de la langue des Grecs, des fables à l'imitation d'Esope : *Fabellas quoque et Æsopeos logos, intentatum Romanis ingeniis opus.* Je ne me propose point d'expliquer ici comment Sénèque a pu faire un pareil reproche aux poëtes latins, lorsqu'il devait avoir sous les yeux un des plus parfaits ouvrages qui aient illustré le siècle d'Auguste : des fables pleines de bon sens, d'élégance et de grace, *fabellas*; de charmantes petites compositions morales à l'imitation d'Esope, *Æsopeos logos*, ainsi que le déclarait l'auteur lui-même à la tête de son livre.

Æsopus auctor quam materiam reperit,
Hanc ego polivi versibus senariis.

Je ne discuterai point les diverses et doctes explications qu'ont données de cette singulière assertion ou distraction de Sénèque, Juste-Lipse, Pithou, premier éditeur de Phèdre, le Père Vavasseur, etc. Ce n'est point là mon objet, ce n'est point pour cela que j'ai rapporté le passage de Sénèque. Je voulais observer seulement que les muses françaises étaient bien à l'abri du reproche que le philosophe romain faisait aux muses latines; on pourrait bien plutôt leur en faire un tout contraire. Il n'est aucun genre, à la vérité, où elles

Digitized by Google

puissent se glorifier d'avoir été cultivées avec plus d'honneur et de gloire par un de leurs plus chers favoris; mais il n'en est point aussi où elles aient été plus souvent attristées par de nombreux et malheureux essais tentés par d'imprudens imitateurs. Depuis que, par ces petites compositions d'un ordre en apparence si peu élevé, d'un genre si simple, un homme simple aussi et sans prétention, s'était placé, presque sans s'en douter, au premier rang de nos premiers poëtes, c'est-à-dire, au nombre des quatre ou cinq qui honorent le plus la langue française, un essaim d'imitateurs, tout en l'appelant *l'inimitable*, tentaient pourtant de l'imiter, espéraient peut-être de le surpasser; car on ne saurait imaginer quelles espérances peuvent naître dans la tête d'un poëte médiocre, et jusqu'où peut aller son ambition. Je ne sais quel critique, excédé de toutes les fables qu'on lui adressait de toutes parts en sollicitant ses éloges, conjurait leurs auteurs et ceux qui seraient tentés de suivre leurs traces, d'abandonner cette carrière, de se tourner d'un autre côté, et de laisser là les fables, leur protestant avec une humeur assez plaisante que nous en en avions assez comme cela, et que nous n'en voulions plus.

Ce critique savait bien qu'on ne l'écouterait pas plus sur ce point que sur tant d'autres, et que nous n'en aurions pas une fable de moins. Le conseil, à un peu d'exagération près, était fort bon cependant; mais il ne s'adressait point à ceux qui, capables de dérober quelques-unes des graces de La Fontaine, savent cacher à demi sous une allégorie simple et naturelle une leçon utile, une sage morale, embellie par la forme sous laquelle on la présente, et par les charmes d'une poésie agréable et facile. Le conseil n'était donc point fait pour M. Le Bailly, et il eût été vraiment dommage qu'il l'eût suivi. Nous serions privés d'un fort agréable recueil de fables, dont quelques-unes même sont excellentes.

M. Le Bailly n'ignorait pas au surplus la prévention défavorable avec laquelle, après tant d'informes essais, doivent être accueillies de nouvelles fables; il semble même qu'il ait eu connaissance de la vive incartade du

Digitized by Google

critique dont j'ai parlé ; du moins il en met en scène un qui lui ressemble, et qui débute ainsi brusquement :

Quoi ! des fables encore, et des fables toujours !

L'auteur répond avec sagesse et modération à cette apostrophe qui manque un peu de l'une et de l'autre ; il passe en revue ceux qui, après La Fontaine, avaient encore obtenu quelques succès dans cette carrière difficile, entr'autres Florian et M. l'abbé Aubert, et par ce langage de la raison qui conserve toujours quelqu'empire sur ceux qui n'en sont pas dépourvus, lors même qu'ils sont le plus prévenus, il ramène le critique à avouer qu'on peut encore hasarder quelques fables, et se rendre utile et agréable dans ce genre de composition. Dans un autre prologue où il rend, de la manière la plus ingénieuse et la plus délicate, la plus entière justice à La Fontaine, et se montre, en l'appréciant aussi bien, digne d'être l'un de ses disciples, il s'autorise du suffrage même de son maître, qui parlant de l'apologue avait dit :

Et ce champ ne se peut tellement moissonner
Que les derniers venus n'y trouvent à glaner.

Avec d'aussi bonnes raisons, d'aussi grandes autorités, et sur-tout avec son talent, M. Le Bailly est donc bien justifié d'avoir voulu *glaner* encore dans ce vaste *champ;* il y a moissonné avec succès, et y a fait une assez belle récolte. Parmi les riches épis que je pourrais détacher de sa gerbe, je choisirai celui qui fut un hommage à l'amitié : hommage d'autant plus touchant que depuis l'ami fut plus malheureux. On sait qu'entre les fables de La Fontaine, celles qui furent le tribut d'un cœur sensible, d'une ame reconnaissante, celles qu'il adressa à M^me^ de la Sablière, à M^me^ Harvey, à M. Hervart ne sont pas les moins intéressantes ; je crois que le disciple a encore cette ressemblance avec son maître ; je cite donc avec confiance cette fable qu'il adressa à son ami M. Bayeux, homme recommandable par ses vertus, ses connaissances et son érudition, et qui fut l'une des malheureuses victimes de la terreur. Pour abréger, je

Digitized by Google

passe le prologue, ou sorte de dédicace, et j'arrive à la fable: quoique l'auteur ait donné à son récit des développemens assez étendus, j'espère qu'elle ne paraîtra pas longue au lecteur.

L'AIGLE, LA TAUPE ET LE HIBOU.

Certaine Taupe un peu commère,
Après avoir rêvé mainte et mainte chimère,
Dit un matin à son réveil:
— Je veux enfin voir le soleil
S'il faut en croire le vulgaire,
On ne peut soutenir son éclat radieux;
Eh bien! moi, je l'oserai faire,
Car j'ai, Dieu merci, de bons yeux.
—Toi! lui crie un Hibou.—Moi-même.—Es-tu donc folle?
—Comment?—Tu n'y vois pas.—Oh! j'y vois mieux que toi.
— Tu radotes, sur ma parole,
Oser te comparer à moi!
Moi j'observe à mon gré la lune, les étoiles,
De la plus sombre nuit je puis percer les voiles;
Et l'objet le moins apparent
Ne saurait échapper à mon œil pénétrant.
Donc c'est à moi de voir l'astre de la lumière.
Quant à toi, pauvre aveugle, hélas!
Rentre au fond de ta taupinière;
Cet avis t'est donné par l'oiseau de Pallas.
A ce langage magnifique
On voit qu'il avait fait son cours de rhétorique.
Dame Taupe au Hibou fit-elle une réplique?
L'histoire n'en rapporte rien,
Mais elle apprend qu'un aigle entendit l'entretien.
Que sans bouger, que sans mot dire
L'oiseau de Jupiter se contenta d'en rire,
Et j'en conclus qu'il fit très-bien.
Cependant le soleil sorti du sein de l'onde
De l'aurore a séché les pleurs;
Il sème l'horizon des plus vives couleurs,
Et rend déjà la vie au monde.
Son char enfin s'élève à la voûte des cieux,
Et dans sa brillante carrière
Verse un océan de lumière
Dont l'éclat éblouit les yeux.

De

DEP^T DE LA SEINE

De nos rieurs alors, que devient la gageure ?
Que fait sur-tout maître hibou ?
Ce qu'il fait ? oh vraiment une triste figure !
Il s'évertue en vain pour regagner son trou ;
Notre pauvret qui n'y voit goutte,
Au péril de ses jours, va se heurtant en route,
Tantôt contre un buisson et tantôt contre un mur.
— Ah ! dit-il, le soleil rend l'univers obscur.
C'était pour un hibou raisonner à merveille.
De son côté la taupe était comme à l'affût,
Et le soleil présent, attendait qu'il parût.
Au défaut d'yeux, la dame a fine oreille,
Elle entend mille oiseaux qui de l'astre du jour
Célèbrent en chœur le retour.
— Où donc est-il ? dit la vaine pécore,
J'ai beau chercher, je ne vois rien
Et pourtant je regarde bien,
La nature m'étonne. Elle y songeait encore
Lorsque l'aigle, prenant un essor glorieux,
Dans son rapide vol s'éloigne de la terre,
Parcourt les régions qu'habite le tonnerre,
Et sur l'astre éclatant ose fixer les yeux.
A l'application : de la vérité même
Le soleil est ici l'emblême,
Mais pour un aigle, hélas ! que l'on voit parmi nous
Et de taupes et de hiboux !

Un homme plein de connaissances et de goût (1) indiquait une petite correction à ces deux derniers vers, et il désirait que changeant seulement la ponctuation et un seul monosyllabe, l'auteur eût dit :

Mais pour un aigle, hélas, que l'on voit parmi nous,
Que de taupes et de hiboux !

Il est certain que de cette manière le dernier vers a plus de mouvement et d'expression ; mais je pense qu'il n'y aura qu'un sentiment sur le mérite de cette fable, sur l'esprit du dialogue, sur la peinture des caractères, et

---

(1) M. Amar, mon confrère à la bibliothèque Mazarine.

la vérité du sens moral. Elle est pleine de vers naturels et plaisans :

Car, Dieu merci, j'ai de bons yeux.

. . . . . .

A ce langage magnifique,
On voit qu'il avait fait son cours de rhétorique.

. . . . . .

Ah! dit-il, le soleil rend l'univers obscur.

. . . . . .

J'ai beau chercher, je ne vois rien
Et pourtant je regarde bien, etc, etc.

M. Le Bailly va publier un second volume, dont il a bien voulu me communiquer la fable suivante. Je vais la citer afin que le public qui connaît le présent que l'auteur lui a déjà fait, puisse apprécier celui qui lui est promis et dont il va incessamment jouir.

L'AVEUGLE, LE CHIEN ET L'ÉCOLIER.

FABLE.

Chargé d'une besace, un bâton à la main,
Cheminait un vieillard, appesanti par l'âge,
Et qui des yeux encore avait perdu l'usage.
Il allait mendiant son pain.
Un trésor lui restait au sein de la misère,
Le meilleur des amis. Qui donc? était-ce un frère?
Un cousin?.. Non, c'était son chien.
On l'appelait *Fidèle*; il le méritait bien;
Car cet animal débonnaire,
Par un léger cordon, seulement attaché,
Conduisait en tous lieux le nouveau Bélisaire,
Et flairait de cent pas un bienfaiteur caché.
Comme ils passaient près d'un collége,
Un maudit écolier, qu'inspire le démon,
Saisissant un fer sacrilége,
Du guide officieux vient couper le cordon.
Plante moi là, dit-il, cet homme à barbe grise.
Sois libre et va courir les champs.
La place d'un tel homme, avec ses cheveux blancs,
Est à la porte d'une église.

Digitized by Google

— Quoi! répond le chien généreux,
Trahir ainsi la confiance!
Laisser à l'abandon un ami malheureux!
Quand il m'a dit cent fois, dans sa longue souffrance:
« *Fidèle* sur la terre est mon dernier appui,
» C'est ma seconde providence. »
Et tu voudrais, méchant, me séparer de lui?
Qui prendrait soin de le conduire?
— Que t'importe? va, fuis. — Non, je n'en ferai rien.
— C'est ton bien que je veux. — Mais tu le veux pour mire;
Dans le malheur d'autrui, peut-on trouver son bien?
A ces mots, il retourne au vieillard qu'il caresse,
Et l'aveugle lui-même, en pleurant de tendresse,
Au cou du chien joyeux rattache son lien.

En lisant ce trait de *Fidèle*,
Qui ne s'écrira pas: l'honnête homme de chien!
J'ajoute: ô des amis le plus rare modèle!

Je hasarderai une légère critique, et j'oserai reprendre *l'honnête homme de chien*: premièrement, parce que c'est une imitation trop exacte, et trop évidemment calquée sur le *saint homme de chat* de La Fontaine; en second lieu, j'observerai que ce qui plaît dans l'expression de La Fontaine, c'est l'ironie qu'elle renferme. Le chat est un tartuffe, il en a les mœurs, le patelinage, la perfidie; tout cela est heureusement exprimé par un *saint homme de chat*; mais ici ce n'est point une ironie, c'est un éloge réel que l'auteur veut donner au chien, et cette différence essentielle fait que lors même que cette expression pourrait être regardée comme originale et comme trouvée par l'auteur, elle aurait infiniment moins de charme que celle de La Fontaine. Au surplus, la fable est touchante, elle a de l'intérêt, et si le second volume que nous promet M. Le Bailly en renferme un grand nombre de ce mérite, il sera très-digne du premier. F.

Digitized by Google

Œuvres dramatiques et littéraires ; par M. de Sales, membre de l'Institut de France. — Six volumes in-8°. — Prix, 30 fr., et 40 fr. franc de port. — A Paris, chez *Arthus-Bertrand*, libraire, rue Hautefeuille.

S'il est permis à un homme de lettres, occupé toute sa vie de travaux sérieux et de longue haleine, de se dérider quelquefois avec des muses moins sévères, et de livrer au public les fruits de ses délassemens, il doit l'être aussi au critique qui en rend compte, de se relâcher, en les jugeant, de l'austérité des principes, et de ne pas exercer sur ces productions du second ordre l'examen rigoureux que comportent toujours et qu'exigent quelquefois celles du premier.

M. de Lisle de Sales, dont les grands ouvrages philosophiques et historiques sont suffisamment connus, y a mêlé de tems en tems des compositions plus légères, et d'autres qui, sans être moins graves, n'exigeaient pas par leur étendue la même contention d'esprit. Il les a d'abord publiés séparément. Il les a retouchés depuis. Réunis aujourd'hui en six volumes, ils forment une collection variée, que l'on peut joindre à celle de ses autres productions.

Les pièces diverses qui la composent ayant déjà paru en différens tems, il nous suffira d'indiquer ici l'ordre dans lequel l'auteur les a rangées, et de joindre à ce simple exposé quelques courtes observations.

La première, après la préface générale, est une Histoire de la Tragédie, imprimée, pour la première fois, il y a plus de vingt ans, sous le titre d'*Essai sur la tragédie par un philosophe*. « La philosophie se trouvait alors par-tout, dit M. de Sales : c'était une monnaie courante dont on était obligé de se pourvoir, quand on avait à voyager dans les régions de la haute littérature. » Il ne faut point prendre ceci pour une abjuration actuelle de la philosophie, mais pour le simple aveu d'une faiblesse passée. Cela ne veut point dire que l'auteur de la *Philosophie de la Nature* ait cessé de regarder comme

Digitized by Google

honorable ce titre de philosophe, mais qu'il est devenu trop philosophe pour s'en parer.

L'Histoire de la Tragédie reparut dix ans après la première édition à la tête d'un choix de tragédies françaises, dont le recueil destiné à s'étendre beaucoup plus loin, n'est allé guères au-delà de l'âge de Rotrou. Enfin elle reparaît encore aujourd'hui, revue et travaillée de nouveau, et même, selon l'expression de l'auteur, remise, pour la majeure partie, dans le creuset. Elle remplit tout le premier volume et la moitié du second. Un *Mémoire sur les tragédies de Médée* vient ensuite. L'auteur avait fait, à vingt ans, une Médée. Il la soumit au président Hénaut, *qui mettant*, dit M. de Sales, *plus de goût dans ses conseils que dans ses pièces de théâtre*, l'exhorta, pour toute réponse, à lire Andromaque et Athalie. Mais avant de faire sa Médée, il avait étudié avec soin les quatre pièces de ce nom qui, dans divers tems, ont eu de la célébrité, c'est-à-dire, celles d'Euripide chez les Grecs, de Sénèque chez les Romains, de Corneille et de Longepierre en France. De cette étude ou de cet examen était résulté un mémoire qui fut imprimé en 1780, et qu'on retrouve ici.

La première pièce du Théâtre d'un poëte de Sybaris, dont c'est ici la troisième édition, occupe, à quelques pages près, le reste du volume. C'est *Psyché au Mont-Etna*, mélodrame en trois actes. *Laure et Pétrarque*, oratorio, remplissent les dernières pages. On sait que dans ces jeux de son imagination, M. de Sales s'est donné, sans trop vouloir en être cru sur sa parole, pour simple traducteur. Nous ne dirons rien sur la manière dont son poëte sybarite ou lui ont arrangé en mélodrame le dénouement de la fable de Psyché; mais l'oratorio exigerait bien quelques petites réclamations.

La scène grecque avait pour titre *Anaïs et Stésicrate*, et se passait dans une vallée de la grande Grèce, où était un couvent de jeunes vestales, et à côté un autre couvent de jeunes gens de Sybaris, retirés du monde pour échapper à la satiété des plaisirs. On devine ce qui devait arriver, et c'est précisément ce qui arriva. En traduisant cette scène, le sybarite français crut s'aper-

Digitized by Google

cevoir qu'elle serait de peu d'intérêt pour nous. « Il lui parut plus piquant de transporter la scène grecque dans nos âges modernes, de substituer au petit ruisseau du Crathis la fontaine de Vaucluse, et de remplacer les héros un peu obscurs *de* Stésicrate et *d'*Anaïs par les personnages brillans de Pétrarque et de Laure, auxquels des vers heureux et de chastes amours ont créé une sorte d'immortalité. »

Voilà qui est fort bien ; mais que représente votre scène ? — Un site sauvage des environs de Vaucluse. — A la bonne heure. — Le fond est occupé par deux monastères, l'un de Bénédictins et l'autre de Bénédictines, dont une église commune forme la réunion. — Et quel est le novice Bénédictin dont vous faites votre principal acteur ? — Pétrarque. — Et la Bénédictine ? est-ce Laure ? — Non, Laure est fille de la supérieure du couvent, et élevée dans le couvent même.

En vérité, mon cher confrère, vous me permettrez de vous le dire ; cela est aussi trop fort, et ce petit dialogue seul paraîtra plus extraordinaire que votre oratorio tout entier. Je ne m'appesantirai point là-dessus. Je vous invite seulement à lire cette vie de Pétrarque en trois volumes in-4°, dont vous vous moquez un peu légèrement dans votre Avant-Propos, ouvrage trop volumineux sans doute, et où l'auteur, l'un des descendans de Laure, a mêlé de trop mauvaises traductions ou imitations de Pétrarque, mais plein de recherches les plus curieuses et les mieux dirigées, sur Laure, que personne n'avait bien connue avant que l'abbé de Sade eût écrit, et sur Pétrarque qu'il a appris, même aux Italiens, à mieux connaître ; sur Pétrarque, non-seulement auteur de vers heureux, mais l'un des plus illustres restaurateurs des lettres en Europe, et l'un des premiers personnages de son siècle. Lisez ces mémoires sur sa vie, et dites-nous ensuite ce que vous penserez vous-même de ce double travestissement.

Le troisième volume contient quatre pièces de théâtre. *La Vierge d'Otahiti* est la première. Le poëte de Sybaris avait fait une *vierge de la Cythère atlantique*. Son traducteur s'est persuadé à lui-même, et a ensuite voulu démontrer

dans une préface, que cette Cythère était précisément Otahiti. Ce léger changement dans le titre en a produit dans les noms des personnages et dans l'époque de l'action. Elle se passe maintenant entre des Otahitiens et Otahitiennes et des Anglais. Parmi les premiers il y a force musiciens, et même un Anacréon, qui se nomme *Pulaho*, mais qu'on n'appelle point autrement dans la pièce que l'Anacréon d'Otahiti, et même tout simplement Anacréon. Tout cela ne nous paraît avoir aucun inconvénient.

La seconde pièce est *Alexandre et Apelle* : c'est le trait connu d'Apelle et Campaspe. M. de Sales est censé l'avoir traduit : sa pièce est en prose, et il ne nous dit pas si l'original était en vers. Là finit le théâtre du poëte de Sybaris. Son traducteur devient ensuite poëte original dans la pièce d'*Alexandre et Lysippe*, où il fait faire à Alexandre, pour un grand sculpteur, le même acte de générosité qu'il fait dans l'autre pièce pour un grand peintre. Il n'y a pas de mal à cela ; on ne saurait trop multiplier de si beaux exemples : mais cette seconde action est beaucoup plus développée que la première. On y voit le philosophe Callisthène, des généraux d'Alexandre, des rois captifs. La pièce est en vers de différentes mesures : plusieurs scènes sont en vers de dix syllabes, que l'auteur trouve plus convenables au dialogue ordinaire que les alexandrins. Il appelle, par distraction, cette sorte de vers *dissyllabe*, c'est *decasyllabe* qu'il faut dire si l'on veut rendre en un seul mot le nombre de syllabes qui le composent. Un vers dissyllabe, ou plutôt disyllabe, serait un vers de deux syllabes.

Alexandre est encore le héros d'une troisième pièce ; mais ici l'entreprise est plus grande et la tâche plus forte ; c'est une tragédie en cinq actes et en vers. *Porus et Bagoas* en est le titre. Pour dire quel en est le sujet, il faudrait entrer dans une analyse et dans un examen critique qui s'écarteraient trop de la marche suivie dans le reste de cet extrait. Une tragédie, d'ailleurs, est un ouvrage si important et si difficile qu'on ne peut pas y appliquer les mêmes procédés qu'à de simples amuse-

Digitized by Google

mens de l'imagination et de l'esprit. Celle-ci est une pièce à grand spectacle, « originairement demandée, nous dit l'auteur dans sa préface, vers la fin du dernier règne, par un des quatre gentilshommes de la chambre de Louis XVI, pour être jouée sur le théâtre de la cour. » Le lecteur ne peut manquer d'être curieux de voir comment un écrivain philosophe avait mis en action, dans un tel but, Alexandre vainqueur de l'Inde, Porus l'un des rois vaincus, devenu l'ami et désigné pour être le vice-roi du conquérant; l'eunuque Bagoas, tout-puissant auprès d'Alexandre, voulant perdre Porus et entassant contre lui les intrigues et les crimes, s'embarrassant enfin dans ses propres piéges, et s'en punissant de sa main; Porus couronné comme vice-roi de l'Inde, et Alexandre comme roi des rois.

Un intérêt d'amour se mêle encore à tous ces intérêts politiques; mais c'est la partie de l'action sur laquelle il serait le plus difficile de s'étendre ou d'être clair en peu de mots. Raison de plus pour renvoyer à la pièce même la curiosité du lecteur.

Ce serait bien autre chose si l'on voulait donner une idée de l'ouvrage qui suit immédiatement le théâtre, espèce de roman historique, politique et philosophique, publié d'abord il y a quinze ou seize ans, sous le titre du *Vieux de la Montagne*, et qui reparaît ici en deux forts volumes sous celui de *Tige de Mirte et Bouton de Rose*, histoire orientale. Pour faire entrevoir, non le genre, ni l'intrigue, ni les caractères, ni le style de cette production singulière, mais seulement les modifications et les métamorphoses que l'auteur nous dit qu'elle a subies, il suffit d'en lire le titre entier. « Histoire orientale, traduite, dans l'origine, sous les yeux d'un Arabe du grand désert, enrichie aujourd'hui de nouveaux préliminaires, rectifiée dans toutes ses parties, et augmentée de six chapitres, d'après le manuscrit précieux de la Babylone du Nil, ouvrage publié en Europe par l'auteur de la *Philosophie de la Nature*. » On voit que la seule exposition de l'origine de cet ouvrage, des manuscrits qui ont été consultés et conférés par le traducteur, de la rencontre de l'Arabe du grand désert, sous les yeux du-

Digitized by Google

quel la traduction a été faite, etc. forme une assez longue série de faits, et que l'imagination de l'auteur a déjà eu de quoi s'exercer dans l'histoire de cette histoire. Ces vieux cadres sont un peu usés ; il est plus court et plus simple de n'y pas recourir, et de donner comme de soi ce qui en est.

Le sixième volume de cette collection est tout-à-fait différent des autres. Il est rempli d'hommages littéraires rendus à des noms plus ou moins célèbres, et qui le sont de diverses manières. Le premier a pour objet La Fontaine, le second Raphaël; trois vies littéraires, l'une de Bailly, l'autre du général Montalembert, la troisième de Forbonnais, auteur des *Recherches sur les finances*, sont coupées par un morceau beaucoup plus court, et qui fit à sa naissance une sensation plus vive. C'est le discours funèbre prononcé par M. de Sales aux funérailles d'Armand-Gaston Camus, garde des archives du corps législatif. Il y laissa échapper quelques phrases qui excitèrent des murmures. Pour les soutenir et pour justifier le ton général qu'il avait pris dans ce discours, il a écrit un *Essai sur la nature et les élémens de l'Eloge*, où il déduit et appuie d'exemples l'idée qu'il s'est faite de ce que doit être surtout un éloge funèbre. La première condition qu'il y exige, est que ce ne soit point un éloge. Il pense que l'on a fait un grand pas en substituant à ce simple titre celui d'éloge historique, mais qu'il reste à en faire un de plus, en ne faisant qu'une histoire de la vie des hommes dont on veut transmettre la mémoire à la postérité. Le droit du blâme comme celui de la louange restent alors dans leur entier; et ce double droit est, et doit toujours être, celui de l'orateur.

Mais, pourrait-on dire à M. de Sales, quels ne sont point alors les devoirs de cet orateur dont vous établissez ainsi les droits! Quelles ne doivent pas être en lui et la justesse du coup-d'œil, et l'intime connaissance des faits, souvent si différens de leur apparence, sur-tout dans des tems orageux, et l'impartialité éclairée, et l'absence totale de préjugés, de passion, d'intérêt! Êtes-vous bien sûr de n'avoir point admis d'autres élémens dans les jugemens sévères que vous portez et sur Camus et sur

Digitized by Google

Bailly? Mais ces questions en entraîneraient beaucoup d'autres, et soit la critique, soit même la simple discussion des principes sur lesquels est fondé cet essai, et de l'application que l'auteur en a faite dans telle ou telle des vies littéraires qu'il a écrites, toucheraient inévitablement à des matières dont il est plus sage de s'abstenir.

GINGUENÉ.

Australien, in Hinsicht der erdmenschen und productenkunde, nebst einer allgemeinen darstellung des grossen Oceans, gewœhnlich das südmeer genannt, und einen versuch über den werth der seit Anson's zeit darin gemachten entdeckungen, in bezug auf den handel und die politik. Von E. A. W. von Zimmermann; nebst einer neuen karte des grossen Oceans. Hamburg. 1811. *Erster theil.*

Description de l'Australie, de ses productions, et des races d'hommes qui l'habitent; suivie d'un tableau général du grand Océan, vulgairement appelé mer du sud, et d'un essai sur l'importance des découvertes qui y ont été faites depuis Anson, relativement au commerce et à la politique; par E. A. W. de Zimmermann, avec une nouvelle carte du grand Océan. Hambourg. 1811. Première partie.

Le terme d'*Australie*, qui signifie seulement *choses méridionales*, n'a été que très-rarement employé par des écrivains français; et il est tellement vague pour nous, qu'il est, en quelque sorte, nécessaire d'en donner une explication précise avant de parler de l'ouvrage qui porte ce titre. *Australasie* serait compris par un bien plus grand nombre de lecteurs; et cette dénomination, quoique reçue en géographie, ne répondrait pas encore à l'idée qu'ils doivent se faire du plan adopté par l'auteur allemand.

Il ne s'annonce pas comme auteur de découvertes nouvelles, dans la rigoureuse acception du mot; mais il vient offrir au public un tableau général de toutes celles qui ont été faites jusqu'à ce jour dans une partie de notre globe à peine connue. Doué de cette constance laborieuse, de cet esprit de recherches qui distinguent si éminemment les

Digitized by Google

savans de l'Allemagne, M. de Zimmermann a rassemblé et confronté toutes les relations des voyageurs qui ont parcouru les régions objet de son travail; il a scrupuleusement vérifié leurs observations, et corrigeant les erreurs des unes à l'aide des lumières fournies par les autres, il est parvenu à rédiger une géographie, aussi complète que possible, de la cinquième partie du monde. Il est tems que l'on s'accoutume à désigner par ce nom toutes les terres et les îles qui ne peuvent, sans un abus manifeste, être attribuées aux quatre parties spécifiées dans la nomenclature dont on a fait usage jusqu'ici.

L'immense étendue d'eau répandue sur le globe se partage en trois divisions principales: la mer Atlantique, la mer des Indes, et celle qui, connue vulgairement sous le nom de *mer du Sud* ou *Pacifique*, serait plus convenablement désignée par celui de *grand Océan*. En le supposant compris seulement entre le détroit de Behring, d'une part, et la Nouvelle-Hollande et le cap Horn, de l'autre, c'est-à-dire, abstraction faite des deux mers polaires, il présente une surface de 2,834,000 milles géographiques, ce qui fait plus d'un quart de la superficie totale de la terre. La multitude presqu'innombrable de grandes et de petites îles dont cet Océan est parsemé détermina, il y a plus de cent cinquante ans, le géographe portugais J. Dos Baoros à donner à cette partie du globe le nom de *Polynésie*, (*plusieurs îles*). Cette portion de la Polynésie qui s'étend au sud de l'Asie a été spécialement appelée *Australasie* ou *Notasie* (1). Voici l'étendue que lui assigne M. de Zimmermann: il serait superflu de faire observer aux personnes familiarisées avec l'étude de la géographie moderne que ce savant n'est point parfaitement d'accord, à cet égard, avec les auteurs anglais et français, pas même avec ceux de son pays. Quoi qu'il en soit, il donne pour limites septentrionales de l'Australasie les îles de Paxaros, Ulva, Roco-Partida, ou ci-devant îles incertaines, et les îles Sandwich; de là il tire une ligne qui passe par les Carolines et la partie méridionale des îles des Larrons, puis, par les détroits de Pitt et de Watson, jusqu'à la pointe occiden-

(1) Le savant président de Brosses, frappé de la grande impropriété des noms usités en géographie, proposa, il y a plus d'un demi-siècle, ceux qui sont admis aujourd'hui; mais il avait été prévenu par les Portugais, comme on vient de le voir.

Digitized by Google

tale de la Nouvelle-Guinée (le cap Fischerman); cette ligne se dirige ensuite vers la partie ouest de la Nouvelle-Hollande (*Hartog's road*), et, courant le long de toute cette côte jusqu'à la mer Antarctique, elle embrasse la terre de Diemen, la Nouvelle-Zélande et toute la portion de l'Océan comprise sous cette latitude, d'où remontant au nord, elle passe par l'île de Pâques, et vient se terminer à la terre de feu.

Dans la première des cinq grandes zônes dans lesquelles l'auteur divise l'*Australie*, c'est-à-dire, depuis le 30e jusqu'au 10e degré de latitude septentrionale, il range les îles *incertaines* : la position et même l'existence de quelques-unes d'entr'elles sont encore douteuses. Viennent ensuite les îles *Sandwich*, au nombre de treize. La plus apparente est Owhi-hi (celle où le capitaine Cook fut tué); les navigateurs la reconnaissent de loin à ses montagnes élevées, mais aplaties. Les productions principales sont l'arbre à pain et les racines d'arons ou tarro; le cochon et le chien sont les seuls animaux qui servent à la nourriture. Les femmes passent avec raison pour moins belles que les Otahitiennes; leurs traits se rapprochent trop de ceux des hommes. Ces insulaires surpassent tous ceux de la Polynésie en activité et en industrie; et, malgré les préventions que peut inspirer contre eux le massacre de l'illustre Cook, on est obligé de reconnaître chez eux une espèce de prévenance envers les étrangers. La population totale des îles Sandwich peut s'élever à 400,000 ames. Les îles des *Larrons* (ou *Marianes*) forment une chaîne de 16 à 19 îles ou îlots dont Guam est la plus importante. Les natifs offrent une race d'hommes vigoureux et bien faits, remarquables par leurs cheveux longs et lisses; leur nombre est excessivement diminué depuis la découverte.

L'on remarque d'abord dans la seconde zône (depuis le 10e degré de latitude nord jusqu'à l'équateur) le groupe des îles *Mulgraves* qui occupent un espace de 11 degrés environ. Les habitans, de couleur cuivrée, se distinguent par leurs longues chevelures, leurs belles dents et une grande intelligence. Les *Carolines* (ou *Nouvelles-Philippines*) forment le seul groupe d'îles dans le grand Océan, dont l'existence n'ait pas été révélée à l'Europe par des Européens. Les quadrupèdes y sont inconnus; en revanche, la mer offre aux naturels une extrême abondance de poissons; ils pêchent la baleine avec succès. Les îles *Pelew*, dont la principale est Babel-Thou-Ouk, présentent

Digitized by Google

de vastes forêts et des vallées délicieuses. On y a trouvé un gouvernement monarchique et une noblesse héréditaire. La plupart des guerres y sont maritimes; les naturels sont de moyenne taille, mais musculeux et bien conformés.

La troisième zône (de l'équateur au 12e degré de latitude méridionale) comprend premiérement les *Marquises*, et celles-ci deux divisions : l'une au sud, et l'autre au nord qui n'a été découverte que long-tems après. La beauté des naturels tient de l'idéal : on trouve parmi eux des Adonis et des Hercules; les femmes n'y sont pas moins ravissantes. Tous les voyageurs avaient représenté jusqu'ici les habitans des îles Marquises comme doux, légers et adonnés au plaisir : les derniers navigateurs russes, au contraire, prétendent qu'ils sont cruels et anthropophages. L'on connaît maintenant huit des îles qui composent l'archipel de *Sainte-Croix* (*Santa-Cruz*); les natifs ont la peau olivâtre; ils sont hardis, industrieux, et bons agriculteurs. La *Nouvelle-Géorgie*, ou terre des *Arsacides*, ou enfin *îles de Salomon*, offre un mélange évident de deux races d'hommes. L'une est couleur de cuivre rouge, avec des cheveux crépus; l'autre est d'un jaune brun, avec des cheveux lisses. Les deux sexes vont tout nus. Ils sont sauvages et intrépides. La *Nouvelle-Irlande*, le *Nouvel-Hanovre*, et la *Nouvelle-Bretagne* formaient vraisemblablement jadis un seul pays; les productions y sont les mêmes. Les habitans sont *yapous* ou nègres; leur peau est presque noire; leur caractère traître et féroce. Les îles de l'*Amirauté* sont gouvernées aristocratiquement; elles ont été souvent décrites. La *Louisiane* est un groupe considérable d'îles découvertes par Bougainville : leurs habitans et leurs productions sont encore peu connus. La *Nouvelle Guinée* est, pour la grandeur, la seconde contrée de l'*Australie* : elle surpasse l'Allemagne en étendue, puisqu'elle a 18,000 milles carrés de superficie. On y remarque différentes espèces d'hommes; parmi lesquelles dominent les nègres, et les *Haraforas*, sauvages les plus féroces qui existent.

Dans la quatrième zône (du 12e au 30e degré de latitude méridionale) se présente d'abord l'*île de Pâques* qui forme l'extrémité orientale de l'*Australie*, et le point le plus rapproché de l'Amérique. L'archipel du sud contient une vingtaine d'îles reconnues jusqu'ici, mais sur lesquelles on a aussi peu de renseignemens positifs que sur l'*archipel dangereux* de Bougainville. Des calmes plats, une mer sans fond, des récifs à fleur d'eau y exposent le navigu-

Digitized by Google

teur à des périls continuels. Le plus remarquable, ou du moins le plus célèbre des groupes d'îles du grand Océan, est celui des îles *de la Société*, parmi lesquelles se distingue cette fameuse *Otahiti*, dont les nombreuses descriptions semblent appartenir plutôt aux féeries qu'à l'histoire naturelle. Les îles des *Navigateurs* ont environ trois degrés et demi d'étendue; la nature leur a également prodigué tous ses bienfaits. Le nombre des îles *des Amis* s'élèverait jusqu'à cent cinquante, si l'on y comprenait plusieurs îlots ou rochers; leur nom est une espèce d'hommage rendu par les Anglais aux qualités sociables des naturels. Les îles *Fidgi* et *Bligh* sont trop peu connues. L'archipel des *Nouvelles-Hébrides* renferme trente-sept îles, outre quelques îlots; le territoire en est fertile, et la population nègre; on y trouve une quantité de produits volcaniques. La *Nouvelle-Calédonie*, découverte par Cook, est une grande île de 325 milles allemands carrés. Le bon caractère des naturels a été vanté par les Anglais; les Français, au contraire, les dépeignent comme d'impudens voleurs et, de plus, comme des anthropophages. Le terroir en est généralement stérile.

La cinquième zône, indépendamment de quelques petites îles, contient la *Nouvelle-Zélande*, la *Nouvelle-Hollande*, et la grande île de *Van-Diemen*. La première est composée de deux îles dont la superficie, de 4291 milles allemands, égale à-peu-près celle de l'Angleterre et de l'Ecosse. Les naturels sont féroces et anthropophages. L'île de Van-Diemen est de forme presqu'ovale: sa surface est de 1150 milles carrés. Mais la contrée principale de toute l'*Australie* est incomparablement celle qui reçut le nom si impropre de *Nouvelle-Hollande*. Elle offre une vaste surface de 150,380 milles carrés (le mille à 15 au degré); elle ne cède donc que de peu en grandeur à l'Europe, dont la superficie peut être évaluée de 160 à 170 milles.

Il est facile de concevoir, dit l'auteur, qu'un pays d'une telle immensité doit offrir une grande variété de climats. Si la nature non organisée y est généralement assez semblable à ce qu'elle est dans les autres parties du globe, la nature organisée présente une suite de faits entièrement neufs. Les règnes animal et végétal comprennent des espèces qui semblent appartenir à une création toute particulière. Les naturels de la Nouvelle-Hollande, comme ceux de l'île de Van-Diemen, tant par les traits de la figure que par la couleur, appartiennent à la race nègre; mais, ajoute

Digitized by Google

M. de Zimmermann, il faut remarquer que ces nègres *australiens* se divisent eux-mêmes en plusieurs branches distinctes. Par exemple, ceux de l'intérieur ont les jambes et les bras plus longs que ceux qui habitent les côtes; ces derniers se rapprochent beaucoup du singe, quant à la conformation extérieure; il n'est pas rare même d'en rencontrer frappés d'une sorte d'imbécillité qui tient de la brute. Ils n'en sortent que pour se livrer à des accès de fureur presqu'incompréhensibles. Toute idée d'un créateur, et conséquemment d'une religion, leur est absolument étrangère. Les efforts que l'on a faits pour pénétrer dans l'intérieur de la Nouvelle-Hollande n'ont abouti qu'à prouver que cette vaste partie du globe est à-peu-près déserte.

Tel est, en raccourci, l'immense tableau que présente la première partie de l'ouvrage de M. de Zimmermann: elle est enrichie d'une carte qui, pour l'étendue et la précision, autant que pour la netteté de la gravure, surpasse toutes celles des mêmes contrées qui ont paru tant en France qu'en Angleterre. L. S.

VARIÉTÉS.

SPECTACLES. — *Théâtre Français.* — *Les Deux jeunes Amis*, comédie nouvelle en trois actes, en prose.

Nous serions fâchés que la chute de cet ouvrage fît plus de bruit dans ce journal que dans le monde. *Les Deux jeunes Amis* n'avaient point été annoncés et prônés longtems d'avance; ils ont fait leur entrée au théâtre presque *incognito*; il est vrai qu'on les en a fait sortir d'une manière un peu tumultueuse, mais personne n'en a plus parlé deux jours après. Il faut traiter avec indulgence des morts assez modestes pour n'avoir témoigné aucune envie de ressusciter, et dans la nécessité où nous sommes de constater leur décès, nous tâcherons au moins d'abréger leur nécrologie. Les deux héros de la pièce sont deux jeunes gens nommés Carle et Félix, et dont l'auteur, fidèle à la loi si mal interprétée des contrastes, a mis les caractères en opposition. Félix est fort gai, fort léger, d'une activité qui fuse l'intrigue; Carle est tout sentimental. Leur amitié est d'une perfection presque chimérique; mais, chose assez singulière, c'est l'étourdi Félix qui dans la pièce en fait tous les frais. Son ami Carle est amoureux, et c'est

Félix qui se met en mouvement pour le rapprocher de sa belle qui, je crois, se nomme *Belle*, tandis que Cado gémit. Une bonne action, dit le proverbe, est toujours récompensée, et comme cela est encore plus vrai au théâtre que dans le monde, Félix, en poursuivant *Belle* pour le compte de son ami, rencontre une *Blanche* dont il devient amoureux, et qu'il poursuit en même tems pour son compte particulier. Belle et Blanche vivent ensemble chez un vieillard nommé Gandolfe, père de l'une et tuteur de l'autre. Gandolfe aime la musique, et Félix se fait présenter chez lui par un peintre italien. De là résulte une suite de scènes dont nos lecteurs devinent sans doute que le dénouement se fait par un double mariage, mais dont les spectateurs n'ont pas voulu écouter le développement. Ils ont trouvé sans doute que l'intrigue n'était point assez vive pour une pièce d'intrigue, les caractères assez forts pour une pièce de caractère, la gaîté assez franche pour une comédie, le style assez brillant pour le théâtre français. Peut-être ailleurs l'auraient-ils écoutée avec indulgence, mais sur le théâtre de Molière ils ne l'ont pas laissée arriver à la fin. Tout le monde, au reste, est d'accord sur les louables intentions qui percent partout dans cet ouvrage. Un journaliste présume, dans le compte qu'il en a rendu, que l'auteur a sûrement en lui de quoi se dédommager d'une vaine fumée de gloire qui produit bien moins de bonheur que d'inimitiés, et nous nous ralliens de tout notre cœur à cette bienveillante conjecture. M.

Seconde lettre de l'un des Rédacteurs du MERCURE *à ses confrères, sur* l'Opera seria, *précédée de quelques observations sur la réponse de M. Y., insérée dans le numéro précédent.*

Paris, 5 mars 1811.

Je vous avais adressé, messieurs, selon ma promesse, une seconde lettre; vous reçûtes en même tems une réponse de M. Y. à la première; me pouvais-je imaginer toutes deux, vous avez préféré la sienne; cela était juste, et quoique l'à-propos de ma lettre souffre de ce retard, je n'ai pas le droit de m'en plaindre.

Je m'étais flatté qu'il ne pouvait plus y avoir de guerre musicale; j'avais tort; en voilà une ouverte, si je la veux, voilà un gant jeté; il ne tient qu'à moi de le relever, mais c'est précisément ce que je ne ferai pas. Mon intention

tention très-pacifique était de réparer une omission que les amateurs reprochaient à notre Journal, et de parler de l'*Opera seria* italien, sans mêler dans cette affaire l'Opéra français; cette intention est toujours la même, et si M. Y. veut bien le permettre, je me bornerai à la remplir.

Je sais très-bien, et sa lettre le prouve, qu'il existe toujours à Paris un assez bon nombre de personnes qui croient qu'il n'y a au monde rien de supérieur au grand Opera français, qui prennent souvent l'effet des scènes pour l'effet musical, le plaisir des yeux pour celui de l'oreille, et croient avoir entendu la plus belle musique de l'univers et la mieux chantée, quand le spectacle a fini par un de ces ballets admirables, qu'on en effet on ne voit qu'à Paris; je sais qu'il y existe beaucoup d'oreilles que le ronflement continu de quatre-vingts instrumens à cordes, de vent, et de percussion, pendant trois heures, et la voix inégale, quoique bravement soutenue, de trois ou quatre malheureuses voix humaines contre cette masse invincible de sons, ne blessent pas. Je sais..... beaucoup d'autres choses encore, mais que je ne pourrais dire ici sans renoncer à la première intention que j'ai eue, et où je veux me renfermer.

Je dirai seulement que quand M. Y. ne serait qu'un de ces bons Français-là, il devrait se récuser lui-même lorsqu'il s'agit de l'Opéra italien, et que dans un Journal où tous les arts sont équitablement appréciés, il convient qu'un spectacle tout différent, le soit d'après ses propres données, non d'après les idées et les principes du spectacle dont il diffère. Voyant qu'aucun de nous ne se présentait pour remplir ce devoir, je m'y suis offert, et j'ai commencé par relever deux traits qui m'avaient paru sortir du ton que nous nous prescrivons généralement, en parlant des productions des arts; voilà tout.

De tout tems, quelques Français ont dit sur l'Opéra italien tout ce que M. Y. dit dans sa lettre, sans que l'Italie se soit dégoûtée de ce spectacle, et sans qu'elle y ait voulu substituer rien qui ressemblât au nôtre. Ce n'est pas une raison pour nous de l'adopter exactement tel qu'il est; aussi, en se présentant sur un de nos théâtres, a-t-il subi des modifications plus ou moins nécessaires, et plus ou moins heureuses. Doit-on le juger et en parler après ces modifications, comme si on ne les y avait pas faites?

M. Y. persiste à vouloir que l'on rie à l'Opéra sérieux; il en excepte clairement les gens qui bâillent; il est prêt à

les faire entendre en justice pour affirmer le fait ; je ne demanderai point cette enquête. Le hasard aura fait qu'aux six représentations que j'ai vues, rien de pareil ne se soit passé autour de moi, ni à la portée de mes yeux : à la bonne heure : pourvu que je sois aussi heureux aux représentations suivantes ; dans une salle aussi bien remplie et où je n'ai point de place fixe, je suis content.

Il veut aussi que pour décider si l'*Opera serta* enrichit, ou appauvrit, ou, comme je l'ai dit simplement, *indemnise* le théâtre de l'Odéon, l'on ne calcule pas seulement la recette, mais la dépense ; réflexion fort juste assurément ; je m'en rapporte à cet égard à MM. les directeurs ; mais je me souviens d'un tems où j'étais à portée de faire cette balance pour l'Opéra français ; je sais fort bien quel en était le résultat, et je ne crois pas que les choses aient beaucoup changé.

Enfin, M. Y. cite l'autorité d'Addison contre la musique qui ne plaît qu'à l'oreille et ne dit rien à l'esprit. Je suis tout-à-fait de l'avis d'Addison sur ce point, sans reconnaître cependant son autorité en musique. Je n'oublie point les dates, et je demande à M. Y. la permission de les lui rappeler. C'était en 1711 qu'Adison se moquait à Londres de l'Opéra italien. Il avait donné, sans succès, en 1707, à Drury-Lane, son opéras anglais de *Rosamond*, mis en musique par un Anglais. Ce théâtre avait voulu se relever en 1708 par d'autres opéra anglais, mais avec des airs italiens parodiés de Scarlatti et de Bononcini. L'*Almahide* fut le premier opéra italien composé et chanté à Londres par des Italiens. Ce fut en 1710, sur le théâtre de Hay-Market. Handel arriva en Angleterre la même année, et donna, sur le même théâtre, son premier opéra italien (*Rinaldo*), en février 1711. Le succès en fut prodigieux, et les intérêts du théâtre de Drury-Lane en souffrirent. Or c'était Richard Steele, intime ami d'Addison, qui était entrepreneur de Drury-Lane ; il est aisé de voir, d'après ces seules dates, si c'est à ce que Richard Steele et Addison écrivaient en mars 1711 sur l'Opéra italien, qu'il faut s'en rapporter pour bien juger de ce spectacle.

Il y a d'ailleurs précisément un siècle qu'ils écrivaient ainsi : croit-on que l'Opéra italien soit resté le même depuis cent ans, que les drames extravagans qui existaient alors ressemblassent à ceux d'Apostolo Zeno et de Métastase ; et que la musique de Scarlatti, de Bononcini, même de Handel, fût précisément la même chose que celle de

Digitized by Google

Jomelli, de Trajetta, de Piccinni, de Sacchini, de Cimarosa, de Païsiello ou de Paër.?

Le N° 18 du *Spectateur*, où se trouve le passage cité par M. Y., n'est pas le seul où Addison se soit donné carrière sur l'Opéra italien ; qu'en faut-il conclure? L'historien de la musique, le docteur Burney, va nous l'apprendre.

« La haute réputation, dit-il, dont M. Addison jouissait comme écrivain, fit que l'on admit long-tems ses plaisanteries et ses raisonnemens, et qu'on les regarda comme sincères; mais outre qu'il manquait de connaissances en musique, et même de goût pour cet art, son amitié pour Richard Steele, entrepreneur patenté du théâtre national, le chagrin qu'il conservait de la chute de sa *Rosamond*, et celui qu'il avait à chaque nouvel Opéra italien de voir la foule s'y porter, tandis que Drury-Lane restait désert, suffisent pour tout expliquer..... Si nous réunissons toutes ces circonstances, nous attribuerons une partie de la sévérité du Spectateur à l'ignorance en musique, une autre à la mauvaise humeur, et le reste au préjugé national et à l'esprit de parti en faveur de notre théâtre domestique. » *A general history of music*, etc. vol. IV, page 227.

Après ces légères observations, messieurs (et je désire bien sincérement que ce soient les dernières), je vous prie d'insérer purement et simplement la seconde lettre que je vous adressai la semaine dernière, et à laquelle je ne veux rien changer.

Paris, 26 février 1811.

Il faut, Messieurs, dire d'abord quelque chose du drame de *Pirro*, ou du moins du sujet de la pièce et des changemens qu'elle a dû subir pour être admise sur notre scène. L'auteur, quel qu'il soit, n'est pas, à beaucoup près, un Métastase; en fût-il un, il serait encore impossible que le drame le plus parfait de ce grand poëte lyrique fût donné à Paris sans des réductions considérables. Il n'est pas question d'en dire ici la cause; mais c'est un fait d'où l'on devra toujours partir si l'on veut naturaliser parmi nous ce spectacle.

Troie est prise; c'est à Troie et dans les champs phrygiens que la scène se passe. Pyrrhus, fils d'Achille, reçoit sur son trône l'hommage et les vœux de l'armée grecque; Polyxène, fille de Priam, Darès, prince phrygien, à qui

Digitized by Google

elle est promise, Climène, princesse du sang des Atrides, qui était destinée à Pyrrhus, Ulysse, chargé par les Grecs d'exiger que Polyxène soit sacrifiée sur le tombeau d'Achille, entourent le trône. Pyrrhus se lève et déclare qu'il choisit pour épouse cette même Polyxène que la Grèce a proscrite. Cette déclaration met à la fois en mouvement les intérêts divers de tous les personnages. Ces intérêts se développent pendant tout le premier acte. Pyrrhus, malgré les obstacles qu'on lui oppose, persiste dans son choix. Polyxène aimait Darès, elle devrait haïr Pyrrhus; mais le choix qu'il a fait d'elle la flatte, la gloire de ce prince l'éblouit, et Darès est oublié. Ulysse réclame en vain au nom de la Grèce: Pyrrhus le brave, le menace. Ulysse a recours à la ruse, à la trahison. Climène et lui, mettent le poignard à la main d'Hélénus, frère de Polyxène, et l'engagent à venger sur Pyrrhus la mort de son père Priam. Hélénus va porter le coup, Polyxène arrive, accourt, désarme son frère. Ulysse l'accuse d'avoir voulu frapper Pyrrhus du poignard qu'elle tient à la main. Plutôt que d'inculper son frère, elle se laisse accuser elle-même. Pyrrhus croit qu'elle n'a feint de l'aimer que pour lui tendre un piége; il renonce à elle, et consent à apaiser par son sang l'ombre d'Achille. Telle est la fin du premier acte, dans lequel on n'a guère fait d'autres changemens, quant au fil de l'action, que de le resserrer par la suppression de quelques scènes: il en a été fait de plus forts dans la musique, comme nous le verrons bientôt.

Dans le second acte les changemens sont tels qu'en suivant le livret de Paris, on perd souvent de vue la partition italienne. La comparaison de l'un avec l'autre serait tout-à-fait inutile, bornons-nous donc au livret de Paris. Ulysse suit ses projets et promet à Climène de lui rendre le cœur de Pyrrhus. Polyxène se prépare courageusement à la mort; Darès plaint sa destinée; il veut la sauver quoiqu'infidèle; témoin de la ruse employée par Ulysse, il veut la dénoncer à Pyrrhus. Polyxène s'y oppose; ce serait la perte de son frère; elle aime mieux mourir. Que Darès l'oublie, qu'il l'abandonne à son malheureux sort. Darès consent à la perdre, à la voir l'épouse d'un autre, à tout, pourvu qu'elle vive. Le théâtre change et représente au fond le tombeau d'Achille. Pyrrhus y vient seul. L'amour et la pitié combattent encore dans son cœur, mais la vue de ce tombeau lui rappelle ses devoirs: persuadé de la trahison de Polyxène, il ne doit plus la défendre; il consent à la

Digitized by Google

voir mourir.... Elle arrive, elle vient s'offrir volontairement à la mort; mais qu'il sache qu'elle est innocente, qu'Ulysse l'a trompé, qu'elle l'aime, qu'elle n'a contr'elle que son malheur. Il paraît douter encore. Polyxène au désespoir veut se tuer elle-même. Pyrrhus lui arrache le poignard; il ne peut supporter l'idée de voir couler son sang. Il croit tout: il l'aime plus que jamais; il la défendra contre la Grèce entière: il la rassure et la console par les plus tendres expressions de l'amour. Ulysse arrive à la tête des Grecs; il attend la victime; il ose vouloir s'en saisir. Pyrrhus l'arrête, continue à rassurer Polyxène, l'emmène enfin avec lui, aux yeux des Grecs, et en menaçant Ulysse de toute sa fureur. Le théâtre change encore; un lieu solitaire dans les champs phrygiens conduit à la mer. Pyrrhus y entraîne Polyxène, et la conduit vers ses vaisseaux. Effrayée, tremblante, accablée de fatigue, elle succombe et s'évanouit. Pyrrhus implore les Dieux pour cette innocente victime; elle revient à elle, et reprend assez de force pour suivre Pyrrhus. Ils marchent vers les vaisseaux. Le grand prêtre des Grecs, Calchas, paraît, suivi des sacrificateurs. Les Dieux attendent la victime. Si elle tarde encore, Ilion renaîtra de ses cendres, pour exterminer ses vainqueurs. Polyxène demande la mort, elle s'élance au milieu des sacrificateurs qui l'emmènent. Pyrrhus va rassembler ses soldats; il empêchera cet affreux sacrifice; on veut du sang; le sang va couler, et, s'il le faut, celui de Calchas même.

L'acte continue, au lieu que dans la partition, le second finit et le troisième commence. Le reste de l'action diffère totalement. On se retrouve devant le tombeau d'Achille. Polyxène y est amenée par les prêtres et les sacrificateurs. La mort est sa seule espérance; elle peint dans un air agité les mouvemens de son ame: Ulysse et une partie des Grecs entourent l'autel. Polyxène s'en approche. Pyrrhus paraît à la tête d'une autre partie de l'armée; des deux parts, on crie aux armes. Le tonnerre gronde; l'autel tremble. Calchas s'avance. Il annonce que les Dieux ne veulent point que le sang des Grecs soit versé par les Grecs mêmes; mais que Pyrrhus doit renoncer à Polyxène, qu'elle doit accepter la main de Darès, Pyrrhus donner la sienne à Climène, qu'à ce prix Polyxène peut vivre, et que les Dieux sont satisfaits. Toutes les volontés cèdent à la volonté des Dieux: et les deux hyménées qu'ils ordonnent ramènent la paix.

Digitized by Google

Voilà, Messieurs, quelle est en abrégé la marche de ce drame, qui n'est ni bonne ni beaucoup plus mauvaise que celle de quelques opéras français qu'on nous a donnés pour bons. *Pirro* fut joué, pour la première fois, en 1787 sur le grand théâtre de Naples. La musique était la meilleure que Paisiello eût faite dans le genre sérieux : le rôle de Pyrrhus était chanté par le célèbre David, ceux de Darès et de Polyxène par un *soprano* et une *prima donna* du plus grand talent, les décorations et les habits magnifiques : le succès fut prodigieux. Il a été remis depuis peu d'années sur le même théâtre. M. *Crivelli* y a succédé à David, et ce qui n'est pas toujours la même chose, il l'y a remplacé. C'est sur-tout dans cet opéra qu'il s'est acquis la brillante et juste réputation dont il jouit. Il ne pouvait débuter dans un rôle plus favorable. Sa voix est belle, sonore, flexible; sa prononciation nette et parfaitement accentuée; son chant d'une très-bonne école; sa figure expressive et théâtrale; son port et sa démarche nobles; ses gestes peut-être un peu multipliés, mais accompagnés d'une certaine grâce et d'une mollesse que je préférerais à la roideur et aux moulinets perpétuels de quelques-uns de nos acteurs les plus applaudis. Il me paraît enfin que comme acteur chantant, il serait difficile de trouver mieux, et qu'en Italie même il est rare d'être aussi bien.

Un *Opera seria*, dont le principal rôle soit écrit pour une voix de *tenor*, est aussi fort rare en Italie. On sait que jusqu'à présent, un premier *soprano* et un second, une *prima donna* et une seconde, avec un seul *tenor* presque toujours chargé d'un rôle secondaire, ont constitué ce genre de spectacle, singulier, sans doute, et qu'il nous est fort permis de ne pas trouver bon pour nous sous cette forme, mais qui avait un puissant attrait pour l'Italie entière, puisqu'il s'y est conservé si long-tems, et qu'il s'y conserve encore.

Dans la partition italienne, le rôle de Darès est rempli par un *soprano*; il l'est, sur notre théâtre, par un second *tenor*, M. *Guglielmi*, dont les moyens sont un peu faibles, mais dont la méthode est très-bonne, et qui l'a puisée à l'excellente école de son père. Je ne sais si madame Festa avait chanté en Italie dans l'*Opera seria*; mais elle y est charmante en France. Le rôle original de Polyxène était fait pour une voix toute différente de la sienne. Les deux airs qu'elle avait à chanter, l'un au premier acte, l'autre au second, sont deux grands airs de

Digitized by Google

bravoure, où pouvaient briller sans doute, sur-tout dans le dernier, la voix la plus étendue et le talent le plus consommé d'une virtuose ; mais les deux airs de Cimarosa que Mme Festa y a substitués, l'un plein de douceur et de grace, l'autre d'une expression vive et pathétique, mieux assortis à ses moyens naturels et acquis, le sont mieux aussi à l'intérêt de son rôle et à nos goûts. Du reste, elle est parfaitement bien dans ce rôle ; elle y occupe la scène pendant la plus grande partie de la pièce. Son expression est aussi juste et aussi vraie que son chant est pur, et il est bien à remarquer, qu'à la fin d'un rôle si long et si fatigant, elle ne paraît pas, non plus que M. *Crivelli*, éprouver la moindre fatigue, et que leurs belles voix sont aussi fraîches à la fin qu'au commencement. Mlle Goria, dans le rôle de Climène, n'a conservé qu'un air de la partition ; il est agréable, et elle y est toujours applaudie. La voix si grave et si pleine de M. *Angrisani*, qui joue le rôle d'Ulysse, fait un très-bel effet dans tous les morceaux d'ensemble. On regrette qu'il ne chante pas au moins un air. Dans la partition, son rôle est écrit pour un *contr' alto*. La transposition en est facile. On lui avait conservé un air assez beau : *Quando le Argive schiere*, qui était reporté du premier au second acte, et qui y était d'autant mieux placé, qu'il donnait à Pyrrhus et à Polyxène le tems d'arriver du lieu où est le tombeau d'Achille, à celui qui représente une solitude conduisant à la mer. Rien n'empêcherait qu'Ulysse adressât, comme il le devait faire, cet air militaire à ses soldats. On entendrait avec plaisir la belle basse-taille de M. *Angrisani*, et même la vraisemblance théâtrale y gagnerait.

Ceci nous conduit, Messieurs, aux dispositions et aux changemens qui ont été faits dans la musique à ce qu'elle est en elle-même, et à la manière dont elle est exécutée. Ce sera, si vous le permettez, le sujet de ma troisième lettre.

Agréez mes salutations les plus sincères.

GINGUENÉ.

Digitized by Google

POLITIQUE.

Toutes les fêtes qui se préparaient à Vienne pour l'anniversaire de l'Empereur ont été ajournées au moment où on apprendra l'heureuse délivrance de l'Impératrice des Français. La nation montre le plus grand zèle pour venir au secours du gouvernement autrichien et pour l'amélioration des finances. De toutes parts on envoie des contributions volontaires. La Bohême et la Moravie ont déjà payé quatre millions par anticipation sur leurs contributions. L'état de l'armée, réduit conformément à la dernière organisation, donne les résultats suivans : infanterie, état complet, 100 mille hommes ; état présent, 66,520. Cavalerie, état complet, 30,720 hommes ; état présent, 25,920. Total général des troupes de ligne, 130,720, dont 92,440 sous les armes. Tous les militaires français qui étaient au service de l'Autriche, rappelés par leur gouvernement, quittent ce pays, et sont dirigés sur Strasbourg ; leur dépôt général est à Passau. Un dépôt semblable est établi à Willach pour l'armée d'Italie. L'amnistie, pour les militaires, est prolongée jusqu'au 1er juillet 1811. Les archiducs Antoine, et Palatin de Hongrie, sont venus de Bude à Vienne. La tenue de la diète hongroise paraît encore ajournée. Les commissaires autrichiens, saxons et russes, ont terminé le travail important et difficile des limites respectives.

Rien n'annonce que les négociations ouvertes entre les armées belligérantes sur le Danube laissent quelqu'espérance de succès. Les événemens militaires n'ont pas repris leurs cours, mais il paraît qu'ils ne sont que suspendus. Le Grand-Seigneur n'a pas approuvé la proposition qu'on lui avait faite de retirer le camp du grand-visir de Schumla jusqu'aux environs d'Andrinople. Il restera dans sa position actuelle, et y sera d'autant plus à l'abri de tout danger, que les routes sont entièrement impraticables. Il ne se passe donc rien de nouveau aux armées. La Porte a fait publier que les Russes ont attaqué la petite fortesse d'Aniskoi sur la frontière de la Géorgie, et qu'ils ont été repoussés avec une perte de trois mille hommes. On continue sans interruption, tant sur mer que sur terre, les préparatifs

Digitized by Google

pour la campagne prochaine. S. H. a donné elle-même l'ordre d'augmenter le nombre des ouvriers à l'arsenal, afin que la flotte soit prête à mettre à la voile vers la mi-avril. Il arrive beaucoup de matelots des îles de l'Archipel. Des firmans sont aussi expédiés pour la levée des troupes asiatiques, et l'on renouvelle le bruit que le Grand-Seigneur se mettra lui-même à la tête de son armée au printems prochain. La tranquillité règne toujours dans la capitale; elle est bien pourvue de vivres. L'Egypte est aussi tranquille. La sortie des grains est toujours prohibée. Cette défense s'exécute avec une telle rigueur, que le chargé d'affaires d'Angleterre, M. Canning, n'a pu obtenir qu'avec une peine extrême d'acheter les provisions de farine nécessaires pour la flotte anglaise qui est dans la Méditerranée. Il y a plus; des bâtimens anglais qui exportaient secrètement des grains ont été saisis, et malgré toutes les représentations faites à la Porte on n'a pu obtenir leur délivrance. Relativement à la Servie, la gazette de Presbourg annonce que 500 Russes sous les ordres d'un lieutenant-colonel sont entrés à Bellegrade; ils n'ont pas occupé la citadelle, mais une partie de la ville qui est fortifiée. Cet événement a été annoncé aux habitans par une proclamation de Czerni-Georges. Dans les provinces illyriennes l'organisation française est complétement achevée.

Le grand duc de Francfort continue par ses ordonnances et par l'adoption de lois et de réglemens conformes au système français de resserrer de plus en plus les liens qui attachent ses états à l'Empire français. Munster a été déclaré partie intégrante de cet Empire; le général Hédouville, commissaire à cet effet, en a pris possession. Dans les Anséatiques, toutes les autorités civiles et militaires ont prêté serment à la nouvelle commission du gouvernement. Le landaman de Suisse a invité plusieurs magistrats des cantons de Berne, Zurich et Fribourg à se rendre auprès de lui pour conférer sur des objets d'une haute importance; il est question d'une diète extraordinaire. Une lettre de l'Empereur Napoléon au landaman, renfermant les expressions de ses dispositions amicales et l'assurance de sa protection constante, a produit en Suisse la plus vive sensation.

Naples jouit de la plus profonde tranquillité, et le gouvernement est tout entier livré aux soins de l'administration intérieure. Cette belle capitale n'a jamais été visitée par un plus grand nombre d'étrangers de distinction. Les courses au Vésuve et à Pompeia sont nombreuses et fréquentes. A Rome, le Carnaval est extrêmement brillant.

Digitized by Google

les détails pourraient en être agréables, mais en voici de plus intéressans sur les soins qu'on prend dans la seconde ville de l'Empire pour que les précieux restes de l'antiquité qui l'embellissent ne soient pas perdus pour sa gloire et pour les générations futures. Depuis que Rome est française le génie des arts a vu rallumer son flambeau : si l'on ne peut rendre à Rome ses monumens antiques, du moins on restaure ses ruines, on les dégage, on les conserve, et elles seront encore debout pour l'orgueil du Romain et l'admiration de l'étranger.

« Il y a à peine un an, écrit-on de cette ville, qu'on voyait encore le bétail paître sur l'ancien Forum, et se frotter contre les colonnes du temple de Jupiter. Tous les temples qui environnent le Forum étaient encore à moitié ensevelis, et leurs ruines servaient d'appui à de chétives masures. En un mot, les monumens les plus intéressans de la grandeur et de la magnificence de l'ancienne Rome étaient couverts de décombres, d'herbes et de broussailles. Maintenant le temple de la Concorde reparaît dans toute sa beauté, et dégagé des misérables huttes dont il était chargé. Les trois belles colonnes du temple de Jupiter-Tonnant sont entièrement découvertes; le mont Capitolin n'offre plus comme auparavant un aspect dégoûtant; il a été converti en un jardin agréable. On a enlevé du milieu du Forum deux maisons qui le déparaient, et la vue est entièrement libre depuis le Capitole jusqu'à l'arc de triomphe de Titus, ce monument qui rappelle le souvenir de tant de grands-hommes. Les trois colonnes qui restent encore du temple de Jupiter Stator, ainsi que le beau temple d'Antonin et de Faustine qui est vis-à-vis, sont à découvert. Des monceaux de terre et de décombres couvraient le tiers du Colisée; on a creusé autour de ce majestueux édifice un fossé large de dix pieds; déjà l'on découvre les plus basses arcades de ce monument gigantesque, et dans quelques mois ce travail immense sera terminé. On y occupe tous les jours 400 ouvriers de toute âge, qui naguères ne rougissaient pas d'aller, couverts de haillons, mendier à la porte des églises et mettre les passans à contribution. Pendant les jours pluvieux, ils travaillent dans les galeries intérieures du Colisée, qui formeront bientôt une promenade couverte, unique dans le monde entier.

» On travaille aussi aux temples de la Fortune virile et de Vesta, et on a enlevé les bâtimens intermédiaires. Ces deux édifices, chefs-d'œuvre d'architecture du tems d'Auguste, doivent, autant qu'il sera possible, être remis dans

Digitized by Google

leur ancienne forme. L'intervalle entre le mont Capitolin et le Colisée, qui offre trois arcs de triomphe et les restes de six temples, sera converti en un jardin public; de belles allées couvertes conduiront d'une ruine à l'autre; l'arc de triomphe de Septime-Sévère servira d'entrée à ce jardin qui comprendra la voie Sacrée et aboutira au Colisée. Une double rangée d'arbres conduira de l'arc de Constantin à la voie Appienne, et de-là par l'arc de Janus au Forum. Ce chemin sera praticable aux voitures, et beaucoup plus agréable pour les dames romaines que l'ennuyeux Cours du pape Jules. »

Les papiers anglais d'une date récente font mention d'un arrangement entre le Danemarck et la Suède, qu'ils regardent comme avantageux à ce dernier pays. Il ne tiendra pas au Danemarck, dit le *Times*, que les relations commerciales de la Suède et de l'Angleterre n'éprouvent aucune interruption, attendu qu'il sera bien difficile qu'un bâtiment suédois allant en Angleterre ou en venant, ne se trouve compris dans quelqu'un des cas prévus par le décret de Copenhague. Voici ce décret :

1. Tous les bâtimens suédois qui sont détenus en raison de ce qu'ils n'auront pas été munis d'un connaissement, seront relâchés sans autre formalité.

2. Aucun bâtiment suédois, arrêté seulement parce qu'il était destiné pour un port anglais, mais qui sera muni d'autorisation du gouvernement suédois, de même qu'aucun bâtiment suédois revenant actuellement d'Angleterre, chargé de sel; ou qui retourne sur son lest, ne sera ni détenu, ni condamné.

3. Les bâtimens suédois qui ont fait voile pour l'Angleterre avant que la déclaration de guerre ne fût connue au port suédois d'où ils ont été expédiés, ne pourront être détenus, encore moins condamnés.

4. Un bâtiment suédois ne peut être condamné simplement pour avoir fait usage de licences anglaises.

5. Les bâtimens suédois soupçonnés d'avoir profité d'une escorte anglaise, ne peuvent être condamnés sans les preuves les plus incontestables.

On dit que le bureau de commerce de Londres a résolu d'accorder des licences pour l'importation des grains et autres denrées (à l'exception des huiles, des eaux-de-vie, des homards et du stockfisch), de tous les ports de la Norwège, de la Suède et du Danemarck, situés hors de la Baltique et non soumis au blocus, sur des bâtimens portant un pavillon quelconque, excepté celui de France ou celui des Etats qui sont dans sa dépendance immédiate.

L'issue des négociations avec l'Amérique est connue; elle est tout autre que ce qu'on attendait.

« Le marquis de Wellesley, dit *le Times*, a donné une

réponse décisive à certaines questions catégoriques qu'avait faites le ministre américain sur les principaux points de la discussion ; cette réponse portait : que S. M. britannique ne consentirait point à abandonner son droit de rechercher à bord des vaisseaux américains (marchands, nous présumons) les matelots anglais ; qu'elle ne ferait aucun changement ni modification au système de blocus, et ne retirerait ses ordres du conseil que lorsque les décrets de Berlin et de Milan auraient été révoqués de fait. Nous nous expliquerons quelque peu sur ce sujet.

» Nous avons constamment maintenu le principe, et nous ne voyons aucune raison pour nous en départir aujourd'hui, *qu'un pavillon neutre ne donne point une évidence suffisante de la neutralité de la cargaison*. Si donc le pavillon ne peut couvrir la marchandise, encore moins doit-on permettre qu'il couvre *les personnes* d'hommes qui appartiennent à l'une ou l'autre des puissances belligérantes, et de dépouiller leur patrie des droits inhérens qu'elle a à réclamer leurs services. C'est l'ancien droit maritime des nations.

» Quant au second point, nous ne pensons pas (que ceci ait été ou non discuté dans nos conseils) que nous ayons le droit de déclarer une place en état de blocus, si nous n'avons pas réellement une force en station qui en rende les approches dangereuses ; mais nous avons le droit de nous emparer de tout vaisseau neutre portant pavillon neutre, faisant le cabotage ou commerce côtier de l'ennemi, que nous ayons déclaré ou non la côte en état de blocus.

» Finalement, le but précis de nos ordres du conseil était de forcer l'ennemi à révoquer ses injustes décrets ; nous ne devons conséquemment révoquer ceux-là qu'après le rappel de ceux-ci ; mais peut-être encore paraîtrait-il bien rigoureux de prendre à la lettre le sens des argumens employés par un négociateur américain envers un français, pour obtenir de la France de plus grandes concessions, et de tirer de ses argumens la preuve que l'ennemi n'a fait aucun changement à ses édits oppresseurs. Ceux qui ont intérêt de s'occuper de cette matière sauront ce que nous voulons dire.

» Dans sa correspondance avec M. Turreau, M. Smith dit, qu'il n'était résulté pour les Etats-Unis aucun bien notable de la révocation des décrets de Berlin et de Milan, combinée comme elle l'a été inopinément avec un changement dans le système commercial de la France qui touche

Digitized by Google

de si près l'Amérique. Nous pensons qu'il nous faut des témoignages plus évidens que ceux que nous fournissent ces argumens et d'autres semblables, des preuves moins récusables de la continuité d'exécution des décrets de Berlin et de Milan. M. Smith avait intérêt de parler légèrement de tout ce que l'on avait obtenu de la France, afin d'en extorquer davantage. »

L'Alfred ajoute :

« Il paraît que M. Pinkney n'attend plus que son audience de congé, et qu'il se prépare à retourner en Amérique sur la frégate l'*Essex* ; les conférences auxquelles faisait allusion le discours des lords commissaires au parlement (discours du régent) sont terminées, et les ministres persistent à maintenir les ordres du conseil ; Napoléon, au contraire, paraît adopter un système de conciliation envers les Américains. Hier, on a reçu à Londres un décret qui admet dans les ports de France toute espèce de production des Etats-Unis, à la réserve du tabac. »

M. Pinkney a eu en effet son audience de congé du prince régent, mais M. Perceval a répondu à une question que lui a faite M. Whitbread au parlement, que quoique M. Pinkney ait eu son audience de congé, il laisse à Londres un chargé d'affaires pour suivre les négociations, et qu'un ministre plénipotentiaire va partir pour les Etats-Unis.

Des nouvelles plus récentes des Etats-Unis ont fait connaître à Londres les dernières dispositions des Américains. L'acte de *non-importation* a été remis en vigueur par un bill passé à la majorité de 75 voix contre 35. Vous êtes actuellement chargés de toute la responsabilité, écrit-on à cet égard de New-Yorck à Londres, c'est à vous de voir si vous rapporterez les ordres du conseil, et si vous aimez mieux entretenir l'amitié et le commerce ou les anéantir tous les deux. Pour emprunter encore le langage du *Courier*, nous dirons *voilà le langage d'un véritable Américain* ; l'Angleterre voit qu'elle ne peut empêcher chaque nation d'avoir le sien, d'avoir le sentiment de ses intérêts et de sa dignité, et c'est vainement sans doute qu'elle envoie aux Etats-Unis son ministre plénipotentiaire M. Forster ; ce qu'il faut leur envoyer, c'est le rapport des arrêts du conseil, sur la date desquels les Anglais affectent toujours de se tromper. Mais ce sur quoi ils ne sont nullement dans l'erreur, c'est la situation plus que critique de leur commerce. Ici il n'y a pas lieu à de vaines déclamations ; un seul fait suffit ; au sein de cette capitale, dominatrice

Digitized by Google

des mers, arbitre du commerce du monde, qui bloque à son gré tous les ports du continent, qui règne sur l'Inde, prétend asservir l'Amérique, et ne connaît pas plus de bornes à son ambition qu'à son avidité, au sein de ce parlement, arbitre de si hautes destinées, un comité est nommé pour faire une enquête SUR LA NATURE ET LES CAUSES DE LA DÉTRESSE COMMERCIALE DE L'ANGLETERRE.... L'*Alfred* fait suivre cette triste déclaration d'une ligne de points d'exclamation, flatteuse pour le ministère. *Le Travellers* va plus loin, il examine l'état des relations anglaises actuelles: il trouve le continent fermé, et ne faisant plus de demandes, l'Espagne et le Portugal ne donnant pas un débouché pour les marchandises, mais épuisant l'Angleterre par les sacrifices qu'ils exigent; l'Amérique apportant des tributs coloniaux en baisse sur les marchés de Londres et de Liverpool, l'Amérique méridionale ne donnant aucun espoir de consommation et de débouché. Dans cet état de choses, on conçoit qu'on appelle à grands cris la formation du comité, et l'on est de l'avis de M. Coke s'élevant dans la chambre des communes contre l'extension du monopole, et demandant que l'on rende aux campagnes épuisées des bras inutiles dans des ateliers devenus déserts.

Puisqu'il est question, dans ce qu'on vient de lire, de négociations et de démarches diplomatiques, nous croyons mettre ici à sa place la déclaration importante pour le commerce qui vient d'être publiée par le *Moniteur*. On y lit sous la date Paris, 7 mars, l'article suivant:

« Le sieur Labouchère, négociant d'Amsterdam, a obtenu un passeport de la police pour se rendre à Londres pour les affaires de son commerce. De là le bruit s'est répandu qu'il y avait des propositions de paix avec l'Angleterre. Nous sommes autorisés à démentir ces bruits. Il n'y a aucuns pourparlers entre les deux gouvernemens; et il ne peut y en avoir, tant que subsistera l'administration actuelle anglaise, dont les principes, guerre perpétuelle, sont connus de toute l'Europe. Le voyage de M. Labouchère est relatif à ses affaires personnelles: il ne peut donc influer en rien sur les transactions commerciales. »

Une malle de Lisbonne est arrivée apportant des gazettes et des lettres jusqu'au 11 du courant.

La partie de l'armée espagnole qui était sous les ordres de Ballasteros, est presqu'entièrement détruite ou prise. Les dernières dépêches de lord Wellington ont appris que 3000 hommes de ces troupes avaient été faits prisonniers dans Olivença. Depuis il paraît que Ballasteros avait mar-

Digitized by Google

ché sur la rive gauche de la Guadiana, dans le dessein de faire embarquer 3000 hommes à Ayamonte pour Cadix. Afin de couvrir cet embarquement, il avait pris une position à Castilegos où il a été attaqué par la division Gazan; il a été battu et rejeté sur l'autre rive de la Guadiana, après avoir éprouvé une grande perte; on dit qu'il avait laissé son artillerie et sa cavalerie à Paymoza, qui est situé sur la rive gauche de cette rivière; elles ne purent par conséquent se retirer avec lui; elles ont été prises. Le sort du corps qui est à Ayamonte ne sera peut-être pas meilleur; resserré entre les rivières du Guadalquivir et de la Guadiana, sa seule chance de salut est dans l'arrivée des bâtimens qui doivent les prendre à bord.

La Romana a été remplacé par Castanos, les Anglais en tirent un augure peu favorable. Les assiégés de Cadix ne font aucun mouvement. Les cortès et la régence perdent chaque jour de leur popularité. Sur le Tage, le général Béresford a pris une position sur la rive méridionale pour empêcher les Français de s'avancer par la route d'Elvas. Le maréchal Masséna a jeté des ponts sur le Tage, de sorte que si Béresford fait un pas en avant, il est coupé. L'armée anglaise à Lisbonne, resserrée de plus en plus et manquant de communications, commence à ressentir beaucoup de privations. La formation de l'armée du Nord d'Espagne paraît avoir anéanti leurs dernières espérances; déjà en Catalogne le rétablissement de l'ordre se fait sentir; depuis la retraite d'Odonnel les insurgés se divisent et se séparent. Le général Baraguay-d'Hilliers a pris toutes les mesures que la circonstance exigeait. Une amnistie a été publiée. Chaque jour les bandes rentrent dans leurs foyers, et s'y organisent en gardes civiques.

Les troupes qui sont en Irlande et qui devaient partir pour le Portugal ont été contremandées. Les affaires de ce pays continuent à donner la plus vive inquiétude au gouvernement; les assemblées de catholiques sont sur-tout l'objet de cette inquiétude qui ne se manifeste encore par aucun acte offensif, mais par une surveillance extraordinaire qui ressemble trop bien à un commencement de persécution.

Dimanche dernier, il y a eu audience diplomatique et présentation à la cour des Tuileries.

S. M. a reçu les députations des Colléges électoraux du Finistère, des Hautes-Pyrénées, et de Rhin-et-Moselle :

S. M. a répondu à la députation du Finistère :

« J'agrée vos sentimens. La vraie cause des malheurs » qu'a éprouvés la marine, vient de la perte des hommes

» précieux que la France a faite dans les guerres civiles qui » ont déchiré sur-tout la Bretagne et le Poitou. Aussitôt » que cela me sera possible, j'irai à Brest. Mais la puis- » sance de mes peuples est telle, que dans quatre ans j'au- » rai plus de cent vaisseaux de haut bord et deux cents » frégates. Les matelots de l'Adriatique, comme ceux de » la Baltique, viennent déjà rivaliser avec mes Bretons et » mes Provençaux, de zèle et de courage, pour contribuer » à la libération des mers, qui est non-seulement l'intérêt » de mon Empire, mais aussi de toutes les autres nations » du monde. »

A celle des Hautes-Pyrénées :

« J'ai vu avec intérêt votre département. J'agrée les sen- » timens que vous m'exprimez. Dans peu d'années, six » grandes routes traverseront les Pyrénées, et seront favo- » rables à votre industrie. »

A celle de Rhin-et-Moselle :

« Je vous remercie des sentimens que vous m'exprimez. » Je suis satisfait de l'esprit qui anime les habitans de votre » département. » S...

PARIS.

S. M. l'Impératrice, qui approche très-heureusement du terme de sa grossesse, ne sort plus en voiture; mais dans ces derniers jours, par un tems superbe, elle s'est promenée sur la terrasse des Tuileries. L'affluence était très-considérable, et l'Impératrice a pu lire sur toutes les physionomies les sentimens d'espérance et de joie que sa présence inspirait. Le pavillon dit de Marsan est destiné aux enfans de France.

— On annonce comme certaine l'élévation du palais de Rome sur les hauteurs de Chaillot, en face du pont d'Iéna et de l'Ecole Militaire.

— La ville de Paris doit offrir à S. M. un berceau en vermeil, chef-d'œuvre de ciselure et d'orfévrerie, exécuté par MM. Thomire et Odiot, sur les dessins de M. Prud'hon.

— Le ministre de l'intérieur a pris toutes les dispositions nécessaires pour le transit le plus facile et le plus sûr des cotons du Levant; tous les obstacles ont été levés. Cette déclaration doit faire une vive et heureuse sensation dans le commerce.

Lettre d'un négociant d'Amsterdam, à M. L....., membre du parlement d'Angleterre. Chez Delaunay, libraire, au Palais-Royal.

Digitized by Google

MERCURE DE FRANCE.

N° DIV. — *Samedi* 16 *Mars* 1811.

POÉSIE.

FRAGMENT

D'un poëme inédit sur la guerre de Troie, imité de QUINTUS DE SMYRNE (1).

Les femmes d'Ilion, du haut de ses remparts,
Admiraient les exploits de la fille de Mars.
Quel exemple pour nous! leur dit Hippodamie,
De l'illustre Antenor épouse enorgueillie.
Le Troyen chaque jour affronte le danger,
Et sa femme, avec lui, craint de le partager!
Le cœur de nos époux est-il plus magnanime?
Non, non, le même feu, le même air nous anime,
Et nous pouvons, comme eux, combattre à leurs côtés,
Pour nos enfans, pour nous, pour nos divinités.
Croyez-moi, la nature, à demi libérale,
N'a point doué nos corps d'une force inégale.
De la lance et du glaive osons charger nos mains;
N'attendons pas qu'ici des vainqueurs inhumains

(1) Ce poëme, en quatorze chants, sera bientôt livré à l'impression.

Digitized by Google

A nos bras désarmés prépatant des entraves,
Impriment sur nos fronts l'opprobre des esclaves;
Qu'ils disposent de nous, comme d'un vil butin
Qu'on entraine à sa suite en un climat lointain.
Avant que de subir une telle infamie,
Que la clarté du jour à nos yeux soit ravie!
Hé! ne vaut-il pas mieux endosser le carquois,
Et de Penthésilée imiter les exploits?
Est-ce pour son pays, pour ses dieux domestiques,
Qu'en ce moment des Grecs elle brave les piques?
Non, c'est pour Ilion, pour un prince étranger,
Qu'elle vole aux combats, ardente à nous venger.
Et nous! lâches témoins de sa gloire immortelle,
A gémir dans ces murs nous bornons notre zèle.
Nous voyons, sans vengeance, expirer nos époux.
O femmes! répondez : quelle est celle entre vous,
Qui n'a pas sur son sort des larmes à répandre?
L'une a perdu son frère, une autre pleure un gendre.
Celle-ci voit changer en funèbres cyprès,
Des pompes de l'hymen les augustes apprêts.
Déplorable cité! chaque combat t'enlève
Tes plus braves soldats moissonnés par le glaive.
Depuis neuf ans entiers l'inexorable sort
N'étale sous nos yeux que des scènes de mort.
Mourons donc, si tel est le parti qui nous reste,
Mais qu'à nos ennemis notre mort soit funeste!
Que dis-je! le destin nous doit plus de bonheur.
Des fils d'Assaracus secondons la valeur;
Nos efforts réunis vont fixer la victoire.
Le peuple, en revoyant nos fronts couverts de gloire,
A ses libérateurs décernera des prix;
Dans les fastes sacrés nos noms seront inscrits,
Et nous partagerons la pompe triomphale.

Hippodamie a dit : de tous côtés s'exhale
Un murmure flatteur, indice du succès.
On admire à l'envi le plus beau des projets.
A le réaliser chaque femme s'apprête.
Déjà d'un lourd cimier l'une ombrage sa tête,
L'autre d'un javelot charge son faible bras,
Toutes n'invoquent plus que le dieu des combats.
Loin d'elles sont épars les fuseaux, les corbeilles.

Digitized by Google

Au retour du printems, telles sont les abeilles,
Lorsque de ses rayons l'astre brillant du jour
Commence à réchauffer leur humide séjour.
Attiré par l'émail dont la terre est couverte,
Le peuple ailé s'échappe, et la ruche est déserte.
Des guerrières ainsi l'essaim a défilé.
Sur leurs immenses gonds les portes ont roulé,
Et dans l'excès d'ardeur dont la phalange est pleine
Ses pas impatiens déjà touchent la plaine.

La sage Théano, qu'instruisent ses vieux ans,
De cet enthousiasme arrête les élans.
Où courez-vous? dit-elle, ô femmes insensées,
Voulez-vous des Grecs même exciter les risées?
Du feu qui vous séduit l'imprudente chaleur
De nos concitoyens va combler le malheur.
En sortant de ces murs quelle est votre espérance?
Que ferez-vous sans force et sans expérience?
Vous allez succomber à l'horreur des combats.
En vain vous vous flattez d'affronter le trépas,
Le mépris de la mort suffit-il au courage?
Avez-vous fait des camps le rude apprentissage?
Je frémis des périls qui vont vous entourer;
Le Grec attend sa proie, et va la dévorer.
Nos bras ne furent point formés par la nature
Pour soutenir un glaive et le poids d'une armure.
Laissez à l'amazone, à la fille de Mars,
La noble ambition de sauver nos remparts.
Dès ses plus jeunes ans, aux travaux endurcie,
Elle égale en valeur les héros de l'Asie.
Attaquer dans les bois les ours, les sangliers,
Lutter dans une arène, ou dompter des coursiers,
Tels sont les jeux hardis où se plait sa jeunesse.
Mais vous, tendres agneaux, qu'a bercés la mollesse,
Sachez vous contenter d'un triomphe plus doux.
Gouverner vos maisons, complaire à vos époux,
Voilà votre destin, vos plaisirs, votre gloire.
Le ciel pour les héros enfanta la victoire;
N'enviez point leur force, et leur mâle fierté;
Si Mars a la valeur, Vénus a la beauté.
Dans vos foyers déserts rentrez, chères compagnes,
Déjà les Danaens, chassés de nos campagnes,

Digitized by Google

Se pressent en tumulte autour de leurs vaisseaux ;
L'amazone a vaincu : remettez en faisceaux
Ces arcs, ces boucliers, ces lances inutiles,
Dont le poids accablant courbe vos corps débiles.
Le combat va finir, et vos époux vainqueurs
Vont rentrer inondés de sang et de sueurs.
Qu'au retour désiré, chaque femme attentive
Leur prodigue les soins d'une tendresse active.
Qu'ils trouvent apprêté le bain réparateur
Qui des corps fatigués ranime la vigueur.
Triste effet des combats ! des blessures cruelles
Réclament le secours des mains les plus fidelles.
C'est à vous de guérir ou d'apaiser leurs maux,
L'esclave ne doit point approcher des héros.
Allez donc à l'instant, ne faites point attendre
Ces soins officieux de l'amour le plus tendre.

A peine Théano finissait de parler,
Et déjà dans la foule on les voit s'écouler.
Rougissantes de honte, et versant quelques larmes,
Elles baissent les yeux, vont déposer leurs armes,
Et retournent ensuite à leurs premiers travaux.
Tel grossi tout-à-coup le plus doux des ruisseaux
Allait de tous côtés répandre les ravages ;
Un rayon du soleil écarte les nuages,
Et bientôt dans son lit le ruisseau renfermé
Reprend, paisible et pur, son cours accoutumé.

Par M. DE LA POIX FRÉMINVILLE.

A M. J. N. BOUILLY,

Le lendemain de la première représentation de la Belle au bois dormant.

QUAND Sedaine expira, Thalie inconsolable
Crut ne pouvoir le remplacer :
Elle pleurait sur-tout ce naturel aimable,
Que l'art en vain s'efforce à retracer.
Bouilly parut, et son aurore
Annonça le jour le plus beau.
Mikeli, Sévigné, Florival, Théodore,
Promirent au théâtre un Sedaine nouveau.

Digitized by Google

Se plume brillante et facile
Nous offrit hier soir un ouvrage enchanteur,
Et la muse du Vaudeville
Ajoute à sa couronne une nouvelle fleur.
La fée a perdu son empire;
On ne craint plus le terrible géant:
Et cependant on aime encore à lire
Le touchant oiseau bleu, la Belle au bois dormant.
De Peau-d'Ane autrefois la douce souvenance
Charma le seul auteur qu'on n'ait pas imité.
Si Perrault plut à notre enfance,
Bouilly nous rend sa grâce et sa naïveté.
O chantre heureux d'une folie,
D'un Zoïle impuissant méprise la fureur:
Ton talent aussi noble, aussi pur que ton cœur,
Est à l'abri du tems et de l'envie.

P. HÉDOUIN, *élève en droit.*

ENIGME.

ADAM, des humains le premier,
Comme ses descendans, y compris le dernier,
Me doivent l'existence,
Les dons et l'abondance.
Il n'est sans moi rien de délicieux,
Ni monde, ni dames, ni dieux.
Ami de la cadence
C'est par moi que la danse
Commence en tout pays.
Quoiqu'habitant du paradis,
Le diable en tête m'entraîne.

A chaque jour de la semaine,
(Et c'est bien là le plus sorcier)
Sans qu'il faille qu'on en retranche
Un seul d'entr'eux, je suis dans le calendrier;
Depuis lundi jusqu'à dimanche.
Naguère on me voyait aussi,
Nonobstant sa longue tirade,
Depuis le jour de primidi,
Jusques au jour de la décade.

S.....

LOGOGRIPHE.

Je suis dans mes neuf pieds un objet adoré ;
Dans trois j'embellis la nature ;
Dans six, craint ou chéri je dois être honoré ;
Dans un nombre pareil je plais dans la coiffure.
Pour me trouver, ami lecteur,
Nomme l'objet le plus cher à ton cœur.

DE MORTEMARD, *lieutenant-colonel.*

CHARADE.

Les lois, la probité, défendent mon premier,
La coquette avec art déguise mon dernier,
Et le dieu de Cythère est souvent mon entier.

Par le même.

---

*Mots de l'*ENIGME, *du* LOGOGRIPHE *et de la* CHARADE *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme est le *Jeu de l'Oie.*

Celui du Logogriphe est *Village*, dans lequel on trouve : *vile, âge, galle, gille* et *île.*

Celui de la Charade est *Charmante.*

Digitized by Google

SCIENCES ET ARTS.

MÉMOIRE SUR UNE NOUVELLE MACHINE A PLONGER, APPELÉE TRITON, précédé de quelques notions historiques sur ce sujet, par FÉDÉRIC DE DRIEBERG. De l'imprimerie de *P. Didot*, rue du Pont-de-Lodi. M. DCCCXI.

DEPUIS long-tems l'ambition de l'homme ne s'est pas contentée du domaine de la terre, et en attendant qu'il puisse former un établissement dans quelque nouvelle planète, il a voulu conquérir de nouveaux élémens : les airs ont été traversés au grand étonnement des oiseaux qui ne s'attendaient pas à des concurrens ; mais cette prise de possession n'était guère que pour la forme, et l'aéronaute a bientôt reconnu qu'au lieu d'y être le maître il y serait toujours maîtrisé. La conquête des eaux date de plus loin, elle est un peu plus sûre, mais elle nous a coûté beaucoup de monde, et encore n'est-elle guère que superficielle ; car presque tous les efforts qu'on a faits pour acquérir le fonds ont eu tant d'inconvéniens et si peu de réussite, qu'on ne saurait trop s'étonner des audacieux qui osent y revenir.

Le perfectionnement graduel qu'on observe depuis quelques siècles dans les arts, les sciences, et les combinaisons de tout genre, devait s'étendre jusqu'au procédé de l'art du plongeur, et la somme toujours croissante des épreuves faites, ainsi que des lumières acquises sur cet objet important, doit donner de jour en jour des espérances plus fondées de voir plus de plongeurs revenir sur l'eau. On en pourra juger par le mémoire que nous annonçons, où M. le baron de Drieberg essaie d'écarter du plongeur tous les périls qui ont pu l'intimider jusqu'à présent ; et, en effet, quel service cette profession ne pourrait-elle pas rendre à toute l'humanité, si les expériences n'étaient pas si courtes et le danger si évident !

M. le baron de Drieberg, occupé, avant tout, d'un intérêt qu'aucun autre ne balance, la conservation des hommes, ne pouvait mieux s'adresser, pour arriver à

Digitized by Google

son but, qu'à l'un des amis les plus ardens et les plus éclairés de l'humanité, M. Koreff, dont la science atteste de profondes études, en même tems que sa jeunesse promet de longs services; tous deux ont médité ensemble sur l'insuffisance des précautions qui, jusqu'à ce jour, ont été conseillées aux plongeurs : tantôt ils perfectionnent celles dont on usait déjà, et tantôt ils en indiquent auxquelles on n'avait point encore pensé. La plus ingénieuse de toutes, et la plus faite pour prolonger le séjour de l'homme au-dessous du niveau de l'eau, c'est la substitution d'un poumon artificiel au poumon naturel; en effet, la partie la plus souffrante dans ce genre d'exercice, et celle dont la fatigue oblige le plus impérieusement à quitter la partie, c'est sans contredit le poumon, et l'on a tout gagné si l'on a pu donner à l'homme un supplément de respiration qui lui rende le fond de l'eau presque aussi habitable que la surface de la terre.

On verra de même avec plaisir tous les autres moyens que, d'après une méditation éclairée, on propose d'employer pour faciliter tous les mouvemens du plongeur, et faire, autant qu'il est possible, durer son séjour dans l'élément ennemi; enfin, sans oser rien préjuger sur tous les avantages qui doivent résulter de ce travail intéressant, non plus que sur les nouveaux perfectionnemens dont l'invention peut être susceptible, nous nous permettrons d'annoncer, dès aujourd'hui, que M. le baron de Drieberg et M. Koreff ont mérité la reconnaissance de tous les hommes qui se dévoueront à cette profession autrefois si périlleuse, aussi bien que de tous ceux qui les emploiront à leurs diverses spéculations. Les uns, à la vérité, ne lui devront guères que la vie dont ils paraissent faire assez peu de cas; mais les autres pourront lui devoir des trésors; car on dit que la mer en est pleine, sans compter ceux que nous lui avons confiés depuis que nous la fréquentons, et que nous lui confions tous les jours bien malgré nous : et quel délice pour des amateurs que d'exploiter à l'aise un champ à-peu-près vierge, où il y a tant à trouver et à retrouver.

Quid non mortalia pectora cogis,
Auri sacra fames?

Digitized by Google

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

Répertoire de Bibliographies spéciales, curieuses et instructives, par M. **Gabriel Peignot**, principal du Collége de Vesoul, bibliothécaire de la ville et du département, membre de l'Académie Celtique de Paris, de l'Académie de Besançon, de la Société libre d'émulation du Haut-Rhin, et de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Haute-Saone. — Un vol. in-8°. Prix, 5 fr. — A Paris, chez *Renouard*, libraire, rue Saint-André-des-Arcs, n° 55; *Allais*, libraire, rue de Savoie, n° 12.

M. Peignot est aussi laborieux que savant. Il a tourné ses études du côté de la bibliographie, et le goût qu'il a pour cette science est tel qu'il voudrait voir tout le monde s'y livrer. Il n'a rien négligé pour cela. Il a publié un grand nombre d'ouvrages dont le fonds est instructif et la forme piquante (1).

On dirait que M. Peignot a voulu populariser la science qu'il aime. Personne ne pouvait le tenter avec plus d'espoir de succès.

Si Pergama dextrâ
Defendi possent, etiam hâc defensa fuissent.

Malgré son zèle, ses efforts, ses moyens, je doute que jamais il y parvienne. La bibliographie n'est pas de ces sciences brillantes ou lucratives, en vogue et en honneur dans les salons. Je crois, pour mon compte, qu'on naît bibliographe; mais c'est à force d'études qu'on le devient.

Je possède tous les ouvrages de M. Peignot, je les ai tous lus, je les connais tous. Peut-être est-ce à ces ouvrages que je dois quelque goût pour la bibliographie: sans contredit, du moins, j'y ai puisé une grande partie du

(1) Dictionnaire des livres condamnés au feu. Deux vol. in-8°.
Curiosités Bibliographiques. Un vol. in-8°.
Etc., etc., etc.

Digitized by Google

peu que je sais ; et j'ai aujourd'hui à prononcer sur un nouvel ouvrage de l'auteur ; c'est l'écolier qui juge le maître!

Le Répertoire des Bibliographies spéciales, curieuses et instructives, est divisé en quatre parties. 1° Notice des ouvrages imprimés à petit nombre d'exemplaires ; 2° notice des livres dont on a tiré des exemplaires sur papier de couleur ; 3° notice des livres dont le texte est gravé ; 4° notice des livres qui ont paru sous le nom d'ANA.

J'ai peu de choses à dire sur les trois premières parties ; j'avoue mon ignorance et ma paresse ; mais ce peu, je le dirai pourtant.

M. Peignot dit que l'ouvrage de Bute, intitulé : *Botanical tables, containing the different family of british plants*, est tiré à douze exemplaires ; M. Dutens (2) en porte le nombre à seize.

Le Recueil de PIÈCES CHOISIES *rassemblées par les soins* DU COSMOPOLITE, etc. (3), est un ouvrage très-rare heureusement. M. Peignot en dit beaucoup plus que je n'en savais. Mais voici la description du volume, du moins d'après l'exemplaire que j'ai vu.

1°. Le frontispice ; 2° (la dédicace) A. S. A. S. Mademoiselle. Cette dédicace remplit les pages 1, 2 et 3, et est signée L. D. D., lettres que l'on explique par ces mots : *Le Duc d'Aiguillon*. Le verso de la page 3 n'est pas numéroté. 3° La préface. Elle commence à la page 4, qui est au *recto* d'un feuillet ; la page 5 au *verso* ; la page 6 au *recto* ; la page 7 au *verso*. Vient ensuite un feuillet blanc. 4° Le recueil des pièces. La pagination recommence et suit jusqu'à la page 454, où finit le recueil. 5° Une table qui a aussi sa pagination particulière, 1—9.

Je ne parle pas des fleurons du volume. Quant aux pièces qui le composent, à l'exception de l'*Epître à Uranie* (par Voltaire), *du Rajeunissement inutile* (par Moncrif), *des Misères de l'Homme* (stances de J. B. Rousseau), et de sept ou huit autres, on ne peut en citer les titres. Une ode trop célèbre et trop connue y est augmentée de trois strophes. Il y a un grand nombre de pièces italiennes.

L'Histoire de la princesse de Paphlagonie, Bourdeaux, in-12, est portée par M. Peignot à soixante exemplaires.

---

(2) Mémoires d'un Voyageur qui se repose, II, 301.

(3) Les mots imprimés ici en petites capitales sont en rouge sur le frontispice du volume.

Digitized by Google

Segrais qui fit imprimer l'ouvrage, et dans les *Œuvres diverses* duquel on l'a réimprimé, dit n'en avoir fait tirer que trente exemplaires (4).

Voici quelques livres rares dont M. Peignot ne parle pas.

I. *Nouveaux synonymes français, moraux, galans et politiques;* (par BOURBON-BUSSET). Dijon, Causse, 1789. In-12 de 22 pages. Tiré à cinquante exemplaires (5).

II. *Mémoires de Dutens;* imprimés à petit nombre, à Londres sans doute, et dont je dois l'indication à M. Dutens lui-même (6).

III. *Prisci Censorini photistici hydra mystica, sive de corrupta morali doctrina Dialogus*, Cologne, 1691. In-4° de 17 pages. C'est, dit Niceron, le premier ouvrage de Gravina qui n'y voulut pas mettre son nom, et qui fut imprimé à Naples, quoique le titre porte Cologne : il est fort rare, parce que l'auteur n'en fit tirer que cinquante exemplaires qu'il distribua à ses amis (7).

IV. *Daphnis et Chloé, traduction complète d'après le manuscrit* (sic) *de l'abaye* (sic) *de Florence. Imprimé à Florence, chez Piatti*, 1810; grand in-8° (8). Ouvrage tiré à soixante exemplaires numérotés. Les numéros ne sont pas faits à la main. Ils sont en chiffres romains, imprimés sur le frontispice. A chaque frontispice qu'on tirait, il a donc fallu faire ce qu'on appelle, en termes d'imprimerie, un remaniement.

Le traducteur est M. Courier qui a pris pour base de son édition le travail d'Amyot.

M. Renouard a suppléé à l'omission de M. Peignot en donnant comme supplément une lettre à M. Courier, qu'il a eu l'attention de joindre à tous les exemplaires du *Répertoire de bibliographies spéciales*, etc.

M. Courier a publié depuis : 1° une édition complète et toute grecque du Longus; Rome, in-4° tiré à cinquante-deux exemplaires; 2° *Lettre à M. Renouard, libraire, sur une*

---

(4) Œuvres diverses de Segrais, 1723, I, 172.

(5) Dict. des ouvrages anonymes et pseudonymes, n° 10285.

(6) Mémoires d'un Voyageur qui se repose, II, 360.

(7) Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres de la république des lettres, XXIX, 236.

(8) Ce livre portant la même date que l'ouvrage de M. Peignot, je n'ai pas besoin de remarquer que M. Peignot est très-excusable de ne pas en avoir parlé.

Digitized by Google

tache faite à un manuscript de Florence; datée de Tivoli le 20 septembre 1810, in-8° de 23 pages, sans nom de lieu, ni d'imprimeur, et dont une circonstance particulière a dû réduire le nombre à moins de cent exemplaires, supposé même qu'on en ait tiré plus de soixante.

V. *Voyage au Mont-Cindre*, 1807, tiré à douze exemplaires. Je ne connais cet ouvrage que par ce qu'en dit M. le docteur Marc-Antoine Petit, illustre chirurgien de Lyon (9).

VI. *Les nouveaux missionnaires, Laharpe et Naigeon.* 1803.

Cette satire de Chénier avait été tirée à grand nombre et allait être mise en vente lorsque l'auteur apprit la maladie de Laharpe; il ne voulut pas attaquer un homme qui ne pouvait pas lui répondre, retira tous les exemplaires de sa brochure, et dédommagea le libraire. Je ne connais qu'un exemplaire de cette pièce qui ait échappé à la générosité de Chénier.

VII. *Lettres du cit. Zarillo au cit. Millin* (Paris, 1802.) In-8°. Cette brochure a été tirée à 25 exemplaires. Le même auteur a composé un roman satirique, intitulé : *le Don Quichotte des antiquaires*. Quelques personnes prétendent que ce roman a été imprimé au nombre de dix exemplaires. D'après des renseignemens certains, je puis affirmer que *le Don Quichotte des antiquaires* n'a pas encore vu le jour.

Sur la seconde partie de l'ouvrage de M. Peignot, c'est-à-dire, sur la notice de quelques livres dont on a tiré des exemplaires sur papier de couleur, je ne ferai qu'une remarque, c'est que le livre intitulé : *Le Petit neveu de Bocace*, etc., par M. Pl. D. Amsterdam, 1787, 3 parties in-8°, est de M. Plancher de Valcour, plus célèbre sous le nom d'Aristide Valcour (10).

La troisième partie consacrée aux livres dont le texte est gravé, ne me fournira aucune observation. En revanche je m'étendrai longuement sur la quatrième partie consacrée aux ANA.

---

(9) Onan, *ou* le Tombeau du Mont-Cindre. Lyon, 1809. In-8°. Page 33.

(10) Je dois cette indication à M. Barbier qui, dans son *Dictionnaire des ouvrages anonymes et pseudonymes*, avait attribué l'ouvrage à Villemain d'Abancourt, et s'est lui-même aperçu de son erreur.

Digitized by Google

M. Peignot a parlé de tous les ANA venus à sa connaissance, soit manuscrits, soit imprimés. Du *Menagiana* il est descendu jusqu'au *Comediana* de C..... d'Aval.. Je descendrai plus bas que lui, si cela est possible.

Et d'abord, on a publié à Lille une collection d'*ana*, dont il ne parle pas. Voici ce qui compose cette collection.

Angotiana, ou *Elite de calembourgs contenant les amours du Per-pertisseur*, etc., etc., orné du portrait de Mme Angot. A Angotionopolis, chez Benoit Cruchet, 1809, in-32 de 128 pages.

Le nouvel Angotiana, ou *Recueil de bons mots attribués à la famille des Angots*. A Lille, chez Blocquel et Castiaux (sans date). In-32 de 128 pages.

Apolloniana, ou *Recueil de pièces fugitives en vers*. Au Mont-Parnasse, chez les Neuf-Sœurs. In-32 de 128 pages.

Arlequiniana, ou *Choix de bons mots du roi des arlequins*. A Paris et à Lille, chez tous les libraires. 9081. (1809.) In-32 de 128 pages.

Le nouvel Arlequiniana, ou *Recueil de bons mots, précédé de plusieurs scènes arlequines*. A Lille, chez Blocquel et Castiaux, 1181 (fin de 1810). In-32 de 128 pages.

Asiniana, ou *Recueil de naïvetés et d'âneries, dédié à l'athénée de Montmartre*. A Montmartre, chez Martin du Pré, l'an d'Arcadie. In-32 de 128 pages.

Gascogniana, ou *Recueil des bons mots des habitans des bords de la Garonne et de tous les gascons du monde*. A Bordeaux, chez Monsieur de Crac; 1809. In-32 de 128 pages.

Gastronomiana, ou *Recueil d'anecdotes, réflexions, maximes et folies gourmandes, dédié aux amateurs de la bonne chère*. A Paris, chez tous les marchands de nouveautés; 5825. In-32 de 128 pages.

Jocrisiana, ou *Recueil de naïvetés formant les aventures de Jocrisse*. A Simplicie, chez Poulot le cadet; 1809. In-32 de 128 pages. Plus un Calendrier pour l'an M. DCCCX.

Mediciniana, ou *Recueil d'anecdotes médéci-chirurgico-pharmacopoles*. A Epidaure, au temple d'Esculape, l'an d'Hippocrate. In-32 de 128 pages.

Merdiana, ou *Manuel des chieurs; recueil propre à certain usage*. A Merdianopolis, au bureau des vidangeurs. In-32 de 128 pages.

Digitized by Google

Omniana, ou *le petit Momus français; premier recueil* (j'ignore s'il en a paru d'autres). A Lille, chez Vanackère, libr.-imprimeur, Grande-Place. In-32 de 128 pages.

Proverbiana, ou *Recueil de proverbes les plus usités et les plus saillans, avec leur signification précise.* Lille, chez Blocquel et Castiaux, imprimeurs-libraires, l'an qui refuse muse.

Scaramouchiana, ou *Recueil des ruses du fameux Scaramouche, suivi des aventures d'un Flamand.* A Déridonopolis, au grand magasin de gaieté; 1809. In-32 de 128 pages.

Sphinxiana, ou *Recueil curieux d'énigmes, de charades et de logogriphes.* A Lille, chez Blocquel et Castiaux. In-32 de 128 pages. Plus un Calendrier pour M. DCCCXI.

Vadéana, ou *Recueil d'anecdotes et de discours poissards, ouvrage utile à la jeunesse qui veut se divertir pendant les jours gras* A Paris, chez Nanette Dubut, rue des Plaisirs. L'an de la Joie. In-32 de 128 pages.

Friponiana. — *Ludoviciana.* — *Mulieriana.* — *Piroviana.* Je n'ai pas vu ces quatre derniers ANA. Je crois cependant qu'ils existent; car ils sont annoncés sur la couverture de plusieurs de ceux dont j'ai rapporté les titres.

Voilà donc, de compte fait, vingt ANA que M. Peignot a passés sous silence. Combien de mes lecteurs en auraient fait autant! et moi-même je n'en ai eu connaissance que par accident, et depuis la publication du *Répertoire des bibliographies spéciales*; c'est même ce *répertoire* qui a appelé mon attention sur les ANA.

En voici encore quelques-uns dont il n'est fait aucune mention dans l'ouvrage de M. Peignot.

I. *Barbetiana*, ou *Recueil d'observations critiques sur le journal du voyage du premier consul à Bruxelles rédigé par Barbet; précédé d'une notice sur la vie de cet historien pour rire, et terminé par quelques citations de ses précédens ouvrages.* Paris, chez les marchands de nouveautés, fructidor an XI. In-8° de IV et 54 pages.

Ce n'est qu'un pamphlet, mais c'est aussi un ANA. J'en ignore l'auteur.

II. *Biographiana, by the compiler of anecdotes of distinguished persons, by Sewards.* Londres, 1799. Deux vol. in-8°. Je ne connais cet ouvrage que pour en avoir lu le titre, tel que je l'ai transcrit, dans le catalogue Tourneisen, n° 1382.

III. *Burmanniana.*

Digitized by Google

Je ne le connais que par ce qu'en rapporte Le Clerc. « Je » pourrais aussi me plaindre, dit-il (11), de ce que » M. Heuman me fait l'auteur d'une feuille volante, intitulée *Burmanniana*, que personne ne m'a attribuée en » Hollande, ni, comme je le crois, ne m'attribuera. »

IV. *Carnavaliana et Caremiana*, ou *Variétés sur le carême et le carnaval, bons mots, anecdotes plaisantes, chansons*, etc. A Bacchopolis. (A Paris, chez Contat, libraire, rue du Mail.) In-18.

Ce n'est pas un chef-d'œuvre, mais il fait nombre; ce volume, au reste, ne paraît que depuis quelques jours.

V. *Datheniana*, etc. c. à d. *Datheniana*, ou *éclaircissemens et remarques sur la version renommée des pseaumes de* Pierre Dathenus, *recueillis des anciens et vrais mémoires et manuscrits authentiques; et diverses leçons des plus illustres savans, avec les appendices nécessaires, et un cantique: le tout pour la défense de cet excellent poëte. Par et sous la direction de* Juvenalis Glaucomastix, *défenseur de l'innocence opprimée*. Utrecht, 1758. In-4°.

« Les auteurs de cette brochure (écrite en flamand) se proposent de tourner en ridicule la version des psaumes de Pierre Dathenus, qu'on chante encore (12) dans les églises flamandes des Provinces-Unies. C'est un commentaire dans le goût de celui de Mathanasius; la plupart des remarques roulent sur le style de Dathenus, sur ses mauvaises rimes, sur ses chevilles, sur ses équivoques ridicules, sur la grossiéreté de son langage, etc. Trois petites pièces qui sont à la tête de cette brochure, achèvent de la rendre intéressante. La première est une épître dédicatoire aux auteurs du *Kralingiana*. La seconde est un petit poëme ironique à la louange de Dathenus, où l'on a fait entrer les expressions les plus ridicules de ce misérable poëte. La troisième est une planche d'un prétendu marbre, qu'on suppose avoir été trouvée nouvellement, et où le pauvre Dathenus paraît affublé de deux longues oreilles. »

VI. *Dutensiana*.

Cet ouvrage forme le troisième volume des *Mémoires d'un Voyageur qui se repose*, etc., par M. Dutens, et est rempli, en grande partie, d'anecdotes et de réflexions qu'on trouve dans les deux premiers volumes.

(11) Bibliothèque choisie, tome XXV, p. 404.

(12) Annales typographiques (par Roux et Morin d'Hérouville), pour 1758, tome II, p. 207.

Digitized by Google

VII. *Kralingiana.* — Je n'en connais que le titre cité dans les *Annales typographiques*, ainsi qu'on a pu le voir dans le passage que j'ai transcrit à propos du *Dathenianа.*

VIII. *Maliciana*, ou *Plus épais n'est pas mince; recueil de bons mots, épigrammes, jeux de mots*, etc.; PAR LE DERNIER VENU. Paris, Lemaitre, imprimeur-libraire, rue Saint-Martin, n° 151; 1809. In-18. Avec cette épigraphe: *Rions aussi.* On y lit ce qui suit :

« Un réformateur voulait que tous les corps de métiers prissent des patrons analogues aux états qu'ils exercent. Les cafetiers, disait-il, fêteront saint Marc; les maréchaux, saint Cloud; les maçons, saint Pierre; les barbiers, sainte Barbe; les oiseleurs, saint Pie; les jardiniers, sainte Marguerite, sainte Hyacinthe et saint Narcisse; les cordiers, saint Longin; les drapiers, saint Casimir; les filassiers, saint Lin; les faiseurs d'almanachs, saint Janvier; les hommes en place, saint Honoré; les jouailliers, sainte Agathe; les employés aux convois funèbres, saint Maur; les avares, saint Louis; les débiteurs, saint Remy; les marbriers, saint Porphire; les guerriers, sainte Victoire; les demoiselles à marier, saint Amand; les calculateurs, saint Vincent; les marchandes de poissons, saint Polycarpe; les teneurs de bains, saint Aubin; les perruquiers, saint Crépin; les charcutiers, saint Doux; les pulmoniques, la Toussaint; les faiseurs d'*ana*, les 88. Innocents. »

« L'auteur de l'*Almanach des Gourmands* est un homme de goût. »

En dira-t-on autant de l'auteur du *Maliciana?* je l'ignore; mais, comme je l'ai déjà dit, son recueil fait nombre.

IX. *Peruviana; auctore Claudio Bartholomæo* Morisot, *Divionensi.* Lugduni Batavorum, Maire (à Dijon, chez Guyot); 1645. In-4°. On peut, sur cet ouvrage, consulter la seconde édition de la *Bibliothèque historique de la France*, du P. Lelong, n° 21870; et les auteurs auxquels cette bibliothèque renvoie.

Puisque j'en suis au chapitre des omissions, je dirai encore qu'il me semble que M. Peignot aurait dû parler, dans sa préface, de deux ouvrages composés avec les ANA, savoir : *Elite des bons mots et des pensées choisies, recueillies avec soin des plus célèbres auteurs, et principalement des livres en* ANA. Amsterdam, 1707 (tel est le titre de mon exemplaire). Deux volumes in-12; et *Nouvelle Bibliothèque de littérature, d'histoire*, etc., etc., *ou Choix des meilleurs*

Digitized by Google

meilleurs morceaux tirés des ANA, par M. G***** (Grivel), 1765. Deux vol. in-12. M. Grivel avait promis deux autres volumes, si son travail avait du succès. Je crois qu'il n'est pas allé au-delà des deux que je connais. Sa préface est une dissertation sur les ANA, et contient des notices succinctes sur *les écrivains d'après lesquels on a fait les* ANA.

Au surplus, toutes ces omissions de M. Peignot sont peu importantes. C'est pour le prouver que j'ai fait une citation du *Maliciana*, citation de laquelle je crois devoir demander pardon à mes lecteurs.

Dans un second article je passerai en revue les ANA dont parle M. Peignot, et j'ajouterai quelques détails à ceux qu'il a donnés.

A. J. Q. BRUCHOT.

DICTIONNAIRE DE MORALE, DE SCIENCE ET DE LITTÉRATURE, ou *Choix de pensées ingénieuses et sublimes, de dissertations et de définitions extraites des plus célèbres moralistes orateurs, poëtes et savans pour servir de délassement aux études, former le cœur, orner l'esprit et nourrir la mémoire des jeunes gens.* Dédié par CAPELLE à son fils, âgé de douze ans. — A Paris, chez *Capelle* et *Renand*, libraires-commissionnaires, rue J.-J.-Rousseau, n° 6.

CET ouvrage n'est qu'une compilation, mais une de ces compilations qui, par leur objet et la manière dont elles sont exécutées, sont dignes de l'attention du public. Et quels soins pourraient nous inspirer plus d'intérêt que ceux d'un père qui se fait lui-même l'instituteur de ses enfans, qui partage avec eux tout ce qu'il a d'expérience et de lumières, s'associe à la faiblesse de leur intelligence, et les met, de son vivant, en possession du plus précieux des héritages, celui de la sagesse et de la raison? Ces nobles occupations ont été, dans tous les tems, celles des hommes les plus recommandables par leur savoir et leurs vertus. C'était pour son fils que Cicéron composait ce célèbre traité des devoirs connu dans les classes sous le nom d'*Offices*. C'était pour son fils qu'un écrivain recommandable par l'étendue, la variété et la profondeur de ses connaissances, rassemblait ces dissertations

Digitized by Google

savantes et curieuses qu'il a intitulées *saturnales*. Il ne faut pas que ce mot de *compilation* nous donne une idée défavorable de l'ouvrage. Les compilations sont des livres nécessaires aux enfans qui ne peuvent avoir une nombreuse bibliothèque. Une foule de livres classiques, dont le mérite est reconnu de tous les hommes éclairés, ne sont que des compilations. Les histoires choisies de l'ancien testament, les histoires choisies des auteurs profanes, le recueil des harangues extraites de Tite-Live, Salluste, Tacite, Quinte-Curce, sont d'excellentes compilations. Au seizième siècle, lorsque le flambeau des lettres se ralluma dans toute l'Europe, ces sortes d'ouvrages devinrent fort nombreux. On publia sous le titre de *Florilegium*, de *Polyanthea*, des pensées extraites des poëtes, des orateurs, et des historiens les plus célèbres de l'antiquité : quelques-uns de ces ouvrages sont d'une étendue disproportionnée aux besoins des enfans : mais quelques autres aussi peuvent leur être très-utiles. Tel est le petit recueil intitulée : *Sententiæ selectæ ex Ovidio, Virgilio, Horatio*. Les éditions de ces livres sont aujourd'hui épuisées ou peu connues, mais on n'a pas songé encore à leur en substituer de meilleurs. Nous avons de Henri Etienne un recueil de toutes les pensées morales des poëtes comiques grecs et latins ; il y a joint des imitations, des notes, et quelques anecdotes qui en rendent la lecture plus piquante. Erasme, l'un des plus beaux génies de nos siècles modernes, n'a pas dédaigné de réunir des proverbes latins et des formules de phrases fort utiles pour les enfans. Ses livres *de copiâ rerum*, *de copiâ verborum* mériteraient de reprendre place parmi les ouvrages classiques. On était autrefois dans l'usage de faire inscrire à chaque écolier, à la tête de son devoir, une maxime extraite des livres de Tobie ou du Nouveau Testament. C'était une sage institution qui fortifiait l'ame des enfans, et familiarisait leur jeune cœur avec la vertu. Si cette institution n'existe plus, ne pourrait-on pas y suppléer en leur faisant apprendre tous les jours les plus belles maximes des moralistes, des philosophes, des législateurs et des poëtes les plus célèbres? Le livre de M. Capelle serait pour les professeurs une mine riche et

Digitized by Google

inépuisable. Un père, quand il s'agit de ses enfans, ne néglige rien, l'amour du bien l'inspire et l'éclaire, et quant il joint comme M. Capelle au sentiment de la paternité un esprit étendu et un goût exercé, il ne peut faire qu'un bon ouvrage. Le dictionnaire qu'il vient de publier réunit plusieurs avantages. L'auteur ne s'est pas contenté de rassembler des sentences, de compiler des notions sur les objets de morale, de littérature et de science; il s'est encore attaché à les lier entre elles, à les rapprocher par des nœuds presque invisibles, mais assez heureux pour que chaque article forme un tout. Il a aussi employé avec le même succès les formes dramatiques; il a su entremêler ses pensées de récits et d'anecdotes qui produisent une agréable variété, et donnent du mouvement à un ouvrage où la monotonie et la langueur sont sur-tout à redouter.

La partie dont il s'est occupé davantage est la morale. Ses autorités sont bien choisies. La plupart de ses maximes se recommandent par des noms imposans, tels que ceux de Paschal, Fénélon, Corneille, les deux Racine, La Bruyère, la Rochefoucauld, Boileau, Bossuet, Bourdaloue, Nicole, Massillon. Il eût été à souhaiter que M. Capelle se fût strictement attaché à ces grands écrivains, car l'autorité de la morale semble d'autant plus puissante qu'elle est proclamée par des hommes d'une grande renommée et d'une haute considération. Il est des noms qui suffisent seuls pour imprimer le respect. Il en est d'autres, au contraire, qui semblent rappeler naturellement les idées de plaisir et de dissipation, tels que ceux d'Ovide, de Pannard, Favard, Piron, Gentil-Bernard; d'autres qui sont trop obscurs pour former autorité. Quelles personnes ont jamais entendu parler de MM. Cardonne, Bassuel, Desboulmiers, Prade, Taverne, Dutirail, Levert, Cheffaud, etc.? J'avoue que ces poëtes sont pour moi des personnages tout-à-fait inconnus, et j'aurais mieux aimé que M. Capelle les eût laissés dans leur douce obscurité. J'en conclus néanmoins que l'auteur a beaucoup lu, qu'il n'a négligé aucune source, et que son ouvrage est le fruit d'un long travail et de cette patience exemplaire.

Digitized by Google

dont le cœur d'un père est seul capable. Tous les articles d'un dictionnaire ne peuvent pas être du même intérêt, on en trouvera peu aux mots *absence*, *compilation*, *mal avisé*, etc. Il en est d'autres au contraire qui sont d'une rare fécondité. Quel plaisir un enfant ne trouvera-t-il pas à lire les articles *amour maternel*, *amour filial*, *amour fraternel*, *amour de la patrie*? L'auteur les a enrichis d'une foule d'anecdotes touchantes et s'est très-heureusement servi des notes que M. Le Gouvé a mises à son poëme célèbre du mérite des femmes. C'est là qu'on trouvera l'épisode de M^lle de Sombreuil, le dévouement héroïque de M^lle de Cazotte, et une foule de traits admirables qui consolent l'humanité et forment un heureux contraste avec les forfaits de la révolution: ces morceaux ne sauraient manquer d'offrir aux enfans une lecture aussi utile qu'attrayante.

Quant à la partie des sciences, elle m'a paru traitée d'une manière un peu superficielle. Je ne trouve que deux lignes sur l'arithmétique, deux sur la géométrie, quatre sur l'algèbre, six sur l'astronomie, et une demi-ligne seule sur la chronologie. Je sais bien que l'auteur n'avait pas le dessein de publier des traités complets; mais on peut, dans un cadre étroit, renfermer des notions exactes et élémentaires, et sans faire un traité, indiquer les parties les plus essentielles. C'est sur-tout dans un livre destiné à l'éducation de la jeunesse qu'il est important d'éviter les erreurs. Nos livres classiques ne sont déjà que trop défectueux sous ce rapport. Tous ceux qui ont été composés par des grammairiens, ou des professeurs de belles lettres, sont, pour la plupart, remplis de fautes choquantes contre les sciences physiques et naturelles. Je remarque avec regret que M. Capelle, en décrivant le cours des saisons, n'a pas connu l'ordre des signes, et qu'il place janvier sous le signe du bélier, février sous celui du taureau, mars sous les gémeaux, quoique l'on ait établi depuis longtems, que les signes seraient comptés à partir de l'équinoxe du printems, et qu'ainsi le soleil est censé entrer dans le bélier le 20 mars, dans le taureau le 20 avril, dans les gémeaux le 21 mai; ce qui donne un ordre différent

Digitized by Google

de celui de M. Capelle. Je crois qu'il eût été nécessaire aussi de dire un mot de la précession des équinoxes, et de faire remarquer qu'aujourd'hui l'équinoxe du printems arrive dans la constellation des poissons, le solstice d'été dans celle des gémeaux, l'équinoxe d'automne dans la constellation de la vierge, et le solstice d'hiver dans celle du sagittaire, de sorte que depuis Hipparque, qui le premier a remarqué le phénomène de la précession, tout a rétrogradé d'un signe. Ces fautes sont réparables, et comme, dans ce Dictionnaire, M. Capelle n'a fait des sciences qu'une partie très-accessoire, quelques légères erreurs n'empêcheront pas que son ouvrage n'ait un véritable prix aux yeux des pères de familles qui veulent mettre entre les mains de leurs enfans des livres solides et agréables. SALGUES.

VARIÉTÉS.

CHRONIQUE DE PARIS.

MŒURS ET USAGES. — De tous les moyens de faire connaître les mœurs d'une grande ville, celui que Le Sage a employé dans son *Diable Boiteux*, est sans contredit le plus ingénieux et le plus sûr; mais, outre que le démon de Le Sage n'est pas au service de tout le monde, il est probable que les observations qu'il nous fournirait, en soulevant le toit de toutes les maisons de Paris pour nous permettre de voir ce qui se passe dans l'intérieur, donnerait lieu à une chronique plus scandaleuse que la nôtre, et dont les suites auraient peut-être quelques inconvéniens; en conséquence, nous nous en tiendrons aux mœurs, aux habitudes extérieures dont se forme, pour les différentes classes de la société, une sorte de physionomie morale où se retracent les mœurs privées.

Dans toutes les grandes villes de l'Asie et de l'Europe, on remarque sans étonnement les contrastes qui résultent de la réunion de différens peuples dans une même ville. On ne s'attend pas à trouver à Constantinople plus d'analogie entre les mœurs et les habitudes des Turcs, des Francs et des Grecs, qu'il n'en existe dans leur langage et dans

Digitized by Google

leurs vêtemens ; mais on peut s'étonner qu'à Paris, un peuple bien identiquement le même ; qu'aucun préjugé ne divise, qu'aucune considération ne sépare, se présente néanmoins dans chaque quartier sous des aspects si divers. Sans chercher cette fois à opposer le marais à la chaussée d'Antin, le Pays latin au Palais-Royal, le faubourg Saint-Germain à la Cité, nous jetterons en passant un premier coup-d'œil sur vingt nations différentes qui habitent le long de la Seine depuis le quai *de la Conférence* jusqu'au quai *de Bercy*. Toute cette partie du quai, entre les Tuileries et la place de la Concorde, est couverte de brillans équipages qui vont au château, qui en reviennent, ou qui se rendent au bois de Boulogne, en laissant loin derrière eux ces modestes voitures dont la file borde la terrasse. Le nom ridicule et tout-à-fait impropre que l'on donne à ces petites voitures publiques, ne leur fait rien perdre de leur mérite et de leur utilité aux yeux du rentier qui retourne à Saint-Germain, du militaire qui regagne la caserne de Courbevoie ; du marchand qui va passer quelques heures à sa campagne de Sèvres, de la grisette attendue à dîner dans le parc de Saint-Cloud, et qui tous, grâce à ces carioles économiques, arrivent pour 15 sous au terme de leur voyage. La vue du *port Saint-Nicolas* et du *port Saint-Paul* vous enlève à toutes les idées de luxe et d'élégance ; au milieu des bateaux de charbon, des trains de bois, des arrivages de vins de toute espèce, des porte-faix, des commissionnaires, des mariniers, vous vous croyez (à l'odeur de la pipe et au langage près) sur le quai marchand d'une ville de Hollande. A quelques pas de là, le tableau change ; les quais de *la Mégisserie* et de *la Ferraille* donnent l'idée d'un vaste encan où l'on aurait exposé toute la friperie du genre humain. Là, vous voyez se promener gravement, pendant des heures entières, des gens qui viennent, de tous les coins de Paris, se munir à très-bon marché d'ustensiles de ménage, dont les plus modernes ont vu cinq ou six générations. *Le quai de l'Horloge* est envahi par l'essaim lugubre des gens de loi qui obstruent, pendant la matinée, toutes les avenues du Palais de Justice. Non loin de là et pour faire opposition, sans doute, se trouve le nouveau Marché aux Fleurs, où l'on aime à voir, tous les mercredi et samedi, une foule de jeunes et fraîches soubrettes, venir avant le lever de *Madame* faire l'acquisition de ces gerbes de fleurs qui décorent une maison élégante depuis l'escalier jusqu'au boudoir.

Digitized by Google

Nous pourrons, une autre fois, continuer notre promenade sur les quais, au nombre de trente-trois, à partir du quai des *Bons-Hommes* jusqu'à la pompe de l'Arsenal. Là nous pourrons nous arrêter un moment pour assister au débarquement d'un de ces coches-d'eau dont la composition a déjà fourni tant de peintures grotesques aux romanciers et aux auteurs dramatiques.

— L'étranger, le provincial qui vient à Paris, s'empresse de visiter nos spectacles, nos salons, nos musées, nos promenades et même nos athénées; mais à peine en compte-t-on un sur mille qui sacrifie quelques heures à la visite des hôpitaux. Nous serions bien tentés de reprocher aux étrangers leur indifférence, mais nous craindrions de faire rougir ces honnêtes bourgeois de Paris qui, presque tous, parcourent et achèvent le plus paisiblement du monde une carrière de soixante-dix ou quatre-vingts ans, sans savoir dans quel quartier de Paris sont situés l'Hôtel-Dieu, la Charité, l'hospice des Incurables, etc.; comme ce sont d'ailleurs de fort bonnes gens, nous sommes sûrs qu'ils seront charmés du rapport satisfaisant que nous avons à leur faire. Le nombre de ces asiles ouverts à tous les genres d'infortune, à tous les maux qui accablent l'humanité, les soins, les secours, les consolations prodiguées à ceux qu'on y reçoit, attestent la bienfaisante sollicitude du gouvernement, comme les monumens attestent sa splendeur, comme ses armées attestent sa gloire. Paris est, de toutes les capitales de l'Europe, celle où ces sortes d'établissemens se trouvent en plus grand nombre. On compte à Paris vingt-deux hôpitaux civils et deux hôpitaux militaires.

L'*Hôtel-Dieu* est, à la fois, le plus ancien et le plus considérable des hôpitaux de Paris; le nombre des malades qu'on y soigne est rarement au-dessous de trois milles. Cette grande et pieuse fondation, qui remonte à l'an 660, est due à saint Landry, vingt-huitième évêque de Paris. On trouve dans l'acte capitulaire une clause assez curieuse et tombée depuis long-tems en désuétude, si même on y a jamais eu égard. Il y est formellement stipulé : « Qu'à la mort de chaque chanoine du chapitre, *le matelas* (ce qui suppose qu'à cette époque les chanoines n'en avaient qu'un), le lit de plume, le traversin et les draps appartiendront à l'Hôtel-Dieu. » Cet acte est on ne peut pas plus authentique, et nous ne serions pas surpris que les admi-

Digitized by Google

nistrateurs actuels des hospices ne fussent autorisés à le faire revivre, bien que sa date remonte à l'année 1168.

Ces philosophes spéculatifs du dernier siècle, dont il est convenu qu'on dirait tant de mal dans celui-ci, ont les premiers appelé l'attention du gouvernement sur les abus odieux auxquels cette branche d'administration était en proie : les rapports de Tenon et de Bailly ont porté la lumière dans ce chaos de douleurs et d'iniquités : M. Clavereau, dans un ouvrage plein d'intérêt et de vues utiles, a proposé des améliorations dont l'expérience n'a pas tardé à démontrer les avantages. Les salles de l'Hôtel-Dieu ne sont plus, comme par le passé, des couloirs étroits et obscurs imprégnés de miasmes putrides, d'exhalaisons délétères dont on disait avec une effrayante vérité :

La mort dans ce séjour, théâtre de sa rage,
Sous mille traits hideux répète son image.

Des administrateurs philanthropes, dont la reconnaissance et l'estime publiques peuvent seules récompenser l'honorable dévouement, sont parvenus à opérer les plus heureuses réformes, et ce vaste établissement n'est pas indigne aujourd'hui du nom divin sous la protection duquel on l'a placé.

— Depuis quelques jours toutes les promenades publiques sont abandonnées pour les Tuileries, où la foule des citoyens de toutes classes est conduite par le désir et l'espérance de voir S. M. l'Impératrice, qui se promène vers deux heures sur la terrasse du bord de l'eau. On construit en ce moment un passage souterrain qui conduira de l'intérieur du palais sur cette même terrasse.

LITTÉRATURE, BEAUX-ARTS. La ville de Paris, toujours empressée de donner à ses souverains des preuves nouvelles de respect et d'amour, a fait exécuter par les plus habiles artistes de la capitale un berceau de vermeil, incrusté de nacre de perle, dont elle a fait hommage à S. M. l'Impératrice. Ce berceau, de la forme la plus élégante, est supporté par quatre cornes d'abondance croisées en X, et par deux petits génies représentant la force et la justice. La balustrade est composée de pilastres en nacre de perle, semés d'abeilles d'or : sur les côtés de cette même balustrade, se trouvent deux camées, dont l'un représente la *Seine* recevant l'enfant royal de la main du fils de Jupiter ; dans l'autre le *Tibre*, appuyé sur son urne, sourit au nouvel

Digitized by Google

astre qui s'est levé pour lui. Le ciel du berceau est dominé par la figure de la Gloire, qui tient en main une double couronne de lauriers et d'étoiles à laquelle viennent se rattacher les rideaux. En face, à l'autre extrémité, un jeune aiglon, les yeux fixés sur la Gloire, essaye son vol et se dispose à prendre son essor. Cet ouvrage, où la richesse de la matière est bien au-dessous de la beauté du travail, a été exécuté sur les dessins de M. Prud'hon, par MM. Odiot et Thomire, avec une perfection dont il y a peu d'exemples. Le couvre-pied et les rideaux en dentelles, de la fabrique de M. de Reuss à Bruxelles, ont été brodés en lames et parsemés d'abeilles d'or dans les ateliers de M. Nourtier, rue Vivienne. Tous ces objets précieux ont été employés et mis en place avec beaucoup de goût par M. Darrac, tapissier.

— L'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* a le sort des autres ouvrages du même auteur : on le loue beaucoup, on le critique peut-être davantage, et l'on s'accorde à trouver que M. de Châteaubriand était mieux inspiré sur les ruines d'Athènes que sur celles de Jérusalem : quelqu'un a dit à ce sujet, que l'auteur ressemblait à ces habiles partisans qui n'ont de succès qu'en pays ennemis.

— La petite salle de concert des élèves du Conservatoire de musique ne suffit plus à la foule des amateurs dont une partie n'a pu trouver place aux deux premiers concerts de cette année; mais on espère que les derniers exercices de cette saison pourront avoir lieu dans la nouvelle salle. S'il est difficile de réunir une société plus brillante et mieux choisie que celle qui se rassemble tous les dimanches à deux heures au Conservatoire, il ne l'est pas moins de trouver l'occasion d'entendre d'aussi bonne musique. On convient généralement que la partie instrumentale ne laisse plus rien à désirer; sous le rapport de l'enseignement, l'école du chant est peut-être encore supérieure; mais elle n'a pas autant de moyens de mettre ses progrès en évidence : le talent s'acquiert, mais une belle voix est un présent dont la nature est moins prodigue dans nos climats que sous le ciel plus doux de l'Italie.

— L'empressement qu'on a mis, dans toute la France, à se procurer le portrait de S. M. l'Impératrice, a excité l'émulation des artistes et la cupidité des marchands. Parmi les essais les plus heureux, nous citerons le beau portrait en pied dessiné par M. Prud'hon, et plus nouvellement celui que vient d'exécuter M. Ribaud, d'après le buste de M. Rozio, modelé d'après nature à Compiègne. On

Digitized by Google

retrouve dans cette agréable composition toute la douceur, toute l'élégance, toute la grâce du modèle. Cette estampe qui se fait remarquer par une touche ferme et par un fini précieux, sera recherchée des amateurs dont M. Ribaud s'est déjà fait connaître par plusieurs ouvrages qui font partie de la collection du Musée publiée par M. Filhol. Son *Couronnement d'épines*, d'après le Titien, est un des meilleurs morceaux de l'ouvrage publiée par MM. Robillard et Laurent.

— Les curieux s'arrêtent devant tous les magasins d'estampes pour y regarder deux nouvelles productions du crayon facile de MM. Vernet, père et fils. La première est intitulée *le Gastronome sans argent:* rien de plus grotesque que la figure étique de ce pauvre diable en extase devant la boutique d'un pâtissier. Son chien, debout sur ses deux pates, est alléché, comme son maître, par la vue et l'odeur des mets les plus friands, et l'on ne sait des deux lequel a fait plus longue abstinence. L'autre dessein forme le 5e n° des *carricatures parisiennes* de M. Horace Vernet. C'est une jeune femme en négligé du matin; son canezou de velours cramoisi, sa robe courte à cinq rangs de falbalas, ses brodequins de velours noir, son charivari au col, son lorgnon à la main et sa toque surchargée de plumes, lui donnent, au premier coup-d'œil, un certain air exotique, qu'on serait pourtant fort embarrassé de retrouver ailleurs qu'à Paris.

Evénemens anecdotes. Il y a si long-tems qu'on n'avait vu de miracle qu'on aurait fini par ne plus y croire; heureusement en voici un bien constaté; il ne s'agit de rien moins que de la guérison radicale et subite d'un sourd et muet de naissance, qui a maintenant l'oreille aussi fine qu'un espion, et la langue aussi déliée qu'une femme en colère. La cure, par elle-même, et de quelque moyen qu'on se fût servi, pourrait passer pour merveilleuse; mais ce qui la met au rang des miracles véritables, c'est d'voir été opérée par un procédé renouvelé des anciens mages et transmis sans intermédiaire à M. Fabre d'Olivet, comme nous l'assure M. Lombard fils. Cette autorité pourra bien ne pas paraître suffisante à ce vieux reste d'entêtés du dix-huitième siècle, qui vont toujours demandant des preuves, pour peu qu'on cherche à leur faire croire une chose incroyable: mais nous qui ne doutons de rien, nous sommes convaincus qu'avant six mois tous les élèves de

Digitized by Google

M. l'abbé Sicard chanteront en chœur un hymne à la louange de M. Fabre d'Olivet.

— C'est avec la même confiance que nous annonçons le cours de *sens-sonologie* de M. Colomb, lequel, au moyen d'une application nouvelle de la musique à la médecine, se propose de guérir toutes les maladies par le contre-point. Pendant le cours de ses séances il fera connaître au public plusieurs morceaux de sa composition qui s'adaptent merveilleusement à sa théorie, et notamment un *sostenuto amoroso*, qui donne la colique dans un ton et qui la guérit dans un autre.

— Quelqu'un lisait tout haut un article de journal dans lequel l'auteur, caché sous la lettre O, (entr'autres idées libérales) conseille à la puissance de travailler au *désarmement* des Esprits : « Il est probable que bien des gens ont eu vent de cette mesure, interrompit M. N., à en juger par le soin qu'ils mettent à cacher leurs armes. »

— Un moderne Turcaret voulant ajouter à l'éloge que l'on faisait d'un homme de lettres qui vient de mourir, disait en soufflant, comme s'il eût soupiré : « C'était véritablement un bien galant homme que ce bon S. A... J'ai été trente ans son ami intime ; il est mort dans l'indigence et ne m'a jamais emprunté un écu. »

— Nous avons été témoins, il y a quelques jours, d'une petite rixe qui s'était élevée dans un des cafés les plus fréquentés de Paris, entre un jeune homme, aussi connu par le dérangement de ses affaires que par la gaîté de son esprit, et l'un de ces créanciers malencontreux qui, sans respect des convenances, vont relançant leurs débiteurs partout où il y a chance de les rencontrer. « Ce n'est pas ici qu'il faut venir me demander de l'argent, disait fièrement le jeune homme. Présentez-vous chez moi. — Chez vous? on ne vous y trouve jamais. — Qu'est-ce que cela signifie, Monsieur? on ne m'y trouve jamais !.... Il est vrai que je ne rentre pas avant minuit, mais apprenez que je ne sors jamais avant cinq heures du matin. » Nous ne savons pas si le créancier s'est payé d'une explication dont la galerie s'est fort amusée.

— Deux médecins causaient ensemble de leurs affaires ; l'un se plaignait du peu de succès qu'il obtenait à Paris. « Pour moi, disait l'autre, je me trouve fort bien de la province ; depuis que j'y suis propriétaire ; il n'y a rien de tel que d'être chez soi : j'ai acheté le cimetière d'Orléans, et je l'ai meublé. »

Digitized by Google

NOUVELLES BIBLIOGRAPHIQUES. Si l'on excepte quelques romans et un recueil de Contes moraux de M. Damin, nos richesses en librairie ont eu pendant la première quinzaine de ce mois un caractère très-imposant de gravité; des réimpressions, des traductions de classiques latins et français, des *Selectæ ad usum scholarum*, c'est à-peu-près tout ce qui a paru. Les seuls ouvrages qui se recommandent par la nouveauté ou le piquant de leur titre, c'est un *Abécédaire de Flore*, ou Langage des fleurs, par M. de Lachenaye, ex-militaire; et TROIS MOIS *de la vie de M. Dumaniant* EN TROIS VOLUMES. L'auteur est un homme de lettres âgé d'environ cinquante ans, et qui, à ce compte, sans même lui rien demander pour l'avenir, peut nous fournir 600 volumes de Mémoires historiques sur sa vie, ses ouvrages et sa famille. En revanche la Vie d'Alexandre est contenue dans un petit volume in-12.

NOUVELLES DES THÉATRES. On s'y prépare à célébrer un grand événement; l'étude des ouvrages qui ont pour objet cette mémorable circonstance, a suspendu toute autre espèce de travail.

Faydeau qui en est à sa neuvième chute depuis le succès de Cendrillon, pour éviter la dixième, a, dit-on, prudemment ajourné la représentation d'un ouvrage dont la musique donnait des inquiétudes. Pour se déguignoner (que l'on nous passe le terme), ce théâtre va donner une œuvre posthume de Dalayrac.

Le *Vaudeville* répète *les Pages au Sérail*; puissent-ils, en passant du service du duc de Vendome à celui du sultan, n'avoir rien perdu de leur esprit et de leur gaîté!

Les *Variétés* vont donner une imitation burlesque de Mahomet II.

La *Gaîté* s'occupe de l'acteur quatrupède qui doit nous retracer le trait du chien qui découvrit le crime du chevalier Macaire, assassin d'Aubri de Montdidier.

MODES. Il est de bon ton aujourd'hui de marcher doucement, de regarder de très-près, de parler très-bas et de ne se passionner pour rien, excepté cependant pour les croisades, dont on parle beaucoup dans les boudoirs.

— Une des choses que regrettent le plus ceux qui ont passé quelque tems aux Indes-Orientales, c'est l'usage de ce *cachundé* qui donne à l'haleine une odeur si suave, au sang un mouvement si rapide, à l'estomac une chaleur si précieuse. La composition de ces pastilles, dont les Asia-

Digitized by Google

tiques exagèrent les propriétés au point de les regarder comme une panacée universelle, était restée jusqu'à ce moment au secret; le docteur anglais James est parvenu à les imiter en Angleterre, et M. Cadet, pharmacien de S. M. l'Empereur, en suivant les mêmes procédés, vient d'obtenir en France le même succès. Point de belle qui n'ait aujourd'hui dans le coin de son mouchoir quelques pastilles de ce cachundé dont la vertu la plus puissante est celle dont on parle le moins.

— L'usage des plumes devient moins fréquent. L'annonce du printems ramène le goût des fleurs; celles que cette saison voit naître obtiennent une juste préférence, mais une branche de pêcher est ce qu'il y a de plus nouveau et de plus élégant. Les *titus* sont proscrites; on voit quelques perruques à chignon, et M. Tellier est l'homme par excellence pour ce genre de coiffure.

Les bonnets à longues pointes, nouvelle invention des lingères, se distinguent par la forme et la place de la cocarde. On parle d'une nouvelle forme de robe, demi-parure, mais elle ne paraîtra qu'aux fêtes de Longchamp.

La différence pour la parure ou le négligé des hommes consiste moins dans la forme et la couleur de l'habit, que dans l'étoffe du gilet et la longueur de la culotte : celle du négligé descend jusqu'au milieu du mollet : la culotte *habillée* couvre à peine la rotule. Y.

SPECTACLES. — *Théâtre-Français*. — *Mahomet II*, tragédie nouvelle, de M. Baour de Lormian.

Si M. Baour de Lormian ne possédait qu'un talent vulgaire, s'il n'avait pas fait *Omasis*, la critique pourrait abandonner à son mauvais sort sa nouvelle tragédie; bien et dûment sifflée à la première représentation, elle pourra se traîner encore quelque tems après sa chute, mais elle ne s'en relèvera pas : or quel intérêt peut avoir sous le rapport de l'art une médiocre production d'un talent médiocre ? qu'est-ce dans les annales du Théâtre-Français qu'une chute de plus? Ce qui fait que celle de M. Baour ne peut nous être indifférente, c'est le succès brillant que son *Joseph* a obtenu. Peut-être n'y a-t-il pas décidément prouvé sa vocation à la scène tragique; mais il y a montré beaucoup de talent pour la poésie. Lorsque ce talent s'égare, et de quelque manière qu'il s'égare, il devient utile de le redresser.

Digitized by Google

On serait tenté de croire que c'est aux conseils mêmes de ses critiques qu'il faudrait attribuer cette erreur de M. Baour. Tout en louant et en louant beaucoup son *Omasis*, on a cru devoir observer que cet ouvrage appartenait plutôt au genre de l'idylle qu'à celui de la tragédie. Qui sait si ce reproche, exagéré, sans doute, n'aura pas piqué un peu trop vivement l'auteur; si M. Baour n'aura pas songé dès-lors à en démontrer l'injustice, à faire une tragédie bien sanglante, à peindre un caractère bien féroce, et si ce n'est pas à cette petite révolte de son amour-propre que nous devons attribuer le choix qu'il a fait du sujet de Mahomet II, sujet si éloigné pour les mœurs, pour l'action, pour les caractères, de celui qu'il avait d'abord traité avec un si beau succès?

Dans le cas où ces conjectures seraient admises, il faudrait en conclure qu'ici, comme dans beaucoup d'autres circonstances, l'amour-propre n'a été qu'un fort mauvais conseiller. Sans examiner encore si le nouveau genre dans lequel a voulu se lancer M. Baour, s'accorde avec la nature de son talent; en convenant que Mahomet II est un des personnages historiques les plus propres à figurer dans une tragédie, telle qu'il la voulait faire, on ne peut s'empêcher de reconnaître qu'il y avait un grand inconvénient pour lui, à entrer dans la lice avec un homme qui, bien éloigné d'avoir son talent pour les vers, connaissait bien autrement la scène, avec ce Lanoue qui nous avait déjà donné vers 1740 une tragédie de Mahomet II.

Mais je crois entendre les amis de M. Baour s'écrier que si c'est le même personnage, ce n'est pas le même sujet, ou du moins que si c'est le même sujet, il n'est pas traité de la même manière. Hélas! cela n'est que trop vrai, et voilà précisément de quoi je me plains. La base des deux ouvrages est la situation du sultan combattu entre son amour pour la gloire et celui qu'une esclave chrétienne lui a inspiré; dans tous deux le mobile qui met tour-à-tour ces passions en jeu, est une révolte des janissaires indignés de l'inaction et de l'amour de leur sultan; dans tous deux..... mais ce n'est point ici le lieu de faire le rapprochement de ces deux compositions tragiques; et peut-être se présentera-t-il plus simplement et plus naturellement de lui-même après que nous aurons rendu compte de celle de M. Baour.

Mahomet II est depuis long-tems paisible possesseur de Constantinople; il a déjà tué cette Irène qui figure dans la

tragédie de Lanoue, et il s'est livré à un nouvel amour. Eronime, nièce du dernier Constantin, en est l'objet; mais elle n'y répond pas comme Irène. Au milieu du sac de Constantinople, elle a été sauvée par Soliman, visir de Mahomet, et en est devenue amoureuse. Tombée depuis entre les mains du sultan, rien n'a pu la rendre infidèle; et comme l'amour s'irrite par les difficultés, Mahomet est prêt à épouser Eronime, à tout lui sacrifier pour obtenir son cœur. Ce projet, très-impopulaire auprès de ses musulmans, est sur-tout très-inquiétant pour Zulima, sultane régnante; elle a de Mahomet un fils nommé Bajazet, qu'elle a cru jusqu'ici destiné à l'Empire; mais si elle est chassée du trône par une rivale, comment l'assurera-t-elle à son fils? ou si seulement le visir conserve la faveur dont il jouit auprès de son maître, comment balancera-t-elle l'influence de ce ministre, qui loin de s'intéresser à Bajazet, veut faire passer ses droits à un autre prince? Une révolte qu'elle fomente parmi les janissaires lui offre un moyen de se défaire d'Eronime: le secret des amours d'Eronime et de Soliman, secret qu'elle a surpris dans une conversation nocturne, lui donne l'espérance de perdre le visir; et c'est en menant de front ces deux projets qu'elle seule produit l'action de cette tragédie, car c'est elle seule qui met les autres personnages en mouvement.

Le premier acte a cette simplicité qui ne déplaît pas dans les ouvrages de ce genre. On n'y remarque que deux scènes: dans l'une Zulima expose ses desseins à sa confidente; dans l'autre Mahomet parle de son amour à Soliman, et ne peut marquer assez d'étonnement de voir Eronime insensible à sa passion; il ne peut expliquer sa froideur qu'en la supposant prévenue pour un autre. Il cherche quel peut être ce rival préféré, et le menace du châtiment le plus funeste. Soliman combat l'amour de son maître, et garde très-prudemment son secret.

La première scène du second acte achève l'exposition: Eronime y raconte ses malheurs à sa confidente, afin d'en instruire le public. Mahomet vient ensuite lui proposer sa main qu'elle repousse avec horreur. Le sultan irrité la menace de toute sa fureur et la renvoie. Soliman vient le consoler. C'est là qu'il renouvelle cette scène de Lanoue, où l'aga des janissaires réveille dans le cœur de Mahomet la soif de la gloire afin d'y éteindre l'amour: seulement la harangue du visir Soliman n'est pas aussi désintéressée. En engageant son maître à partir pour l'armée, il a l'espoir qu'on le lais-

Digitized by Google

sera à Constantinople avec sa princesse; mais il n'obtient que la moitié de ce qu'il demandait. Mahomet consent à partir, mais il veut emmener Eronime, et laisse son visir consterné.

Jusqu'ici l'action est à peine commencée, mais la dernière scène de cet acte va lui donner du mouvement: c'est la meilleure et peut-être la seule de l'ouvrage. Zulima paraît : elle profite du désespoir où elle trouve Soliman pour lui proposer d'enlever Eronime; le fidèle visir s'y refuse; mais la sultane lui dit qu'elle a surpris son secret, qu'il dépend d'elle de le perdre avec Eronime, et alors Soliman se décide à profiter des offres de Zulima pour sauver la princesse, sans toutefois promettre de l'accompagner.

Au troisième acte la scène change : on se trouve dans l'intérieur du sérail, dans l'appartement d'Eronime. La scène dont nous venons de rendre compte, faisait supposer que l'auteur rachèterait cette licence par de grands effets, et malheureusement l'attente qu'il avait fait naître n'a point été remplie. Eronime a gémi d'abord avec sa confidente. Soliman est venu ensuite lui proposer de partir; Eronime ne demandait pas mieux pourvu qu'il fût du voyage, et il a eu la cruauté de s'y refuser. De-là s'est élevé un débat où le pauvre Soliman ne jouait pas le plus beau rôle et au milieu duquel les deux amans ont été surpris par Mahomet. Averti par la sultane qui s'était flattée de se défaire ainsi d'un seul coup et du visir et de la maîtresse, l'assassin d'Irène est accouru furieux; on a cru qu'il allait frapper ses deux victimes, mais il a trompé et l'espérance de la sultane et la prévision du public. Il s'est contenté de mettre plusieurs fois la main sur son poignard, d'accabler son visir de reproches, puis il a fait arrêter les deux coupables; il est sorti pour aller délibérer ailleurs sur leur sort, et nous sommes sortis avec lui du harem pour retourner à la décoration du premier acte : cela valait bien la peine d'en changer!

Le quatrième commence mieux que le troisième ne finit. Quelques mots échappés à Soliman ont fait concevoir à Mahomet des soupçons sur la sultane; il veut l'interroger; il lui demande comment elle a été instruite de l'amour d'Eronime, pourquoi elle l'en a averti si tard? les réponses de la sultane confirment ses soupçons : une véritable scène de tragédie se noue; c'est dommage qu'au lieu de la dénouer, l'auteur l'ait interrompue d'une manière qui ne rappelle que la tragédie des boulevards. Nos lecteurs se souviennent

Digitized by Google

souviennent peut-être encore de cette révolte des janissaires préparée par la sultane et dont Mahomet ni son visir ne savent rien. Mais peut-être aussi ont-ils pensé que la sultane en retarderait l'explosion dans un moment où elle peut se flatter d'être délivrée à moins de frais de Soliman et d'Eronime : en ce cas, ils se sont encore trompés ; la révolte éclate, et l'on vient annoncer à Mahomet que les noms de la sultane et de son fils sont le cri de ralliement des séditieux. Cela met fin naturellement à l'interrogatoire, et dès ce moment les incidens se précipitent avec la plus grande rapidité. Soliman, prisonnier naguères, arrive le sabre à la main. Les factieux l'ont tiré de prison, et lorsqu'il a refusé de se mettre à leur tête, loin de le tuer, ce qui est assez la manière des séditieux, ils lui ont permis de rentrer au sérail avec quelques soldats demeurés fidèles. Le bon Soliman vient offrir à Mahomet leurs services et les siens ; mais le fier sultan les repousse. Il ordonne d'arrêter la sultane qui, certaine de mourir, se donne la consolation de lui dire tout ce qu'elle a sur le cœur ; puis il sort pour aller seul réduire les rebelles.

Le dernier acte est encore plus mélodramatique que celui-ci. Il commence par un beau récit de la manière dont Mahomet a apaisé la sédition en coupant lui-même la tête de la sultane pour laquelle on s'était révolté, et en la jetant aux mutins. Bientôt Mahomet reparaît en personne ; voulant décider le sort de Soliman et d'Eronime, il les fait appeler. Tous deux se croient perdus et se disent les choses les plus tendres. Mahomet tâte encore son poignard, que toutes ces tendresses devraient encore aiguiser, et cependant, après une mûre délibération, c'est la pitié qui l'emporte. Mahomet dit aux deux amans qu'il leur laisse la vie ; il leur conseille de partir bien vite de peur qu'il ne change de résolution. Soliman se jette aux pieds d'Eronime assise sur un divan, et l'on croit la pièce finie : mais ce n'était pas pour rien qu'Eronime avait eu l'audace de s'asseoir devant le sultan. Le bon, l'honnête Soliman avait encore une fois compté sans son hôte. Eronime s'est empoisonnée parce qu'elle l'a cru mort, et c'est elle qui meurt en sa présence. Ce second dénouement, dont le défaut n'était pas de s'être laissé deviner, a déplu tellement au public qu'il n'a pas voulu entendre la morale que l'auteur en a tirée. Talma-Mahomet, qui devait la prêcher à Damas-Soliman, a cependant fait bonne contenance. Nous ne pouvons dire combien de vers il a débité sans être

Digitized by Google

entendu, mais enfin le tumulte s'est calmé et les derniers sont parvenus jusqu'aux oreilles de l'auditoire. La toile baissée, l'auteur a été demandé, et ceux qui avaient sifflé sa pièce l'ont laissé nommer avec une complaisance bien perfide, car on serait tenté d'en conclure qu'ils avaient sifflé avec toute l'impartialité possible et sans aucune prévention.

Nous croyons en effet qu'après l'analyse que nous venons de mettre sous leurs yeux, nos lecteurs trouveront la sentence équitable. Sans revenir sur toutes les invraisemblances que nous avons indiquées, ils auront remarqué que le plus grand défaut de l'ouvrage est de manquer de cet intérêt qui fait pardonner tant d'invraisemblances. Des quatre personnages principaux de cette tragédie, quel est celui, nous diront-ils, dont on peut partager les sentimens ou les situations ? Ce n'est sûrement pas cette sultane, mère forcenée qui sacrifie son époux, et risque une révolution dans l'espoir incertain de faire régner son fils : ce n'est point ce Mahomet autour de qui tout le monde conspire sans qu'il s'en doute, qui est trompé par sa femme, par sa maîtresse, par son visir, que l'on voit toujours prêt à poignarder, ou à couper des têtes, et qui finit non-par tuer sa maîtresse comme Orosmane, comme Otello, comme le Mahomet de Lanoue, ce qui est éminemment tragique, mais par exécuter une femme qu'il a depuis long-tems oubliée, une femme qui mérite la mort en qualité de conspiratrice, ce qui n'est que l'œuvre d'un bourreau. S'intéressera-t-on à ce Soliman, visir très-fidèle, mais sans prévoyance, amant très-tendre, mais sans énergie, et qui ne remplit ni les devoirs de l'amant, ni ceux du visir? Nos affections enfin se porteront-elles sur cette Eronime, esclave de Mahomet et fille des Constantins? Sous ce double rapport, elle est sans doute très-intéressante; mais elle cesse de l'être par l'amour auquel elle se livre, jusqu'à vouloir unir son sort à celui d'un esclave vainement paré du titre de visir. Pourquoi, nous dira-t-on, n'avoir pas suivi plus fidèlement l'histoire? A quoi bon cet amour d'Eronime, qui en justifiant la jalousie de Mahomet justifierait aussi sa vengeance, que cependant il n'accomplit pas ? Mahomet serait bien plus tragique si, après avoir calmé la révolte des janissaires que son amour a soulevés, il sacrifiait sa maîtresse, non à la crainte que les mutins lui inspirent, mais à son féroce amour de la gloire, qu'un autre amour lui fait oublier. Eronime serait bien plus intéressante si elle était amou-

Digitized by Google

reuse non du visir, mais du Sultan; si malgré son amour, elle attendait pour l'épouser l'aveu de son père; si même le consentement de son père ne la décidait que parce qu'elle espère comme lui adoucir par son hymen le sort des chrétiens. Dans cet état de choses, on n'aurait plus besoin du personnage de Soliman que pour ranimer l'ambition de Mahomet, pour réveiller en lui l'amour de la gloire. Ce personnage ne serait plus son rival, ce qui, comme on l'a observé, rendrait ses vues plus pures, son dévouement plus généreux; et si au lieu d'en faire un jeune homme qui doit tout à Mahomet, on supposait que c'est un vieux guerrier à qui Mahomet, au contraire, doit son éducation et ses premiers succès dans la carrière des armes, on sent combien ce personnage, quoique simplement accessoire, deviendrait noble et touchant, combien son ascendant sur Mahomet acquerrait de vraisemblance! Enfin, nous dira-t-on toujours, pourquoi au lieu de cette sultane qui conspire, on ne sait comment, et dont la puissance est une énigme sous un conquérant tel que Mahomet, pourquoi ne nous a-t-on pas fait voir de véritables chefs de conjuration, des hommes véritablement à craindre, tels qu'un visir, un muphti, également alarmés par l'hymen de Mahomet, pour les intérêts de la religion et pour ceux de l'empire? A tout cela nous n'avons rien à répondre : nous sommes frappés nous-mêmes de la supériorité de ce plan, et nous croyons fermement que M. Baour s'en serait rapproché... si ce n'était celui de Lanoue. Il a voulu traiter le même sujet et le traiter d'une autre manière, il y a gagné ce que l'on gagne pour l'ordinaire lorsque l'on s'avise de refaire ce qui a déjà été bien fait, car il est difficile que l'*autrement* du bien ne soit pas au moins médiocre.

On nous demandera sans doute à présent, si, en se trompant dans le choix du sujet, M. Baour a du moins été plus heureux dans celui du genre? Nous ne le croyons pas. Il n'est point appelé à se servir du poignard et de la coupe empoisonnée de Melpomène. Il a eu beau prêter à son Mahomet des discours terribles, on a vu qu'il n'a pu le décider à une action vraiment tragique, et qu'il a passé le but lorsqu'il a cru l'avoir atteint; sa sultane est d'une exagération qui trahit le défaut d'un sentiment véritable; sa princesse s'empoisonne si maladroitement que personne ne la plaint, et son Soliman, qui sans doute est le plus

fidèle de tous les musulmans, est de tous les amans le moins tragique.

Nous avons examiné le sujet et l'intrigue de cet ouvrage ; nous en avons considéré les caractères ; il nous resterait à parler du style. Quoiqu'il soit difficile d'en juger à une première représentation, nous croyons pouvoir dire qu'il n'est pas indigne de celui de *Joseph*, et c'est en faire un assez bel éloge. Nous pourrions le justifier en citant quelques beaux vers que nous avons retenus ; nous pourrions citer aussi quelques locutions hardies jusqu'au ridicule ; mais nous croyons qu'il est plus sage d'attendre l'impression.

M.

P. S. Comme nous achevions cet article, nous avons reçu celui qui a paru dans un journal très-célèbre, sur le nouveau *Mahomet II*. Nous y avons lu avec étonnement qu'un opéra très-oublié, quoique très-récent, et qui porte le même titre, a fourni à M. Baour de Lormian presque toute l'intrigue que nous venons d'analyser. On nous avait déjà fait remarquer que l'idée de faire projeter par la sultane l'enlèvement d'Éronime, était empruntée de *la Caravane*, et cela nous avait chagrinés ; mais la découverte de M. Geoffroy est bien autrement affligeante. Elle l'est d'autant plus que, s'il faut en croire le critique, M. Baour ne s'est encore écarté de l'intrigue de l'opéra que pour la gâter, et que d'ailleurs telle intrigue bonne pour un opéra ne vaut rien pour une tragédie. Nous voudrions bien que cet emprunt fût moins constaté ; car, en bonne conscience, si M. Baour ne voulait faire que des vers et non une tragédie, il est tout-à-fait inexcusable de n'avoir pas adopté le plan de Lanoue plutôt que celui de l'opéra.

Théâtre du Vaudeville. — Quelques circonstances particulières ayant retardé l'impression de l'article dans lequel nous rendions compte de la première représentation de *la Belle au bois dormant*, vaudeville en deux actes, nous nous garderons bien de donner aujourd'hui ce compte rendu qui n'aurait plus le mérite de l'à-propos : nous nous contenterons de dire que chaque représentation confirme le succès que cette nouvelle production de MM. Bouilly et Dumersan avait obtenu à sa première apparition.

La gaîté que les auteurs ont su répandre dans le dialogue, la tournure piquante des couplets, assurent à *la Belle au bois dormant* une longue existence après son ré-

Digitized by Google

veil, et justifient les applaudissemens qu'elle reçoit chaque jour.

Il y a des gens qui regrettent qu'on les amuse, qui se fâchent quand on les a divertis; ils protestent pour ainsi dire contre le plaisir qu'ils ont eu. Le vaudeville de *la Belle au bois dormant*, a dit un triste frondeur, n'est bon qu'à amuser les petits enfans : d'accord, mais les grands enfans s'amusent aussi des contes que l'on fait pour les petits, et M. Bouilly auteur du joli ouvrage des *Contes à ma Fille*, avait prouvé qu'il savait trop bien en faire, pour que l'on ne fût pas certain de la réussite de celui-ci.

Nous ne pouvons parler de cet ouvrage sans faire mention de Joly, qui a fait preuve d'un véritable talent dans le rôle d'un jeune pâtre.

Troisième lettre de l'un des Rédacteurs du MERCURE *à ses confrères, sur* l'Opera seria.

Paris, 15 mars 1811.

Le retard de ma seconde lettre, Messieurs, n'a ralenti ni le cours du tems, ni l'activité de la compagnie italienne de l'Odéon. Une semaine perdue pour ce que j'avais à dire de *Pirro* a mis à sa place, comme nouveauté, *la Griselda*. Parlons cependant encore une fois de *Pirro*, qui n'en restera pas moins, sans doute, au théâtre, et dont les amateurs espèrent jouir long-tems.

Plus on l'entend, plus on y trouve de beautés, de ces beautés simples et franches, que l'art seul n'apprend point à produire, et qui sont le fruit du génie le plus heureusement inspiré. On voit dès l'ouverture de la scène que le sujet s'est emparé du compositeur. Le premier morceau est largement conçu et conduit avec l'ordre, la clarté, le naturel qui appartiennent à cette belle école. Pyrrhus, à qui la Grèce a fait demander le sang de Polyxène, déclare fièrement qu'il veut abaisser l'orgueil de la Grèce, et que c'est à Polyxène même qu'il donne sa main. Sans s'inquiéter des mouvemens de surprise et des murmures que cette déclaration excite autour de lui, il s'avance vers elle, et lui exprime sa tendresse, tandis que Polyxène se livre aussi aux douces espérances que ce choix lui donne, et que leur chant expressif et suave contraste avec l'agitation des autres parties, agitation cependant, comprimée par la présence de Pyrrhus, et qui s'exprime sans oser éclater.

Digitized by Google

Il faut, je l'avoue, s'être formé de singulières idées de ce qu'on nomme de la musique dramatique pour croire qu'un pareil morceau et tant d'autres dans le même opéra, et dans tant d'autres opéras italiens, n'en sont pas.

Le duo entre Pyrrhus et Polyxène, quelques scènes après, n'est pas moins théâtral; les craintes de l'une, les promesses de secours et les témoignages d'amour de l'autre, sont rendus par les deux parties de chant et par l'orchestre avec des effets pleins de passion et de chaleur. Polyxène se croit menacée par le courroux du ciel et par celui des Grecs; Pyrrhus la rassure; elle n'a rien à craindre, il est près d'elle. On ne peut entendre sans émotion ces simples mots, si bien prononcés par M. Crivelli : *Calmati, teco io sono.* Mais le trouble croît, son expression devient plus forte, et Mme Festa ne rend pas moins bien les terreurs de Polyxène, que lui, la confiance et l'intrépidité de Pyrrhus.

J'en dirais autant du bel air *dal seno discaccia*, dans lequel Pyrrhus, alternativement, rassure Polyxène et menace Ulysse, et plusieurs fois interrompu ou accompagné par le chœur des soldats grecs, qui menace aussi le roi d'Ithaque, reprend toujours avec une expression nouvelle ses menaces et ses assurances d'amour; mais je trouve à ce morceau le double défaut de faire jouer à Ulysse qui reste muet un rôle trop avilissant, et de diminuer d'avance l'effet de la belle scène du second acte, où, au chœur près, Pyrrhus, Polyxène et Ulysse se retrouvent dans la même situation.

Cette scène devant le tombeau d'Achille, dont j'ai donné une légère idée dans ma seconde lettre, est un morceau vraiment admirable dans sa simplicité, et M. Crivelli en rend la belle déclamation en acteur et en chanteur consommé. Son dialogue avec Polyxène ne fait pas une moins vive impression. Le touchant *cantabile* qu'il lui adresse, est interrompu par la marche militaire qui annonce l'arrivée d'Ulysse et de ses soldats. Sur l'air même de cette marche, *qui s'avance?* dit Pyrrhus; *c'est Ulysse!* Ah!, ne crains rien, ajoute-t-il en parlant à Polyxène (et la marche continue toujours), ne crains rien, que le traître vienne, qu'il nous trouve heureux, et qu'il tremble. Devant lui, devant Ulysse même qui s'avance, il reprend le motif de son premier chant d'amour; mais Ulysse ose avancer encore; il paraît vouloir se saisir de la victime. Pyrrhus entre en fureur, et se partage, dans la dernière partie de son air, entre les menaces qu'il fait à Ulysse et sa tendresse pour

Digitized by Google

Polyxène, dont il se déclare plus énergiquement que jamais le défenseur et l'époux.

On sent qu'il y a un inconvénient assez grave à répéter, ou à-peu-près, cette situation au premier acte; je dis à répéter; car cette belle scène du second est dans la partition originale, et l'autre n'y est pas. Nous avons déjà vu que cette partition a éprouvé plusieurs autres métamorphoses. N'ayant pu me procurer sur ce fait les renseignemens dont j'aurais eu besoin, je suis réduit aux conjectures, et voici celle que je hasarde, au risque de me tromper : il y a deux expressions dans notre langue qui ne m'ont jamais coûté à prononcer ni à écrire; c'est : *Je me suis trompé*, et *je ne sais pas*.

Je crois donc que lorsqu'on a remis au théâtre à Naples, il y a peu d'années, l'opéra de *Pirro*, on y a fait des changemens, et ajouté plusieurs morceaux dont Païsiello lui-même a refait la musique. Je mettrais de ce nombre le chœur des jeunes Grecques dialogué avec Polyxène, au commencement du premier acte, qui est tout-à-fait dans sa manière; le duo agité dont j'ai parlé, entre Polyxène et Pyrrhus; le *terzetto* entre Climène, Polyxène et Pyrrhus, *Gelido, palpitante*, dont la dernière partie sur-tout est du plus grand effet; peut-être cet air menaçant de Pyrrhus à Ulysse, entremêlé de chœurs, quoique je le pense moins que des autres; quelques morceaux ou chœurs du second acte, et le joli final, *la placida calma*, qui n'est pas dans la première partition.

Les morceaux ajoutés à Paris sont, outre les deux airs de Cimarosa chantés par M^me^ Festa, celui que chante M. Guglielmi, air fort agréable, et qu'il exécute avec beaucoup de grâce, mais dont j'ignore l'auteur; le duo du second acte entre Pyrrhus et Polyxène, *Che miro ! il mio bene*, que je ne sais trop non plus à qui attribuer. S'il n'est pas de Païsiello, il me paraîtrait être de Nazzolini, compositeur original, enlevé à la fleur de l'âge, et dont ce duo me semblerait avoir la coupe et la marche particulière. Restent quelques effets de théâtre et des chœurs de prêtres vers la fin; nous avons ici tel maître assez habile pour les avoir ajoutés à un opéra de Païsiello, sans craindre qu'ils y fissent de disparate.

Notez, Messieurs, que tous les morceaux que je conjecture pouvoir être de Païsiello lui-même, je ne serais nullement étonné d'apprendre que tel habile maître dont je vous parle les eût faits. L'extrême habileté peut, quand

Digitized by Google

il le faut, prendre toutes les formes, et s'assortir à tous les styles. Mais le travail le plus considérable, et qui mérite peut-être le plus d'attention, quelque main qui s'en soit chargée, est celui du récitatif. Dans *Pirro*, comme dans tous les opéras italiens, tant sérieux que bouffons, il est simplement accompagné de la basse. Cette nudité déplaît en France; on a cru devoir la cacher en revêtant d'accompagnemens les scènes de tout l'opéra d'un bout à l'autre. Je ne suis pas bien persuadé que l'on ait eu complètement raison. On fatigue par cette continuité du bruit de l'orchestre l'organe le plus délicat que nous ayons; on amortit d'avance une partie de l'effet des morceaux de chant et des ritournelles instrumentales; enfin on se prive de moyens précieux de nuances et de variété.

J'ai toujours regretté que dans notre révolution musicale, M. Gluck, dont le récitatif n'est le plus souvent qu'un récitatif italien adapté à notre langue, n'ait pas établi plus d'économie dans la manière dont il l'accompagne, et qu'il n'ait pas gradué cet accompagnement depuis le seul coup d'archet des basses, dans les scènes simplement déclamées, jusqu'à la plénitude de l'orchestre, et aux traits imitatifs des instrumens selon le progrès des passions et les développemens du dialogue. C'était ici, en quelque sorte, une seconde révolution, et mes regrets se sont renouvelés en voyant que l'on n'a pas cru devoir saisir cette occasion pour avancer notre éducation musicale, qui va toujours un peu lentement.

J'aurais, Messieurs, bien des choses à dire sur ce sujet, sur le récitatif italien en général, et peut-être aussi sur le nôtre; mais pressé par le tems, je ne puis qu'indiquer ici le point de vue sous lequel j'aurais voulu traiter cette question, l'une des plus intéressantes que présente la musique théâtrale, et dont on s'est jusqu'à présent le moins attentivement occupé.

J'aurais aussi voulu parler du grand *finale* du premier acte, morceau d'une si grande étendue, d'une variété si bien ménagée, et d'un si bel effet dans toutes ses parties. Enfin, j'aurais bien quelques observations à faire sur deux ou trois points particuliers, tels que certaines altérations dans la scène et le duo entre Darès et Polyxène au second acte, l'un des plus agréables que Païsiello ait écrits, et que l'on a fini par retrancher entièrement; tels encore que la suppression faite par M. Crivelli d'une tenue de deux

Digitized by Google

mesures, par où commence son cantabile : *Cara negli occhi tuoi*, et pendant laquelle les accompagnemens tracent un dessin qui s'accorde avec ce qui précède et avec ce qui suit, suppression qui nuit à l'expression de ce début de l'air, et que je puis d'autant moins concevoir, qu'il me semble que la voix de M. Crivelli y mettrait tout le charme qui a été dans l'intention de l'auteur ; etc.

Mais il est tems de finir de vous parler de *Pirro*. Il forme, dans une des principales branches de l'art dramatique, une époque bien intéressante pour la France ; et c'est principalement sous ce rapport qu'il m'a paru devoir être envisagé. A en juger par la manière dont le public a accueilli cet essai, l'*opera seria* italien sera désormais, comme l'*opera buffa*, une source de jouissances très-vives pour les amateurs libres de préjugés, un moyen fécond de variété dans les plaisirs des spectateurs même indifférens ; enfin, une excellente école où l'on pourra s'instruire de plus en plus de ce qui appartient vraiment à l'art de la musique parmi les effets qu'on lui attribue, des procédés les plus analogues à la vraie nature de cet art, et de la manière dont la bonne musique doit être chantée pour exprimer tous les sentimens, sans altérer le charme de la voix humaine, et sans blesser ni effaroucher l'oreille qui est en musique, comme en autre chose, le véritable chemin du cœur.

Agréez mes salutations, GINGUENÉ.

Digitized by Google

POLITIQUE.

Les faux bruits de paix avec la Russie inquiétaient le gouvernement ottoman, et lui donnaient lieu de craindre qu'on prît avec moins d'activité les mesures qu'il ordonne pour la continuation de la guerre. Il vient de publier des défenses sévères à cet égard, en même tems il a fait un nouvel appel aux peuples; il les engage à se ranger sous l'étendard du prophète, et à marcher au secours de la patrie; lui-même prend l'engagement d'entrer en campagne au commencement du printems et de se mesurer à l'ennemi. Le soin de la marine occupe également le Grand-Seigneur. Les matelots de l'Archipel se sont rendus à Constantinople pour y recevoir une destination ultérieure. Tout est tranquille dans la capitale; la fermeté du Grand-Seigneur ne s'est pas démentie, la plus exacte subordination règne parmi les janissaires. La tranquillité règne aussi en Egypte, ainsi qu'à Bagdad. Les insinuations des Anglais n'ont produit de la part de quelques beys qu'un impuissant effort. Plusieurs pachas vont diriger leurs troupes contre les Wahabites, et l'on espère déjà reconquérir la ville sainte, dépositaire du tombeau du prophète. Nous avons dit que 500 Russes étaient entrés à Belgrade, ils doivent occuper incessamment la citadelle. Les membres de l'assemblée servienne qui s'était dissoute sont revenus à Belgrade; on est impatient de savoir quels seront les résultats de cette première disposition. Vingt mille Russes sont dans les environs. Le gouvernement autrichien a défendu toute exportation de denrées et de vivres sur cette partie de ses frontières.

Le gouvernement russe forme quelques régimens nouveaux, douze d'infanterie et trois de chasseurs; les chefs sont déjà nommés. On contraint à servir ceux des serfs qui se font inscrire frauduleusement parmi les fabricans. Des mesures relatives aux finances ont aussi été prises; elles concernent les revenus de 1811. Les revenus de l'Empire ont reçu, sans y comprendre les recettes extraordinaires et temporaires, mais en comptant seulement les revenus fixes, un amortissement de près de 100 millions de

Digitized by Google

troubles. En conséquence, le manifeste du 2 février qui interdit tout accroissement dans les assignations de banque est maintenu, comme loi fondamentale et sacrée, et de nouveaux impôts ne seront point établis. Les compagnies du gouvernement et les compagnies civiles qui existent maintenant, passent de l'autorité civile à l'autorité militaire, et le ministre de la guerre sera chargé de leur organisation : jusque-là elles resteront sous leurs chefs existans, et feront le service auquel elles sont affectées.

La gazette de la cour de Vienne a fixé toutes les incertitudes sur les bruits qui couraient relativement au voyage de l'archiduc François. Il est arrivé le 30 janvier à Salonique en Macédoine. Il était dans l'intention de s'embarquer sous peu pour se rendre à Cagliari, auprès de la reine de Sardaigne sa sœur. Le cours de la bourse a été moins favorable au commencement de mars qu'à la fin du dernier mois; cette rechute est attribuée au bruit qui a couru de l'envoi dans les provinces de dépêches relatives aux finances, et destinées à être ouvertes le même jour.

La commission établie pour l'amortissement des billets de banque a publié le résultat de ses recherches; la somme totale des billets en circulation est d'un milliard soixante millions de florins. Depuis son établissement, la commission a amorti près de quatre millions en monnaie de cuivre. La vente des domaines appartenans à des corporations religieuses se poursuit.

La censure de l'imprimerie a reçu à Vienne une direction plus modérée. L'établissement de cabinets de lecture dans les grandes villes est toléré. Ces établissemens doivent se composer sur-tout d'ouvrages capables de donner une solide instruction, et des notions positives sur les sciences utiles; la plupart des romans en sont bannis, on les regarde comme une lecture, sinon dangereuse, au moins superflue.

La diète saxonne continue ses opérations; voici à cet égard quelques détails qui pourront intéresser :

« On a manifesté, dit une feuille allemande, dans plusieurs provinces de cette monarchie, le vœu que la diète annuelle proposât d'imposer les biens de la couronne et ceux de la noblesse. On espère plus que jamais de voir ce vœu accompli à la satisfaction générale, de même que celui de voir accorder à l'avenir à tout le monde des droits égaux aux emplois publics; car des personnes bien instruites des travaux de la diète assurent que plusieurs membres des

Digitized by Google

Etats ont proposé d'admettre des roturiers aux charges qui, jusqu'à présent, étaient exclusivement réservées à la noblesse, soit parce que les priviléges sont abolis maintenant dans tous les Etats de la Confédération du Rhin, soit pour mettre un terme aux plaintes des classes non privilégiées sur les torts et les injustices dont elles prétendent avoir à souffrir. Tous les Saxons vraiment attachés à leur patrie attendent avec empressement cette importante réforme que réclame l'esprit du tems, et qui est si conforme à l'amour de la justice dont est pénétré notre auguste souverain. »

On ajoute que la diète, après des débats très-vifs et très-animés, a pris une résolution au sujet de l'établissement d'une certaine égalité entre les provinces; mais qu'une partie des opposans a protesté contre cette résolution qui a été communiquée officiellement au roi. Les ministres des conférences ont été chargés de rédiger un rapport sur ce grand objet.

Le décret de réunion des anséatiques, et d'une partie du territoire du royaume westphalien à l'Empire français, s'exécute graduellement. En remettant cette partie de son territoire au pouvoir de l'auguste protecteur de la Confédération du Rhin, le frère de ce monarque, le roi Jérome, a publié la proclamation suivante :

« Habitans du territoire westphalien, réunis à l'Empire français!

» Les circonstances politiques m'ayant déterminé à vous céder à S. M. l'Empereur des Français, je vous dégage du serment de fidélité que vous m'avez prêté.

» Si quelquefois vos cœurs ont su apprécier les efforts constans que j'ai faits pour votre bonheur, je désire en recueillir la plus douce récompense en vous voyant porter à S. M. l'Empereur et à la France le même amour, le même dévouement et la même fidélité dont vous m'avez si souvent donné des preuves, et particuliérement dans les circonstances critiques des dernières années.

» Mes vœux les plus ardens sont et seront toujours de vous voir jouir, sous votre nouveau maître, d'un bonheur aussi parfait que le mérite votre caractère brave et loyal. »

Cassel, le 5 mars 1811.

Hambourg est en ce moment un lieu de passage digne d'observation; on y voit traverser cette ville les officiers et les marins danois et norvégiens que leur maître met à la disposition de l'Empereur Napoléon. Ces braves marins ont

Digitized by Google

à venger la grande injure faite à Copenhague, l'incendie de leur ville, l'enlèvement de leurs vaisseaux. Ils répondront par leur courage à ce qu'attendent d'eux le souverain qui les envoie, et celui qui les admet à l'honneur de défendre le pavillon continental.

Les Etats-Unis ont, le 15 janvier, adopté à l'égard de ces dominateurs de la mer l'acte de non-intercourse, et dans le même moment les Florides se déclarant indépendantes, demandent à faire partie de la Confédération américaine, et d'accroître les moyens de résistance et d'indépendance de l'Amérique-Unie.

Ainsi se resserre de jour en jour le cercle qui tient l'Angleterre comme isolée au milieu du monde et de ses immenses possessions. Les corsaires français recommencent à inquiéter les bâtimens qu'elle charge de tenter périlleusement la contrebande. A Malte, elle souffre de l'encombrement de ses marchandises, et réduit l'habitant isolé de l'Afrique et de Naples à une profonde misère; sa protection est vue à Malte du même œil que son assistance en Sicile, et son alliance partout où l'on a eu l'imprudence de l'accepter.

Au sein même de sa capitale l'Angleterre voit grossir la liste des victimes de son système. N'existant que par le commerce et pour le commerce, ce sont des désastres du commerce que ses feuilles se trouvent remplies, soit que les maisons soient établies à Londres, ou qu'elles existent dans les Indes. Le mal est au point que le lord chancelier de l'échiquier se voit obligé d'avancer six millions sterling pour venir au secours des maisons le plus en souffrance, mais on croit que ce secours même serait de beaucoup insuffisant. Le roi est toujours dans le même état. Le prince régent a demandé au parlement un million pour l'entretien des troupes portugaises à la solde de l'Angleterre. A en juger par les derniers rapports, il est présumable que Messieurs de la chambre des communes trouveront la somme un peu forte si on la met en balance avec les dispositions des troupes portugaises, et les services qu'elles ont rendus. A la date du 26 février on remarquait des mouvemens dans l'armée française; mais on ne savait pas s'ils indiquaient l'intention de livrer bataille ou de passer le Tage. Six mille hommes de secours viennent encore d'être envoyés à Lisbonne. L'amiral Yorke y a conduit ce renfort avec sept vaisseaux de ligne. C'est lorsqu'on comparera les résultats d'une telle campagne avec les dépenses effroya-

Digitized by Google

bles qu'elle coûte à l'Angleterre, qu'on pourra dignement apprécier la sagesse de ses conseils et le talent de ses ministres pour proportionner leurs entreprises aux forces réelles de l'Etat. S....

PARIS.

S. M. a tenu, le 9 de ce mois, un conseil de l'Université, et le 11 le 39e conseil du commerce et des manufactures. S. M. a visité, le même jour, les travaux du Louvre. Le 12 elle a chassé dans la forêt de Saint-Germain.

— Par décret impérial du 8 de ce mois, de nouvelles récompenses sont assurées aux militaires en retraite ou réformés pour cause d'infirmités et de blessures. Un tiers des places de l'administration dans les diverses parties qui en sont susceptibles leur est réservé. Ils cumuleront leur solde de retraite avec les appointemens de leur place. A l'avenir nul ne pourra être admis à exercer un emploi dans aucune administration civile, s'il ne compte cinq années de service, s'il ne jouit de sa retraite, ou s'il n'est réformé. A leur défaut, il pourra être nommé, comme par le passé, aux emplois qui leur étaient réservés.

— Un autre décret ordonne le prélèvement de 2 centimes par franc sur tout traitement civil ou militaire. Ce fonds sera versé à la caisse d'amortissement, et destiné à des pensions de retraite ou à des pensions aux veuves et orphelins de ceux qui auront contribué au fonds de retenue. Un réglement déterminera l'organisation de la caisse de retenue au sein de la caisse d'amortissement.

— Le prince vice-roi et le prince Borghèse sont l'un et l'autre à Paris.

— M. Fontaine, architecte de S. M., est nommé membre de l'Institut.

— Mardi dernier, la tragédie nouvelle de M. Baour de Lormian, *Mahomet II*, a été donnée devant LL. MM. sur le théâtre des petits appartemens.

— On annonce comme prochains au Théâtre-Français la représentation de *la Femme misanthrope*, comédie en trois actes et en vers; à l'Opéra, *Sophocle*; à l'Opéra-Comique, *le Poëte et le Musicien*, ouvrage posthume de Dalayrac.

— La seconde Classe de l'Institut, jalouse, sans doute, d'acquiter la capitale de l'Empire envers le héros qui l'enrichit de tant de monumens imposans et utiles, avait choisi pour sujet du concours de poésie, de l'année 1809, *les*

Digitized by Google

Embellissemens de Paris. Elle avait été forcée de le remettre deux fois. Ceux que la difficulté du sujet avait pu écarter du concours, se sont sentis appelés à venir à leur tour y disputer la palme. Ils l'ont fait, dit-on, avec beaucoup d'éclat. Le prix vient d'être donné. On assure que la pièce qui l'a obtenu à l'unanimité, moins une voix, est de M. Victorin-Fabre; et dans ce cas le même écrivain aura été six fois couronné par l'Académie, tant en vers qu'en prose, dans l'espace de six ans. On ajoute que la pièce qui a obtenu le premier accessit est de M. Millevoye, déjà couronné aussi pour d'autres ouvrages en vers.

ANNONCES.

Le guide des sous-officiers de l'infanterie française, en campagne, en marche, en cantonnement et en garnison; cinquième édition, revue, corrigée, augmentée de plusieurs tarifs et des nouveaux réglemens, avec douze planches pour l'intelligence de l'école du soldat, de celle du peloton et du campement. Un fort vol. in-12. Prix, 4 fr., et 6 fr. franc de port. Chez Cordier, imprimeur-libraire, rue et maison des Mathurins-Saint-Jacques, n° 10.

Arabesques mythologiques, ou les Attributs de toutes les divinités de la fable. — TOME II. — Contenant l'histoire des demi-dieux, des héros de la fable et des divinités allégoriques, par Mme de Genlis. Un vol. in-8°, orné de 24 figures, supérieurement imprimées en couleur, pap. vélin, cartonné à la Bradel, 25 fr.

Le même, in-12, figures en noir, broché, 4 fr., et 5 fr. franc de port.

L'ouvrage complet, en 2 vol. in-8°, figures coloriées, pap. vélin, cartonné, 66 fr.

Le même, en 2 vol. in-12, figure en noir, 8 fr., et 10 fr. franc de port. Chez Charles Barrois, libraire, place du Carrousel, n° 26.

PROSPECTUS

DES ŒUVRES COMPLÈTES DE BUFFON ET DES PARTIES SUPPLÉMENTAIRES, proposées par souscription. Chez *Arthus-Bertrand*, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Cours complet d'Histoire naturelle, ou *Histoire naturelle, générale et particulière*, contenant : 1° toutes les Œuvres de Leclerc de Buffon, dans lesquels les supplémens ont été insérés à la place indiquée par l'auteur lui-même; 2° les notes et additions nécessaires pour que

Digitized by Google

l'ouvrage de Buffon fût au niveau des connaissances acquises depuis sa publication ; 3° enfin l'Histoire naturelle des Poissons, par MM. Lacépède et Sonnini ; des Reptiles, par M. Daudin ; des Insectes, par M. Latreille ; des Molusques, par M. Denis-Montfort ; des Vers et Coquillages, par M. Roissy ; et des Plantes, par M. Brisseau de Mirbel, que Buffon n'a pu traiter.

Rédigé par M. Sonnini, membre de plusieurs Académies et Sociétés savantes et littéraires de l'Europe, l'un des collaborateurs de Buffon pour la partie ornithologique, et imprimée par M. Duffart.

Cette édition, la plus complète de celles qui aient paru, renferme 127 volumes in-8°, y compris 3 volumes de table de matières, indispensables pour faciliter les recherches ; accompagnée d'environ deux mille figures, dessinées et gravées par les plus habiles artistes.

Pour donner aux acquéreurs la facilité de se procurer cet Ouvrage, sans débourser de trop fortes sommes, on délivrera les 127 vol. in-8°, figures, brochés et étiquetés, par quatre, huit, ou un plus grand nombre de volumes, si les Souscripteurs le désirent.

A compter du 1er janvier 1811, on a délivré au commencement de chaque mois une livraison de quatre volumes à la fois.

Le prix de chaque livraison, de 4 volumes, est de 20 fr. pour Paris, et de 26 fr. par la poste.

Avec les figures en couleur, 40 fr., et 46 fr. par la poste.

En papier vélin, avec les figures en couleur et noires, 80 fr., et 86 fr. par la poste.

Les personnes qui s'engageront à prendre les 127 volumes, en deux ou trois livraisons, pendant l'année courante de 1811, ne paieront que 4 fr. 50 c. le volume, ou 571 fr. 50 c. les 127 volumes.

9 fr. avec les figures en couleur, ou 1,143 fr. les 127 volumes.

Et 18 fr, en papier vélin, avec les figures en couleur et noires, ou 2,286 fr. pour les 127 volumes.

Si l'on prend la totalité de l'ouvrage, on ne paiera que 4 fr. le volume, ou 508 fr. les 127 volumes.

8 fr. avec les figures en couleur, ou 1,016 fr. les 127 volumes.

Et 16 fr. en papier vélin, avec les figures en couleur et noires, ou 2,032 fr. pour les 127 volumes.

Les doutes qui auraient pu s'élever sur l'achèvement d'un ouvrage qui présente autant d'étendue et de difficultés que celui-ci, ne peuvent avoir aucun fondement, puisque la totalité de l'ouvrage est imprimé, et que l'Editeur peut livrer des exemplaires complets.

Les lettres de demandes et les envois d'argent doivent être affranchis et adressés à M. Arthus Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23, au bureau du *Mercure de France*.

Digitized by Google

MERCURE DE FRANCE.

N° DV. — *Samedi* 23 *Mars* 1811.

POÉSIE.

LA VIEILLE BERGÈRE ET LE ROSSIGNOL.

Romance improvisée ; commencée et finie au bruit du canon qui annonçait l'heureuse naissance du Roi de Rome, le 20 *mars* 1811.

MICALE, au déclin de son âge,
Gagnait lentement le hameau,
S'arrêtant au si doux ramage
Que faisait entendre un oiseau.
C'est le Rossignol, disait-elle ;
Cependant, à l'éclat du jour,
Il se tait et point ne rappelle
Le cher objet de son amour.

La nuit dans le prochain bocage
Il tient souvent mes yeux ouverts ;
Au sein de son petit ménage
Il l'amuse par ses concerts.
Oiseau charmant ! que la parole
N'est-elle jointe à tes accents ?
Non, le désir n'est point frivole,
Je trouve une ame dans tes chants.

Digitized by Google

Le Rossignol, par un prodige,
Ignoré des faibles humains,
Soft d'un buisson, saute et voltige,
De Micale cherchant les mains.
« Reçois-moi, lui dit-il, ma bonne,
» Je vais par un ordre des cieux
» T'instruire de ce qui me donne
» L'art de parler suivant tes vœux.

» Tu sais qu'un héros plein de gloire
» Remplit l'Univers de son nom ;
» Tu sais qu'au temple de Mémoire
» On voit déjà Napoléon.
» Eh bien ! à son bonheur suprême,
» Il manquait un heureux instant ;
» L'Amour, l'Hymen, la Vertu même,
» Comblent ses vœux par un enfant.

» Le jeune Roi qui vient de naître
» Fixe le plaisir dans son cœur ;
» On veut Napoléon pour maître,
» On veut son fils pour successeur.
» On verra cette heureuse tige
» Etendre ses brillans rameaux ;
» L'amour par son hommage *lige*
» Saura propager les berceaux.

» Les Dieux contens de leur ouvrage
» Veulent dans ce jour fortuné
» Que tout prenne voix et langage,
» Pour célébrer le nouveau né.
» Viens, Micale, que ta chaumière
» Soit un temple paré de fleurs ;
» C'est toi qui m'entends la première,
» Et c'est moi qui sèche tes pleurs. »

A l'instant la vieille bergère,
Caresse et porte en son réduit
Sur un peu de mousse légère,
L'oiseau qui la charme et l'instruit ;
A sa voix joint sa voix tremblante,
Et chante en tournant son fuseau :
France, de ta gloire constante
Tu vois le présage nouveau.

Digitized by Google

Micale, malgré sa vieillesse,
Ses maux et ses longues douleurs,
Ne voit plus rien que l'allégresse :
Pour elle il n'est plus de malheurs.
Du couple auguste qu'elle adore,
Le bonheur ravit tous ses sens,
Elle voudrait vieillir encore
Pour bénir leurs nombreux enfans.

Par Mme DE MONTANGLOS, plus que septuagénaire.

Extrait du second chant d'un poëme sur LA BELLE AU BOIS DORMANT.

(*La fée Aline, pour rompre les enchantemens de la mauvaise fée, va trouver Ariel, roi des Sylphes ; description de son palais.*)

Le lendemain, dès que l'aube nouvelle
D'un tendre éclat eut coloré les cieux,
Elle monta sur un char radieux,
Chef-d'œuvre où l'art d'une main immortelle,
Avait gravé le pouvoir merveilleux
De la féerie ; un dragon monstrueux
En le traînant, l'ombrageait de ses ailes ;
Sa gueule horrible et ses sombres prunelles
Lançaient au loin des tourbillons de feux ;
L'affreux reptile, emporté vers la nue,
S'ouvrait dans l'air une route inconnue,
Tandis qu'Aline avec des rênes d'or
Ralentissait ou pressait son essor.

Bien au-delà du berceau des orages,
Et sous un ciel plus riant et plus pur,
S'élève et brille un palais de nuages
Que décoraient cent colonnes d'azur.
Mille tableaux, fantastiques images,
Aux feux du jour empruntant leurs couleurs,
Et variant leur forme passagère,
D'objets confus, de portraits enchanteurs,
Sans cesse offraient la pompe mensongère.
De ce palais balancé par les vents,
Resplendissaient les portiques mouvans.
Si tout-à-coup une image s'efface,
Au même instant une autre la remplace.

Mais Ariel, sur un trône éclatant,
Domine, assis, sa cour qui l'environne;
L'éclair jaillit de sa riche couronne,
Sur son épaule un manteau va flottant.
Autour de lui sont les brillantes troupes
De ces esprits, légers enfans des airs,
Aussi nombreux que les sables des mers;
Dans le palais ils s'élancent par groupes.
Deux ailes d'or rayonnent sur leur dos;
Un nœud de fleurs ceint leur taille élégante;
Leurs blonds cheveux, leur robe transparente,
Jouets des vents, voltigent à longs flots.
Au sein vermeil d'un lis ou d'une rose,
Durant le jour, leur phalange repose;
Mais quand du ciel s'effacent les couleurs,
Et que la Nuit roule son char d'ébène,
Abandonnant le calice des fleurs,
Sur les gazons leur foule se promène.
Tantôt, au bruit du cor harmonieux,
Mille guerriers se rangent dans la plaine,
Et, brandissant leur lance aérienne,
Vont préluder à des jeux belliqueux;
L'un, emporté par sa fougueuse audace,
Poursuit long-tems son rival dans l'espace;
Un autre arrive, et d'un glaive vainqueur
Ne frappe en lui qu'un fantôme imposteur.
Tantôt dans l'ombre ils viennent en cadence
Entrelacer les erreurs de leur danse,
Au fond des bois, sous les ombrages verts,
Renouveler de magiques concerts.
Fille du Ciel, la Lune, avec mystère,
Donne à leurs jeux un regard indulgent,
Et du milieu d'un nuage d'argent,
Répand sur eux sa clarté solitaire.

Comme un brouillard, sombre enfant de la nuit,
Aux feux du jour bientôt s'évanouit,
Leur foule ainsi dans les airs s'évapore,
Dès qu'un rayon, précurseur de l'aurore,
Vient de la nue éclairer le contour, etc.

CH. MNE. FÉ, DE BARGUEVILLE.

Digitized by Google

LE TROUBADOUR AU TOMBEAU DE SA MIE.

ROMANCE ÉLÉGIAQUE.

Lorsqu'a travers les arbres de ces bois
La lune épanche une clarté douteuse,
Du troubadour j'entends la douce voix
Chanter sa flamme malheureuse;
Sous ses doigts on entend gémir
De son luth les cordes plantives;
Il dit : « Emma vient de mourir,
» Troubadour, faut-il que tu vives ?

» Fleur de quinze ans, le souffle de la mort
» Vient de flétrir ta fraîcheur ravissante,
» Dans le cercueil Emma déjà s'endort,
» Et je cherche en vain mon amante :
» Quand sur cette urne je répands
» Les larmes d'une peine amère,
» Ne puis-je par ces pleurs brûlans
» Ranimer ta froide poussière !

» Dois-tu couvrir ces charmes éclatans,
» Voile de mort, parure sépulcrale?
» Emma, si belle, à peine en ton printems
» Tu ne comptais pas de rivale :
» Mais j'aperçois avec plaisir
» Que, sur ta demeure dernière,
» Une rose vient de fleurir.....
» Tu n'es pas morte toute entière. »

Auguste de Saint-Severin.

L'AQUILON ET LE ZÉPHYR,

FABLE.

Sous l'abri d'un épais feuillage
Une rose entr'ouverte, ornement d'un bocage,
Bravait de l'aquilon le souffle destructeur :
En vain sur le rosier il exerçait sa rage,
Sa rage ne put rien contre la jeune fleur.

Digitized by Google

Mais du zéphyr la douce haleine
Dans l'air bientôt se fit sentir ;
Et l'imprudente rose alors laissa sans peine
Dans son sein pénétrer le souffle du zéphyr.
D'abord mollement il l'effleure :
La rose de s'épanouir.
Elle eut peu de tems à jouir,
Hélas ! et vit en moins d'une heure
Tout son éclat s'évanouir.

Jeune beauté sait éviter l'offense
De ce Lovelace effronté
Dont l'amour criminel est par-tout redouté.
Mais bien souvent elle est sans défiance
Près de l'adroit amant qui sait parmi les jeux
Cacher le trait fatal à l'innocence :
Moins il est craint, plus il est dangereux.

ENIGME-LOGOGRIPHE.

De mon tout né latin quatre pieds font la base.
Il semble aussi que je pourrais
Vous dire, en allongeant la phrase,
Que les deux premiers sont français,
Sans que les deux derniers perdent leur origine.
Ainsi ma consistance est française et latine.
Par-là mes quatre pieds se réduisant à deux
Marchent ; car isolés ils seraient tous boiteux.
Maintenant, d'une autre manière
Expliquons-nous. Supposons un moment,
Soit mon second devant, soit mon premier derrière,
Chacun des deux séparément,
Conservé dans son élément,
Exprime en sa langue native,
L'un, l'acte généreux, et l'autre le présent
Que l'avare ne fait que par son testament.
Je fais, ami lecteur, prière très-votive,
Pour que, si c'est pour vous, vous en soyez content.
A plus d'un examen volontiers je me prête.
Sachez donc que ma queue est semblable à ma tête.
Puis, divisez mon cœur en deux,
Il paraîtra sur-le-champ à vos yeux

Digitized by Google

Que la gauche (en cela je trompe votre attente)
De la droite est bien différente.
Et de la langue ainsi le voulurent les dieux.
Il n'est pas tems encor que je finisse ;
Je veux sur tous les points être un singulier mot.
Dans mon entier d'un rat j'ai la malice,
Et réduit aux trois quarts, soit profès, soit novice,
Plus ou moins fréquemment, je fais acte dévot.
Revenons à mon tout ; en vain je le déguise ;
Quoique latin, je suis du latin qu'on francise ;
L'habitude ainsi l'a voulu,
Cependant, plus ou moins connu,
J'ai peine à croire que sur mille,
A deux ou trois mon secours soit utile :
Encore est-ce pour peu de tems.
Ni moi ni mes pareils ne vivons pas deux ans.
Dès que je meurs, soudain je ressuscite
A la faveur de quelques changemens
Qui me rendent bientôt tout mon premier mérite.
Mais tout profane m'entend peu,
Je ne serais pour lui qu'un vrai grimoire.
Mon seul office est d'aider la mémoire
De ceux qui président au lieu
Où l'on s'occupe à prier Dieu.
C'en est assez, j'ai fini mon histoire.

JOUYNEAU DESLOGES. (Poitiers.)

LOGOGRIPHE.

Mon tout, ami lecteur, est utile en tout tems,
A la ville, au village, aux hameaux, dans les champs,
A la chasse, à la pêche, à la table, à la guerre,
Au perruquier courant, à la gente ouvrière,
Au cocher de Paris, et sur-tout à l'amant ;
Souvent il me maudit en songeant à sa belle,
Et vous allez juger combien il est méchant ;
Il m'oublie aussitôt qu'il soupire auprès d'elle,
Et faute de secours je me sens expirer !

En me décomposant tu pourras rencontrer
Un métal précieux, des Césars la patrie,
Une note, un pronom, le terme de la vie,

Digitized by Google

Un endroit élevé, ce qu'on dit en parlant,
Ce qu'un navigateur parcourt en le bravant;
Tu trouveras encore un mets indispensable
Que l'on voit figurer sur une bonne table;
Ce que sur le papier on écrit en courant;
Ce que la flûte exprime avec délicatesse;
Ce que jusqu'à la mort il faut porter sans cesse.
Cherche un arbre touffu, le siége où l'Empereur
Dicte au peuple des lois. Me tiens-tu, cher lecteur?
Si ton esprit est trop à la torture,
Tu trouveras mon tout dans le prochain Mercure.

L. v. B..... au Blanc. (Indre.)

CHARADE.

Mon premier est un mot latin;
Mon second est un mot latin;
Mon entier fait souvent des Etats le destin.

S.....

---

*Mots de l'*Enigme, *du* Logogriphe *et de la* Charade *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme est la lettre *D*.

Celui du Logogriphe est *Maîtresse*, dans lequel on trouve : *mai*, *maître* et *tresse*.

Celui de la Charade est *Pot-pie*.

Digitized by Google

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

CHOIX DE BIOGRAPHIE ANCIENNE ET MODERNE A L'USAGE DE LA JEUNESSE, ou *Notices sur les hommes illustres de diverses nations*, avec leurs portraits gravés au trait en taille-douce, d'après les meilleurs originaux; par C. P. LANDON, peintre, ancien pensionnaire de l'Académie de France à Rome, correspondant de l'Institut impérial de Hollande (1).

PARMI tous les ouvrages dont le but est d'orner l'esprit, d'élever l'âme et de former le caractère, il en est peu de plus utiles et de plus intéressans que l'histoire des grands hommes. Nous nous plaisons au récit d'une belle action; nous aimons à connaître les exploits des héros et les vertus des sages; et si nous leur payons avec enthousiasme un tribut d'éloge et d'admiration, quelquefois aussi nous aimons à découvrir au milieu de tant de perfections quelque faiblesse attachée à l'humanité, et qui semble en quelque sorte les rapprocher de nous. Cette lecture intéresse tous les âges, et elle grave dans la mémoire d'ineffaçables souvenirs. Une histoire bien faite des grands hommes est plus fructueuse que tous ces cours de morale, dont plusieurs prétendus philosophes nous ont inondés depuis un siècle, sans nous rendre meilleurs; l'instruction se trouve dans l'exemple sans avoir l'ennui du précepte. La sagesse semble parler elle-même par la bouche de ceux dont on rapporte les discours et les actions. Ces heureuses leçons conviennent

---

(1) Deux volumes in-12 avec 144 portraits. Prix, 12 fr., et 14 fr. franc de port. A Paris, au bureau des Annales du Musée, rue de l'Université, n° 19, vis-à-vis la rue de Beaune.

* Son Excellence le grand chancelier de la Légion d'honneur a admis cet ouvrage au nombre des livres destinés à l'usage des élèves des Maisons impériales Napoléon.

Digitized by Google

d'autant mieux à tous les caractères et à tous les âges qu'elles sont puisées dans tous les rangs de la société. L'infortuné y apprend à soutenir l'adversité, le riche à bien user de sa fortune. Elles proposent à la jeunesse des modèles à suivre, des exemples à éviter, à l'âge mûr des règles de conduite applicables à toutes les circonstances de la vie; et la vieillesse dépouillée d'espérances y retrouve le charme des souvenirs.

M. Landon a rendu un veritable service aux lettres en publiant un choix de Biographie qui peut devenir d'un usage journalier et servir à l'éducation du second âge. Le style en est pur et flexible. Il ne manque pas en quelques endroits de force et de précision. Nous citerons de cet ouvrage les morceaux suivans :

« Socrate était né avec un extrême penchant pour le vice, il le corrigea. Son caractère était violent, il sut le réprimer. L'humeur difficile de sa femme Xantippe ne put même jamais troubler la sérénité de son ame. Né avec peu de biens, il en employa la plus grande partie à servir ses amis. Appelé à la défense de sa patrie, il donna l'exemple du courage et de l'obéissance. Alcibiade lui dut la vie et le prix de la valeur que Socrate lui fit décerner, quoiqu'il l'eût mérité lui-même. Sa célébrité lui fit de nombreux ennemis. Les prêtres crièrent à l'impiété et furent puissamment secondés par les sophistes qui ne lui pardonnaient pas leur gloire éclipsée et leurs écoles désertes. Ils chargèrent les poëtes comiques de leur vengeance. Aristophane, dans une pièce intitulée *les Nuées*, peignit Socrate comme un impie qui corrompait la jeunesse, méprisait les Dieux et trompait les hommes. Mélitus, poëte médiocre, Anytus, homme puissant et considéré, Lycon, orateur public, intentèrent contre lui une action criminelle : il fut condamné à mort. Socrate reçut sa sentence avec la tranquillité d'un homme qui a pendant toute sa vie appris à mourir : le moment fatal arrivé, il prit la coupe d'une main assurée, adressa tranquillement sa prière aux Dieux, but la ciguë sans changer de visage, consola ses amis, et, en attendant la mort, s'entretint avec eux de l'immortalité de l'ame. »

« Si le nom de Néron est devenu la plus cruelle injure pour les plus cruels tyrans, celui de Titus est l'éloge le plus flatteur des meilleurs princes. Le rapprochement de ces

Digitized by Google

deux Empereurs fait ressortir davantage toute la difformité du caractère de l'un, et toute la beauté de l'ame de l'autre. On en hait plus le premier, on en chérit davantage la mémoire du second..... On avait accusé Titus d'exciter Vespasien à accabler le peuple d'impôts, et l'on s'attendait à ployer sous le joug d'un nouveau tyran : on respira sous le règne du meilleur de tous les Empereurs..... A sa mort, Rome entière prit le deuil, et le Sénat mit au rang des Dieux celui qui avait été leur image sur la terre. »

Ces traits et plusieurs autres qu'on retrouve à chaque page de ce recueil, suffiraient pour prouver que la lecture n'en serait pas seulement profitable aux jeunes gens pour qui il a été composé, mais qu'il pourra plaire à tous les goûts et convenir à tous les âges. Ce qui doit lui donner un nouveau prix, c'est la réunion des cent quarante-quatre portraits qui accompagnent le texte, gravés d'après les meilleurs originaux; ils conservent, au moyen d'un trait pur et correct, la ressemblance exacte de tous les personnages placés en tête de chaque notice; ils se succèdent, comme ces mêmes notices, par ordre alphabétique. Le lecteur se plait à avoir sous les yeux une image fidèle de celui dont il va lire l'histoire, et il compare la physionomie que lui a donnée l'historien avec celle qu'il a eue réellement et qui a été conservée sur la toile ou sur le marbre. C'est un véritable luxe dans un ouvrage destiné à l'éducation qu'un si grand nombre de portraits; et cependant ce luxe n'est pas très-dispendieux. Le prix de l'ouvrage est modéré, et l'on peut se procurer à peu de frais la vie et les portraits d'un grand nombre de personnages les plus illustres de toutes les nations et de tous les siècles. L'ouvrage est du format qui lui convenait le mieux, rien de plus commode et de plus portatif que cette jolie collection en deux volumes in-12. Elle réunit l'agréable et l'utile et doit satisfaire également les artistes et les gens du monde. D.

Digitized by Google

IOLANDA FITZALTON, ou *les Malheurs d'une jeune Irlandaise*; par l'auteur de *Ladouski et Floriska*. — Trois volumes in-12. Prix, 6 fr., et 7 fr. 50 c. franc de port. — A Paris, chez *Nicolle*, libr., rue de Seine.

AUTANT aux yeux du goût les comédies de caractère l'emportent sur les comédies d'intrigue, autant les romans qui peignent les mœurs sont préférables aux romans qui ne contiennent que des aventures. Mais malheureusement nous voyons éclore bien peu de productions de ce genre, qui réunissent l'intérêt à l'utilité; et telles que Richardson et Le Sage savaient en composer. Il faut donc nous contenter de ces romans d'un genre subalterne, dont les auteurs semblent moins se proposer pour but l'instruction que l'amusement. Encore devons-nous ne pas trop nous plaindre, lorsque la morale et la langue y sont également respectées, et que la combinaison des événemens tend à faire ressortir une maxime importante et d'un intérêt général pour la société.

La moralité du roman que nous annonçons paraît être qu'on doit éloigner avec soin d'une jeune personne toutes les occasions de former un engagement contraire au vœu de ses parens, et qu'elle s'expose aux plus grands malheurs en se livrant à la seule impulsion de sa sensibilité. Telle est l'intention morale que l'auteur ne perd point de vue au milieu des événemens nombreux qu'il a cru devoir accumuler pour diversifier ses récits et pour mieux captiver l'attention.

La jeune et belle Iolanda était destinée par son père à devenir l'épouse de lord Okelly, mais elle a vu sir Ethelric Owingham; elle a eu la faiblesse d'écouter l'aveu de ses sentimens; ou plutôt Iolanda est si pure et si ingénue qu'elle croit ne commettre aucune faute en prenant plaisir aux discours d'un jeune homme qui lui paraît aimable, sensible et vertueux: mais la jalousie arme contre elle une veuve artificieuse qui désire voir unis ces deux amans afin de pouvoir, sans obstacle, devenir elle-même l'épouse de lord Okelly, dont elle

Digitized by Google

convoite les richesses. Sidonia, c'est le nom de cette veuve, parvient par des moyens extraordinaires à faire tomber Iolanda sans défense entre les bras d'Ethelric, qui lui-même vaincu par l'ascendant d'un artifice caché, commet un attentat sans être criminel. Quels malheurs affreux suivront cette catastrophe dont la première cause remonte à l'instant où l'imprudente Iolanda a reçu les protestations amoureuses d'Ethelric ! mais entreprendre d'en donner ici l'analyse ce serait détruire une partie de l'intérêt que ne manquera pas d'exciter la lecture de ce roman qui offre des situations neuves et attachantes, écrites d'un style assez pur, et souvent pittoresque.

Iolanda est toujours noble, tendre et vertueuse, Ethelric toujours généreux et passionné. On trouve dans ce roman d'autres caractères également beaux, mais ils ne sont pas assez multipliés. L'auteur a présenté trop de caractères peu estimables : sans doute, c'est un moyen de produire de grands effets ; mais il y aurait eu plus de mérite à les obtenir sans recourir à des personnages odieux.

On peut blâmer aussi quelques incidens relatifs au lord Okelly, dont l'invention n'est pas parfaitement heureuse. Enfin on remarque quelques invraisemblances ; mais elles sont si bien colorées et l'intérêt est par-tout si pressant, qu'on ne s'en aperçoit qu'après avoir terminé l'ouvrage, qui entraîne le lecteur de chapitre en chapitre jusqu'au dénouement, sans lui laisser le tems de sortir de son illusion. D.

L'Hymen, ou *le Choix d'une Epouse*, poëme en six chants, suivi du *Bois de Thamyris ;* par M. L. Lacroix-Niré. — Un volume grand in-18, papier fin, orné d'une jolie gravure ; de l'imprimerie de *Mame* frères. Prix, 2 fr. 50 c., et 3 fr. franc de port. — — A Paris, chez *H. Nicolle*, libraire, rue de Seine.

Vous tous qui n'osant espérer de rencontrer une bonne épouse, balancez à vous soumettre au joug de l'hymen, accourez aux leçons de l'auteur de ce poëme.

Digitized by Google

Il vient de poser sur la route du bonheur un fanal qui doit éclairer votre marche. Au lieu de vous laisser éblouir par les charmes extérieurs, sacrifiez à la sagesse; vous apprendrez à discerner l'épouse dont les qualités morales méritent vraiment de fixer votre choix et vous promettent une félicité durable. Vous éviterez ainsi les suites dangereuses de la séduction. Ce précepte, pour n'être pas bien neuf, n'en est pas moins bon.

Un tel début fera croire qu'il s'agit ici d'un poëme philosophique, et qu'il faut s'attendre à lire tous les vieux raisonnemens tant de fois répétés sur les causes de la rareté des mariages bien assortis, et sur les moyens de se garantir des écueils où tant d'hommes viennent échouer. Que l'on se rassure; on ne trouvera pas dans cet ouvrage les lieux communs de morale que son titre pourrait faire redouter. On n'y trouvera pas non plus de ces badinages légers dont le seul nom de l'hymen est ordinairement le signal. L'auteur a traité son sujet avec gravité; mais persuadé, sans doute, que pour instruire il faut amuser, il a voulu parler plutôt à l'imagination et au sentiment qu'à l'esprit et à la froide raison. Il a eu recours aux fictions les plus brillantes. Il est fâcheux qu'en tâchant d'éviter un écueil il soit tombé dans un autre. Nous pensons qu'il a trop prolongé les allégories, d'ailleurs assez ingénieuses, dont il a fait usage, pour développer son idée principale. Nous avons également à lui reprocher d'avoir ajouté des détails nouveaux à ceux que consacrent les traditions fabuleuses. Quoique la mythologie soit un tissu de fables, les grands écrivains de l'antiquité qui l'ont fixée, l'ont rendue presque aussi authentique que l'histoire. Nous remarquons encore qu'il a cumulé les machines mythologiques et les machines allégoriques, tandis qu'il eût été plus régulier d'opter entre ces deux modes de merveilleux. Enfin l'exposition un peu compliquée pourrait décourager les lecteurs qui ne seraient ni assez attentifs pour examiner avec soin les explications contenues dans le premier chant, ni assez patiens pour attendre que la suite de l'ouvrage développe les vues annoncées par l'auteur; mais nous devons dire que cette complication ne va

Digitized by Google

point jusqu'à l'obscurité. D'ailleurs, sous le rapport de la clarté, il n'y a rien à reprocher aux cinq derniers chants.

Il est tems de faire connaître la marche de ce poëme dont le but est, comme nous l'avons dit, d'offrir les maximes de la meilleure morale sous le voile de l'allégorie.

Le jeune Thélénor demande à l'Hymen une épouse. L'Hymen lui apparaît et lui promet de l'embarquer dans sa nacelle ; mais il lui conseille de consulter, avant de partir, l'oracle de Minerve ; Thélénor court au temple de cette déesse, et il en obtient un prisme qui doit lui faire connaître le nom de tous les lieux où l'aura conduit la nacelle de l'Hymen dont le hasard est le seul guide. Muni de ce talisman, il s'embarque. Il aborde dans une île où des nymphes, très-séduisantes, exécutent devant lui les danses les plus voluptueuses. La déesse de cette île invite Thélénor à nommer celle de ces nymphes qui lui paraît mériter le prix de la danse ; mais Thélénor consulte son prisme. Il reconnaît qu'il se trouve dans l'île de l'Inconstance ; et il apprend que s'il se laissait séduire par une des nymphes qui l'habitent, une épouse inconstante deviendrait son partage.

Il se rembarque avec l'Hymen. Il arrive dans une autre île où il trouve encore des nymphes d'une beauté ravissante ; mais elles semblent toutes plongées dans le sommeil. La déesse qui règne dans cette île engage Thélénor à proclamer celle de ces nymphes qu'il juge la plus belle ; heureusement il songe à son prisme ; il en fait usage ; il apprend qu'il a été conduit dans l'île de l'Indolence ; il s'en éloigne dans la crainte de n'obtenir qu'une épouse indolente.

Arrivé dans une autre région, il aperçoit sur la figure de la divinité qui y domine un caractère de fausseté qui le révolte. Il conçoit quelque défiance ; il s'empresse de recourir à son prisme. Qu'apprend-il ? Il voit évidemment qu'il se trouve dans l'île de la Discorde, et qu'il aurait pour épouse une femme colère, s'il se laissait séduire par les nymphes que cette île renferme. Il est indigné ; il invective la Discorde. Elle lui répond par

Digitized by Google

des imprécations, et lui fait voir le tableau des désordres qu'elle cause sur la terre. Thélénor effrayé s'enfuit de nouveau avec l'Hymen.

La nacelle ne tarde pas à aborder dans une autre contrée dont la déesse l'accueille avec une touchante bonté. Thélénor croit distinguer sur sa figure l'indice des qualités les plus précieuses. Rassuré par son sourire enchanteur, il pense qu'il n'a plus besoin de son prisme pour diriger son choix. Il le brise très-imprudemment sans doute; car à l'instant même il regrette de l'avoir détruit. Il voit des nymphes charmantes, et ne sachant dans quelle contrée il se trouve, il tremble de se livrer à leurs lois. La déesse lui propose une épreuve; il s'y soumet, entraîné par l'aimable langage d'une des nymphes qu'il rencontre. Aussitôt elle disparaît; elle est remplacée par un jeune Amour de la taille de Cupidon, qui lui lance une flèche et le blesse au cœur. Dès ce moment Thélénor n'est plus à lui-même. L'Hymen le quitte et le laisse à la merci de cet Amour qui le fait monter sur un char aérien et le ramène dans sa ville natale. Là, il fait voir à Thélénor dans les bras du sommeil la jeune mortelle que lui-même a nommée son épouse en succombant dans l'épreuve qu'il a subie. Il reconnaît dans Thaïs la nymphe qui a fixé son choix. L'Amour, par l'effet de sa puissance, le rend témoin d'un songe qu'il envoie à Thaïs, afin de l'enflammer pour Thélénor; ce jeune homme resté seul connaît déjà celle qui doit être son épouse; mais il ignore le nom de la déesse qui la lui donne.

Plein d'inquiétude, il retourne au temple de Minerve. Cette déesse lui reproche d'abord d'avoir brisé son prisme et lui pardonne pourtant. Elle lui apprend que par son imprudence il a manqué de compromettre le bonheur de sa vie; que, privé de son talisman, il aurait pu faire un choix dans une île funeste, telle que celle de la jalousie, de la coquetterie ou d'autres îles non moins dangereuses qu'elle nomme. Enfin, elle lui annonce qu'il a fait choix de Thaïs dans l'île de la Sensibilité, et qu'il doit trouver en elle une femme parfaite.

Thélénor est comblé de joie. Il retourne à la ville où réside

Digitized by Google

réside Thaïs. Il la demande à ses parens et à elle-même : il l'obtient sans peine. Dès l'instant qu'il avait succombé dans l'épreuve proposée par la déesse de la Sensibilité, son mariage avec Thaïs avait été écrit dans les livres du Destin. Il trouva toujours dans Thaïs une bonne épouse, et vécut constamment heureux.

On voit par cette analyse que de telles allégories doivent être nécessairement fades et monotones. C'était le vice du sujet. L'auteur a senti cet inconvénient, et s'est efforcé de le rendre moins sensible par la variété de ses récits et de ses descriptions. Il a enrichi ce canevas trop léger, d'une foule de détails qui récréent l'imagination; mais la partie descriptive domine trop sur la partie dramatique. Peut-être a-t-il voulu prétendre au mérite de la difficulté vaincue en composant un poëme en six chants, seulement avec des machines épiques et deux personnages, dont le second encore ne paraît qu'au chant sixième. Il s'est placé volontairement dans une position désavantageuse : avec moins d'efforts il aurait pu obtenir plus de succès.

Ce qui soutient un peu l'intérêt, c'est qu'on se demande sans cesse dans quelle île abordera Thélénor; on sait que son sort dépend du caractère de la déesse qui lui aura fait choisir une épouse. On regrette pourtant que Thélénor brise son prisme; mais on sent que l'auteur a voulu varier les moyens, et qu'il a fait usage d'un incident en apparence contraire à son but, dans la persuasion que Thélénor peut instruire de deux manières, ou par la conduite sage qu'il tient d'abord dans les trois premières îles, ou par la faute qu'il commet dans l'île de la Sensibilité, faute qui lui est vivement reprochée par Minerve. Au reste, cet ouvrage ne doit pas être jugé avec sévérité, puisque l'auteur annonce, dans sa préface, qu'il ne prétend point avoir composé un poëme d'une grande importance; qu'il a voulu s'essayer dans le genre du *Temple de Gnide*.

Nous n'avons point encore parlé de la versification. Si elle n'était pas correcte et harmonieuse, ce serait en vain que le plan de l'ouvrage aurait de quoi captiver l'at-

Digitized by Google

tention. Il faut qu'un poëme soit bien conçu et bien conduit, mais il a peut-être encore plus besoin d'être bien versifié. Si la première condition lui manque et qu'il ait seulement la seconde, il peut offrir du moins des beautés de détails ; tandis que le plan le plus régulier ne rachète jamais une exécution entièrement vicieuse. L'auteur a sur-tout une facilité remarquable pour parcourir des tons différens ; mais il manque quelquefois de correction. Quelques citations feront mieux connaître son genre de talent, que tout ce que nous pourrions en dire.

L'Indolence invite Thélénor à monter dans son char. On va voir que l'auteur a quelque sentiment de l'harmonie imitative.

Déjà le char est prêt : il arrive, il s'avance ;
Soumise au jeu caché d'un flexible ressort,
Chaque roue, en tournant sans choc et sans effort,
Sans bruit roule et sillonne une argile glissante ;
D'élastiques ressorts sur leur lame tremblante
Ont suspendu ce char doucement balancé ;
Des mains de la Mollesse il semble être bercé.
Quatre bœufs attelés, qui de ce lieu tranquille
Par des mugissemens n'osent troubler l'asyle,
Sont les coursiers tardifs de ce char paresseux.

Thélénor arrivé dans l'île de la Sensibilité, remarque plusieurs tableaux touchans qui décorent le palais de la déesse. L'un représente Ceix et Alcionne, et l'autre Baucis et Philémon.

On admire plus loin le dévouement d'Alceste.
L'implacable Atropos de son ciseau funeste
Allait trancher les jours d'Admète son époux ;
Du barbare destin pour fléchir le courroux
Et tromper les fureurs de la parque homicide,
Alceste a demandé que le nocher livide,
Renonçant au fardeau qu'il devait recevoir,
L'entraînât elle-même à l'infernal manoir.
Ses vœux sont exaucés. Victime volontaire,
A la mort dévouée, elle a quitté la terre,
Déjà soumise aux lois de l'avare Caron,
D'un front calme et serein elle fend l'Achéron.

Digitized by Google

Mais ce beau sacrifice et sa noble constance
Ne doivent pas long-tems rester sans récompense.
Hercule franchira les bords du Phlégéthon,
Et saura l'arracher des bras du noir Pluton.

Thélénor a été reconduit dans sa ville natale par l'Amour qui l'a blessé. Il voit Thaïs endormie. L'Amour décrit le songe qu'il envoie à cette belle, et il ajoute :

« Pour lui faire envier le bonheur d'être mère,
» De Lucine à ses yeux j'offre le sanctuaire;
» Partout elle aperçoit de beaux groupes d'enfans
» Qui remplissent les airs de leurs premiers accens.
» Les yeux en sont ravis et l'ame en est touchée;
» Là, sur un lit de pourpre une femme couchée
» Sourit à son enfant dont les traits enchanteurs
» Lui présentent le prix de ses longues douleurs.
» L'ivresse de la joie, un reste de souffrance,
» Des contrastes unis révélant la puissance,
» Sur son front où se voit la double expression,
» Peignent mieux du bonheur la vive émotion.
» Son époux éperdu, qu'attendrit jusqu'aux larmes
» Un pur contentement payé par ses alarmes,
» Couvre de ses baisers et sa femme et son fils,
» Que d'un péril affreux Lucine a garantis.
» Les devoirs, les plaisirs qui doivent le mieux plaire,
» Ont déjà commencé pour cette heureuse mère :
» Ce liquide aliment qu'a filtré dans son sein
» De la divinité le prévoyant dessein,
» De son cher rejeton raffermit l'existence;
» En nourrissant son fils de sa propre substance,
» Elle redevient mère une seconde fois.
» Doublement de Lucine elle bénit les lois. »

Le poëme de *l'Hymen* est suivi du *Bois de Thamyris*. Ce dernier ouvrage est aussi intitulé *Chant de Reconnaissance d'un convalescent à la maison de campagne d'un ami*. On doit donc s'attendre à y rencontrer des descriptions d'objets souvent décrits. Cependant elles se font lire avec intérêt, parce que la situation où se trouvait l'auteur en chantant la nature, répand un certain charme sur les peintures qu'il présente et sur

Digitized by Google

les sentimens dont il y mêle l'expression. Son pinceau, d'ailleurs, offre, sous des couleurs assez nouvelles, quelques détails champêtres. Nous présumons que les citations suivantes ne seront pas lues sans plaisir :

Que j'aime cette allée où, tous les soirs, Phébus
De ses derniers rayons apporte les tributs !
Elle suit un canal où brille retracée
Des arbres vacillans l'image renversée.
Par des sources nourri, son cristal toujours pur
A tes pieds (1) se déploie en écharpe d'azur.
Là, des cygnes flottans une troupe inconstante,
Etalant de leur cou la neige éblouissante,
Rase l'onde, et paraît naviguer en nageant;
Tandis que sur les bords la carpe au dos d'argent,
Et la tanche dorée et le brochet avide,
Et la brême craintive et la perche intrépide,
S'agitent sous les eaux, et variant leurs bonds,
Amusent mes regards de leurs jeux vagabonds.
Quelques débris de pain, que mes mains leur adressent,
Volent dans le canal : soudain ils disparaissent;
Sur les eaux se croisent, des cercles redoublés
En prouvent le partage au sein des flots troublés.

Voici la description d'un moulin à eau :

Quel moulin pittoresque attire ici ma vue !
Avec force élancée, à grand bruit descendue,
Sur la roue, en tombant, l'eau court à gros bouillons
Emplir les cavités de ses larges rayons;
Sur son axe ébranlé bientôt le cercle immense
S'émeut en gémissant, tourne et crie en cadence,
Tandis que dans les murs les rouages cachés,
Sous le comble qui tremble, à la roue attachés,
Par de longs battemens de mesure pareille,
Tels que de lourds marteaux, assourdissent l'oreille.
Le torrent qui se brise, au loin rejaillissant,
Retombe en un bassin d'écume blanchissant,
Il retombe; à l'entour une poussière humide
S'élève, et dans les airs plane en brume liquide.

On voit que l'auteur n'est pas étranger à l'art de

(1) Au bas du bois de Thamyris.

Digitized by Google

rendre en vers des détails assez difficiles; c'est un talent. Celui de peindre les sentimens, les passions, est plus rare, et c'est la nature seule qui le donne. Quelques morceaux du poëme de l'*Hymen* sembleraient prouver que son auteur n'en est pas entièrement dépourvu. Nous croyons que son nom paraît pour la première fois sur le frontispice d'un livre. D.

LE CENTENAIRE DES ALPES, ou L'AVALANCHE.

ANCIENNE ANECDOTE SUISSE.

J'AI fait cet été un voyage en Suisse, et j'ai visité tous les glaciers des Alpes; je ne prétends point ajouter une description de ces contrées pittoresques à toutes celles qui ont paru. Je ne parlerai de mon voyage que pour raconter une ancienne histoire qui intéressera quelques instans, et ne sera pas tout-à-fait inutile aux voisins de ces imposantes mais redoutables merveilles de la nature.

Le guide que j'avais pris était un jeune pâtre, agile, courageux, connaissant tous les pics, tous les glaciers aussi bien que le chamois qu'il poursuivait; mais naïf, ignorant, et ne comprenant pas trop la curiosité qui nous attirait dans des lieux où l'habitude ne lui faisait rien trouver d'extraordinaire que les dangers dont on était environné. Quelquefois, au milieu d'un vallon dévasté, où l'on ne voyait plus que des rocs dispersés et amoncelés, ou des glaces éternelles, il me disait avec un soupir: Voilà où il y avait jadis un beau village; toute cette partie de la montagne tomba tout-à-coup dessus et l'anéantit à jamais. Là c'était un hameau entier qui avait été enseveli sous les neiges descendues avec fracas. Ici la terrible avalanche avait englouti d'immenses troupeaux et leurs conducteurs. Par-tout il me montrait des traces de destruction, qu'avaient laissées ces terribles fléaux qui menacent sans cesse le paisible habitant de ces contrées.

Mais comment est-il possible, lui dis-je, que l'expérience de tant de siècles et de tant de malheurs ne vous ait pas appris à les éviter; non pas en quittant un pays que vous aimez, mais en éloignant un peu plus vos demeures du danger, et sur-tout en prévoyant à l'avance la chute des neiges ou des portions de montagnes?

Digitized by Google

Vous avez bien raison, monsieur, me dit le jeune guide, il faudrait que nous eussions tous l'âge et l'esprit du vieux berger de la montagne; mais tout le monde ne vient pas jusqu'à cent ans, et n'en sait pas autant que lui. Il savait toujours quand les neiges tomberaient et à quelle place. Si on avait voulu le croire, il aurait sauvé bien du monde. Si monsieur était curieux de lire son histoire et celle de la belle Hildegarde?

— Très-curieux, mon ami; où la trouve-t-on?

— Chez notre curé; il a déterré cela dans nos archives, et il l'a arrangée en bon allemand, de manière qu'on peut la comprendre; car avant il fallait être aussi savant que Nostradamus pour pouvoir la lire: mais notre curé est un habile homme, qui vous a déchiffré cela comme le latin de sa messe.

Je logeais précisément chez ce bon curé; le soir même je lui parlai du vieux berger et de la belle Hildegarde, et je lui demandai leur histoire, qu'il me donna tout de suite. Les jours suivans, des torrens de pluie me retinrent au presbytère, et pour passer le tems je traduisis en français cette antique chronique.

Hildegarde vivait dans la cabane de ses parens aux pieds des Alpes; des voisins honnêtes et simples l'entouraient: elle avait dix-huit ans; son père Conrad en comptait au moins soixante, et sa mère Elisabeth, très-belle encore, n'avait pas quarante ans. Ainsi que sa fille, Elisabeth était née dans cette cabane et ne l'avait jamais quittée; et de même qu'Hildegarde elle avait été fille unique et chérie de ses parens. La jeunesse s'allie volontiers à la jeunesse; pourquoi Elisabeth avait-elle uni son sort à celui d'un homme qui aurait pu être son père? On cessait de s'en étonner quand on connaissait Conrad; il était bon, il était aimable, il n'avait que quarante-un ans lorsqu'Elisabeth, à dix-sept ans, lui donna la préférence sur tous les jeunes gens qui prétendaient à sa main et qui ne le valaient pas. Elle y mit pour seule condition qu'elle ne quitterait jamais ses parens, et que Conrad vivrait avec eux dans leur cabane. Il y consentit sans peine, car il n'avait plus de parens; il était ami du père d'Elisabeth, et avec elle il aurait été heureux par-tout. La noce se fit, l'harmonie la plus parfaite régna dans ce ménage. Hildegarde fut le seul fruit de leur union, et les consola, avec le tems, de la perte de leurs parens, qui moururent après avoir joui quelques

Digitized by Google

années du bon choix et de l'heureux sort de leur fille chérie. Ils restèrent dans la même cabane sans rien changer à leur vie simple et frugale, et malgré leurs richesses ils ne se distinguaient pas de leurs voisins : tous cependant considéraient Conrad et le respectaient, non à cause de ses richesses ignorées de tout le monde, mais parce qu'il était, en effet, au-dessus d'eux par son éducation, par ses connaissances et par sa bravoure. Il avait servi pendant maintes années l'empereur Rodolphe en qualité d'écuyer. A la mort de son maître il se retira dans son pays avec une fortune considérable pour ces tems-là. Il avait souvent, dans les combats, sauvé la vie à son maître sans y attacher aucune importance, et seulement parce que c'était son devoir et qu'il aimait l'empereur. Rodolphe aimait aussi son brave écuyer, il était reconnaissant de son zèle et lui fit, en diverses occasions, des présens considérables en pierreries, en chaînes d'or, belles armes, etc., etc. Conrad s'en étonnait et se disait à lui-même : « Pourquoi mon » maître me donne-t-il tant de belles choses, comme si » j'étais un prince, et que veut-il que j'en fasse ? » Il ne les portait point, et n'en parla à personne au monde, continuant à vivre tout simplement comme s'il n'avait possédé que son épée, sa bonne réputation, et le souvenir de son maître dont il parlait souvent.

On n'a pas passé vingt-quatre ans au service de l'empereur sans avoir bien des choses à raconter, et Conrad parlait fort bien de tout ce qu'il avait vu et entendu ; il racontait des guerres où il avait été ; il savait une quantité d'histoires de moines et de revenans ; il avait joué quelques bons tours à l'abbé de Saint-Gall ; c'était lui qui avait obtenu de l'empereur le pardon de la ville de Raperswil, qui avait encouru la disgrace de son souverain, etc. etc. Conrad racontait toutes ces histoires de manière à se faire écouter avec plaisir, et c'est ainsi qu'il gagna le cœur de la jeune Elisabeth, et qu'il devint son époux et l'heureux père d'Hildegarde.

Hildegarde avait dix-sept ans, et elle était belle comme sa mère l'avait été à cet âge, lorsque le jeune Philippe de Garnen, fils d'un ancien ami de Conrad, vint visiter celui-ci de la part de son père, qui désirait avoir des nouvelles de son vieux camarade de guerre. Il fut très-bien reçu et resta huit jours dans la cabane de Conrad ; il y fut traité comme l'enfant de la maison. Tout l'enchantait dans ce séjour, le tendre attachement entre un vieillard et

Digitized by Google

une femme que sa beauté et sa fraîcheur faisaient paraître jeune encore ; l'accueil amical qu'on lui faisait ; l'amour paternel et filial porté au plus haut degré entre Hildegarde et ses parens ; mais plus que tout cela encore, les charmes de cette jeune fille, sa beauté, son innocence, sa douceur. Enfin il était dans une admiration continuelle. On voulut lui faire connaître toute cette contrée pittoresque et majestueuse, dont il n'avait aucune idée. Hildegarde le conduisait par-tout, lui faisait tout observer ; elle ajoutait au charme de cette nature, si belle, si sublime, celui de ses réflexions justes et naïves, d'un enthousiasme naturel qui n'avait rien d'exagéré, et qui n'était que l'heureux résultat de la sensibilité de son cœur et de sa jeune et brillante imagination. Sa figure svelte, gracieuse, animée, embellissait aussi cette nature sauvage. Philippe ne résista point à tant de charmes ; les huit jours n'étaient pas encore écoulés, qu'il s'était déjà avoué à lui-même que sans Hildegarde il ne pouvait plus y avoir de bonheur pour lui dans ce monde.

Comme son plus grand plaisir était de faire avec elle de longues promenades, il la pria un matin de le conduire jusqu'aux glaciers ; il n'y en avait point dans le canton qu'il habitait, et c'était un objet de curiosité pour lui : ils y allèrent. Du haut du glacier, la cabane d'Hildegarde paraissait absolument au pied ; elle lui parla en riant du danger auquel la cabane était exposée tous les ans, d'être ensevelie sous une avalanche de neige ; elle lui expliqua ce phénomène, et lui montra plusieurs endroits ravagés par des avalanches. Dans la disposition où était Philippe il en fut singuliérement frappé : Dieu ! dit-il en frémissant, et vous pouvez rester tranquille avec cette idée.

Ne sommes-nous pas toujours dans la main de Dieu ? lui répondit en souriant l'aimable jeune fille, il n'a pas besoin d'une avalanche pour disposer de nous ; un tourbillon de vent peut nous enlever, une maladie nous atteindre, un arbre qui tombe nous écraser ; il y aurait même un avantage bien grand à être enseveli sous la neige.

Et quel avantage, demanda Philippe en la regardant avec une expression de tendresse et de terreur ?

— C'est qu'aucun de nous ne restera pour pleurer les autres. Si nous sommes ensevelis ainsi, ce sera tous ensemble, au même instant et sans souffrir : une mort qui vous sépare de ce que vous aimez, n'est-elle pas mille fois plus cruelle ?

Digitized by Google

Philippe soupira profondément et en silence ; il ne pouvait plus détourner ses regards de ces masses effrayantes de neige et de glace; Hildegarde essayait en vain de porter son attention sur d'autres objets, l'idée du tombeau de neige qui attendait cette fille chérie, le glaçait d'effroi et de terreur.

La douce gaîté de sa compagne parvint enfin à le distraire en apparence. Ils revinrent à la cabane, elle raconta en riant à ses parens la frayeur de Philippe; ils en firent aussi un objet de plaisanterie, en convenant cependant que le danger existait, mais qu'ils étaient tranquilles, parce que la mort pouvait les atteindre de mille autres manières. Philippe les quitta peu de jours après pour retourner chez lui, toujours tourmenté de ses terreurs. Hildegarde, à qui ce jeune homme plaisait beaucoup, releva auprès de ses parens la bonté de son cœur qui lui faisait partager avec autant d'intérêt les dangers qui les menaçaient.

Philippe était extrêmement rêveur depuis son retour chez lui; son père lui en demanda la cause. Les enfans de ce tems-là ne connaissaient pas à l'égard de leurs parens la réserve et la dissimulation : aussi le jeune homme ne fit nul mystère aux siens de l'effet qu'avait produit sur son cœur l'aimable fille de Conrad; quel dommage, ajouta-t-il avec un soupir, que cette belle enfant soit destinée à être ensevelie sous les neiges!

Es-tu fou? lui demanda son père, qu'est-ce que tu veux dire?

— Que la cabane des parens d'Hildegarde est au pied des glaciers, et qu'une avalanche doit tôt ou tard l'engloutir; c'est impossible autrement.

Son père se moqua de lui : cette cabane, lui dit-il, subsiste depuis si long-tems; c'était déjà la demeure des parens d'Elisabeth; elle n'a jamais eu d'accidens de ce genre, pourquoi vas-tu t'imaginer qu'il en arrivera?

— Mon père, j'en ai le pressentiment.

— Eh bien! épouse Hildegarde, mon fils, j'en serai bien aise, tu l'amèneras ici, et tu n'auras plus rien à craindre.'

Philippe se jeta dans les bras de son père. Oh! mon père, dit-il, venez, il faut que vous la voyiez, que vous vous assuriez vous-même combien elle mérite d'être votre fille; il faut que vous lui persuadiez de le devenir, d'être ma femme chérie, et de s'éloigner à jamais du danger qui la menace sans cesse. — Oh! mon père, si mon Hildegarde périt sous l'avalanche, vous n'avez plus de fils.

Digitized by Google

Tu n'as pas le sens commun avec tes avalanches, dit le vieux Sarnen, mais j'irai avec toi; aussi bien je n'ai pas revu mon vieux camarade Conrad depuis le jour où nous portâmes ensemble, de la part de l'empereur Rodolphe, à l'abbé de Saint-Gall, un compliment qui ne lui fit pas trop plaisir; celui que je ferai à Conrad au sujet de sa fille lui plaira davantage, j'espère. Ils partirent le lendemain. Conrad et Bertrand furent bien contens de se revoir. Philippe prit le bras d'Hildegarde sous le sien, et ils allèrent se promener aux glaciers.

Il n'y a rien à craindre encore, disait Philippe en les mesurant des yeux; mais dans l'hiver, quand ces neiges amoncelées recevront encore d'autres neiges..... Mais, chère Hildegarde, alors nous ne serons plus ici.

Plus ici? dit Hildegarde étonnée.

Non, tu seras chez moi, ma femme, ma compagne chérie; mon père, chère fille, consent à ce que je t'épouse, si tu le veux; et je ne doute pas que tu ne le veuilles, qui t'aimerait plus que moi? J'ai tout dit à mon père: tant mieux, Philippe, m'a-t-il répondu, j'en suis bien aise, tu ne pouvais faire un meilleur choix.

Mon père me dira de même, répondit naïvement Hildegarde, quand je lui aurai dit: mon père, j'aime Philippe; il t'aime déjà, et ma mère aussi, et ils ne veulent que mon bonheur: mais je te demande encore pourquoi plus ici? Vois-tu, mon cher Philippe, il y a une condition qui tient à notre cabane; s'il naît une fille, seulement une fille, elle ne quitte jamais ni la cabane, ni ses parens.

Philippe pâlit; et l'avalanche? répondit-il en tremblant.

Eh bien! dit Hildegarde en riant, l'avalanche nous ensevelira peut-être dans le même tombeau; mais pas sitôt encore, ne t'en inquiète pas. Elle lui prit le bras et le ramena en courant à la cabane.

Conrad et le vieux Sarnen causaient ensemble en buvant, ils n'avaient pas l'air mécontent; cependant un léger nuage obscurcissait leur physionomie. Vous arrivez à propos, dit Bertrand, nous parlions de vous. Ton père s'en rapporte à toi, chère Hildegarde, veux-tu devenir ma fille et la femme de mon Philippe?

Si ce n'est que cela, dit Hildegarde, je ne vous ferai pas attendre ma réponse, et la voici; j'aime Philippe de tout mon cœur, et je veux bien être sa femme et votre fille.

Voilà déjà une affaire arrangée, dit Conrad; mais veux-

Digitized by Google

tu t'en aller avec lui ? car c'est-là ce que son père désire. Hildegarde, mon enfant, réponds d'après ton cœur.

Oh non ! dit la jeune fille. Bertrand ne peut ni le vouloir ni le désirer.

Pourquoi donc, mon enfant, dit le vieux Sarnen.

Parce que vous êtes père aussi ; et si Philippe était votre seul enfant, trouveriez-vous bon qu'il voulût vous laisser dans la solitude, et vous priver de ses soins ?

Mais, répondit Bertrand, il y a dans la Bible : la femme abandonnera son père et sa mère pour suivre son mari : cela n'y est-il pas, mon enfant ?

Oui, dit Hildegarde en souriant, je l'ai souvent lu ; il y a, comme vous le dites, *abandonnera*, et cela suppose sa volonté, sans quoi il y aurait, *doit* abandonner, et je ne puis vouloir abandonner mes parens, qui n'ont que moi seule au monde, pour suivre un mari au milieu d'une nombreuse famille.

Elle en sait plus que nous, dit le vieux Sarnen, et je n'ai plus rien à lui dire ; j'ai d'autres enfans, et je vous cède Philippe de bon cœur. C'est à lui de parler.

Et l'avalanche ? dit celui-ci avec effroi, en regardant tour-à-tour Hildegarde et le glacier. Tout le monde éclata de rire et se moqua de lui ; il se tut, mais un nuage de tristesse resta dans ses yeux, et la gaîté d'Hildegarde semblait encore l'augmenter. On les fiança le soir même, il serra sa *promise* dans ses bras, et reçut un baiser de sa jolie bouche ; il sourit de plaisir et de reconnaissance, mais des larmes remplissaient ses yeux, et la tristesse perçait encore au travers de cet éclair de bonheur.

Le mariage fut renvoyé jusqu'à l'hiver à cause des travaux de l'été.

Cet hiver, Hildegarde n'existera plus, dit Philippe à son père, je le sens là, jamais elle ne sera ma femme ; puis-je la disputer à la terrible avalanche ? Le vieux Sarnen ne rit pas cette fois, car la mélancolie de son fils prenait un caractère qui l'affligeait : c'était le meilleur des fils, il l'aimait tendrement, et l'accompagnait souvent chez Conrad. Il proposa à celui-ci de lui bâtir une cabane à côté de la sienne pour lui et pour sa femme. Conrad fut sourd à tout : faire quitter sa patrie à un Suisse n'est pas chose facile, et Sarnen le sentait bien lui-même. J'ai juré, j'ai promis aux parens d'Elisabeth sur leur lit de mort, de ne jamais lui faire quitter cette cabane, dit Conrad, ainsi juge toi-même.

Digitized by Google

Tu as promis, lui dit Bertrand, je n'ai plus rien à dire; et il n'en parla plus.

Cependant le pauvre Philippe ne pouvait plus écarter l'idée qui s'était emparée si vivement de son esprit, il y pensait continuellement, et ne rêvait plus que neiges et avalanches. Quelquefois, au milieu de la nuit, poursuivi par des songes qui lui représentaient son Hildegarde ensevelie, il se levait baigné d'une sueur froide, il entrait dans la chambre de son père, en répétant ce mot terrible d'avalanche, avec un accent effrayant. Son père désespéré de cet état, qui empirait chaque jour, faisait ce qu'il pouvait pour le calmer; il craignait que son imagination toujours tendue sur le même objet, sur la même pensée, ne le conduisît enfin à la perte totale de sa raison.

Philippe, lui dit-il un jour, si tu allais consulter le vieux berger de la montagne, peut-être aura-t-il quelques bons avis à te donner. Philippe saisit avidement cette idée; il avait entendu parler de ce berger comme d'un être extraordinaire, qui avait, disait-on, le talent de prédire à l'avance les hivers neigeux où devaient tomber les avalanches; la plupart des montagnards le regardaient comme un sorcier qui avait commerce avec le diable; d'autres moins superstitieux, comme un fripon adroit qui voulait tirer parti de la crédulité pour se faire un renom de science. Sarnen lui-même en avait cette opinion, mais dans l'état affreux où il voyait son fils, tout ce qui pouvait faire une diversion ou lui ôter ses craintes ou les diminuer, lui parut un bien. Déjà l'idée d'aller consulter le vieux berger sembla le ranimer : je vais chercher le vieux berger, dit-il à son père en partant; s'il me donne de bonnes nouvelles, si l'hiver n'est pas menaçant, vous reverrez bientôt votre fils, et vous le reverrez plus tranquille; mais s'il m'annonce l'avalanche! oh! mon père, je ne quitte plus Hildegarde, car je veux périr avec elle, puisque je ne puis y vivre.

Va, mon fils, lui dit le vieux Sarnen en s'essuyant les yeux; puisse le vieux berger te rassurer et te renvoyer plus tranquille à tes parens! Il partit et alla d'abord chez Conrad, car il voulait en parler à son ami.

Hildegarde aussi avait la plus tendre compassion du cruel état où elle voyait son bien-aimé, elle souffrait autant que lui de le voir souffrir, et tâchait de le ramener tout doucement à la raison : je voudrais tout faire pour toi, lui disait-elle; mais ne sens-tu pas combien il serait injuste et cruel de quitter mes bons parens?

Digitized by Google

Je le vois, je le sens, mais faudra-t-il donc te voir périr victime de ton amour filial?

Mais, Philippe, lui disait-elle encore, si tu me contraignais à les abandonner, et que tes craintes se réalisassent un jour, je croirais toujours que j'aurais pu sauver mes parens, leur être utile; je ne me le pardonnerais jamais, ni à toi, Philippe, et je mourrais désespérée.

Mais, lui répondait-il, engâge-les à te suivre, pourraient-ils te refuser quelque chose?

Non, Philippe, rien de raisonnable: ils m'aiment, mais ils aiment Dieu plus que moi; ils craindraient de l'offenser en quittant les lieux où il les a appelés à vivre, et à mourir quand et comment il lui plaira; ils croiraient manquer de confiance envers lui, et faire le malheur de leur vie à venir; et à cet âge ils mettent bien plus d'importance à cette vie future, qu'au peu de vie qui leur reste à parcourir ici-bas. Non, Philippe, je ne leur donnerai pas la douleur de me refuser quelque chose. Mais, dis-moi, qui t'a mis dans la tête cette funeste idée d'avalanche?

Personne, Hildegarde, je te le jure, c'est un pressentiment qui s'empara de moi au moment où tu prononças ce mot, et qui ne m'a plus quitté; je voudrais en parler à quelqu'un.

Parle, si cela peut te calmer; mais à qui veux-tu en parler?

Je n'ai pas voulu le faire sans te le dire, j'ai déjà la permission de mon père, et je te demande la tienne; je veux aller en parler au vieux berger de la montagne. (Hildegarde pâlit comme la mort et baissa les yeux). Qu'as-tu donc, chère fille?

C'est *le prophète de la montagne*, lui dit-elle après s'être un peu remise, je le connais, je l'ai vu il y a peu de tems; j'étais allée seule au glacier, j'étais assise auprès d'un rocher, je pensais à toi, Philippe, aux idées fâcheuses qui t'occupent; voilà que tout d'un coup je lève les yeux et je vois devant moi le vieux berger avec sa longue barbe blanche, appuyé sur son bâton: je ne l'avais point entendu venir; il me regarda avec un air si expressif qu'il m'effraya un peu. Je lui demandai en tremblant ce qu'il voyait en moi et pourquoi il me regardait ainsi? Demeures-tu là-bas dans cette cabane, ma belle enfant, me dit-il? — Oui, c'est ma demeure. — En ce cas je te plains. — Pourquoi me plains-tu, bon berger? — Je n'ose pas te le dire... Il me serra la main avec affection, et il me quitta.

Et tu n'en as rien dit à tes parens, Hildegarde !

Non, Philippe, je les aurais peut-être inquiétés.

Touché de la bonté du cœur de cette excellente fille, Philippe l'embrassa tendrement; elle ne put retenir ses larmes qui coulèrent avec abondance, elle commençait à partager les inquiétudes de son amant, un voile semblait être tombé de devant ses yeux; la prédiction du vieux berger lui parut une confirmation des pressentimens de Philippe, et pour la première fois de sa vie elle éprouva un sentiment d'effroi à l'idée d'être ensevelie sous les neiges. Philippe la pressa alors d'en parler à son père, mais elle rejeta cette idée, elle savait que Conrad n'y ferait aucune attention, et elle ne voulait pas courir le risque d'alarmer inutilement sa mère. Elle avait d'ailleurs une autre crainte : le long séjour de Conrad à la cour et dans les armées avait éclairé son esprit; il n'avait aucune des superstitions du peuple, il les méprisait, et il était sévère pour ceux qui les entretenaient; elle était donc persuadée que si elle lui parlait de la rencontre du vieux berger et de ce qu'il lui avait dit, il le dénoncerait aux autorités, et qu'il en résulterait des choses fâcheuses pour le prophète montagnard. Il fut conclu entr'elle et Philippe, qu'il irait à la montagne, chercherait le vieux berger, et l'engagerait à s'expliquer plus clairement.

Il fit ses préparatifs pour une absence de huit jours, et prit tendrement congé de son Hildegarde; il se sentait déjà plus à son aise de l'idée qu'elle partageait ses pressentimens. Elle le vit partir au contraire avec un extrême serrement de cœur; elle éprouvait aussi pour la première fois, que l'amour a ses peines : elle comprenait la nécessité de ce voyage pour leur salut commun, mais il n'était pas sans danger, et elle connut aussi le tourment de craindre pour ce qu'on aime. Il devait traverser une partie du glacier, un seul faux pas pouvait le perdre. Au nom du ciel, prends bien garde, lui criait-elle en pleurant. Ne t'inquiète pas, chère fille, je te porte dans mon cœur; je vais m'occuper de ta sûreté, de celle de tes parens; j'ai à présent de bons pressentimens, j'ai dans l'idée que je te rapporterai des consolations.

Il partit : Hildegarde le suivit des yeux jusqu'au détour d'une roche qui le déroba à sa vue; elle rentra dans la cabane, s'assit à son rouet auprès de ses parens, et en parlant de Philippe, elle parla involontairement des avalanches : si vous étiez sûr du danger, dit-elle à son père, ne

Digitized by Google

consentiriez-vous pas cependant à quitter votre cabane? — Ah! ah! voilà ses frayeurs qui t'ont aussi gagnée. Il ne faut pas tenter Dieu, chère fille lui seul pourrait nous donner la certitude dont tu parles, et il ne fait plus de miracles. — Mais tiens, Hildegarde, je t'aime, j'aime ton Philippe, si tu as peur ici, vas avec lui; nous pourrons nous voir souvent, nous visiter, votre satisfaction sera la nôtre.

Non, mon père, je ne vous quitterai pas, je n'aurais point de satisfaction sans vous, mais si vous vouliez.....

J'irais bien avec toi, chère fille, mais vois-tu, nous ne le pouvons pas, j'ai juré sur la main de ton grand père mourant, que je ne quitterais jamais cette cabane; cette propriété lui était si chère, tu dois t'en souvenir, car tu étais assise à ses côtés, sur son lit, et il était mort que tu l'embrassais encore, en l'appelant, bon grand papa.

Elisabeth pleurait aux sanglots à ce souvenir; non, dit-elle quand elle put parler, je ne quitterai pas cette chambre où mon père a rendu le dernier soupir; ce cimetière où il repose; non pas même pour toi, Hildegarde, que j'aime tendrement.

Non pas même pour Philippe, dit la jeune fille en embrassant sa mère, je ne quitterai ni vous, ni cette cabane où j'ai vu mourir mon grand-père. Conrad vint aussi les embrasser toutes deux. Oublie toutes ces rêveries de dangers qui ne nous ont jamais atteint, dit-il à sa fille, ton Philippe les oubliera aussi dans tes bras, ce sont des chimères de son imagination et de son cœur; il voudrait réunir autour de lui tout ce qu'il aime, demeurer auprès de ses parens et nous y attirer. Après ma mort et celle de ta mère, tu pourras aller vivre avec eux; je n'exigerai pas moi que tu restes ici.

Hildegarde se tut, cette image déchirait son cœur: elle craignait aussi de nuire à Philippe dans l'esprit de ses parens; elle renferma dans son sein et ses craintes et ses inquiétudes.

(*La suite à un prochain Numéro.*)

Digitized by Google

VARIÉTÉS.

SPECTACLES. — *Théâtre de l'Impératrice.* — Première représentation du *Jeune Frondeur*, comédie en un acte et en vers.

L'auteur de cette petite comédie a fait preuve de goût en resserrant dans un seul acte la peinture d'un caractère aussi léger que celui du frondeur. Il a su dans ce court espace rassembler assez d'événemens pour le montrer sous un point de vue moral et assez comique. Pierreval, (c'est le nom du frondeur), est épris d'une jeune pupille nommée Sophie; il est sur le point d'obtenir sa main : mais, par son esprit de satire et de contradiction, il indispose à-la-fois contre lui et la sœur du tuteur, et le tuteur lui-même; il porte un de ses amis à enlever son amante qu'on lui refuse, et il se trouve que celle-ci n'est autre que la jeune pupille dont lui Pierreval est amoureux : enfin, quand par une suite de ce penchant à tout contredire, à tout *fronder*, il a perdu celle qu'il aimait, il trouve encore moyen de s'en consoler à sa manière, en frondant le mariage et en raillant les maris, dont il s'applaudit bravement de n'avoir pas à partager les périls et le ridicule.

Cette petite pièce n'est pas forte d'intrigue, et ne pouvait pas l'être : mais on y a distingué des scènes agréables, un style généralement pur, une versification facile, des traits heureux. Parmi ceux qui ont été le plus applaudis, nous avons retenu le vers suivant qui exprime avec concision une pensée juste et fine :

Le ridicule cesse alors qu'il est commun.

Toute la pièce a obtenu un plein succès; l'auteur, demandé avec empressement, est M. Verneuil. Le parterre a vivement témoigné le désir de le voir paraître; il l'a même redemandé quand le rideau s'est levé pour la seconde pièce : mais l'auteur, persuadé sans doute qu'un honneur tant de fois prodigué avait cessé d'être une distinction, n'a point paru; Perroud est venu annoncer qu'il n'était pas dans la salle.

Cette comédie est bien jouée par Firmin Chazet, Fusil, Palissié, Laborne, mesdames Fleuri et Descuilles. V.

LES

Digitized by Google

LES BERCEAUX.

J'ÉTAIS fatigué depuis long-tems d'un mal de poitrine, lorsque je profitai d'une occasion d'aller respirer l'air du printems sur les bords de l'Océan. J'étais persuadé que ce voyage serait favorable à ma santé. Je partis donc de Paris le 10 mars 1811, et j'arrivai dans le pays de Caux, ma patrie, le 12 du même mois. Mon conducteur me mit à terre à l'entrée d'une petite vallée d'où l'on voyait la mer. J'admirais son étendue qui n'a point de bornes, son azur qui se confond avec celui des cieux, ses sombres murmures, et les flots toujours irrités qu'elle brise nuit et jour sur ses rivages au milieu même du calme le plus profond. Ses bords sont la plupart couverts de galets et de cailloux qu'elle roule sans cesse. C'est, pour ainsi dire, une longue mâchoire composée de dents mobiles et de plusieurs milliers de lieues, dont elle dévore les îles et les continens. Elle broie, sans jamais se reposer, les métaux, les rochers les plus durs, et les réduit en sable que ses marées charient au loin pour reproduire de nouveaux ouvrages. Je résolus de chercher dans les environs quelque petit village où je pusse passer la nuit en me livrant à ces réflexions. Je m'acheminai donc par la petite vallée qui était à mes pieds. Tout-à-coup je démêlai, au milieu des bruits rauques des flots lointains, des voies mélodieuses de jeunes filles qui, par tout pays, me font plus de plaisir à entendre que le chant même des oiseaux. Aussitôt je marchai vers elles; le chemin m'était tout tracé par un petit ruisseau bordé de saules qui allait se jeter dans la mer au bout de la vallée. A peine eus-je fait trois cents pas, que j'aperçus un tertre couronné d'un bocage de sombres sapins et de vieux mélèzes tous hérissés de leurs pinceaux soyeux d'un vert tendre et de leurs pignons violets. Une vingtaine de jeunes Cauchoises étaient assises sous leur ombrage. Elles étaient toutes jolies, comme elles le sont en général dans le pays de Caux. Elles avaient des teints de lis et de rose, des lèvres purpurines, des yeux bleus, le son de voix argentin, et des tailles parfaites; on les eût prises pour des Néréides. Elles s'occupaient à faire des corbeilles avec des branches de saules et d'osier qui commençaient à pousser leurs premières feuilles. Dès qu'elles m'aperçurent, elles suspendirent leurs chants et leurs ouvrages pour me considérer.

Digitized by Google

Pour moi, m'adressant à une grande brune qui avait l'air plus hardi que les autres, et que j'avais ouï nommer Victoire, permettez-moi, lui dis-je, de vous demander pourquoi vous faites tant de paniers dans une saison où il n'y a pas encore de fruits; à peine y a-t-il des fleurs. Vous avez raison, Monsieur, me répondit-elle, mais nous attendons un fruit qui doit faire le bonheur du monde; c'est l'enfant impérial. Ce ne sont pas des paniers que nous lui préparons, ce sont des berceaux; et comme nous ne savons pas si ce sera un prince ou une princesse, chacune de nous veut faire son berceau avec des emblêmes qui conviendront à son sexe, à ses augustes parens, et même au nom de son auteur. Voici le mien que je viens de finir: il est tissu de plumes de faucons, d'aigles de montagne et d'aigles marines, que mon frère a tués, cet hiver, sur nos rivages; il est certain qu'il ira très-bien au fils de notre Empereur, qui aura la valeur de son père, et que le nom de celle qui l'a fait n'y conviendra pas mal. Dites-moi maintenant quel est le plus beau du mien ou de celui de ma cousine Constance.

Je vis alors entre les mains d'une fille, dont les regards étaient sérieux, une de ces grandes coquilles des Indes, qu'on appelle thuilée ou bénitier, que la mer découvre quelquefois dans les falaises escarpées de la Normandie, lorsque les tempêtes de l'équinoxe y creusent des grottes profondes. Elle était garnie tout autour de plusieurs rangs de petits coquillages brillans et de touffes de fucus bruns, naturellement découpés en feuilles de chênes. Voici des symboles de citoyens, dis-je, aux deux cousines. Ces trophées composés des dépouilles des tyrans de nos mers, et de ce que leurs rivages ont de plus éclatant, présagent le rétablissement de notre marine et la prospérité de notre commerce.

Une jeune blonde, appelée Félicité, me montra un berceau entrelacé de violettes et d'hyacinthes. Il était surmonté de deux tourterelles qui se béquetaient et le couvraient en partie de leurs ailes. Il sera, me dit-elle, également convenable à un prince ou à une princesse. Il représentera aussi bien l'amour de Napoléon pour Marie-Louise que celui de Marie-Louise pour Napoléon. Vous avez raison, lui dis-je, les tourterelles sont les oiseaux de l'amour conjugal; elles portent chacune la moitié de son anneau dans le demi-cercle qu'elles ont autour du col.

Une autre bergère, appelée Désirée, et qui me parut la

Digitized by Google

plus aimable, avait formé son berceau d'un simple gazon émaillé de marguerites; il était ombragé de branches de peupliers en fleurs. Soit que l'enfant que nous attendons, me dit celle-ci, soit fille ou garçon, ces attributs du peuple lui en rappelleront le souvenir. Il l'aimera, à l'exemple de son père et de sa mère : le peuple n'attend son bonheur que de ses princes, et les princes, à leur tour, ne sont heureux que par l'amour de leurs peuples.

Il y avait encore beaucoup d'autres berceaux, avec des emblêmes fort ingénieux; mais il n'y avait que ceux-là d'achevés. Victoire, Constance, Félicité, Désirée avaient réuni leurs charmans ouvrages; elles dansaient autour, en se tenant par la main, et en chantant, *Vive Napoléon! vive Marie-Louise! vive leur enfant chéri!*

Cependant, le soleil à l'horizon remplissait toute la vallée de ses feux; des gerbes de ses rayons pourprés divergeaient au loin dans les airs, sur les coteaux lointains et à la surface des mers. Ces bergères, entourées de sa lumière, et pleines de joie, ressemblaient à des esprits célestes qui descendent des cieux sur la terre et qui remontent de la terre vers les cieux.

J'étais enchanté de ce spectacle, lorsqu'un jeune pêcheur, semblable à un triton pour la force et pour la voix, leur cria du rivage avec une conque marine : Allons, mes belles, allons, le tems presse, ma barque vous attend; la lune qui se lève, le vent, la marée, tout vous est favorable, embarquons-nous. Aussitôt chacune d'elles se saisit de son berceau, descendit en courant la vallée, et sauta dans la barque. Leurs compagnes, dont les ouvrages n'étaient pas terminés, accoururent en pleurant. La jeune Sophie cria à Désirée : Recevez au moins ce bouquet d'immortelles que j'ai cueillies sur les sables de la mer. La sensible Virginie dit à Constance : Prenez ce lierre, symbole d'amitié, que j'ai trouvé dans nos forêts, sur l'écorce d'un chêne. Les deux bergères répondirent : Vos offrandes feront l'ornement de nos berceaux.

Pour moi, qui sentais que l'air de la nuit et peut-être celui de mon pays, ne me serait point favorable, je demandai à l'aimable Désirée la permission de profiter de la barque des berceaux pour retourner à Paris. J'y consens, dit-elle, ainsi que mes compagnes, pourvu que vous nous disiez lequel des quatre aura la préférence. Aucun, lui dis-je, parce que ceux qui plairont à l'Empereur, par cela même seront préférés par l'Impératrice, et que lui-même

donnera la préférence à ceux que choisira son épouse. D'ailleurs, il n'y en aura point de rebuté, de quelque sexe que soit l'enfant, car les qualités des héros conviennent aux princesses et les vertus des princesses aux héros.

C'est bien répondu, me dirent-elles, entrez et asseyez-vous. Alors je me plaçai auprès d'elles, sous la tente qui les abritait. Notre pilote leva l'ancre et hissa la voile; il était déjà nuit; l'astre de Jupiter et celui de Vénus brillaient dans les cieux, et se distinguaient des feux rouges qui apparaissaient sur les bords de l'Océan.

Nous entrâmes dans la Seine à la faveur des phares de son embouchure. Notre barque légère volait sur l'eau comme une hirondelle; le lendemain, au point du jour, nous passâmes au pont de l'Arche, à la faveur de la grande marée qui, dans cette saison, s'avance jusque-là; enfin, le surlendemain, nous arrivâmes dans l'après-midi à la vue des Tuileries. Là, je montrai à nos aimables voyageuses la demeure de nos souverains que notre Empereur a entourée des plus magnifiques monumens, des cours et des jardins défendus par des grilles surmontées de lances d'or, des quais à perte de vue, des ponts de fer, une colonne de bronze. Nos voyageuses enchantées mirent pied à terre au pont Royal, d'où elles gagnèrent la cour du palais des Tuileries; on assure qu'à la vue des berceaux qu'elles portaient sur leurs têtes, on leur en ouvrit les portes, et que l'Impératrice, touchée de leurs figures, de leur esprit et de leurs noms, accepta leurs hommages, et les retint pour berceuses de l'enfant. B.

Sociétés Savantes. — *Programme de la Société Philomathique du Muséum d'Instruction publique de Bordeaux, du 22 de février* 1811.

La Société Philomathique de Bordeaux a fondé des prix d'encouragement qu'elle distribue tous les ans. Elle propose, pour sujet du concours qu'elle ouvre à l'émulation des gens de lettres de tous les pays, pour l'année 1811, un *Hommage à la mémoire de Berquin*. Elle laisse à ceux qui célébreront l'auteur de l'*Ami des Enfans*, la faculté de traiter ce sujet dans une pièce de poésie à leur choix, ou d'en faire la matière d'un éloge historique en prose.

Le prix consiste en une médaille d'or de la valeur de 100 fr. Il sera décerné dans la séance de la Société, le 15 septembre 1811,

Digitized by Google

d'après le rapport d'un jury de quinze membres qu'elle nommera pour examiner les ouvrages envoyés au concours.

Ce concours est ouvert jusqu'à la fin du mois de juillet prochain ; ce terme est de rigueur. Les ouvrages seront adressés, *francs de port*, à M. Bernadau, avocat, secrétaire-général de la Société, rue Arnaud-Mioqueu, n° 18, à Bordeaux.

Il sera délivré un récépissé des manuscrits aux personnes qui en feront la remise, ou que les lettres d'envoi indiqueront comme autorisées à retirer ce récépissé.

Aucun aspirant ne devra se faire connaître directement ni indirectement. Il joindra seulement à son manuscrit un billet cacheté, renfermant son nom et son adresse, et portant pour suscription l'épigraphe qu'il aura adoptée. Ce billet ne sera décacheté que dans la séance du jury du concours, lorsque l'ouvrage jugé digne du prix aura été proclamé ; les autres billets seront brûlés immédiatement après, et sans être ouverts.

Digitized by Google

POLITIQUE.

Les vœux de l'Empire sont comblés : le Roi de Rome a vu le jour dans le mois consacré, par le peuple de Mars, à ce Dieu de la guerre et de la victoire ; à l'instant où la nature rajeunie célèbre le retour du printems ; et dans cette ville devenue la capitale de l'Europe, qui, depuis un tems que l'on fait remonter à Charles VII, n'avait pu s'enorgueillir d'avoir vu naître dans ses murs le fils de son souverain.

Dès le 19, à huit heures du soir, S. M. avait ressenti les premières douleurs ; les princes et princesses de la famille, les grands dignitaires, les ministres, les grands officiers de l'Empire et de la Couronne, avertis par la dame d'honneur, se sont aussitôt rendus au Palais des Tuileries.

Depuis neuf heures jusqu'à six heures du matin, les douleurs se sont succédées avec des intervalles ; à six heures, elles se sont ralenties ; mais à huit elles ont repris avec plus de vivacité, sans interruption, et se sont terminées par la plus heureuse délivrance.

L'Empereur, qui pendant tout le travail, n'a pas cessé de prodiguer à l'Impératrice les soins les plus touchans, a montré à cet heureux instant la plus vive satisfaction, et sachant avec quelle impatience le peuple français attendait le moment où il pourrait partager sa joie, S. M. a donné l'ordre de faire tirer les salves de cent un coups de canon, qui devaient annoncer à la France ce grand événement.

Paris, en effet, en attendait l'annonce avec la plus vive impatience : l'amour de la patrie et du souverain, joint au sentiment de la piété la plus louable, avait attiré dans tous les temples une foule considérable de fidèles qui, au premier son du bourdon de la métropole, s'étaient réunis pour faire en commun la prière qui s'élevait de tous les cœurs. La nuit se passa dans l'attente. A dix heures du matin le premier coup de canon se fait entendre, toutes les fenêtres sont garnies ; dans les places publiques, les rues, les marchés, tout mouvement est interrompu, le passant s'arrête, tout reste suspendu, toutes les oreilles

Digitized by Google

sont attentives; vieillards, femmes, enfans, tous écoutent en silence et comptent avec une égale anxiété. La joie inspirée par le premier coup de canon, était un hommage rendu à l'Impératrice délivrée des douleurs de l'enfantement. Le nombre de vingt-un coups devait désigner la naissance d'une princesse, et ils étaient entendus avec un vif intérêt; mais qui pourrait décrire le sentiment partagé dans la même seconde par six cent mille individus, et cette attente presque idéale, entre le signal qui annonçait un bienfait du ciel, et celui qui devait annoncer la marque la plus éclatante de sa faveur et de la protection spéciale dont il couvre cet Empire? Enfin le bruit si désiré se fait entendre: *c'est un prince*, s'écrient toutes les bouches à-la-fois, *c'est un prince, vive l'Empereur! vive Napoléon!* Les acclamations, les applaudissemens, toute l'énergie, toute la vivacité, tout le désordre de la joie populaire éclatent partout en même tems; les citoyens s'embrassent; des larmes coulent des yeux des vieillards, des femmes, des guerriers; à l'instant les ateliers sont désertés, les travaux abandonnés, les chaires restent muettes; on dit même que sur les bancs de Thémis, l'organe du ministre public s'est tout-à-coup interrompu pour saluer un si beau jour, et que le cours de la justice a été suspendu pour suivre le mouvement de l'allégresse publique.

Laissons-la éclater aux Tuileries, sous les fenêtres de l'appartement de l'auguste mère, et dans tous les lieux publics consacrés aux réjouissances; suivons le récit officiel de ce qui s'est passé au palais impérial:

« Dès que l'enfant a été présenté à S. M. l'Empereur, la gouvernante l'a présenté à S. A. S. Mgr. le prince archi-chancelier de l'Empire, qui avait assisté à l'accouchement.

» S. A. S. s'est rendue immédiatement dans le salon de l'Impératrice, où elle a fait dresser par S. Exc. M. le comte Regnaud de Saint-Jean-d'Angely, secrétaire de l'état de la famille impériale, le procès-verbal de la naissance et l'acte civil, qui a été signé, comme témoins, par S. A. I. Mgr. le grand-duc de Wurtzbourg et S. A. I. Mgr. le prince Eugène, vice-roi d'Italie.

» Ces formalités étant remplies, S. M. l'Empereur s'est rendu dans le salon et a apposé sa signature sur les registres, qui ont été signés aussi par S. A. I. Madame mère, S. M. la reine d'Espagne, S. M. la reine Hortense, S. A. I.

Digitized by Google

Mme la princesse Pauline, S. A. I. Mgr. le prince Borghèse, et S. A. I. Mgr. le prince vice-roi d'Italie.

» Au même instant, le roi de Rome, suivi par le colonel-général de la garde de service, et précédé par les officiers de son service, a été porté par Mme la comtesse de Montesquiou, gouvernante des enfans de France, dans son appartement.

» L'Empereur a reçu ensuite les félicitations des princes, princes grands-dignitaires, des ministres, des grands-officiers de la couronne et des grands-officiers de l'Empire.

» S. M. a envoyé à l'instant le premier page au Sénat, et le second au corps municipal, pour les informer de la naissance du roi de Rome.

» Des pages ont été aussi envoyés au Sénat d'Italie et aux corps municipaux de Milan et de Rome, pour leur porter cette nouvelle.

» S. Exc. M. le comte de Ségur, grand-maître des cérémonies, a envoyé chez les ambassadeurs, M. le baron du Hamel, maître des cérémonies, et chez les ministres étrangers, M. d'Argainaratz, aide des cérémonies, pour leur annoncer cet événement.

» S. Exc. M. le duc de Cadore, ministre des relations extérieures, a dépêché de suite des courriers extraordinaires aux ambassadeurs et ministres de l'Empereur dans les cours étrangères, pour leur faire part de l'accouchement de l'Impératrice.

» Les lettres aux princes et princesses, parens de l'Empereur et de l'Impératrice, ont été écrites de la main de l'Empereur, et portées par des officiers de sa maison.

» S. Exc. M. le comte de Montalivet, ministre de l'intérieur, a envoyé des courriers dans les départemens pour les informer de la naissance du roi de Rome. LL. EExc. MM. le duc de Feltre et le comte Decrès, ministres de la guerre et de la marine, ont envoyé des ordres dans les villes de guerre et dans les ports pour que les mêmes salves d'artillerie soient tirées et que les flottes soient pavoisées.

» S. A. S. Mgr. le prince de Neufchâtel et de Wagram, major-général de l'armée, a envoyé dans tous les pays et places occupés par les armées françaises l'ordre de tirer les mêmes salves qu'à Paris.

» Toute la nuit qui a précédé l'heureuse délivrance de l'Impératrice, les églises de Paris étaient remplies d'une foule immense de peuple qui élevait ses vœux au ciel pour

Digitized by Google

de bonheur de LL. MM. Dès que les salves se firent entendre, on vit de toutes parts les habitans de Paris se mettre à leurs fenêtres, descendre à leurs portes, remplir les rues et compter les coups de canon avec une vive sollicitude, ils se communiquaient leurs émotions, et ont laissé enfin éclater une joie unanime, lorsqu'ils ont vu que toutes leurs espérances étaient remplies, et qu'ils avaient un gage de la perpétuité de leur bonheur.

» Le soir, le roi de Rome a été ondoyé dans la chapelle du palais des Tuileries, par S. Em. Mgr. le cardinal grand-aumônier, et le *Te Deum* a été chanté en présence des personnes dont il a été fait mention ci-dessus. »

Après cette cérémonie, de l'ordre de S. M., le roi de Rome a reçu les grands cordons de la Légion d'honneur et de la Couronne de fer.

Le soir Paris entier a été illuminé; un magnifique feu d'artifice a été tiré sur la place de la Concorde; une foule de transparens contenant des emblêmes et des devises ingénieuses ont été les interprètes des sentimens du public; chaque théâtre a fait hommage d'un impromptu fait d'avance d'exciter les transports des spectateurs. Toutefois Paris, dans ce beau jour, n'a pas fait seul éclater ces sentimens; le télégraphe qui, surpassant la fiction, est plus rapide que l'aile même de la Renommée, avait porté l'heureuse nouvelle à Turin, à Milan, à Amsterdam, à Strasbourg; le canon retentissait sur le Pô, sur la Seine, sur le Rhin et sur l'Elbe presqu'à la même heure. En même tems une aéronaute intrépide se confiait à la direction du vent; de sa galerie s'échappaient les bulletins de l'heureuse naissance. Bientôt on apprendra sur quelle terre amie elle aura été portée; il n'en est aucune où elle n'ait pu trouver les cœurs disposés à bénir sa venue, à moins que le caprice des vents ne la porte sur cette île jalouse qui frémira de rage en apprenant que le mot le plus ingénieux, mais aussi le plus ennemi que la haine ait pu inventer, se trouve aujourd'hui sans application.

Quelques jours avant ce grand événement, l'Empereur avait eu l'occasion de manifester de nouveau des sentimens tant de fois et si bien exprimés, de faire une déclaration nouvelle de ses principes politiques bien connus; cette déclaration se trouve dans la réponse à la députation des villes anséatiques devenues parties intégrantes de l'Empire français. Messieurs les députés avaient rappelé à S. M. ce que furent ces villes florissantes, quel intérêt constant les attacha

Digitized by Google

à la France depuis Charlemagne jusqu'à Louis XIV, ce qu'elles attendent du règne de Napoléon. Voici la réponse de S. M., dont il importe ici de ne pas laisser échapper une expression.

« Messieurs les députés des villes anséatiques de Hambourg, Brême et Lubeck, vous faisiez partie de l'Empire » germanique; votre constitution a fini avec lui. Depuis ce » tems, votre situation était incertaine. Je voulais reconstituer vos villes sous une administration indépendante, » lorsque les changemens qu'ont produits dans le Monde » les nouvelles lois du conseil britannique, ont rendu ce » projet impraticable. Il m'a été impossible de vous donner » une administration indépendante, puisque vous ne pouviez plus avoir un pavillon indépendant.

» Les décrets de Berlin et de Milan sont la loi fondamentale de mon Empire. Ils ne cessent d'avoir leur effet » que pour les nations qui défendent leur souveraineté et » maintiennent la religion de leur pavillon. L'Angleterre est » en état de blocus pour les nations qui se soumettent aux » arrêts de 1806, parce que les pavillons qui se sont ainsi » soumis aux lois anglaises, sont dénationalisés; ils sont » Anglais. Les nations, au contraire, qui ont le sentiment » de leur dignité, et qui trouvent, dans leur courage et dans » leur forces, assez de ressources pour méconnaître le blocus par notification, vulgairement appelé *blocus sur le* » *papier*, et aborder dans les ports de mon Empire, autres » que ceux réellement bloqués, en suivant l'usage reconnu » et les stipulations du traité d'Utrecht, peuvent communiquer avec l'Angleterre. L'Angleterre n'est pas bloquée » pour elles. Les décrets de Berlin et de Milan, dérivant » de la nature des choses, formeront constamment le » droit public de mon Empire pendant tout le têms que » l'Angleterre maintiendra ses arrêts du conseil de 1806 » et 1807, et violera les stipulations du traité d'Utrecht sur » cette matière.

» L'Angleterre a pour principe de saisir les marchandises » appartenant à son ennemi, sous quelque pavillon qu'elles » soient. L'Empire a dû admettre le principe de saisir les » marchandises anglaises ou provenant du commerce de » l'Angleterre, sur quelque territoire que ce soit. L'Angleterre saisit les voyageurs, les marchands, les charretiers » de la nation avec laquelle elle est en guerre, sur toutes » les mers. La France a dû saisir les voyageurs, les marchands, les charretiers anglais sur quelque point du Con-

Digitized by Google

» tinent qu'ils se trouvent et où elle peut les atteindre : et » si, dans ce système, il y a quelque chose de peu confor- » me à l'esprit du siècle, c'est l'injustice des nouvelles lois » anglaises qu'il faut en accuser.

» Je me suis plu à entrer dans ces développemens avec » vous, pour vous faire voir que votre réunion à l'Empire » est une suite nécessaire des lois britanniques de 1806 et » 1807, et non l'effet d'aucun calcul ambitieux. Vous » trouverez dans mes lois civiles une protection que, dans » votre position maritime, vous ne sauriez plus trouver » dans les lois politiques. Le commerce maritime, qui a » fait votre prospérité, ne peut renaître désormais qu'avec » ma puissance maritime. Il faut reconquérir à-la-fois les » droits des nations, la liberté des mers et la paix générale. » Quand j'aurai plus de cent vaisseaux de haut-bord, je » soumettrai dans peu de campagnes l'Angleterre. Les ma- » telots de vos côtes et les matériaux qui arrivent aux » débouchés de vos rivières me sont nécessaires. La France » dans ses anciennes limites ne pouvait construire une ma- » rine en tems de guerre : lorsque ses côtes étaient blo- » quées, elle était réduite à recevoir la loi. Aujourd'hui, » par l'accroissement qu'a reçu mon Empire depuis six ans, » je puis construire, équiper et armer vint-cinq vaisseaux » de haut bord par an, sans que l'état de guerre maritime » puisse l'empêcher ou me retarder en rien.

» Les comptes qui m'ont été rendus du bon esprit qui » anime vos concitoyens, m'ont fait plaisir; et j'espère, » avant peu, avoir à me louer du zèle et de la bravoure de » vos matelots. »

L'Empereur a encore reçu d'autres députations.

« J'aime à apprendre, a-t-il dit à celle du Taro, que vous êtes convaincu de l'avantage de votre réunion au grand Empire; ce sont les grandes familles qui prospèrent. »

« Je me ressouviendrai toujours, a-t-il dit à celle du Var, des sentimens que les habitans de votre département m'ont témoignés à mon retour d'Egypte. Ce que je vis alors dans la Provence d'enthousiasme et d'amour pour la gloire de la France, me donna l'assurance qu'il ne me faudrait que peu de mois pour tout changer. »

Voici l'extrait des dernières nouvelles officielles de l'armée d'Espagne, nouvelles que les dernières feuilles anglaises et les rapports de lord Wellington veulent bien confirmer, dans tout ce qui a rapport à Cadix, à Badajos, et aux affaires de la Guadiana.

Digitized by Google

La plus grande tranquillité règne dans les provinces de Grenade et de Malaga, où commande le général Sébastiani. Il se dispose au siége de Carthagène. Le mécontentement double à Cadix avec ses besoins, les bombes françaises ont le plus grand succès; l'argent d'Amérique ne vient plus; les meneurs de l'insurrection ont recours à des visites domiciliaires et des confiscations. Soixante individus sans nom, sans moyens, agens stipendiés de Wellington, nomment leur réunion *les Cortès*. Les folies démocratiques sont leur système de législation, mais chaque jour les yeux des Espagnols se dessillent.

Le siége de Badajoz a attiré l'attention de l'ennemi. Tous les corps espagnols réunis à l'armée anglaise sur le Tage, ont été envoyés sur la Guadiana au secours de Badajoz, sous les ordres de la Carréra, successeur de la Romana; des engagemens très-vifs ont eu lieu entre ce corps, la garnison de Badajoz, et le 5e corps aux ordres du duc de Dalmatie; mais ce corps a soutenu sa vieille réputation. La cavalerie du général Latour-Maubourg s'est couverte de gloire. Toutes les sorties des assiégés, tous les efforts des auxiliaires ont été inutiles. La plupart des auxiliaires ont été enfermés dans la place, et y augmentent la détresse. Le 19 février, le duc de Dalmatie a pris l'offensive, il a passé la Guadiana, a surpris le camp de la Carréra, à la pointe du jour, a enlevé ses magasins, ses bagages, son artillerie, tué 2000 hommes, en a pris cinq, et dispersé le reste. Cet événement a anéanti le corps de la Romana, et rendu le duc de Dalmatie maître du siége de Badajoz qui va capituler. Suivant leur coutume, les Anglais sont restés spectateurs de la destruction de leurs alliés.

Au nord, le duc d'Istrie a porté son quartier-général à Valladolid. Dans cette partie, tout se civilise et se pacifie; il en est de même dans la haute Catalogne où commande le général Baraguay-d'Hilliers, depuis l'affaire brillante de Palamos. L'ordre se rétablit, les contributions se paient, on peut voyager avec de très-faibles escortes; les gardes nationales font elles-mêmes la police, arrêtent et livrent les insurgés.

S....

PARIS.

Les bulletins du 21 portent ce qui suit : l'état de S. M. est toujours satisfaisant. S. M. le roi de Rome a pris avec

Digitized by Google

avidité et plusieurs fois dans la journée le sein de sa nourrice : sa santé ne laisse rien à désirer.

— S. M. a tenu le 13, conseil des ministres; le 14, un conseil privé pour les recours en grâce, un conseil d'administration pour l'artillerie, et le 16, le troisième conseil de l'Université impériale.

—Le 20, tous les théâtres ont placé sous les auspices de l'allégresse commune des impromptus pleins d'esprit et de gaîté sur l'heureux événement du jour. Ils préparent de petites pièces de circonstance dont le succès est certain, tant est unanime le sentiment qui les inspire.

— Le poëme de M. Lemaire, traduit en vers français par M. Legouvé, imité en vers italiens par M. Buttura, est à sa seconde édition (*).

— Tous les travaux publics ont été repris avec une activité que favorise extrêmement la beauté extraordinaire de la saison.

ANNONCES.

Nouveau Calendrier perpétuel, sur carton, avec une table mobile des mois; orné d'une vignette en taille-douce, gravée par M. Couché fils, sur les dessins de M. Lafite; elle représente un terme surmonté de deux figures, le *Passé* et l'*Avenir*; au bas du terme se trouvent d'un côté la déesse *Uranie* au milieu des attributs qui la distinguent, et de l'autre un *Mercure* avec les emblêmes du commerce. Prix, 2 fr. 50 c. Chez D. Colas, impr.-libr., rue du Vieux-Colombier, n° 26.

Ce tableau, d'une forme agréable et ingénieuse, est d'un usage extrêmement facile.

Au revers du Calendrier sont 1° un carton mobile; 2° une table séculaire qui donne le jour de la semaine par lequel commence chaque année, de 1701 à 2100, et qui même, suivant les observations imprimées sur le carton mobile, donne ce premier jour hebdomadaire pour une année quelconque.

Après avoir trouvé ce jour, par la *Table séculaire*, pour une année

(*) Ce poëme se trouve chez Brunot-Labbe, libraire de l'Université, quai des Augustins, n° 33; Delaunay, libraire, Palais-Royal, galerie de bois, n° 243; et chez Lenormant, imprimeur-libraire, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 17. Brochure in-4°. Prix, 2 francs.

Digitized by Google

proposée, on fait glisser le carton mobile de manière à amener à l'ouverture qui se trouve au milieu du tableau, et en tête de la dernière colonne des dates, à droite, ce même jour, pris dans la moitié supérieure du carton mobile, si l'année proposée est une année commune; dans la moitié inférieure, s'il s'agit d'une année bissextile. Alors ce *Calendrier perpétuel* représente, pour les dates des mois et les jours correspondans des semaines, l'almanach de l'année proposée, et il n'en diffère que par l'ordre de succession des mois.

Reprise de la Bibliothèque physico-économique, instructive et amusante, à l'usage des villes et des campagnes; publiée par cahiers, le premier de chaque mois, à commencer du 23 octobre 1802, par une Société de savans, d'artistes, d'agronomes; et rédigée par M. C. S. Sonnini, membre de la Société d'agriculture de Paris, et de plusieurs Sociétés savantes, éditeur et continuateur de Buffon.

La collection de cet ouvrage, depuis la reprise par souscription, se compose de huit années jusqu'à la fin de 1810. Chaque année est de 2 vol. in-12, avec 12 planches, et du prix de 10 francs; la cinquième seule a 15 numéros ou 3 vol., et vaut 13 francs. Les huit années ensemble, y compris 1810, coûtent 83 fr. franco.

Nota. Chaque année se vend séparément.

Les lettres ainsi que les envois d'argent doivent être affranchis et adressés à Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23, acquéreur du fonds de M. Buisson, et de celui de Mme Desaint.

La neuvième année de la reprise de ce journal a commencé avec l'année courante; le prix est de 10 fr. pour les 12 cahiers de trois feuilles, et 12 fig., le tout par la poste.

Ce journal renferme les découvertes intéressantes dans tous les genres, dans l'agriculture, dans l'économie rurale, et il n'est point d'invention nouvelle en mécanique et dans les différentes parties des arts et des sciences, que les rédacteurs ne s'empressent de recueillir et de consigner dans cet ouvrage.

C'est sur un pareil modèle que les Anglais et les Allemands font un répertoire annuel de tout ce qu'ils peuvent offrir de plus intéressant en ce genre; ils s'enrichissent des découvertes qui sont consignées dans la Bibliothèque physico-économique, de même les rédacteurs de cette bibliothèque leur empruntent tout ce qui mérite d'être recueilli.

Comme l'agriculture offre un intérêt général, elle fixe d'abord l'attention particulière des rédacteurs, et ils font tous leurs efforts pour donner à ce journal tout l'intérêt qui le fait rechercher avec empressement des agriculteurs.

Voyages dans la Péninsule occidentale de l'Inde et dans l'île de-

Digitized by Google

Ceylan; par M. J. Haafner. Traduits du hollandais, par M. J. Le tome Ier contient le *Voyage de Madras par Tranquebar à Ceylan*. Le tome IIe contient le *Voyage fait par terre le long des côtes d'Orixa et de Coromandel, dans la Péninsule occidentale de l'Inde*. Deux vol. in-8°, avec cinq planches. Prix, 12 fr., et 15 fr. franc de port. Chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Elémens de l'histoire ancienne des Juifs, des Egyptiens, des Carthaginois, des Assyriens, des Babyloniens, des Mèdes et des Perses; abrégés de Flavius-Joseph et de Rollin : ornés de 32 planches contenant 62 sujets gravés en taille-douce. Deux vol. in-12. Prix, 6 fr., et 8 fr. franc de port. Chez Leprieur, libraire, rue des Noyers, n° 45.

On trouve chez le même libraire, pour faire suite à cet ouvrage, *les Elémens de l'Histoire de la Grèce*; 2 vol. in-12. ornés de 24 planches gravées en taille-douce. Prix, 6 fr., et 8 fr. franc de port.

Compte rendu à la Société d'agriculture du département de la Seine, d'une expérience tentée et des succès obtenus contre la morve et le farcin, qui infectaient depuis dix-huit mois les chevaux du 23e régiment de dragons; par M. Collaine, professeur à l'École royale vétérinaire de Milan; suivi du rapport de MM. Desplas, Huzard et Tessier: imprimés par arrêté de la Société. Brochure in-8°. Prix, 1 fr., et 1 fr. 25 c. franc de port. Chez Mme Huzard, rue de l'Eperon-Saint-André-des-Arcs, n° 7.

On trouve à la même adresse une notice de livres sur l'art vétérinaire et l'agriculture.

Tables perpétuelles, indicatives des jours d'échéance fixes des traites ou billets payables depuis trente jours, jusqu'à cent-vint jours, à compter des différentes dates de chacun des mois du calendrier grégorien, avec des tables particulières pour les mois qui diffèrent lorsque l'année est bissextile. Travail augmenté d'une table utile au calcul d'un compte d'intérêt exercé jour par jour. Publiées par Etienne Michel, dédiées à MM. les banquiers et négocians de toutes les villes d'Europe. Prix, 2 fr., et 2 fr. 50 c. franc de port. Chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Théorie nouvelle et raisonnée du participe français, où l'on donne la solution de toutes les difficultés, d'après un seul principe, appuyé d'une foule d'exemples, puisés dans nos meilleurs auteurs, et rangés, lorsque la clarté l'exige, par ordre alphabétique; par Bescher, maître d'études au lycée impérial. Prix, 2 fr., et 2 fr. 50 c. franc de port. Chez l'Auteur, au lycée impérial; et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Digitized by Google

PROSPECTUS.

Recherches historiques, littéraires et critiques sur la Novempopulanie ou troisième Aquitaine, et principalement sur la partie de cette province formant aujourd'hui le département du Gers, suivies de notices sur les hommes de ce pays qui, en divers tems, ont cultivé avec succès les sciences, les lettres et les arts. Ouvrage destiné à servir d'introduction à la statistique du Gers, et enrichi de gravures. Par M. C. A. Chaudruc de Crazannes, secrétaire-général de la préfecture du Loiret, ex-chef de division à la préfecture du Gers, membre de plusieurs académies, etc., etc.

Cet ouvrage qui formera un fort vol. in-8°, et paraîtra au 1er juillet 1811, sera divisé en deux parties.

La première partie se composera d'un avant-propos; d'un coup-d'œil général sur les anciens *Aquitains*, sur la *Novempopulanie* et sur les peuples qui habitaient cette province, depuis sa formation (à époque de la division de l'Aquitaine), jusques à sa conquête par les *Wascons*, de recherches sur les antiquités des villes d'*Auch* (*Augusta Ausoorum, Climberris, Auscius, etc.*), *Lectoure* (*Lactura, Lactora, etc.*), *Eause* (*Elusa, Elysa, etc.*), *Sos* (*l'oppidum sotiatium* de César); de dissertations sur des divinités gauloises indigènes, sur le culte et les mystères de *Mithra*, d'*Atys*, de *Cybèle*; sur les nombreux *tauroboles* de Lectoure; sur l'époque de l'établissement du christianisme dans la Novempopulanie; de notices sur les voies romaines qui traversaient la partie de cette province qui forme le département du Gers et les pays circonvoisins; sur la construction de ces voies, les villes qui se trouvaient sur leur direction; les *mansions* et *stations* indiquées dans les tables itinéraires; d'explications d'inscriptions et de monumens, etc., etc., etc.

La seconde partie contiendra les notices historiques sur les hommes célèbres depuis *Rufin* et *Staphilius* jusques à M. le président *d'Orbessan* et à M. *de Noé*, évêque de Lescar et de Troyes.

A la fin seront placées plusieurs gravures de temples, de tombeaux antiques, d'inscriptions appartenant à divers siècles, d'autels, de meubles, d'armes, d'ustensiles à l'usage des anciens.

Cet ouvrage, du prix de 4 fr. chez les libraires, et de 5 fr. franc de port, se trouvera à Paris, chez Latour, libraire au Palais-Royal; à Orléans, chez Huet-Perdoux, imprimeur-libraire; à Auch, chez Delcros, libraire; à Agen, chez R. Noubel, libraire; à Toulouse, chez Guitamand, libraire; et à Bordeaux, chez Brossier, imprimeur, rue Royale, n° 15.

Nota. L'impression de cet ouvrage a été autorisée par M. le directeur général de la librairie.

Digitized by Google

MERCURE DE FRANCE.

N° DVI. — *Samedi* 30 *Mars* 1811.

POÉSIE.

LA NAISSANCE.

HYMNE.

Lève-toi, peuple de Lutèce,
Peuple de Rome, lève-toi;
Chantez des hymnes d'allégresse,
Je vous annonce un nouveau roi.
Il approche ce tems prédit par les oracles,
Cet heureux âge d'or promis à l'univers;
Déjà depuis neuf jours resplendit dans les airs
Un signe lumineux précurseur des miracles.
J'ai vu la planète de Mars
S'enrichir en son cours d'une étoile nouvelle,
Et venir se placer, plus brillante et plus belle,
Sur le palais de nos Césars.
Mais Lucine à mes yeux fend la plaine azurée,
Du Louvre elle franchit les tours:
Hâtez-vous, heure désirée,
Qui devez du grand siècle amener les beaux jours!
Doux momens! momens chers à tes sujets fidèles!

Digitized by Google

O mon maître! ô NAPOLÉON!
Tu l'as enfin béni de tes mains paternelles,
L'héritier de ton rang, le soutien de ton nom.
J'ai vu la Renommée, en étendant ses ailes,
Courir au même instant à vingt peuples ravis
Annoncer le bonheur dont vos vœux sont suivis,
Leur raconter des Dieux les faveurs solennelles.
Le Danube, la Seine, et le Tibre, et le Rhin
D'orgueil et de plaisir dans leurs grottes bondissent;
Et leurs naïades applaudissent
A ce roi premier né de leur grand souverain.
De ses premiers exploits rappelant la mémoire,
L'antique Capitole, où revient la victoire,
Se pare de lauriers qui seront toujours verts.
Enfant prédestiné, les yeux à peine ouverts,
Tu deviens d'espérance une source féconde.
Jouis de nos transports, second astre sauveur,
Et vois le ciel, la terre et l'onde,
A ton approche, roi du monde,
Briller d'amour et de splendeur.

Lève-toi, peuple de Lutèce,
Peuple de Rome, lève-toi;
Chantez des hymnes d'allégresse,
Célébrez votre nouveau roi.
Tu lui donnas le jour, triomphe, ma patrie!
Fière de l'avenir, lève un front radieux!
Près du berceau victorieux
Où veille Minerve attendrie,
Regarde s'avancer les mânes glorieux
De ces rois conquérans l'amour de nos aïeux.
Sur un nuage d'or j'aperçois Charlemagne:
De ses pairs généreux la foule l'accompagne.
Il parle: écoutons ses accens.
« Salut, fils du héros dont le génie immense,
» De mon empire illustre accroissant la puissance,
» Fit plus en quelques mois, que moi-même en quinze ans.
» Salut, délices de la France!
» De deux vastes Etats heureux et doux lien,
» Ose tout espérer, Minerve est ton soutien.
» Couvert de son auguste égide,
» Crois, digne fils d'un autre Alcide:

Digitized by Google

» Porte comme le sien ton nom jusques aux cieux.
» Remplis l'un et l'autre hémisphère
» De tes travaux prodigieux,
» Achève l'œuvre de ton père.
» Oui, tu l'accompliras ce superbe devoir:
» J'en ai pour garant ton sourire,
» Et cet œil animé d'un héroïque espoir
» Où tout NAPOLÉON respire.
» Oui, c'est à toi que le destin
» A réservé le soin du bonheur de la terre.
» Sous ton empire, enfant divin,
» La discorde fatale et l'homicide guerre
» Ne troubleront plus les humains.
» Le tonnerre vengeur dormira dans tes mains.
» Charmés de tes vertus, touchés de ta clémence,
» De tes sages lois amoureux,
» Les peuples les plus valeureux,
» D'eux-mêmes se rangeant sous ton obéissance,
» T'offriront à genoux leurs tributs et leurs vœux.
» Ile jalouse, île hautaine,
» En vain les flots sont tes remparts.
» L'Océan asservi verra briser sa chaîne,
» Westminster sur ses tours verra mes étendards.
» O France! nation désormais sans rivale!
» Eole sur les mers prépare tes succès.
» Les mines du Chily, les trésors du Bengale
» N'enfleront plus les ports de l'orgueilleux Anglais.
» Ces mines, ces trésors deviennent ta fortune;
» NAPOLÉON dompte Neptune,
» Et le monde jouit d'une éternelle paix. »
Il dit: à ce héros toujours cher à la France,
D'harmonieuses voix répondent dans les airs;
Et des palmes, des fleurs, tombent en abondance
Autour de ce berceau qui porte l'espérance,
Et les destins de l'univers.

Lève-toi, peuple de Lutèce,
Peuple de Rome, lève-toi;
Chantez des hymnes d'allégresse,
Célébrez votre nouveau roi!
Illustre rejeton d'une tige sacrée,
Enfant chéri des immortels,

Digitized by Google

Tandis qu'en ton honneur une foule enivrée
Elève en tous lieux des autels,
Presse-toi sur le sein d'une mère adorée.
Puise dans ses yeux enchanteurs
Cet invincible attrait, cette grâce attirante
Qui rend la majesté touchante,
Et d'abord lui gagne les cœurs.
Royal enfant, déjà tes premières tendresses
Ont effacé neuf mois de crainte et de douleurs;
LOUISE t'a souri : redouble tes caresses,
Rends à ta noble mère, en ces momens si doux,
La gloire et le bonheur qu'elle répand sur nous.

Lève-toi, peuple de Lutèce,
Peuple de Rome, lève-toi;
Chantez des hymnes d'allégresse,
Célébrez votre nouveau roi.

Par Mme DUFRESNOY.

ÉPITRE A MES AMIS ACTUELLEMENT A PÉTERSBOURG.

QUE faites-vous, amis, dans un pays de fer
Où le cœur se ressent des rigueurs de l'hiver?
Tandis que les brouillards sont encor sur vos têtes,
Que la voix des autans vous livre des tempêtes,
Dans Paris on respire, et le ciel déjà pur
Se revêt par degrés de son voile d'azur.
L'Aurore, maintenant, pour nous plus matinale,
Jette un regard d'amour sur notre capitale;
Elle annonce Phébus, dont les premiers rayons
Nous promettent des jours et plus doux et plus longs.
Le Dieu s'est élancé; le Printems se réveille,
Flore de ses présens lui livre la corbeille;
Il en laisse échapper quelques modestes fleurs,
Et la terre a reçu ses premières faveurs.
Attendons ses bienfaits, ils seront sans mesure,
Nous les verrons briller sur toute la nature.
D'un spectacle si beau, d'un espoir si prochain,
Vous ne pouvez jouir.... Je plains votre destin!
Lorsque sur la Néva vous portez votre vue,
La mort semble régner sur sa vaste étendue :

Digitized by Google

Vous désirez en vain le murmure des eaux,
Elles ont le silence et le froid des tombeaux.
L'hiver respecte ici la nymphe de la Seine;
Elle sourit aux flots dont elle est souveraine,
Protége le commerce, et fixe sur ses bords,
Des arts et des talens les immenses trésors.
Revenez à Paris, dans cette ville heureuse,
Qu'embellit chaque jour, que rend plus glorieuse,
Un conquérant fameux qui ne se borne pas
A briller, à régner au milieu des combats:
Même au sein de sa cour méprisant la mollesse,
Il enfante des plans dictés par la sagesse:
D'utiles monumens s'élèvent à sa voix;
Législateur, héros, donnant l'exemple aux rois,
Il commande par-tout, par-tout il est illustre,
Et la France lui doit son bonheur et son lustre.
Il était tems enfin que ce noble vainqueur,
En nous rendant la paix, travaillât pour son cœur.
Il fit un digne choix; son heureuse alliance
Assure pour jamais la gloire de la France.
LOUISE, unie à lui par le plus saint des nœuds,
Vient du peuple français combler les plus doux vœux.
LOUISE, la plus chaste, et la plus tendre fille,
L'orgueil de son pays, l'amour de sa famille,
LOUISE, noble épouse, au sein de la splendeur
Porte encor sur son front le sceau de la candeur.
LOUISE à tous les cœurs sera toujours bien chère,
Elle doit être aussi la plus heureuse mère:
Les fruits de son hymen, pour nous si précieux,
Entourés de vertus qui frapperont leurs yeux,
Auront, dès le berceau, des ames généreuses;
De LOUISE naîtront des filles vertueuses,
Et ses fils en naissant, couronnés de lauriers,
S'instruiront sous leur père au grand art des guerriers.

Revenez, accourez du fond de la Russie;
Le bonheur vous attend au sein de la patrie:
Ne tardez plus, amis, il faut s'unir à nous
Pour célébrer ici LOUISE et son Epoux.

Par Mme HENRIETTE GEORGEON.

Digitized by Google

VERS SUR LA NAISSANCE DU ROI DE ROME.

Rome, réjouis-toi; lève ta tête altière;
De chants d'amour, cité guerrière,
Fais retentir tes superbes remparts:
Promis par les destins, ton roi voit la lumière;
Tu n'es plus veuve des Césars.
Ton trône renversé, dont les débris épars
Dormaient couverts d'une indigne poussière,
De son antique honneur renait à nos regards:
Rome, réjouis-toi, lève ta tête altière.

Dans la poudre ton front n'est plus enseveli;
Ta palme reverdit et plus jeune et plus belle;
En voyant ta grandeur nouvelle,
L'ombre de Scipion de joie a tressailli.
Chante, auguste cité; l'auréole immortelle,
En orbe lumineux, sur ton front étincelle;
Les rois des nations s'abaissent devant toi:
Aux peuples attentifs que berce l'espérance,
A l'univers qui l'écoute en silence,
L'airain tonnant a révélé ton roi.

B. Pol.

A MADEMOISELLE DUCHESNOIS,

LE JOUR DE SA FÊTE.

Joséphine, si chère aux beaux-arts, à l'amour,
Le plus brillant succès par-tout vous environne;
Melpomène met chaque jour
Sur votre noble front sa pompeuse couronne.
Chaque rôle de l'art vous assure le prix:
Vos regards pleins de feu, votre accent plein de charmes,
Excitant les transports, faisant couler les larmes,
Entraînent tous les cœurs, frappent tous les esprits.
C'est vous que devinait Racine,
Quand il retraça Phèdre en de sublimes vers;
Il jugeait cette ardeur divine
Dont vous exprimeriez ses feux et ses revers.

Digitized by Google

De vos lauriers futurs il sentait le présage,
Lorsque, dans ce beau style au théâtre si cher,
De l'ardente Hermione il dépeignit la rage,
Les fureurs de Roxane et les larmes d'Esther.
Voltaire, plein de vous, créait Aménaïde,
D'Alzire imaginait la tendresse intrépide:
Il demandait l'éclat de vos sons enchanteurs
Pour les faire passer l'une et l'autre en nos cœurs.
Oui, vous reproduisez dans votre jeu sublime
Les plus fameux talens que la scène ait unis,
Les Clairons et les Dumenils,
Et conquérez d'avance une éternelle estime.
Ah! consulté par vous, je fus assez heureux
Pour deviner dans le silence
Ce talent, dont l'Envie, aux complots ténébreux,
Voulait arrêter l'espérance.
J'en déployai le germe, en cultivai les fruits;
Et quoique Melpomène accorda son suffrage
Aux tragiques tableaux que ma verve a produits,
Vous êtes mon meilleur ouvrage.

LECOUVÉ.

ENIGME.

LECTEUR, je suis du nombre des poissons
Qui ne se pêchent pas dans toutes les saisons;
De me manger on est à même
Seulement vers la mi-carême.
Je ne suis ni poisson d'étang,
Ni d'eau douce, ni d'eau salée;
Je ne fréquente pas les eaux de l'Océan,
Ni de la Méditerranée.
Ne faut pour m'apprêter friture ou court bouillon;
On me mange toujours sans préparation.

S.....

LOGOGRIPHE.

JE suis un petit ornement
Ou de salon, ou de toilette;

Digitized by Google

Otez-moi queue, ôtez ma tête
Je conserve toujours mon rang.
Avec cinq pieds, je croupis dans l'ordure;
Avec quatre je suis parfaite créature,
A moins que pris diversement,
Je n'offre que l'horreur d'un funeste accident.
Trois pieds en moi présentent une bête,
En grand renom pour sa mauvaise tête.
Trois pieds aussi présentent ce secret
Sur lequel le beau sexe est toujours fort discret.
Enfin deux font une note en musique,
Deux un retour périodique.

S.....

CHARADE.

Ma première partie est propre à la toilette;
Ma seconde autour d'elle annonce la disette;
Mon tout est en hiver une assez bonne emplette.

S.....

---

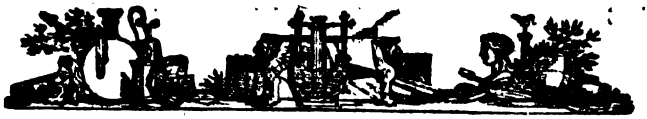
*Mots de l'*ENIGME, *du* LOGOGRIPHE *et de la* CHARADE *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme-Logogriphe est *Ordo*, titre d'un livret ecclésiastique, dont tout le monde connaît l'usage : dans lequel mot on trouve : *or*, *do* (je donne), *rodo* (je ronge), *oro* (je prie).

Celui du Logogriphe est *Montre*, dans lequel on trouve : *or*, *Rome*, *re*, *mon*, *mort*, *mont*, *mot*, *mer*, *rôt*, *note*, *ton*, *nom*, *arme* et *trône*.

Celui de la Charade est *Soldat*.

Digitized by Google



LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

LE DERNIER HOMME, ouvrage posthume ; par M. DE GRAINVILLE, homme de lettres. — *Seconde édition*, publiée par CHARLES NODIER. — Deux volumes in-12. — A Paris, chez *Déterville*, libraire, rue Hautefeuille.

Le dernier Homme et son auteur ont paru dans un pays où l'on s'engoue trop vite, et où l'on oublie trop tôt. Ils sont morts tous les deux ; mais ce n'est pas sans remède, car en ressuscitant l'un on peut faire revivre la mémoire de l'autre. Il s'agit d'obtenir justice d'un tribunal qui la refuse rarement, quoique, se laissant trop souvent abuser, il rende quelquefois des jugemens légers ; d'un tribunal dont les membres incorruptibles, quoique faciles à tromper, sont agités par mille passions diverses et susceptibles d'enthousiasme ou de préventions. N'accordant pas toujours leur estime à ceux qui la méritent le plus, se laissant tantôt égarer par celui qui sait le mieux manier l'arme du ridicule, et tantôt désarmer par la modestie et la bonne-foi, ces juges, redoutés dans tous les tems, s'embarrassent bien moins de la bonté d'une cause que de la manière dont elle est plaidée. C'est devant eux qu'on traduit aujourd'hui M. *de Grainville* et *Le dernier Homme*. Après avoir dit un mot de l'auteur, nous parlerons de l'ouvrage.

Jean-Baptiste-François-Xavier Cousin de Grainville, né au Hâvre, le 3 avril 1746, d'un père officier dans l'état-major de la place, fit ses études au collége de Louis-le-grand. En 1772 il remporta le prix d'éloquence à l'académie de Besançon, qui avait mis cette question au concours : *Quelle a été l'influence de la philosophie sur ce siècle ?* Passionné pour la littérature, il s'exerça dans plusieurs genres. A seize ans il avait conçu le plan du *Dernier Homme*. Il fit ensuite des comédies en cinq actes. L'une d'elles, *le Jugement de Pâris*, était

Digitized by Google

reçue au Théâtre-Français. Voici la liste de plusieurs de ses productions. Il a traduit de l'espagnol l'*Araucana*, par D. Alonzo d'Ercilla ; *la Musique*, poëme de Thomas Yriarte : de l'italien, quelques poésies de Métastase, les *Monumenti inediti* de Winkelman, et le *Vindemiatore* de Tansillo : du latin, le *Remède d'Amour* d'Ovide ; *les Argonautes* de Valerius Flaccus : du grec, enfin, les *Hymnes* de Sapho. Il composa le *Carnaval de Paphos* ; un roman poétique intitulé : *Ismène et Tarsis*, ou la Colère de Vénus ; *la Fatalité*, autre roman ; enfin *le Dernier Homme*, dont nous allons nous occuper. Après avoir éprouvé beaucoup de malheurs, M. de Grainville, livré au désespoir, termina ses jours par une mort violente, le 1^er^ février 1805. Un savant qui, quoiqu'étranger, a enrichi notre littérature de bons ouvrages, M. le chevalier Croft, tellement familiarisé avec notre langue qu'il l'écrit avec autant d'élégance que la sienne, a, le premier, appelé l'attention du public sur M. de Grainville. M. Charles Nodier, connu par plusieurs productions estimables, a répondu à cet appel en donnant une nouvelle édition du *Dernier Homme*, qu'il a fait précéder d'observations intéressantes. Tous deux réclament pour cet ouvrage la portion d'estime et les suffrages qu'on n'accorde qu'aux bons livres. Nous allons voir combien cette réclamation est fondée.

L'auteur suppose que le grand architecte de l'univers a déterminé l'époque où le globe que nous habitons devait finir ; c'est le moment où la terre devenue stérile n'offrira plus qu'un petit nombre d'hommes languissans, épuisés et privés de la faculté de se reproduire. Cette époque est arrivée. Cependant il reste encore deux individus qui ont conservé cette faculté : mais l'un existe en Europe, et l'autre en Amérique. Il s'agit de les réunir. Le génie de la terre, dont le sort est de périr avec elle, doit éloigner, autant qu'il le peut, cette destruction, et trouver les moyens d'opérer la réunion des deux êtres qui peuvent seuls perpétuer le genre humain. Cette union a lieu en effet ; mais Adam, chargé par l'Eternel de la dissoudre, s'avance vers ce couple en qui repose l'espoir de la terre.

Digitized by Google

Adam habitait depuis le commencement des siècles dans une île où le ciel le condamnait à voir tous les hommes coupables entrer dans les enfers : c'était la punition de sa faute. Un ange le retire de ce séjour funeste, et le transporte sur la terre. Il y reçoit une mission, c'est de séparer le dernier couple sans employer d'autre moyen que l'éloquence et la persuasion. Voici le portrait du père des hommes, qui a traversé tant de milliers de siècles. « Des rides profondes creusent son visage ; ses » muscles desséchés percent sa peau transparente ; ses » sourcils sont effacés ; sa tête, sans cheveux, est nue » comme l'ivoire : on le croirait le père du tems. Sur » tous ses traits sa longue souffrance est empreinte ; ses » regards ne savent plus exprimer que la douleur, et les » gémissemens de sa plainte sont les seuls accens de » sa voix. Cependant sur son front, tout flétri qu'il est, » la majesté de la nature humaine respire et commande » le respect. »

Adam en revoyant la terre ne peut considérer sans douleur sa décadence. Il s'écrie : « O terre, que j'ai vu » sortir si belle des mains du créateur ! que sont devenus » tes rians coteaux, tes prés émaillés de fleurs et tes » berceaux de verdure ? tu n'es plus qu'une ruine im- » mense : la vieillesse a pâli le front du soleil lui-même » dont l'éclat était immortel ; je soutiens ses regards. » A ces mots il se tait comme frappé par de grandes pensées qui l'occupent. Bientôt levant ses mains vers le ciel, il s'écrie : « O vous dont la jeunesse survit à vos ou- » vrages, votre gloire m'accable ! que l'homme est petit » et qu'un Dieu paraît grand au milieu des débris du » monde ! Vous êtes le seul être et je ne vois plus que » vous dans l'univers. »

La mission du père des hommes a pour objet d'obtenir du dernier de ses enfans le sacrifice le plus pénible, celui de renoncer à sa bien-aimée : et le motif de ce sacrifice est qu'il naîtrait d'*Omégare* et de *Siderie* la race la plus coupable que la terre eût portée jusqu'alors.

Adam s'avance vers la demeure d'Omégare. Il le trouve avec sa compagne, plongés tous les deux dans une sombre mélancolie. « C'est depuis quelques jours seule-

Digitized by Google

» ment, lui dit *Omégare*, que notre sort est changé. » Une terreur invincible s'est emparée de nos ames : » tout nous l'inspire ; nos travaux, nos plaisirs, nos » discours, notre silence, les approches de la nuit, le » retour du soleil, les soins même que nous prenons » pour la détruire. Nous craignons d'avancer dans la » vie, comme si nos maux devaient augmenter. »

Omégare raconte son histoire. Issu du sang royal, il vit le jour à une époque où, depuis vingt ans, *l'hymen n'était plus fécond, où les hommes arrivaient au terme de leur course sans être suivis d'une jeune postérité qui dût les remplacer.* Sa naissance fut un phénomène. On accourut des extrémités de l'Europe pour voir *l'homme-enfant*, son père le prit dans ses bras en s'écriant : *le genre humain vit encore!* Cet espoir fut de courte durée. Omégare resta le fils unique de la vieillesse des Européens et de leur fécondité. Le génie de la terre lui apparaît pour lui dire : « Cette terre qui te soutient, sur » laquelle tu reposes des regards tranquilles, va s'écrouler » sous tes pas : le jour de sa destruction est arrivé. Je » suis le génie qui préside à ses mouvemens, moi qui, » naissant avec elle, la vis se placer parmi les globes » célestes et décrire sa première journée autour du » soleil, moi que l'Eternel fit appeler aussitôt sur la plus » haute montagne de l'Asie pour m'adresser ce discours : » Tu vois, me dit le créateur, ces étoiles dont le firma- » ment est peuplé ; ce sont autant de mondes, et tous » ces astres ont chacun leur génie qui veille à les con- » server. Je t'ai fait celui de la terre ; tu connaîtras, » avec les lois qui la gouvernent, les élémens qui la » composent. Prolonge par tes soins sa jeunesse et ses » jours : tu dois vivre autant qu'elle, et ta vie est presque » une immortalité. Les hommes ne feront que paraître » devant toi ; mais, quand ils revivront pour ne plus » mourir, ta mort et celle de la terre seront éternelles. »

Ce génie qui avait le plus grand intérêt à voir l'espèce humaine se reproduire, apprend à Omégare qu'il n'est plus qu'une femme féconde ; il l'envoie trouver *Idamas* qui seul peut lui indiquer le séjour habité par cette femme.

Digitized by Google

Idamas fait les préparatifs d'un long voyage. « Dans » les ateliers où sont rassemblés des globes aériens, il » choisit un vaisseau remarquable par sa grandeur, par » l'élégance de ses formes et la beauté des peintures qui » l'ornaient. Il restait encore dans les magasins des » urnes pleines de ces esprits volatils qui, plus puissans » que la voile, et plus vites que les ailes des oiseaux, » élevaient l'homme au-dessus des nuages. *Idamas* » transporte ces urnes sur la place. Déjà l'air subtil » qu'elles renfermaient coulait à grands flots dans les » flancs du globe qui s'agitait, impatient de s'élancer » dans les airs. Sur la poupe du vaisseau, ces mots » étaient écrits en lettres d'or : *J'ai fait le tour du monde.* » Sur les côtés étaient peints divers événemens dont » l'imitation était si parfaite, que tous les personnages » semblaient vivre et respirer. Ici l'on voyait de hardis » navigateurs franchir les mers australes par la route » des airs, descendre sur des montagnes inaccessibles, » sur des plages où l'homme n'avait jamais imprimé ses » pas, et terminer la conquête de l'univers. Là d'affreux » tremblemens de terre, qui répandaient au loin la ter- » reur, renversaient les villes sur leurs fondemens » écroulés. Des abîmes s'ouvraient de toutes parts pour » engloutir les hommes, mais ils fuyaient dans les airs » paisibles la terre irritée. On voyait vers le centre le » ciel obscurci par des légions de vaisseaux armés qui » se faisaient la guerre. Rien n'était plus terrible que ce » spectacle. Les oiseaux épouvantés avaient pris la fuite. » Seuls maîtres du champ de bataille, les combattans » s'approchaient les uns des autres, armés de faulx » étincelantes pour couper le tissu qui tenait les nacelles » suspendues, ou, plus perfides, perçaient le globe par » le secours de la flèche aiguë ou du plomb rapide. Les » soldats tombaient par milliers comme précipités du » ciel par la foudre. Leur sang rougissait la douce ver- » dure des arbres. Leurs membres épars et palpitans » couvraient les campagnes et les toits du tranquille » laboureur. »

Nous avons cru devoir offrir cette description afin de parler d'une réclamation singulière, et d'une anecdote

Digitized by Google

qui trouvera beaucoup d'incrédules, mais enfin qu'il faut transmettre comme elle nous a été contée par des personnes dignes de foi. M. de Grainville, à l'âge de seize ans, venait d'achever la lecture du *Paradis perdu* de Milton : plein des beautés de ce poëme et des émotions que lui causaient les descriptions qu'il renferme, le jeune auteur se sentant électrisé, conçut l'idée *d'opposer* (comme s'exprime M. Nodier) *aux beaux jours de la terre naissante la décadence et les infirmités d'un monde décrépit, les funestes amours de nos derniers descendans aux délices du paradis terrestre, et la fin de toutes choses à leur commencement ?* Jusque-là rien ne paraît extraordinaire, et pour asseoir son jugement on veut connaître le plan et l'exécution. Mais c'est parmi les moyens employés par M. de Grainville qu'il en est un auquel on ne fait plus d'attention et dont il faut bien avoir le courage de parler. A seize ans donc, c'est-à-dire, bien avant 1780, M. de Grainville imagine de faire voyager son héros à travers les airs, et invente la voiture dont on vient de lire la description. Il la communique ensuite à un assez grand nombre de personnes et les consulte sur ce moyen. La plupart se récrient sur son absurdité ; les plus modérées se contentent de traiter l'idée de hardiesse téméraire. Malheureusement M. de Grainville oublie son ouvrage et les aérostats parurent. C'eût été peut-être la première fois que l'imagination eût deviné une expérience de physique. Il est probable que l'auteur éprouva un dépit bien fondé de passer pour appliquer l'invention d'un autre quand il aurait pu avoir le mérite de la première idée. Quoi qu'il en soit, le fait paraît certain. Après être convenu qu'on n'est point obligé de le croire, continuons l'analyse d'un ouvrage qui mérite d'être connu.

Omégare s'embarque avec Idamas dans un vaisseau aérien pour aller au Brésil chercher la femme qui lui est destinée. Idamas retrace une partie des événemens arrivés. Voici les réflexions par lesquelles il commence son récit : « L'histoire fut, pendant un grand nombre de » siècles, le tableau déplorable de la faiblesse de l'esprit » humain et de la férocité des passions. Je dis avec dou-

Digitized by Google

» leur une vérité qui m'humilie, l'expérience est la seule » raison de l'homme. Des maximes plus dangereuses que » la peste, les tremblemens de terre et les incendies, » furent mises long-tems au nombre des vérités bienfai- » santes. Les maux qu'elles causèrent ne peuvent se » peindre. Elles ébranlèrent jusque dans leurs fonde- » mens tous les Empires de l'Europe et les couvrirent de » cadavres. Ce fut alors seulement que ces maximes exci- » tèrent l'horreur qu'elles méritaient. Ainsi les poisons » ne furent connus qu'après avoir donné la mort. »

Il raconte que Philantor trouva le secret de prolonger les jours de l'homme et de rajeunir la vieillesse : mais craignant que la terre ne pût nourrir l'immense population qui la couvrirait, il calcula les forces de la nature et reconnut que l'espace de la vie humaine fut réglé par l'Eternel sur la grandeur du globe et la fécondité de ses habitans. Cette triste certitude acquise, il jura de taire un secret qui ne pouvait qu'avoir de funestes résultats.

Au milieu de ce récit plein d'intérêt on trouve des réflexions quelquefois sublimes et souvent pleines de justesse. Telle est celle-ci : « la société, tyran des grands » hommes pendant leur vie, se crut quitte envers eux » pour les placer dans l'olympe après leur mort : facile » récompense qui ne coûtait qu'une apothéose. Ne lais- » sons pas au ciel le soin d'acquitter les dettes de la » terre. »

La fertilité de la terre s'épuisant par degrés, Armus ranime le courage des hommes réduits au désespoir; il leur propose de s'emparer du lit des fleuves, de faire la conquête de l'Océan, et forme lui-même le plan de cette conquête : « Il fait construire des digues dont la struc- » ture savante atteste son génie. Mobiles tel qu'un char » et presqu'aussi faciles à conduire, elles pouvaient, au » gré de leur guide, décroître ou s'élever jusqu'à la hau- » teur de mille coudées. » Craignant d'être abandonné par les hommes que les fatigues toujours renaissantes pouvaient décourager, il ne cessait de les animer par ces discours : « Les premiers hommes, leur disait-il, reçu- » rent un monde couvert de fleurs et d'arbrisseaux : vous » aurez la gloire de créer le vôtre; vos neveux vous de-

Digitized by Google

» vront tout, et la terre qu'ils fouleront sous leurs pieds, » et les arbres qui les couvriront de leur ombre, et les » ornemens dont vos mains vont l'embellir. »

L'auteur représente tous les hommes réunis, combattant corps à corps cette masse énorme du plus indomptable des élémens. Mais l'*hymen devint stérile* et l'on abandonna des travaux désormais inutiles. L'astre du jour se refroidit, le nord de la terre craint de périr; ses habitans se hâtent de quitter des climats glacés et *courent à la Zône torride se placer sous les regards du soleil.* C'est au Brésil que se formèrent les établissemens les plus nombreux : c'est là que l'on construisit la ville du soleil : *Riche des débris des deux mondes*, elle *hérita de l'univers.* C'est là que se rendent nos voyageurs, ils y trouvent Syderie, la seule femme féconde qui reste encore parmi les hommes. Son union avec Omégare a lieu malgré les présages les plus funestes. Mais les habitans de la ville du soleil en sont tellement effrayés que, pour éviter leurs menaces, les voyageurs remontent dans leur globe aérien et reviennent en Europe.

C'est après leur retour qu'Adam se présente devant Omégare. Il a écouté son récit. Il faut maintenant qu'il le sépare de Syderie qui ne pourrait survivre à cette séparation : mais il lui est défendu d'employer d'autre moyen que la persuasion. Pour y parvenir il lui peint les malheurs réservés à ses enfans et lui trace le tableau des souffrances qu'il endure : « Tu sais, lui dit-il, la seule » faute que j'ai commise; tu frémiras d'apprendre mon » supplice. Dieu m'a placé près des portes de l'enfer, sur » une plage inconnue, où je vis solitaire, où je ne vois » des hommes que lorsque la justice divine en précipite » dans ces gouffres; où je n'entends la voix humaine que » lorsque ces abîmes s'ouvrent et que les cris qui y sont » comprimés s'élancent dans les airs et percent mes » oreilles. O affreuse peine qui m'est toujours nouvelle, » dont la durée égalera celle de la terre, mais que tu peux » terminer aujourd'hui! cher Omégare, ô mon fils, » n'ai-je point assez versé de larmes! Depuis que je » souffre, les rochers les plus durs sont tombés en pous- » sière; des fleuves et des mers se sont évaporés lente- » ment

Digitized by Google

» ment goutte à goutte ; la voûte brillante des cieux s'est » ternie. Sois touché des maux de ton père, obéis aux » ordres du ciel, à la voix de ta conscience, à la pitié » qui te presse en ma faveur. J'ai fait le malheur de mes » descendans : si j'empêche une race funeste de naître, » mon crime est effacé. Pendant l'amas prodigieux des » années que j'ai souffert, chaque jour, chaque minute » de cette éternité, je voulais me reporter au moment de » ma faute, pour redevenir maître de ma volonté. Vains » désirs! le crime est rapide comme l'éclair, le repentir » est éternel ! »

Enfin Omégare se rend et fait l'hommage de son sacrifice au seul être qui peut en donner la récompense.

Laissant maintenant de côté la partie romanesque de l'ouvrage, nous allons offrir plusieurs morceaux dignes de remarque. Commençons par un tableau qui nous prouvera que l'auteur n'est pas moins heureux lorsqu'il décrit le moment où la nature s'anime, que lorsqu'il peint sa destruction.

« Le plus grand peintre d'entre les hommes avait » représenté le moment où la terre recevait de Dieu la » puissance d'être féconde. On y voyait l'Eternel assis » sur des nuages dorés, ordonnant à tous les êtres de » croître et de multiplier. A cette parole une vapeur de » feu semblait jaillir du soleil, se répandre avec la même » profusion que la lumière, et presser de toutes parts le » globe terreste. Les forêts, pour la recevoir, étendaient » leurs rameaux, la terre ouvrait tous ses pores, l'océan » soulevait ses flots et les retenait suspendus ; la nature » entière la respirait avec volupté, comme la rosée de la » vie. Déjà la verdure s'animait, déjà les nuances les » plus belles se dessinaient sur les fleurs. »

Le génie de la terre veillant à sa conservation, envoie au dernier homme des songes gracieux afin de l'empêcher de consommer le sacrifice qu'on exige de lui. « Je » ne faisais pas un mouvement, dit Omégare, qu'il ne » fût un plaisir. Si je marchais, j'étais soulevé par la » terre et le tendre gazon que j'effleurais à peine. Je » respirais la volupté jusque dans l'air chargé de par- » fums... Je voyais le premier-né des hommes sur les

Digitized by Google

» genoux de sa mère ; *Eve*, ainsi que la nature, ne » comptait qu'un printems A des traits formés elle » joint la première fraîcheur de l'enfance ; contraste » piquant qu'on ne vit jamais sur le front de la beauté » que le tems frappe de son aile légère pendant qu'elle » atteint ses trois lustres. Je ne voyais point sans émotion » une épouse si jeune livrée aux soins maternels. Elle » contemple avec volupté son fils qui presse de ses lèvres » rosées un sein plus blanc que le lis des campagnes. » Rien n'est plus doux que son sourire ; rien de plus » caressant que ses yeux, et son amour de mère est peint » jusque dans les mouvemens affectueux de ses bras. »

A ces tableaux pleins de charmes opposons des tableaux terribles : assistons au dernier jour de la terre.

« Déjà des présages terribles l'annoncent. Du fond » des cavernes et des antres il sort des sons lamentables » et plaintifs. On entend dans les airs des voix nom- » breuses qui gémissent ; toutes les feuilles des forêts » s'agitent d'elles-mêmes ; les animaux épouvantés pous- » sent des hurlemens, prennent la fuite, et se jettent » dans les précipices. Les cloches ébranlées par une » force inconnue, répandent au loin les accens lugubres » de la mort ; on dirait qu'elles sonnent le trépas du » genre humain. Les montagnes s'ouvrent ; les flots de » l'océan deviennent livides, et, sans être soulevés par » les vents et les tempêtes, ils mugissent, ils se brisent » avec fureur contre les rivages, en roulant des cada- » vres. Toutes les comètes qui, depuis la création, » avaient effrayé les hommes, se rapprochent de la terre » et rougissent le ciel de leurs chevelures épouvantables. » Le soleil pleure, son disque est couvert de larmes de » sang. Ces présages ne sont point trompeurs. L'Eternel » avait écrit au livre des destinées qu'il conserverait la » terre tant que le genre humain aurait la puissance de » s'y perpétuer. Libre de ses promesses et des lois qu'il » s'impose, Dieu donne le premier signal de la résur- » rection. Les cieux y répondent par des cris d'allé- » gresse : les enfers en frémissent ; ses habitans s'en- » foncent dans les flammes pour s'y cacher. Des anges » sonnent les trompettes dont les éclats sont entendus

Digitized by Google

» jusqu'aux limites de l'univers. Aussitôt les corps qui » recèlent les substances de l'homme se hâtent de les » rendre. Au nord, la glace se rompt pour leur donner » un passage. Sous les tropiques, l'océan bouillonne » et les vomit sur ses rives. Ils sortent des tombeaux qui » s'ouvrent, des arbres qui se fendent, des rochers qui » se brisent, des édifices qui s'écroulent. La terre est un » volcan immense d'où, par un nombre infini de bou- » ches, s'élancent des ossemens et des cendres.

» A ce spectacle, Omégare est oppressé de terreur. » En voyant le soleil toucher les bords de l'horizon, il » pense qu'il ne viendra plus éclairer le monde. Il lui » fait ses derniers adieux; il lui rend grace, au nom » des hommes, des biens qu'il ne cesse de verser sur » eux dans sa course infatigable. Il pense que cet astre, » le plus bel ouvrage du créateur, et que des peuples » adorèrent comme le Dieu de l'univers, va périr, » tandis que les hommes vont renaître immortels sur les » cendres des soleils éteints. L'astre de la lumière dis- » parait en effet de l'horizon, et le crépuscule ne vient » point, comme à l'ordinaire, consoler la terre de son » absence.....

» Tous les tombeaux s'ouvrent à-la-fois, il en sort à » chaque instant et sans relâche une multitude d'hommes » si prodigieuse, que l'imagination effrayée ne comprend » pas comment la terre a pu les nourrir et les porter. » Elle ne suffit plus à les contenir. Alors Dieu dit aux » mers des deux mondes de s'évanouir. A sa voix elles » disparaissent et les hommes se précipitent dans leurs » bassins desséchés. Ils les remplissent bientôt: ils y sont » plus pressés que les épis qui dorent les plaines fertiles. » Dieu dit à la terre de s'agrandir: aussitôt les montagnes » s'aplanissent, la terre, de toutes parts alongée, de- » vient un immense plateau qui se couvre de tous les » humains que les siècles virent naître. »

Le génie de la terre, qui ne doit point lui survivre, se livre au plus affreux désespoir. « Plus il a de siècles » accumulés sur sa tête, moins il peut se résoudre à » mourir: il tient à la vie par tous les instans qu'il a » vécus. J'ai peur de mourir, s'écrie-t-il, moi qui vis les

Digitized by Google

» hommes, ces êtres plus faibles que moi, braver la mort » et la recevoir avec courage! la mort! ah! ce n'était pas » elle : ils savaient bien qu'ils renaîtraient immortels. » Tous ces hommes que j'ai vus vont revivre pendant des » siècles d'une durée éternelle, et moi je ne serai plus, » je ne serai jamais! épouvantable idée que je ne puis » souffrir! ô Dieu! jette-moi dans les enfers, j'aime » mieux brûler avec les démons que d'être anéanti. »

On peut, il me semble, donner une idée d'un livre en rendant compte de l'impression qu'en fait éprouver la lecture. S'il en est une dont on ne peut se défendre et qui règne en lisant l'ouvrage, quelques défauts qu'il ait, on ne peut nier le mérite de l'auteur. Or la tristesse et l'effroi s'emparent tour-à-tour ou tout-à-la-fois de celui qui lit *le Dernier Homme*. M. de Grainville a trouvé l'art de mettre sous les yeux la grande catastrophe qu'il décrit. On y assiste, on sent qu'elle peut arriver de cette manière. Les gradations sont bien observées. La fécondité de la terre s'épuise, l'astre du jour ne lance plus que de faibles rayons, le flambeau des nuits s'éteint, l'homme et sa compagne ne peuvent plus se reproduire, tout annonce enfin la dernière convulsion de la nature. Elle arrive, et tout préparé que l'on était, on est encore saisi d'horreur en en lisant le récit.

Tel est le compte que nous rendons d'un ouvrage qui nous paraît, soit par le sujet, soit par la manière dont il est traité, digne d'attention. Ce jugement est dicté par la plus stricte impartialité. L'auteur n'existe plus, mais ses écrits lui survivent. Ainsi que nous l'avons dit, un étranger illustre et savant a réclamé justice (1) : nous avons cru que la meilleure manière de plaider la cause était de mettre sous les yeux du public les pièces du procès, et de venger M. de Grainville de l'injuste oubli dont il était l'objet.

V. D. M.

(1) Voyez le livre qui a pour titre : *Heraus éclairci par la Ponctuation*; par le chevalier Croft, page 88.

Digitized by Google

VARIÉTÉS.

CHRONIQUE DE PARIS.

NAISSANCE DU ROI DE ROME. — C'est à Virgile lui-même qu'il faut emprunter des vers dignes de célébrer la naissance de l'auguste enfant, Roi de *la ville éternelle*. On n'a jamais su bien positivement de quel enfant voulait parler le poëte dans l'églogue admirable qu'il adresse au consul Pollion ; mais puisqu'il s'agit d'une ancienne prédiction de la sibylle de Cumes, nous pouvons croire que l'accomplissement en a été différé jusqu'à ce jour, et répéter avec le cygne de Mantoue :

Ille deûm vitam accipiet, divisque videbit
Permixtos heroas, et ipse videbitur illis ;
Pacatumque reget patriis virtutibus orbem.

Ce grand événement que les cent voix de la Renommée ont déjà publié d'un bout de l'Europe à l'autre, est, dans cette capitale, l'unique et intarissable sujet de toutes les conversations, depuis les salons dorés des palais jusqu'au plus humbles réduits de l'indigence. Chacun s'en réjouit comme d'un bonheur personnel d'autant plus précieux, qu'il est en même tems le garant de la félicité publique. Ce n'est point dans un article de la nature de celui-ci, qu'il convient d'examiner l'objet qui nous occupe, par rapport à l'influence politique qu'il doit avoir sur les destinées de la France et de l'Europe ; notre mission doit se borner à donner à nos lecteurs une idée de la sensation qu'a faite ici l'événement du 20 mars ; à lui présenter l'esquisse ou plutôt quelques traits d'un immense tableau dont l'enceinte de cette capitale formait le cadre, et où se trouvaient reproduits de mille manières les témoignages des mêmes affections.

On avait remarqué avec un plaisir mêlé d'inquiétude, que depuis deux jours S. M. l'Impératrice avait interrompu ses promenades accoutumées sur la terrasse des Tuileries, et l'on en concluait qu'elle touchait enfin au terme où l'accompagnaient tous les vœux, où la précédaient toutes les espérances. Le premier coup de canon qui se fit entendre le 20 mars, à 10 heures du matin, agit simultanément et de la même manière sur tous les habitans de

Digitized by Google

cette capitale ; chacun s'arrêta pour écouter, dans la position où il se trouvait. Les vingt-un premiers coups de canon retentirent au milieu d'un silence universel, qui fut interrompu au vingt-deuxième par l'explosion de la joie populaire : des cris de *vive l'Empereur ! vive l'Impératrice ! vive le roi de Rome !* s'élevèrent de toutes parts ; les chapeaux volaient en l'air ; on applaudissait aux fenêtres ; les passans, dans les rues, s'embrassaient sans se connaître, et, dans un moment, la foule inonda les Tuileries, sans autre motif que d'y jeter les yeux sur ce palais où venait de naître l'héritier des Césars et l'espoir de l'Empire. Au moment de la délivrance de S. M. l'Impératrice, les deux premiers pages ont été dépêchés l'un au Sénat, et l'autre au Corps municipal, pour les informer de cette heureuse nouvelle. Pour prix de cette honorable mission, chacun d'eux a reçu, de la munificence du corps près duquel il a été envoyé, le brevet d'une pension viagère de 10 mille francs. Des couriers ont été expédiés dans les principales villes de l'Europe, et celles qui se trouvent à l'extrémité des lignes télégraphiques ont été informées de la naissance du roi de Rome presqu'aussitôt qu'on a pu l'être à Saint-Germain, puisque deux heures et demie après cette information on avait déjà reçu la réponse de Bruxelles. La rivale de l'aéronaute Garnerin, M^me^ Blanchard, au vingt-deuxième coup de canon avait pris la route des airs, et comptait bien devancer tous les couriers ; mais abandonnée par le vent, elle s'est vue forcée de borner sa course à Saint-Thiebault, près de Lagni, dans le département de Saone et Loire.

Le soleil le plus brillant avait éclairé cette journée, et l'on s'aperçut à peine de son absence au milieu des illuminations dont la ville entière fut couverte avant la chute du jour. Dans les quartiers les plus éloignés, les maisons étaient illuminées à tous les étages. Les édifices publics, les palais, les hôtels présentaient de toutes parts les décorations les plus brillantes, les plus variées, et quelques-uns se faisaient remarquer par des devises ou des allégories plus ou moins ingénieuses.

A neuf heures du soir le canon s'est de nouveau fait entendre ; il annonçait la cérémonie de l'ondoiement qui s'est faite dans la chapelle des Tuileries, où S. M. l'Empereur, accompagnée des princes et des grands dignitaires, a présenté son fils sur les fonts baptismaux. S. A. I. l'ar-

Digitized by Google

chiduc grand duc de Wurtzbourg, oncle de S. M. l'Impératrice, et S. A. I. le prince vice-roi d'Italie ont assisté comme témoins à cette auguste cérémonie, dans laquelle officiait S. Em. le grand aumônier. Immédiatement après, le roi de Rome, porté par sa gouvernante Mme la comtesse de Montesquiou, a été reconduit dans ses appartemens où MM. de Lacépède et Marescalchi l'ont revêtu des grands cordons de la Légion d'honneur et de la Couronne de fer.

Les Muses françaises n'ont point ajourné leurs premiers hommages; dès le soir même des couplets ont été improvisés sur tous les théâtres, et, depuis, chaque jour voit éclore quelque nouvelle production dramatique. A l'Opéra, *le Triomphe du mois de Mars*, par M. Dupaty; aux Français, *l'Heureuse Gageure*, par M. Desaugiers; à Feydeau, *le Berceau*, par M. Pixericourt; au Vaudeville, *la Nouvelle télégraphique*; à l'Odéon, *l'Olympe, Paris, Vienne et Rome*; à la Gaîté, *la Ruche céleste*, ont tour-à-tour excité les plus vifs applaudissemens, et les spectateurs, enivrés du sujet, ont traité avec la même faveur tous les ouvrages où l'on a essayé de rendre quelques-uns des sentimens dont ils étaient pénétrés.

Mœurs et usages. Si la franc-maçonnerie eût été une institution forte et véritablement utile, il est probable qu'il n'en serait plus question depuis long-tems, et qu'elle aurait été détruite par les orages révolutionnaires; mais elle s'est maintenue par sa faiblesse même; *je plie et ne romps pas* est la devise de beaucoup de choses, et sur-tout de beaucoup d'hommes. Quoi qu'il en soit, la franc-maçonnerie n'a jamais compté en France un aussi grand nombre d'adeptes; tout le monde veut être maçon, et cette manie fournit des *frères* à quatre-vingts *loges* dans Paris: la rue Mouffetard et le faubourg Saint-Marceau ont les leurs, d'où les *visiteurs* sortent plus étonnés de la gaîté qui y règne, que du choix des membres qui les composent. On parle aux environs du *Grand-Orient* d'une réforme générale, dont on aurait senti le besoin plus tôt, si l'on n'avait pas autant de confiance dans l'efficacité des mesures prises pour assurer l'inviolabilité du secret.

Un ordre moins connu, mais dont les progrès sont depuis deux ou trois ans très-rapides, c'est celui des *fendeurs*, dont les mystères ont quelques rapports avec d'anciennes cérémonies gauloises. Les loges se tiennent au milieu des forêts, et l'on assure que les *druides* ne mot-

Digitized by Google

taient ni plus de gravité, ni plus d'importance à leurs sacrifices; ce qui ne veut pas dire cependant que les *fendeurs* s'amusent, comme les anciens ministres de la religion de nos pères, à brûler des petits enfans dans des paniers d'osier, en chantant *au gui l'an neuf!*

—Bientôt, à Paris, on n'appellera plus rien par son nom, et pour peu que cet usage se perfectionne, en parlant la même langue on ne s'entendra pas. Il existe pour chaque société un langage de convention qu'il faut apprendre avant de s'y faire présenter, sous peine d'être pendant quelques jours l'objet de l'amusement général; faute d'avoir pris cette précaution, nous avons passé dernièrement une soirée entière sans deviner ce que signifiait une phrase que l'on répétait avec affectation. Qu'avez-vous? dit une dame à un jeune homme assis à l'écart dans l'embrâsure d'une fenêtre. Ah! Madame, répond celui-ci en riant, je ne vous cacherai pas que *j'ai un oncle à l'agonie*. Eh bien! reprit la dame en s'asseyant près de lui, comme le mien ne se porte pas mieux, nous pouvons causer ensemble. Deux jeunes personnes riaient aux éclats, quelqu'un leur en fesait un reproche: que voulez-vous? répondit l'une d'elle, nous n'avons point d'*oncle à l'agonie*. Lassé d'entendre à tout propos donner cette ridicule excuse, sans pouvoir en deviner le sens véritable, nous prîmes le parti d'en demander l'explication à un homme raisonnable qui nous apprit que, dans cette maison, *avoir un oncle à l'agonie*, voulait dire, s'ennuyer, et voici; continua-t-il, l'origine de cette plaisanterie: le prince de Ligne raconte, quelque part, que dans un cercle où il s'ennuyait beaucoup à la cour de Russie, l'impératrice lui ayant demandé quel était le sujet de sa tristesse, faute de trouver mieux à dire, il avait répondu qu'un de ses oncles était à l'agonie, et que depuis, Catherine II, qui avait appris le sens véritable de cette phrase, s'en servait habituellement dans les jours d'apparat et de cérémonial, où elle avait de fréquentes occasions de le répéter.

— Les fêtes de famille qui se bornaient jadis à un repas joyeux, quelquefois suivi d'un petit bal, présentent aujourd'hui la réunion de tous les genres d'amusemens, et cet usage, que le luxe et le goût ont introduit dans la haute société, s'est glissé jusque dans la plus petite bourgeoisie, sous les auspices de la vanité et de la sottise. Un quincaillier de la rue aux Ours veut-il donner une fête à sa femme, tous les voisins sont invités par billet,

Digitized by Google

les meubles sont enlevés, et la chambre à coucher est préparée de manière à servir successivement de salle de spectacle, de bal et de festin. On ne peut se passer d'un proverbe, et M. Auguste, connu par ses succès au *Théâtre sans Prétention*, est chargé de la partie dramatique, un musicien de la *Soirée récréative* dirige l'orchestre, un figurant de la *Gaîté* règle un pas de ballet, tandis qu'un élève, peintre en bâtiment, barbouille, en forme de décorations, quelques feuilles de paravent. La comédie finit à neuf heures, le bal est suspendu à minuit, on soupe et l'on se remet à danser jusqu'à l'heure où il faut songer à ouvrir la boutique. Le lendemain, il n'est bruit dans le quartier que de la fête de M^me^ la quincaillière, et de sa brillante *réunion d'artistes*.

Arts et Monumens. — Les travaux de la galerie souterraine qui doit conduire du pavillon de Flore à la terrasse des Tuileries, qui borde la rivière, se poursuivent avec la plus grande activité; cette terrasse paraît devoir être réservée aux Enfans de France; une grille enfermera l'entrée du côté du pont-tournant, et d'autres grilles seront placées aux escaliers du parc qui y conduisent.

— On commencera, dans les premiers jours du mois prochain, la vente des livres de la bibliothèque de M. Firmin Didot, l'une des plus précieuses qui existent à Paris. On y trouve la collection presque complète des auteurs du XV^e^ siècle, à laquelle on ne peut comparer que celle de M. Renouard, et la collection infiniment plus précieuse des chefs-d'œuvres typographiques sortis des presses de Pierre Didot, l'un des hommes qui font le plus d'honneur à la profession des Etienne et des Plantin. Parmi ces ouvrages, on distingue le Virgile in-fol. de 1798, avec les dessins originaux de David, Gérard et Girodet, et le Racine en trois volumes in-fol., supérieur peut-être à tout ce que les presses étrangères ont jamais produit de plus beau. On remarque encore dans le catalogue rédigé par M. Debure, une collection très-rare de livres chinois provenant du cabinet de l'ancien ministre Bertin.

— Depuis quelques jours, on a vu paraître plusieurs gravures relatives à la naissance du Roi de Rome, dont une seule mérite de fixer un moment l'attention. On y voit, dans un berceau porté par un aigle, un enfant aux pieds duquel sont un casque et des attributs militaires; des roses sont éparses sur les draperies, et les bras de l'enfant

Digitized by Google

sont tendus vers une étoile qui paraît se détacher du firmament. Cette gravure, qui n'est pas exempte de reproche sous le rapport du dessin, est pourtant composée avec goût, et l'exécution en est agréable.

NOUVELLES BIBLIOGRAPHIQUES. On vient de donner une nouvelle édition de la description des Monumens français, par M. Lenoir. Cet ouvrage, où l'on pouvait craindre de ne trouver qu'une nomenclature aride de tableaux et de statues, contient des recherches curieuses sur l'histoire et sur les arts, et n'est pas moins intéressant pour l'amateur qui visite ce Musée, que pour le savant ou l'artiste qui viennent y chercher des leçons ou des modèles.

Les poëmes ont abondé dans les derniers jours de ce mois. M. Loizerolles a chanté *le Printems*; M. Macquet *le Passage du Danube*, et M. Serieys a fait un poëme en neuf chants, intitulé : *Napoléon au salon*, etc. De tous ces poëmes, celui qui fait à sa naissance le plus de sensation dans le monde littéraire, c'est l'*Argonautique* de Valerius Flaccus, traduit en vers français par M. A. Dureau de la Malle.

Au nombre des ouvrages utiles qui viennent de paraître, nous citerons une *Histoire littéraire d'Italie*, par M. Ginguené (1), une nouvelle édition du *Télémaque*, augmentée d'une Vie de Fénélon et de plusieurs variantes, par J. F. Adry, et une Histoire de l'administration de la guerre, par M. Xavier Audouin. Parmi les livres frivoles, celui qui s'annonce avec le plus de recommandation (que l'on juge des autres), a pour titre : *Lettres de Louise et de Valentine*, par l'auteur (inconnu) de Maria de Saint-Clair.

NOUVELLES DES THÉATRES. La retraite de Grandmesnil attire autant de monde aux Français que les débuts de Mme Boulanger à Feydeau. Chacun s'empresse d'aller applaudir le grand comédien qu'on ne reverra plus, et la jeune cantatrice qu'on a du moins l'espoir d'entendre longtems. Mme Boulanger est, de l'avis général, un des plus brillans sujets qui ait paru sur le théâtre de l'Opéra-Comique : elle réunit tous les avantages; une jolie figure, une taille élégante, un jeu plein d'intelligence, de grâce et de finesse, une voix légère, étendue, flexible, que le talent

(1) Trois vol. in-8°. A Paris, chez Michaud, imprimeur-libraire. Prix, 18 fr., et 24 fr. franc de port.

Digitized by Google

emploie, et qu'un goût parfait dirige. Il faut bien rappeler à ceux qui feignent trop souvent de l'ignorer, que c'est à l'école du Conservatoire et particulièrement à celle du célèbre professeur Garat, que nous sommes redevables des trois plus grands talens de femme dont s'honore aujourd'hui notre scène lyrique; les plus fougueux amateurs des noms en *i* et en *o*, ne peuvent à coup sûr désirer qu'une terminaison différente aux noms de M^mes^ Branchu, Duret et Boulanger.

On doit jouer au Vaudeville une seconde pièce de circonstance, intitulée : *les Deux Fêtes*.

Les Variétés répètent *Mahomet-Barbe-Bleue*. L'auteur de la tragédie, loin de désarmer les parodistes en retirant sa pièce, leur a joué un tour qu'ils ne lui pardonneront pas.

Modes. Le passage rapide de l'hiver au printems a jeté de l'incertitude et de la confusion dans la toilette de nos belles. Il n'est pas rare de rencontrer aux Tuileries des femmes enveloppées de fourrures comme des Sibériennes, à côté d'autres femmes vêtues aussi légèrement qu'on l'est au Mexique. Les par-dessus herminés marchent de front avec les robes de perkale; les robes de mérinos et les pélerines zébrées se promènent à côté des plus légers canezous et des fichus écossais.

La mousse est l'ornement par excellence des capottes : cette *cryptogame* (comme disent les savans) sert de base à toutes les guirlandes. On voit beaucoup de chapeaux de satin blanc ornés d'une guirlande de roses posée sur de la mousse; des calèches à passe tournante avec des fleurs d'aubépine également sur de la mousse; quelques-unes à grande passe et à petit fond en levantine verte avec des fraisiers blancs du Canada.

M. Palette, le *lycophron* des coiffeurs, vient d'inventer une coiffure nouvelle tellement compliquée de nattes, de bandes lisses, de boucles flottantes, de nœuds et de crochets, que les plus habiles de ses confrères désespèrent de pouvoir jamais l'imiter. Cette coiffure admirable n'a pas encore de nom; nos archéologues sont à la recherche de quelque médaille qui aide à la classer sous tel Consul ou sous tel Empereur.

Les jeunes gens ont repris, pour le matin, l'usage des culottes de peau, et il paraît être convenu que c'est encore ce qu'il y a de mieux pour monter à cheval. Les revers de bottes sont maintenant d'une teinte de bistre très-claire;

Digitized by Google

le revers est encore plus court, et la botte ne monte qu'à la moitié du mollet. Les habits *vert-épinards* à collet noir resteront à la mode jusqu'aux fêtes de Longchamp, époque décisive qui fixera l'opinion des amateurs, au moins pour quinze jours. Y.

Quatrième lettre de l'un des Rédacteurs du MERCURE *à ses confrères sur l'*Opera seria, *l'*Opera buffa, *et les* Concerts de l'Odéon.

Paris, 27 mars 1811.

C'EST, Messieurs, une fort bonne habitude que la mienne, de dire facilement : *je me suis trompé*. J'en ai eu plus d'une preuve dans ma vie : en voici une nouvelle ; à une ou deux de mes conjectures près sur les morceaux ajoutés à la partition de *Pirro* (1), elles sont toutes fausses ; et voilà ce que c'est que de n'avoir pas préféré à toutes ces conjectures mon autre mot favori : *je ne sais pas*. M'étant enfin procuré depuis ma dernière lettre les renseignemens que j'avais inutilement cherchés auparavant, je rétablirai les faits en peu de mots.

Tous les changemens ont été faits à Paris. La plus grande partie des morceaux ajoutés sont de Païsiello, et tirés de ses *Giuochi d'Agrigento*, autre opéra sérieux qui n'a pas moins réussi que *Pirro*, et qui peut-être vaut encore mieux. Le chœur des jeunes Grecques au premier acte, le charmant air de Polyxène : *sognai tormenti e affanni*, le terzetto : *gelido palpitante ;* la plupart des chœurs du deuxième acte et cet agréable final *la placida calma*, dont la couleur douce et paisible comme le calme lui-même, contraste si heureusement avec tout ce qui précède, ont été pris dans les *Giuochi d'Agrigento*, et très-adroitement ajustés aux situations de *Pirro*.

Deux morceaux remarquables au premier acte sont de deux autres maîtres ; le duo agité entre Polyxène et Pyrrhus, et l'air menaçant de Pyrrhus à Ulysse, entremêlé de chœurs. Le premier est de *Farinelli*, et le second d'un compositeur moins connu parce qu'il est mort à la fleur de l'âge ; il se nommait *Argitano*. Et l'air et le duo ont peut-être plus de force et de véhémence que n'en a ordinairement la musique de Païsiello, mais une situation vive et

(1) Voyez le Mercure du 16 mars, page 519.

Digitized by Google

forte pouvait les lui avoir inspirés. Ils ont, avec beaucoup de nerf, une clarté dans le style, une simplicité dans les moyens, et une marche naturelle et franche, qui sont bien dans sa manière et qui n'ont rien de tudesque et de péniblement recherché.

L'air agité de Polyxène au second acte, *chi può trovar un' anima*, est, comme je l'avais pensé, de Cimarosa et tiré de son Artemise. Le beau duo entre Pyrrhus et Polyxène : *che miro! il mio bene*, qui ne perd de son effet que parce qu'il n'est pas fort heureusement placé, est bien de *Nazzolini*; je l'avais conjecturé, sans avoir pour cela d'autre guide que le *faire*, tout-à-fait original, quoique simple, de ce maître, enlevé moins jeune qu'*Argitano*, mais dans la première vigueur de l'âge et du talent, comme l'autre l'a été dans sa fleur.

Ce que j'ai dit de l'attention due au travail que l'on a fait sur le récitatif a paru exagéré à quelques personnes. Elles n'ont pas songé que le récitatif, c'est-à-dire la déclamation notée, fait le fond des scènes dans tout le cours de la pièce; qu'il ne pouvait subsister sur notre théâtre tel qu'il est dans la partition, et que c'était un travail aussi important que pénible, que de lui donner d'un bout à l'autre une nouvelle forme. J'aurais voulu, il est vrai, qu'on n'y eût pas joint partout, comme on l'a fait, la plénitude des accompagnemens: il en eût coûté moins de peine, et je crois qu'en effet cela eût mieux valu. Tel qu'il est, ce récitatif est arrangé avec beaucoup d'intelligence et d'habileté. On assure qu'il l'est par le directeur même du théâtre italien, M. Spontini, dont le zèle et l'activité ont ranimé et en quelque sorte renouvelé ce spectacle, et qui s'est principalement acquis, par la mise au théâtre de l'opéra de *Pirro*, la reconnaissance des amateurs. Ses succès sur un autre théâtre et l'habitude de traiter la scène en récitatif obligé continu, comme on le fait dans l'opéra français, l'ont porté à penser que cette forme devait être aussi celle du récitatif italien, pour qu'il réussît en France. J'ai avoué que je n'étais pas de cet avis: mais c'est un point à discuter à part, et dans lequel je n'ai point encore le tems de m'engager aujourd'hui.

Je voudrais, Messieurs, vous parler de la *Griselda*, mais ces explications ont pris une bonne partie de la place que vous pouvez donner à ma lettre. D'ailleurs la *Griselda* n'est pas tout-à-fait une nouveauté pour nous. On nous l'avait donnée à ce théâtre il y a quelques années, mais beaucoup moins bien et avec des changemens dans la

Digitized by Google

musique que la présence de l'auteur à Paris n'a pas permis d'y faire cette fois. Le succès de cet opéra est aussi grand que celui de *Pirro*, je désire qu'il se soutienne de même. Le sujet, tiré de la dernière Nouvelle du Décaméron de Boccace, est sans doute fort intéressant, mais dans Boccace même le rôle de ce marquis de Saluces, qui met de gaîté de cœur à de si cruelles et de si humiliantes épreuves une épouse déjà tant éprouvée, est un rôle ingrat et presque choquant. Il l'est encore plus au théâtre, et il ne faut pas moins que l'art et le beau talent de M. *Crivelli* pour y mettre de l'intérêt; il y en met autant qu'il est possible, sur-tout par la manière dont il chante ses deux grands airs, l'un au premier acte, qui est originairement dans la partition, et l'autre au second, que M. Paër a fait exprès pour lui. Tous deux sont d'un grand style et d'une belle manière, quoique un peu recherchés dans les parties instrumentales, défaut, au reste, presque généralement répandu dans tout l'ouvrage, mais dont on ose à peine faire un reproche, dans l'état actuel de la musique, quand le luxe des accompagnemens consiste, comme ici, en traits ingénieux et en dessins brillans, souvent imitatifs, et non en placage d'harmonie, en surcharge insignifiante d'accords et en affectation scientifique.

M^me^ *Barilli* est parfaite dans le rôle de Griselda; c'est un des plus forts qui existent; Griselda est presque toujours sur la scène; tous ses airs, ses duo, les morceaux d'ensemble où elle domine, sont remplis de traits difficiles et brillans; il est étonnant qu'une voix aussi fine et aussi fraîche que la sienne y suffise, et prodigieux que si elle en éprouve un peu de fatigue, on ne s'en aperçoive pas. Il y a, si je ne me trompe, à-peu-près quinze ans que M. Paër écrivit sa Griselda. Je l'ai entendue à Turin en 1797, et il l'avait faite à Venise un ou deux ans auparavant. Il est encore jeune, et était alors dans le premier feu de l'âge. Il trouva sans doute, à ce théâtre, une *prima Donna*, dont le principal talent était la bravoure, et dans l'orchestre un violon, un haut-bois, un basson plus forts qu'ils ne le sont ordinairement en Italie, où l'ambition instrumentale est presque toujours obligée de céder le pas. C'est de tous ces élémens que se composa le style de son ouvrage et principalement celui du rôle de Griselda. Quoique ce soient deux fort beaux airs que celui du premier acte, entremêlé de chœurs: *Quello sguardo sì innocente*, et celui du second: *Voi pur foste, o care piume*, j'oserais cepen-

Digitized by Google

dant croire que si cet habile maître les refaisait aujourd'hui, il les écrirait autrement. Griselda, qui était autrefois une simple paysanne, doit avoir conservé dans sa fortune quelque chose de sa naïveté, de sa candeur, de sa simplicité primitives. Son caractère est, en effet, un mélange de toutes ces qualités avec la noblesse de son nouvel état. Son chant doit les retracer de même. La malheureuse Griselda qui croit, au premier acte, reconnaître dans les traits d'une jeune personne qu'on feint de lui donner pour rivale, ceux de sa fille, arrachée de ses bras dès la première enfance; qui, dans le second acte, indignement et injustement chassée de la maison de son époux, fait ses adieux à la chambre nuptiale où elle a goûté les plaisirs d'un chaste amour, ne peut guère, sans un abus dont on s'est beaucoup corrigé en Italie, s'exprimer en roulades; et les instrumens qui l'accompagnent auraient autre chose à faire que de chercher à briller à l'envi de sa voix: mais cette réflexion ne vous vient pas quand vous entendez cette voix si pure, si légère, si juste, et qui conserve, dans les difficultés les plus grandes, tant d'aisance et de sûreté.

Le duo entre Griselda et la petite paysanne qui croyant lui être préférée, la brave, se moque d'elle, et finit par la menacer, est d'un caractère plus franc et mieux jeté, en quelque sorte, que le reste du rôle. Il y a encore des traits d'agilité, mais ils contrastent d'une manière si piquante avec le bavardage syllabique de l'autre partie, que, dans la situation donnée, ces traits mêmes ont quelque chose d'expressif et de dramatique. On fait toujours répéter ce duo, sans pitié pour la pauvre Griselda, chargée d'un si terrible rôle, et la facilité avec laquelle elle le répète rend excusable cette indiscrétion du public.

Madame *Festa*, si simple, si touchante et si noble dans Polyxène, est ici une petite paysanne maligne et coquette. C'était une princesse grecque; c'est une soubrette française, ou tout ce qu'on voudra de plus sémillant et de plus leste. Ce joli duo n'est pas le seul morceau où elle brille: la charmante *Canzonetta* que le compositeur a faite pour elle au premier acte, prête autant à la finesse du jeu qu'aux grâces et à la souplesse du chant. On dirait que c'était elle qu'il fallait pour cet air, et que c'était là précisément l'air qu'il fallait pour elle. Nous ne nous apercevons pas assez du bonheur presque unique que nous avons eu de posséder à-la-fois trois premiers talens de

Digitized by Google

femme dans la même troupe italienne, et ce qui est peut-être encore plus difficile, de les voir se charger quelquefois de rôles secondaires, dont elles savent, il est vrai, faire toujours des premiers rôles. Cela tient à la bonne intelligence qui règne maintenant entr'elles et qu'il n'a pas fallu peu d'adresse pour établir.

Comme on ne peut pas être heureux en tout, il faut avouer que nous manquons presque entiérement de secondes femmes ; on s'en aperçoit sur-tout dans la *Griselda*, et c'est un objet qu'on ne peut trop recommander à notre intelligent et zélé directeur.

Le rôle de *Giannuccio*, père de Griselda, est fort bien joué par M. *Barilli* ; peut-être cependant a-t-il je ne sais quoi de trop noble pour un simple paysan. Il a plutôt l'air d'un courtisan déguisé au second acte, que d'un villageois revêtu au premier. Quant à son chant, il y a bien à dire, même sur la justesse..... Mais il y supplée par l'action et par l'intelligence de son jeu. J'avouerai cependant qu'il faudrait autre chose dans son bel air *alla natia capanna*, et dans le grand duo entre lui et sa fille, au second acte, les deux morceaux peut-être où il y a le plus de vérité, et où la richesse de l'orchestre est le mieux employée à exprimer le jeu de la scène et le sens des paroles.

M. *Guglielmi* est extrêmement agréable dans le joli air qu'il chante au premier acte et qu'on demande toujours deux fois ; et la belle basse taille de M. *Angrisani* le sert à merveille sur-tout dans les morceaux d'ensemble. Enfin cet opéra, dont la musique est si riche et si brillante, est mis avec un soin qui paraît devoir en assurer pour long-tems le succès.

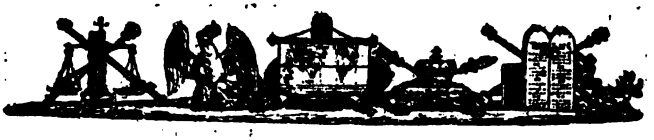
Il faudrait expédier en trop peu de mots ce que j'aurais à dire des deux concerts donnés le 18 et le 25 mars à ce théâtre, et qui ont attiré un auditoire aussi bien composé que nombreux. Réservons cela, Messieurs, pour la première fois que j'aurai le plaisir de vous écrire. Je vous parlerai en même tems du troisième concert dans lequel on nous annonce le début d'un nouveau *primo tenor*, M. *Tachinardi*. Ce virtuose arrive de Turin, où il était en rivalité, dans deux opéra de Niccolini, avec M. *Veluti* (*Soprano*), et où, selon les journaux et les nouvelles de Turin, il a remporté la palme.

Agréez, Messieurs, mes salutations les plus sincères,

G.

POLITIQUE.

Digitized by Google



POLITIQUE.

DE LA SEINE

Tout annonce que la campagne va s'ouvrir en Turquie. La Porte continue d'immenses préparatifs, et elle se croit assez forte pour continuer la guerre en Europe contre les Russes, et en Asie contre les sectaires qui alarment sa domination. Le gouverneur d'Egypte a reçu ordre de marcher en Syrie contre les Wahabites, ennemis obstinés de la religion et de l'Empire; des bords du Tigre et de l'Euphrate, d'autres pachas se mettent aussi contre eux en mouvement. Leur manière de faire la guerre les rend peu redoutables, mais le pays qu'ils habitent, le désert au-delà duquel ils trouvent un asyle, les rend inaccessibles et fort difficiles à détruire.

Le gouvernement autrichien vient de prendre, relativement aux billets de banque, dont la masse avait réduit la valeur dans une effrayante proportion, une mesure générale et décisive; les billets de banque sont tarifés au cinquième de leur valeur nominale : ils seront remplacés à ce taux par des billets d'échange, et cependant ne pourront être refusés jusqu'à la fin de janvier 1812. La masse totale de ces billets étant d'un milliard, la masse des billets d'échange ne pourra excéder le cinquième, c'est-à-dire, 200 millions. Tout le produit de la vente des domaines du clergé est consacré au remboursement des billets d'échange. Les billets d'échange sont en conséquence déclarés valeur de Vienne pour leur valeur nominale, et les billets de banque valeur de Vienne pour le cinquième de leur valeur. Toutes les transactions intérieures seront stipulées conformément à cette convention. Quelques spéculateurs ont bien pu ne pas partager l'opinion générale relativement à cette mesure; mais les cultivateurs, les manufacturiers, les fonctionnaires publics, les employés, les rentiers, les militaires en ont été singulièrement satisfaits.

La diète saxonne se prolongera au-delà des fêtes de Pâques. La question la plus importante dont elle se soit occupée jusqu'à ce moment, est relative au projet de réunion de toutes les provinces de la monarchie, qui sont encore régies par des constitutions particulières. On re-

Digitized by Google

garde ce moyen comme le plus propre à l'affermissement du crédit, et à l'accélération de la marche des affaires. La diète a pris une résolution conforme à ce principe, mais il y a eu des protestations présentées au roi en même tems que la résolution elle-même. Le roi observe les plus grands ménagemens entre les partis, il a attendu que les Etats donnassent la première impulsion dans cette affaire, et l'on présume bien que fort du vœu de ces mêmes Etats, S. M. n'hésitera pas à effectuer la réunion devenue nécessaire.

La gazette de la cour de Danemarck contient un article important relatif à sa participation au système continental; elle réfute les insinuations perfides du *Times*, qui veut absolument que les Anglais aient des intelligences possibles et des asyles ouverts dans la Baltique. Cependant la déclaration de la Suède a anéanti à cet égard toute espérance, et si, malgré cette déclaration, dit la feuille officielle danoise, quelques bâtimens suédois se rendaient en Angleterre, ils seraient pris par les Danois, et déclarés bonne prise. Ces insinuations anglaises, et l'ébranlement qu'elles doivent à l'opinion, ont éveillé à Stockholm même, l'attention des amis de la liberté et de la prospérité de ce pays, également intéressés à la plus intime union avec la France. Voici ce que dit, à cet égard, la Gazette de Stockholm; les termes méritent d'être rapportés.

« Il semble qu'on cherche à répandre parmi nous *le mal anglais*. Il serait à désirer que les citoyens loyaux s'entendissent pour étouffer les bruits absurdes qu'invente l'esprit de parti et que l'oisiveté propage, bruits qui sans doute ne trouvent point de confiance, mais dont l'origine ne peut cependant être attribuée qu'à un plan formé pour exciter des dispositions contraires au système bienfaisant adopté par le gouvernement. Qui peut ignorer que notre roi, comme régent, fut un des premiers à reconnaître le nouveau gouvernement français; que, monté sur le trône, il n'a eu rien de plus pressé que de renouer nos liaisons avec le plus ancien de nos alliés? Qui ne sait que notre prince Royal est pénétré de respect et de dévouement pour l'Empereur des Français, qu'il a laissé dans sa patrie des monumens trop précieux de sa gloire pour que la France ne fût, avec la Suède, l'objet de ses plus chères affections, et qu'ainsi ce prince réunit dans son cœur et dans sa personne les intérêts de la France et de la Suède, que déjà la saine politique et la situation respective de

ces deux pays rend indissolubles? Qui ne se rappelle pas avec quel enthousiasme, le 10 mai 1809, les États du royaume, assemblés dans la grande salle de la diète, reçurent la nouvelle des victoires remportées par l'Empereur Napoléon en Bavière? A-t-on oublié avec quelle imposante unanimité les Etats, le 10 août 1810, élurent pour successeur au trône un prince français? Qui n'a pas remarqué l'inaltérable attachement de la nation suédoise pour la France? Il est affreux de voir une poignée d'individus, malgré le gouvernement, les Etats et la nation, chercher à donner à la conduite de la Suède une *teinte anglaise*. Lorsque la guerre est déclarée à l'Angleterre, lorsque les obligations les plus sacrées nous lient au système continental, comment ces individus osent-ils encore exalter tout ce qui vient de l'Angleterre, nous représenter le commerce anglais comme la base de notre prospérité et de notre indépendance, nous engager même à continuer, à tout péril et risque, ce commerce illégitime, etc., etc.?

»..... Le système du roi est invariablement fixé; il a accédé au système continental, il a déclaré la guerre. Ces mesures étaient impérieusement prescrites par la situation des affaires générales de l'Europe, et par l'intérêt de la Suède en particulier. Pour que nous en tirions un résultat honorable, il faut que tous les citoyens en appuient l'exécution..... »

Ici trouve assez naturellement sa place un aperçu de la situation intérieure de l'Angleterre. Sans doute il n'est aucun lecteur, de ceux qui suivent le cours des événemens et méditent sur leurs enchaînemens et leurs résultats, qui n'ait à cet égard des notions justes et précises. La situation de l'Angleterre n'est un mystère pour personne, et elle ne peut être autre que ce qu'elle est; ainsi l'ont voulu les ministres, les conseils, la haine opiniâtre qui les aveugle, l'ambition et la cupidité qui sont la base de leur politique. On sait, on reconnaît cette vérité à Londres comme à Paris; mais il est des yeux auxquels il faut reproduire souvent un tableau pour qu'ils en gardent la mémoire; c'est dans cette intention sans doute qu'un journal très-accrédité a publié une lettre de Londres où l'Angleterre est envisagée sous divers rapports très-intéressans; nous en citerons les traits principaux: rien de neuf dans les détails; mais l'ensemble est frappant.

« La crise qu'éprouve l'Angleterre, y est-il dit, devient de jour en jour plus alarmante pour elle. Le peuple gémit

Digitized by Google

sous le poids des taxes également oppressives et par leur multiplicité, et par le mode de perception. Les abus qui se sont introduits dans la distribution des grâces, des pensions, des reversions que chaque ministre régnant prodigue tour-à-tour et avec profusion, pour renforcer son parti et conserver plus long-tems l'autorité, excitent généralment des murmures et alimentent, dans toutes les provinces, l'esprit de fermentation. Les ministres, dans leurs discours officiels et dans les journaux stipendiés par eux, exaltent les ressources de la nation et l'état florissant des finances. Ils disent que malgré le système d'exclusion adopté par la France, leur commerce ne cesse de prospérer, et ils donnent pour preuve de cette prospérité les droits perçus sur les exportations qui, pour l'année qui vient de finir, ont donné un produit au moins égal à celui des années précédentes. Cette base erronée peut séduire les esprits irréfléchis, mais elle n'en impose point aux hommes accoutumés à calculer de justes résultats. Ces exportations, pour être réellement avantageuses au commerce et au gouvernement anglais, devraient trouver un débouché chez les nations étrangères; mais il n'en est point ainsi. Les marchandises sorties de l'Angleterre, et qui avaient été destinées pour le continent de l'Europe, restent entassées dans les dépôts d'Héligoland, de Gibraltar et de Malte. Les ventes y sont nulles.

» A l'époque de l'émigration du prince du Brésil dans ses possessions d'outre-mer, le gouvernement crut avoir ouvert un vaste débouché au commerce. Les spéculateurs s'y jetèrent en foule. Leur avarice et leur cupidité les empêchèrent de voir que dans cet autre hémisphère le nombre des consommateurs est loin d'être proportionné à l'étendue du territoire. Tous les ports du Brésil et de la rivière de la Plata furent bientôt encombrés, et maintenant on ne peut plus y vendre qu'au-dessous du prix d'achat.

» La tyrannie et l'injustice du gouvernement envers les Américains ont jeté un grand embarras dans les relations commerciales avec ce peuple. Les affaires avec l'Amérique sont peu nombreuses et plus que jamais incertaines.

» Les expéditions continentales que le gouvernement ne peut supporter qu'avec du numéraire, ont presque entièrement fait disparaître les espèces d'or nationales et étrangères. Il achète très-chèrement une partie de cet or, dont la quantité ne peut même suffire à ses besoins.

» Toutes ces causes et l'état actuel des partis ont porté

Digitized by Google

dans tous les rangs de la société la confusion, l'anxiété, la crainte d'un avenir encore plus sinistre. Jamais les banqueroutes ne furent plus multipliées et plus considérables; jamais le crédit des fonds publics ne fut plus incertain. Une baisse subite a ruiné les deux maisons principales qui avaient contracté pour l'emprunt, et cette circonstance doit nécessairement rendre bien difficile, sinon impossible, tout emprunt futur.

» Un grand nombre de maisons de banque, tant dans la capitale que dans les provinces, ont été entraînées par ces secousses; et comme leurs billets avaient été jetés dans la circulation pour suppléer au défaut du numéraire, on sent l'embarras et le désordre que ces faillites répétées ont occasionnés dans toutes les classes de la société.

» L'abandon des manufactures de Birmingham, Manchester, Liverpool et autres villes manufacturières, a laissé sans pain et sans ressources des milliers d'ouvriers, qui sont tombés à la charge des paroisses. Le nombre des pauvres est tellement accru qu'on porte à cinq millions sterling les charges de leur entretien par les paroisses de l'Angleterre seulement, sans parler de l'Ecosse et de l'Irlande.

» Parmi les mesures adoptées par la France, le brûlement des marchandises anglaises est celle qui continue à faire la plus forte impression. Les bons esprits voient clairement que c'est le frein le plus puissant qui puisse être opposé à la contrebande, et qu'en encourageant les manufactures continentales, et en accoutumant les peuples à modérer des besoins factices, elle a porté à notre commerce le coup le plus terrible et le plus décisif.

» Dans l'état actuel des choses, la prospérité des finances britanniques n'est donc qu'illusoire. Le produit des douanes, s'il n'est dans peu presqu'entièrement tari, doit du moins laisser bientôt un vide qu'une augmentation de taxes ne saurait remplir, puisqu'elles paraissent être parvenues au *maximum* que les peuples soient en état de supporter. Le crédit public n'est pas dans une situation plus brillante. La ressource des emprunts semble toucher à son terme. Les impôts sur les propriétés et sur l'industrie intérieure ne peuvent suffire. Il faut donc que nous changions de système ou que nous éprouvions bientôt un choc violent.

» La maladie du roi avait donné des espérances. La partie saine de la nation s'attendait que le prince de Galles saisirait d'une main ferme les rênes du gouvernement, qu'il chasserait les ministres de son père, et qu'il s'entourerait

Digitized by Google

d'hommes amis de la paix et de la réforme. Ces espérances semblaient lui avoir rendu une popularité que les écarts de sa jeunesse lui avaient fait perdre ; mais, lorsqu'elles ont été trompées, on ne s'est plus souvenu que de sa faiblesse et de sa fluctuation entre les partis. Il est dirigé par deux conseillers intimes, Adams et Shéridan, l'un chancelier, et l'autre trésorier de son duché de Cornouailles. Les lords Grenville et Grey n'avaient été désignés pour être à la tête de la nouvelle administration, que parce qu'il sont les chefs du parti opposé aux ministres actuels. Ces deux partis ne lutent que pour le pouvoir, sans égard pour le bien public. Aucun n'a la confiance de la nation. Les yeux sont dessillés sur le compte de Pitt : on est mécontent des ministres actuels, parce qu'ils sont ses disciples et ses sectateurs ; mais on n'a presque pas plus de confiance dans les anciens amis de Fox : leur coalition avec les pittistes les a ruinés dans l'opinion publique. On se rappelle qu'ils promettaient beaucoup avant de partager le pouvoir, mais que du moment où ils se virent en place, ils oublièrent toutes leurs promesses, et que, sans rien effectuer pour l'intérêt du peuple, on les vit mêler leur voix à celle des prôneurs de Pitt, et marcher sur les traces de cet homme dont ils n'avaient cessé d'être les antagonistes les plus acharnés.

« Le parti en faveur et le plus généralement répandu est celui de Burdett. Il fait profession de vouloir amener sans secousse la réforme des abus qui se sont introduits dans la constitution et dans le gouvernement. Les hommes actuellement en place, et leurs partisans, l'accusent de projets de révolution et d'anarchie. Quoi qu'il en soit, la très-grande majorité de la nation, dans toutes les classes, le considère comme le protecteur des droits du peuple, et comme son meilleur ami.

« Tout, jusqu'à notre caractère national, paraît avoir subi une grande altération. Nous ne sommes plus ce peuple inquiet et jaloux, toujours prêt à s'armer pour nos droits contre les usurpations des ministres. Nous sommes tombés dans l'apathie ; nous endurons patiemment les insultes du ministère. La corruption qui s'est répandue partout a détrempé nos ames et énervé notre courage.

« L'Irlande est toujours agitée. Des bandes armées répandues dans les provinces y commettent des excès que les magistrats ne peuvent ni prévenir ni réprimer. Les catholiques agissent toujours pour la réclamation de leurs droits

Digitized by Google

politiques. Une mesure prise tout récemment par le secrétaire d'Etat d'Irlande avait enflammé les têtes. Il avait été défendu de s'assembler pour la rédaction de leur pétition au parlement. Les assemblées furent convoquées malgré la défense. On s'attendait que les catholiques repousseraient cette nouvelle vexation par la force et le recours aux armes, si cette mesure n'était pas révoquée.

» Voilà l'ensemble de notre situation. Pourquoi nos ministres sont-ils donc si fiers et si hautains? Ils se croient les plus grands hommes d'Etat qu'ait eus l'Angleterre, parce qu'ils lui ont fait, à eux seuls, plus de mal que tous leurs prédécesseurs ensemble. »

Tel est l'état de l'Angleterre, et tel est encore une fois le langage d'un véritable Anglais. Au surplus, ce langage est aussi tenu au sein du parlement, et dans la séance où la chambre des communes a voté l'émission de six millions sterlings destinés à des secours aux maisons de commerce, ou aux manufactures les plus intéressantes et les plus embarrassées, on a dû remarquer ce que quelques orateurs pensent des moyens qu'opposent les ministres au vaste plan de l'Empereur des Français. M. Ponsomby, par exemple, n'a vu dans les calculs des ministres qu'exagération et erreur, sous le rapport des importations et des débouchés de l'Amérique du sud. Mais l'orateur a vu le siége véritable du mal dans l'exclusion continentale : *inde mali labes.* Que sera-ce, a-t-il dit, si l'ennemi débarrassé de tout projet hostile, n'a besoin de s'occuper que de nous, et tourne contre nous toutes les forces de sa pensée, toutes les ressources de sa puissance! La France n'ayant plus de colonies, elle l'a dit elle-même, n'a plus besoin d'importations; elle va suppléer à des besoins factices par toutes les ressources que lui offrent la variété de son immense territoire, le génie industrieux de ses agriculteurs et de ses économistes. La mesure du prêt procurera un soulagement, mais le vice radical est dans le système, dans la position où l'entêtement des ministres a mis l'Angleterre.

Les fonds ont été accordés; l'orateur le demandait lui-même; mais il avait raison dans ses reproches aux ministres, puisque ces fonds avaient été demandés.

Nous n'avons point à donner de nouvelles officielles d'Espagne; des lettres particulières qui paraissent dignes de crédit, parlent d'une reconnaissance du général Lahoussaye sur les frontières du Portugal, et donnent les détails suivans :

Digitized by Google

« Les armées sont toujours en présence; le maréchal prince d'Essling a fait construire un pont pour le jeter sur le Tage. Trente mille Anglo-portugais sont sur la rive gauche; Coimbre est au pouvoir des Français. Le siége de Badajoz est poussé avec vigueur. La disette et la désertion vont en proportion; la ville est écrasée par le feu des bombes. L'affaire du passage de la Guadiana et la surprise du camp espagnol ont eu les résultats les plus décisifs: La Carera, Ballasteros sont prisonniers, Mendizabal s'est sauvé dans Badajoz avec quelques cavaliers. Il n'y a rien de nouveau devant Cadix. On présume cependant que bientôt une expédition sera tentée contre l'île de Léon: les grenadiers et voltigeurs des quatre divisions du siége sont réunis, et prêts à tenter le coup de main le plus hardi. Il est faux qu'on ait détaché aucun corps de l'armée du siége. »

A la date du 9 mars, la reddition de Badajoz était regardée comme sûre à Madrid.

Les papiers anglais du 24 mars confirment ce que nous venons de dire sur l'armée de Portugal. Les deux armées sont toujours dans leurs formidables retranchemens. Le moment de la crise donnera lieu à une action sanglante. Ne croyez pas, écrit-on de Lisbonne à Londres, aux contes qui vous sont faits sur la position et le dénuement de l'armée française, sa position est excellente, et elle est abondamment pourvue de tout. La quantité du pays qu'elle occupe lui en donne tous les moyens.

Veut-on actuellement savoir quel est le genre de protection qu'accordent les Anglais à un peuple qu'ils veulent sauver, *malgré lui*, de la domination des Français? C'est, dit l'auteur de la même lettre, un spectacle bien déchirant que celui qu'offre la misère des malheureux fugitifs Portugais, dont la majeure partie s'inquiète fort peu que le pays soit occupé par les Français, lesquels seraient probablement reçus à Lisbonne au milieu des acclamations d'un peuple réduit au désespoir. Je passai hier devant le couvent de Saint-Roch, 2000 réfugiés, hommes, femmes, enfans y sont entassés, étendus sur la pierre, recevant par jour une faible portion de riz, et dans le fait expirant de misère, de besoin et de désespoir. Les troupes espagnoles, placées autour de Lisbonne, ont pillé le pays, c'est une race infâme: ils ont commis les plus affreux excès; ils sont envoyés sur la rive méridionale du Tage. Les plus beaux villages sont abandonnés, les châteaux sont désertés

Digitized by Google

et au premier occupant. C'est ainsi que les Anglais servent une nation et défendent un pays. C'est ainsi qu'ils sont alliés et protecteurs.

Depuis l'heureuse délivrance de S. M. l'Impératrice, les bulletins de S. M. et du roi de Rome ont toujours été de la nature la plus satisfaisante ; ils ont cessé d'être publiés après ceux de mardi soir.

Le 21, S. M. l'Empereur et Roi étant sur son trône, entourée des princes, princes grands dignitaires, ministres, grands officiers de la couronne, a reçu les hommages de toutes les personnes présentées.

Le 22, elle a reçu le Sénat en corps et le Conseil-d'État : elle a daigné répondre,

Au Sénat :

Tout ce que la France me témoigne dans cette circonstance va droit à mon cœur. Les grandes destinées de mon fils s'accompliront : avec l'amour des Français tout lui deviendra facile. J'agrée les sentimens que vous m'exprimez.

Au Conseil-d'État :

J'ai ardemment désiré ce que la Providence vient de m'accorder. Mon fils vivra pour le bonheur et la gloire de la France. Mes enfans se dévoueront pour son bonheur et pour sa gloire. Je vous remercie des sentimens que vous m'exprimez.

Après ces audiences les cours de Cassation et des Comptes, le conseil de l'Université, la cour Impériale, le chapitre de Paris, le Corps municipal, l'Etat-major, les Consistoires, l'Institut, ont été admis à présenter leurs hommages à S. M. Il y a eu ensuite audience diplomatique, pendant laquelle tous les corps présentés à l'Empereur ont été reçus chez le roi de Rome. S. M. était dans le berceau qui lui a été donné par la ville de Paris. Le président du Sénat et le plus ancien président de section du Conseil-d'État ont prononcé des discours. Madame la Gouvernante a répondu. Les autres corps ont été nommés par les maîtres des cérémonies, et ont fait leurs révérences en traversant les appartemens de S. M.

Il y a eu une parade magnifique. Les troupes étaient très-nombreuses, et d'une tenue admirable. Le nombre des spectateurs était immense : il est impossible d'exprimer quelles acclamations a excitées la vue de l'Empereur. La revue a duré près de quatre heures. L'Empereur a fait ma-

Digitized by Google

nœuvrer les troupes en masse et en détail, et a porté sur toutes les parties de leur tenue et de leur instruction la plus attentive surveillance. Rentré au Palais, il s'est longtems entretenu avec les membres composant le conseil du commerce et des manufactures. S....

PARIS.

La nouvelle de la naissance du roi de Rome a été portée dans les départemens les plus éloignés avec la plus étonnante rapidité. Les Anglais l'ont apprise quelques heures après l'événement par les batteries de Boulogne. Dans les chefs-lieux de départemens comme dans les petites villes, comme dans les plus petits endroits, dans les camps français comme dans les garnisons, le roi de Rome a été salué par les cris de la plus vive allégresse : on prépare par-tout des fêtes dont l'époque sera désignée par le ministère.

— Un sénatus-consulte, du 19 mars, crée deux nouvelles places de grand-officier de l'Empire, sous le titre d'inspecteur-général des côtes de la Ligurie et de la mer du Nord. M. l'amiral de Winter est élevé à cette dignité pour les côtes de la mer du Nord.

— Par décret impérial M. le vice-amiral Truguet est nommé préfet maritime de l'arrondissement de Hollande.

— Un décret impérial consacre à la culture de la betterave et du pastel un espace de terrain déterminé : à dater de janvier 1813, le sucre des colonies et l'indigo des Deux-Indes seront déclarés marchandises prohibées.

— Un autre décret dote l'hôtel impérial des Invalides, et organise définitivement cette institution.

— La seconde classe de l'Institut a adjugé dans sa dernière séance le prix de poésie dont le sujet était *la mort de Rotrou*. L'auteur de la pièce qui a remporté le prix est M. Millevoye. D'autres distinctions ont été obtenues par des poëtes qui n'avaient pas encore été nommés dans les concours. L'Académie, en donnant l'accessit à une pièce dont l'auteur est M. de La Touche, a témoigné le regret de n'avoir pas un second prix à décerner. Elle a aussi accordé deux mentions honorables.

— M. Paër a été nommé correspondant du Conservatoire de musique.

Digitized by Google

ANNONCES.

Eloge historique de Jean Gensfleisch, dit *Guttenberg*, *premier inventeur de l'art typographique à Mayence*; par M. J.-F. Née de la Rochelle, juge de paix à la Charité-sur-Loire. Un vol. in-8°, orné d'un beau portrait de Guttenberg. Prix, 3 fr., et 3 fr. 50 c. franc de port. Chez D. Colas, imprimeur-libraire, rue du Vieux-Colombier, n° 26, faubourg Saint-Germain.

Il me serait agréable, dit M. Née de la Rochelle dans son avertissement, de concourir d'une manière quelconque à la perfection de l'éloge de Guttenberg, et sous ce point de vue je puis offrir au public mon travail, qui est le fruit de quelques réflexions, de l'habitude de juger les premiers monumens de la typographie et de les discuter : on y verra la manière dont j'ai conçu cet Eloge, dont j'ai tâché d'éclaircir certains faits qui invoquaient le secours de la critique; les rapprochemens qu'ils ont nécessités, et comment j'ai développé, par les travaux de Guttenberg, quelques circonstances de sa vie. Elle commence à être ici un peu plus connue que je ne l'ai trouvée dans les écrits qui ont précédé le mien, et il sera possible, avec le secours de nouvelles recherches faites sur les lieux, de rendre son Eloge plus intéressant qu'il ne semblait l'être d'abord. Si mon travail peut aider à ces recherches, il aura du moins l'avantage d'avoir contribué à dévoiler toute l'importance et l'utilité que l'on devait trouver dans l'Eloge de Guttenberg.

Petites étrennes spirituelles, contenant les messes et vêpres des principales fêtes de l'année, les renouvellemens des vœux du baptême, etc., etc., latin-français. Un vol. in-32, jolie édition, figure et titre gravé. Prix, 75 c., et 1 fr. franc de port. Chez Belin fils, libraire, quai des Augustins, n° 55.

Les Fables de Florian, suivies du poëme de Tobie, tiré de l'Ecriture-Sainte. Très-jolie édition. Un vol. in-12, orné de 16 gravures, représentant au moins 75 sujets. Prix, 1 fr. 50 c., et 2 fr. franc de port. Chez le même libraire.

Les Jeux de l'Enfance, ou l'Heure de récréation du premier et du second âge. Ouvrage contenant la gymnastique des deux sexes, et entremêlé de dialogues et d'historiettes morales et amusantes, traduction de l'anglais, par T. P. Bertin. Deux vol. in-18, ornés de 24 fig. en taille-douce. Prix, 4 fr., et 5 fr. franc de port. Les mêmes, fig. coloriées, 6 fr., et 7 fr. franc de port. Chez Brunot-Labbe, libraire de l'Université impériale, quai des Augustins, n° 33; et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Digitized by Google

Vie des enfans célèbres, ou Modèles du jeune âge. Par A. F. J. Fréville, auteur des *Lectures poétiques*, des *Nouveaux essais d'Education*, etc., etc. *Troisième édition*, revue, corrigée et augmentée. Deux vol. in-12 de 750 pages, avec quatre jolies gravures. Prix, 5 fr., et 7 fr. franc de port; reliés en basane, 6 fr. 50 c.; et reliés avec filets, tranche dorée, 8 fr. Chez Genêts jeune, libraire, rue de Thionville, n° 14; et chez Brunot-Labbe, libraire de l'Université, quai des Augustins.

On trouve chez les mêmes libraires, les *Lectures poétiques*, du même auteur. Un vol. in-12 de 540 pages, avec 3 jolies gravures. Prix, 4 fr. 50 c., et 6 fr. franc de port.

MUSIQUE. — *La musique étudiée comme science naturelle, exacte et comme art, ou grammaire et dictionnaire musical;* par G. B. Chrétien, musicien de S. M. l'Empereur et Roi. Le précis, l'ouvrage et le cahier des planches, 24 fr. Chez l'Auteur, rue Saint-Honoré, n° 152, en face de l'Oratoire; et aux adresses ordinaires de musique.

M. Chrétien, inventeur du physionotrace est auteur de cet ouvrage, fruit de trente-cinq ans de méditation et de travail: au moment même où il en corrigeait les dernières épreuves, la mort l'a enlevé aux arts et à sa famille, dont il était chéri. C'est aux savans compositeurs qu'il appartient de prononcer sur le mérite de cette *Grammaire et dictionnaire musical*: mais nous pouvons du moins annoncer que cet ouvrage nous a paru remarquable par l'ordre qui y règne et par la nouveauté des idées.

Nota. Mme veuve Chrétien est dans l'intention de se défaire des instrumens du physionotrace. On peut se présenter chez elle pour les voir.

On doit mettre en vente, du 10 au 20 mai prochain, c'est-à-dire, à l'époque des départs pour la campagne, deux volumes de nouveaux *Proverbes de Carmontel*. Lorsqu'on a nommé l'auteur des *Proverbes Dramatiques* et du *Théâtre de Campagne*, toute autre recommandation ne pourrait qu'être superflue. On ne craint point de dire que les nouveaux proverbes ne sont nullement inférieurs aux premiers pour l'invention piquante des sujets, et l'admirable vérité du dialogue. Le goût des proverbes est plus à la mode que jamais; les sociétés les plus distinguées en font leur amusement; mais depuis long-tems elles se plaignent de ce que leur répertoire est usé: il ne pouvait rien s'offrir de plus favorable pour le renouveler. Le prix des deux volumes in-8°, chacun d'environ 400 pages, sera de 10 fr., et de 8 fr. seulement pour ceux qui voudront souscrire avant l'époque de la publication, chez Lenormant, rue de Seine, n° 8; et Delaunay, libraire, Palais-Royal. Il leur suffira de donner leur signature et leur adresse.

Digitized by Google

TABLE

DU TOME QUARANTE-SIXIÈME.

POESIE.

Traduction libre et abrégée du début de la Pharsale; par M. *Legouvé*. Page 3

Episode tiré d'une traduction en vers de Valerius Flaccus; par M. *A. Dureau de la Malle*. 49

Extrait du 3e chant de l'Enfant Prodigue, poëme; par M. *Campenon*. 98

Le Voyageur et Jenny; par Mme. *de Montanclos*. 100

Le Chêne et la Violette, fable; par M. *Valmalète*. 102

L'Amour prisonnier, imitation de Métastase; par Mlle *Sophie de C***. 145

A M. de Saint-Victor; par M. *Ph. de la Madelaine*. 150

L'Espérance des Français, ode par M. *A. J. Lefont*. 193

La Chambre du poëte; par M. *L. D. P.* 196

Glose redoublée; par M. *J. M. Mossé*. 241

Mort du jeune Montpensier; par M. *Talairat*. 244

Vers faits dans le fauteuil de Voltaire; par M. *Wa....* 245

Le Bonheur, épître à Eugénie; par M. *C. A. Chaudrue*. 289

Invocation à la Sagesse; par M. *Dupont*. 337

Ode sur l'Album de Mme la comtesse Joséphine de***; par M. *Mossé*. 339

Impromptu à Mlle H....; par M. *H. de Moncla*. 340

Le Héros et les Poëtes, discours à l'Empereur; par *R. D. Ferlus*. 385

Ode à l'Empereur sur ses Victoires; par M. *Durieu*. 433

Fragment d'un poëme inédit sur la Guerre de Troie; par M. *de la Poix Fréminville*.

A M. Bouilly, le lendemain de la 1re représentation de la Belle au bois dormant; par M. *P. Hédouin* 484.

Digitized by Google

La Vieille Bergère et le Rossignol; par Mme *de Montanclos*. 529
Extrait du second chant d'un poëme sur la Belle au bois dormant; par M. *Fé de Bargueville*. 531
Le Troubadour au Tombeau de sa Mie, romance par M. *Auguste de Saint-Séverin*. 533
L'Aquilon et le Zéphir, fable. *Ibid.*
La Naissance, hymne; par Mme *Dufresnoy*. 577
Epître à mes Amis actuellement à Pétersbourg; par Mme *Georgeon*. 580
A Mlle Duchesnois, le jour de sa fête; par M. *Legouvé*. 582

Enigmes. 8, 55, 103, 151, 199, 245, 293, 340, 394, 439, 485, 534, 583.

Logogriphes. 9. 56, 103, 151, 200, 246, 294, 341, 394, 440, 486, 535, 583.

Charades. 9, 57, 103, 152, 200, 246, 294, 341, 395, 440, 486, 536, 584.

SCIENCES ET ARTS.

Annuaire; par le Bureau des Longitudes. (Extrait.) 10
Flore d'Oware et Benin, en Afrique. (Extrait.) 58
Mémoire qui a obtenu le prix, sur une question proposée par la Société de Médecine de Bruxelles; par M. *R. de la Prade*. (Extrait.) 247
Le Botaniste cultivateur; par *G. L. M. Dumont de Courset*. (Extrait.) 296
Mémoire sur une nouvelle Machine à plonger, appelée Triton; par *Frédéric de Drieberg*. (Extrait.) 487

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

Préparation à l'étude de la Mythologie. (Extrait.) 22
Salon de Peinture. 27
Contes à ma Fille; par *J. N. Bouilly*. (Extrait.) 66
Histoire des Campagnes de Maria, *ou* Episodes de la Vie d'une jolie Femme; ouvrage posthume de *Rétif de la Bretonne*. (Extrait.) 68, 153

Digitized by Google

Fragment de Calédonia, *ou* Voyage en Ecosse; traduit de l'allemand; par Mme de *Montolieu* 78, 170
Histoire de l'art par les Monumens, par M. *d'Agincourt*. (Extrait.) 104
De l'Etat des Beaux-Arts en France, et du Salon de 1810; par M. *Guizot*. (Extrait.) 111
Précis historique des Guerres des Sarrasins dans les Gaules; par M. *B....n C....f*. (Extrait.) 199
L'Enfant prodigue, poëme; par M. *Campenon*. (Extrait.) 158
Sur l'Hieron des Grecs; par M. *Gail*. 201
Decimi Junii Juvenalis satiræ, etc. (Extrait.) 206
La Philosophie du Cœur; par M. *Duwiquet D'Ordre*, fils. (Extrait.) 215
De l'Esprit des Religions; par *Alexis Dumesnil*. (Extrait.) 256
Lettres sur la Grèce, l'Hellespont, etc.; par *A. L. Castellan*. (Extrait.) 260
Origine de l'Imprimerie, d'après des titres authentiques, etc.; par *P. Lamlinet*. (Extrait.) 266
Salon de 1810, *ou* Recueil de Tableaux et Ouvrages de sculpture, gravés au trait, publié par *C. P. Landon*. (Extrait.) 272
Histoire abrégée de la république de Venise; par *Eugène La Baume*. (Extrait.) 299
Amour et Religion, Nouvelle arabe; par Mme *Antoinette Legroing*. 309
Notice sur les Travaux de l'Académie du Gard pendant 1809; par M. *Trélis*, secrétaire perpétuel. (Extrait.) 342
Voyages d'Antenor en Grèce et en Asie; par M. *Lantier*. (Extrait.) 360
Poésies inédites de M. *Pellet*. (Extrait.) 355
Poëtes du second ordre. (Extrait.) 396
Le petit Antoine et les Rougegorges; par *Isabelle de Montolieu*. 400
Fables de M. *A. F. Le Bailly*. (Extrait.) 445
Œuvres dramatiques et littéraires de M. *de Sales*. (Extrait.) 452
Répertoire de Bibliographies spéciales, curieuses et instructives; par M. *Gabriel Peignot*. (Extrait.) 489
Dictionnaire de Morale, de Sciences et de Littérature; par *Capelle*. (Extrait.) 497
Choix de Biographie ancienne et moderne; par *C. P. Landon*. (Extrait.) 537
Iolanda Fitzalton, *ou* les Malheurs d'une jeune Irlandaise. (Extrait.) 540

Digitized by Google

L'Hymen, *ou* le Choix d'une Epouse, poëme; par M. *L. Lacroix-Nivé*. (Extrait.) 541
Le Centenaire des Alpes, *ou* l'Avalanche. — Ancienne anecdote suisse; par M^me *de Montolieu*. 549
Le dernier Homme, ouvrage posthume; par M. *de Grainville*. (Extrait.) 585
Littérature italienne. — A S. A. I. le prince Eugène-Napoléon; ode de M. *A. Buttura*. 122
Littérature allemande. — Description de l'Australie, de ses productions, etc.; par *E. A. W. de Zimmermann*. (Extrait.) 458

VARIÉTÉS.

Chronique de Paris. 123, 220, 318, 410, 501, 597
Spectacles. 131, 227, 326, 365, 463, 509, 560
Institut de France. 135, 180
Nécrologie. — Mort de M. Chénier. 135
Sociétés savantes et littéraires. — Athenée de Paris 276, 372
Académie du Gard. 373
Société philomathique de Bordeaux. 564
Lettres aux Rédacteurs. 372, 418
Lettres de M. *Ginguené*, sur l'*Opera seria*. 369, 464, 517, 604
Les Berceaux; par M. *B*. 561

POLITIQUE.

Evénemens historiques. 37, 89, 137, 184, 230, 279, 329, 375, 421, 472, 522, 566, 609
Paris. 46, 96, 143, 190, 236, 285, 336, 382, 431, 480, 526, 572, 618

ANNONCES.

Livres nouveaux. 48, 144, 190, 238, 285, 383, 431, 480, 527, 573, 619.

Fin de la Table du tome quarante-sixième.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

AUG 3 1 1938

Digitized by Google

Digitized by Google